

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<http://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>















# ANNALES

DE LA

## SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU

### DÉPARTEMENT DES VOSGES



LXXVIII<sup>e</sup> ANNÉE

1902

EPINAL

CH. HUGUENIN,

IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ

Rue d'Ambrail, 8

2

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ

21, Place de l'Atre.

28602

PARIS

AUG. GOIN,

LIBRAIRE

82, Rue des Ecoles.

LIBRAIRIE HISTORIQUE DES PROVINCES

EMILE LECHEVALIER

39, Quai des Grands-Augustins.

1902





**ANNALES**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ D'ÉMULATION**  
**DU**  
**DÉPARTEMENT DES VOSGES**



*Donnée*

*Z*

*26/11*

---

La Société d'Emulation du département des Vosges,  
fondée à Epinal, le 8 janvier 1825, a été reconnue comme  
établissement d'utilité publique par Ordonnance royale  
du 28 octobre 1829.

---



# ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU

DÉPARTEMENT DES VOSGES



---

LXXVIII<sup>e</sup> ANNÉE

---

1902

---

EPINAL

CH. HUGUENIN,  
IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ  
Rue d'Ambrail, 8

||| SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ  
21, Place de l'Atre.

---

PARIS

M. AUG GOIN, LIBRAIRE, RUE DES ÉCOLES, 82.

---

1902



## EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

---



# SÉANCE PUBLIQUE ET SOLENNELLE

DU DIMANCHE 22 DÉCEMBRE 1901

TENUE A L'HOTEL-DE-VILLE

---

La séance est présidée par M. BONHOMME, conseiller de préfecture délégué par M. TALLON, Préfet des Vosges, Président d'honneur et membre titulaire de la Société, assisté de M. CHEVREUX, Président, et de M. Haillant, Secrétaire perpétuel. Au bureau avaient également pris place M. STEIN, maire de la ville d'Epinal, M. RENARD, colonel du génie, et M. THOMAS, principal du collège d'Epinal.

Présents : MM. AMANN, BARRÉ, BARTHÉLEMY, CHEVREUX, DERAZEY, Léopold FERRY, GARNIER, GAZIN, GAUTIER, GESNEL, HAILLANT, HAUSSER, HERMANN, HUN, HUOT, LEBRUNT, LE MOYNE, LOWENDOWSKI, MERLIN, MULLER, l'abbé OLIVIER, René PERROUT, STEIN, VIRTEL, membres de la Société.

Excusés : M. ADAM et M. TALLON, Préfet des Vosges.

Se sont fait également excuser : M. RÖDERER, colonel du 149<sup>e</sup> régiment d'infanterie et M. le colonel DIDIO, commandant le 152<sup>e</sup>.

Un très grand nombre de dames assistaient à la séance.

La musique du 149<sup>e</sup> a été mise gracieusement à la disposition de la Société par M. le général gouverneur. Cette musique, dirigée par M. Boin, a joué la *Marseillaise* à l'ouverture de la séance et a exécuté ensuite les plus beaux morceaux de son répertoire pendant la cérémonie.

M. Bonhomme a prononcé ensuite l'allocution suivante :

« M. le Préfet, retenu par un deuil récent auquel nous sommes tous associés, a bien voulu me désigner pour vous apporter ses excuses et ses regrets de ne pouvoir venir lui-même présider cette séance solennelle.

« En me confiant cette flatteuse mission, votre Président d'honneur me faisait, de la Société d'Emulation des Vosges, de son distingué Président, de son éminent bureau tout entier, un long et vif éloge que je vous redirais, si j'étais sûr de le pouvoir faire, en les mêmes termes, chaleureux et sympathiques.

« Pardonnez-moi de n'y pas essayer, je ne ferais qu'accaparer, et sans intérêt, les instants que, dans votre esprit, vous avez justement consacrés à écouter des rapporteurs plus éloquents et des conférenciers plus diserts.

« Mais j'ai le devoir d'ailleurs bien agréable à remplir de vous assurer du profond attachement de M. le Préfet à votre Société, du très grand intérêt avec lequel il suit vos travaux et de la vive satisfaction qu'il éprouve de vos succès.

« Personnellement, je suis fort touché de l'aimable et trop bienveillant accueil que vous faites à son humble représentant et je sens plus grand l'honneur qui m'est échu de m'asseoir à cette place.

« Je vous en remercie sincèrement, profondément, et je cède aussitôt à mon impatience, toute pareille à la vôtre, du vrai régal que promet cet alléchant programme aux amateurs, que tous vous êtes, des choses de la science, de l'esprit et de l'art. »

Puis M. Barthélemy a prononcé le discours d'ouverture dans lequel il a étudié la sorcellerie au point de vue de la criminalité chez les animaux et particulièrement au pays de Lorraine.

Ce discours a été fréquemment salué par de très sympathiques applaudissements.

M. Derazey rend compte du concours agricole, M. Chevreux, du concours d'histoire, M. Le Moyne, du concours scientifique et M. Amann, du concours artistique.

Puis M. Haillant, secrétaire-perpétuel, proclame ensuite

## VII

les noms des lauréats, dont les succès sont accueillis par de vifs applaudissements.

Avant de terminer la séance, M. Bonhomme adresse de très sincères remerciements à l'excellente musique du 149<sup>e</sup> et à son chef habile, qui a contribué pour une très grande part à rehausser l'éclat de cette cérémonie.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance a été levée.

---



# DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE SOLENNELLE

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

LE 22 DÉCEMBRE 1901

par M. BARTHÉLEMY, Membre titulaire

---

## SORCELLERIE ET CRIMINALITÉ

CHEZ LES ANIMAUX

ET PARTICULIÈREMENT AU PAYS DE LORRAINE

« Par la vérité à la liberté ! Par la liberté à la vérité !

ULRICH DE HUTTEN, *l'Eveilleur du genre humain*.

« L'homme ou la femme qui sera possédé de l'esprit de  
« python sera condamné et mis à mort ».

LÉVITIQUE

« Si un bœuf tue un homme ou une femme d'un coup de  
« corne, le maître sera jugé innocent mais le bœuf sera  
« lapidé et on ne mangera pas sa chair ».

---

MESSIEURS,

La sorcellerie n'est pas un produit exclusif du moyen-âge ou des temps plus contemporains ; les livres anciens sont pleins d'histoires de sorcellerie, possession, exorcismes, envoûtements. Ces superstitions sont inhérentes à l'aurore de toutes les civilisations et se lient intimement au développement social, religieux et juridique de toutes les sociétés en mal d'enfancement.

Pour un cerveau de primitif, toutes les manifestations terribles,

soudaines et surtout malfaisantes et contraires à l'ordre habituel des choses usuelles se traduiront par la peur de l'inconnu ; aussitôt surgira l'angoisse du mystère. Les conceptions les plus absurdes résolvent ce problème de l'inconnaissable, alors que dix-neuf siècles de laborieux travaux, de tortures inouïes, de martyrs sacrifiés ne suffisent point encore à la connaissance de la vérité.

Le Lévitique dit : *« L'homme ou la femme qui sera possédé de l'esprit de python sera condamné et mis à mort »*. Messieurs, je ne viens point évoquer le long martyrologe humain, la sanglante signature donnant satisfaction à deux lignes de ce fameux verset de l'écriture. Je vous conterai seulement, et c'est encore trop de douleurs inutiles, les châtiments infligés aux bêtes pour des crimes de sortilège, car l'Exode a dit : *« Si un bœuf tue un homme ou une femme d'un coup de corne, le maître sera jugé innocent, mais le bœuf sera lapidé et on ne mangera pas sa chair »*.

Des religions antérieures à la venue du christianisme avaient doué d'une certaine responsabilité les animaux jugés dignes d'être récompensés ou punis pour les actes qu'ils avaient effectués durant leur vie terrestre. La doctrine de Confucius avec sa migration des âmes et ses réincarnations nouvelles dans des corps plus élevés en organisation et dignité avec le mérite croissant de l'individu jusqu'à la fusion en Dieu avait fait de tous les corps animés des réceptacles d'âmes ; chaque animal recélait donc en soi un être incarné. De là la responsabilité animale chez les Indous. Les Egyptiens croyaient aussi à la métempsychose.

Aux temps contemporains de la naissance du Christianisme, les végétariens, Porphyre, Jamblique, Elie répudiaient comme alimentation la chair des animaux pour des raisons similaires. Ils pensaient commettre une faute en mangeant une créature de Dieu et suivaient à peu près les idées de Tolstoï sur la pureté de la vraie vie. Ces sectateurs de Pythagore, protagonistes



des anachorètes, se nourrissaient de plantes parce qu'ils ne croyaient pas à leur sensibilité.

Les études contemporaines ne font pas de différence essentielle entre le processus de sensibilité chez les animaux et chez les plantes, et les disciples de Pythagore et de Porphyre se verraient condamnés dans les temps présents à une nourriture bien austère.

L'histoire des métamorphoses dans l'antiquité païenne va nous montrer les hommes transmués en divers animaux en punition de fautes commises ou pour suborner plus facilement les vivants. Faut-il vous rappeler les histoires fantastiques de Médée et Circée, magiciennes de Thessalie, la cure de Mélampe sur les Proctides, Actéon mué en cerf et dévoré par les chiens ?

Les anciens se montraient pleins d'égards pour les fous victimes vivantes de quelque divinité ou possédés comme les prophètes ou les poètes par une inspiration plus forte que leur raison. Il suffisait que l'acte physiologique fut soustrait à la volonté pour être imputable à l'influence divine, et l'éternuement, même aujourd'hui, demande la protection divine par cette salutation habituelle « Dieu vous bénisse ». La Bible parle partout avec sévérité des hommes ou des femmes qui se livrent à la magie. *« Il ne se trouvera parmi vous, est-il dit dans le Deutéronome, personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, qui professe la divination ou qui prédise les temps, ni enchanteur, ni sorcière, ni personne qui consulte des esprits familiers, ou qui soit magicien, ou nécromancien. »* C'est que la philosophie de Platon est comme préface de l'Evangile. Toutes les religions dualistiques admettant deux principes celui du bien et celui du mal, les bons génies et les mauvais génies, le christianisme admettra les bons et les mauvais anges.

Tertullien (Minucius-Felix), Saint-Justin reconnaissent en théorie l'inspiration surnaturelle des oracles, en ajoutant que cette inspiration vient, non pas de Dieu comme celle des

prophètes hébreux et des saints, mais du diable. Julien soutenait qu'Abraham avait été un augure convaincu et un aruspice acharné. Aux yeux de Lactance, comme aux yeux de tous les apologistes chrétiens, l'évocation des morts démontre clairement, contre Démocrite, Epicure et Dicearque, la survivance de l'âme après la mort, Saint-Augustin dans la cité de Dieu a une véritable admiration pour les sybilles et celles-ci prennent place à côté des prophètes. Augustin raconte qu'une femme nommée Innocentia, affligée d'un cancer au sein, vient d'être avertie en songe de la façon dont elle doit se traiter pour être guérie. Le christianisme accepte la divination en répudiant comme démoniaque celle qui ne relève pas de lui. Il n'en élimina que les rites extérieurs, comme entachés de magie et leur substitua la prière.

Ces mêmes idées reviendront plus tard avec Madame de Guyon et le Jansénisme sous la forme de la Doctrine de la grâce et chez les âmes les plus parfaites, le colloque intérieur avec Dieu.

Nous allons donc voir deux puissances en lutte continuelle, la puissance du démon contre la puissance divine. — Les actes mentionnent la lutte de Jésus contre les magiciens Israélites et les païens Elymas, Simon le magicien et Barchochébas.

VIII. 31. *« Comme Dieu a oint de Saint-Esprit et de puissance Jésus de Nazareth qui allait de lieu en lieu en faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable parce que Dieu était avec lui ».*

XIII. 8. *« Mais Elymas, c'est-à-dire le magicien, leur résistait, tâchant de détourner le proconsul de la foi. »*

XIX. 11. « *Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par  
« les mains de Paul.* »

12. « *En sorte qu'on portait même sur les malades, les  
« mouchoirs et les linges qui avaient touché son  
« corps et ils étaient guéris de leur maladie et  
« les malins esprits sortaient.* »

13. « *Alors quelques-uns des exorcistes juifs qui cou-  
« raient de lieu en lieu, entreprirent d'invoquer  
« le nom du Seigneur Jésus sur ceux qui étaient  
« possédés des malins esprits en disant : « Nous  
« vous conjurons par Jésus que Paul prêche.* »

15. « *Mais le malin esprit leur répondit : Je connais  
« Jésus et je sais qui est Paul, mais vous qui  
« êtes vous ?*

16. « *Et l'homme qui était possédé de cet esprit malin  
« se jeta sur eux et s'en étant rendu maître, ils  
« les maltraita si fort qu'ils s'enfuirent de la  
« maison tout nus et blessés ».*

La lutte la plus périlleuse pour le christianisme dont fait mention l'histoire fut celle du magicien Apollonius de Tyane, que l'on a dénommé le Christ païen du troisième siècle. On le vit paraître avec le costume particulier de la secte pythagoricienne, la tunique de lin, nu-pieds, laissant croître sa chevelure, du reste s'abstenant de vin et de viande.

Un jeune possédé d'Athènes par l'organe duquel le démon pousse des cris de rage et de peur, ne pouvant supporter le regard d'Apollonius, rappelle le récit évangélique du démoniaque de Gadara. Enfin, dernier triomphe, Appollonius ressuscite, fait son ascension au milieu d'une foule fanatique qui le vénère et le met au rang des dieux. Et cela était assez conforme à l'esprit de ces temps, car le miracle du phénix a servi de nombreuses fois aux pères de l'Eglise à prouver la résurrection du genre humain.

Messieurs, les conciles surtout dans les premiers temps de l'ère du salut ont édicté de nombreuses prescriptions contre les magiciens et les sorciers. (1)

Si les faits surnaturels dont il est parlé dans les Ecritures doivent être attribués au démon, Dieu consentait seulement à ce que l'esprit infernal les opérât pour faire éclater sa puissance en opposant aux prodiges des magiciens des prodiges plus nombreux et plus étonnants. Dans l'Ecriture, Dieu tient toujours Satan sous sa dépendance, Satan n'est encore que l'instrument docile du souverain maître.

Dans la sorcellerie au moyen-âge, le démon est asservi à la volonté de l'homme, il se met au service de ses haines, de ses

---

(1) Le concile d'Elvire en 305 « prive de l'absolution même à l'article de la mort celui qui en fera mourir un autre par maléfice ».

Le concile d'Ancire en 315 dit que « ceux qui suivent les superstitions des païens et consultent les devins ou introduisent ces sortes de gens chez eux pour découvrir faire ou défaire des maléfices seront cinq ans en pénitence. »

Les conciles de Laodicée en 314 dit « Qu'il ne faut pas que ceux qui n'ont point été ordonnés par les évêques se mêlent d'exorciser dans l'église, ni dans les maisons ».

« Qu'il ne faut pas que les chrétiens abandonnent l'église pour aller faire des assemblées particulières dans lesquelles on évoque les anges qui sont des choses défendues et anathématise ceux que l'on trouvera être coupables de cette idolâtrie. »

Le concile de Carthage en 398 dit que « quand on ordonne l'exorciste il doit recevoir de la main de l'évêque un livre dans lequel sont écrits les exorcismes et il faut que l'évêque lui adresse ces paroles : « Recevez les et les apprenez par cœur et ayez le pouvoir d'imposer les mains sur les énergumènes soit qu'ils soient déjà baptisés ou qu'ils ne soient encore que cathécumènes ».

Le concile d'Orange en 441 « défend de conférer les ordres à ceux qui ont été agités publiquement par le malin esprit et il prive de cette fonction ceux à qui cette disgrâce sera arrivée après leur ordination. »

Le concile de Tolède en 589 « porte qu'en quelque endroit que l'on trouve les reliques venant des ariens ou les donnera aux évêques afin qu'ils les éprouvent en les mettant au feu ».

Le concile de Tours en 813, « ordonne aux prêtres d'enseigner aux peuples que ce qui se pratique par magie pour guérir les maladies d'hommes ou de bêtes ne peut contribuer à leur santé, »

Celui de Pavie en 850 « condamne à une pénitence très sévère les magiciennes qui se vantaient par leurs maléfices de donner de l'amour ou de la haine par leur art et qu'on soupçonnait même de faire mourir les hommes et ordonne qu'elles ne seront réconciliées qu'au lit de la mort. »

De Londres en 1075 « défend la simonie, les sortilèges et les superstitions païennes et on y ordonne le célibat des clercs. »

désirs, il se révolte de nouveau contre Dieu et semble vouloir faire retourner le monde à l'antique idolâtrie. C'est alors que nous allons voir le maudit apparaître sous les formes les plus bizarres et les plus incohérentes, prendre souvent des formes animales familières aux hommes pour arriver plus facilement à détourner l'attention des théologiens et inquisiteurs de la foi.

Jusqu'à la fin du douzième siècle les hérésies en France avaient été avant tout philosophiques. Si les Pères de l'Église, persuadés que la magie était l'héritière directe des rites et impuretés du paganisme, se montrent pour elle d'une grande sévérité, c'est que beaucoup d'entre eux avant que la foi n'ait touché leur cœur approchèrent leurs lèvres, disent les hagiographes, de ces sources empoisonnées. Saint Cyprien d'Antioche entre autres voulut s'initier aux sciences infernales ; mais convaincu bientôt de la faiblesse du démon, il se dégouta de son art et comme il faisait des reproches au diable de son impuissance, celui-ci le renversa par terre et s'efforça de le tuer.

Cependant l'Arabisme avait imprégné de doctrines suspectes les plus grands savants des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Les études littéraires et scientifiques, brillant d'un éclat nouveau, émurent la chrétienté. Roger Bacon avait dit une parole dangereuse pour l'Église : *« L'étude des livres a trop longtemps détourné la jeunesse de l'étude de la nature... Qu'on laisse enfin en repos les volumes des anciens chargés de tant de gloses et qu'on se mette à l'étude du grand livre ouvert à tous »*.

*« L'esprit humain usurpe tout, s'écriait aussitôt saint Bernard épouvanté, on fouille jusqu'aux entrailles de Dieu »*. Dès l'année 1243, les dominicains s'interdirent la médecine et la physique ; en 1287 la chimie. Le pape Boniface VIII anathématisa les dissections anatomiques.

La proscription de la nature, dit Bancel, correspondait à la persécution de la pensée. L'orthodoxe gibet où la science était crucifiée s'élevait auprès du bûcher où l'on brûlait les dissidents.

Roger Bacon ne parut à la plupart de ses contemporains qu'un sorcier vulgaire, de même saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Arnould de Villeneuve, Raymond Lulle, car on ne pouvait comprendre qu'un homme parvint sans le secours du diable à embrasser l'universalité des connaissances humaines. Les théologiens n'étaient pas plus épargnés que les savants, les papes à leur tour furent accusés comme les théologiens, Sylvestre II, Benoît IX, Jean XX, Jean XXI, Grégoire VII et Léon III, surtout le moine Gerbert Sylvestre II. Les communications qu'il avait eues avec les Arabes attirèrent sur lui les soupçons les plus absurdes. Un grand dignitaire de l'Eglise, le cardinal Beno, l'accusa ainsi que Grégoire VII de ne s'être élevé à la papauté qu'en se vendant au diable.

Avec la Renaissance et la Réforme l'esprit de libre examen apparaît, la querelle du réalisme et du nominalisme n'est que le prélude d'une lutte sanglante impitoyable. Guillaume de Champeaux force à l'abjuration Boscellinus, Abélard doit s'incliner devant l'autorité de saint Bernard. Le schisme des deux papes avive encore les querelles pendantes. L'autorité des ordres mendiants tombait pour faire place au mysticisme allemand et aux doctrines communistes des Fraticelli. Les malheurs de Byzance se précipitent, les Turcs s'approchent en même temps que l'Humanisme avec Conrad, Erasme de Rotterdam, Jean Reuchlin, Ulrich de Hutten, Mélanchton. L'imprimerie, cette invention diabolique, vient décupler la force de propagande de ces erreurs abominables et Jean Fust faillit être brûlé quand il apporta à Paris pour la première fois des livres imprimés.

En présence de ces innombrables hérésies, l'Eglise affolée érige un arsenal terrible pour sa défense, je veux parler de l'établissement de la congrégation qui fut depuis nommée de l'Inquisition ou du Saint-Officice, laquelle instituée par le pape Paul III, fut confirmée par le pape Sixte V l'an 1588.

Ce sanglant tribunal, qui fonctionna activement pendant

deux siècles, ne peut guère être comparé pour son horreur qu'au Comité de Salut public instituant la Loi des suspects pendant la période la plus tragique de notre grande Révolution.

Messieurs, espérons que ce nouveau siècle aura la gloire d'instaurer définitivement le règne de la Tolérance *basé sur l'impersonnalité de la science*. En attendant, que l'évocation des temps accomplis soit pour nous une salutaire leçon pour les temps à venir !

Nous allons voir pendant plus de deux cents ans, de 1400 à 1650, le démon hanter la nature toute entière, depuis le roi de la création jusqu'aux plus petites bestioles de la terre, se dissimuler sous les plus incroyables métamorphoses pour échapper à la vigilance du Saint-Office.

On sait qu'Agrippa menait avec lui un démon sous la forme d'un chien noir qui l'informait de tout ce qui se passait dans le monde.

Frère Richer, « moine de Senones, conte que le diable s'eslança horrible hors la bouche d'un pauvre villageois, en forme de scarabée, tombant à terre et qui, petit à petit, à la vue d'un chacun se traina jusques à la porte de l'église et d'un vol s'eslevant s'envola avec le vent, sur quoi il ajoute : Et Notre Seigneur par ce moyen démontrant les mérites des saints nous invite et provoque chaque jour à le craindre et aimer. »

Le docteur de Sorbonne Guillaume Edelin fut pendu et brûlé à petit feu, en 1453, pour avoir assisté au sabbat et s'être changé en loup-garou.

Benoit IX s'étant élevé à la papauté par des artifices magiques fut condamné après sa mort à errer dans les bois sous la forme d'une bête sauvage avec une tête d'âne, un corps d'ours et une queue de chat. Martinus Polonius Platine et Pierre Damien racontent qu'il fut reconnu par un saint ermite qui s'entretient longtemps avec lui.

En 1673, Gilles Garnier, sorcier de Lyon, fut condamné

par arrest du Parlement de Dôle a être brûlé pour s'être changé en loup-garou le jour de Saint-Michel et avoir mangé les cuisses, le bras et le ventre d'une petite fille.

L'empereur Sigismond, au concile de Constance en 1414, fit débattre devant lui par les plus doctes théologiens la question des loups-garous et il fut unanimement résolu que la transformation des loups-garous était un fait positif et constant et que l'opinion contraire était suspecte, mal sonnante et sentant l'hérésie. Si certains incrédules objectaient que ces prétendus sorciers n'étaient que des hallucinés, les théologiens s'appuyaient aux sources sacrées les plus intangibles après les Evangiles et les Actes, aux Pères de l'Eglise, dont l'autorité était incontestée. En effet, Lactance, pour démontrer la corporéité des apparitions démoniaques, affirmé positivement que Beelzébuth et ses confrères peuvent embrasser les dames et leur concevoir de petits démons et Jacques Springer, grand inquisiteur de la foi, a reconnu que les semi-diables qui naissent de ces conjonctions infernales sont maigres, chétifs, rabougris et qu'ils têtent dix nourrices sans être plus gras et le cardinal Bellarmin a présumé que l'Anté-Christ naîtra d'un incubé et d'une sorcière.

De Lancre, dans ses « Arrests notables », conte qu'en 1603 la nommée Marguerite Bouchey s'étant avisée de montrer une marionnette, les gens experts découvrirent que c'était un lutin et le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé et pénétrant, procéda contre la marionnette.

Pareille aventure arriva au ventriloque Pierre le Brabançon.

Le médecin Jean Wier, qui a eu le courage héroïque à cette époque de relever toutes les sottises des Bodin, des Boguet, des Delrio, des Springer, vit lui-même, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle aux environs de Padoue, un furieux qui se jetait sur les passants, mordait, étranglait et se disait loup-garou. On lui objecta qu'il avait la figure d'un homme ; il répondit que sa peau de loup était retournée en dedans. Des paysans fana-



tiques lui coupèrent les mains et l'écorchèrent pour s'assurer du fait et l'ayant trouvé comme les autres hommes, ils le remirent entre les mains d'un chirurgien mais le malheureux mourut de ses blessures.

Voyez comme des théories générales sans consistance basées sur la folle imagination peuvent faire reculer les bornes de la civilisation d'un millénaire. Vers le iv<sup>e</sup> siècle, la lycanthropie, dont parle Jean Wyer, n'avait plus rien de surnaturel pour les médecins de cette époque et cette maladie, diabolique au xvi<sup>e</sup> siècle, était simplement humaine et naturelle au iv<sup>e</sup>. Paul d'Egine les traite avec des fondants, l'émétique, les délayants. On leur fait prendre l'air, dit-il, on les dissipe, on les envoie à la campagne et quand le mal ne guérit pas on finit par les enfermer.

L'esprit ne perd jamais ses droits même au milieu des plus sinistres tragédies et Sarcey eût sans doute admiré la manière expéditive et gauloise dont le curé de Saint-Sulpice, Joseph Languet, procédait envers les convulsionnaires de sa paroisse. Une d'elle s'étant avisée de commencer ses tours de gobelet, il accourut, se fit apporter le bénitier, le lui renversa tout entier sur la tête en lui disant : « Je t'adjure, au nom de Jésus-Christ, de te rendre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai conduire à l'instant ». L'exorcisme opéra, le démon se sauva à toutes jambes et ne reparut plus. Ce n'est sans doute pas ce facétieux autant que docte Joseph Languet qui eût conseillé à Richelieu de faire venir en grande pompe à Meaux les reliques de saint Fiacre pour le guérir de ses hémorroïdes ; mais ajoute le chroniqueur, le cardinal n'était sans doute pas en état de grâce, car leur application sur la partie malade ne produisit aucun effet.

La protestantisme est aussi intolérant pour les novateurs que ses persécuteurs. Au xiii<sup>e</sup> siècle, Pomponace qui doutait de l'immortalité de l'âme, avait coulé tranquillement ses jours. Nicolas de Gusa, malgré ses conjectures téméraires sur l'iden-

tité de Dieu et du monde, avait porté la pourpre romaine, mais de pareilles licences ne furent plus tolérées lorsque Luther eut donné le signal de la rébellion ouverte. En 1580 nous rencontrons Bruno séjournant à Genève où il était sans doute venu dans l'espérance d'y trouver un abri que sa patrie ne lui offrait plus. Mais la métropole du Calvinisme malgré ses plaintes contre la tyrannie de Rome, ne le cédait pas en intolérance à l'Inquisition. Qui ne connaît la fin lamentable de Michel Servet condamné et brûlé pour crime d'hérésie ? — Luther tient avec le diable des conférences théologiques et il arrive même un jour que le moine saxon ne sachant que répondre aux arguties de son adversaire lui lança à défaut de raisonnements et de textes son encrier à la figure.

La démonophobie était donc une maladie générale au xvi<sup>e</sup> siècle. L'abbé de Cluny, de l'ordre de Saint-Benoît, se met en route pour de pieuses visites et de saintes conquêtes ; le diable qui l'épie se déguise en renard et se plaçant en embuscade sur son chemin lui saute au cou pour l'étrangler. Sulpice le pieux se rend de nuit à l'église, précédé d'un enfant de chœur qui porte un cierge ; le diable sous la forme d'un hibou s'abat à grand bruit d'ailes sur le cierge en s'efforçant à coups de bec et d'ongles de crever les yeux de Sulpice.

Au temps de saint Norbert, il s'attaque aux Prémontrés ; il va dans leur cuisine empoisonner leur dîner et lorsqu'ils veulent boire, il se montre au fond de leurs gobelets sous la forme d'un énorme crapaud tout gonflé de venin.

L'auteur de l'éloge de la folie, Erasme, s'imaginer attraper des démons en attrapant ses puces et Luther croit reconnaître le diable dans les mouches qui se posent sur sa Bible et sur son nez et les retrouve même dans des noisettes.

Pour quelle fin le divin Maître tourmente-t-il donc ses fidèles serviteurs par l'entremise de Satan ? Cassien enseigne que Dieu permet au diable de posséder l'homme pour le punir quand il est pécheur, pour l'éprouver quand il est saint, et

consumer par la souffrance l'écume de son cœur. Aussi comme autrefois contre les solitaires de la Thébàïde, le diable semble se complaire à attaquer les meilleurs soutiens de l'Église et pour tromper plus facilement ses victimes, on l'a vu se déguiser en ermite.

Il s'est introduit dans le couvent de Saint-Leufroi sous la forme d'un moine, mais il a été reconnu à ses pattes de poulet. Si par hasard la route du sabbat est trop longue, il transforme la sorcière en quelque animal vulgaire et elle pouvait ainsi regagner sa maison sans être reconnue.

Le maudit, non content d'assagir les chrétiens, cherche à multiplier ses légions et sème de la graine de démons. Bodin, procureur du roi à Laon, dans son livre sur la Démonologie en 1581, veut qu'on poursuive les familles démoniaques jusqu'à la troisième génération et ne veut point que les enfants des condamnés soient absous et catéchisés, vu que cette chétive et piteuse enfance est une malice du diable dans le but d'attendrir les juges.

Partant de cette idée de la postérité des démons les malheureuses qui mettaient au monde des enfants mal venus et difformes se voyaient condamnées comme sorcières et convaincues de crimes de cohabitation bestiale. Les animaux eux-mêmes ne faisaient pas exception à la règle, on les étranglait d'abord, on les brûlait ensuite avec cette seule différence qu'on ne leur octroyait point la confession.

Jérôme Cardan, en 1570, physicien éclairé pour l'époque, auquel nous devons quelques découvertes en physique tient pour probables que les monstres, les boiteux et les bossus et ceux qui louchent sont prompts et trompeurs surtout quand le signe de la lune s'est joint aux maléfices et que le proverbe dit avec raison : « Méfie-toi de ceux qui ont des signes ».

Marie Carlier, âgée de treize ans fut mise au chevalet en 1647. Elle y resta plusieurs heures et il fallut ajouter trois fois des poids pour la faire avouer. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle

que les savants ont démontré scientifiquement l'infécondité séparant deux espèces distinctes, ce qui met définitivement la clôture à de pareilles billevesées.

La preuve pour les théologiens de l'époque de la migration de l'âme humaine dans le corps d'un animal, c'était que de nombreuses patientes mises à la torture ou spontanément avouaient avoir abandonné leur propre corps pour passer dans celui d'animaux; et à ce propos je m'appuierai sur l'autorité d'une des plus grandes figures de la Lorraine : Le R. P. dom Augustin Calmet, abbé de Senones. Le P. Calmet rapporte qu'une sorcière s'étant vantée de se transporter partout où elle voulait à l'aide de Verdelet, les juges l'enfermèrent à clef dans une chambre et la chargèrent de commission pour sa monture. La vieille s'endormit, resta sur son grabat étendue et sans mouvement. On s'approcha d'elle, on la remua, on lui brûla la plante des pieds avec une chandelle allumée sans qu'elle s'éveillât. Enfin elle revint à elle peu à peu, se plaignit des fatigues du voyage et donna des nouvelles de la commission dont elle était chargée. On lui demanda ce qu'elle avait au pied, elle n'en savait rien; on se convainquit qu'elle avait des attaques périodiques d'épilepsie; on la convertit et au lieu de la faire brûler on la remit entre les mains des médecins. Pourquoi les inquisiteurs et tous les juges sanguinaires qui ont livré les sorciers aux bourreaux n'ont-ils point imité cette conduite?

Les théologiens croyaient parfaitement à ce phénomène et l'avaient baptisé en style religieux phénomène de la bilocation. Cette merveilleuse faculté qui a réapparu de nos jours sous le nom de télépathie était un signe de la grâce lorsqu'elle venait de Dieu. De nombreux saints et bienheureux en ont été touchés. Sainte Thérèse écrit qu'elle a vu plusieurs fois Pierre d'Alcantara tout resplendissant de gloire. « Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut et comme j'ai appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au

lieu qu'il était, distant de quelques heures de mon monastère. Il m'apparut encore et me dit qu'il allait se reposer. Je n'apportai point foi à cette vision que je rapportai à diverses personnes et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort. »

Un exemple frappant et authentique de bilocation nous est fourni dans le procès de béatification d'Alphonse-Marie de Liguori mort en 1787 et béatifié en 1816. Le saint homme, alors à Scala dans le royaume de Naples, resta deux jours dans un état d'insensibilité et de mort apparente, durant lesquels il s'était transporté à Rome en esprit pour assister le pape Clément XIV à ses derniers moments. Sainte Lidivine croyait se rendre en Terre-Sainte sous la conduite de son ange gardien, tandis qu'elle demeurait immobile. — Marie d'Agreda désirant la conversion des habitants du Mexique, se transporta mentalement dans ce pays.

On peut citer le miracle des miracles qui fit tant de bruit à Rome. On crut voir sur le corps du bienheureux Jean Yepes, dit Jean de la Croix, qui avait été exposé dans un monastère de Ségovie, les figures du Sauveur, de la Vierge et des Saints, empreintes merveilleuses que n'apercevaient que ceux qui avaient la foi, car d'autres moins prévenus tentèrent en vain d'être témoins du prodige.

Ces phénomènes de bilocation nous mènent tout droit aux pratiques de l'envoûtement si en usage au moyen-âge et recrutant encore, paraît-il, des adeptes en ces temps contemporains. — Puisque l'on admettait que la force vitale pouvait se déplacer du corps humain dans le corps des animaux, il était logique de penser qu'en transportant par des pratiques occultes cette force dans une statuette représentant la personne ou l'animal, on pouvait prendre possession de votre sensibilité et vous faire mourir à petit feu ou de mort violente. Il y a des procès célèbres concernant ces maléfices.

Certains moines ayant accusé fausement le duc d'Orléans d'avoir cherché à envoûter Charles VI son frère par des malé-

fices et sortilèges furent condamnés à mort. La mode des envoûtements est transmise dans les Vosges sous la forme d'oblation, connues sous le nom d'enfans de cire. Il semblait tout naturel d'appeler la divinité au secours des passions les plus haineuses avec la même confiance qu'on lui demandait la guérison d'un malade et si l'on souhaitait la mort de quelqu'un ou de quelque animal, on faisait son effigie en cire, puis on la chargeait d'imprécations, on simulait sur l'effigie les tourments que l'on voulait faire endurer à l'original ; de là découle la coutume des pendus et brûlés en effigie. L'enfant de cire restait à l'église comme ex-veto en attendant la mort ou la guérison du malade. Ces pratiques devaient être courantes dans nos Vosges, car Gravier, dans son histoire de Saint-Dié, relate les démêlés entre les chamoines du Chapitre de Saint-Dié, les curés du Val et les fabriciens, au sujet de la possession de ces oblations. Il y eut procès et, ajoute cet historien local, les Vosgiens remplacèrent les enfans de cire par des béquilles, des bras et des jambes de bois et personne ne revendiqua plus ces oblations. Ainsi furent renouvelés dans les Vosges les ex-veto du paganisme appendus aux fontaines et aux vieux chênes dont l'usage existait encore sous Charlemagne, et pour satisfaire les populations ignorantes de ces temps qui perpétuaient les rites païens dans leurs cérémonies on substitua le sort des saints au sort des sibylles.

Le procès d'envoûtement fait en 1695 à Ursule de Haugwitz, maîtresse de l'électeur de Saxe, laquelle avait par des sortilèges de toutes sortes occasionné la mort de l'électeur Jean Georges III, afin de rendre possible le mariage de sa fille avec le prince électeur ensorcelé, est célèbre en ce sens qu'il se rapproche des fameuses pratiques exercées sur Madame de Montespan par l'abbé Guibourg, célébrant la messe noire en compagnie de la Voisin, une des plus habiles faiseuses d'anges de ce temps.

Et, Messieurs, qu'y a-t-il d'étonnant si sous le Roi Soleil et

Louis XV, le bien aimé, de pareilles superstitions avaient cours ; même en ces temps contemporains on a voulu réhabiliter sous une forme pseudo-scientifique ces ridicules pratiques. N'avons-nous pas eu l'ascension de Daniel Dunglas Hume, les Swedenborgiens, la force psychique de Crookes et ses iconographies de l'invisible Katie Kings, la légende de Blawatsky, le carmel d'Eugène Vintros, la réapparition du satanisme avec Boullan et cette immense mystification des Lucifériens et Palladistes. A l'apparition du diable au XIX<sup>e</sup> siècle par le pseudo-docteur Bataille qui s'appelle en réalité Charles Hacks ; oui, Messieurs, il y eut une discussion solennelle au concile anti-maçonnique de Trente sur la réalité de miss Diana, et Leo Taxil mis en demeure de fournir des preuves de cette grande diablerie, fût-ce sous le sceau du secret qui n'eût été révélé qu'au Souverain Pontife, termina cette farce homérique par la fameuse conférence où, nouveau Lemice-Terrieux, il dit à ses disciples : *« La plus belle de mes fumisteries c'est celle qui dure depuis douze ans et que j'ai organisée de concert avec deux de mes amis le docteur Hacks et miss Diana Vaughan, représentante à Paris d'une grande fabrique de machines à écrire »*. Faut-il vous rappeler la tentative d'explication des envoûtements par Albert de Rochas dans des études très intéressantes d'ailleurs sur l'extériorisation de la sensibilité.

Messieurs, des pratiques courantes encore dans nos campagnes ne sont que la mise en acte des mystères de l'envoûtement et de la bilocation.

Pour traiter certaines maladies du bétail, j'ai vu des paysans du XX<sup>e</sup> siècle cueillir une plante d'une certaine espèce au clair de lune, à minuit ; cela fait, ils s'approchent du malade, le regardent attentivement, après quoi ils se retirent pour aller enterrer dans un coin du jardin cette plante merveilleuse, car à mesure qu'elle disparaîtra par la pourriture, le mal doit se dissiper. D'autres prétendent faire disparaître des verrues en

les comptant une à une et mettant à pourrir dans un endroit humide autant de pois ou de haricots.

Il est singulier que ce phénomène de bilocation, qui était une grâce de Dieu pour certains, devait faire périr par le feu tant de sorciers pour s'être transportés, par l'intermédiaire du diable, au sabbat à des distances très grandes, alors que leurs corps restaient à la maison.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le maudit déclara une guerre acharnée à la Lorraine, au pays de Cologne et de Bâle. Le procureur général de Lorraine, Nicolas Remy, surnommé le Torquemada lorrain, se signala par la cruauté de ses répressions. « Sa Sainteté, dit-il, étant avertie qu'en quelques lieux du bailliage de Nancy se trouvent aucunes personnes tant hommes que femmes qui s'adonnent, s'appliquent aux charmes, sorcelleries, enchantements et arts diaboliques a trouvé expédient de donner commission au sieur Remy, procureur général de Lorraine, pour aussitôt faire saisir et appréhender au corps les personnes qui se trouvent atteintes et chargées de ces crimes et notamment aucunes d'icelles qui ont été accusées et décelées par Victorine Voiriat possédée du malin Esprit que l'on exorcise à Epinal afin d'y être confrontées. » Jugez, Messieurs, de cette hécatombe de sorciers pendant les années 1580 à 1590 où éclata la grande épidémie de Lorraine. Nicolas Remy se vante d'avoir fait brûler plus de neuf cents sorciers et sorcières. Au même moment Boguet en brûle six cents à Saint-Claude et De Lancre des milliers dans le pays Basque infecté de loups-garous où il eut, d'ailleurs, l'insigne honneur d'instruire le procès du curé Gaufredi ; à Côme en Lombardie, la répression est confiée aux dominicains, et les frères de Saint-Dominique firent brûler plus de mille sorciers par an ; cent cinquante femmes sont fouettées à Estella et une centaine brûlées à Sarragosse, quatre-vingts sorcières sont brûlées en Savoie, quatre cents à Toulouse, autant à Avignon.

La malice du démon ne connaît plus de bornes. Non con-



tente d'avoir ajouté à de saintes pratiques la bilocation, elle s'est emparée, par une nouvelle magie, du pouvoir d'octroyer à ses adeptes l'insensibilité aux épreuves du feu. Cette insensibilité aux épreuves du feu réputée divine aux premiers temps de l'Eglise, permettait au ciel de manifester l'innocence.

Le concile de Sarragosse, en 592, porte *« qu'en quelque endroit que l'on trouve des reliques venant des Ariens on les donnera aux évêques afin qu'ils les éprouvent en les mettant au feu. »*

Voilà où en arrive la malice du démon heureux de dépister les recherches des exorcistes et par malice plus grande encore de faire condamner comme sorciers les plus saintes ouailles du Seigneur. Aussi les inquisiteurs ne se laissent point prendre à ce piège et l'insensibilité aux épreuves du feu et du stylet sera un argument de plus à ajouter à l'accusation. Le souvenir de ces épreuves est si bien ancré chez les populations que cette expression *« J'en mettrais ma main au feu »* est parmi le peuple une affirmation aussi solennelle que le serment juridique : je le jure.

En 1530, la justice du Chapitre de Saint-Dié ayant mis une pauvre femme à la question, les juges voyant que, malgré les tortures les plus affreuses, le démon l'excite à nier son crime, il faut vaincre cet esprit infernal par de plus sinistres tourments. Après avoir fait à la pudeur de sa prétendue victime les outrages les plus sanglants, dépouillée de ses vêtements, cette malheureuse femme est couchée sur une table, rasée par tout le corps et visitée par le chirurgien en présence des juges, la plus légère cicatrice, quelle qu'en soit la cause, est un signe certain de la cohabitation avec Satan.

Le 2 septembre 1629, eut lieu la visite et interrogatoire de Claudine Voillaume, d'Amerey, accusée de sorcellerie et subissant les tourments de la question ordinaire et extraordinaire. « Nous (dit le procès-verbal), après avoir sur ce admonesté ladite Claudon de nous dire et confesser la vérité dudit crime

et sur ce qu'elle ne l'a voulu faire l'avons fait raser et visiter par toutes les parties de son corps, en nos présences, par M. Claude Picard, chirurgien, demeurant à Conflans, homme à ce expert et usité, lequel nous a fait voir à l'œil quatre marques sur la personne de ladite Claudon, l'une au derrière de la tête sur l'ippéricrâne, une autre au bras dextre sur la grande focile au milieu des muscles, une autre en la cuisse dextre et la quatrième sur la hanche senestre, dans l'une et l'autre desquelles ledit Picard a planté de grandes épingles assez profondément et jusques aux os sans que ladite Claudon ait fait aucun semblant d'en ressentir douleur ni que desdites piqueures en soit sorti aucune goutte de sang ainsi que l'avons vu et reconnu au moyen de quoy ledit Picard par le serment par lui prêté a rapporté lesdites marques selon son jugement et l'expérience journalière qu'il a de semblables visites où il est d'ordinairement appelé, être vraiment marqué du malin esprit et telles que les sorciers et sorcières sont marquées ainsi qu'il en a reconnues plusieurs pareilles ci-devant. »

En 1630, François Lhermite de la justice de Saint-Dié persistant dans ses dénégations est rasé, après quoi il est visité par maître Pierre, chirurgien de cette ville, qui reconnut entre ses deux épaules une marque noire de la grosseur d'une tête d'épingle, laquelle sondée fort profondément par le fer et par le feu sans que ledit prévenu ait fait aucun semblant de douleur ni qu'il soit sorti aucune goutte de sang. Il sera étranglé après avoir quelquelement senti l'ardeur du feu.

Le rituel des exorcistes au pays de Lorraine prescrivait de raser, car dit Nicolas Remy, dans sa démonolâtrie, depuis le procès Bertrand il passait pour constant que cette opération était très désagréable au malin esprit qui avait coutume de se loger *intra pilos et capillos*, témoin Samson, le sorcier le plus fort de l'antiquité.

La répression de Lorraine nous ramène en 1625 aux histoires d'envoûtements avec les procès du chevalier des Bordes et de

Melchior de la Vallée, chantre de la collégiale Saint-George, aumônier du duc et Seigneur de Laxou, lequel ayant contribué par des charmes secrets au refroidissement conjugal de Charles IV régnant, au point qu'un révérend père jésuite commis *ad hoc* n'avait pu découvrir de quoi ces charmes étaient composés et pour ce, ce noueur d'aiguillettes fut pendu et brûlé et ses biens confisqués servirent au duc à commencer la construction de la chartreuse de Bosserville. Comme Melchior de la Vallée avait baptisé la femme du duc, le duc très chrétien la répudia, le mariage n'étant plus valable aux yeux de l'Eglise.

Henri Lepage a trouvé aux archives de Lorraine qu'il fut payé 18 fr. au sieur du Meny, chirurgien ordinaire de feu Son Altesse, et juré à Nancy pour avoir le 20<sup>e</sup> décembre 1624, visité et montré la marque trouvée pour suspecte en la personne du sieur des Bordes. Plusieurs ecclésiastiques étaient venus assister le condamné à ses derniers moments et parmi eux on remarque « le père Mattaincourt » Saint-Pierre-Fourier lui-même. Vincent, père jésuite, faisant allusion au supplice du chevalier des Bordes dit « un certain des Bordes fut aussi par après chargé de pareilles ordures, mais il fut lavé dans un cent de fagots et c'est assez dire de lui... » oraison funèbre digne des croyances de ces temps lamentables. Dom Calmet, une des lumières de la Lorraine, s'associe aux accusations portées contre des Bordes. « C'était, dit-il, si l'on veut une illusion et une fascination qu'il causait aux yeux des spectateurs, mais tout cela ne se pouvait faire sans magie. » Comme de Lancre, procureur du roi à Laon, Nicolas Remy poursuivit les enfants perpétrés par le démon, afin d'éteindre sa race maudite et fit subir l'interrogatoire à Claude, enfant de onze ans du val de Saint-Dié, pour crime de sortilège sur la personne de la dicte Marie Thévenin et dict le procès-verbal « comme elle (Marie Thévenin, le luy maintint avec une assurance grande, tantost par belles paroles et aultrefois par menaces que cestoit un sorcier et qu'elle le feroist brûler, elle obtint de luy promesse

ouvrage de Zacchias intitulé « *Question médico-légales* », étudie par ses côtés les plus ardues la responsabilité pénale, ainsi que l'influence de l'épilepsie, de la catalepsie, du somnambulisme. Les médecins sont alors en conflit avec les théologiens. Dans les procès de sorcellerie, le médecin expert intervient pour décider si la cause de la folie n'est pas naturelle et quelquefois il enlève des victimes au bûcher. Lavater fait paraître son livre « *Contre les Spectres.* »

Sous le gouvernement pacifique et éclairé d'Antoine de Lorraine, le bon duc renouvela à diverses époques ses défenses contre les rescrits de Rome et régla aux Etats de 1529 sur le fait des sorciers : « *que l'on ne procéderait pas légèrement à leur prinse, si donc n'est qu'il y ait partie formelle* » ; mais les sermons n'eurent plus d'autre texte que la sentence du Lévitique qui dévoue à la mort l'homme ou la femme possédés de l'esprit de Python, et le bon duc dut s'incliner sous peine d'être suspecté pour un soutien des œuvres de Satan et d'encourir peine d'excommunication, car le dit Dom Calmet : « *Les magiciens eux-mêmes et les sorciers lorsqu'ils tombent entre les mains des juges et des inquisiteurs sont souvent les premiers à soutenir que la magie et la sorcellerie ne sont que des imaginations et des effets de la pré-  
« vention et des erreurs populaires ; sur ce pied là Satan se détruirait lui-même et renverserait son empire s'il  
« décriait aussi la magie dont il est l'auteur et le soutien. Si ce sont les magiciens qui de leur chef et indépendamment  
« du démon font cette déclaration, ils se trahissent de gaieté de  
« cœur et ne font pas leur cause meilleure, puisque les juges,  
« nonobstant leur désaveu, les poursuivent et les punissent  
« toujours sans miséricorde, bien persuadés que ce n'est que  
« la crainte du supplice et l'espérance de l'impunité qui  
« les font parler* ».

L'ignorance étant génératrice de bien des crimes, le peuple comme le dit si bien Neron Bancel, qui durant mille ans a

gravi le chemin du Calvaire en une marche douloureuse, par d'après sentiers sous une pluie de sang qui tombait goutte à goutte et dont chaque goutte perçait jusques aux os ; ce peuple trempé de sueur, altéré, portant sa croix sur ses épaules, n'avait pas là de Siméon Cyrénéen pour alléger son fardeau. Il allait tantôt résigné, tantôt geignant, grondant parfois mais toujours accablé. Souvent poussé par la folie de sottes prédications, il s'enfonçait de lui-même le couteau. Ainsi conte le mémoire des choses advenues à Metz. « Le 27<sup>e</sup> jour d'avril 1576, une pource femme demeurant au Wa-de-Bollon fut appréhendée de justice, accusée « d'avoir fait engeler les vignes » et mise en prison. Après quelques jours en fust mise hors comme innocente ; lors le peuple s'en émeut de telle façon qu'elle fut tuée. Ce nonobstant au bout de cinq à six jours les vignes furent engelées. »

En 1624, le tabac soulevait de violentes émeutes parmi les Messins qui lui attribuaient la pluie et le mauvais temps. On les fouetta. Le Symon Cyrénéen des Vosges, ce fut le chevalier d'Hurbache, sous-voué de l'église de Saint-Dié, lequel tenta plusieurs fois au péril de sa vie d'entraver l'exécution des jugements atroces rendus par l'Inquisition, en refusant la matière du bûcher, courage héroïque eu un temps où tous les liens de la société étaient rompus et où un accusé de sortilège n'avait plus ni parents ni amis, ni aucune voix pour prendre sa défense. Ces efforts généreux échouèrent contre les plaintes du chapitre qui criait à l'impiété. Les forêts du sous-voué furent confisquées et les bûchers s'allumèrent avec plus d'ardeur.

Les démêlés entre la justice de l'Église et la justice laïque furent peut-être la cause la plus décisive qui accéléra la promulgation des édits en faveur des sorciers. « Par arrêt du Parlement de Paris, du 1<sup>er</sup> décembre 1601, il fut fait défense à tous juges de faire en fait de magie ou sorcellerie preuve par immersion dans l'eau, parce que dit Bouchel ce serait tomber

dans la superstition. » L'Officialité répliqua par un arrêt de 1602 instituant « le crime de Lèse majesté divine ».

En 1672, le Parlement de Rouen qui croit assez aisément qu'il y a des sorciers, ayant fait arrêter un très grand nombre de bergers et autres gens accusés d'être sorciers à qui ce parlement avait fait procès avec beaucoup de diligence, le Roi donna un arrêt de son conseil où il fut enjoint à ce parlement de relâcher ces accusez. C'est l'ordonnance de 1672 qui mit à peu près fin en France aux procès de sorcellerie; je dis à peu près fin, car en 1820 un nègre fut condamné à la Martinique. Je signale à ceux qui veulent jouer un mauvais tour à leur propriétaire que le 23 janvier 1724 à la Sorbonne, la plus célèbre école de théologie qui soit en France, plusieurs juriconsultes et compagnies souveraines ont jugé que : « *l'apparition d'un mort dans une maison pouvait résoudre les baux à loyer* ».

Or depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, Epinal est signalé pour ses maisons hantées. Frère Richer, moyne de Senones, parle « d'un esprit qui revint de son temps dans la ville d'Epinal vers l'an 1210 chez un bourgeois nommé Hugues de la Cour et qui depuis Noël jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste fist dans ceste maison une infinité de choses à la veue de tout le monde. On l'entendait parler, on voyait toutce qu'il faisait, mais nul ne le pouvait voir; il se disait de Clémentaine, village à sept lieues d'Epinal, et ce qui est encore remarquable c'est que pendant les six mois qu'il se fit entendre dans cette maison il n'y fit aucun mal à personne. Un jour Hugues ayant ordonné à son domestique de seller son cheval et le valet occupé à autre chose ayant différé de le faire, l'Esprit fit son ouvrage au grand étonnement de toute la maison. Une autrefois Hugues étant absent, l'Esprit demanda à Etienne, gendre de Hugues, un denier pour en faire une offrande à Saint-Goëri, patron d'Epinal. Etienne lui présenta un vieux denier provenisien, mais l'Esprit le rebuta, disant qu'il voulait un bon denier toulous qui disparût aussitôt, et la nuit suivante dit frère Richer, on entendit dans l'église de Saint-Goëri du bruit, comme d'un homme qui y marchait. »

Enfin, la Révolution, par la loi du 22 juillet 1791, met les sorciers dans la classe des malades et les dirige, suivant le cas, sur les maisons de fous ou la police correctionnelle.

Mais où cette comédie sanglante fut vraiment bouffonne autant que tragique, c'est que l'on mit sur le pied d'égalité parfaite la pénalité qui devait atteindre les hommes ou les animaux coupables de crimes. Déjà, dans l'ancienne Egypte, quand une chatte avait succombé dans la maison, les habitants se rasaient les sourcils, si une chienne venait à mourir on se rasait tout le corps. En Grèce, en vertu de la loi dite de la Cigogne, les enfants étaient tenus de nourrir et soigner leurs vieux parents et pendant tout le Moyen-Age les animaux sont mêlés aux cérémonies religieuses, tels la procession du poisson le mercredi Saint à Saint-Remi, la procession du renard à Paris, la promenade du bœuf gras, restes des fêtes païennes,

Le Lévitique rapporte qu'une jument, une chèvre et un âne furent condamnés à être brûlés vifs et M. Berryat Saint-Prix a relevé quatre-vingts condamnations à mort ou excommunications prononcées de 1120 à 1741 contre toutes espèces d'animaux depuis l'âne jusqu'à la sauterelle.

L'antiquité nous avait donné des exemples de la responsabilité et de l'intelligence des animaux. Le jour où Tarquin fut renversé du trône, un chien se félicita hautement dans les rues de Rome de l'expulsion de ce roi. Au moment où Domitien était assassiné une corneille optimiste dit à haute voix : « C'est bien fait, tout est bien ! » Lorsque Rome, opprimée par Othon et menacée par Vitellius, vit avec effroi la statue de la Victoire laisser échapper les rênes d'or de son char on entendit les bœufs de l'Etrurie causer entre eux des malheurs de l'Empire.

Les écrivains les plus éminents des premiers siècles de l'Eglise : saint Jérôme, Justin, saint Cyprien, admettent l'existence de ces êtres fabuleux ; ils croient reconnaître en eux des anges déchus condamnés à errer jusqu'à la consommation des siècles dans les forêts et les déserts.

Saint Loup garantit de mouches les boucheries de la ville de Troyes en excommuniant ces insectes et saint Bernard nous apprend lui-même qu'il excommunait les mouches. Il arrivait même que l'on procédait contre les animaux avec toutes les formes judiciaires.

L'official leur faisait donner une citation en leur constituant un défenseur officieux, on prenait défaut contre eux s'ils ne comparaissaient pas et si le cas était urgent on les condamnait par contumace. On les exécutait même en effigie. Des pratiques contemporaines ne sont que la prolongation à travers les âges d'une antique coutume. En divers lieux, afin d'écarter les chenilles des semailles, on en prend deux qu'on plante en croix sur une baguette fichée au milieu du carré ensemencé. On est convaincu, cela fait, que les autres chenilles s'en iront pour ne pas subir le même sort. Pour des raisons analogues nos paysans clouent en croix les chouettes, les chauves-souris, les éperviers à la porte des granges et les loups aux arbres des jardins.

Un procès à jamais célèbre fut, au xvi<sup>e</sup> siècle, le procès des rats du diocèse d'Autun. Ayant causé de nombreux ravages, le promoteur les assigna à l'officialité. Chassanée, célèbre avocat, se chargea de leur cause; il parut à l'audience et demanda d'abord le renvoi à la quinzaine attendu que ses parties n'avaient pu fournir encore des moyens de défense. Le délai expiré il comparut de nouveau et représenta que les chats étant en embuscade sur les routes, les rats n'avaient pu obtempérer à citation, pourquoi il demandait qu'il fut accordé aux défenseurs un sauf-conduit avec prolongation de sursis. La Cour, sans avoir égard aux représentations de Chassanée et considérant que les défenseurs étaient dûment atteints, et convaincus de délits à eux imputés les déclara *« bannis et excommuniés et leur enjoignit de vider le territoire dans les vingt-quatre heures sous plus grande peine. »*

Semblable sentence fut rendue par l'official de Troyes contre les insectes qui dévoraient les vignes.



Lorsqu'au <sup>xvii</sup>e siècle Descartes et Malebranche proclament l'automatisme des bêtes, paraît le traité *De Peccatis brutorum* où il est traité longuement des péchés que les animaux peuvent commettre.

En 1386 le juge ordinaire de Falaise condamna une truie à être mutilée d'abord à une patte de devant et à la tête parce que sa victime avait elle-même été blessée au bras, et ensuite à être pendue au pilori. On la conduisit au supplice en habit d'homme. En 1543, paraît un arrêté des consuls et échevins de Grenoble, qui demandent qu'on excommunie les limaçons et les chenilles.

Les bêtes furent souvent condamnées pour crimes de bestialité avec leurs complices. Dans les Capitulaires de Charlemagne les bêtes de somme, la vache, les chèvres devaient être mises à mort et leur chair donnée en pâture aux chiens. De là sans doute la conservation de cette coutume dans nos campagnes où le paysan quelquefois si âpre au gain condamne l'animal qui a tué un des siens à la mort et l'enterre tout entier sans en faire commerce. En 1546, le Parlement de Paris condamna un nommé Guyot Vuide à être pendu et ensuite brûlé sur le même bûcher que sa complice ; le 5 janvier 1566, Jean de la Salle fut brûlé en compagnie d'une ânesse qu'on eut soin d'assommer avant de la jeter dans les flammes ; en 1606, à Chartres, une chienne subit le même supplice pour le même crime et une autre qui était contumace fut pendue en effigie.

Au <sup>xvi</sup>e siècle un chien sorcier fut brûlé en Ecosse et en 1474 les magistrats de Bâle condamnèrent encore pour sorcellerie un coq au supplice du feu. — Pensez ce qu'il pouvait y avoir de magie en ce coq qui transgressait les lois naturelles à ce point qu'il était arrivé à pondre un œuf. — Les œufs de coq étaient très recherchés pour les préparations magiques surtout quand ils avaient été couvés par des femmes dans le pays des infidèles, mais ils étaient aussi difficiles à trouver que la pierre philosophale et quand par hasard on s'imaginait en

rencontrer un on ne manquait pas de dire qu'il était produit par le diable. C'est pour cela que le coq de Bâle fut brûlé avec l'œuf qu'il avait pondue.

Au xv<sup>e</sup> siècle, procès fut intenté aux mouches qui désolaient un des cantons de l'Electorat de Mayence. Le juge du lieu devant lequel les cultivateurs les avaient citées leur nomma, vu leur faiblesse et leur éloignement de l'âge de majorité, un tuteur et un avocat qui les défendit avec une grande véhémence. En 1585, les chenilles du diocèse de Valence sont assignées devant le grand vicaire, en 1690 les chenilles qui ravageaient les environs de Pont-Château en Auvergne furent excommuniées par un grand vicaire nommé Burin. La sentence leur enjoignit — *sous peine de dommages et intérêts et punitions corporelles* — de se rendre dans un terrain inculte qu'il leur désigna.

Un jour, à Hatton-Châtel, un homme d'Avillers parut sur le bûcher avec cinq bêtes, le tout fut réduit en cendres et celles-ci jetées au vent ; un autre fut brûlé à Bruyères avec trois vaches. Quelquefois on étranglait les animaux avant de les placer sur le bûcher comme la Cour l'ordonna pour deux juments en 1705.

Au pays de Lorraine, l'exécution des bêtes criminelles se faisait avec le même cérémonial que pour les Chrétiens, moins le confesseur, les bêtes étaient comme l'accusé mises en état d'arrestation et leur nourriture comprise dans les frais du procès. On rangeait aussi dans la même catégorie, comme crimes de bestialité, les rapports des deux sexes avec les infidèles tels que les Turcs, les Sarrasins et les Juifs, par la raison que « *notre sainte religion les tient pour des bêtes, non pas par nature, mais pour leur très dure malice, la foi défendant de converser avec eux, à plus forte raison de dormir près d'eux et converser charnellement* » et les casuistes de ce temps soutenaient qu'il y avait moins de péché à se souiller avec un animal qu'avec une fille d'Israël. En 1650, à Pont-à-

Mousson, à Saint-Dié, les infidèles et les Juils payaient encore pour le passage des ponts et des gués *le droit du pied fourchu*, la même somme que l'on paie, dit l'arrêté, pour le « *passage d'un cochon, d'un bouc ou de tout autre animal immonde qui a la patte fendue.* »

Voici, par ordre de dates, les condamnations que Dumont, substitut à Epinal, a relevées contre les animaux dans les duchés de Lorraine et de Bar.

1349. — Truie trainée et pendue à Châtillon pour avoir dévoré un enfant.

1354. Une truie qui occit un enfant à Broussais-en-Blois est pendue ignominieusement à Gondrecourt.

1408. — Exécution à Saint-Mihiel d'un pourcelet qui avait dévoré un enfant à Domcevrin. Maître Jean Cochart, bourreau de Bar, fut à cet effet deux jours à Saint-Mihiel.

1647, 30 mars. Exécution à Bar-le-Duc, par maître Didier, exécuter de la haute justice, d'un chat qui avait étranglé un enfant de quatorze mois dans la maison de Clément le Bachelier de Longueville. Ce chat fut pendu à la potence des prés.

1485. Une truie à Sivry.

1504. A Briey, un porc, ayant tué un enfant de deux ans, est pendu par le bourreau.

1512. L'exécuteur de Metz pend un taureau homicide sur le chemin de Sainte-Barbe, lieu de la perpétration du crime.

1519. Un porc pendu à Moyeuvre-la-Petite pour avoir dévoré un enfant.

1548. Une truie, qui avait dévoré un enfant à Boucq, est exécutée au gibet de Foug, siège de la prévôté.

1550. Exécution, à Briey, d'un verrat qui avait étranglé un enfant à Gondreville.

1554. — Un porc exécuté pour avoir mangé la figure de l'enfant de Marie George du village de Mehoncourt.

1558. Un enfant ayant été mangé à Boucq par un troupeau de cochons, tous les coupables sont pendus.

1569. Laie exécutée à Briey pour avoir mangé un enfant à Landrefontaine.

1569. Porc exécuté à Amance remis au prévôt par le prieur de Salonne.

1572. Exécution à Moyen-Moutier, par la justice du révérendissime Abbé, d'un porc qui avait dévoré un enfant de Claudon, dudit lieu.

1584. Porc pendu à Heillecourt.

1586. Porc pendu à Sancy, pour avoir dévoré un enfant.

1600. Porc pendu à Nancy, hors la ville.

1612. Truie pendue à Epinal, pour avoir mangé l'enfant du moulin du Gaulcheux.

1662. Laie pendue à Mirecourt, pour avoir mangé un enfant.

Je vous signalerai comme souvenir seulement de la possession diabolique certains animaux fabuleux des portails et des gargouilles de nos églises, des piliers de nos cathédrales. Le Dragon de Saint-Marcel, à Paris, la Grand Gueule de Poitiers, le Dragon de Niort, celui que sainte Marthe attacha avec sa jarretière, le Grouilly de Metz, la Tarasque à Tarascon, le monstrueux dragon de Wasmes attaqué et vaincu par Gilles de Chin.

Le Graouilly n'est que la figure du serpent allégorique rémemorant le triomphe de la religion chrétienne dans cette ville plongée encore du temps de saint Clément dans l'idolâtrie. Le Graouilly jusqu'en 1830 même, entrouvant sa gueule énorme de carton, semblait dévorer d'un appétit insatiable et aux joyeuses acclamations de la foule son tribut annuel.

Il faut rendre justice aux abbés de Moyen-Moutier et faire honneur aux principes de modération qu'ils avaient adoptés dans leur gouvernement. Ils vivaient en paix avec leurs sujets et restaient étrangers aux cris de mort qui désolaient les terres de leurs voisins. Un seul criminel, dans ce siècle si fertile en exécution, sortit des prisons de Moyen-Moutier pour subir le dernier supplice au chef-lieu de justice du prince, et ce crimi-

nel était le porc Claudon atteint et convaincu d'avoir dévoré un enfant.

Le prieur du monastère chargé des fonctions de censeur dans le ban de Moyen-Moutier tança vertement les père et mère de la négligence qu'ils avaient mise à la garde de leur enfant, mais les actes de cette sage procédure furent soumis à la sanction des échevins de Nancy qui opinèrent pour la mort du coupable.

Oui, Messieurs, la Révolution de 89 a seule mis un terme à ces choses lamentables, et l'on voit dans quelles voies cette pauvre humanité ignorante était conduite par l'intolérance et la superstition et nous ne suivrons pas l'implacable de Maistre, cet apologiste des temps passés, quand il dit : « *Je crois que la superstition est un ouvrage avancé de la religion qu'il ne faut pas détruire* ». Nous ne suivrons pas non plus ceux qui se lamentent sur la trop grande instruction des temps présents et la signalent comme l'instigatrice, la génératrice des angoisses sociales des temps contemporains. Nous ne croyons pas à la faillite de la science; comme Renan et Berthelot, nous chantons les louages de la science émancipatrice, source de toute vérité et de de toute justice. N'est-ce donc rien d'avoir par des démonstrations scientifiques claires comme la vérité extirpé à jamais ce virus de l'ignorance, lequel, rien qu'en fait de sorcelleries, coûta à l'humanité plus de cinq cent mille innocentes victimes. N'est-ce-donc rien que notre grand Pasteur? Faudrait-il donc, comme le voulait l'abbé Friard en 1810, Huysmans et d'autres en ces temps, rallumer les bûchers, parce que notre France est infectée de suppôts du démon, et répéter avec Louis de Paramo, écrivain du Saint-Office, que « *la confiscation pour crime de sorcellerie est un droit acquis à l'Eglise depuis le péché du premier homme sur qui Dieu confisqua le Paradis terrestre* ».

Messieurs, nous assistons de nos jours à de vrais essais de résurrection du mysticisme ou tout au moins de la théosophie

et des prétendues sciences occultes. Est-ce donc la rénovation de ce grand courant qui nous donna la plus admirable et la plus populaire expression du mysticisme au moyen-âge, je veux parler du livre de l'Imitation de Jésus-Christ. A cela nous y souscririons volontiers « Toute la scolastique, dit M. Fouillée, s'écroule au souffle de cette pitié ardente qui préfère à la science l'amour ». « Mieux vaut éprouver la componction que d'en savoir la définition ». « L'amour est fort comme la mort. »

En réalité rien n'est plus loin du vrai et du grand mysticisme que ces prétendus mystiques contemporains, qui demandent à des pratiques extérieures et matérielles, à des recettes de sorcellerie ou de magie la révélation du suprême mystère.

Comme à toutes les époques de transition, nous avons vu apparaître de très vieilles connaissances vêtues à la mode du siècle. C'est ainsi que l'agnosticisme, le scepticisme, l'anarchisme, le droit du plus fort de Nietzsche, le sûr homme de Max Sternier, le moi de Barrès ont fait surgir aussitôt la renaissance de l'amour mystique, l'humanisme régénéré du xiv<sup>e</sup> siècle, la religion humanitaire de Fourier, le socialisme chrétien et certaines théories du socialisme contemporain. Mais si l'amour est fort comme la mort, l'amour et la science sont forts comme la vérité et la justice et ce sera la gloire du xx<sup>e</sup> siècle d'illuminer la religion de l'amour par la religion de la science.

Et pour terminer, je chanterai avec le chimiste Bertheroy, Jordan l'ami de Luc et le Cantique des Cantiques de la science.

*« Les vrais révolutionnaires, voyez-vous, les vrais hommes d'action, ceux qui font pour demain le plus de vérité, le plus de justice ce sont à coup sûr les savants.... Le recul d'un siècle ne compte pas, la marche en avant reprend ; quand même l'humanité va au savoir malgré les obstacles. Objecter qu'on ne saura jamais tout [est une sottise. Il s'agit de savoir le plus possible pour arriver au plus de*

*bonheur possible..... C'est le savant qui est le véritable maître de Demain. Toute l'injustice cessera lorsque toute vérité sera. »*

Epinal, 20 novembre 1901.

BARTHÉLEMY (Vétérinaire).

---

Messieurs,

J'ai le devoir d'évoquer en un sentiment de pieuse gratitude le souvenir des morts enlevés à notre Société au cours de l'année qui vient de s'écouler.

MM.

GLE Y, Gérard, professeur en retraite, membre titulaire.  
MOTTET, Jean-Baptiste, trésorier honoraire de la Société.

Nous souhaitons la bienvenue à nos nouveaux collègues.

MM.

AYET, trésorier payeur-général honoraire, chevalier de la Légion d'honneur.  
PELLERIN, Georges, imagier à Epinal, Officier d'Académie.  
BARRÉ, chef de cabinet du Préfet des Vosges.  
GLE Y, Albert, professeur au collège d'Epinal.  
SCHMITZ, chef de bataillon d'infanterie.  
Abbé FLAYEUX, curé de Ménarmont.  
DUPLESSIS, chef de bataillon, commandant le 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied à Remiremont.  
BLONDEL, doyen de la Faculté de droit de Nancy, vice-président du Conseil général des Vosges.  
BADEL, publiciste, professeur d'histoire à l'Ecole professionnelle de l'Est.  
PIERRAT-BOUTIN, receveur des finances, à Paris.  
Dr FAYET, médecin à Dompierre.  
THIERRY, ancien chef de bataillon du génie, à Epinal.

---

**RAPPORT**  
**SUR LES**  
**OPÉRATIONS DU JURY VOYAGEUR**  
**EN 1901**

FAIT AU NOM DE LA

**COMMISSION D'AGRICULTURE**

DE LA

**Société d'Emulation du département des Vosges**

PAR

**M. Albert DERAZEY,**

Secrétaire de la Commission d'agriculture, Secrétaire-adjoint de la Société d'Emulation

---

**MESSIEURS,**

L'ordre établi par les statuts de la Société d'Emulation du département des Vosges appelait, cette année, à se disputer la somme de treize cents francs, à nous si gracieusement accordée par le Gouvernement de la République et dont nous le remercions dès les premières lignes de ce rapport, les candidats de l'arrondissement de Saint-Dié. « Se disputer », c'est beaucoup dire, car il est bien petit le nombre de nos concurrents. Dix candidats pour un arrondissement où domine la petite propriété, alors que leur nombre atteint et dépasse soixante dans l'arrondissement de Mirecourt !



Ce n'est pas en ce moment que je veux rechercher les causes de cette disproportion que je signalais déjà dans mon rapport sur le Concours régional. Je me borne à la regretter, m'empressant de satisfaire à votre trop juste désir de connaître vos candidats, et je suis heureux de vous annoncer que la qualité aurait, si possible, cette année, fait oublier la quantité.

Il semblerait inadmissible à votre jury voyageur qu'aucune ferme du département pût, au point de vue de l'aménagement, entrer en concurrence avec la ferme de la Planée, fondée en 1895 par M. Cartier-Bresson, de Celles-sur-Plaine. Il en existe de plus importantes, peut-être même d'aussi bien gérées et d'un plus grand rapport, mais, en raison de leur ancienneté, des bâtiments moins commodes qu'il faut entretenir tels qu'ils sont si l'on ne veut faire un sacrifice d'argent irrécouvrable, il est impossible de leur donner les perfectionnements apportés à la ferme de la Planée.

Située dans une gorge de la forêt de Celles, cette ferme se cache aux yeux des touristes qui remontent, pour atteindre Vexaincourt ou le Donon, la vallée de la Plaine. Mais si, prenant à l'Est une sorte de chemin forestier passant à la Grand-Roué, vous remontez pendant cinq cents mètres le ruisseau du Grand-Rupt, vous apercevez derrière un monticule, qui vous les cachait, quatre rangées de bâtiments alignés comme les tentes d'un bivouac et, en coquette sentinelle, en avant de ces bâtiments, une jolie villa entourée de fleurs et d'arbres fruitiers, tandis qu'au bas de la rampe d'accès murmure un gai et clair ruisseau. C'est la ferme de la Planée.

Vous ne doutez pas que M. Cartier-Bresson ait confié à un agronome qualifié pour la faire valoir, cette ferme modèle qu'il a créée. La notice, dont votre Commission demande l'adjonction à ce rapport, et due à l'obligeance du régisseur, M. Leroy, à qui je l'avais demandée, vous le prouvera, en

même temps qu'elle sera lue avec la plus grande utilité par tous ceux qui s'intéressent à la culture.

Les jurés du Concours régional ont décerné à M. Cartier-Bresson, un objet d'art pour le bon aménagement de ses bâtiments de ferme et sa vacherie; une médaille d'or pour son beurre et cinq prix pour son bétail. La récompense que nous pouvons lui décerner sera bien minime en comparaison d'aussi brillants succès. C'était un honneur à faire à notre Société de lui demander de les sanctionner. Nous sommes sensibles à l'honneur et certainement impartiaux en décernant à M. Cartier-Bresson notre récompense la plus élevée : le prix Claudel. Votre Commission estime qu'avec le maître il y a lieu de récompenser l'aide intelligent, laborieux, dévoué que M. Cartier-Bresson a su s'adjoindre et vous demande pour M. Leroy une médaille d'argent grand module avec prime de 200 francs.

Un de nos anciens lauréats de 1896, lauréat de la prime d'honneur de la petite culture au concours régional d'Epinal, se représente cette année à nos suffrages et pour la dernière fois, paraît-il. M. Antoine, Alphonse, de Gerbépai, nous a déclaré, en effet, qu'il ne fallait pas que le même vint sans cesse accaparer tous les encouragements aux dépens d'autres, auxquels il ne faudrait qu'un peu d'argent pour réussir. A cette décision, à laquelle il ne faillira pas, vous pouvez reconnaître l'homme. C'est le fermier consciencieux, ne disposant que de ressources très modestes, mais ne ménageant ni son travail, ni son industrie, sans s'occuper si la plus-value qu'il donne aux terrains exploités ou à la maison d'exploitation profitera plus à lui qu'à son propriétaire, pourvu qu'il fasse un travail utile. Les terrains qu'il cultive ont aujourd'hui une superficie de dix hectares, soit près du double qu'en 1896. Il a apporté dans sa nouvelle maison tous les perfectionnements que nous signalions dans l'ancienne, y ajoutant une force hydraulique qui

actionne une scie à ruban, un tour, un concasseur et un hachepaille. Il a construit depuis 1896, en face de la maison qu'il venait habiter, un hangar pour ses machines agricoles et une fromagerie des mieux comprises. La comptabilité est tenue, et bien tenue, sous sa surveillance, par sa petite fille, car notre candidat est père de 4 enfants de 8 à 14 ans, futurs agriculteurs. Le détail de ses cultures serait un peu long : nous les avons indiquées en 1896. Ce que nous avons conclu de notre visite, c'est que M. Antoine est de plus en plus méritant et nous pouvons bien lui accorder plus d'honneur, mais, en raison de nos ressources moins d'argent ! Nous demandons pour M. Antoine une médaille de vermeil et une prime de 250 francs.

Trois instituteurs sollicitaient cette année une récompense pour leurs travaux. C'est toujours avec le plus vif intérêt que votre compagnie suit les efforts de ces propagateurs nés des méthodes nouvelles, mieux placés que tous autres, pour faire connaître et apprécier, par l'expérience quotidienne, des travaux scientifiques, que leur aridité rendrait lettre morte pour la presque totalité des petits agriculteurs.

L'un vous est bien connu : M. George, instituteur à la Hollande. Attenant à sa maison est un jardin magnifiquement tenu, d'une propreté irréprochable, où il cultive fleurs et betteraves et s'occupe d'apiculture. Sa petite exploitation comprend 50 ares de champs, où poussent des pommes de terre et des avoines très belles, 40 ares de prairies améliorées et 7 ares de jardin.

Les purins d'une écurie de vaches et de chèvres et de la porcherie sont recueillis dans une fosse. M. George a réuni de fort belles collections et nous avons pu nous convaincre de l'excellence de son enseignement. Sa classe est très bien tenue et il donne partout le meilleur exemple.

Il a créé à la Hollande une société de tempérance dont il nous a envoyé les statuts. Il espère en obtenir les meilleurs résultats et nous le souhaitons avec lui. N'eût-il enlevé qu'une victime à l'alcoolisme que déjà ses efforts seraient récompensés. C'est un candidat des plus méritants, pour qui nous demandons une médaille de vermeil avec prime de 100 francs.

Son collègue, M. Pierrat, du Villé près Saint-Dié, exploite une superficie un peu plus grande, 147 ares. Il possède un beau jardin avec espaliers bien tenus, arbres variés de plein vent et treilles autour de la maison. A remarquer dans son exploitation deux beaux champs, l'un de betteraves, l'autre de pommes de terre; la culture de la moutarde blanche pour fourrage d'arrière-saison, et deux prés dans l'un desquels va le purin, l'autre bon mais un peu frais; enfin le semis de lupin pour engrais vert; à l'étable, très bien tenue, une vache et son veau, une génisse et un petit bœuf. M. Pierrat construit ses ruches à cadres, ainsi qu'un pulvérisateur. Son champ d'expériences laisse à désirer sous le rapport de la propreté. Il a fait pour différents cultivateurs du Villé, des plantations d'arbres fruitiers et de notables améliorations de terrain. C'est un candidat qui mérite des éloges et pour lequel nous proposons une médaille d'argent grand module avec prime de 200 francs.

Les deux petites fermes de M. Fanack, instituteur au Repos (Wisembach) sont situées au hameau des Merlusses, à quelques centaines de mètres de la frontière. Les anciens chemins y étaient escarpés et à peu près impraticables. Malgré ces inconvénients, ils étaient employés par un certain nombre de cultivateurs de Lusse, principalement pour le transport des pommes de terre à Sainte-Marie-aux-Mines, où elles sont vendues beaucoup plus cher. C'est ainsi que cette année, lorsqu'on les

payait ici pour la féculerie 12 francs les 500 kilogrammes, on en offrait en Alsace 6 et 7 francs les 100 kilos.

On comprend l'intérêt que les exploitants de cette région ont à l'exportation. M. Fanack a beaucoup contribué à la faciliter, aussi bien pour ses voisins que pour lui-même en créant un chemin beaucoup plus praticable. Ce chemin a été créé dans une prairie lui appartenant : il a une longueur d'environ 700 mètres et a diminué la pente en bien des endroits de plus de moitié. Il serpente à flanc de coteau sur la longueur indiquée. Les travaux de terrassement faits pour son établissement dans la prairie de M. Fanack ne paraissent pas très importants, mais en raison de la nature du terrain composé presque uniquement de sphaignes, il a fallu apporter une quantité considérable de pierres. De plus, on a dû établir plusieurs aqueducs rudimentaires pour empêcher les eaux de suivre le nouveau chemin et de le raviner.

On estime aujourd'hui que le travail réalisé par M. Fanack et dont il fait profiter généreusement ses voisins, a diminué les difficultés de la traction de 75 0/0. Un bœuf transporte presque autant que quatre de ces animaux lorsqu'ils étaient obligés de passer par l'ancien chemin.

Nous demandons pour M. Fanack une médaille d'argent grand module et une prime de 100 francs.

Deux candidats tenant à la fois de l'exploitant et du vieux serviteur rural nous ont été présentés par notre collègue, M. Léopold Ferry, de Corcieux, dont ils font valoir des terrains aux Séchaux, commune des Arrentès-de-Corcieux. Ce sont MM. Perrin, Victor, fermier depuis le 7 avril 1873, et Lejal, Félix, fermier depuis le 23 avril 1881, et continuant l'exploitation de ses parents commencée en 1855. Ils ont construit à frais commus un chemin à flanc de coteau qui facilite l'exploitation, et amené l'eau de source à leurs fermes qui sont conti-

guës. Tous deux sont mariés et pères de famille. Nous estimons qu'il y a lieu d'allouer à chacun d'eux une prime de 50 francs.

Dans la section : « Mise en valeur de terrains improductifs », nous avons un candidat très méritant. Il se présentait à nous disparaissant presque sous les certificats les plus élogieux. Nous sommes heureux de reconnaître qu'ils étaient conformes à la vérité.

M. Joseph Eumont, qui nous les envoyait à l'appui de sa demande, est un ancien jardinier du regretté M. Vincent, de Senones. En 1891, il achetait un terrain que M. Defrain, agent-voyer cantonal, considérait presque comme un désert. D'une portion du Sahara faire un établissement d'horticulture ne semble pas facile, même avec un soleil moins ardent et tel qu'il est sous la latitude de Senones. Cependant M. Eumont y est arrivé et c'est pour l'avoir constaté de nos propres yeux que nous l'affirmons. La tâche, nous a-t-il dit, fut difficile, et nous le croyons volontiers. Sans entrer dans le détail des longs et pénibles travaux exécutés par le candidat, je puis vous dire, au nom de votre jury voyageur que, par les drainages, par le captage des eaux, par mille travaux divers, de rien il a fait une belle propriété de 50 ares; que nous estimons qu'il a beaucoup de mérite, et que nous sommes heureux de lui décerner une médaille d'argent grand module avec une prime de 100 fr.

Nous avons eu aussi à examiner la demande de notre collègue M. Léopold Ferry, qui désirait faire admirer par votre Commission les reboisements faits par lui dans des terrains improductifs qu'il possède à Corcieux, ou dans des terrains improductifs qu'il achetait facilement au prix de 500 francs l'hectare. Il a ainsi reboisé 20 à 25 parcelles formant une superficie totale d'au moins 15 hectares. Certaines de ces parcelles ont actuellement plus que décuplé de valeur et les nettoiemnts

## LI

qu'il faudra y effectuer ne tarderont pas à payer M. Ferry de ses avances. Il était tout indiqué pour un de nos plus beaux prix, mais nos statuts en excluent nos membres. Il nous reste cependant une récompense, autorisée, et souvent enviée entre toutes; c'est le diplôme d'honneur, que nous vous demandons pour M. Léopold Ferry, lauréat à maintes reprises de la Société, avant qu'il n'y prenne la place qui lui était réservée.

Votre Commission, Messieurs, renouvelle ses remerciements au Gouvernement de la République pour la somme de 1,300 francs mise à sa disposition par M. le Ministre de l'agriculture, au Conseil général du département des Vosges, dont la sollicitude l'a toujours accompagnée, à tous ceux qui de près ou de loin lui facilitent sa tâche. Elle s'efforce de bien faire. On nous enseignait qu'il y a deux moyens de servir son pays : *Ense et pratro*. C'était la devise d'un maréchal de France. La charrue et l'épée ! Confiants dans ceux qui, près de nous et parmi nous, l'épée à la main, veillant aux frontières, nous voulons une France riche et prospère par l'agriculture et nous voulons qu'on dise qu'en consacrant à la réalisation de ce beau rêve toute notre ardeur et tous nos efforts, nous aurons, nous aussi, bien mérité de la Patrie.

---

## ANNEXE

---

### FERME DE LA PLANÉE

APPARTENANT A

M. Ch. CARTIER-BRESSON, Industriel et Maire de Celles-sur-Plaine (Vosges)

---

#### CRÉATION

La ferme de la Planée fut créée en 1895, dans une petite gorge de la vallée de Celles-sur-Plaine, arrosée par le ruisseau de Grand-Rupt d'une longueur d'environ 1,000 mètres et se jetant dans la rivière « La Plaine ».

M. Cartier-Bresson, industriel à Celles-sur-Plaine, acheta d'abord un lot de 8 hectares de terres (prés et champs) formant un seul tenant, mais appartenant à plusieurs propriétaires.

Ces terres, ruinées par une mauvaise culture sans apport d'autres engrais que des fumiers lavés par des pluies, furent d'abord labourées et sousolées avec une charrue et une sous-soleuse Dombasle à environ 0<sup>m</sup>80 de profondeur ; chacun de ces instruments était attelé de quatre gros bœufs.

Des engrais chimiques (scories, kaïnite, nitrate) puis des bons fumiers de ferme furent épandus et enfouis dans ces terres.

Les prés furent assainis par de bonnes rigoles d'assèchement et convenablement irrigués avec des eaux chargées de limon et de purin provenant de la ferme. Là aussi les scories ne furent pas ménagées et produisirent aussitôt d'heureux effets sur les rendements en qualité et quantité.

Fin de l'année 1895, la ferme cultivait 58 hectares, moitié en prés et moitié en terres labourables mais en terrain très morcelé. Les dépenses totales d'exploitation s'élevaient alors à l'hectare à 523 fr. 10.

Une scierie hydraulique située à deux pas de la ferme fut achetée pour loger les domestiques, la force (6 chevaux) devant servir plus tard à l'éclairage électrique.

Au fur et à mesure que les occasions se présentaient et se présentent encore, M. Cartier-Bresson achetait et achète encore des terrains.

#### NATURE DU SOL

Les deux tiers des terres de la ferme de la Planée sont argilo-siliceuses et reposent pour la plupart sur un sous-sol argileux imperméable, les autres sont siliceuses ou silico-argileuses ayant comme sous-sol la formation du grès vosgien appelé ici : Tennevé.

Dépourvues de chaux, ruinées par de mauvaises cultures,



ces terres ne produisaient presque rien au début, mais avec l'application de bonnes fumures de scories, de labours et façons profonds et répétés, elles sont devenues très fertiles.

Le maïs géant, le blé, le seigle, l'avoine, les vesces, le trèfle, les pommes de terre et betteraves, y donnent de très bons rendements.

#### BÂTIMENTS

Ils se divisent ainsi qu'il suit :

1<sup>o</sup> La maison de direction (habitation du gérant) ;

2<sup>o</sup> Etables, buverie, infirmerie et poulailler ;

3<sup>o</sup> Beurrerie, fromagerie, machine à vapeur, chambre du coupe-racines, caves à racines et à fromages, grange, bascule, machine à battre, hache-paille, porcherie, écurie des chevaux, sellerie et étable pour l'élevage des veaux ;

4<sup>o</sup> Atelier de réparations, magasins à grains, hangar à bois et remise, silos, glacière et magasin à outils ;

5<sup>o</sup> Abri des fumiers, fosse à purin, W.-C., fontaine et fumoir à jambons ;

6<sup>o</sup> Maison des domestiques (chef de culture, chef marcaire, 1<sup>er</sup> conducteur des chevaux).

Tous ces bâtiments furent construits au fur et à mesure des besoins de 1895 à 1900.

La distance entre chaque bâtiment est de 10 mètres, des cassis en pierre de grès reçoivent les eaux de pluies, un grand collecteur en tuyaux de grès de 0<sup>m</sup>20 assainit les caves et reçoit l'eau de la fontaine et des divers locaux pour la conduire sur les prés de la ferme.

Les eaux de pluie et le trop plein des mangeoires servent aussi à l'irrigation des prés.

La fontaine est captée dans la forêt voisine à une hauteur de 90 mètres environ et est amenée par des tuyaux de grès qui forment, en total, une longueur de 1,200 mètres.

Des prises d'eau sont installées dans chaque local, de grands

réservoirs en tôle, d'une contenance de 10 mètres cubes, reçoivent l'eau destinée au bétail.

Les mangeoires sont en bois, recouvert d'une feuille de zinc d'un millimètre d'épaisseur, cela permet de laisser l'eau à discrétion aux animaux.

#### BÉTAIL EN GÉNÉRAL

Le but principal de la ferme est l'élevage ; les étables sont peuplées de vaches, génisses et taureaux montbéliards-flamands et normands-flamands. De beaux types de chaque race ont été achetés dans les pays d'origine pour la somme de huit à neuf cents francs la pièce.

Les veaux, séparés de la mère à la naissance, reçoivent l'alimentation au baquet qui consiste en lait pur pendant le premier mois et en lait écrémé additionné de fécule pendant les mois suivants. A un an, ces animaux pèsent généralement de 420 à 500 kilogrammes suivant les aptitudes du sujet.

Le foin, les betteraves, les pommes de terre et les tourteaux forment la base de la nourriture des bêtes adultes. Le son n'est employé qu'en petite quantité, et, en été, le foin est remplacé par des fourrages verts (trèfle, vesces, maïs, etc.).

Les jeunes bêtes sont lâchées dans les pâturages du 1<sup>er</sup> avril au 1<sup>er</sup> novembre ; elles ne reçoivent comme autre nourriture, que ce qu'elles trouvent dans les pâturages, qu'un peu de tourteaux.

Les laitières prennent de l'exercice pendant deux mois de l'année. En avril et en octobre, elles sont, pendant ces deux mois, en liberté dans les parcs.

Les bœufs sont attelés à deux ans, au joug double, et font les travaux en chemins pénibles et prés tourbeux, etc. ; ils sont vendus au boucher à l'âge de 4 ans.

Les chevaux font tous les travaux de culture et les longs voyages sur les routes.

Ils sont achetés à deux ans et demi pour être revendus à cinq ou six ans.

Actuellement la ferme essaie l'élevage du cheval 1/2 sang avec des juments de trait.

#### PORCS

Les races yorkshire et craonnaise forment la base des animaux de la porcherie. Des croisements judicieux fournissent à l'acheteur des sujets d'élite.

Les porcs utilisent les résidus de laiterie et fromagerie, les débris de jardin et des magasins à grain, les pommes de terre, etc.

Il y a aussi à la ferme une basse-cour bien peuplée de 150 poules et coqs de race Faverolle, normande et de pays.

Les œufs et les poulets sont vendus au fur et à mesure dans le pays.

#### BEURRERIE

Une écrémeuse centrifuge Burmeister, débit 1,200 litres à l'heure, fonctionne tous les matins, actionnée par une machine à vapeur de la force de 3 chevaux.

Le beurre se fabrique tous les jours avec des crèmes fermentées selon les meilleurs procédés.

Il est vendu dans le pays, dans les grandes villes et directement aux consommateurs.

Un malaxeur rotatif, une baratte normande de 150 litres, moules, spatules, bassins, bidons, seaux, poêle, thermomètres, etc., complètent l'outillage de la beurrerie.

Des prises d'eau et jets de vapeur sont installés pour le besoin de la laiterie.

Un beurrier est chargé spécialement de la fabrication et de l'expédition du beurre.

#### FROMAGERIE

La fromagerie traite le trop de lait et le convertit en fromage d'un ferment très doux, genre géromé, vendu sous le nom de

« petit-salm ». Un ascenseur sert à monter au séchoir et à descendre à la cave les fromages mis au préalable sur des claies.

Un réservoir d'eau, deux égouttoirs, une table en zinc, moules, seaux, etc., forment le matériel de la fromagerie.

Le chauffage de la cave et de la chambre d'égouttage se fait avec de l'anthracite dans des poêles spéciaux à feu continu.

Les fenêtres de la cave et du séchoir sont garnies intérieurement d'un treillage métallique en cuivre très fin, pour empêcher les mouches de pénétrer.

Comme le beurre, le fromage est vendu dans les grandes villes et directement aux consommateurs.

#### FUMIERS ET PURIN

Les fumiers sont dans des fosses pavées et cimentées ayant une pente vers sa fosse à purin. Cette dernière, d'une capacité de 50 mètres cubes, est entièrement cimentée et voûtée, elle reçoit les urines et purin venant directement des vacheries, porcheries et du tas de fumier.

Conduits sur le tas tous les matins et tous les soirs, les fumiers sont arrangés avec soin tous les jours et arrosés au purin deux fois par semaine à l'aide d'une pompe Fauler placée dans la fosse à purin.

Ces engrais sont conduits sur les terres tous les deux ou trois mois : selon le temps et les besoins de la culture, ils sont étendus et enfouis aussitôt.

Les purins sont conduits sur les trèfles, les prés secs et les terres nues : la production annuelle est de 480,000 litres.

La production du fumier par année est d'environ 8 à 900 mille kilogrammes.

#### ENGRAIS CHIMIQUES, COMPOST

La ferme achète tous les ans des scories, kainite, nitrate de soude pour la somme d'environ 1,500 francs.

Les scories sont répandues à l'automne sur les prés à la dose

de 2,000 bilogrammes à l'hectare et au printemps sur les terres avant la semaille à raison de 500 kilogrammes à l'hectare. La kaïnite s'applique au printemps sur les prés et sur les céréales à raison de 1,000 kilogrammes à l'hectare.

Le nitrate de soude s'emploie sur toutes les cultures, au printemps, à raison de 100 à 150 kilogrammes à l'hectare.

Les composts sont formés de balayures de cours, fonds d'étangs, curage de fossés, etc., le tout bien broyé, mélangé et arrosé de purin; ils s'emploient en jardinage et sur les prairies maigres.

#### MATÉRIEL

Le matériel de la ferme est très complet et absolument neuf.

Un charron-forgeron, attaché spécialement à la ferme, le maintient dans un parfait état.

Ce matériel se compose de :

- 2 défonceurs à 4 chevaux,
- 2 charrues ordinaires,
- 1 tourne-oreille,
- 1 bissoc,
- 1 buttoir,
- 1 rayonneur,
- 1 houe à cheval,
- 1 scarificateur,
- 2 rouleaux squelette,
- 8 herbes diverses,
- 1 semoir à brouette,
- 1 semoir à grain,
- 1 faucheuse-moissonneuse Wood,
- 1 rateau à cheval,
- 1 machine à battre,
- 6 chariots montés,
- 1 id. à sciure,
- 1 tombereau,

## LVIII

1 charrette à fourrages,  
1 brouette id.,  
12 brouettes diverses,  
1 tonneau à purin, en tôle, 625 litres,  
2 pompes à purin, Fauler,  
2 id. à incendie,  
1 camion à ressorts (2 chev.),  
1 voiture calèche,  
1 traîneau,  
1 machine à vapeur verticale (force 3 chevaux),  
1 chaudière à vapeur verticale (force 6 chevaux),  
2 chaudières à vapeur à bascule (pour cuire les aliments),  
1 moulin et sa bluterie,  
1 coupe-racines,  
1 concasseur,  
2 hache-paille,  
1 brise-tourteaux,  
1 bascule pour bétail,  
1 jarare trieur,  
1 trieur Marot,  
2 monte-sacs,  
Divers instruments aratoires,  
Le tout pour une valeur d'environ 25,000 francs.

## CULTURES

Au début de l'exploitation, les cultures étaient toutes ruineuses par suite du mauvais état des terres, du manque d'engrais et de façons.

La culture fourragère est la base de l'assolement à laquelle on applique les plus fortes fumures (100,000 kilogrammes fumier de ferme à l'hectare et quelque fois plus). Le blé et le seigle succèdent à ces fourrages, cette fois sans autres engrais que des scories et nitrate ; puis le trèfle, qui n'est gardé qu'un an pour faire place à l'avoine, celle-ci sans autre fumure que scories et nitrate.

Après la récolte de l'avoine, les terres sont déchaumées, puis labourées profondément avant l'hiver ; ces derniers labours sont ensuite recouverts, lorsqu'ils ont été bien délités par la gelée, d'une très forte fumure (fumier de ferme). Cette fumure est enfouie, aussitôt que possible, en février, par un labour moyen suivi quelques jours plus tard d'un bon coup de scarificateur.

Cette terre ainsi préparée est destinée à recevoir les racines et tubercules.

Lorsque le moment de la plantation est venu on donne un labour à 15 ou 18 centimètres, suivi d'un coup de herse et on rayonne. Le reste du travail se fait comme dans la grande culture.

*Tableau des rendements à l'hectare.*

DÉSIGNATION EN CULTURE	AU DÉBUT DE L'EXPLOITATION	ACTUELLEMENT
Blé rouge d'Alsace . . . . .	1,000 à 1,200 kil.	2,000 à 2,250 kil.
Seigle Schlanstødt . . . . .	1,500 à 1,800 kil.	2,000 à 2,250 kil.
Avoines, Sibérie, Brie, Hongrie . . . . .	1,100 à 1,300 kil.	2,100 à 2,300 kil.
Maïs caragua . . . . .	10,800 à 12,000 kil. verts.	51,000 à 80,000 kil. verts.
Vesces de printemps . . . . .	10,000 à 12,000 kil. verts.	18,000 à 25,000 kil. verts.
Trèfle violet (3 coupes). . . . .	20,000 à 22,000 kil. verts.	50,000 à 60,000 kil. verts.
Pommes de terre . . . . .	12,000 à 15,000 kil. tuberc.	35,000 à 42,000 kil. tuberc.
Betteraves (Vauriac). . . . .	Néant.	60,000 à 80,000 racines.
Prairies naturelles irriguées.	3,000 à 3,500 kil. foin sec.	6,500 à 7,500 kil. foin sec.

#### PERSONNEL

Le personnel régulier de la ferme se compose :

- 1 chef de culture,
- 2 bouviers,
- 4 marcaires (dont 1 chef),

- 2 charretiers,
- 1 porcher,
- 1 beurrier-fromager,
- 1 charpentier-forgeron,
- 1 commissionnaire,
- 2 manœuvres.

Il sont tous employés et payés au mois, à l'exception des manœuvres qui sont payés à l'heure ou à la tâche.

Dans le moment des grands travaux la ferme emploie des manœuvres et ouvriers supplémentaires, qu'elle paie : 1° les faucheurs à la tâche et 2° les faneurs à l'heure.

#### COMPTABILITÉ

La comptabilité en partie simple est tenue au jour le jour par le gérant de l'exploitation.

Les livres employés pour cela sont :

- 1° Les livres auxiliaires ;
- 2° Un brouillard, un journal, un grand-livre, un livre de caisse et les inventaires.

Les livres auxiliaires sont :

- Main-d'œuvre.
- Travail des attelages.
- Consommation du bétail.
- Porcherie.
- Laiterie.
- Entrées et sorties des magasins.

Les registres à souches complètent la série des livres auxiliaires.

#### LA FERME EN 1901

Actuellement la ferme cultive 106 hectares en terres assez morcelées et comprenant les cultures ci-dessous :

Prairies naturelles irriguées. . . .	58 hectares » » ares.
Id. artificielles trèfles . . . .	8 — » » —
<i>A reporter.</i> . . . .	66 hectares » » ares.



<i>Report.</i> . . . .	66 hectares » ares.
Prairies, pâturages clos. . . . .	10 — » —
Fourrages verts, maïs, vesces . . . .	4 — » —
Blé rouge d'Alsace . . . . .	5 — » —
Seigle Schlanstedt. . . . .	4 — » —
Avoines diverses . . . . .	6 — » —
Seigle fourrager. . . . .	2 — 50 —
Betteraves fourragères. . . . .	1 — 20 —
Pommes de terre . . . . .	3 — 20 —
Potager et emplacement des bâtiments.	1 — 50 —
Jardin des domestiques. . . . .	0 — 40 —
Friches et hags. . . . .	2 — 20 —
<b>Total.</b> . . . .	<b>106 hectares » ares.</b>

La ferme nourrit actuellement :

- 8 chevaux de labour.
- 2 poulains.
- 8 bœufs de travail.
- 10 — à l'engrais.
- 40 vaches laitières.
- 35 génisses de 1 mois à 2 ans.
- 2 taureaux reproducteurs.
- 1 verrat yorkshire.
- 3 grosses truies pleines.
- 6 petites truies reproductrices.
- 2 porcs à l'engrais.
- 150 volailles environ.

Les frais de culture qui s'élevaient au début à 523 fr. 10 à l'hectare, se trouvent réduits, en 1900, à 345 fr. 80 l'hectare.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1895 l'inventaire s'élevait à . . . 47,051'95

Au 1<sup>er</sup> janvier 1901 l'inventaire s'élevait à . . . 103,151 20

Ne sont inscrits à l'inventaire que le bétail en général, les fourrages, grains, racines, pailles, récoltes en terre et matériel roulant.

*Récapitulation de l'inventaire du 1<sup>er</sup> janvier 1895 :*

I à III. — Bétail en général . . . . .	21,420 <sup>f</sup> »
IV. — Fourrages et pailles . . . . .	8,130 »
V. — Grains et farineux . . . . .	894 50
VI. — Racines diverses pour le bétail . . .	1,140 »
VII. — Engrais . . . . .	900 »
VIII. — Récoltes en terre . . . . .	420 »
Matériel acheté et payé directement par M. Cartier . . . . .	19,147 45
Total. . . . .	<u>47,051 95</u>

## RAPPORT

DE LA

## COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Par M. CHEVREUX, Membre titulaire.

---

MESSIEURS ,

Depuis longtemps, vous le savez, la Société d'Emulation appelle l'attention de ses collaborateurs sur l'intérêt que présentent les monographies communales, — soit que l'on considère la commune isolément, soit, ce qui est parfois préférable, que l'étude s'applique à un groupe de communes placées dans les mêmes conditions économiques. Un nombre important de monographies nous ont été soumises; toutes n'ont pas évidemment pas la même valeur, mais dans toutes on rencontre de précieuses indications. Cette année, comme les précédentes, nous a fourni son appoint dans ce genre d'étude; nous avons eu à examiner deux monographies de communes isolées, et un travail plus considérable embrassant un canton entier.

L'une des deux communes étudiées est Fouchécourt, l'auteur de l'étude, M. Abel, instituteur. La division adoptée est la suivante : Etat des personnes ; état des terres ; administration ; agriculture, industrie, commerce. Enfin un dernier chapitre est consacré à la description de l'église et à une courte notice sur les hommes, nés dans la commune, dont le souvenir mérite d'être conservé. La notice de M. Abel est consciencieuse,

un peu brève peut-être, mais en somme suffisante ; un extrait du plan cadastral au 10/000<sup>e</sup> l'accompagne. M. Abel est déjà lauréat de votre Société qui lui a décerné une mention honorable ; nous vous proposons de lui accorder cette fois une médaille de bronze.

La seconde monographie, celle de Xaronval, est due à M. Paul Decelle, maître-répétiteur au collège d'Epinal. La commune de Xaronval, avant la Révolution, faisait partie du ban de Tantimont, comprenant en outre Avrainville, Battexey et Hergugney : aussi est-ce un peu l'histoire du ban de Tantimont que nous raconte M. Decelle. L'auteur a trouvé dans le fonds si précieux du chapitre de Remiremont de nombreux documents, qu'il n'a pas entièrement mis en œuvre, et on peut le regretter. Mais telle qu'il nous la présente, sa notice est fort intéressante : elle est suivie d'une courte biographie des personnages marquants nés dans la commune, le célèbre jésuite Nicolas Abram, professeur d'Ecriture sainte et d'Humanités à l'Université de Pont-à-Mousson, dont il écrivit l'histoire. Une série de pièces justificatives et de documents précis accompagne ce travail : état des cultivateurs en 1786, ventes des biens nationaux ; éphémérides de 1559 à 1893 ; état des corps de métiers en 1785 ; état des impôts de 1752 à 1901 ; listes des maires, curés et instituteurs depuis 1580. M. Decelle est, vous le savez, Messieurs, l'auteur, avec son collègue M. Dreyfus, de l'histoire du collège d'Epinal dont il a écrit la partie moderne de 1800 à nos jours, insérée dans nos *Annales* de cette année : votre Commission vous propose de lui décerner pour sa monographie de Xaronval une médaille d'argent.

Le canton dont l'étude nous est présentée est le canton de Charmes ; l'auteur est aussi l'un de vos lauréats, M. V. Collet,

rédacteur de l'*Echo de la Moselle et du Madon*. Le travail est divisé en deux parties : d'abord le canton dans son ensemble, et la ville de Charmes, puis les communes. Pour l'étude du canton la division adoptée par M. Collet est normale : d'abord la composition du canton, sa physionomie générale, la nature de son sol, sa population, son langage ; en second lieu l'état des personnes, les seigneurs, le peuple, le clergé, les paysans et industriels, les travaux agricoles, les fermages etc. ; ensuite les coutumes, les superstitions, croyances et enfin les habitations et monuments. Pour toute la partie qui concerne les monuments il y a sans doute des réserves à faire ; les descriptions eussent beaucoup gagné à être plus précises et moins brèves, surtout pour Charmes qui possède des monuments tels que l'église avec ses vitraux du XIII<sup>e</sup> siècle, sa chapelle des Bassompierre et son sépulcre, et tels que la maison du « Chaldron » ; on regrette vivement aussi l'absence de reproductions photographiques ou de dessins : c'est une lacune que voudra sans doute combler M. V. Collet. Son travail, considérable, mérite néanmoins tous nos éloges, et nous vous demandons pour l'auteur, déjà lauréat de votre section agricole, une médaille d'argent grand module.

En dehors des monographies communales, nous avons eu à examiner deux notices d'histoire contemporaine. M. Viriot, instituteur à Nompatelize, était tout désigné pour recueillir les souvenirs qui se rattachent au combat livré dans sa commune et à la Bourgonce le 6 octobre 1870. Il a pensé, dit-il, « que sa situation de maître d'école dans ce village, si éprouvé, lui imposait le devoir de mettre sous les yeux des nouvelles générations de la commune, les désastres de tous genres et les ruines dont leurs ancêtres ont été les victimes ». Son récit de la bataille est sobre et suffisamment précis. Il s'est servi pour cet historique, des ouvrages connus publiés sur la

guerre de 1870, et notamment du travail de l'état-major allemand, qu'il rectifie en plusieurs points, notamment en ce qui concerne le chiffre des troupes engagées du côté français, chiffre en réalité bien inférieur à celui que fournit le récit allemand. A la suite du récit de la bataille elle-même, M. Viriot nous donne des détails inédits et intéressants sur cette journée du 6 octobre 1870, et sur les événements qui la suivirent, l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il nous fournit le relevé des pertes subies par le village de Nompatelize dans cette journée néfaste. Il nous décrit les tombes des soldats français et allemands inhumés dans la commune, et le monument élevé par elle en 1871 ; il nous raconte les cérémonies commémoratives qui eurent lieu au 25<sup>e</sup> et au 30<sup>e</sup> anniversaire de la bataille, en 1895 et en 1900. Enfin, une carte au 1/40,000<sup>e</sup> du terrain du combat accompagne cet estimable notice. M. Viriot est déjà un lauréat de vos concours. Il a obtenu des mentions honorables en 1884 et en 1890, votre Commission d'histoire a pensé qu'il méritait pour ce nouveau travail une médaille de bronze grand module.

M. Thomas, greffier de la justice de paix et secrétaire de la mairie de Brouvelieures, nous a donné une monographie du monument de Brouvelieures, précédée d'un résumé sur le rôle des corps-francs en 1870-71 et de l'historique du combat de Brouvelieures. Cette brochure de 53 pages, illustrée de sept phototypies, a été éditée avec luxe par la maison Bergeret, de Nancy ; les phototypies représentent divers aspects du monument commémoratif, une carte du théâtre de la bataille du 11 octobre 1870, une vue de la colline des Rouges-Eaux, et des instantanées prises le jour de l'inauguration. L'ouvrage est dédié à M. Béjot, conseiller général du canton de Brouvelieures. Le texte comprend non seulement le récit du combat de Brouvelieures extrait des ouvrages d'Ardouin-Dumazet, Wolowski

et autres, mais encore l'historique complet du monument, et surtout le compte-rendu détaillé de la cérémonie d'inauguration du 9 octobre 1898, avec les discours et poésies qui l'accompagnèrent. Enfin, le travail se termine par le compte-rendu de la nouvelle cérémonie qui eut lieu trois ans après, le 13 octobre 1901, pour célébrer le 31<sup>e</sup> anniversaire du combat ; on y trouve également les discours prononcés à cette occasion et les vers du poète Ch. Grandmougin, ancien sous-officier lui-même du bataillon Bourras. Le travail de M. Thomas est, à son tour, comme le monument, un pieux hommage rendu au corps-franc des Vosges et aux morts de 1870. M. Thomas, déjà lauréat de notre Société pour sa monographie de Brouvelieures, nous a paru mériter une médaille d'argent grand module.

Enfin, messieurs, nous avons eu à examiner deux travaux qui rentrent dans le domaine de la pédagogie plutôt que dans celui de l'histoire, mais qui répondent cependant à notre programme. M. Crouvizier, instituteur à Saint-Baslemont, nous présente une carte des personnages célèbres de la France, qui est, pour l'étude de la biographie, une application du principe de l'enseignement par l'aspect. L'auteur a été frappé de voir combien les cartes industrielles, agricoles, avec leurs teintes diverses pour les diverses productions, avec leurs représentations figurées des animaux de chaque pays, gravent mieux leurs leçons dans l'esprit des enfants. Il a pensé que des gravures et des noms, inscrits sur les cartes avec des teintes spéciales pour chaque genre de célébrité, feraient pénétrer plus facilement et plus profondément dans ces mêmes esprits le souvenir des hommes illustres de chaque province. En conséquence, il a dressé une carte de France où l'on trouve inscrits, sur l'emplacement de chaque région, les noms des hommes célèbres de cette région : ces noms sont écrits en couleurs dif-

férentes pour les guerriers, les écrivains, les hommes d'état, les artistes et les savants. Les plus illustres ont leur portrait à côté de leurs noms, portraits entourés également d'une teinte différente selon le genre de célébrité qu'ils ont acquis. Enfin ces noms sont écrits en caractères plus ou moins gros selon le degré de célébrité que l'auteur accorde à chaque homme illustre désigné. Je crois bien que M. Crouvizier sera parfois fort embarrassé pour mesurer ce degré d'illustration. Quoi qu'il en soit, le système de M. Crouvizier est ingénieux. Il est possible, il est probable même que son application puisse aider les enfants à mieux retenir les noms des grands hommes du pays. En tous cas c'est l'expérience seule qui nous le démontrera, et il n'y a que des avantages à tenter l'essai. Nous ne pouvons que louer M. Crouvizier pour l'effort qu'il a accompli, et lui accorder une médaille de bronze.

M. Géhin, professeur à l'école primaire supérieure de Gérardmer, soumet à notre appréciation cette année deux gros albums contenant le récit, accompagné de nombreuses photographies, des excursions accomplies pendant dix années, en France, en Alsace, en Allemagne et en Suisse, par les élèves de l'école primaire supérieure de Gérardmer. Ces récits sont vifs, alertes et précis. M. Géhin a été l'organisateur de ces excursions scolaires de l'école primaire supérieure de Gérardmer, qui font aujourd'hui partie du programme d'enseignement. Il en est devenu l'historiographe, et les comptes-rendus de plusieurs de ces excursions ont été publiés en brochures. Le succès de ces excursions scolaires est dû à leur caractère pratique et éducatif, à leur bon marché qui les rend accessibles aux revenus les plus modestes, et à la création de bourses de voyages pour les élèves méritants. Il est équitable de féliciter tout spécialement M. Géhin pour cette utile et féconde organisation. Ces albums ont figuré à l'Exposition universelle de



1900 où ils ont obtenu une médaille d'or de collaborateur. M. Géhin, vous le savez, Messieurs, est loin d'être un inconnu pour notre Société ; auteur d'une étude historique sur Gérardmer fournie en 1889, étude condensée et publiée en 1893, il a obtenu pour ce travail une médaille de vermeil en 1890, rappelée en 1893. Il a été en outre lauréat de vos concours agricoles. Enfin, il a créé et rédigé pendant sept années le journal *Gérardmer-Saison*, auquel il collabore toujours, et qui est destiné à faire connaître aux étrangers les plus beaux de nos sites vosgiens. Après avoir examiné les albums d'excursions de M. Géhin, votre Commission s'est trouvée embarrassée pour en récompenser, comme il convient, l'auteur, déjà titulaire d'une médaille d'or de collaborateur à l'Exposition de 1900 et pourvu de nos plus hautes récompenses : aussi avons nous pensé qu'il y avait lieu de créer en faveur de M. Géhin un prix particulier, et nous vous proposons de lui accorder, avec le rappel de la médaille de vermeil obtenue par lui, une prime de cent francs.

Telles sont, Messieurs, les œuvres diverses que nous avons eu cette année à récompenser : les unes ont une valeur documentaire très appréciable, les autres témoignent d'une louable bonne volonté, à laquelle il convient de ne pas demeurer indifférent.

En dehors de ce concours, votre Commission doit décerner cette année un prix d'une nature spéciale. En 1861, la Société d'Emulation perdait un de ses membres les plus dévoués, le président Masson, Vosgien, né à Rambervillers, qui débuta au barreau d'Epinal en 1813, et fut successivement substitut dans cette ville en 1816, substitut du procureur général en 1824, conseiller à la Cour de Nancy en 1831 et président de chambre en 1848. Le président Masson, auteur de travaux juridiques estimés, était resté étroitement attaché à notre vieille Société, dont il faisait partie depuis plus de trente années ;

il ne l'oublia pas dans ses dispositions testamentaires, et, donnant un exemple que nous voudrions voir plus fréquemment suivi, il constitua en legs le capital nécessaire à la fondation d'un prix quinquennal de 300 francs, que nous avons à décerner cette année. Il est juste qu'en rappelant cette fondation, nous payions à M. Masson le tribut de reconnaissance qui lui est dû.

Votre Commission, Messieurs, en présence des titres présentés par plusieurs candidats et surtout par *deux* d'entre eux, a cru devoir partager cette année le prix Masson.

Les deux titulaires de ce prix, que nous soumettons à votre appréciation, appartiennent tous deux à l'enseignement primaire de notre département, l'un en retraite depuis peu, l'autre encore en exercice. Votre Commission demande en leur faveur cette haute récompense, non pas pour une œuvre spéciale et déterminée, mais en raison de l'ensemble de leurs travaux, accomplis avec une conscience méritoire dans le domaine des recherches historiques, depuis de longues années. Tous deux sont des lauréats de votre société.

Le premier s'est spécialement consacré depuis 1889 à l'histoire de la ville de Remiremont et de son illustre chapitre de chanoinesses. Après un travail statistique sur la population de cette ville présenté à l'exposition universelle de 1889, il a soumis à la Société d'Emulation une étude critique sur les diverses translations du monastère de Saint-Romarc, pour laquelle il obtenait une médaille d'argent en 1894. L'année suivante l'Académie de Stanislas lui décernait une médaille d'or pour un travail d'ensemble resté manuscrit sur le chapitre de Remiremont et ses institutions. Enfin notre Société insérait dans ses *Annales* en 1896 une notice du même auteur « sur l'élargissement des prisonniers au Chapitre de Remiremont », en 1898, une autre étude sur l'organisation judiciaire du chapitre féodal de Remiremont, et elle a commencé la publication depuis l'an dernier d'une notice documentée sur Remiremont

pendant la Révolution. Il convient d'ajouter qu'en 1899 les *Annales de l'Est*, sur la proposition de M. Pfister, l'éminent lotharingiste, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, ont également accueilli une étude due à la même plume sur « le régime intérieur du chapitre ! Ai-je besoin d'ajouter à cette énumération que notre lauréat, qui a consacré toute son existence à l'enseignement populaire, est Officier de l'Instruction publique, titulaire d'une médaille d'honneur de la Société pour l'encouragement au bien, et d'autres récompenses encore ?

Le second de nos lauréats s'est particulièrement occupé de la région-ouest du département. Il publiait, en 1881, une bonne notice sur la commune d'Ollainville, du canton de Châtenois, en 1887, une histoire communale de Landaville, en 1889, une annexe à cette histoire, en 1891, une excellente étude sur le Paysan lorrain, histoire d'une famille de laboureurs au XVIII<sup>e</sup> siècle ; à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, il a fourni une étude non encore publiée sur l'arrondissement de Neufchâteau, et une notice, également manuscrite, sur la commune de Tilleux. L'auteur est un lauréat de notre Société qui lui a décerné une médaille d'argent, en 1888, une médaille de vermeil, en 1891 ; il est titulaire également d'une médaille d'argent obtenue à l'Exposition de 1889, officier d'académie et chevalier du mérite agricole, etc.

Les titres de ces deux travailleurs nous ont paru largement suffisants pour motiver l'attribution en leur faveur du prix Masson. Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à les désigner à vos suffrages : l'un est M. BERGEROT, ancien directeur des écoles de Remiremont, actuellement en retraite, l'autre M. POGNON, instituteur à Rouceux, près de Neufchâteau, secrétaire du comice agricole de cet arrondissement.

Vous voyez, Messieurs, par ce court exposé de votre Com-

mission d'histoire et d'archéologie, que les recherches d'histoire proprement dite sont toujours en faveur dans notre département. Et encore, nous n'avons indiqué dans ce rapport que les travaux présentés en vue du concours ; mais il est juste de signaler en outre les œuvres reçues par la Société et réservées par elle pour l'impression : une étude sur l'origine des noms de personnes dans une ville vosgienne, par l'un de nos plus dévoués et plus assidus collègues, le Dr Fournier, la suite de l'excellent travail de M. Bergerot sur la période révolutionnaire à Remiremont, et enfin une notice sur Epinal au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, due à notre confrère, M. René Perrout. Je me borne à cette brève indication, les œuvres dont il s'agit devant figurer dans nos *Annales* de l'an prochain.

Si le terrain de l'histoire moderne ou contemporaine a été assez largement exploré depuis l'an dernier, il n'en a pas été de même pour celui de l'archéologie. Et cependant que de recherches il reste à faire dans cette voie ?

Le domaine de l'archéologie préhistorique dans les Vosges est à peine étudié. Le nombre des objets de l'époque de la pierre polie trouvés dans le département est presque insignifiant : pourtant des recherches méthodiques et attentives donneraient sans doute des résultats appréciables, à en juger par les échantillons de cette période que le hasard amène de temps à autre dans nos mains. L'ère gauloise, et spécialement l'époque marnienne, a laissé des traces profondes dans notre région : un certain nombre de tombes de cette époque ont été ouvertes dans le cours de ce siècle, à Bouzemont, à Martigny, à Diarville, à Chaumousey et ailleurs, tombes dont le mobilier funéraire, d'un haut intérêt, est venu enrichir les collections de nos musées : mais que de stations anciennes nous avons encore à étudier, que de tumulus, déjà signalés, enfouis dans la profondeur des forêts, il nous reste encore à fouiller ! Quant aux temps romains, ils ont marqué la plaine vosgienne d'une telle empreinte, qu'il suffit presque de gratter le sol pour en

mettre au jour les vestiges, dans ces lieux où la civilisation romaine s'était si fortement établie, à Grand, à Soulosse, à Escles, à Bleurville. Pour ces époques reculées, préhistorique gauloise ou romaine, les recherches présentent, il est vrai, bien des difficultés : elles doivent être conduites scientifiquement, avec une méthode déterminée, que l'étude et l'expérience seules peuvent enseigner : d'autre part, dès qu'il s'agit de fouiller le sol, surtout en forêt, on se trouve en présence de dépenses matérielles toujours assez lourdes : et c'est là un obstacle parfois insurmontable. Il n'en est pas ainsi pour le moyen-âge. Là, les objets sont au jour : le travailleur n'a qu'à les étudier, et les reproduire par le dessin, le moulage, l'estampage ou la photographie. Ce sont les églises de nos villages, dont beaucoup remontent à l'époque romane et qui présentent souvent tant d'intérêt, les pierres tombales, les inscriptions encore si nombreuses dans ces églises, les vieilles croix dressées aux carrefours des routes, et tant d'autres monuments des siècles passés, qui disparaissent fatalement de jour en jour, et dont il importe de conserver le souvenir. Relever aussi exactement que possible, décrire avec une extrême précision ces antiques croix, ces dalles tumulaires, ces inscriptions, ces églises, telle est l'œuvre à laquelle la Société d'Emulation convie les chercheurs vosgiens ; elle est certaine que son appel sera entendu, et que, ses collaborateurs, tout en n'abandonnant pas l'histoire elle-même, feront une place un peu plus large à cette science auxiliaire de l'histoire, qu'elle éclaire d'un jour si vif, l'archéologie.

En cherchant à développer en même temps dans notre région le goût des études historiques et celui des recherches archéologiques, votre commission d'histoire et d'archéologie a la conscience de rester fidèle au principe qui a présidé à la fondation, il y a 76 ans, de notre Société déjà vieille, mais sans cesse rajeunie par de nouvelles et précieuses collaborations.

---

# RAPPORT

## DE LA

### Commission des Sciences et de l'Industrie

Par M. Le MOYNE

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION

---

MESSIEURS,

Sur l'initiative d'un de nos membres les plus anciens et les plus actifs, M. Lebrunt, la Société d'Emulation a résolu en 1874 de décerner des récompenses (médailles et primes) aux ouvriers de l'industrie qui resteraient attachés fidèles pendant trente ans au moins à l'établissement où ils ont commencé à travailler dans leur jeunesse, et pendant une vingtaine d'années, la Société a décerné un grand nombre, près de deux cents, de ces distinctions honorifiques.

Ultérieurement, le Gouvernement s'étant mis lui-même à décerner des médailles aux ouvriers de l'industrie qui s'en montraient dignes par leurs longs et bons services, c'est à lui et non à nous que les patrons ont signalé leurs ouvriers les plus méritants, et nous avons presque cessé depuis 1894 de distribuer des médailles pour la même cause.

Cependant cette année, un patron, M. Victor Godel, manufacturier à Saint-Maurice sur-Moselle, s'est adressé à nous et nous a signalé un ouvrier très méritant Maurice Bazin, qui travaille sans interruption à son tissage depuis le 9 juillet 1870,

soit depuis 31 ans : Maurice Bazin est en outre recommandable par les soins qu'il donne à sa mère, ouvrière déjà âgée et infirme, qui fut elle-même, en 1878, une de nos premières lauréates. La Société a donc décidé de décerner à M. Maurice Bazin une médaille de bronze, grand module, et une prime de trente francs.

Passant maintenant à un point de vue plus élevé et plus scientifique, j'ai mission de vous signaler M. Blanc, ouvrier typographe chez M. Huguenin, imprimeur à Epinal, qui s'occupe d'entomologie depuis vingt ans passés. Il s'est instruit seul dans cette science, en y consacrant tout son temps libre, ses soirées et ses dimanches. Il a trouvé moyen de se mettre en rapport avec un grand nombre d'entomologistes étrangers aux Vosges et d'échanger des types avec eux. Il a peu à peu constitué 80 à 100 cadres d'insectes, dont il a cédé un certain nombre à diverses écoles ; il a fait don aussi d'un certain nombre d'insectes rares à la collection entomologique du Musée départemental, et il remplace quand il y a lieu les insectes en mauvais état.

Il a exposé, au dernier concours régional d'Epinal, collectivement avec le « Club des touristes et naturalistes vosgiens », des cadres d'insectes qui attiraient beaucoup l'attention du public et qui ont aidé le « Club des touristes » à obtenir la médaille d'or qui lui a été décernée par le jury.

Il ne serait pas juste que M. Blanc restât, lui, sans la distinction spéciale qu'il mérite, et c'est pourquoi la Société d'Emulation lui décerne aujourd'hui une médaille d'argent, pour récompenser son zèle, son activité et les services qu'il a rendus à l'instruction publique et à la science entomologique.

La commission scientifique et industrielle regrette de n'avoir

pas un plus grand nombre de récompenses à décerner cette année ; elle serait heureuse, Messieurs, de pouvoir l'année prochaine signaler un plus grand nombre de personnes méritantes à votre légitime attention et à vos chaleureux encouragements.

Epinal, le 22 novembre 1901.

*Le rapporteur,*

Ch. LE MOYNE.

---



## RAPPORT

FAIT AU NOM DE LA

# COMMISSION DES BEAUX-ARTS

Par M. L. AMANN

Sécrétaire de cette Commission.

---

Messieurs,

Désigné par votre Commission des Beaux-Arts comme rapporteur pour cette année, je suis heureux de vous apprendre qu'un nombre assez important de travaux ont été présentés à son examen.

Privés depuis longtemps d'œuvres de grand art, nos artistes préférant les salons annuels de Paris et les expositions des grandes villes, nous avons fait appel aux professionnels et amateurs ayant des connaissances suffisantes du dessin leur permettant d'essayer de créer des compositions de bon goût, pouvant être utiles à la décoration et à l'industrie. Encouragée par votre autorisation, votre Commission a inscrit trois concours spéciaux, avec programme imposé : ils ont donné des résultats encourageants, ainsi que vous pouvez le constater par l'exposition des travaux.

Pour le concours ordinaire, nous avons eu à examiner les envois de trois candidats :

1<sup>o</sup> M. Etienne, Auguste, professeur adjoint au cours de dessin de la ville d'Epinal, nous a soumis trois sujets en cuir

repoussé, déjà exposés à la maison Lorraine de Nancy, où ils ont été très appréciés, ce sont :

Un vide-poche, formé d'une tête en haut relief, très originale, interprétée des mascarons de la moitié du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle très bien modelée.

Un porte-lettres, décoré de pavots sur fond, fleurs et feuilles d'un jeté bien naturel sans sécheresse ; une grosse fleur détachée forme la pochette pour mettre les brochures.

Un buvard, d'une composition art nouveau, comportant un fond de pensées très légèrement exécutées, une tête de femme aux cheveux en lanières et enfin un encrier et une plume, attributs de la correspondance.

D'un cachet bien personnel, ces cuirs sont surtout exempts de banalité ; aussi, espérons-nous dans l'avenir, voir figurer le nom de leur auteur parmi les maîtres modernes de cet art appliqué : Pourriol, Clément Mère, etc.

M. Etienne est né artiste ; il s'est fait lui-même par l'étude, la ténacité au travail et son amour du beau et du vrai. Il consacre ses heures de loisirs à l'étude de la forêt, emmenant avec lui des jeunes gens des cours du soir, leur communiquant son admiration pour la belle nature. Son dévouement égale sa modestie. Votre Commission vous demande de bien vouloir récompenser les travaux de M. Etienne par la médaille de vermeil.

2<sup>e</sup> M. Houin, sculpteur à Charmes, témoigne d'une réelle habileté de main dans la couronne en marbre blanc qu'il a soumise à notre jugement. Ce travail est fait consciencieusement, d'un fini tenant du poli, donnant aux retroussis et cassures des pétales une mollesse cotonneuse ; nous conseillons à cet adroit praticien de modeler beaucoup d'après nature, et surtout de ne pas travailler de mémoire avant d'avoir une connaissance très détaillée des fleurs ou feuilles qu'il veut

grouper en couronnes, branches ou autres motifs. Par cette étude, M. Houin arrivera facilement à donner de la couleur et des effets d'apposition sans avoir recours aux refouillements et ajourés exagérés pour lesquels seuls les profanes s'extasient. Nos compliments pour la facture souple et vraie du ruban attachant la couronne.

La médaille de bronze que nous sollicitons pour M. Houin est la récompense bien méritée pour son important travail très bien présenté.

3<sup>e</sup> Trois volumes, destinés à l'enseignement du dessin, présentés par M. Martin, instituteur à Nomexy, démontrent, une fois de plus, l'amour de l'étude qui anime le corps enseignant. Ce travail dans son ensemble et particulièrement dans tout ce qui a rapport à la géométrie, ainsi que les figures contenues dans la 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> partie du cours moyen et 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> partie du cours supérieur, mérite, les félicitations de votre Commission ; elle sera plus réservée en ce qui concerne l'enseignement du dessin d'imitation, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> partie du cours supérieur. A ce sujet, nous conseillons amicalement à M. Martin de dessiner beaucoup et surtout d'après nature.

Votre Commission vous demande pour cet intéressant travail une médaille d'argent.

### **Concours spéciaux d'après programme imposé.**

1<sup>o</sup> Concours pour dessins d'images.

Deux artistes ont pris part à ce concours.

M. Gustave Deflin, architecte décorateur à Epinal, récompensé plusieurs fois par la Société d'Emulation, nous présente une aquarelle d'une composition artistique, très bien étudiée, évoquant les œuvres de Boulet de Mouvel. Les personnages ont bien les physionomies de l'époque et leurs costumes en

ont vraiment le caractère ; le coloris général est séduisant. L'œuvre de M. Gustave Deflin est digne de son talent ; toutefois, nous pensons que le motif d'apposition des armes de France contre la tour de l'église, principal sujet du programme, aurait pu être mis plus en valeur.

M. Gustave Deflin est un artiste de vocation ; il a fait de bonnes études à l'école des Beaux-Arts et nous retrouvons en lui, aujourd'hui, un décorateur fort habile.

Pour récompenser l'œuvre artistique de notre jeune compatriote, nous demandons une des plus hautes récompenses de la Société : La médaille de vermeil grand module.

Le même sujet a été traité par M. Ménétrier, dessinateur de la maison Pellerin. Sa composition rentre mieux dans le genre image ; il y a beaucoup de mouvements dans son ensemble. Entre toutes qualités, cette aquarelle est bien locale, c'est bien la silhouette de l'église d'Epinal, les enfants eux-mêmes ne s'y tromperaient pas.

Déjà lauréat de la Société d'Emulation, nous sommes heureux de retrouver M. Ménétrier à ce concours qui demandait beaucoup d'études et de temps. La Commission des Beaux-Arts lui adresse ses félicitations et vous demande de lui décerner la médaille d'argent.

## **2<sup>e</sup> Concours de dessins de broderie.**

M. Calame, Charles, d'Epinal, en amateur de bon goût, nous a donné à apprécier deux bonnes compositions de broderie genre Richelieu ; nous citerons particulièrement la bordure de capucines très brillante et son monogramme, art nouveau, très original bien qu'un peu oriental. Nous félicitons M. Calame et demandons pour lui la médaille de bronze grand module. Sa composition de dessin pour impression d'étoffe, dont nous parlons d'autre part, est comprise dans cette récompense.

Le jeune Camille Durupt, dessinateur en broderies, à Epinal, s'est appliqué à rentrer dans le programme par l'inédit : il y a mieux réussi dans la composition du monogramme que dans la bande ; nous reconnaissons avec plaisir ses aptitudes et ses qualités de dessinateur et nous demandons une médaille de bronze grand module, comme récompense de ses dessins adroitement exécutés à la gouache.

Nous retrouvons M. Etienne, Auguste, toujours bien inspiré ainsi que nous sommes heureux de le constater dans la conception de sa bande de fraises ; son monogramme, accompagné de liserons, est une composition habilement rendue à la gouache. Nous nous permettrons d'émettre l'avis que l'exécution de ces dessins serait peut-être d'un effet un peu lourd. La médaille de vermeil accordée à M. Etienne récompense l'ensemble des deux concours auxquels il a pris part.

M. Réveillez, Adolphe, dessinateur en broderies à Epinal, que la mort a cruellement ravi à l'affection de sa famille, nous avait adressé deux bonnes compositions manquant un peu d'inédit. Un monogramme très brillant et une fort jolie bande. Votre Commission lui avait accordé une médaille de bronze ; nous vous demandons de bien vouloir l'offrir à sa famille en souvenir de la Société d'émulation qui déplore la perte prématurée de cet habile dessinateur, estimé et regretté de tous.

M<sup>lle</sup> Brunswick, à Epinal, nous a présenté au concours de broderie, un dessin comportant le monogramme imposé et une bande ; l'un et l'autre sont bien, mais gagneraient à être dessinés d'une façon plus légère. A titre d'encouragement nous sollicitons en faveur de M<sup>lle</sup> Brunswick, une médaille de bronze.

Votre Commission, appréciant les dessins présentés par le jeune Largentier, vous demande de lui décerner une mention honorable pour l'encourager à profiter des dispositions naturelles qu'il possède et qui feront de lui, dans l'avenir, un dessinateur habile.

### **3<sup>e</sup> Concours de dessins pour impression d'étoffes.**

A ce concours six concurrents se sont présentés, parmi lesquels quatre graveurs. Votre rapporteur, bien que très respectueux des appréciations de la Commission des Beaux-Arts, a cru devoir faire appel à l'obligeance de M. Boeringer pour connaître son jugement sur les compositions et l'exécution possible des dessins présentés. Ses conclusions d'érudit ont été conformes en tous points à celles de votre Commission de laquelle je me fais l'interprète pour adresser à M. Boeringer ses bien sincères remerciements.

La composition du jeune Blondeau, élève de M. Gustave Déflin, s'impose en première ligne par son esprit nouveau de conception qui défie la routine et sort complètement des sentiers battus. Très large d'exécution, cette composition demanderait une facture plus spécialisée pour pouvoir s'appliquer à l'impression d'étoffes. Ce résultat indique clairement les dispositions très précoces de ce jeune artiste d'avenir qui n'a pas seize ans et pour lequel nous demandons la médaille d'argent.

Votre Commission adresse ses félicitations aussi bien au maître qu'à l'élève pour le dessin d'ensemble.

Par ordre de mérite, nous signalons en second le travail de M. Belzer, graveur chez M. Ryders, d'une brillante composition. Le fond brun à arabesques en camaïeu est très heureux, seulement, les trois fleurs de chaque bouquet sont semblables et trop dures, leurs feuillages en ton plat et certis ne s'expli-

quent pas. Le dessin de la bordure de chrysanthèmes est vigoureux et le coloris en est très brillant, nous voudrions voir les galons de chaque côté plus en harmonie avec le reste au lieu d'être d'un violet criard.

Une médaille de bronze grand module est la récompense bien méritée que nous demandons pour M. Belzer.

Un jeune homme bien doué, qui devrait se donner d'une façon plus sérieuse au dessin et à l'aquarelle, est M. Calame, Charles, d'Epinal. Il nous a fait apprécier, dans ce genre de dessin comme dans celui du concours de broderie, ses facilités de conceptions originales de l'art nouveau ; nous regrettons que son aquarelle pour impression d'étoffes soit restée à l'état d'esquisse, et nous espérons que l'année prochaine il aura tenu compte de nos bienveillantes observations.

M. Kopf, graveur chez M. Steinbach, nous a soumis un dessin très détaillé et d'un fini irréprochable. Bien que son fond de fleurs de lys soit un peu monotone, ses fleurs, d'un coloris très doux, demanderaient un peu d'apposition. Les enfants dessinés à la plume, placés sans raison au centre, nuisent à la valeur de sa composition florale.

Tenant compte des nombreuses qualités contenues dans l'exécution de son dessin, votre Commission demande pour M. Kopf une médaille de bronze grand module.

D'un fini moins soigné que la précédente, la composition de M. Kleinhans, graveur chez M. Steinbach, a beaucoup de bon, il y a de l'air, ses fleurs et ses feuillages sont d'une bonne jetée, mais d'une facture lourde et molle contrairement à la nature qui a fait le chrysanthème avec des pétales échevelés et d'une gracilité charmante.

M. Kleinhans a bien mérité la médaille de bronze que nous vous demandons de lui accorder.

La composition de M. Kuttler, graveur chez M. Ryders, est un peu confuse, ses fleurs se ressemblent et sont toutes de même importance, avec un peu plus d'opposition et demi-tons, ce travail serait beaucoup mieux ; néanmoins, votre Commission, soucieuse d'encourager M. Kuttler, sollicite en sa faveur une médaille de bronze.

Messieurs, depuis plusieurs années il s'est fait une révolution dans l'art décoratif, les anciens styles sont abandonnés malgré les splendeurs qu'ils nous ont léguées : on a créé l'art nouveau. Ce style moderne dont les créations du début étaient plutôt grotesques qu'originales, aurait succombé, dès son avènement, si des artistes de valeur, pénétrés du devoir d'inscrire notre époque dans l'histoire de l'art, n'avaient, à force d'études des beautés variées de la nature, créé de véritables merveilles d'exécution et d'adaptation. Une fois cette nouvelle voie ouverte, nos écoles de décoration la suivirent et nous avons le plaisir de voir déjà les jeunes générations s'inspirer de ses principes. Votre rapporteur espère que la Société d'Emulation voudra, à l'avenir, par des concours variés, s'associer à cette manifestation qui produira certainement des œuvres aussi belles que celles des siècles précédents qui ont donné à la France un privilège artistique universel.

L. AMANN.

---



## RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES

PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

dans sa séance publique et solennelle

DU DIMANCHE 22 DÉCEMBRE 1901

---

Sur le rapport de ses diverses Commissions, la Société d'Emulation a décerné les récompenses suivantes :

### CONCOURS AGRICOLE

---

PRIMES DU GOUVERNEMENT ET DE LA SOCIÉTÉ

*Spécialement affectées, en 1901, à l'arrondissement de Saint-Dié (1)*

M. le Ministre de l'Agriculture a bien voulu accorder, en 1901, à la Société d'Emulation, une subvention *de treize cents francs*, pour être décernée, au nom du Gouvernement de la République, à titre de primes et encouragements, aux améliorations agricoles.

---

(1) Les primes seront affectées, en 1902, à l'arrondissement d'Epinal; en 1903, à celui de Neufchâteau; en 1904, à celui de Remiremont; en 1905, à celui de Mirecourt.

## PRIX CLAUDEL

M. *Cartier-Bresson*, Charles, propriétaire et industriel à Celles-sur-Plaine.

## PRIX DE COLLABORATION

M. *Leroy*, Emile, gérant de la ferme de la Planée, à Celles-sur-Plaine, médaille d'argent grand module et prime de 200 francs.

---

## BONNE EXPLOITATION

M. *Antoine*, Alphonse, à Gerbépal, médaille de vermeil et prime de 250 francs.

M. *Georges*, Eugène, instituteur à La Hollande (commune de La Voivre), médaille de vermeil et prime de 100 francs.

M. *Pierrat*, Hubert, instituteur au Villé (commune de Saint-Dié), médaille d'argent grand module et prime de 200 francs.

M. *Fanack*, Paul, instituteur au Repas (commune de Wisembach), médaille d'argent grand module et prime de 100 francs.

M. *Perrin*, Victor, aux Séchaux (commune des Arrentès de Corcieux), prime de 50 francs, à titre d'encouragement.

M. *Lejal*, Félix, aux Séchaux (commune des Arrentès de Corcieux), prime de 50 francs, à titre d'encouragement.

## MISE EN VALEUR DE TERRAINS IMPRODUCTIFS

M. *Eumont*, Joseph, horticulteur à Senones, médaille d'argent grand module et prime de 100 francs.

## SYLVICULTURE

M. *Ferry*, Léopold, propriétaire à Corcieux, membre de la Société d'Emulation, diplôme d'honneur.

## CONCOURS D'HISTOIRE

### PRIX MASSON

Partagé entre :

1° M. *Bergerot*, V.-A., directeur des écoles de Remiremont en retraite, à Barville, pour l'ensemble de ses travaux d'histoire concernant les Vosges.

2° M. *Pognon*, Paul, instituteur à Rouceux, pour l'ensemble de ses travaux d'histoire concernant les Vosges.

### CONCOURS ORDINAIRES

M. *Collet*, Victor, publiciste à Charmes-sur-Moselle, médaille d'argent grand module pour sa monographie manuscrite : *Les communes du canton de Charmes*.

M. *Thomas*, greffier de la justice de paix de Brouvelieures, médaille d'argent grand module

pour sa publication : *Le monument de Brouvelieures*.

M. *Decelle*, Paul, maître répétiteur au collège d'Epinal, médaille d'argent pour sa monographie manuscrite : *La commune de Xaronval*.

M. *Viriot*, Auguste, instituteur à Nompatelize, médaille de bronze grand module pour son *Histoire de la bataille de Nompatelize*.

M. *Abel*, Prosper, instituteur à Fouchécourt, médaille de bronze pour sa monographie manuscrite : *La commune de Fouchécourt*.

M. *Crouvisier*, Joseph, instituteur à Saint-Baslemont, médaille de bronze pour sa *Carte des personnages célèbres de la France*.

M. *Géhin*, A., professeur à l'Ecole primaire supérieure à Gérardmer, prime de 100 francs avec rappel de médaille de vermeil pour son *Recueil d'excursions scolaires*.

## CONCOURS SCIENTIFIQUE

M. *Blanc*, Joseph, ouvrier typographe, chez M. Huguenin, à Epinal, médaille d'argent, pour ses recherches et tableaux entomologiques.

M. *Bazin*, Maurice, ouvrier tisseur, chez M. Victor Godel, à Saint-Maurice-sur-Moselle, médaille de bronze grand module et prime de 30 francs pour 31 ans de service.

---

**CONCOURS DES BEAUX-ARTS**

---

**CONCOURS ORDINAIRES**

M. *Etienne*, Auguste, professeur adjoint à l'école de dessin de la ville d'Epinal, médaille de vermeil pour ses cuirs repoussés et ses dessins de broderie.

M. *Martin*, Léon, instituteur à Némexy, médaille d'argent pour ses ouvrages sur le dessin.

M. *Houin*, Lucien, sculpteur à Charmes, médaille de bronze pour sa couronne de fleurs en marbre blanc.

**CONCOURS SPÉCIAUX D'APRÈS PROGRAMME IMPOSÉ***1<sup>o</sup> Concours pour dessins d'images.*

M. *Deflin*, Gustave, architecte décorateur à Epinal, médaille de vermeil grand module.

M. *Ménétrier*, Ernest, dessinateur de la maison Pellerin à Epinal, médaille d'argent.

*2<sup>o</sup> Concours pour dessins de broderie.*

M. *Calame*, Charles, à Epinal, médaille de bronze grand module.

M. *Durupt*, Camille, dessinateur à Epinal, médaille de bronze grand module.

M. *Réveillez*, Adolphe, dessinateur à Epinal, médaille de bronze.

M<sup>lle</sup> *Brunswick*, Renée, étudiante à Epinal, médaille de bronze.

M. *Largentier*, Auguste, dessinateur à Epinal, mention honorable.

*3<sup>e</sup> Concours de dessins pour impression d'étoffes.*

M. *Blondeau*, Gaston, décorateur à Epinal, médaille d'argent.

M. *Belzer*, Emile, graveur à Epinal, médaille de bronze grand module.

M. *Kopf*, Alphonse, graveur à Epinal, médaille de bronze grand module.

M. *Kleinhans*, François, graveur à Epinal, médaille de bronze.

M. *Kuttler*, Vincent, graveur à Epinal, médaille de bronze.









**LÉON BARRÉ**

**AVOCAT**

SECRÉTAIRE PARTICULIER DU DIRECTEUR DE L'EXPOSITION COLONIALE DE 1900.

---

**DE L'INFLUENCE FRANÇAISE**  
**AU ROYAUME DES KHMERS**

---

Etude historique,  
économique et politique du Cambodge  
ancien et moderne

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

I	Préface . . . . .	5
II	Bibliographie . . . . .	9
III	Etude physique du royaume Khmer . . . . .	13
IV	Histoire du royaume Khmer . . . . .	21
V	La population . . . . .	27
VI	Les circonscriptions administratives . . . . .	31
VII	Les classes de la société . . . . .	37
VIII	Les lettres et les arts . . . . .	41
IX	Les forêts . . . . .	49
X	Les ruines d'Angkor. . . . .	57
XI	La religion. . . . .	61
XII	Les mœurs et les lois . . . . .	67
XIII	L'agriculture . . . . .	79
XIV	Le commerce . . . . .	87
XV	L'industrie. . . . .	97
XVI	Le Protectorat français . . . . .	107
XVII	La Presse . . . . .	121
XVIII	Conclusion. . . . .	129

---



## PRÉFACE

---

En France, nous connaissons trop peu nos colonies ; c'est à peine si l'Algérie — ce fleuron de la Patrie — commence à être mieux connue et encore a-t-on sur elle pas mal de préjugés.

Mais nous savons peu de chose vraiment des possessions sur lesquelles s'étend notre Protectorat et de l'œuvre de civilisation que notre pays accomplit au-delà des mers.

Il semble cependant qu'au lieu de se complaire dans de vagues aperçus voisins de l'ignorance et de l'erreur, tout Français devrait être incité, par un esprit de curiosité pour ainsi dire nationale, à s'intéresser aux actes publics qui augmentent la grandeur du Pays. Il semble également qu'à d'autres points de vue l'étude de nos possessions coloniales, de leur histoire, de leurs ressources, de leur avenir, puisse être avantageuse pour quelques-uns. Or, dans cet ordre d'idées, une des études les plus curieuses et les plus profitables de nos possessions d'Extrême-Orient est incontestablement celle de l'ancien empire khmer qu'on appelle aujourd'hui Cambodge.

Il y a là, en effet, un immense empire qui brilla d'une civilisation aussi éclatante peut-être que celle de la Grèce ancienne et que notre protectorat s'efforce de retirer de l'effroyable décadence où il a inexplicablement sombré ;

il y a là une contrée mystérieuse couverte de ruines **grandioses** auprès desquelles les monuments de Thèbes et de Memphis ne sont rien ; il y a là enfin une vallée **prodigieusement** féconde, aussi féconde que les limons si réputés de la vallée du Nil. Et c'est dans cette prodigieuse région que la France poursuit depuis près de vingt ans une œuvre admirable de régénération et de progrès.

Comment pourrait-on se désintéresser de ces choses et ne pas avoir le désir de les voir enseignées partout ?

C'est pourquoi il a pu paraître utile de chercher à vulgariser la connaissance d'une contrée mystérieuse et riche et d'essayer de déterminer, en même temps que la portée de notre protection, les progrès de l'influence française qui, chaque jour, s'étend plus haut vers le Laos.

Des ouvrages spéciaux et remarquables ont **longuement** et **savamment** étudié cet empire khmer, autrefois si florissant. Mais ces ouvrages ne sont pas dans le peuple, parce qu'ils sont considérables et savants ; et précisément ce qui manque chez nous, c'est, à propos de notre œuvre coloniale et sur chacune de nos possessions, des études rapides, dégagées de toute conception politique, études populaires, ou plus exactement destinées à instruire le peuple et pouvant servir aussi à l'éducation coloniale des écoliers français.

Aussi bien cet ouvrage, résultat de recherches facilitées par une collaboration aux travaux de l'Exposition coloniale en 1900, n'a pas d'autre ambition que de constituer une tentative vers ce but.

Il ne faut pas craindre de le répéter, nous sommes trop indifférents aux choses touchant notre expansion coloniale et nous ne connaissons pas assez nos propres possessions,

Il importe d'en faciliter l'étude et d'en favoriser l'enseignement.

En ce qui concerne plus spécialement l'empire khmer, où la France remplit encore à l'heure présente une grande et noble mission, il peut être utile d'étudier ses gloires passées ou ses richesses d'avenir ; mais il est nécessaire, et c'est presque un devoir de Français, de savoir que c'est notre pays qui apporte dans ce royaume déchu la lumière et la vie et qui y accomplit sans violence une œuvre admirable de paix, de civilisation et de progrès.









## BIBLIOGRAPHIE

### I. — Ouvrages divers.

- ASTER La France représentée au Cambodge (1883). — Moniteur des colonies.
- AGOSTINI Pnom-Penh. — Voyage au Cambodge en 1893-1894.
- AYMONIER Epigraphie cambodgienne (1885). — (Saigon.)
- BARRÉ (Léon). Colonies et protectorats.
- BARTH. Inscriptions sanscrites au Cambodge (1885). — (Imprimerie nationale.)
- BERGAIGNE. Découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge (1886). Paris (Leroux).
- BONNETAIN (Paul). L'Extrême-Orient.
- BOUILLEVOUX. Visite aux ruines cambodgiennes en 1850. (1883). — (St-Quentin.)
- BOUINAIS et PAULUS. Le Cambodge (1884). — (Berger-Levrault.)
- COMBETTE. Géographie commerciale des colonies françaises (1890).
- COURTOIS. Le Tonkin (1891).
- DELAPORTE. Visite au Cambodge. — L'art Khmer.
- DOUDART DE LAGRÉE. Rapport du 7 juillet 1865 au contre-amiral Rose. — Les ruines du Cambodge.
- FAQUE. Le Cambodge (1887). — (Alcan.)
- FERRY (Jules). Le Tonkin.
- FILLOZ. Cambodge et Siam (1886). — (Thonon.)
- FLOUREZ. Excursions et reconnaissances.

- GARNIER (Francis). Relation du voyage de Doudart de Lagrée et de ses compagnons.
- HARMAND. Annales de l'Extrême-Orient.
- JULIEN (Félix). Doudart de Lagrée au Cambodge (1885). — (Challamel.)
- LANESSAN (DE). L'expansion coloniale de la France.
- LEMIRE (Ch.). Indo-Chine. — Cambodge (Challamel).
- MOURA. Le royaume de Cambodge (1883). — (Leroux.)
- PAULUS. Le développement de l'Indo-Chine française (communication au Congrès de la Sorbonne).
- PAVIE.  
— 1. — Excursions et reconnaissances.  
2. — Les 5 premiers volumes actuellement parus de sa mission en Indo-Chine.
- RAMBAUD. La France coloniale.
- RECLUS (Elisée). France et colonies.
- ROUX et VIDAL. Quinze jours au Cambodge (1885).
- TESTOIN (Ed.). Le Cambodge (1886). — (Tours.)
- THOREL (Dr). Explorations du Mékong.
- TRENTINIAN (DE). La question du Tonkin.
- VILLEMEREUIL (DE). M. Doudart de Lagrée.
- WINCKEL (Dr). Relation de la Hollande avec le Cambodge (1882). — (Saïgon.)

## II. — Revues françaises et étrangères.

Revue diplomatique et coloniale (mars 1896), la navigabilité du Mékong, par M. d'Attanoux.

Questions diplomatiques et coloniales :

Janvier 1897. — Etude de la région du Haut-Laos.

Mars-avril. — Etude de M. Madrolle sur les provinces de la Chine méridionale accordées à la France.

Juillet. — L'Europe en Extrême-Orient, par M. de Lanessan.

Revue maritime et coloniale.

La quinzaine coloniale (avril 1898) :

Les colonies et l'éducation.

Revue française de l'étranger (avril 1897) :

Note sur le partage de la Chine.

Le Tour du Monde (Revue géographique).

Etudes coloniales et maritimes :

N° 167. — La situation de la Cochinchine en 1894, par  
M. Ch. Baudoin.

N° 181. — L'œuvre coloniale de la France aux XVII<sup>e</sup>  
et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Bulletin des renseignements coloniaux.

Bulletin de l'Afrique française.

Bulletin de la Société des études Indo-Chinoises (Saïgon).

Le Globe (Genève).

Le mouvement géographique (Bruxelles).

The geographical journal.

Deutsches Kolonialblatt.

(15 février 1898. — Circulaires des gouverneurs impé-  
riaux des colonies allemandes aux commandants de  
districts).

### III. — Journaux.

La Politique Coloniale (Paris). Directeur, M. P. Cousin.

La Dépêche Coloniale (Paris). Directeur, M. J.-P. Trouillet.

La Tribune des Colonies et des Protectorats (Paris). Direc-  
teur, M. Penant.

Le Mékong (Saïgon). Directeurs, MM. Ulysse et Gaston  
Leriche.

Le Courrier de Saïgon (Saïgon). Directeur, M. L. Jammes.

### IV. — Documents diplomatiques et officiels.

Traité du 15 juillet 1867.

Convention du 17 juin 1884,

Notices publiées par M. Eug. Etienne, Sous-Secrétaire d'Etat aux colonies, en 1890, « Les Colonies françaises ».

Journal officiel de la Cochinchine française.

Rapports de M. Paul Doumer, Gouverneur général de l'Indo-Chine.

Rapports de M. Assaut, Procureur général, sur le service judiciaire de la Cochinchine et du Cambodge.

#### **V. — Bulletins des Sociétés de géographie.**

- |            |   |
|------------|---|
| Bordeaux.  | Nos 8 et 9. Notices sur la Cochinchine.                                 |
| Marseille. | 1896-1897. L'empire colonial allemand.                                  |
| Londres.   | Janvier 1898. Conférence du lieutenant de vaisseau Simon sur le Mékong. |
| Edimbourg. | Janvier 1898. Notice sur le voyage de M. J.-S. Black au Siam.           |
| Bruxelles. | 1898. N° 1. La colonisation hollandaise aux Indes orientales.           |

Bulletins des Sociétés de géographie de Paris, du Nord, de l'Hérault, de l'Est, de Rouen, du Havre, de Madrid, de Lisbonne, de Stockholm, de Manchester, de Berlin, d'Ecosse, de l'Italie, de l'Egypte, etc...

#### **VI. — Chambres de commerce.**

Journal des Chambres de commerce.

#### **VII. — Collections.**

Collections photographiques de l'Exposition permanente des colonies.

Collections photographiques de la Société de géographie. (Collections de M<sup>lle</sup> Lemire).

#### **VIII. — Travaux de l'exposition.**

Notices sur l'Indo-Chine, publiées à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, sous la direction de M. Pierre Nicolas, Commissaire de l'Indo-Chine.

---

# ÉTUDE PHYSIQUE DU ROYAUME KHMER

---

## **Situation géographique.**

Le royaume Khmer occupait au temps de sa splendeur presque toute l'Indo-Chine.

Il est aujourd'hui borné au Nord par le Siam et le Laos, au Sud par la Cochinchine, à l'Est par l'Annam et à l'Ouest par le golfe de Siam. Il s'étend entre le 10° et le 13° degré de latitude Nord et le 100° et 106° de longitude Est du méridien de Paris. Il mesure environ 400 kilomètres de longueur sur 300 de largeur, et a une superficie à peu près égale au 1/5 de la France.

Il est baigné à l'Ouest par le golfe de Siam. La côte à peu près impraticable et les quelques baies que l'on y trouve (baie de Kompong-Som et de Saracen) ne peuvent servir de refuge qu'aux petites embarcations.

## **Orographie.**

Au point de vue orographique, on a divisé le sol du pays Khmer en 3 régions : la région montagneuse, la région d'alluvions et la région marécageuse.

1° RÉGION MONTAGNEUSE. — Elle est constituée par des ramifications du plateau central de l'Asie, qui occupent tout le nord du royaume ; cette région est très riche en bois précieux et en minerais. Les chaînes les plus importantes sont le Phnum-Dangrek (monts du fléau), le Phnum-Dek (montagne de fer) et le Phnum-Popok-vel (montagne autour de laquelle tournent

les nuages) ; mais les plus hauts sommets n'atteignent que 1,500 mètres environ.

2<sup>o</sup> RÉGIONS D'ALLUVIONS. — Ce sont les plaines du **Mékong** inondées chaque année par les crues du fleuve ; elles sont d'une fertilité incomparable.

3<sup>o</sup> RÉGIONS MARÉCAGEUSES. — Elles occupent tout le Sud du royaume et sont extrêmement insalubres ; on n'y récolte que le lotus, plante sacrée du pays. Mais on signale que les crues du Mékong, chargées de détritits et de vase, comblent peu à peu ces régions malsaines, aujourd'hui florissantes.

### **Hydrographie.**

Les Cambodgiens appellent les fleuves et le grand lac : *tonlé* les rivières *prék* ; les torrents *stung* et les ruisseaux *au*.

LES FLEUVES. — Le plus grand cours d'eau du royaume est le **Mékong**. Il prend sa source dans le Thibet, traverse la Chine, puis le Laos et arrive dans le Cambodge qu'il arrose du Nord au Sud, où il coule en faisant un coude vers l'Est, entre à Kratié et passe à Pom-Penh, qui est la capitale du royaume.

LES LACS. — Les lacs constituent des dépressions utiles pour la période des inondations. Les deux plus importants sont le petit lac et le grand lac.

Le grand lac est réputé pour les pêcheries qu'on y organise ; il atteint 200,000 mètres carrés au moment des crues.

Le petit lac est célèbre dans l'histoire par une œuvre gigantesque qui le parcourait et qui avait été exécutée par un général annamite pour le ravitaillement de ses troupes, il y a quelque cent ans.

LES RIVIÈRES. — Les rivières sont alimentées par le **Mékong** lorsque le fleuve monte ; mais, pendant quatre mois de l'année, elles sont à sec et deviennent carrossables.

LES TORRENTS. — Il est à peu près impossible de remonter les torrents ou du moins certains torrents ; on s'en sert pour l'expédition des bois, car ces torrents traversent des forêts

extrêmement riches qu'on ne peut malheureusement pas exploiter régulièrement faute de capitaux et de voies de communication.

**LES COURS D'EAU.** — Les cours d'eau qui se jettent dans le golfe du Siam sont peu importants. Ils sont du reste absolument impraticables.

### **Le climat et les saisons.**

**LE CLIMAT.** — Bien que le Cambodge soit situé dans la zone torride, la température y est plutôt modérée ; elle varie entre 18 et 38 degrés. Nos troupes se trouvent mieux au Cambodge qu'en Cochinchine et y supportent assez facilement le climat, surtout lorsqu'elles ont la précaution de ne pas s'exposer au soleil ou à des refroidissements. Les indigènes, eux, sont plus sujets que les Européens aux fièvres et à la dysenterie, car ils se livrent à tous les excès et ne se soignent qu'avec des amulettes de bonzes et des remèdes de sorciers.

**LES SAISONS.** — Au Cambodge, il n'y a que deux saisons : la saison chaude (de mai à novembre), où il pleut adondamment, et la saison froide (de novembre à mai), où il ne pleut ordinairement pas.

### **Le Mékong.**

Le Mékong, appelé *Tonlé-thom* par les Cambodgiens et *Cambodge* par les anciens explorateurs, est le plus grand fleuve de l'Indo-Chine.

**COURS DU MÉKONG.** — Il prend sa source dans le Thibet, entre le Yang-tsé-Kiang et le Salouen, pénètre dans le Laos, tourne à l'Ouest, traverse le Cambodge, descend dans la Cochinchine et se jette dans la mer de Chine. Il a 3,500 kilomètres de longueur.

**NAVIGABILITÉ DU MÉKONG.** — Lorsqu'il descend du Laos, il est impraticable et dangereux ; mais une fois dans le Cambodge, son cours devient plus régulier et atteint de 3,000 à 4,000 mètres de largeur.

Le Mékong est navigable dans presque tout son parcours sur le territoire cambodgien ; les bateaux des messageries fluviales vont deux fois par semaine à Pnom-Penh pour le transport des lettres et des passagers ; les navires d'un plus faible tonnage vont jusqu'à Stung-Treng, près de la frontière du Siam et même, au moment des crues, jusqu'à Battambang.

On a favorisé la navigabilité du Mékong par la destruction de quelques rochers qui l'encombraient, mais il reste encore de grands travaux à entreprendre dans l'avenir.

**CRUES DU MÉKONG.** — Le Mékong, comme le Nil, a ses crues périodiques qui donnent au sol une fécondité exceptionnelle.

Pendant les six premiers mois de l'année, le fleuve, alimenté par les pluies seulement, a un lit très réduit ; mais, dès le mois de juin, la fonte des neiges du Thibet fait déborder les torrents. Alors le Mékong grossit, atteint des profondeurs de plus de 20 mètres et inonde le pays. Cette eau, qui laisse à l'analyse ou simplement au fond d'un vase des matières organiques considérables, dépose sur le sol des résidus fertilisants qui constituent pour les champs un limon très précieux.

On a calculé que le Mékong pourrait annuellement recouvrir la France d'une couche de boue de 3 millimètres d'épaisseur.

C'est à ces débordements périodiques que le Cambodge doit son étonnante fertilité ; aussi compare-t-on fréquemment le Cambodge à l'Égypte, le Mékong au Nil et le Tonlé-Sap au lac Moëris.

**LA CARTE DU HAUT-MÉKONG.** — La carte du Haut-Mékong est difficile à fixer, car, le moindre tronc d'arbre charrié par le courant réunit des alluvions et forme un flot ou, sur les bords, un petit promontoire déformant le cours du fleuve.

De plus, le Mékong se colmate à vue d'œil, car il charrie pour 1,400 millions de mètres cubes de matières solides.

Enfin, les rapides du Haut-Mékong sont absolument innavigables. Cependant nos canonnières sont arrivées à franchir les



rapides de Sambor. (Exploration du lieutenant de vaisseau Mazeran).

LE BASSIN DU HAUT-MÉKONG. — L'étude du bassin du Haut-Mékong est intéressante à faire au point de vue économique et politique.

On trouve, en effet, dans ces parages des stations commerciales très importantes en relations avec le Siam ; le Gouvernement y établira plus tard des Consulats qui activeront le commerce et attireront à nous le courant d'affaires dont le Siam est à peu près seul à profiter actuellement. Cette étude du Haut-Mékong a été remarquablement faite par M. de Lanessan (1) à l'aide des mémoires de M. Harmand, et il paraît profitable de la résumer.

Jusqu'aux rapides de Somboc-Sombor, le Mékong est accessible à des navires d'un assez fort tonnage ; les routes qui accèdent à la rive droite du fleuve apportent du frêt aux bateaux ; il faudrait pouvoir améliorer ces routes et en créer de nouvelles.

A partir de Somboc-Sombor, le fleuve est coupé d'obstacles ; les pirogues ne peuvent y naviguer que pendant les inondations et elles mettent quatre mois pour aller de Pnom-Penh au Laos quand elle ne sont pas attaquées par les pirates. Il faudrait pouvoir arriver à Kratié par vapeurs.

A Korat, tous les produits du Laos et de l'Est de l'Indo-Chine sont centralisés et entreposés ; les commerçants de Bangkok viennent s'y approvisionner. Mais il faudrait réprimer la piraterie qui entrave le commerce de cette région et installer à Korat un consulat qui veillerait à ce que les petits princes du Laos n'empêchent pas le trafic local de venir à nous.

Stung-Treng est une place de commerce considérable qui est en relations par le Sé-Kong, avec un pays riche et minier. Le jour où elle sera reliée à Kratié par un chemin de fer, le trafic commercial sera centuplé dans la région. Ce chemin de

---

(1) J. de Lanessan : *l'Expansion coloniale de la France*.

fer pourrait être établi à peu de frais avec la main d'œuvre des indigènes ou avec celle du pénitencier de l'île de Bassac. Il faudrait à Bassac et à Stung-Treng un agent consulaire pour créer un courant d'affaires avec le Cambodge et favoriser les intérêts commerciaux de nos protégés et de nos nationaux établis dans le voisinage.

Le jour où cette organisation sera complète, le Siam verra son mouvement d'exportation diminuer et notre domination sera bien près de s'étendre dans le Laos tout entier.

### **Le Tonlé-Sap.**

Le Tonlé-Sap ou Grand-Lac est formé par une branche du Mékong qui a 1 kilomètre de largeur et une superficie de 200,000 hectares.

Pendant les crues, le Lac atteint jusqu'à 132 kilomètres de longueur, 25 kilomètres de largeur et 14 mètres de profondeur ; le courant y déverse 35 milliards de mètres cubes d'eau. Il est sujet à des tempêtes redoutables.

Au commencement de l'ère chrétienne, le Grand-Lac était plus vaste encore ; il s'étendait jusqu'à Battembang et, il y a cinq ou six siècles, jusqu'à Angkor.

Le lac se comalte peu à peu d'une façon très appréciable et M. Paul Bonnetain (l'Extrême-Orient) rapporte que M. Boulanger a calculé que, dans deux siècles, le Tonlé-Sap serait comblé.

Ces prévisions sont exagérées, car les inondations de chaque année contrarient beaucoup le travail de solidification.

**PÊCHERIES.** — Pendant la saison des crues, plus de 30,000 pêcheurs annamites, siamois et malais peuplent le Grand-Lac ; les Cambodgiens n'y sont qu'en infime minorité ; en revanche, les étrangers y affluent de toutes les régions. On y pêche énormément ; le poisson, à peine retiré des filets, est ouvert, nettoyé, salé et expédié. Les Cambodgiens exportent en Cochinchine et en Chine plus de huit millions de kilogrammes de poisson par an. C'est que le poisson salé du Cambodge joue

dans l'alimentation de tout l'Extrême-Orient un rôle encore plus important que celui de la morue en Europe.

Les procédés employés par les pêcheurs sont assez primitifs ; leur perfectionnement augmenterait dans d'énormes proportions le rapport de cette industrie. Le nombre des pêcheurs pourrait aussi doubler ou tripler, car le poisson est si abondant qu'on n'en capture qu'une très petite partie.

La pêche des lacs est presque exclusivement faite par des Chinois et des Annamites.

Des patrons de pêcheries s'installent, dès le mois de février, sur les berges ou dans des huttes élevées sur pilotis au milieu même de l'eau, et ils construisent de même de vastes sécheries en bambous.

Généralement, on plante dans le fond un grand nombre de petits piquets de bois qui arrêtent les détritux entraînés par les eaux et attirent le poisson. Tout autour sont disposées des claies de bambous enroulées ; on s'approche avec précaution, on déroule en même temps toutes les claies et il ne reste plus qu'à s'emparer des prisonniers avec de petits filets à main.

D'autres pêcheurs se servent de larges filets étendus verticalement au moyen de grands bambous plantés dans le fond. Ils les relèvent une ou deux fois par jour.

Au retour de la pêche, les gens inoccupés, les femmes, les enfants accourent, et, pour un modique salaire, aident à ouvrir le poisson, à le vider, à le saler et à l'étendre sur les sécheries, où il reste exposé pendant quelques jours au soleil ; pendant la nuit, on le recouvre de nattes pour le soustraire à l'humidité.

Une partie du poisson est pilée. Cette pâte, soumise à la fermentation, est un comestible très apprécié.

Enfin les vessies des poissons sont utilisées à la fabrication d'une colle qui fait l'objet d'un commerce très lucratif.

---



# HISTOIRE DU ROYAUME KHMER

---

Les ruines et les monuments qui couvrent une partie du pays et qui remontent à douze siècles au moins ont permis par leurs inscriptions de fixer certains points historiques concernant le Cambodge ; mais c'est surtout dans les annales chinoises que l'on trouve l'histoire des origines de ce pays ; seulement, les faits qui s'y trouvent relatés sont tellement accompagnés de légendes et de récits fabuleux, qu'il est difficile de distinguer la fiction de la réalité. Cependant, quel que soit le merveilleux dont les bouddhistes et les brahmanistes aient entouré les origines du royaume Khmer, il y a certains points sur lesquels les documents sont demeurés d'accord et voici ce qu'on sait de l'histoire de ce royaume.

ORIGINES. — Le passé historique du pays est rempli d'événements dramatiques et mystérieux ; plusieurs races d'hommes se sont succédé sur cette terre et c'est de là que le bouddhisme s'est répandu en Chine et s'est implanté dans le monde asiatique.

Cependant, malgré le bouddhisme qui, n'admettant pas les castes, unifie les populations, les premières peuplades du Cambodge vécurent séparées les unes des autres sans former une nation.

Le pays était habité par des populations sauvages dont on trouve encore quelques descendants dans les forêts qui couvrent les montagnes. Ces tribus, comme celles d'aujourd'hui, fuyaient timidement devant les envahisseurs.

SUZERAINETÉ DE LA CHINE. — Mais les Chinois apportèrent, dès les temps les plus reculés, la civilisation chez ces peuplades barbares. Les annales de l'empire chinois relatent, en effet,

qu'à une époque voisine du déluge, l'empereur Yao envoya des tribus coloniser non-seulement l'Indo-Chine mais encore le Sud du Yang-tsé-Kiang.

Après plusieurs siècles de luttes, le pays fut partagé en provinces à la tête desquelles on laissa les princes qui les possédaient en leur imposant la suzeraineté de l'empire chinois. Le pays était alors désigné sous le nom de Fu-Nam.

Cependant, dans les forêts où les envahisseurs n'avaient pu pénétrer, les tribus sauvages avaient conservé leurs mœurs et elles donnèrent un jour le signal de l'indépendance. Alors, même les femmes, qui, dans l'Indo-Chine, jouent un rôle très effacé, se mirent à la tête d'une révolte qui éclata à l'époque des premiers temps du christianisme. Deux sœurs appelèrent les habitants du Cambodge à la révolte et l'une d'elles se fit même couronner reine.

Cette insurrection fut si sérieuse que l'empereur Kouang-Van-Li, l'un des plus célèbres souverains de la dynastie des Han, fit marcher un de ses meilleurs généraux contre les rebelles. Les chinois vinrent facilement à bout de la reine et leur répression fut si violente que leur domination fut rétablie pour plusieurs siècles dans le pays. Toutefois, à la fin de la dynastie des Thang, qui s'écroula vers le temps où l'empire Carlovingien disparut en France, le rôle de la Chine cessa au Cambodge. Les tributs que payaient encore les princes prirent un caractère de présents diplomatiques.

On parle dans les légendes de cette époque d'un prince cambodgien qui aurait construit de grands navires avec lesquels il aurait soumis les îles de la Sonde et rétabli des relations commerciales avec Rome, par la mer Rouge.

C'est à ce souverain que l'on attribue la construction des monuments gréco-romains qui ont été élevés les premiers à Angkor. C'est aussi lui qui aurait fait construire de magnifiques chaussées en granit, émules des voies romaines dont on retrouve encore les traces aujourd'hui.

Le Fu-Nam brilla d'un vif éclat dans le monde ; mais sa prospérité fut troublée par une grande révolution qui bouleversa les institutions du pays et qui fut si terrible que le nom même du Fu-Nam disparut et fut remplacé par celui de Chin-La, sous lequel les livres chinois le désignèrent depuis lors, sans même prendre la peine d'expliquer cette métamorphose.

Les livres racontent que Bouddah lui-même vint alors au Cambodge. Le récit de son voyage est, comme toujours, accompagné de fables et on montre encore dans le pays la trace de son pied.

LES KMERS AU CHIN-LA. — C'est à cette époque que les Khmers quittèrent l'Inde où les bouddhistes étaient exterminés par les brahmes et qu'ils vinrent apporter une nouvelle force au royaume de Chin-La. Le pays atteignait alors un grand degré de splendeur ; il comprenait toute la presque connue aujourd'hui sous le nom d'Indo-Chine. Les documents que l'on possède sur cette époque sont peu nombreux, mais ils établissent formellement que cet empire convertit toute l'Asie centrale au bouddhisme.

Voilà pourquoi le Cambodge est encore considéré comme une terre sainte et pourquoi on s'y rend en pèlerinage comme les musulmans vont à la Mecque.

LE ROYAUME DE KAMPUCHÉA. — On suppose que le voyage de Bouddha au Cambodge eut lieu vers le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est un peu plus tard, vers le iii<sup>e</sup> siècle, que le sanscrit fut remplacé par le paali et le nom de Chin-la par celui de Kampuchéa, d'où les Portugais ont fait Cambodia que nous avons traduit nous-mêmes par Cambodge.

Après de longues guerres contre les tribus mongoles qui, à maintes reprises, descendirent de l'Himalaya et envahirent le pays, les Cambodgiens furent vaincus et Angkor ravagé. Ce fut le commencement de la décadence du royaume, qu'envahirent ensuite plusieurs fois les Annamites et les Siamois. Le Cambodge fut réduit à une situation tellement infime que son

nom était à peine connu en Europe comme une dépendance de l'Annam.

L'arrivée des Européens coïncida avec le développement de la piraterie qui ravagea les provinces maritimes du Cambodge. Les pirates appartenaient à toutes les nations et les Européens y tenaient une place importante. Les richesses que les pirates tiraient du Cambodge étaient si considérables que le Gouvernement espagnol de Manille, en ayant entendu parler, y organisa une incursion.

**LES PORTUGAIS.** — Les missionnaires portugais furent les premiers à entretenir des relations avec le Cambodge. On a, à ce sujet, le récit très complet d'un voyage exécuté en 1590 par le Père Gaspar da Cruz, de l'ordre de Saint-Dominique, qui a été publié à Lisbonne et résumé dans la collection des Pinchas.

Les Portugais furent reçus avec faveur par les rois du Cambodge, qui, ayant eu plus d'une fois recours à leur science militaire, leur donnèrent l'autorisation d'établir une factorerie dans les provinces maritimes qui constituent aujourd'hui la Basse-Cochinchine.

**LES HOLLANDAIS.** — Les Hollandais reçurent une autorisation analogue en 1635 et cherchèrent les premiers à établir des relations avec l'intérieur du pays. Dès 1641, ils avaient fait parvenir une expédition à Vin-Thang, alors capitale de tout le Laos, et qui est situé à plus de 1,000 kilomètres de la côte.

Les Portugais, jaloux de l'influence des Hollandais, firent assassiner le directeur de la factorerie hollandaise. Ils étaient tout puissants ; mais le gouvernement chinois averti de ce qui se passait, fit des représentations au roi du Cambodge et les Portugais furent disgraciés et à peu près chassés du pays.

**LES ANGLAIS.** — En 1616, les Anglais avaient fondé un établissement à Poulo-Condor, dépendance de la Cochinchine française, mais la garnison était composée de cipayes qui se révoltèrent et massacrèrent les officiers qui les commandaient.

Cette révolte mit fin à l'entreprise des Anglais qui renon-



cèrent à s'établir au Cambodge. A cette époque, le Cambodge était, d'après les récits des Portugais, un pays très florissant qui avait déjà effacé les traces des invasions siamoises.

LES ANNAMITES ET LES SIAOIS. — Vers 1750, les Annamites s'établirent dans les provinces maritimes du Cambodge et, en 1810, les Siamois pénétrèrent, d'une façon définitive, dans les provinces du Grand-Lac. Mais cette occupation, tolérée par une puissance trop faible pour faire valoir ses droits, n'eut aucun caractère légal ou définitif.

Les dernières conquêtes du Siam furent exécutées par un Français, le général Bodin, qui commandait l'armée du roi de Siam. Ce général paraît avoir joué un rôle très important dans les guerres de cette époque ; il a laissé un nom illustre dans le pays.

En 1832, le Gouverneur d'une province limitrophe du Siam, accusé de trahison, vint, avec une partie de la population, se mettre sous la protection des ennemis du Cambodge. Il en résulta une guerre où les Cambodgiens furent battus par les Siamois commandés par le général Bodin. La défaite fut telle que le roi du Cambodge s'enfuit. Mais les Cambodgiens, débarrassés de leur roi, s'allièrent aux Annamites et battirent les Siamois. C'est ainsi que la dynastie cambodgienne fut sauvée.

Le roi du Cambodge mourut peu après et l'Annam voulut recueillir la succession de son allié ; mais le Siam soutint alors la candidature du prince Ang-Duong réfugié à Bangkok, père du roi actuel, et nécessairement la guerre éclata entre l'Annam et le Siam.

Cette guerre dura douze ans et se termina par un traité par lequel le Cambodge reconnut la suzeraineté de ses deux voisins qui profitèrent de l'occasion pour conserver les provinces occupées par leurs troupes ; ces annexions furent opérées avec une astuce inouïe ; les Siamois, surtout, montrèrent une habileté remarquable ; ils firent administrer leur nouvelles possessions par des mandarins indigènes et, pour s'assurer la faveur des

populations, n'exigeaient d'elles qu'un tribut insignifiant qu'ils abandonnaient à leurs fonctionnaires.

INTERVENTION DE LA FRANCE. — Malgré les difficultés de sa situation, le roi Ang-Duong opéra des réformes et fit exécuter des travaux importants. C'était un prince intelligent, actif, au courant des événements extérieurs et cherchant à en tirer parti. Or, après la guerre de Crimée, il fit appel à la France pour se placer sous son protectorat.

Cette tentative ne réussit pas. Mais, en novembre 1859, à la mort du roi, le prince Norodom étant monté sur le trône, son frère Votha s'insurgea et cette faction donna lieu à des guerres sanglantes qui attirèrent l'attention de l'amiral Bonnard, gouverneur de la Cochinchine, qui proposa à Norodom un traité qui fut accepté et ratifié. Le roi Norodom reçut la couronne des représentants de la France et du Siam.

En 1867, l'amiral Jurien de la Gravière fit entendre au roi que la France seule devait le protéger, et, en 1884, M. Thomson, gouverneur de la Cochinchine, signa, avec le roi Norodom, un traité par lequel le protectorat français était formellement et définitivement reconnu au Cambodge.

---

## LA POPULATION

---

On évalue à environ 1 million 800,000 âmes le chiffre de la population du Cambodge ; mais on ne peut faire cette évaluation qu'approximativement, car les recensements indigènes ne portent que sur les habitants inscrits, c'est-à-dire soumis à l'impôt et à la corvée.

Un pays aussi fertile pourrait être plus peuplé ; mais les guerres et la misère ont transformé certaines parties du pays en véritables déserts.

Il y a environ au Cambodge 150,000 Cambodgiens inscrits, 800,000 non inscrits, 120,000 Chinois, 250,000 Annamites, 30,000 Malais et 5,000 sauvages habitant les montagnes et les forêts.

Il faut ajouter à ces chiffres 350 Français qui ont fondé au Cambodge des établissements déjà très importants et enfin la famille royale, le personnel du roi, les bonzes et les mandarins.

CAMBODGIENS. — Les Cambodgiens paraissent appartenir pour la plupart à la race autochtone. Bien qu'ils soient les plus vigoureux de toute l'Indo-Chine, ils n'osent pas lutter contre leurs adversaires ou leurs envahisseurs et reculent devant les Annamites, qui, depuis plus de deux siècles, les chassent devant eux.

Ils sont ignorants, pas autant cependant que ces sauvages dont parle Montesquieu, qui coupent les arbres pour cueillir les fruits mais ils le sont ; ils s'accommodent assez de leur ignorance et de leur misère et se réfugient volontiers dans les forêts. M. le docteur de la marine Thorel — un des compagnons

du capitaine de frégate Doudart de Lagrée, le célèbre explorateur du Cambodge qui remonta le Mékong et pénétra jusque dans le Laos — écrit quelque part en parlant des Cambodgiens : « Ils semblent avoir emprunté leur sang aux sauvages aborigènes et cette infusion ne doit pas être étrangère à leur état de décadence et à leur propension à revenir à l'état sauvage, propension qu'indique assez la facilité avec laquelle ils se réfugient et vivent dans les forêts à la façon des autochtones ».

Le Cambodgien est très fort, mais paresseux et peu enclin au progrès. Il a le teint jaune trahissant un peu de sang malais, le front plat ou bombé fuyant sur les côtés, les yeux à peine obliques, les sourcils fins et arqués, le nez épaté, les dents laquées ou gâtées par le bétel.

Il est d'une apathie légendaire, mais cette indolence tient surtout à l'état social dans lequel il a toujours vécu. Avant notre Protectorat, en effet, le roi était seul propriétaire du sol; il le concédait pour un temps plus ou moins long, mais il se réservait la faculté de le reprendre à l'occasion. Un Cambodgien avait-il amélioré une terre, les mandarins la lui enlevaient ou le spoliaient de ses produits par des impôts arbitraires, qui laissaient au malheureux à peine de quoi manger. C'est pourquoi, peu à peu, le Cambodgien se découragea, et, ne devant rien posséder de toutes façons, préféra ne pas travailler.

Aujourd'hui, cependant, sous la garantie de notre Protectorat, la propriété individuelle s'étant affermie peu à peu, le Cambodgien a repris courage et s'est remis résolument au travail.

ANNAMITES. — Le nombre des Annamites augmente tous les jours par suite d'une immigration constante dans le pays. Ce mouvement est le résultat des relations commerciales existant entre le Cambodge et l'Annam et surtout de l'industrie de la pêche que les Annamites pratiquent avec succès.

Nous devons favoriser ce mouvement, car les Annamites sont laborieux et capables de relever par l'exemple l'état moral des Cambodgiens. A mesure que leur nombre augmente, ils

avancent vers le Nord et ils finiront par entrer dans le Laos et par rejoindre l'Annam.

**CHINOIS.** — Les Chinois habitent les centres riches et y établissent des entrepôts pour les marchandises qu'ils veulent exporter ; ils sont intelligents, actifs et habiles dans leur négoce ; ils ne se fixent pas définitivement, mais donnent naissance à des métis qui ont les qualités des deux races.

**MALAIS.** — Les Malais sont répandus un peu partout sur la rive droite du Mékong et ont été souvent mêlés aux séditions politiques qui ont désolé le royaume. Ce sont des peuples agriculteurs et commerçants ; ils cultivent l'arbre à pain qu'ils ont importé dans le pays.

**PORTUGAIS.** — Il reste au Cambodge quelques descendants de ceux qui vinrent au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Ils ont conservé leurs noms patronymiques, mais ne parlent plus la langue portugaise ; ils sont peu nombreux.

---



# LES CIRCONSCRIPTIONS ADMINISTRATIVES

---

Le royaume du Cambodge, qui comprenait autrefois 57 provinces, est aujourd'hui divisé en circonscriptions administratives dirigées par nos Résidents.

Dans chaque province, le Résident surveille les fonctionnaires cambodgiens, juge sans appel les petites affaires et en premier ressort les procès plus importants.

## **Circonscription de Pnom-Penh.**

La circonscription de Pnom-Penh est située à peu près au centre du royaume.

La capitale de cette circonscription qui est également celle du royaume, est Pnom-Penh. Cette ville doit son nom à un monticule que les anciens Khmers appelaient montagne-pleine (pnom-penh). Mais la légende raconte qu'il existait à l'origine une reine du nom de Penh, qui fit construire un mausolée et une pagode en expiation des fautes de son mari et que cette reine donna son nom au monticule de la ville, lequel s'appela pnom-penh, montagne de la reine Penh.

Le mausolée et la pagode de Pnom-Penh ont été reconstitués à l'Exposition universelle de 1900 (section des colonies et pays de protectorat).

La ville de Pnom-Penh est située au confluent du Mékong et de l'artère qui unit ce fleuve au grand lac.

C'est cette situation qui a fait d'elle un port de transit très important pour les exportations.

Les produits qui sont exportés en plus grande quantité et qui passent par Pnom-Penh sont : le poisson, le tabac, le coton, le sucre de palme et de canne, la gomme-gutte, l'indigo, le bétel, le maïs, la soie, les nattes, les peaux, les écailles de tortue, l'ivoire, la chaux, les bois de teinture et les huiles de cocos ou d'arachides.

Les navires peuvent mouiller dans le Mékong à un mille de Pnom-Penh, du mois de février au mois d'août pendant les basses eaux. Après cette époque, ils peuvent s'amarrer dans le bras du grand lac.

Les bateaux des messageries fluviales vont à Pnom-Penh deux fois par semaine, venant de Saïgon.

Depuis l'établissement de notre Protectorat, la ville s'est beaucoup modifiée ; les cases des indigènes ont en grand nombre disparu et on a construit sur leur emplacement des maisons en briques et des édifices publics d'une assez grande valeur.

La famille royale habite un palais de style Khmer très élégant et notre Résident général occupe à Pnom-Penh un hôtel très agréable entouré de verdure.

Enfin, le Trésor, l'Evêché, le Tribunal et les différents services publics sont installés dans des édifices confortables.

La rue principale de Pnom-Penh va de la Mission au Palais du roi et au-delà. Elle est habitée par les Européens et les commerçants chinois.

Les autres rues sont étroites, sales, grouillantes d'indigènes, où pèse un air saturé d'odeurs de détritux et de parfums que le Mékong renouvelle difficilement.

Les distractions font complètement défaut à Pnom-Penh.

Il n'y a guère que les fêtes nationales qui sont très intéressantes, du reste, et procurent aux Européens quelques divertissements. Mais les fêtes traditionnelles et locales ne manquent pas de pittoresque ; exemple, la fête des eaux :

A l'époque des pluies, le Mékong s'enfle et remplit le Grand-Lac ; mais dès que les pluies cessent, le niveau du fleuve baisse,



devient plus bas que celui du lac et alors c'est le Grand-Lac qui alimente le Mékong pendant toute la saison des basses eaux. Ce renversement des eaux a lieu en octobre et fournit l'occasion de fêtes brillantes essentiellement locales qui méritent d'être racontées.

Les dignitaires de la Cour savent le moment précis où le courant doit changer de sens, comme on sait chez nous l'époque exacte de certaines marées. Ce jour là, une corde est tendue en travers du fleuve; le roi et sa suite, les mandarins et les invités arrivent en grande pompe et prennent place dans la jonque royale richement pavoisée; le peuple se masse sur les quais; les pirogues, longues de 40 à 50 mètres et montées par 80 rameurs, sont prêtes pour la course.

A un moment donné, le roi lève une baguette en l'air et frappe l'eau; la corde est enlevée et le fleuve prend son nouveau cours. Le champagne coule à flots dans les coupes, la musique siamoise éclate de tous côtés, le peuple hurle et applaudit, les pirogues luttent de vitesse au son du tam-tam et la fête nautique dure jusqu'à la nuit. Le soir, il y a réception au palais du roi et bals populaires.

Ces soirées sont toujours extrêmement brillantes; les Européens qui y assistent sont surpris du charme des Cambodgiennes qui sont à la fois jolies, gracieuses et merveilleusement faites.

UDONG. — Pour compléter l'étude de la circonscription de Pnom-Penh, il faut dire quelques mots de Oudong, l'ancienne capitale du royaume.

Oudong se trouve au Nord-Ouest de Pnom-Penh, dans une île formée par un bras du Mékong. Elle fut pendant plus de 200 ans la capitale du Cambodge; elle était la résidence de la reine-mère.

Sous le règne d'Ang-Duong, la population de la ville s'élevait à 12,000 habitants, et sa principale rue avait un kilomètre de longueur; de belles chaussées réunissaient Oudong, Kampong-

Luong et Pnom-Penh, d'une part, Oudong, Kampot et Kampong-Srela, d'autre part.

Aujourd'hui, il y a encore de très belles pagodes à Oudong. La ville est considérée comme une ville sainte, et les bonzes y sont très nombreux ; il y a environ 6,000 habitants à Oudong.

### **Circonscription de Kampot.**

La circonscription de Kampot, située à l'ouest de Pnom-Penh aux bords du golfe de Siam, se compose de quatre provinces.

La province de Kampot est la seule province maritime du Cambodge ; elle est une des plus riches du royaume.

Le riz, le poivre, le tabac, le mûrier, le sucre de palme sont les principaux produits de cette région.

Les pierres calcaires abondent dans cette province et les forêts renferment des bois de grande valeur.

La ville de Kampot est un petit port situé sur la rivière du même nom, à 3 milles du rivage. Cette rivière a 300 mètres de largeur, mais à son embouchure il existe une barre qui empêche l'accès des bâtiments ayant un tirant d'eau supérieur à 2 mètres. (Bouinai et Paulus).

Kampot est relié à Ha-Tien une fois par semaine, par un courrier à pied, qui fait le trajet en 34 heures.

Pour mieux surveiller le littoral, et empêcher le roi d'avoir un jour ou l'autre recours au Siam, la France s'est fait céder à l'embouchure de la rivière de Kampot, l'île de Katry. Cette île a 15 kilomètres carrés. Nous y exerçons notre autorité en vertu du traité du 15 juillet 1867, par lequel la France s'est engagée à ne pas incorporer le Cambodge à la Cochinchine.

Autrefois, à l'époque où Saïgon et Cholen n'avaient pas encore accaparé presque tout le commerce du Cambodge, Kampot était un port beaucoup plus important.

Aujourd'hui, Kampot a environ 5,000 habitants. Si l'isthme de Malacca était percé, Kampot serait le port de l'Indo-Chine le plus rapproché de l'Europe.

### **Circonscription de Kompong-Thom.**

Cette circonscription est couverte de forêts et on y trouve des cocotiers, des orangers, des bananiers et des palmiers en grande quantité. On y récolte la gomme-gutte dans le Nord. On y exploite aussi le minerai.

### **Circonscription de Kratié.**

La circonscription de Kratié est très étendue et couverte d'immenses forêts plantées d'arbres de prix ; mais elle n'est pas très peuplée.

Kratié, son chef-lieu, siège de la résidence, est une ville bien située sur le Mékong, et destinée à l'entrepôt du commerce du haut fleuve.

### **Circonscription de Pursat.**

La circonscription de Pursat produit surtout le cardamome, qui croît sur les montagnes, le riz, qui est presque l'unique culture du pays, les peaux et les cornes. On trouve des carrières de marbre au centre de cette province, mais leur situation au milieu de forêts insalubres et le manque de voies de communication en ont empêché jusqu'ici l'exploitation.

La ville de Pursat fut autrefois la capitale du Cambodge, à l'époque où la puissance de ce royaume était à son apogée.

### **Circonscription de Soai-Rieng.**

Cette circonscription est une des plus fertiles du Cambodge ; elle est très riche en rizières et la culture des haricots y est d'un excellent rapport. Mais le nombre des agriculteurs annamites et chinois est beaucoup plus considérable que celui des Cambodgiens.

Soai-Rieng, chef-lieu de la circonscription et siège de la résidence, se trouve en communication avec la Cochinchine, grâce à sa situation sur le Vaïco occidental et à sa proximité du chemin de fer de Mytho à Saïgon.

**Circonscription de Takéo.**

La circonscription de Takéo produit du riz, du poivre, du tabac et du maïs; on y élève le ver à soie.

Le chef-lieu de la circonscription, siège de la résidence, Takéo, est un centre important habité surtout par des Chinois et des Annamites.

Les circonscriptions de Kompong-Chnang, Kompong-Tiam, Prey-Veng et Kompong-Speu n'offrent aucune particularité remarquable.

---

## LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ

---

Le brahmanisme, ancienne religion du Cambodge, a laissé des traces dans le royaume et la société se trouve encore divisée en six classes essentiellement distinctes.

**1<sup>o</sup> LA FAMILLE ROYALE.** — La famille royale est si nombreuse qu'elle forme à elle seule une partie de la population.

S. M. Préa-Norodom ou Norodon, roi du Cambodge, est, en effet, à l'heure présente, père d'une soixantaine d'enfants et ses frères en ont à peu près autant que lui. Il a un harem de 400 femmes et un corps de danseuses siamoises.

Préa-Norodom est un roi de la race solaire, un arrière neveu du dieu Indra ; il descend d'une des plus illustres lignées de l'Asie. Aussi, ajoute-t-il à son nom les qualificatifs les plus éclatants, tels que « rejeton du dieu Vichnou », « descendant des anges », « plein de qualités comme le soleil », « précieux comme le cristal », etc., etc.

Il a 300 pages, des soldats de parade, des danseuses, une musique indigène, une musique de tagals de Manille et une trentaine d'éléphants.

Comme les rajas de l'Inde, il se fait réveiller tous les matins par une femme de la cour, qui lui presse légèrement l'extrémité du pied.

Le roi vivait autrefois dans un luxe scandaleux. Sa table et son orfèvrerie seules épuisaient le travail d'un million d'habitants ; nécessairement, le peuple était écrasé d'impôts ou spolié de ses terres.

Mais notre Protectorat a mis bon ordre à ces orgies. La liste civile du roi a été réduite à 300,000 piastres, soit 1,500,000

francs par an et les princes n'ont que 25,000 piastres, à se partager.

Autrefois, le roi exerçait sur ses sujets un pouvoir absolu ; il était le seul propriétaire du royaume ; il nommait aux dignités, fixait les impôts, avait droit de vie et de mort sur tous les habitants ; aujourd'hui, c'est notre gouvernement qui prévaut.

Cependant le peuple Khmer respecte son souverain ; il le respecte même tellement qu'un jour S. M. Norodom, ayant fait une chute de voiture, aucun des mandarins n'osa lui porter secours et le roi resta sur le sol sans connaissance jusqu'à l'arrivée d'un européen qui releva le souverain et l'emporta.

Le frère de Norodom, le prince Soudach-préa-maha, est l'héritier du trône. Ce prince est un ami de notre protectorat. Du reste, s'il ne l'était pas, il ne recevrait pas l'investiture du Gouvernement.

Le fils de Norodom est le prince Iukhantor, qui a provoqué à Paris, ces temps derniers, un incident qui a eu un assez grand retentissement.

La reine-mère est morte il y a quelques années ; elle habitait Oudong, la ville sacrée, ancienne capitale du royaume. •

On l'appelait dans le pays « la belle et puissante mère du roi du Cambodge ». Elle exerçait une grande influence sur son fils qui avait pour elle le respect du roi d'Annam Thu-Duc pour la sienne. On raconte que celui-ci cacha toujours à sa mère notre installation en Cochinchine, afin de ne pas désoler ses dernières années. « Ce pieux mensonge filial, — dit M. Combette, dans son « remarquable ouvrage de géographie commerciale des colonies « françaises, — peint bien toutes les races indo-chinoises, chez « qui l'amour de la famille, le culte des morts et le goût des « libertés communales sont les trois bases de l'ordre politique « et social. »

2<sup>o</sup> LES TRA-VONGS. — Les Tra-Vongs sont les descendants des anciens rois du Cambodge. Ils sont eux aussi très nom-

breux évidemment. Ils ont de grandes prérogatives, jouissent d'une haute considération et constituent la noblesse du pays.

3° LES BAKERS. — Les Bakers sont les descendants des anciens Brahmes ; ils sont respectés par le peuple. Ce sont des espèces de marabouts très influents et très considérés. Autrefois, le roi était obligé de remettre le pouvoir au chef des Bakers pendant trois jours. Mais de grands abus en étant résultés, le souverain actuel a aboli cette tradition.

4° LES PRÊTRES DE BOUDDHA. — Les prêtres de Bouddha sont les ministres du culte ; ils sont très vénérés, mais s'ils quittent leurs fonctions sacerdotales, ils deviennent de simples particuliers.

5° LES MANDARINS. — Les mandarins sont les fonctionnaires du royaume. Ils sont choisis parmi les Cambodgiens inscrits, c'est-à-dire soumis aux impôts.

6° LES CAMBODGIENS INSCRITS. — Les Cambodgiens inscrits, au nombre d'environ 150,000, constituent la bourgeoisie du pays, la population qui travaille et qui paie les impôts.

---





## LES LETTRES ET LES ARTS

---

**LA LANGUE.** — La langue cambodgienne est la plus curieuse de l'Extrême-Orient. L'alphabet est syllabique ; il se compose de 24 caractères, comprenant des consonnes, des voyelles et des diphthongues ; puis de 35 consonnes et d'une série de voyelles dont 2 seulement, les a et les o, sont simples. La structure grammaticale est rudimentaire ; il n'y a jamais d'inversion dans la phrase qui commence invariablement par le substantif ou le pronom, puis vient l'adjectif et ensuite le verbe et l'attribut.

Cette langue est riche en mots usuels, mais on constate son excessive pauvreté si l'on veut sortir de la construction ordinaire. Le même mot a souvent plusieurs significations.

Les mots sont écrits à la suite les uns des autres, sans séparation, même pour les phrases, qui sont confondues les unes avec les autres.

On assure qu'il suffit d'un mois ou deux d'étude pour écrire convenablement le cambodgien, alors que l'annamite et surtout le chinois sont des langues d'une difficulté inouïe.

Les livres cambodgiens sont faits en feuilles de latanier ou de mûrier ; l'écriture y est tracée au poinçon.

**LA LITTÉRATURE.** — La littérature Khmer est très primitive ; elle se réduit à un petit nombre d'ouvrages philosophiques et religieux, chants de fiançailles ou d'hyménées et préceptes moraux. Ils sont écrits en langue pali.

La poésie est en honneur au Cambodge, et il y a encore des poètes très estimés dans le pays, mais leurs œuvres sont enfantines, aussi bien dans la forme que dans l'idée.

En dehors de ces œuvres comparativement importantes,

circulent dans le pays des proverbes antiques écrits dans une forme très originale. En voici quelques-uns :

« *Les feuilles des arbres ne tombent jamais bien loin du tronc (tel père tel fils) ;* »

« *Pas de disputes avec les femmes ; pas de procès avec les Chinois (car les unes sont promptes à la réplique et les autres habiles à corrompre les juges) ;* »

« *Tu viens vert, mais quand seras-tu mûr ? (tu m'empruntes, mais quand me paieras-tu ?)* »

LA MUSIQUE. — La gamme cambodgienne se compose de 7 notes et 7 intervalles, mais sans demi-tons.

C'est une gamme mineure ; d'ailleurs, tous les airs cambodgiens se chantent dans des tons mineurs.

Le rythme est monotone, mais l'harmonie très lente s'accorde assez avec les mœurs des naturels du pays.

Les orchestres se composent de Siamois ; les instruments dont se servent les exécutants sont très primitifs, mais très harmonieux.

Les chants sont accompagnés par des guitares de tons différents, des tams-tams sourds et des claquettes de bois dur.

M. Brossard de Corbigny, rendant compte d'une fête offerte par le roi à des Français, parle également d'harmonicas composés de lamelles de bois et de fer résonnant deux à deux sous les marteaux des musiciens.

LA DANSE. — Le roi Norodom a dans son palais un corps de ballet de danseuses siamoises très alertes, qui paraissent à toutes les réceptions.

Les sujets de ballets sont empruntés aux épées indiennes et aux traditions bouddhiques les plus répandues dans le pays.

LES LÉGENDES. — M. Pavie, qui a accompli une mission très importante en Indo-Chine, retrace dans l'ouvrage qu'il a commencé, relatif à cette mission, des scènes bien intéressantes de la vie cambodgienne et fournit des renseignements très précieux sur les mœurs, la littérature et les légendes de l'Indo-Chine.

Nous extrayons des Notices publiées sous la direction de M. Nicolas, commissaire de l'Indo-Chine à l'Exposition de 1900, une légende cambodgienne très gracieuse, traduite et délicieusement contée par M. Pavie dans l'un des premiers volumes de son ouvrage.

Il s'agit du prince de Rothisen qui, le jour même de son mariage, se trouve, par une fatalité extraordinaire, séparé de sa jeune femme, laquelle, désespérée, se laisse mourir.

Voici comment ensuite le jeune prince, vivant, ainsi que la princesse, une nouvelle vie — les Cambodgiens admettent la métempsycose — retrouve son épouse. •

### *Histoire du prince Rothisen.*

Le prince Rothisen, sous un nom différent dans une nouvelle vie, instruit de toutes choses, marchait pour trouver le bonheur.

Heureux quand il pouvait se rendre utile, dédaigneux des séductions, des plaisirs passagers, il plaisait à tous ceux qui l'approchaient par la douceur de son regard, miroir de l'âme, par sa bonté naturelle, sa simplicité, enfin par ses mille dons du ciel qui font aux êtres prédestinés à rendre les peuples meilleurs comme une invisible auréole d'aimant appelant tous les cœurs.

Il était arrêté au bord d'un ruisseau à l'onde transparente et cherchait à cueillir une feuille de lotus pour en faire une tasse et se désaltérer.

Vint une jeune esclave, une cruche sur les bras.

« Charmante enfant, permettez-vous que je boive ? Où portez-vous cette eau ? »

Elle puisa au ruisseau, lui tendit le vase.

« Je viens remplir ma cruche pour baigner ma maîtresse, la fille cadette du roi, princesse incomparable que tout le peuple chérit, qu'adorent ceux qui l'approchent. »

Ayant bu, Rothisen remercia.

\*  
\* \*

La jeune enfant, versant l'eau sur la tête de sa maîtresse, disait :

« Quand j'ai puisé cette eau, un prince étranger, la perfection humaine, arrêté sur le bord, m'a demandé à boire. Il s'est abreuvé à ma cruche. Je n'avais jamais vu un regard aussi doux ! »

Et tandis qu'elle parlait, l'eau coulait sur le corps, et la jeune princesse sentant dans ses cheveux un tout petit objet, le prit, et voyant que c'était une bague, la cacha dans sa main, puis dit :

« Retourne remplir ta cruche. Vois si le prince est encore sur le bord. Dis-moi ce qu'il fait. »

Et pendant que l'esclave allait vers Rothisen, la princesse pensait :

« Ce bijou sans pareil est sûrement la bague du jeune prince. Je saurai, par ce que va me dire ma suivante, si c'est un audacieux qui l'a volontairement glissée dans la cruche, ou si, par le vœu du ciel, tandis qu'il soutenait de sa main le vase et buvait, elle est tombée de son doigt pour venir vers le mien m'annoncer le fiancé que Pra-En me destine. »

\*  
\* \*

« J'ai, dit la jeune fille à son retour, retrouvé le prince en larmes, cherchant dans l'herbe une bague précieuse entre toutes pour lui, don de sa mère, exauçant tous les souhaits. Il m'a prié de revenir l'aider à la trouver. »

La princesse pensait en l'entendant :

« Si c'était un audacieux, il eût simplement attendu l'effet d'une ruse grossière. Je vois, au contraire, la volonté du ciel dans ce qui, là, arrive, et crois devoir aider à son accomplissement. Je sens d'ailleurs mon être tout entier sous une impression non encore éprouvée. »

« Va vers le jeune prince et lui dis ces seuls mots :

« Ne cherchez plus, Seigneur, la bague que vous perdistes. Vous l'aurez retrouvée quand le puissant roi, maître de ce pays, vous aura accordé la main de sa fille, la princesse Keo-Fa. Faites donc le nécessaire, et taisez à tous ma rencontre et mes paroles. »

\* \*

Le roi, quoi qu'elle fût en âge de choisir un époux, ne pouvait se résoudre à accorder la main de sa jeune fille à aucun des prétendants sans nombre qui s'étaient présentés. Pour les décourager, il leur posait des questions impossibles à résoudre, ou bien leur demandait l'accomplissement d'actions point ordinaires. Aussi bien, la princesse n'avait montré penchant pour nul d'entre eux.

Lorsque Rothisen parut devant la cour et eut exprimé au roi le but de sa démarche, le regard animé d'une absolue confiance, séduisant par les charmes que le courage, la volonté, le cœur mettaient sur son mâle visage et en toute sa personne, chacun, parmi les grands, parmi les princes, se dit :

« Voilà enfin celui que nous souhaitons. »

Et le roi pensa : « Je n'ai pas encore vu un pareil jeune homme. Sûrement, il plaira de suite à mon enfant. Ne le lui laissons donc pas voir dès à présent et soumettons-le à une épreuve qui éloigne encore la séparation que tout mon cœur redoute. »

\* \*

Alors, il demanda qu'on apportât un grand panier de riz, et dit à Rothisen :

« Tous ces grains sont marqués d'un signe que tu peux voir. Ils sont comptés. En ta présence, ils vont être jetés par les jardins, par les champs, par les bois d'alentour. Si, sans qu'il en manque un, tu les rapportes ici demain, je reconnaitrai que ta demande vaut qu'elle soit examinée. »

Et ainsi il fut fait.

Rothisen, emportant le panier vide, retourna au bord du ruisseau. Là, s'étant agenouillé :

« O vous, tous les oiseaux, les insectes de l'air, les fourmis de la terre, ne mangez pas les petits grains de riz qui viennent de pleuvoir sur le sol ; secondez l'amour qui me gagne, ne mettez pas obstacle au plus cher de mes vœux !

« O vous, les génies protecteurs du pays, si vous croyez que mon union à la princesse, pour qui je suis soumis à cette difficile épreuve, doit être de quelque bien pour les peuples, faites que les êtres animés que j'invoque entendent ma prière !

« Et toi, puissant Pra-En, si la belle Keo-Fa est ma compagne des existences passées, si tu me la destines, inspire-moi pour que je réussisse et qu'il me soit donné de réparer en cette vie les torts que j'ai pu avoir envers elle autrefois... »

\* \*

Tandis qu'il parlait, des gazouillements joyeux éclatèrent dans les branches ; il était entendu. Des oiseaux de toutes sortes apportaient au panier les grains de riz dispersés sur le sol.

Rothisen les caressa doucement en leur disant merci.

\* \*

Etonné devant le résultat, le roi, le lendemain, fit porter le panier jusqu'au bord du grand fleuve. Les grains y furent jetés à la volée. Il dit ensuite à Rothisen :

« Je les voudrais demain ».

Comme les oiseaux, les poissons servirent le protégé du ciel. Mais quand le compte fut fait, le souverain dit :

« Il manque un grain de riz, retourne le chercher ».

\* \*

Assis sur le rivage, Rothisen appela les poissons :

« Se peut-il, mes amis, qu'un grain soit égaré ? Veuillez l'aller trouver dans les sables ou les vases, partout où il peut

être, même au corps d'un des êtres peuplant ces eaux fougueuses, qui, n'ayant pas entendu ma prière, aurait pu, par hasard, s'en nourrir. Je ne saurais croire qu'un méchant l'ait voulu dérober et le garde. Le bonheur de ma vie tient à ce petit grain. Soyez compatissants, faites que je sois heureux ».

Tous les poissons se regardaient surpris, quand l'un d'eux, caché derrière les autres, s'approcha :

« Je demande le pardon, car je suis le coupable, voici le dernier grain, je l'avais dérobé croyant que le larcin passerait inaperçu ».

Rothisen lui donna, du bout du petit doigt, un coup sur le museau.

Subitement, celui-ci se courba chez tous ceux de l'espèce.

. . .

Rothisen, portant le dernier grain de riz au grand souverain, s'excusa avec tant de grâce de l'avoir trop longtemps cherché, que le roi, charmé, lui parla ainsi :

« Je ne désire plus, prince aimé du ciel, que te voir trouver, entre une foule d'autres, le petit doigt de la main de celle-là que tu me demandes.

« Pour cela, demain, avant le repas, toutes les jeunes filles des princes et des grands, toutes celles vivant au palais, passeront le doigt par de petits trous perçant la cloison de la grande salle, tu seras conduit devant toute la file des doigts allongés. Si, en le prenant, tu indiques celui de ma chère enfant, le repas sera celui des fiançailles. Elle sera à toi, mon royaume aussi ; car, afin d'avoir toujours près de moi ma fille adorée, je te garderai, t'offrant ma couronne et toutes mes richesses ».

\* \* \*

Rothisen, tremblant, la prière au cœur, sans paroles aux lèvres, passait devant les petits doigts jolis, effilés plus les uns que les autres, il y en avait des cent et des cent.

Bientôt il s'arrête devant l'un d'entre eux. Il aperçoit entre

ongle et chair un grain de millet. Vite il s'agenouille, le presse et l'embrasse. A ce même moment, la cloison s'entrouve. Rothisen se voit devant sa fiancée, reconnaît à l'un de ses doigts sa bague perdue, et pendant qu'heureux, doucement il pleure, se sent relevé par le roi lui-même, au bruit harmonieux d'une musique céleste, aux acclamations de la Cour en fête.

---



## LES FORÊTS

---

Les forêts du Cambodge sont très étendues et très riches en espèces variées de bois nécessaires à la charpente, la menuiserie, l'ébénisterie et la teinture ; mais elles sont peu exploitées, faute de chemins.

M. Boude, chef du service forestier de la Cochinchine et du Cambodge, a fait l'année dernière, à la suite de sa mission au Cambodge, un rapport très documenté sur les forêts de ce pays. Voici quelles sont les appréciations de ce fonctionnaire sur les forêts du Cambodge.

DESCRIPTION. — Les masses boisées qui constituent le domaine forestier du Cambodge peuvent s'évaluer au tiers de son territoire, soit à 40,000 kilomètres carrés environ.

Livrées jusqu'à présent à elles-mêmes, ces forêts, que ne protégeait aucun règlement, ont été souvent saccagées par les indigènes. L'œuvre de destruction s'est surtout fait sentir sur les points accessibles aux embarcations ; non seulement les rives du Grand-Fleuve, mais encore celles de tous les cours d'eau (stungs ou prêks) sont entièrement déboisées.

Cependant, le Cambodge renferme encore un grand nombre d'essences précieuses. Il est vrai que tout favorise leur végétation : le climat, la nature du sol et même son relief. En effet, la différence d'altitude comporte une plus grande variété dans les espèces.

Les forêts du Cambodge peuvent se diviser en trois catégories : 1<sup>o</sup> Les forêts en côtes ou en montagnes ; 2<sup>o</sup> les forêts en plateaux ou plaines non inondés ; 3<sup>o</sup> les forêts en plaines inondées.

Les deux premières, qui sont les plus nombreuses et les plus belles, comprennent :

1<sup>o</sup> Au Nord, le Pnom-Danrek, dont les contreforts s'étendent jusqu'à la province de Kompong-Seai, et séparent le Haut-Mékong des lacs ;

2<sup>o</sup> Au Nord-Est et à l'Est, une série de montagnes de contreforts de la chaîne de l'Annan, recouverts d'épaisses forêts, où, cependant, le déboisement a déjà commencé son œuvre, surtout vers le Sud et en approchant de la Cochinchine ;

3<sup>o</sup> A l'Ouest, les montagnes de Pursat, le Pnom Cardamome qui atteignent 1,400 mètres d'altitude, et dont les bois, très beaux, n'ont pas été dévastés, sans doute à cause des difficultés d'exploitation ;

4<sup>o</sup> Au Sud-Ouest, les montagnes de l'Éléphant. La végétation y est tout autre : des sources, des cours d'eau, donnent parfois l'illusion des forêts de France ;

5<sup>o</sup> Au centre, des massifs granitiques, les monts de Kompong-Chuang et de Kompong-Leng, formés de grès généralement, et par conséquent favorables aux tecks. L'ensemble de ces montagnes forme une immense crique ayant son ouverture au Sud par le lit du Mékong.

Viennent en second lieu les forêts non inondées, que nous appellerons les forêts de plateaux. C'est là que se trouvent tous les arbres à résine.

La population cambodgienne, peu nombreuse, disposant de territoires considérables, se soucie peu de défricher des terres nouvelles ; elle fertilise les anciennes par le feu. Les terrains sur lesquels l'incendie a passé donnent, il est vrai, une première et même une seconde année des récoltes abondantes ; mais qu'est ce résultat acquis auprès de la perte qu'il entraîne ?

PLANTATIONS. (Teck Maysac). — Le teck est l'essence précieuse par excellence ; on en rencontre de véritables boisements dans la province de Loveck ; j'en ai moi-même rapporté des échantillons d'un diamètre de 50 centimètres ; il est juste de dire que ces sujets sont rares.

Le teck, fort heureusement, n'a pas été exploité par les Cambodgiens. Tous les sols lui conviennent, mais il s'accommode plus volontiers des grès, surtout des grès tendres.

Il pousse encore avec plus de rapidité et de force en plaine que sur les coteaux. Sa croissance est assez rapide ; il atteint son développement normal entre 60 et 70 ans.

La graine de teck est entourée d'une première enveloppe légère qui recouvre une noix épaisse, très dure ; le mode le plus simple pour activer la germination et le meilleur consiste à répandre sur la terre une légère couche de terreau et d'humus, qu'on arrose abondamment.

Nous avons entrepris en Cochinchine des essais de plantations de teck. Des semis en pépinières donnent déjà des résultats très satisfaisants ; il serait possible d'utiliser le teck pour le reboisement des terrains nus et abandonnés, qui abondent au Cambodge.

Le procédé n'est pas nouveau. Les Anglais en ont usé avec fruit. Je ne citerai pour exemple que la basse Birmanie où, en 1895, sur 100,000 mètres cubes de bois de teck exploités, le tiers provenait des plantations artificielles.

*Pin* (Sral). — Une autre essence très intéressante se trouve également au Cambodge : c'est le pin. De vraies forêts de pins couvrent les provinces de Kompong-Thom, de Krang et de Pursat. J'en ai vu bon nombre dont le fût atteignait 40 et même 45 mètres avant les premières branches. Certains s'élèvent jusqu'à 50 mètres. Il en existe, du reste, des spécimens à Pnom-Penh même, où ils ont été employés à la construction de l'édifice où doivent être brûlés les restes de la reine-mère.

La forêt que nous avons parcourue se trouve au Nord de la province de Kompong-Thom. Sa superficie peut s'évaluer à 3,000 hectares environ. On y accède par le Stung-Peam-Trent, qui est difficilement navigable. C'est sans doute à cette raison que l'on doit la conservation des boisements que nous avons traversés.

Mélangés au pin, on trouve le Chramas et le Thbeng, arbres de peu de valeur, dominés par le pin, épuisés par lui, et partant fort rabougris.

Quant aux sous-bois, il n'en existe pas davantage que dans les forêts de pins d'Europe.

Le pin du Cambodge qui, croyons-nous, est le « *pinus longi folia* », se rapproche du pin Sylvestre.

Cependant, ses aiguilles, par deux dans une gaine, sont plus longues et ses cônes sont plus petits. Ceux-ci se forment après la fécondation, c'est-à-dire vers le mois de mai.

La croissance du pin est rapide.

Les terrains à base de sables siliceux granitiques sont ceux qui lui conviennent le mieux.

RAPPORTS. — Les revenus perçus par l'Administration pour les forêts du Cambodge se sont élevés à 61,989 piastres en 1896 et à 68,674 piastres en 1897. Si l'on parvenait à réprimer la fraude, ce chiffre serait augmenté d'un tiers.

Ce rapport ne peut que s'accroître d'année en année, grâce à la création des nouvelles voies de communication dont le Cambodge est doté.

INCENDIES. — L'incendie et la malveillance des indigènes enlèvent chaque année à l'Algérie des millions engloutis dans l'incendie des forêts de chênes-lièges. Le même danger nous menace, avec les mêmes conséquences désastreuses, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir.

Pendant la saison sèche, le parterre des boisements est couvert de feuilles, de branches mortes, d'herbes brûlées par le soleil. Il suffit d'une simple étincelle pour y mettre le feu. Les Cambodgiens, d'autre part, ne se font, comme nous l'avons vu, nul scrupule d'incendier les forêts pour fertiliser le sol, d'où une double lutte à soutenir contre la nature et les hommes, celle-ci d'autant plus dure que c'est une opinion assez répandue que le sol doit, chaque année, être débarrassé des herbes sèches et des parasites.

DÉBOISEMENTS. — S'il est un principe passé à l'état d'indiscutable vérité, c'est que, dans tout pays, un déboisement excessif est funeste et qu'il importe de l'enrayer à tout prix. Or, le déboisement menace déjà le Cambodge ; sur certains points, les sables ont recouvert des plaines jadis fertiles. Des ravins se sont formés dans les montagnes.

Au reste, le déboisement a eu pour conséquence de nombreux éboulements qui envasent les fleuves.

Beaucoup sont encore navigables, mais ils tendent à le devenir de moins en moins. Ajoutons que presque partout où les forêts ont disparu, le sol s'est appauvri, ce qui démontre la nécessité de maintenir celles qui existent.

CONCLUSION. — En résumé, les forêts du Cambodge, compromises quant à présent par des défrichements inconsidérés et des exploitations abusives, peuvent être sauvées par des mesures conservatrices et même constituer à l'avenir une source importante de revenus pour le Protectorat.

Pour cela, il suffit de protéger les essences précieuses, abondantes encore, contre les coupes sans règle et sans méthode et de reboiser une partie de l'emplacement des anciennes forêts, surtout sur le bord des cours d'eau.

Cette œuvre aura pour résultat, non seulement de réparer les pertes forestières qui ont été faites, mais encore d'améliorer les rivières, puisque leurs rives s'effondrent en éboulements dans les thalweg depuis qu'elles sont privées de toute végétation aborescente ».

\* \*

Ce rapport de M. Boude a soulevé de la part du journal de Saïgon le *Mékong* les critiques et observations suivantes qu'il paraît utile, à titre documentaire, de mettre sous les yeux du lecteur.

« M. Boude, écrit le correspondant de ce journal, a fait un voyage au Cambodge et, dans un rapport, en a signalé les richesses forestières. C'est bien, mais ce n'est pas assez.

C'est peut-être, en effet, le dixième ou le vingtième sur le même sujet et tous ceux qui ont habité le Cambodge ont entendu parler des forêts de pin des montagnes de Pursat et de Kompong-Thom. Ce bois qui n'existe pas en Cochinchine pourrait rendre de grands services pour la construction navale, la fabrication des allumettes, etc., mais il n'est pas possible de s'en procurer un mètre cube. Pourquoi ? Parce que le cours d'eau qui y conduit est difficilement navigable. Et voilà ; quand on a dit cela, il semble qu'on a tout dit.

Qu'à fait jusqu'ici l'administration du Cambodge pour faciliter l'accès de ces forêts ? Rien. A-t-on rendu la rivière navigable ? A-t-on fait une route ? placé un Decauville du Ton-Lé-Sap à la forêt ? Non ; on n'a rien fait du tout ; on a constaté qu'il y avait des forêts de pins au Cambodge et l'on s'en est tenu là.

Dans de pareilles conditions, le voyage de M. Boude a été parfaitement inutile ; point n'est besoin de *découvrir* tous les jours le Cambodge, il faut le mettre en valeur et puisque le voyage de M. Boude n'a rien produit d'utile à ce résultat, l'administration aurait tout aussi bien fait d'économiser ses frais de déplacement ; elle en savait tout autant avant son voyage qu'après.

C'est précisément là un des plus grands défauts de notre administration : pas d'esprit de suite dans le travail. On ne profite pas de ce qui a été fait et on recommence chaque jour les mêmes choses. Quand M. Boude partira, un nouveau chef du service forestier arrivera ; à son tour, il fera un voyage au Cambodge, *découvrira* qu'il renferme des forêts de pin et de teck, fera un rapport... Ce sera tout.

Nous voudrions que le Résident supérieur du Cambodge s'inquiète un peu de rendre facile l'accès de ces forêts, qu'il construise des routes ou fasse creuser des canaux. On n'a rien fait jusqu'ici dans l'intérieur du Cambodge, si ce n'est de commencer la route de Pnom-Penh à Kampot ; il y a près de

dix ans qu'on y travaille. Par contre, on a fait un pont de 90,000 piastres sur un canal qui n'est pas encore creusé et qui ne le sera probablement jamais, un jardin d'agrément avec de superbes bâtiments pour y mettre des singes, un canal qui empoisonne la ville à la saison sèche ; enfin, beaucoup de travaux inutiles, mais des routes et des canaux, pas le moindre tronçon.

Il serait temps d'y songer. »

• •

Il serait, en effet, extrêmement utile, si les ressources le permettaient, qu'un réseau de chemins de pénétration fût créé dans les forêts du Cambodge afin de faciliter l'exploitation de richesses demeurées à peu près inproductives jusqu'ici, car il y a là de gros profits à retirer. Les essences cambodgiennes sont en effet très recherchées dans les différentes industries du pays :

Pour les constructions navales, les Cambodgiens emploient le dom-kaki, le dom-papel, le dom-tralak, le dom-maissac.

Pour la menuiserie et la charpente, le dom-phdiec, le dom-entrenal, le dom-chlem-cha.

Pour l'ébénisterie, le dom-cran-hung, le dom-khnong, le dom-néang-nuon.

Pour le charronnage, le dom-phenoc.

Pour la construction des pagodes, on emploie un bois sacré, le dom-tatran.





## LES RUINES D'ANGKOR

---

Les monuments d'Angkor ont été édifiés par les rois primitifs, qui ont laissé dans ces chefs-d'œuvre de pierre une marque imposante de la grandeur de leur règne et de la civilisation de leur pays.

Ces ruines ont été étudiées par M. Delaporte qui a retracé dans son livre les émotions qu'il a ressenties et les renseignements qu'il en a apportés. « Ces monuments splendides, nous « dit-il, qui couvrent le pays, ces ruines étranges frappent « l'esprit et le cœur. La conception grandiose de ces monuments, l'harmonie parfaite de toutes les parties sont admirables.

« L'art khmer, issu du mélange de l'Inde et de la Chine, « épuré, ennobli par des artistes d'une incomparable valeur, « est resté comme la plus belle expression du génie humain « dans cette vaste partie de l'Asie, qui s'étend de l'Indus au « Pacifique.

« Il s'écarte des grandes œuvres classiques du bassin de la « Méditerranée ; ce ne sont plus les colonnades majestueuses, « ni ces grandes surfaces calmes de la Grèce ou de l'Égypte ; « ce sont, au contraire, des formes laborieuses, complexes, superpositions, labyrinthes, galeries, tours dentelées, pyramides « à flèches innombrables, une profusion de sculptures, d'ornements, d'effets de clair et de sombre qui enrichissent l'en- « semble sans en altérer la majesté et s'harmonisent merveilleusement avec la lumière intense et la végétation luxuriante « de ces régions du tropique. C'est une autre forme du beau.

« Les archéologues placent les œuvres de l'ancien Cambodge « bien au-dessus de celles de l'Inde. L'art khmer, en effet,

« résume et surpasse les arts de toutes les contrées dont le Cambodge occupe le centre. C'est autour de la collection kmer que se grouperont plus tard tous les monuments archéologiques de l'Extrême-Orient. »

Les principales ruines explorées dans ces derniers temps sont celles d'Angkor-vat et d'Angkor-thom.

Nous empruntons au remarquable ouvrage de MM. Bouin et Paulus « Le Cambodge » la description de ces monuments.

Le temple d'Angkor-vat a une première terrasse qui est gardée par d'énormes liens de pierre ; un pont dallé lui succède, traversant un large fossé aboutissant à la galerie à trois tours ; ces tours sont des édifices à base carrée avec des salles disposées comme les bras d'une croix grecque dont les étages décroissants sont couronnés par des feuilles de lotus et se terminent en pointe. A l'entrée principale, des serpents fantastiques dressent leur 9 têtes en éventail ; chacune de ces pièces a été taillée dans un bloc de grès de 9 mètres cubes, ce qui donne une idée des dimensions du monument. Vu du dehors, ce premier édifice, à travers la végétation qui cache sa base, ne laisse apparaître qu'une longue colonnade surmontée de voûtes et de sommets ruinés.

A l'intérieur, on ne voit plus que des moulures surmontées d'entablements dont les saillies sont formées par des doucines aux courbes harmonieuses ; de distance en distance s'ouvrent des fenêtres à moitié remplies par des balustres délicatement ouvragés ; au-dessus courent des frises d'ogives fleuries, des rinceaux de dragons et d'ornements transformant la pierre en une véritable dentelle au milieu de laquelle des espaces ont été réservés pour servir de fond à des figures célestes tenant en main des tiges de lotus.

En pénétrant dans le parc, on aperçoit le temple ; l'ouverture est un massif quadrangulaire à trois gradins entourés chacun d'une galerie ; la base de la pyramide a 240 mètres 80 de l'Est à l'Ouest et 211 mètres 70 du Nord au Sud.

Il faudrait un volume entier pour donner une idée simplement approximative des richesses artistiques de ce sanctuaire dont les restes sont encore assez visibles pour faire comprendre quel pouvait être le degré de luxe et de splendeur de ce monument qui n'a jamais été surpassé dans aucun pays ni à aucune époque.

Les sujets des statues et des bas-reliefs sont en général le triomphe de Rama terrassant Prakshasas d'un très beau mouvement et d'une exécution parfaite.

Toutes ces ruines sont grandioses et dépassent en étendue celles de Karnak et de Balbec ; elles sont malheureusement envahies par une végétation inextricable qui empêche d'en apercevoir tous les détails.

\*  
\*  
\*

Mais ces ruines, d'époques différentes, se distinguent entre elles par leur style.

« L'impression produite par l'ornementation de l'art Khmer, « dit M. Fournereau, qui a exploré ces ruines en 1880, est à « peu près analogue à celle que l'on éprouve à la vue de certaines sculptures de la fin de notre Moyen-âge et de la Renaissance. Ces ruines indiquent une certaine analogie dans la « manière générale de concevoir la décoration et comme une « parenté artistique entre les maîtres de notre art à ces époques « et les grands artistes de l'ancien Cambodge, parenté qu'aucune « des œuvres de l'Extrême-Orient ne faisait supposer ».

\*  
\*  
\*

En dehors des monuments, on trouve sur le territoire des anciens Khmers de grands rochers sculptés, des constructions magnifiques et des bronzes très curieux.

On peut voir au musée de Dresde un de ces bronzes qu'on a rapporté de Java jusqu'où s'est étendue l'influence artistique des anciens Khmers.

---



## LA RELIGION

---

La religion officielle du Cambodge est le bouddhisme.

En l'an 1400, cette religion a remplacé le brahmanisme, s'est répandue en Chine jusqu'au Thibet et a conquis le monde asiatique.

Aussi le pays des Khmers est-il considéré comme le berceau du bouddhisme et comme une Terre Sainte où des peuples entiers viennent encore en pèlerinage visiter les ruines des temples.

Mais le bouddhisme primitif, doctrine de Çakyamouni, est défiguré au Cambodge par des croyances grossières provenant du brahmanisme et par le culte des ancêtres commun à tous les peuples de la Chine.

Les Cambodgiens n'adorent pas un Dieu unique, créateur de toutes choses ; pour eux le Bouddha n'est pas un être parfait, mais seulement un être supérieur, qu'ils vénèrent par habitude et parce qu'on lui attribue certains pouvoirs.

Mais leur foi religieuse est profonde et les rend indifférents à toutes les misères de la vie. « Le Cambodgien, dit M. de Trentinian, est le dernier vestige d'un grand peuple chez lequel la religion fut toute puissante et exclusive ».

C'est aussi une des raisons de la décadence du peuple Khmer. L'idée religieuse, poussée jusqu'à ses dernières limites, devait amener forcément la ruine de cet empire, car l'action du pouvoir était à peu près nulle sur un peuple qui ne se laissait guider que par les bonzes, qui, vivant d'aumônes et n'ayant rien à demander au roi, étaient eux-mêmes de véritables souverains.

Les Cambodgiens admettent la transmigration des âmes et

croient que le monde sera détruit plusieurs fois par le feu, par le vent ou par l'eau et qu'il sera reconstitué par les mêmes éléments. Mais ces croyances sont des ramassis de fables qui varient dans chaque pagode, de sorte qu'il y a au Cambodge autant de religions que de pagodes et autant de doctrines que de bonzes.

**LES BONZES.** — Les bonzes sont les prêtres de Bouddha ; ils pratiquent les exercices du culte avec une grande solennité ; ils vivent d'aumônes et ne se mêlent jamais des affaires du pays. Cependant, ils ne voient pas notre domination d'un bon œil, car ils ont intérêt à prolonger l'ignorance du peuple, grâce à laquelle ils continueraient à être tout puissants.

Les bonzes sont recrutés dans toutes les classes de la société et admis dans les bonzeries dès l'âge de 7 ans. Leurs vœux ne sont pas perpétuels ; ils se retirent dès que la vocation leur manque.

Leur instruction se borne à la lecture des livres sacrés et à de vagues connaissances géographiques. Mais quelques-uns se piquent de science et de médecine ; d'autres prétendent lire dans les astres.

Les bonzes obéissent à dix commandements :

Ne tuer ni hommes ni bêtes.

Ne pas voler.

Ne pas se marier.

Ne pas mentir.

Ne pas s'enivrer.

Ne pas manger après-midi.

Ne chanter ni danser.

Ne pas s'habiller avec luxe.

Ne s'asseoir ni se coucher dans un endroit trop élevé.

N'avoir ni or ni argent.

Dans les couvents, les bonzes sont soumis à un régime assez sévère, presque exclusivement végétarien.

Chaque couvent est dirigé par un supérieur dont les pouvoirs

ressemblent à ceux des supérieurs des Chartreux et des trapistes.

Le supérieur général des bonzeries est un haut fonctionnaire qui va de pair avec le Roi ; il a le titre de Sondach-Préa-Sang-Créach.

En dehors de leur service religieux, les bonzes font la classe aux candidats et récoltent les aumônes ; ils reçoivent de riches cadeaux de la part des dévôts et la suprême distinction pour les donateurs consiste à cacher rigoureusement leur nom.

Le roi professe la plus grande vénération pour le clergé ; il ne le soumet à aucun impôt et le comble de faveurs. En retour, les bonzes font perpétuellement son éloge.

Le costume des bonzes est jaune, en soie ou en coton, orné de broderies.

PAGODES. — Il y a au Cambodge un nombre considérable de pagodes très anciennes, grandioses, dont la façade regarde l'Est.

Les pagodes renferment les divinités ; les Cambodgiens y viennent en foule déposer leurs offrandes et faire leurs dévotions.

Les cérémonies du culte sont fréquentes ; du reste, les bonzes y trouvent leurs bénéfices.

Dans toutes les cérémonies du culte, l'eau bénite joue un grand rôle et les offices ont une grande analogie avec ceux de notre religion ; la ressemblance est surtout manifeste lorsque les officiants psalmodient un chant religieux et lorsqu'ils bénissent les assistants.

LES SUPERSTITIONS. — La faiblesse morale du peuple Khmer devait nécessairement le conduire à croire aux génies, aux revenants et aux sorciers.

Ces derniers ont une grande influence sur les indigènes et exploitent leur crédulité avec profit ; ils vendent des amulettes et des talismans dont les Cambodgiens font un usage considérable.

D'après eux, un morceau de corne de bison porté au cou préserve des serpents ; les défenses avortées des éléphants ren-

dent invulnérable aux balles ; les défenses de sangliers font rater les armes à feu d'un ennemi ; les dents de tigre, de chien et de caïman éloignent les revenants ; diverses amulettes portées par les dames du monde préservent des maléfices et des sorcelleries.

Il paraît même qu'un amalgame très peu connu, pressé en boules, permet à celui qui peut se le procurer de prendre le vol et de se rendre « dans la forêt de délices ».

Les sorciers prétendent arrêter les épidémies et guérir les maladies. Pour cela, ils façonnent des statuettes où le démon, quittant le corps malade, va se réfugier.

C'est le contraire de l'envoûtement du moyen-âge ; à cette époque-là, lorsqu'on voulait faire mourir quelqu'un, on fabriquait une statuette qui le représentait et on y plantait une épingle dans la partie du corps qu'on voulait faire atteindre par la maladie.

Ces croyances, admises par les peuples jeunes ou en pleine décadence, font la fortune des sorciers qui se disent en relations avec les esprits.

Au Cambodge, l'ignorance et la superstition sont telles qu'on raconte qu'un Européen, qui avait apporté dans le pays un appareil à fabriquer la glace, fut l'objet d'une vénération générale de la part des Cambodgiens.

Pour écarter les revenants et les mauvais génies, les Cambodgiens emploient des cerfs-volants armés de sifflets ou des bambous longs et flexibles, munis de clochettes qui, au moindre vent, font dans la nuit un vacarme désagréable ; lorsqu'il ne fait pas de vent, les Cambodgiens battent du tambour pour mettre en fuite les esprits imaginaires, si bien que, dans certains endroits, les Européens sont réduits à dormir le jour et à vivre la nuit.

Le temple sacré de Pnom-Chiso inspire aux indigènes une terreur telle que l'on ne s'y présente que chargé d'offrandes. Les mandarins n'osent pas s'en approcher, persuadés qu'ils s'exposent à perdre leur place ou à mourir dans l'année. Mais le roi Norodon combat cette croyance.



M. Laporte raconte qu'un jour le roi commanda aux 400 mandarins de son escorte de l'accompagner jusqu'au sommet de la colline sainte et que, comme beaucoup hésitaient, il les décida par ce raisonnement :

« Que craignez-vous ? La destitution ? Ne suis-je pas seul maître de vos charges ? La mort ? Ne voyez-vous pas que je m'y expose le premier ? »

Mais, malgré le bon exemple que donne le roi, cette crainte religieuse persiste même dans les esprits les plus indépendants.

L'ASTROLOGIE. — Ce peuple superstitieux ne pouvait pas négliger l'astronomie. Aussi cette science est-elle pratiquée dans le royaume par des astrologues qui sont les descendants dégénérés des Horas, anciens astronomes Khmers, chargés de rédiger le calendrier et de déterminer l'époque des éclipses et autres phénomènes célestes.

Ces anciens astrologues Khmers ont laissé des ouvrages très curieux : le Phyéa-Ka et le Macha-Sangeram. Les Horas d'aujourd'hui se servent des formules et des tableaux de ces livres pour résoudre facilement un grand nombre de problèmes astronomiques ; mais ils ignorent complètement les calculs par lesquels leurs devanciers étaient arrivés à établir ces formules et ces tableaux qui donnent une idée du degré de science auquel étaient parvenus les anciens Khmers.

LES MISSIONS CHRÉTIENNES. — Le christianisme, qui combat les superstitions du peuple cambodgien, fut prêché pour la première fois au Cambodge, en 1551, par Luis Cardozo et Juan Madiera.

En 1581, des missionnaires espagnols leur succédèrent ; en 1610, des franciscains portugais firent de nombreuses conversions dans le pays ; enfin, en 1670, l'évêque de Bérythe fonda au Cambodge la congrégation des Amantes de la Croix.

Depuis, de nombreuses missions ont entrepris de convertir les indigènes et de relever leur état moral. Le christianisme apportera sa part de progrès dans ces peuplades arriérées,

mais il faudra des siècles pour les délivrer de leurs superstitions.

L'œuvre des missionnaires dans ces contrées est une œuvre éminemment humanitaire et civilisatrice. Il y a peu de temps encore, on pratiquait au Cambodge les sacrifices humains et l'esclavage était en honneur ; grâce à notre influence et aux missions chrétiennes, ces vestiges de la barbarie disparaissent chaque jour ; plusieurs missionnaires ont payé de leur vie leur généreux sacerdoce. Aussi peut-on dire que les missions chrétiennes sont, dans le pays, les auxiliaires glorieux de la civilisation.

---

## LES MŒURS ET LES LOIS

---

Les mœurs et les lois d'un pays sont toujours intéressantes à étudier, car elles indiquent l'état social et moral des individus. Or, les mœurs et la législation du Cambodge sont celles d'un peuple primitif.

Cependant l'histoire démontre l'éclat dont brilla l'empire des Khmers dans l'antiquité de l'Etrême-Orient ; et on se demande comment une civilisation aussi prodigieuse a pu être suivie de la décadence et de l'obscurité dans lesquelles agonisait ce peuple au moment où il a appelé la France à son secours.

Mais rien ne ressemble à l'évolution d'un grand peuple que l'évolution d'une individualité quelconque si ce n'est qu'elles diffèrent entre elles par la durée. A chaque heure de l'existence ne voit-on pas disparaître dans la ruine de leurs facultés des hommes que la valeur avait illustrés. Et à chaque page de l'histoire ne trouve-t-on pas des exemples d'empire florissants qui n'ont aujourd'hui que la gloire de leur passé ?

Les Cambodgiens sont de ceux-là ; l'influence de notre Protectorat a modifié bien des sauvageries des anciens Khmers, mais leurs mœurs sont encore loin d'avoir complètement dépouillé le cachet de barbarie qui caractérise les peuples primitifs et qui reste attaché aux populations nomades, même à celles qui vivent à l'ombre d'une civilisation beaucoup plus avancée. Cette transformation sera l'œuvre de notre influence et l'œuvre du temps.

Un peuple répudie assez difficilement les principes, quels qu'ils soient, qui lui ont été légués par les générations passées,

et nous en avons une preuve éclatante en constatant combien l'influence française est lente à pénétrer dans les tribus arabes de l'Algérie et combien sera difficile, pour ne pas dire impossible, l'assimilation générale souhaitée par quelques-uns de nos législateurs.

CONDITION DES CAMBODGIENS. — Les Cambodgiens vivent misérablement ; leur journée de travail vaut de 0 fr. 50 à 0 fr. 80 par jour sans nourriture. Ils travaillent peu, mangent mal et fument l'opium ou le chanvre mélangé au tabac dans des pipes composées d'une noix d'arec creusée et d'un tuyau en bambou rempli d'eau que la fumée est obligé de traverser.

HABITATIONS. — Les indigènes vivent dans des paillottes bâties sur pilotis sur les berges du Mékong ; le plancher en clayonnage peut se monter à mesure que l'inondation s'élève ; mais quelquefois, les eaux s'élevant toujours, les Cambodgiens sont obligés de se réfugier, avec leur bétail, leurs poules et leurs enfants pêle-mêle, sur le toit des habitations. (*Indo-Chine contemporaine*).

ALIMENTS. — Les Combodgiens se nourrissent généralement de riz qu'ils mangent avec les doigts, mais les riches et les grands emploient les bâtonnets dont l'usage est si répandu en Chine. Ils font également une assez grande consommation de poisson, patates, nénuphars, courges, pastèques et fruits.

Ils boivent de l'eau des arroyos en la filtrant avec un linge, ce qui est loin d'être suffisant pour arrêter toutes les matières organiques en décomposition dans cette eau.

Quelques-uns y infusent du thé ou y mettent de l'alun. On boit aussi de l'eau-de-vie de riz, mais modérément.

M. le lieutenant de vaisseau Delaporte donne, dans son ouvrage sur l'art khmer, un menu d'un repas qui fut servi au cours de sa mission. Il se composait de riz, salades de bambous, salade de concombres, oranges, bananes, poisson faisandé, œufs couvés et vers de bambous. Les vers à soie, dépouillés de leurs cocons, sont, paraît-il, un plat très recherché.

**HABILLEMENT.** — Le vêtement national du Cambodgien est le langouti, pièce d'étoffe dont les bouts sont réunis par devant, passés entre les cuisses et engagés derrière la ceinture. Quelques-uns ont des vestes à boutons d'or, d'argent ou de verre, selon leur fortune.

Les femmes portent une longue robe ouverte à la poitrine et serrée à la taille; les seins sont cachés par une écharpe de soie; elles ont le lobe de l'oreille orné d'un petit objet d'ivoire ou de bois d'assez mauvais goût d'ailleurs.

Les jeunes filles gardent leur chevelure jusqu'à leur mariage; à cette époque, on les rase complètement.

Les Cambodgiens marchent généralement pieds-nus. Le roi seul a le droit d'être chaussé; mais cette règle tombe en désuétude de jour en jour.

**SALUTATIONS.** — Lorsque deux Cambodgiens se rencontrent, ils se saluent en élevant les mains jointes à hauteur du front et en disant « chéa-té », ce qui signifie comment vous portez-vous.

**JEUX, SPORTS ET PARIS.** — Les Cambodgiens sont amateurs de jeux, de sports et de paris. Mais ils aiment par-dessus tout les jeux de hasard, les courses de bateaux, les parties de balle, les combats de courterolles et les concours de cerfs-volants. Des enjeux importants sont toujours engagés dans leurs paris.

*a) Jeux de hasard.* — Les jeux ont été récemment supprimés par M. Doumer, Gouverneur de l'Indo-Chine. Ils étaient affermés par le roi, ce qui était pour lui une source de gros revenus.

Les jeux préférés des Cambodgiens sont le *jeu des douze bêtes*, où chaque gagnant reçoit onze fois sa mise et le *Bacouan*, ou jeu de dés. Ces jeux constituaient, il y a quelque temps encore, la principale occupation des Cambodgiens, mais elle était aussi leur ruine quelquefois.

L'ouverture des jeux étaient annoncée chaque soir à neuf heures par des pétards; on y jouait de fortes sommes; quelques-uns même y jouait leur liberté.

Voici, à ce sujet, une intéressante relation qui a été donnée par la *Vie illustrée*, dans son numéro du 19 octobre 1900, à propos de l'incident du prince Iukanthor.

« Jusqu'à ces derniers temps, le roi Norodon percevait une  
« grosse part dans la ferme des jeux et c'est un peu pour le  
« rétablissement de ces jeux au Cambodge que le prince  
« Iukanthor a fulminé. C'est que les Cambodgiens, comme  
« tous les peuples orientaux, sont des joueurs enragés. Pour  
« satisfaire leur passion, même se sachant outrageusement  
« volés par les fermiers des jeux, ils vendent tous leurs biens,  
« leurs femmes, leurs enfants, et quand ils ont tout perdu, ce  
« qui ne tarde jamais, ils se vendent eux-mêmes pour un cer-  
« tain temps, c'est-à-dire ils aliènent pour un nombre déter-  
« miné d'années leur personne et leur travail.

« Voici l'explication détaillée du jeu de Bacouan : Au centre  
« d'une grande natte, autour de laquelle se tiennent les joueurs,  
« est dessiné un carré divisé lui-même en quatre sections, qui  
« portent chacune en chiffres chinois les numéros 1, 2, 3 et 4.

« Le tenancier, qui est toujours un Chinois, le jeu étant  
« lui-même d'importation chinoise, a devant lui deux petites  
« tasses à thé vides, qu'il change à son gré. A côté, un mon-  
« ceau de pièces de cuivre (sapèques), trouées au centre et  
« bien luisantes.

« Avec sa tasse renversée, il appuie sur ce tas de monnaie,  
« de façon à la remplir plus ou moins, et la pousse en avant.  
« Les joueurs font alors leur mise sur le numéro de leur  
« choix; en plein ou à cheval, comme à Monte-Carlo.

« Le croupier chinois prononce le sacramental : « *Rien ne*  
« *va plus* ».

« Il soulève alors la tasse à thé et, armé d'une baguette, la  
« manche retroussée, il sépare les sapèques par groupe de  
« quatre ; le nombre qui reste détermine le numéro gagnant.

« Il paie ensuite, séance tenante, en retenant sur les béné-  
« fices le 7 0/0 d'usage. Cette ferme de jeux rapportait à S. M.  
« Norodon 40,000 dollars plus 400 taëls d'or.

« Comme ce jeu est là-bas un brigandage manifeste et un encouragement à l'oisiveté et à la paresse, M. Doumer l'a supprimé. Et, depuis, il paraît que les Cambodgiens travaillent. »

*b. Courses de bateaux.* — Les Cambodgiens ont un faible pour les courses de bateaux. Les embarcations qui concourent sont armées de sculptures dorées et portent à l'avant un œil entouré d'un feuillage d'or.

Elles sont le plus souvent creusées dans un tronc d'arbre ; les plus grandes mesurent de 40 à 50 mètres de longueur et sont montées par une quarantaine de rameurs.

L'équipage manœuvre en cadence suivant le rythme d'un chant national très grivois, mais accueilli dans le pays avec une grande faveur (1).

*c) Parties de balles.* — Les amateurs d'exercices en plein air et de lawn-tennis trouveraient leur compte au Cambodge, car on y fait souvent la partie de balles. Des paris très importants excitent l'ardeur de ceux qui jouent ou qui regardent jouer.

*d) Combats de courterolles.* — Les combats de courterolles procurent aux Cambodgiens des divertissements très suivis. On choisit deux mâles — on les reconnaît à leurs ailes rayées — et on les place sous une cloche de verre ; les insectes se battent jusqu'à s'arracher les pattes, les yeux et la tête. Des paris sont engagés en faveur des deux champions.

*e) Concours de cerfs-volants.* — Au Cambodge, comme dans toute l'Indo-Chine, le cerf-volant est un jeu pour tout le monde, même pour les vieillards et les enfants. Aussi — dit M. Paul Bonnetain dans son ouvrage *l'Extrême-Orient* — que de fois avons-nous admiré un vieil et respectable annamite tout blanc, assis devant sa porte, et regardant, le fil en main, un cerf-volant, de forme compliquée, volant tranquillement dans le calme du soir.

---

(1) *L'Indo-Chine française contemporaine.*

Les naturels du pays se livrent à ce jeu de préférence pendant les nuits très claires et se plaisent à écouter les vibrations de leurs cerfs-volants qui font un bruit pareil à celui des toupies ronflantes.

Quelques virtuoses fixent horizontalement sur le haut du cerf-volant de petits tubes en acier bouchés aux deux extrémités et taillés d'une ouverture en biseau ; l'air que déplace le cerf-volant fait produire à ces espèces de tuyaux d'orgue des sons que l'on peut compliquer en variant la longueur des tubes et l'emplacement des orifices. Les cerfs-volants musicaux jettent, pendant les nuits silencieuses, des mélodées monotones que les Cambodgiens écoute avec passion.

CHASSE AUX FAUVES. — Les indigènes se livrent fréquemment à la chasse aux fauves. Ces exercices leur procurent des revenus considérables et des émotions violentes.

M. Delaporte a fait un captivant récit d'une de ces chasses aux buffles sauvages.

« Un bruit de fortes aspirations — dit-il — fit frissonner nos  
« éléphants; à quinze pas de nous, un troupeau de buffles som-  
« meillait à demi dans une mare vaseuse. Leurs mufles et  
« leurs cornes arquées émergeaient seuls au-dessus de l'eau.

« Surpris à notre aspect, ils se levèrent brusquement; la  
« lutte promettait d'être chaude.

« Les éléphants, de leur côté, en apercevant l'ennemi de-  
« bout, s'étaient rangés d'eux-mêmes en ligne, serrés les uns  
« contre les autres, immobiles comme une muraille et regar-  
« dant leurs adversaires.

« Après un moment d'hésitation, les buffles faisant rejaillir  
« d'immenses gerbes liquides se ruèrent contre nous.

« Toutes les armes partirent à la fois; trois buffles étaient  
« atteints. Tandis que les autres, effrayés, détalèrent au galop,  
« les blessés se jetèrent sur les éléphants et la mêlée s'engagea.

« Nos gros pachydermes, quoique ayant l'avantage du  
« nombre, n'osaient trop prendre l'offensive et se contentaient



« de parer les chocs avec leurs défenses et leurs trompes. Déjà  
« deux d'entre eux, touchés par les cornes des redoutables  
« bêtes, poussaient des cris déchirants. Nous avions, de notre  
« côté, prestement rechargé nos fusils et nous saisissons tous  
« les moments favorables pour foudroyer à bout portant les  
« buffles dont le courage eût mérité vraiment un meilleur  
« succès.

« Enfin le combat eut l'issue qu'il devait avoir avec un  
« partage de chances à ce point inégal ; les bœufs sauvages  
« frappés à mort chancelèrent les uns après les autres ; à mesure  
« qu'ils tombaient, les éléphants les écrasaient sous leurs pieds  
« et d'un seul coup de défense leur lacéraient les entrailles.

« Maîtres du champ de bataille, les chasseurs sautèrent sur  
« leurs victimes et se mirent à les dépecer, ayant grand soin  
« d'extraire les balles afin de les faire servir à nouveau dans  
« une autre circonstance. »

MARIAGE ET DIVORCE. — Les jeunes filles sont mariées dès  
qu'elles sont pubères, à 16 ans ordinairement ; le mariage se  
fait en grande pompe après avoir consulté les devins.

Jusqu'au moment de leur mariage, elles ne paraissent qu'aux  
fêtes et à la pagode. Aussi les enfants naturels sont-ils rares au  
Cambodge.

Les régimes matrimoniaux sont le régime de la communauté  
et celui de la séparation de biens.

Le Code cambodgien admet la polygamie avec trois femmes  
légitimes, mais les classes riches et les mandarins peuvent seuls  
se payer ce luxe, à cause des dépenses d'entretien qu'elles  
occasionnent.

Les femmes d'un même harem s'entendent généralement  
très bien entre elles.

L'adultère est drôlement puni par les lois Khmers : l'homme  
est condamné à une amende pour « larcin du bien d'autrui » ;  
quant à la femme, elle expie sa faute par un affront public.  
On lui couvre la figure d'un panier en bambou, on lui met des

roses rouges aux oreilles et au cou et on la promène dans les rues en l'obligeant à confesser sa faute.

En France, notre bon roi Saint-Louis, admettant le même principe de l'affront public, condamnait les deux coupables à courir nus par la ville et à être fustigés, la femme courant la première ; ce qui démontre que les civilisations se suivent et se ressemblent quelquefois.

Mais le Code cambodgien ne punit pas seulement le délit d'adultère, il frappe même celui qui, sans l'avoir commis, a pris rendez-vous avec une femme mariée ou l'a simplement embrassée. En France, le fait de s'embrasser, même dans les rues, est d'un usage assez répandu.

Enfin, d'après la loi cambodgienne, le mari qui surprend les deux coupables sur le fait, *in ipso facto*, comme on disait à Rome, est condamné à l'amende s'il en laisse échapper un, et le taux de cette amende est proportionné à sa dignité.

Le divorce est admis au Cambodge et même, les époux peuvent divorcer par consentement mutuel dès qu'ils ont cessé de se plaire, car, disent les textes, « ils ne pourront pas être fidèles l'un à l'autre, attendu qu'ils ne trouvent plus le bonheur ensemble et que leur destinée n'est pas d'être unis ».

LE CODE CAMBODGIEN. — Le Code cambodgien présente trop de curiosités pour qu'il ne paraisse pas opportun de signaler l'étude qui vient de paraître à ce sujet dans les Notices publiées sur l'Indo-Chine, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900.

Ce Code est fondé sur le livre sacré le « Pra-thom-Masat » ; il a donc pour base le droit divin. Il traite de toutes les questions.

Il commence par décrire la formation du monde, l'état des premiers habitants, la science du bien et du mal, les premiers rois et les premiers livres de lois.

Puis viennent les qualités requises des juges et les conseils

d'Indra, roi des anges. Les mauvais juges encourent les peines des enfers. Les bons juges gagneront dans les cieux un palais d'or comportant mille tours peuplées de femmes célestes.

Le Code règle ensuite les formules et cérémonies du sacre des rois, puis s'étend sur les devoirs des femmes du roi, de ses ministres, de ses conseillers, et sur les qualités nécessaires aux princes pour gouverner et aux fonctionnaires pour administrer. Les qualités d'un roi y sont longuement énumérées ; c'est Bouddha lui-même qui a dicté ces devoirs et ces qualités.

Viennent ensuite quelques proverbes généraux intéressants à relever :

« N'essayez pas de remonter le courant de l'eau ».

« La loi, vis-à-vis de nos passions, c'est une fleur sur la tête d'un chauve, c'est un homme glissant sur une pente raide, c'est un pieu enfoncé dans la paille ».

« Noblesse oblige ».

« Ne soyez pas morose. On peut habiter une chambre étroite ; on ne peut vivre le cœur serré ».

« Combattre est pénible. Si l'armée va loin, soyez triste ; si elle est près, soyez heureux ».

« La fortune ne vaut pas la science ».

« La force brutale ne se compare pas à la justice immuable ».

Les lois concernant le personnel administratif, les religieux, les temples et les biens, les gardiens et les femmes du palais royal sont très étendues.

Viennent ensuite les lois sur les personnes, les mariages et les divorces.

Enfin, le Code règle le partage des biens, les donations, les achats de terre, les dettes, le travail des esclaves, la propriété des éléphants et des chevaux.

La procédure est minutieusement réglée ; les juridictions, l'instruction, la qualité des juges, les appels, les requêtes, les mandats d'amener, les interrogatoires, les remises, les juge-

ments, les témoignages sont l'objet de lois très élastiques et souvent contradictoires. Les étrangers prêtent serment conformément à leur religion.

Les épreuves autrefois en usage en France, comme le duel judiciaire, le feu, etc., sont prévues par la loi cambodgienne.

Les épreuves sont : l'étain fondu, le serment, les charbons ardents, le plongeon, la nage, les cierges allumés. On se prépare à ces épreuves par trois jours de retraite et de régime et par des invocations et des cérémonies en l'honneur des Génies.

Dans les interrogatoires, on emploie la lanrière ou le rotin ; on donne la question.

Les peines de mort pour trahison sont très variées. Il y en a vingt-et-une d'une barbarie propre à terrifier les criminels, aussi bien que dans le code annamite.

Les juges doivent être intégres au dernier chef. Si le juge a maltraité une personne condamnée injustement, il sera condamné à subir le double des mauvais traitements endurés par l'accusé. Les juges doivent avoir toujours présentes à leur esprit les peines qu'ils peuvent encourir en ce monde et dans la vie future.

Les officiers de justice prononcent d'abord le serment d'accomplir leur service avec un cœur sincère et pur, selon la vérité, et se vouent aux plus grands malheurs s'ils sont prévaricateurs.

Le roi a le cœur pitoyable et recommande aux juges d'allier la commisération à la justice, de ne pas être cupides et de ne pas s'exposer aux dix peines qui les menacent en cas de prévarication : dégradation, amende, chaîne au cou, avoir les dents sciées proportionnellement à leur faute, etc., etc.

Les peines peuvent être rachetées à prix d'argent.

Les agents de police convaincus de négligence ont les oreilles coupées. Le Préfet de police doit éviter la séduction des sens, les boissons fortes et la convoitise. Il doit pratiquer la vertu et les œuvres charitables.

Le code termine par des règles concernant les délits, les jeux, les biens ruraux, les esclaves et les successions.

La connaissance de ce code, disent les Notices, est indispensable à nos administrateurs, à nos magistrats, à nos colons. Par là, ils contribueront à la renaissance morale et matérielle de ce peuple khmer qui s'est donné à nous et qui compte sur notre respect de ses lois et usages pour que nous l'aidions à avancer en civilisation. C'est ainsi que nous serons ses véritables protecteurs et ses sauveurs.

Il en résultera entre lui et nous une confiance et un attachement réciproques qui seront les meilleures garanties d'un avenir prospère.

---



## L'AGRICULTURE

---

Le Cambodge est une contrée extrêmement fertile ; ses produits sont plus variés que ceux de la Cochinchine.

Les principales cultures pratiquées au Cambodge sont celles du riz, du coton, de la ouate, du café, du thé, du tabac, du pavot, de l'indigo, du poivre, de la vigne, de la canne à sucre, du maïs, des légumes, du cardamome et des arachides.

LE RIZ. — La culture du riz tient la première place dans l'agriculture cambodgienne ; elle est la principale occupation des indigènes du pays.

Les rizières prennent une grande partie du territoire cambodgien ; là où s'étendaient autrefois des marais insalubres et improductifs, se trouvent maintenant des rizières prospères. On y cultive plusieurs espèces de riz.

Dans les terrains irrigables, on plante le riz très serré pour le repiquer ensuite dans un champ préalablement labouré. Ce travail se fait à l'aide de buffles qui, seuls, peuvent labourer ces terrains où ils pénètrent dans la vase jusqu'au ventre ; ni les chevaux, ni les bœufs ne résisteraient à ce travail.

Dans les terrains secs, les indigènes n'ensemencent les espèces de riz qui peuvent y venir, qu'après avoir brûlé tous les végétaux existant sur ces terrains et mêlé leurs cendres à la terre pour lui servir d'engrais. Cette culture est moins répandue que la première.

Il faut beaucoup d'eau pour la culture du riz ; les régions les plus favorisées sont celles où les arroyos permettent des irrigations faciles et fréquentes. Aussi la plupart des agriculteurs intelligents arrosent-ils leurs champs de riz au moyen de canaux de barrages ou de morias qu'il ont établies.

Tous ces travaux d'irrigation sont et ne peuvent être évidemment que l'œuvre de l'initiative privée ; ils ne sont donc soumis à aucune réglementation administrative. C'est pourquoi les propriétaires ont formé un syndicat d'irrigation fonctionnant régulièrement et dont les règlements sont scrupuleusement respectés. On dit même que dans certaines provinces bordant la mer, où les récoltes dépendent du bon entretien des digues, la peine de mort est prononcée contre les individus qui, par malveillance, ont coupé les digues et fait pénétrer l'eau salée dans les rizières. Et jamais les mandarins n'interviennent lorsque l'assemblée des notables a jugé d'après ses règlements.

C'est que les agriculteurs qui s'adonnent à la culture du riz ont beaucoup d'obstacles à surmonter. Ils ont à craindre les inondations trop prolongées qui pourrissent les récoltes, la fréquence des pluies nocturnes ou l'insuffisance des pluies qui condamne les récoltes à l'étiollement, le typhon qui brûle ce que la sécheresse n'a pas atteint, les rats, les sauterelles, les courtilières qui ravagent les rizières de la montagne, enfin les crabes qui dévastent les champs situés sur les bords de la mer.

Le riz du Cambodge est très beau, surtout celui qui vient dans les terrains irrigués. Les Cambodgiens s'efforcent d'obtenir des récoltes hâtives, car le premier riz se vend très cher.

Ils récoltent aussi du riz sauvage, mais il ne sert qu'à alimenter les chevaux. Cependant les pauvres le mangent, et même, dans les années de disette, tout le monde s'en nourrit.

Depuis l'établissement de notre Protectorat, la culture du riz a pris un essor considérable et, plus le calme et la sécurité règneront au Cambodge, plus le développement des rizières enrichira le pays.

Le mouvement d'exportation du riz est considérable. Voici des chiffres accusés pour le mois de novembre 1897, par des statistiques des douanes et régies (Cambodge et Cochinchine).

1. Riz blanc . . . . .	20,880,539 kilogr.
2. Cargo . . . . .	8,347,556 —



5. Paddy . . . . .	30 kilogr.
4. Brisures de riz . . .	4,430,139 —
3. Farine de riz . . .	6,244,784 —

(Revue coloniale des 21 et 28 juillet 1898).

**COTON.** — La culture cotonnière est très développée au Cambodge, surtout sur les rives du Mékong où elle produit des bénéfices considérables lorsque les crues du fleuve déposent sur le sol une couche suffisante de limon. Mais dans certains cantons la plante est attaquée par un parasite du fruit qui occasionne de grands dégâts.

La variété cultivée principalement au Cambodge est de petite taille ; elle mesure de 0<sup>m</sup>30 à 0<sup>m</sup>50 de hauteur et donne des capsules de petite dimension ; cependant cette culture est avantageuse, car elle dure peu et permet aux agriculteurs de faire alterner le cotonnier avec le riz dès le 15 juillet.

On propage actuellement dans le pays la culture d'autres variétés susceptibles de procurer des rendements plus élevés que ce cotonnier nain.

**OUATE.** — La ouate est produite par le cotonnier arborescent qui se rencontre partout au Cambodge. A l'état brut, c'est-à-dire en gousse, avec les graines et la bourre, le fruit du ouatier se vend à peu près 8 fr. 75 les 60 kilogs. Egrenée, la ouate atteint au Cambodge 41 francs les 60 kilogs.

On récolte environ 60,000 kilogs de ouate, mais cette culture prendrait un plus grand essor si les Cambodgiens étaient sûrs de trouver un débouché pour leur produit.

**CAFÉ.** — Le café du Cambodge peut rivaliser avec le meilleur café de Bourbon. Il y pousse avec vigueur, trop de vigueur même, car sa végétation excessive nuit à son rendement. Les plantations de Kampot sont remarquables ; un planteur de cette province exploite en café un champ de 50 hectares.

Le caféier aime l'air et l'humidité, mais il craint le soleil. Partant de ces principes, M. Canavaggio, propriétaire à Thuduc (Cochinchine) a eu l'idée de planter ses caféiers sous des aré-

quiers qui les protègent contre une insolation excessive, mais permettent néanmoins la libre circulation de l'air. Les aréquiers sont séparés par des fossés de 0<sup>m</sup>80 que la marée de la rivière remplit chaque jour. Cet arrosage entretient une humidité constante. Deux fois par an, on bêche le sol autour des caféiers pour empêcher les racines des aréquiers de prendre une trop grande extension. Cette culture du café en interlignes d'aréquiers a donné des résultats précieux et des rendements considérables qu'il paraît utile de signaler.

THÉ. — Le thé réclame des soins intelligents et les feuilles doivent être l'objet de manipulations délicates, sinon le thé est médiocre.

Pour cultiver le thé, il faut amender le sol, disposer de capitaux assez élevés et avoir des connaissances techniques développées. C'est pourquoi les Ghinois réussissent seuls dans cette culture.

Cependant le tza-hué (thé annamite) bien aromatisé a une saveur comparable à celle du thé chinois ; on pourrait faire au Cambodge des cultures sérieuses de tza-hué, car il constitue une boisson rafraîchissante et possède des qualités sudorifiques et diurétiques très appréciées.

TABAC. — Le tabac devient peu à peu l'objet de cultures prospères et de transactions de plus en plus lucratives.

Il y a dans certaines régions des champs de tabac très productifs et selon l'exposition de ces champs, le tabac cambodgien présente une grande analogie avec celui de Manille ou de Sumatra.

Cette culture devrait être poussée activement et encouragée, car elle peut donner des résultats économiques très importants. On obtient, en effet, dès la première année, des rendements certains.

Si les indigènes affectaient à cette culture des terrains considérables encore en friche jusqu'à présent, le Cambodge en retirerait des bénéfices prodigieux.

Les graines de tabac que l'on cultive au Cambodge sont des graines d'essences choisies provenant de Manille.

**PAVOT.** — Le gouvernement encourage beaucoup la culture du pavot à opium, afin que le pays puisse se passer des produits de l'Inde anglaise et du Yun-Nam. Plusieurs expériences ont déjà été faites, sur l'initiative des agents de l'administration; les premières n'ont pas réussi, mais celles qui ont été faites dans des régions plus élevées ont donné de meilleurs résultats.

L'opium que l'on retire des pavots cambodgiens est de qualité inférieure comme opium à fumer, mais il est très apprécié comme produit pharmaceutique, car il renferme 14 0/0 de morphine et il est extrêmement recherché.

Il y a 3 variétés marchandes d'opium : l'opium de pavot blanc; l'opium de pavot rouge et l'opium de pavot jaune; mais les Cambodgiens ne font aucune sélection et mélangent ces trois variétés dans les plantations et dans les produits.

**INDIGO.** — La culture de l'indigo prend dans le pays une extension que l'on encourage avec raison. Dans la province de Chaudoc, en Cochinchine, l'hectare de terrain cultivé en indigo donne en général un rendement de 36 piculs de 60 kilogs à raison de 2 piastres le picul. (Revue coloniale du 26 mai 1898. — Rapport de M. le Gouverneur général de l'Indo-Chine).

**POIVRE.** — Les poivrières produisent de même des bénéfices considérables. La vente des poivres du Cambodge s'effectue rapidement en France, grâce à des tarifs favorables. Ils jouissent, en effet, d'une demi-détaxe dans les ports de la Métropole.

**VIGNE.** — La vigne ne paraît pas devoir s'acclimater dans l'Indo-Chine. Cependant des essais ont été faits il y a 3 ans au Cap Saint-Jacques. On signale également du côté de Lao-Vay l'existence d'une vigne sauvage qui, greffée et entretenue, pourrait donner quelque rapport.

**CANNE A SUCRE.** — La culture de la canne à sucre n'est pas

non plus prospère au Cambodge ; cela tient au sol qui est pauvre en phosphates. Mais l'Administration conseille aux indigènes d'amender leurs terres avec les détritux de poisson que les pêcheurs jettent ordinairement à l'eau et qui empestent le Mékong. Ces détribus constitueraient un engrais précieux qui favoriserait le développement de cette culture au Cambodge.

MAÏS. — Les Cambodgiens cultivent le maïs, mais d'une façon secondaire. Il sert à l'alimentation des animaux domestiques et quelquefois aussi à la nourriture des habitants, lorsque le prix du riz est trop élevé.

LÉGUMES. — Les Cambodgiens pratiquent peu la culture des légumes qui est, au contraire, une des principales ressources de la Chine. Cependant ils peuvent, en fumant les terres et en les arrosant fréquemment, récolter la plupart des légumes d'Europe.

Ils cultivent les haricots concurremment avec le maïs et laissent les chaumes servir de tuteurs aux tiges de ces graminées.

CARDAMOME. — Le cardamome est cultivé dans les provinces de Pursat et de Thbong-Khmun ; on en distingue deux variétés : le Krevanh-sral ou cardamome léger et le Krevanh-thugon ou cardamomelourd. Ce dernier est réputé en Chine comme étant le meilleur.

Le cardamome vrai se vend à Pursat de 130 à 140 francs le picul ; le cardamome sauvage est entièrement exporté en Chine.

\*  
\* \*

Telles sont les principales cultures cambodgiennes, celles qui occupent le plus la population et lui procurent les plus grands bénéfices. Mais ce ne sont pas les seules auxquelles les indigènes s'adonnent dans le pays. Ils cultivent de même le mûrier, le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le sorgho, la jute, l'aubergine, la pomme de terre, la patate douce et la cannelle.

Mais ces cultures sont moins importantes que celles du riz ou du coton qui constituent en quelque sorte l'agriculture nationale du pays.

### **Champs d'expérience**

Pour favoriser le développement et le progrès de l'agriculture en Indo-Chine, le gouvernement a créé des champs d'essai où l'on fait des expériences agricoles concernant surtout la culture du coton, du pavot et du thé.

Ces institutions initient les indigènes aux bonnes méthodes de culture et aux procédés rationnels d'exploitation du sol qui leur fait défaut. On ne saurait trop louer l'Administration de cette précieuse initiative.

La population indigène est, bien entendu, rebelle aux innovations et montre peu d'empressement pour les cultures et les méthodes qui lui sont recommandées, mais les autorités persistent dans leurs efforts et l'agriculture cambodgienne adoptera peu à peu les méthodes de culture scientifiques nouvelles qui lui sont conseillées et qui sont susceptibles de décupler la productivité de terrains d'alluvions d'une prodigieuse fertilité.

### **Horticulture.**

Les Cambodgiens aiment les fleurs avec passion. Eux, si indolents, ils font des efforts extraordinaires pour entretenir leurs jardins ; aussi arrivent-ils au prix de mille soins, il est vrai, à réduire les plus gros arbres du pays à la proportion de petits arbustes, ils obtiennent ce résultat en semant les essence<sub>s</sub> dans des vases où la plante s'atrophie forcément.

### **Elevage.**

L'élevage des animaux domestiques est peu développé au Cambodge. Il pourrait cependant tenir une place très importante, car le pays possède de nombreuses bêtes à cornes ; pour cela, il faut que les indigènes, dépouillant leurs habitudes

routinières, fassent des réserves de fourrages et plantent l'herbe du Para et de Guinée.

L'élevage pourrait être pour le Cambodgien une nouvelle source de richesse. C'est, du reste, un des côtés du relèvement économique auquel le gouvernement applique son attention et ses efforts.

**Tableau des productions agricoles du Cambodge.**

ARBRES FRUITIERS. — Cocotier, caféier, manguier, jacquier, aréquier, tamarinier, goyavier, oranger, bananier, palmier, ananas, arbre à pain, citronnier, grenadier, jujubier.

PLANTES ALIMENTAIRES. — Riz, maïs, canne à sucre, patate douce, chou, potiron, aubergine, tomate, palmier à sucre, manioc, sagou, poivrier, cannelle.

PLANTES TEXTILES. — Cotonnier, mûrier, ortie de Chine-Tréang (*papyrus*); chachuu.

PLANTES OLÉAGINEUSES. — Cocotier, sésame, arachides.

PLANTES TINCTORIALES. — Indigotier, gommier-laquier.

CULTURE DIVERSES. — Tabac, bétel, cardamome, vanille.

---

## LE COMMERCE

---

Le commerce du Cambodge est déjà avantageux pour la France, car nous commençons à trouver dans ce pays un débouché sérieux et une clientèle assurée.

### **I. — Exportations.**

Les exploitations du Cambodge se font par l'intermédiaire de la province de Kampot ou de la Cochinchine. Elles portent principalement sur le riz, le poivre, le coton égrené et le poisson salé.

LE RIZ est le principal produit d'exportation ; on en exporte environ 150,000 tonnes par an représentant une valeur de 15 millions de francs. Le riz du Cambodge est très recherché et se vend à des prix souvent élevés. Les hausses ne proviennent pas seulement d'accaparements locaux par les Chinois ou de mauvaises récoltes, mais aussi du chiffre considérable de demandes provenant de l'Inde et de l'île de la Réunion.

LE POIVRE fait également l'objet d'un commerce très actif. La province de Kampot en fournit une très grande quantité. Sa valeur à l'exportation atteint près de 5 millions de francs.

Le poivre du Cambodge est très apprécié en Europe, parce qu'il ne subit pas le triage du grain blanc.

LE COTON ÉGRENNÉ est exporté en grandes quantités pour près de 33 millions de kilogrammes ; ce coton est excellent et sa production pourrait augmenter facilement dans des proportions notables.

LE POISSON SALÉ entre dans ce mouvement pour environ 20

millions de kilogrammes transportés dans tout l'Extrême-Orient et représentant une valeur près de 3 millions de francs.

\*  
\* \*

Les autres produits exportés du Cambodge sont les haricots (15,158,300 kilogr. environ); le cardamome (200,000 kilogr.); le sucre de palmier (1,750,000 kilogr.); le tabac (1,300,000 kilogr.); les peaux, les feuilles de bétel, l'huile de poisson, les bœufs, le granit bleu, les nattes et les matelas.

Les matelas cambodgiens extrêmement solides et légers sont universellement répandus en Extrême-Orient. Ils sont en coton et composés de petits cylindres en étoffe juxtaposés comme des tuyaux d'orgues. Cette disposition permet de plier le matelas facilement et de conserver à chacune de ses parties son élasticité. Ce procédé cambodgien est original et présente de grands avantages.

\*  
\* \*

Voici d'après les documents très récents du Gouvernement général de l'Indo-Chine relatifs à la situation économique de nos possessions, l'importance des exportations du Cambodge en 1897 :

<i>Riz</i> . . . . .	150,000 tonnes.			
<i>Poivre</i> . . . . .	pour 1,800,000 piastres, soit 4,869,000 fr.			
<i>Poisson sec</i> . . .	20,000,000 kilogr., soit 1 million de piastres.			
<i>Poisson vivant</i> .	9,327,742 — —	111,500 piastres.		
<i>Coton</i> . . . . .	33,000,000 — —	500,000 —		
<i>Tabac</i> . . . . .	1,300,000 — —	400,000 —		
<i>Sucre de palmier</i>	1,750,000 — —	375,000 —		
<i>Haricots</i> . . . .	15,158,300 — —	300,000 —		
<i>Huile, vessies, saumure de poisson</i> .	150,000 —			
<i>Cardamome</i> . . .	200,000 kilogr., soit 140,000 —			
<i>Peaux</i> . . . . .	580,000 — —	80,000 —		
<i>Bois de teinture</i> .	80,000 piastres ;			
<i>Poulets</i> . . . . .	plus de 50,000 têtes ;			



*Bœufs, buffles, veaux, porcs* : plus de 20,000 têtes ;

*Plumes, cornes et os* : 25,000 piastres.

Viennent ensuite les matelas cambodgiens, les nattes, soies, bourres de soie, cocons, la gomme-gutte, la gomme-laque, l'ivoire, l'écaille de tortue, les poteries de Kompong-Chnang, les bambous, les lattes, la chaux.

## II. — Importations.

Les Cambodgiens importent dans leurs provinces des produits et marchandises provenant de l'Europe, de la Chine et de l'Inde.

Il est à peu près impossible d'estimer la valeur exacte des importations du Cambodge, car plusieurs maisons de Pnom-Penh s'approvisionnent directement à Saïgon, où elle sont leurs fournisseurs ou leurs intermédiaires. Ces marchandises déclarées à l'entrée en Cochinchine échappent à la déclaration en entrant au Cambodge.

IMPORTATIONS EUROPÉENNES. — Les importations européennes portent principalement sur les vins et spiritueux de France, le sel pour la saumure du poisson, les sucres raffinés, les porcelaines, les faïences, les tissus, la mercerie, la parfumerie, les liqueurs, les poteries, la quincaillerie, le fer, les armes, la poudre, les outils, les farines et les articles de Paris.

IMPORTATIONS CHINOISES. — Les importations chinoises comprennent le thé, le sucre raffiné, les fruits, les confitures, les coffres laqués, les cuirs vernis et les médicaments.

IMPORTATIONS INDIENNES. — Les importations indiennes portent surtout sur l'opium dont les indigènes font un usage considérable, non seulement pour le fumer, mais pour s'en servir comme médicament. Cependant, depuis quelque temps, on se livre, au Cambodge, à la culture des pavots à opium ; elle rendra de grands services au pays, car elle le délivrera des droits qu'il paie à l'Inde en important ce produit.

Il résulte des documents officiels que, pendant le mois d'octobre 1897, il a été importé de Saïgon au Cambodge :

3,000 nattes,  
2,000 paillottes,  
1,650 caisses d'huile minérale,  
698 caisses de spiritueux,  
602 quintaux de farine,  
481 caisses de sucre,  
459 balles de tissus,  
344 lots d'épicerie,  
306 caisses de conserves,  
236 piculs de sel,  
52 lots de meubles,  
29 pièces de vin,  
de la quincaillerie, de la papeterie, etc.

### **III. — Transit.**

Pendant ce même mois, il est passé en transit à Pnom-Penh à destination de Cholon par les bateaux des Messageries fluviales :

2,315 tonnes de Paddy du Siam,  
139 tonnes de poisson sec,  
13 tonnes de peaux et cornes de buffles et de bœufs.  
1,200 kilos de viandes fumées,  
et quelques piculs de cardamome.

### **Places de commerce,**

Les principales places de commerce du Cambodge sont :

- 1<sup>o</sup> Pnom-Penh, dont la situation aux quatre bras fait un entrepôt très important.
- 2<sup>o</sup> Banam, pour le riz,
- 3<sup>o</sup> Kampot, pour le poivre,
- 4<sup>o</sup> Pursat, pour le cardamome,
- 5<sup>o</sup> Kampong-Chuang, pour le sel,

6° Cua-Sutin, marché de coton,

7° Kratié, où se font les échanges avec le Laos.

### **Droits sur les alcools.**

Un arrêté du Gouverneur général de l'Indo-Chine, en date du 8 novembre 1897, pris sur l'avis conforme du Conseil du protectorat, a unifié les droits de consommation sur les alcools importés ou de forme européenne et les a frappés uniformément d'un droit de consommation de 2 fr. 50 par litre d'alcool pur ; les anciens droits étaient trop faibles depuis la baisse subie par le cours de la piastre. Un arrêté du même jour a élevé également le tarif des droits de consommation sur les tabacs. (*Revue coloniale* du 6 janvier 1898, n° 1.)

### **Communications.**

NAVIGATION. — Il y a très peu de ports au Cambodge et encore ils ne peuvent recevoir que des jonques de faible tonnage.

Tout le commerce intérieur se fait donc par le Mékong. Ce fleuve est navigable en toute saison de Pnom-Penh à Kratié ; trois fois par semaine, un paquebot de la Compagnie des messageries fluviales de Cochinchine part de Saïgon et importe à destination de Pnom-Penh, point terminus du trajet, les voyageurs, la correspondance, les marchandises et la glace si précieuse dans ces régions.

Le paquebot pénètre dans le grand fleuve par la porte Cua-Tien et fait escale à Mytho, à Vinh-Long, à Sadec, à Vinh-Loï et à Banam avant d'arriver à Pnom-Penh. On y arrive après 36 heures de traversée environ.

Le retour s'effectue en 26 heures, grâce au courant.

Pendant la saison des crues, un bateau va toutes les semaines jusqu'à Battenbang (Siam), à l'extrémité du grand lac. Un autre bateau va de Pnom-Penh à Kratié et Sambor, en desservant les points intermédiaires.

Les communications entre le Cambodge et la France se font par les messageries fluviales qui vont de Pnom-Penh à Saigon et ensuite par les paquebots qui partent de là pour la Métropole.

ROUTES. — Les prédécesseurs de Norodom avaient établi quelques routes, mais elles furent ravinées par les inondations et restèrent dans cet état.

Pour favoriser le commerce, notre administration a créé des voies de communication dans le pays ; actuellement encore, les travaux se poursuivent chaque jour pour doter le Cambodge d'un réseau de routes qui activera puissamment le développement économique du pays.

POSTES ET TÉLÉGRAPHES. — Il y a un bureau de poste à chacune des localités où relâchent les bateaux qui naviguent sur le Mékong. Toutes ces villes et en outre Oudong, Pursat, Kampot, sont reliées à Pnom-Penh par des fils télégraphiques. Le télégraphe relie également Pnom-Penh avec Saigon.

MOYENS DE TRANSPORT. — En dehors des voies de communication fluviales, les moyens de transport au Cambodge sont le cheval, les chars à bœufs, les chars à buffles et l'éléphant.

Les chevaux sont assez rares ; les indigènes les montent habilement, sans étriers.

Les chars à bœufs sont étroits, légers et munis d'un toit qui protège contre le soleil et la poussière ; mais on est obligé de s'y tenir les jambes croisées.

Les chars à buffles sont plus solides, mais plus lourds. Ils servent de moyens de transport et de déménagement et, au besoin, d'habitations mobiles ; des familles entières s'entassent avec leur mobilier sous ce toit ambulante.

Les éléphants sont précieux sur les routes peu frayées ; ils enlèvent les obstacles, sondent la profondeur des eaux et marchent à raison d'une lieue et demie à l'heure.

Enfin il est question d'utiliser au Cambodge quelques automobiles en attendant un réseau de chemin de fer.

### **Petit commerce local.**

**BAZARS.** — Les Chinois tiennent dans les principales villes du Cambodge et notamment à Phnom-Penh des bazars où l'on trouve de tout ; étoffes françaises, cotonnades anglaises, soies du Cambodge, confitures chinoises, conserves de Calédonie, fûts de bière, tout est-là pêle-mêle au milieu des sacs de riz et des tas de poissons salés. On voit aussi dans ces boutiques des peaux de tigre, des bois de cerfs, des défenses de sangliers, des griffes de panthères et des objets de toute nature.

Mais il n'y a que les bazars qui s'occupent du petit commerce. Sous les vérandas, des femmes annamites, cambodgiennes ou chinoises vendent des fruits, du bétel, du tabac, des crêpes et toutes sortes de viandes.

**RESTAURANTS EN PLEIN AIR.** — Enfin des restaurateurs ambulants servent une pitance médiocre aux faméliques, mais ils leur font payer d'avance le prix du repas. Ils appellent la clientèle en criant sans cesse « acudjandau », « acudjandau ».

### **Poids et mesures.**

**POIDS.** — La série des poids en usage au Cambodge est calquée sur celle de la Chine généralement adoptée en Extrême-Orient.

L'unité de poids est le picul dont la valeur est soumise à des variations suivant les localités, les marchandises, la nationalité des acheteurs et les usages commerciaux de la région.

La valeur moyenne du picul est 60 kilos 474 grammes.

Le picul a des subdivisions :

Le Thong ou  $1/2$  picul . . . . . 30\*237

Le Néel  $1/100$  de picul équivaut au can annamite. 0,604 74

Le Damlog  $1/16$  de Néel équivaut au taël chinois. 0,377 9

Le Chi  $1/10$  de Damlog.

**MESURES.** — L'unité de mesure de longueur est le hat ou

coudée, espace compris entre le coude et l'extrémité des doigts. Il y a trois sortes de coudées :

Le hat-thom, grande coudée (du coude à l'extrémité du doigt moyen.)

Le hat-néang-day (du coude à l'extrémité de l'annulaire.)

Le hat-kham-day (du coude à l'extrémité du petit doigt.)

La première est utilisée pour les terrains, les deux autres pour les étoffes.

Le peu de fixité de ces mesures fait que l'on discute le choix de la coudée comme le prix et le mode de livraison.

MONNAIES. — Les monnaies d'or ne circulent pas au Cambodge.

Le « Nèn » ou barre de 385 grammes 86 est la monnaie la plus estimée et la véritable unité monétaire ; c'est un lingot d'argent allongé, arrondi sur l'une des faces et creusé sur l'autre.

Le cours du Nèn est très variable. Le Nèn est accepté actuellement au Trésor du Cambodge pour une valeur de 39 fr. 90.

La monnaie d'échange la plus connue des Cambodgiens est la piastre mexicaine ou Indo-Chinoise française qui pèse 27 grammes. Son taux officiel varie ; il est fixé tous les mois.

Il existe des pièces divisionnaires frappées en France de 50 cent., 20 cent., 10 cent.

Les monnaies de billon sont des pièces de 5 et 10 centimes de francs, à l'effigie de Norodom, et celle de 1 cent. (100<sup>e</sup> partie de la piastre) de la fabrication française.

La monnaie de zinc courante est la sapèque Kas, rondelle percée d'un trou carré. Les sapèques servent aux petites transactions entre indigènes.

Le gouvernement français a fait frapper des piastres françaises, mais les Anglais refusent de les accepter, de sorte que leur usage est assez limité. Mais, avec les progrès de nos établissements, notre piastre s'imposera.

### **Opérations financières.**

**BANQUES.** — Il y a deux banques à Pnom-Penh ; mais le taux n'est pas limité et atteint parfois 50 0/0 par an, ce qui diminue le trafic et les opérations à terme que l'on pourrait faire au Cambodge.

**PRÊTEURS A LA PETITE SEMAINE.** — Les Indiens dits Malabars tiennent boutique, et, assis à la turque sur leur compoir, attendent le passant pour lui vendre des bijoux ou lui prêter de l'argent.

Ces banquiers prêtent à condition que les intérêts seront prélevés de suite sur le prêt et que la dette sera garantie par deux personnes solvables.

Ces chettys, comme on les appelle, sont une véritable plaie.

Le mouvement commercial au Cambodge est assez considérable, mais il n'est pas ce qu'il devrait être. Il faudrait multiplier les voies de communication, améliorer celles qui existent déjà, en créer de nouvelles, creuser des canaux, draguer les baies et appeler des capitaux dans le pays.

Il y a quelques années, une maison française s'étant installée au Cambodge et ayant fait preuve d'intelligence et d'activité, les Cambodgiens ont renoncé aux cotonnades anglaises qu'ils employaient exclusivement jusqu'alors pour adopter les cotonnades françaises. Ce fait ne prouve t-il pas l'avenir qu'il y a dans ce pays ?

---





## L'INDUSTRIE

---

Le Cambodgien est surtout un peuple pêcheur.

La pêche et la conservation du poisson constituent la principale industrie du Cambodge.

LES PÊCHERIES DU GRAND-LAC. — Les pêcheries du Grand-Lac sont pratiquées non seulement par les Cambodgiens, mais encore par des Malais, des Chinois et des Annamites qui viennent tous les ans au Cambodge comme les pêcheurs de plusieurs nations vont à Terre-Neuve et en Islande pour y pêcher la morue.

On évalue à environ 15,000 le nombre de pêcheurs, femmes et enfants qui vont s'installer au Grand-Lac tous les ans. C'est ainsi qu'en novembre se forment chaque année au bord du lac des villages de pêcheurs qui se protègent mutuellement contre les voleurs. Ces villages se forment en divers endroits, là où le poisson noir, le plus estimé, se trouve en abondance. Chaque pêcheur se construit une case et à côté de sa case un autel consacré à Bouddha où l'on vient demander avec chants, tambours et pétards, bonne pêche et grandes recettes.

La pêche se fait avec des filets que les pêcheurs fabriquent eux-mêmes et qu'ils emploient avec une grande habileté.

Le poisson qui est pêché est aussitôt découpé, salé de la même façon qu'à Terre-Neuve, séché au soleil pendant 4 ou 5 jours et vendu en moyenne 3 fr. 20 les 68 kilogs. Ce poisson est très estimé ; il s'en fait une grande consommation en Extrême-Orient et il ne serait pas impossible qu'on pût en vendre en Europe, comme on vend la morue.

Les pêcheurs retirent de leur industrie de grands bénéfices. On citait Alexis Om, pêcheur réputé du Grand-Lac, qui payait



600 barres d'argent (48,000 francs) son droit de pêche pour une année et qui recueillait en moyenne 15,000 piculs de poisson (900,000 kilogs) qu'il vendait 16 ou 17 francs le picul, soit 240,000 francs. Tous frais payés, il restait à Alexis Om 30 à 40,000 francs de bénéfice net tous les ans.

La pêche peut donc procurer de gros revenus, mais le jeu absorbe une grande partie de ces recettes.

**LA PÊCHE A PNOM-PENH.** — La pêche à la capitale dure deux semaines au commencement de l'année et porte sur les espèces de passage.

Elle fait la fortune des familles qui s'y adonnent, mais les Cambodgiens sont si insouciants que cette pêche de janvier est pratiquée par les métis chrétiens, les Malais, les Annamites et les Chinois.

**LA PÊCHE AUX ARROYOS.** — Les arroyos qui se jettent dans le Grand-Lac sont également très poissonneux ; la pêche y est plus facile qu'au Tonlé-Sap, car elle se fait sans de grands frais d'installation.

**HUILE DE POISSON.** — L'huile de poisson fait l'objet d'un grand commerce au Cambodge ; cette huile est utilisée pour l'éclairage et pour le calfatage des barques ; elle se vend environ 0 fr. 50 le litre.

**COLLE DE POISSON.** — Les pêcheurs retirent des vessies natatoires des poissons une colle de belle qualité qu'ils emploient dans la fabrication des lanternes et des lames transparentes qui leur servent de vitrages dans leurs habitations. Cette colle de poisson est très estimée en Extrême-Orient et on en exporte chaque année des quantités énormes.

**DÉTRITUS DE POISSON.** — Les détritits de poisson sont jetés à l'eau ; c'est très malsain et peu intelligent, car ils pourraient être utilisés comme engrais. La principale raison pour laquelle la culture de la canne à sucre n'est pas prospère au Cambodge, c'est que la terre est pauvre en phosphates ; les détritits de poissons pourraient constituer un amendement précieux pour le sol de ce pays.

### **La chasse.**

La chasse à laquelle les Cambodgiens se livrent de préférence est la chasse à l'éléphant, malgré les dangers qu'elle fait courir. Ce pachyderme est, en effet, très utile dans le pays, car il sert de moyen de transport ; de plus, ses défenses ont une grande valeur et sont vendues à des prix très élevés.

Les Cambodgiens poursuivent de même le bœuf sauvage, le buffle et le rhinocéros. Ces chasses, qui se faisaient autrefois avec des flèches empoisonnées, se font aujourd'hui avec des fusils ; c'est un progrès. Quant aux tigres, on les prend au moyen de pièges dans des trappes très lourdes qui leur tombent sur la tête et les étouffent ; de cette façon la peau n'est pas endommagée et peut se vendre à des prix très élevés.

Enfin, les cerfs sont pris dans des filets que l'on referme dès que la bête y a pénétré. Leur peau et leur bois sont très estimés et font l'objet de transactions assez importantes.

Les Cambodgiens ne chassent pas le singe, car ils le respectent. Mais il n'en est pas de même de certains oiseaux dont les plumes servent à fabriquer des écrans et des éventails. Quelques-unes de ces plumes sont fort belles et sont exportées en Europe où elles sont très recherchées.

### **La laque noire.**

La laque noire est fournie par un arbre, le cay-son ou chhen-kreul, qui vient en abondance dans les forêts de Thbong-Khnum.

La gomme laque est très appréciée des Cambodgiens qui l'utilisent pour vernir les charrettes de luxe, les boîtes à bétel, les tables d'hôtel, les portes et les colonnes des pagodes.

L'écoulement de la sève s'effectue par une incision pratiquée dans l'écorce de l'arbre, incision au-dessous de laquelle on attache un tube de bambou formant récipient et qui reste demeure pendant deux mois.

Le liquide ainsi recueilli est livré au commerce. Il subit ensuite diverses préparations qui le rendent propre au vernissage.

**MODE DE PRÉPARATION.** — Le produit du cay-son est mélangé avec de l'huile de bois. Ce mélange, exposé au soleil, prend une grande fluidité; puis, passé au tamis, il s'épure et devient un vernis noir très brillant.

Les Chinois habitant le Cambodge mélangent la laque à une huile végétale très siccativante provenant de Chine et qui possède les mêmes propriétés que l'huile de chènevis, employée en Europe dans la peinture. L'huile de bancoulia, réduite par la cuisson, possède également des qualités analogues.

### **La poix indigène.**

La poix indigène, appelée tior-tiong en cambodgien, et chai en Annamite, est le suc résineux d'un arbre appelé cay-chai. Cet arbre est très commun au Cambodge.

La poix suinte de l'écorce par de petites entailles que pratiquent certains insectes; elle coule le long du tronc et les indigènes n'ont que la peine de la recueillir quand elle est sèche.

Cette poix est très fragile et présente quelque analogie avec la résine du pin.

Après l'avoir pulvérisée, on l'additionne d'huile de bois et d'étope, on pétrit ce mélange et on l'emploie à la fabrication des torches ou au calfatage des barques et des jonques.

Ce produit est très recherché; les Chinois viennent s'en approvisionner sur les lieux, souvent même les Annamites accaparent toute la production et la revendent très cher aux acheteurs chinois.

Cette poix pourrait être utilisée dans bien des industries européennes, car elle a d'excellentes propriétés et ne coûte pas cher.

### **L'huile de bois.**

L'huile de bois est le suc résineux non coagulé d'un arbre

très répandu dont la coupe est sévèrement prohibée par les règlements forestiers.

Pour extraire l'huile de bois, on pratique dans l'épaisseur du tronc de ces arbres une large cavité destinée à recueillir le produit.

Pour activer la sécrétion, les indigènes y allument du feu pendant un quart d'heure environ, et la récolte se fait à des intervalles réguliers de deux ou trois jours.

Lorsque le rendement diminue, on allume de nouveau le feu et ainsi de suite pendant une durée de trois ou quatre ans, au bout de laquelle l'arbre est épuisé et doit être abattu.

Les Cambodgiens et les Annamites emploient l'huile de bois à vernir leurs meubles et leurs barques. En la mélangeant avec un peu de poudre de résine, ils en augmentent la consistance et en font un vernis durable pour la cale et la coque des jonques ; enfin, combinée avec la poudre de résine et l'étoupe, l'huile de bois forme une composition très propre au calfatage des barques.

C'est avec l'huile de bois additionnée de couleurs que les Cambodgiens et les Annamites peignent en rouge, bleu et vert, leurs barques, leurs pirogues et leurs charrettes de luxe.

Les peintres annamites sur bois délayent leurs couleurs avec de l'huile de bois qui donne aux couleurs la vivacité et l'éclat de celles qu'on prépare avec la meilleure huile siccatrice de chénevis d'Europe ou de Chine.

### **La cochenille indigène.**

La cochenille indigène est produite par des fourmis qui accumulent sur les arbres des sécrétions qui en se desséchant forment des excroissances apparentes.

Ce produit est employé à la teinture en rouge des étoffes. On en fait une décoction dont on recueille le résidu surnageant au moment de l'ébullition.

Ce résidu est livré au commerce sous la forme de pain de cire.

La cochenille est également employée pour le vernissage des vases poreux, pour la fixation des outils dans leur manche et pour l'obturation des fissures dans les objets en terre cuite.

Un fait curieux, c'est que ces fourmis, loin de dégrader les arbres sur lesquels elles vivent, détruisent les pucerons et les termites qui ravagent les bois.

### **La soie.**

Les Cambodgiens sont favorisés dans cette industrie, car leurs vers sont épargnés par les maladies qui leur font tant de mal dans les autres pays. Seulement la sécheresse brûle les mûriers et les émanations putrides du Mékong contrarient le développement des vers.

D'un autre côté, les Cambodgiens, insouciant et rebelle aux innovations, conservent leurs vieilles routines pour étouffer les cocons et pour les dévider. De plus, leurs métiers sont un peu trop primitifs. Malgré cela, on fait au Cambodge de jolies étoffes. Ce sont les femmes qui tissent et teignent les soies et elles le font avec une grande habileté ; il est même surprenant qu'avec les moyens dont elles disposent, elles arrivent à tisser de si jolies choses.

Pour favoriser cette industrie et doubler son importance, il faudrait installer au Cambodge quelque magnaneries modèles qui auraient pour but d'améliorer les bombyx et d'apprendre aux Cambodgiens les méthodes de sériciculture les plus perfectionnées.

Cette industrie scientifiquement régénérée donnerait d'excellents résultats et serait pour le pays une richesse nouvelle et considérable.

Les Cambodgiens mangent les vers-à-soie dépouillés de leurs cocons. C'est même un plat de luxe recherché dont ils sont très friands.

### **Le sucre.**

Au Cambodge, les cannes à sucre souffrent, on le sait déjà,

de la pauvreté du sol en phosphates. Cependant, en broyant les cannes à sucre et en faisant cuire le suc jusqu'à ce qu'il ait pris une certaine consistance, les indigènes retirent un sucre assez grossier, il est vrai, mais que l'on préfère néanmoins dans le pays aux produits similaires de la Chine ou d'ailleurs.

Les Cambodgiens extraient encore du sucre d'une variété de palmiers appelés palmiers dom-tenot.

Ils obtiennent par des incisions faites au fruit, un sirop qu'ils font bouillir dans des tubes en bambou. Le produit de cette cuisson est un sucre noir assez agréable au goût.

Le sucre de palme se vend au Cambodge en tablettes rondes superposées.

### **Le caoutchouc.**

L'exploitation du caoutchouc a dans le pays un avenir assuré. Le caoutchouc est recueilli des lianes qui atteignent quelquefois des longueurs démesurées et dont la tige mesure jusqu'à 40 centimètres de circonférence.

Le fruit de ces lianes est acide et comestible ; la feuille rappelle celle de l'oranger, l'écorce est rugueuse. On recueille le suc de ces lianes dans des godets en bambou que l'on place ensuite sur un brasier ; la sève s'évapore et la substance caoutchouteuse reste au fond et se solidifie.

Les Cambodgiens négligent d'exploiter activement ce produit, parce qu'on ne leur en offre pas des prix suffisants.

### **La gomme-gutte.**

La gomme-gutte est produite par le dom-rong. Les indigènes la recueillent au moyen d'incisions d'où la liqueur découle dans des tiges de bambou.

Le tronc du palmier qui produit ce suc est lisse ; aussi les Cambodgiens, pour atteindre la tige, font autour de l'arbre une série d'anneaux avec une corde ou bien encore ils plantent

dans l'arbre des coins de bois dur sur lesquels ils grimpent comme sur une échelle.

### **Distilleries.**

Les Cambodgiens n'ont aucune aptitude pour la distillerie ; du reste, ils aiment peu l'alcool.

Aussi pendant longtemps, les Chinois ont été au Cambodge les seuls propriétaires de distilleries. Mais depuis quelques années la plupart de leurs établissements n'ont pas pu continuer la lutte contre la distillerie de MM. Vandelet et Farant, à Pnom-Penh et ont été obligés de cesser de fonctionner.

Le rapport de M. le Gouverneur-général de l'Indo-Chine qui signale cette victoire française constate que l'industrie chinoise perd du terrain au Cambodge et souhaite que cet exemple ne soit ni seul ni perdu.

ALCOOL DE RIZ. — Les Chinois distillent un alcool de riz qui reste assez impur et chargé de matières grasses, à cause de l'imperfection de sa fabrication, mais qui, rectifié, serait l'objet de fructueuses spéculations, car on le considère en Europe comme le meilleur après l'alcool de vin.

### **Orfèvreries.**

Les orfèvres Cambodgiens sont très habiles, mais leur outillage est imparfait et leur principal défaut est l'uniformité. Tous leurs bijoux sont fabriqués selon des types qui remontent à la plus haute antiquité et qui n'ont jamais varié.

Ils ont pourtant un goût incontestable pour l'ornementation ; les orfèvres royaux font souvent des œuvres remarquables dont le cachet artistique rappelle les œuvres des anciens Khmers et qui coûtent des prix fabuleux.

L'or des orfèvres cambodgiens est d'un rouge spécial et l'argent d'un mat particulier dû à l'emploi de procédés traditionnels dans le pays.



### **Céramique.**

Le Cambodge fabrique des briques et des tuiles qui sont de bonne qualité, mais mal cuites.

Il existe à Kompong-Chnang, à l'entrée du Tonlé-Sap, une fabrique de pots de fleurs, vases, terrines et fourneaux.

Tous ces objets sont fabriqués à la main, car le tour n'est pas encore très connu dans le pays.

### **Ressources minières.**

Le Cambodge est riche en minerais de fer ainsi qu'en gisements de chaux, de kaolin et de craie.

Mais ces richesses sont très peu exploitées.

**MINERAI DE FER.** — Les minerais de fer de la province de Kampong-Soai sont très réputés. On les désigne dans le pays sous le nom de pierre lourde et de pierre légère. Cette dernière est moins riche que la première, mais elle donne un fer très apprécié dont les indigènes se servent pour la fabrication des armes, outils et instruments tranchants.

M. Fuchs, ingénieur en chef des mines, a visité, en 1882, les mines de fer du Cambodge et en a été émerveillé.

Ces minerais ont été analysés en France par nos premiers établissements métallurgiques ; ils sont très purs et donneraient d'excellents aciers dont l'écoulement en Chine et en Indo-Chine serait assuré. (P. Bonnetain).

Les capitalistes européens qui engageraient quelque argent dans ces exploitations obtiendraient sûrement des résultats inespérés.

**CHAUX.** — La chaux du Pnom-Kanlang est employée à Saïgon dans tous les ouvrages de construction. Les Cambodgiens l'exploitent avec profit.

**KAOLIN.** — On trouve des carrières de kaolin dans les territoires du Haut-Mékong et plus particulièrement près de Kratié.

**SALPÊTRE.** — Le salpêtre est recueilli au Cambodge dans des cavernes et des mines qui produisent des revenus très importants. On trouve des gisements considérables de salpêtre

dans la province de Kampot, mais il paraît que certains industriels, comme autrefois le fisc royal, fabriquent du salpêtre avec le guano de chéiroptères, établis dans les ruines des monuments khmers.

ARDOISES ET CALCAIRES. — Il faut enfin signaler, pour clore cette énumération, qu'on trouve au Cambodge des tourbières, des schistes ardoisiers et des carrières assez importantes de calcaire (Kampot), de marbres (Pursat) et de grès (Cheung-Prey).

Les montagnes renferment plusieurs mines exploitables, celles de Kompong-Soaï, entre autres, dont le rendement paraît devoir être très rémunérateur. Malheureusement, le mauvais état des voies de communication et la cherté du combustible ont empêché jusqu'ici des exploitations sérieuses.

Les Kouys, tribus sauvages vivant au Nord de Kompong-Soaï, à proximité des gisements les plus riches, ont été jusqu'ici les seuls à en profiter.

\*  
\* \*

Comme on a pu s'en rendre compte par cette rapide étude, l'industrie cambodgienne a un champ très vaste d'exploitation, mais elle est loin d'être florissante.

A cela rien d'étonnant, car les indigènes n'ont pas les moyens dont disposent les peuples qui veulent réussir.

Cependant on n'est pas éloigné de croire que le Cambodge pourrait, dans l'avenir, obtenir là encore une prospérité considérable, et il n'est pas inutile de signaler aux particuliers les bénéfices que l'on pourrait retirer du développement raisonné de l'industrie dans ce pays.

D'ailleurs, d'importantes maisons de la place de Saïgon ont ouvert des succursales à Pnom-Penh. Une industrie nouvelle, celle de l'égrenage du coton, a été créée dans une des îles du Grand-Fleuve, l'île de Khsach-Kandal. Une huilerie pour le traitement des graines de coton est venue s'ajouter à l'entreprise première et ses débuts ont été couronnés de succès.

---

# LE PROTECTORAT FRANÇAIS

---

## **I. — Établissement du Protectorat Français.**

Le Cambodge luttait depuis longtemps contre l'Annam et le Siam, lorsque peu après la guerre de Crimée, le roi Ang-Duong, père du souverain actuel, pensa que la France, qui avait une si grande influence dans le monde, pouvait seule le délivrer de ses ennemis et l'appela à son secours.

Il envoya un mandarin au Consul de France de Singapour avec mission de lui déclarer que le roi du Cambodge désirait se placer sous le protectorat français.

Le gouvernement désigna aussitôt M. de Montigny pour cette mission. Mais, au lieu d'aller directement auprès du roi du Cambodge, ce singulier diplomate s'arrêta à Bangkok, fut invité à un festin par la cour de Siam, et là, oubliant que la discrétion est une qualité fondamentale en tout, laissa échapper le but de sa mission.

Le roi de Siam, beaucoup plus habile, ne fit rien paraître ; mais lorsque notre Ambassadeur partit, il embarqua à son bord un mandarin qui porta au roi du Cambodge une lettre de menaces.

Ang-Duong, se croyant trahi par notre gouvernement, refusa de signer le traité qu'il proposait à Napoléon III, et qui était extrêmement avantageux pour nous.

A la mort de Ang-Duong, le prince Norodom, âgé de 24 ans, monta sur le trône. Son frère Votha, irrité du choix des ministres, prit les armes et souleva le royaume. Au cours de cette sédition, plusieurs chrétiens furent massacrés.

L'amiral Bonard, gouverneur de la Cochinchine, intervint alors et ayant refusé de remettre aux révoltés et à leurs alliés les Siamois, le chef de cette insurrection qui s'était réfugié auprès de lui, marqua ainsi la volonté de la France de ne pas tolérer plus longtemps l'ingérence du Siam dans les affaires du Cambodge. Il proposa à Norodom un projet de traité qui fut accepté et envoyé en France pour être ratifié.

Cette ratification fut longue et laborieuse. Elle arriva cependant au moment où la cour de Siam voulait célébrer seule à Bangkok le couronnement de Norodom et il fut décidé que le souverain recevrait la couronne à Oudong des représentants de la France et du Siam comme son père l'avait reçue de ceux du Siam et de l'Annam.

TRAITÉ DE 1867. — A l'instigation d'un forgeron Pacombo, ancien moine, qui se faisait passer pour un prince royal, des troubles graves se produisirent. Norodom demanda des secours à Bangkok et à Saïgon, mais l'amiral Jurien de la Gravière lui fit comprendre qu'il n'avait désormais qu'une seule protection, celle de la France. Et le 15 juillet 1867, pour désintéresser le Siam de ses prétentions sur le Cambodge, la France passa un traité avec lui et, faute grave, lui abandonna la suzeraineté des provinces de Battambang et d'Angkor que les Siamois possédaient à titre absolument précaire.

Ce traité malencontreux fut signé à Paris sans consulter Norodom et sans prendre l'avis du gouverneur de Cochinchine.

Le roi du Cambodge protesta et cette protestation pourrait un jour ou l'autre servir de base à de nouvelles négociations; l'annexion de ces provinces serait précieuse pour notre protectorat, tandis qu'elles sont inutiles dans la main du Siam qui n'en tire aucun profit.

Il serait désirable que notre diplomatie nous fit récupérer ces deux provinces de Battambang et d'Angkor que le Siam détient d'ailleurs presque sans droit.

TRAITÉ DE 1884. — Enfin, en 1884, M. Thomson, gouverneur de l'Indo-Chine, fit reconnaître définitivement à Norodom le protectorat français. Ce fut, aux dires de quelques-uns, un véritable coup de force. Une nuit, M. Thomson fit cerner, dit-on, le palais de Norodom par deux compagnies de tirailleurs annamites, commandées, l'une par le capitaine d'Albignac et l'autre par le capitaine Jamousky. Le gouverneur pénétra dans le palais, avec sa suite, réveilla le roi qui dormait et lui enjoignit de signer un projet de traité. Le lendemain un soulèvement formidable se produisit d'un bout à l'autre du royaume.

Cette dramatique version est assez invraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1884 le roi du Cambodge accepta notre Protectorat ; que les bonzes se révoltèrent ; qu'au cours de cette insurrection périt Mgr Guyonnard, missionnaire apostolique, qui fut décapité par les rebelles, le 31 janvier 1886 ; que ces révoltes furent sévèrement réprimées et qu'à l'heure présente une garnison insignifiante suffit pour maintenir l'ordre désormais généralement établi.

## **II. — L'œuvre du Protectorat Français.**

Les troubles une fois châtiés, notre Protectorat se mit à l'œuvre et là où commandaient autrefois la barbarie et l'injustice, régneront maintenant l'ordre et le bon droit.

L'ambition de la France est de relever un Etat qui brilla jadis d'un prodigieux éclat et de faire renaître dans le pays la sécurité et le travail, conditions essentielles de toute civilisation et de tout progrès.

On peut dire que cette œuvre qui se réalise chaque jour, lentement, il est vrai, mais sûrement, sera bientôt complète.

Mais pour cela, il faut lutter contre les éléments, contre les rebelles, contre les traditions de barbarie, l'absolutisme de l'autorité indigène, l'apathie des naturels et contre la pénurie des ressources surtout.

Mais notre Protectorat ne recule devant aucun effort pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a résolu d'achever.

ESCLAVAGE ET PIRATERIE. — Lorsque nous sommes arrivés au Cambodge, l'esclavage et la piraterie étaient en honneur dans le pays; les Khmers qui, au XII<sup>e</sup> siècle, faisaient la chasse à l'homme, avaient légué cette coutume à leurs descendants qui, allant plus loin, en étaient arrivés à réduire à l'esclavage les enfants des esclaves, les débiteurs insolvables et les coupables de rébellion.

La France a supprimé au Cambodge ces pratiques barbares; le budget en a souffert, car le fisc gagnait six francs par tête d'esclave, mais la dignité de notre pays s'est une fois de plus affirmée dans cet acte d'humanité.

IMPÔTS ET SPOLIATIONS. — Lorsque la France étendit son Protectorat sur le Cambodge, Norodom ruinait le pays par son luxe; le roi avait un harem de 400 femmes, une armée de danseuses, une garde d'honneur de pages et de fonctionnaires, un orchestre siamois, une flottille de vapeurs et de barques et 300 éléphants. Son orfèvrerie et sa table occupaient plusieurs milliers de sujets.

Les princes avaient droit presque au même luxe et aux mêmes débauches.

Forcément les mandarins qui devaient fournir ces énormes revenus au souverain étaient obligés de spolier le peuple; la propriété individuelle était constamment violée, les cultures étaient grevées de droits exorbitants, les poivrières étaient imposées à raison de 700 à 800 francs l'hectare; les bananes payaient des impôts odieusement lourds.

Aussi, qu'arriva-t-il? C'est que les Cambodgiens aimèrent mieux chômer que d'abandonner leurs récoltes et leurs terres à la tyrannie des agents du roi.

Mais notre Protectorat a mis bon ordre à toutes ces dépenses.

Le roi n'a plus que 300,000 piastres par an (1,500,000 francs). Quant aux princes, il leur'est accordé chaque année 25,000 piastres pour eux tous. (P. Bonnetain, *l'Extrême-Orient*.)

Le respect de la propriété individuelle étant établi, le Cambodgien, désormais sûr de pouvoir jouir de ses terres, s'est remis résolument au travail.

LA JUSTICE. — Le Gouvernement du Cambodge était une monarchie absolue dont le chef, malgré les qualificatifs divins dont il entourait son nom, avait l'habitude très asiatique de faire décapiter ses sujets pour des futilités. Le roi disposait, en effet, de la vie et des biens de ses sujets. Les Cambodgiens étaient jugés d'après le Pra-Thom Masat, livre sacré qui traitait des crimes, des malfaiteurs, des peines, des épreuves judiciaires et des tortures.

Ce code combodgien renfermait quelques bons principes. C'est ainsi qu'on relève les dispositions suivantes :

« *Les vieillards, les mendiants et les gens sans aveu sont exclus du droit d'être témoins ;* »

« *Le témoignage des bonzes n'est admis que s'il doit innocenter l'accusé, car causer un préjudice au prochain, même dans l'intérêt de la justice, peut faire tâche à leur vie religieuse.* »

« *Les juges convaincus d'avoir infligé une peine à tort seront condamnés au double de cette peine.* »

« *Dans plusieurs cas, les peines corporelles peuvent être rachetées par des amendes.* »

Mais, à côté de ces règles humanitaires, on trouve des horreurs. Ainsi, le code cambodgien autorisait les épreuves judiciaires les plus effrayantes. Pour reconnaître si un individu était coupable, on lui faisait subir des épreuves plus barbares que celles du moyen-âge. Autre chose : dans les condamnations pécuniaires, une part de l'amende revenait au roi, une autre au plaignant, la dernière aux juges. Les mandarins avaient donc intérêt à élever les peines.

Il fallait inaugurer une ère d'humanité et appliquer aux indigènes une législation plus équitable et plus humaine que celle des codes cambodgiens.

Grâce à notre influence, les supplices que comportaient ces codes ont disparu ; de grandes réformes ont mis le pays à l'abri de la cupidité des mandarins et ont donné aux relations de la France avec ses protégés un caractère de cordialité qu'elles n'avaient pas au début de notre Protectorat ; enfin, il y a à peine deux ans, un décret a réorganisé le service de la justice dans le pays.

Voici le texte de ce décret. Il date du 6 mai 1898.

- « Le Président de la République française,
- « Sur le rapport du Ministre des Colonies et du Garde des
- « Sceaux, Ministre de la Justice et des Cultes ;
- « Vu l'article 18 du sénatus-consulte du 3 mai 1854 ;
- « Vu le décret du 8 novembre 1889, portant réorganisation
- « de la justice au Cambodge ;
- « Vu le décret du 17 mai 1895, portant réorganisation de la
- « de la justice en Cochinchine et au Cambodge ;
- « Vu le traité du 11 août 1863 ; ensemble la convention du
- « 17 juin 1884 (art. 1<sup>er</sup>) entre la France et le Cambodge ;
- « Vu également l'ordonnance de S. M. le roi du Cambodge
- « en date du 11 juillet 1897.

« Décrète :

« Art. 1<sup>er</sup>. — Sur tout le territoire du Cambodge, en toute  
« matière, lorsqu'un Européen, un sujet français ou un étran-  
« ger quelconque sera partie ou en cause, la juridiction fran-  
« çaise, établie par le décret du 8 novembre 1889, est seule  
« compétente.

« Art. 2. — Les crimes commis au Cambodge par les Cam-  
« bodgiens, au préjudice d'un étranger, à quelque nationalité  
« qu'il appartienne, et par des étrangers quelconques autres  
« que les Français et assimilés, au préjudice de Cambodgiens



« ou d'Annamites ou Asiatiques assimilés, seront jugés par la  
« Cour criminelle, siégeant à Pnom-Penh, qui se conformera  
« pour le jugement des affaires qui lui seront soumises à la  
« législation en vigueur en Cochinchine.

« Art. 3. — La cour criminelle de Pnom-Penh est composée :

« 1<sup>o</sup> d'un conseiller à la Cour d'appel, président ;

« 2<sup>o</sup> du juge président du siège de la cour criminelle ;

« 3<sup>o</sup> d'un magistrat désigné par le président de la Cour  
« d'appel, pris parmi les juges présidents, les juges, les lieute-  
« nants de juge ou juges suppléants de la Cochinchine et du  
« Cambodge ;

« 4<sup>o</sup> de deux assesseurs choisis par la voie du sort sur une  
« liste de vingt notables cambodgiens dressée chaque année,  
« dans la deuxième quinzaine de décembre, par le Résident  
« supérieur du Cambodge, sur la proposition du Procureur  
« général. Une liste complémentaire de dix notables sera dressée  
« dans les mêmes conditions.

« Les fonctions de ministère public près la cour criminelle,  
« seront remplies par le Procureur général ou un de ses subs-  
« tituts, et, à défaut, par le Procureur de la République de  
« Pnom-Penh.

« Art. 4. — La procédure et la législation à observer devant  
« les juridictions du Cambodge sont celles appliquées en Co-  
« chinchine devant les tribunaux de première instance et les  
« justices de paix à compétence étendue.

« Les Résidents et Vice-résidents du Cambodge sont investis  
« des attributions judiciaires des juges de paix à compétence  
« étendue de la Cochinchine.

« Art. 5. — Il n'est rien modifié aux dispositions concernant  
« les juridictions instituées pour le jugement des affaires civiles,  
« commerciales et criminelles, intéressant les Cambodgiens  
« entre eux.

« Art. 6. — Les tarifs et le mode de perception des frais de  
« justice devant les tribunaux du Cambodge seront déterminés

« par arrêté du Gouverneur général, pris sur la proposition du  
« Résident supérieur et du Procureur général.

« Art. 7. — Sont déclarées applicables sur tout le territoire  
« du Cambodge, à l'égard des Cambodgiens, des Chinois et en  
« général de tous les Annamites et Asiatiques non citoyens  
« français ou assimilés, les dispositions du décret du 31 mai  
« 1892, relatif à la répression disciplinaire des infractions énu-  
« mérées au tableau annexé au dit décret.

« Les pouvoirs attribués par ce décret au lieutenant-gouver-  
« neur de la Cochinchine en conseil privé, ou au lieutenant-  
« gouverneur statuant seul, appartiendront au Résident supé-  
« rieur et les Résidents seront investis des pouvoirs conférés  
« aux administrateurs des affaires indigènes.

« Art. 8. — Sont et demeureront abrogées toutes les dispo-  
« sitions antérieures relatives à l'état des personnes et à l'ad-  
« ministration de la justice mixte, notamment les ordonnances,  
« du 31 décembre 1891, du 1<sup>er</sup> avril 1873 et du 1<sup>er</sup> mai 1877,  
« ainsi que l'arrêté du Gouverneur de la Cochinchine du 2  
« janvier 1882, et, en général, toutes les dispositions contraires  
« au présent décret.

« Art. 9. — Le ministre des Colonies et le garde des sceaux,  
« ministre de la justice et des cultes, sont chargés, chacun en  
« ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera  
« inséré au *Journal officiel* de la République française, au  
« *Bulletin des lois* et au *Bulletin officiel* du ministère des  
« colonies.

« Fait à Paris, le 6 mai 1898.

« Félix FAURE.

AGRICULTURE. — COMMERCE. — INDUSTRIE. — Le Cambod-  
gien, paresseux de sa nature, n'a jamais cherché à exploiter  
avec esprit de méthode, les richesses de son pays. Cette insou-  
ciance était excusable à l'époque où les princes et les manda-  
rins accaparaient le produit de ses efforts.

Mais aujourd'hui, sous notre protection, les initiatives ont commencé à se lever. Déjà quelques Européens ont donné de bons exemples; des méthodes nouvelles de culture ont été importées dans le pays; des voies de communication nombreuses sont projetées; on parle d'adopter des automobiles comme moyen de transport provisoire; toutes ces innovations, jointes à la certitude qu'ont les indigènes de ne pas être privés de leurs biens et du bénéfice de leur travail, étendront le domaine productif du Cambodge, faciliteront les échanges et donneront à l'agriculture, au commerce et à l'industrie de ce pays l'essor colossal qu'ils pourraient avoir depuis longtemps.

Cette œuvre, notre Protectorat la réalisera aussi rapidement qu'il le pourra, mais il serait nécessaire que, de son côté, l'initiative privée s'occupât, elle aussi, de cette importante question qui, une fois résolue, serait la richesse économique du pays et constituerait véritablement, selon l'expression de M. Doumer, « la solidarité nécessaire des intérêts généraux et particuliers des nations de l'Indo-Chine. » (*Revue coloniale*, 31 mars 1898.)

VOIES DE COMMUNICATION. — Les anciens chemins du Cambodge ayant disparu ou étant impraticables, notre Protectorat, dans l'intérêt du commerce et de la sécurité, a dû s'efforcer de reconstituer les voies de communication dans le pays.

Le Mékong, autrefois encombré de roches dangereuses, est aujourd'hui débarrassé de ses terribles écueils; les lits de certains passages colmatés par la vase ou le sable ont été dragués; les travaux se poursuivent activement autant que le permettent les ressources budgétaires.

D'un autre côté, plusieurs voies de communication ont été restaurées; entre autres, la route de Oudong à Kampot; des voies nouvelles ont été créées, parmi lesquelles celle qui va à Battambang en passant par Pursat et une autre qui suit les rives du Mékong.

Enfin, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, qui pousse la construction des lignes de chemins de fer de Haïphong à Hanoï et à Lao-hoy, de Hanoï à Nam-Dinh et à Vinh, de Tourane à Hué et Quang-Tri et de Mytho à Cantho (loi du 25 décembre 1898), s'occupe de mettre à l'étude la ligne de Saïgon à Pnom-Penh.

Enfin, le Cambodge possède, à l'heure qu'il est, 18 bureaux télégraphiques. Il y en a 62 en Cochinchine, 20 au Laos, 22 en Annam, et 106 au Tonkin.

TRAVAUX PUBLICS. — Pnom-Penh, il y a dix ans, n'était encore qu'une misérable agglomération de cases et de paillottes au milieu de mares infectes dont les émanations décimaient les habitants; à part quelques fonctionnaires privilégiés, même les Européens vivaient dans ces gourbis.

Mais en 1890, des conventions furent signées entre le Roi et le Gouverneur et moyennant une rente viagère, Norodom céda en toute propriété au Protectorat la plupart des compartiments chinois. Un plan de la ville fut dressé; un canal fut creusé; on combla les mares avec les déblais on créa des rues et un boulevard extérieur fut projeté en vue de faire de la capitale une ville fermée et de la mettre à l'abri des invasions. C'est ainsi que bientôt, de ces marais pestilentiels qui couvraient la plaine surgirent des habitations confortables, des avenues, des quais, des promenades et des ponts.

En 1894, l'administration avait construit le Trésor, les magasins et ateliers des travaux publics, l'imprimerie, la caserne des agents de police, le marché-couvert, les casernements des milices, la prison, l'abattoir, la pagode nationale, etc.

En même temps, la banque de l'Indo-Chine et la Compagnie des messageries rétablissaient leurs succursales à Pnom-Penh dans des hôtels confortables et spacieux.

Il y a encore beaucoup de choses à faire; il reste à établir des conduites d'eau partout, à doter la ville d'un éclairage et

d'un réseau d'égouts et à entreprendre une série de travaux devant favoriser à la fois l'hygiène et l'embellissement de la capitale du Cambodge.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — Le peuple Cambodgien vivait dans une ignorance profonde, voisine de la barbarie ; c'est à peine si les mandarins et les bonzes savaient lire dans les livres saints.

Les missions chrétiennes ont entrepris de bonne heure de soustraire le peuple à son ignorance, et c'est grâce à leur opiniâtreté que l'instruction s'est répandue peu à peu dans le pays.

Le Gouverneur général a créé une école à Pnom-Penh ; d'autres seront établies au fur et à mesure des ressources et des besoins. Mais une organisation complète et sérieuse du service de l'instruction publique est nécessaire dans ce pays, car le nombre des enfants européens s'accroît de jour en jour et il importe d'implanter au Cambodge notre enseignement obligatoire laïque et gratuit.

Le Gouverneur général de l'Indo-Chine a compris l'importance de cette innovation et ne tardera pas à doter le pays d'une organisation d'enseignement qui s'impose et qui fera honneur à son administration.

ETABLISSEMENTS HOSPITALIERS. — Il a été créé en Indo-Chine, par les soins de l'administration française, deux hôpitaux centraux à Hanoï et Saïgon, trois hôpitaux secondaires à Haïphong, Quang-yen et Tourane, un hôpital indigène entretenu par le budget local à Choquan (Cochinchine), un hôpital mixte entretenu également par le budget local à Pnom-Penh, et trois ambulances dans l'Indo-Chine.

L'ADMINISTRATION. — Avant notre arrivée au Cambodge, l'administration du pays était entre les mains des mandarins qui obéissaient au Roi dont le pouvoir était absolu.

Les abus étaient plutôt favorisés qu'entravés par les règlements.

Les bonzes, vivant à l'abri du pouvoir royal, avaient également une grande puissance et ils en profitaient, de sorte que le peuple était pressuré de tous côtés.

La famille royale et la foule des princes qui, grâce à la polygamie, avaient atteint des proportions incroyables, n'étaient soumis à aucun impôt, si bien que le pauvre peuple était le seul qui fût, comme chez nous au temps de la féodalité, « taillable et corvéable à merci. »

Plus tard, avant l'établissement définitif de notre Protectorat, deux administrations fonctionnèrent parallèlement, la nôtre et celle du Roi.

Mais en 1890, notre suprématie fut définitivement consacrée, et depuis cette époque, toutes les affaires du Cambodge sont discutées par les ministres de la couronne réunis sous la présidence de notre représentant. Les décisions sont transmises aux autorités indigènes qui les appliquent sous le contrôle de fonctionnaires français. Les revenus sont centralisés entre nos mains afin d'assurer au Roi le paiement de sa dotation et au Protectorat la marche de tous les services administratifs du pays.

Le Résident supérieur a sous ses ordres les résidents de Kampot, Pursat, Kratié, Sambor, Kampong Long, etc.

LE GOUVERNEMENT DE L'INDO-CHINE. — Le représentant de la République en Indo-Chine est M. Paul Doumer, ancien ministre des finances.

Quel est le rôle du Gouverneur général en Indo-Chine et quelle est plus spécialement son action sur le Cambodge?

Les Notices publiées à l'occasion de l'Exposition de 1900 donnent à ce propos les renseignements les plus complets et les plus récents.

Le Gouverneur général est le dépositaire des pouvoirs de la

République dans l'Indo-Chine française. Il a seul le droit de correspondre avec le gouvernement.

Il correspond aussi directement avec les ministres de France, consuls généraux, consuls et vice-consuls de France en Extrême-Orient.

Il organise les services de l'Indo-Chine et règle leurs attributions.

Il peut déléguer tout ou partie de ses pouvoirs au lieutenant gouverneur de la Cochinchine et aux Résidents supérieurs.

Le Gouverneur général est responsable de la défense intérieure et extérieure de l'Indo-Chine. Il dispose, à cet effet, des forces de terre et de mer qui y sont stationnées.

Aucune opération militaire, sauf le cas d'urgence où il s'agirait de repousser une agression, ne peut être entreprise sans autorisation.

Il est chargé de l'organisation et de la réglementation du service des milices affectées à la police et à la protection des populations à l'intérieur de nos possessions de l'Indo-Chine.

Le Gouverneur général dresse, chaque année, conformément à la législation en vigueur, les budgets locaux. Il est assisté d'un conseil supérieur et d'un conseil de défense de l'Indo-Chine.

Telle est la base de l'organisation actuelle du Gouvernement général en dehors de laquelle subsistent, sous son contrôle effectif, les anciens pouvoirs locaux, tels que ceux de l'empereur Than-Thai en Annam-Tonkin, du roi Norodom au Cambodge et des deux rois de Laos, ainsi que quelques rouages administratifs essentiellement indigènes.

Dans cette organisation, « les cinq pays » Cambodge, Cochinchine, Annam, Tonkin, Laos, autrefois distincts et autonomes, deviennent de grandes provinces, administrées par des préfets qui portent le titre de lieutenant-gouverneur, en Cochinchine, de Résident supérieur dans les autres pays. Ces fonctionnaires, outre leurs relations politiques ou diploma-

tiques avec les souverains des pays du Protectorat, ont la charge des budgets locaux et de l'administration régionale depuis le décret du 31 juillet 1898.

**SERVICES GÉNÉRAUX DU GOUVERNEMENT DE L'INDO-CHINE.** — Les services généraux du gouvernement de l'Indo-Chine, placés sous l'autorité directe du gouverneur général, comprennent les directions et services suivants :

- Le cabinet du gouverneur général,
- Le directeur des affaires civiles,
- Le directeur du contrôle financier,
- Le directeur de l'agriculture et du commerce,
- Le directeur des travaux publics,
- L'administration des douanes et régies,
- L'administration des postes et des télégraphes,
- Le service judiciaire,
- Les services maritimes,
- Les services militaires.

**SERVICES LOCAUX DE L'INDO-CHINE.** — Les services locaux de l'Indo-Chine relèvent directement, au Cambodge, au Tonkin, en Annam et au Laos, des Résidents supérieurs ; en Cochinchine, des lieutenants gouverneurs. Ils comprennent :

- L'administration générale,
  - Les services d'assiette et de recouvrement des impôts directs,
  - La trésorerie,
  - Les directions locales de l'agriculture.
-



## LA PRESSE

---

L'Administration est secondée dans son œuvre par la Presse, qui, fidèle aux bonnes traditions et soucieuse de collaborer au bien public, apporte à la gestion des intérêts généraux, sans s'attarder à de vaines polémiques, l'appui de ses lumières et de son précieux concours.

Les journaux les plus répandus dans le pays et qui s'occupent le plus régulièrement du Cambodge sont : *Le Mékong*, journal quotidien, qui se publie à Saïgon depuis environ huit ans (directeurs : MM. Leriche), et *Le Courrier de Saïgon*, journal bi-hebdomadaire, remontant à une douzaine d'années (directeur : M. L. Jammes).

Ces périodiques, très estimés en Indo-Chine, très pondérés, traitant avec compétence les questions économiques les plus profitables pour le pays, rendent, par leur correspondants au Cambodge, de grands services au royaume et à l'administration française.

Quelques extraits indiqueront leur souci de se rendre utiles à notre œuvre de pénétration.

### **Lettre du Cambodge**

(Du *Mékong*) :

Dans l'avant-dernière correspondance que je vous adressais, je parlais des dégâts qu'avaient occasionnés sur les cultures du Cambodge quinze jours d'une pluie continuelle et hors saison.

Ces dégâts à ce moment-là n'étaient encore qu'hypothétiques, car les nouvelles de l'intérieur n'avaient pas eu le temps d'arriver à Pnom-Penh.

Aujourd'hui, on sait à peu près quelles sont les cultures qui ont été le plus éprouvées.

Ce sont, en premier lieu, les riz, qui, dans certaines contrées ont beaucoup souffert ; des champs entiers qui étaient presque à maturité ont été submergés, et les indigènes en étaient réduits pour les récolter à circuler dans leurs rizières en barque et à enlever à la main les épis, sans couper la paille.

En second rang, viennent les cotons. Près d'un cinquième des champs a dû être réensemencé, les pieds trop jeunes ayant péri.

Les eaux baissent sérieusement ; bientôt le canal sera à sec, et vraiment ce ne sera point trop tôt, car depuis qu'il n'y a que fort peu d'eau, les sampans indigènes dont le tirant d'eau est très faible continuaient d'y séjourner, et naturellement ceux qui les habitaient n'avaient cure d'aller déposer leurs ordures, ainsi que les détritux divers de leur nourriture, plus loin.

Si cette situation eût duré quelque temps encore, on en serait arrivé à ne plus pouvoir circuler sur les quais sans se boucher le nez.

Le retrait des eaux aura du moins cet avantage de les obliger à transporter leurs pénates ailleurs.

N'empêche que voilà une question qu'il faudra évidemment trancher un jour, celle du comblement ou du creusement du canal.

Les avis sont, à ce qu'on m'affirme, très partagés ; les uns ne voyant pas l'utilité de cette voie voudraient la combler, y établir un boulevard, et tout au bout de ce boulevard, c'est-à-dire à plus d'un kilomètre du fleuve, construire la nouvelle et future (oh ! combien) Résidence supérieure.

C'est évidemment un point de vue, et si surtout on éclairait ce boulevard avec quelque chose qui éclaire (l'acétylène, par exemple), j'avoue que le coup d'œil serait assez joli.

Mais, à côté de ceux-là, il y a ceux qui disent que pour combler le canal il faudrait faire un trou quelque part et un autre à la caisse du Protectorat ; or, cela semble assez bizarre de faire un trou pour en boucher un autre, et comme le premier trou a déjà coûté pas mal d'argent, le second, sans être ruineux, ne serait pas bon marché. Il n'y aurait ensuite pas de raison pour que, lancé dans cette voie, on en fasse un troisième, puis un quatrième, etc., le dernier servant toujours à combler le précédent. Un trou en chasse un autre.

Dieu sait où ce système mènerait les finances du Protectorat.

Puis il y a encore une raison qui fait que ce système de comblement ne semble pas très pratique.

Il y a des ponts sur ce canal; il y a d'abord en plein centre le pont du Trésor, qui, de loin, produit son effet; il y a aussi le grand pont du village catholique, et si l'on comble le canal que fera-t-on de tous ces ponts? il faudra les démolir, car, sans le canal, leur existence ne s'expliquerait plus.

Donc, de démolition en démolition, on en arriverait à dépenser pour détruire un travail beaucoup plus que le travail n'a coûté à exécuter.

Et, par suite, conserver le canal nous semble encore ce qu'il y a de plus pratique.

Mais si on le conserve en vertu du principe que, pour être en bon état, un trou, serait-il petit trou pas cher, doit être entretenu, il faudrait l'entretenir, c'est-à-dire, sinon le creuser plus bas que son niveau premier, au moins le maintenir à cette profondeur et ne point permettre aux indigènes qui habitent le long de ses berges d'y déposer, masqués par les végétations annuelles, les détribus innommables que chacun sait pendant les basses eaux.

Si même il était possible de le creuser suffisamment pour qu'il y ait de l'eau en toute saison, nous serions personnellement partisan de cette solution; cela permettrait un sport très agréable, le canotage, et des promenades en barques légères, qui varieraient un peu la monotonie du sempiternel tour d'inspection.

En fait de comblement ou de remblai, il en est un qui s'impose réellement, et dans le plus bref délai, c'est-à-dire aussitôt que le permettra la baisse des eaux, c'est le remblai du vaste terrain vague qui borde la rue de Kampot, tout à côté du marché. Ce terrain est une immense mare, où croupissent constamment les eaux de pluie, et dont les habitants de la rue de Kampot se servent pour ainsi dire comme d'un dépotoir. Peut-être même, au point de vue sanitaire de la ville, ne serait-il pas très prudent, en cas d'épidémie, d'avoir ainsi en plein centre de la ville un foyer de miasmes délétères.

Il est vrai qu'à un autre point de vue, cette mare constitue une des curiosités de la ville, car tous les ans, à la saison des pluies, les indigènes y sèment du riz, et on a ainsi sous les yeux, en pleine capitale du Cambodge, l'illusion de la rase campagne, avec l'une de ses cultures préférées, et la plus prospère. Du reste, ce terrain, étant bien fumé à la saison sèche, le riz y

pousse avec une vigueur extraordinaire, et celui qui l'ensemence sait bien qu'il ne perd pas son temps.

Un groupe de lecteurs du *Mékong* me prie de me faire son interprète pour demander aux autorités compétentes pourquoi jusqu'à ce jour on n'a pu encore expédier de France sur l'Indo-Chine ou inversement des colis postaux de dix kilogs. Ces colis postaux existent de France sur l'Algérie et vice-versa. On ne comprend donc pas bien pourquoi nous ne jouirions pas ici des mêmes faveurs que les Algériens. On affirme que des démarches ont été faites déjà en France dans ce but ; nous ne pouvons que souhaiter qu'elles soient continuées et qu'il leur soit accordé une solution favorable. Cette mesure sera bien accueillie par tous, colons, négociants et fonctionnaires.

Lux.

### Du *Courrier de Saïgon*.

#### CAMBODGE. — De notre correspondant :

La baisse des eaux continue sa marche rétrograde laissant à nu de vastes étendues de pays sur le Mékong, les berges apparaissent maintenant avec leur pente abrupte ; des cultures naissantes sortent de terre, au fur et à mesure du retrait des eaux.

Les bateaux ont cessé, depuis longtemps déjà, leur course vers les hautes régions laotiennes. Les rapides impassables laissent émerger leurs masses rocheuses à travers lesquelles le Mékong roule avec des bruits de tonnerre.

C'est le moment de la pêche, de la culture et du travail. Il règne ici une fraîcheur inaccoutumée et nous avons un degré ou deux de moins que l'année dernière à pareille époque. Les nuits sont presque froides ; les Européens, quand arrive la rosée matinale, sont obligés de se couvrir soigneusement dans leur lit.

La température est incontestablement plus basse ici qu'en Cochinchine. En remontant vers Kratié, les brises se rafraîchissent et la nuit, sur les forêts silencieuses, passe un air glacial qui pénètre et dégorde.

Tout le mois de décembre et le mois de janvier seront ainsi plus supportables.

Cette courte période nous dédommage un peu des chaleurs torrides de la saison sèche, supérieure à celles de Saïgon.

La fête des eaux a eu lieu il y a une vingtaine de jours, sans tambours ni trompettes. On disait que le Roi était indisposé et que son état ne lui permettait pas de donner à cette fête nationale l'éclat solennel des autres années.

Quoiqu'il en soit, le Roi se porte aujourd'hui à merveille.

Il a l'âme chevillée au corps. Voilà 30 ans qu'on le dit mourant ; les médecins l'ont condamné à plusieurs reprises.

L'un deux, réputé cependant fort habile, assurait, il y a dix ans environ, que Norodom n'en avait pas pour six mois.

Son astrologue est décidément plus fort que tous les empoisonneurs patentés et brevetés de nos facultés européennes.

\* \*

M. Ducos contrairement à ce qu'on dit à Saïgon restera encore de longs mois au Cambodge. Il y est du reste très sympathique et très honoré.

\* \*

On ignore encore l'époque des fêtes de la crémation royale. Le Mên ou catafalque est presque terminé.

\* \*

M. A Chlun, trésorier général de Sa Majesté Norodom a perdu son fils aîné ; cette mort a profondément affecté le ministre cambodgien, aux peines duquel ses nombreux amis indigènes et français de grand cœur compatissent.

R. N.

#### Du *Mékong* de Saïgon :

Le premier but à atteindre, comme je l'ai dit plus haut, est de ramener à nous tous les commerces et toutes les industries que nous avons laissé prendre par les Chinois, qui ne sont que des parasites et des draineurs de notre argent et de celui de nos sujets français. Nous pouvons y réussir si nous nous associons tous pour créer des industries concurrentes et, quelle que soit la faible part pour laquelle chacun entrera dans l'association, celle-ci possèdera dans le pays une force morale qui sera constituée par nos efforts réunis. La puissance pécuniaire appartiendra peut-être à des capitaux importés en grande partie de France, mais la puissance de résistance et de lutte proviendra de l'union de tous les intéressés présents dans la colonie et dont la vigilance toujours en éveil ne permettra pas les faiblesses et les abandons dont les Chinois seuls ont profité.

L'industrie du décortilage des riz a été créée ici par des Fran-

çais et elle a échappé de nos mains. Cela provient, sans aucun doute, mon avis dût-il déplaire aux fondateurs de cette industrie, des fautes qu'ils ont commises. Très timorés pour la plupart, ils n'ont pas suivi les progrès rapides que cette industrie exige pour le travail d'une marchandise pauvre, qui ne devient riche que par l'augmentation progressive de son rendement et la diminution de son prix de revient.

Les premières usines françaises se sont endormies ; elles n'ont voulu faire aucune transformation pour conserver leur clientèle et sont mortes presque misérablement, écrasées par de nouvelles usines fondées par des Chinois qui cependant sont incapables de diriger eux-mêmes ces usines et sont obligés de recourir à des techniciens européens. Ils n'y apportent, en somme, que leur argent et rien en fait d'intelligence.

N'est-il pas honteux pour nous de laisser échapper des entreprises de cette nature lorsque les capitaux débordent en France et que c'est là le seul élément qu'apportent les Chinois ?

Les deux usines les plus anciennes, celles dont je veux parler et dont la fin ne peut que serrer le cœur de tous en Cochinchine, n'auraient pas eu leur triste fin, si parmi les intéressés, il s'était trouvé des gens du pays et si leurs propriétaires n'avaient pas été aussi étrangers qu'ils l'étaient à nous tous. Ces usines sont mortes sous l'indifférence publique et il est bien peu de personnes qui se soient aperçues de leur disparition.

Il n'en aurait pas été ainsi si les habitants de la colonie avait eu un intérêt dans l'affaire, si minime fût-il ; il y aurait eu un mouvement d'opinion qui aurait obligé les administrateurs à suivre le progrès, à secouer la routine dans laquelle ils se sont suicidés. En cas de difficultés, ils auraient eu un groupe puissant pour les soutenir, pour les défendre, ce qui n'a pas eu lieu.

La discrétion m'empêche d'ailleurs d'entrer dans certains détails qui seraient la meilleure démonstration de ce que je viens de dire.

Il me suffit d'affirmer que si les deux usines françaises, dont l'une a disparu et l'autre a passé dans la main des Chinois, avaient eu de nombreux partenaires dans la colonie, elles existeraient encore et seraient prospères. L'honneur en serait resté à leurs fondateurs aussi bien que le profit.

Je passe à un autre exemple plus récent et non moins probant.

Un colon énergique, intelligent, plein d'initiative, avait fondé à Sach-Kandal, au Cambodge, une usine pour égrener le coton, ce qui permettait de l'exporter en balles comprimées et en même temps d'utiliser la graine pour en faire une très bonne huile pour le graissage.

L'usine était construite et était en plein fonctionnement ; les balles de coton trouvaient au Japon un large débouché et elles n'auraient pas tardé à en trouver un nouveau à Hanoï où il existe une filature de coton. Mais les Chinois veillaient ; l'Administration aurait bien dû en faire autant. Ils virent une industrie qui allait devenir prospère, il fallait donc s'en emparer.

L'opération ne fut pas longue ; ils accaparèrent tous les cotons bruts, tarirent par conséquent l'alimentation de l'usine en matière première et l'obligèrent tout au moins à se la procurer à des prix très onéreux. La situation n'était plus tenable et les propriétaires de l'établissement, pour ne pas être complètement ruinés, durent passer par les conditions draconiennes faites par les Chinois qui en sont devenus acquéreurs. Inutile d'ajouter qu'ils ont dû conserver le personnel technique français, mais qu'on ne se fasse pas d'illusion, il ne tardera pas à être remplacé par des étrangers.

Voilà donc encore une industrie qui nous a échappé et cependant on aurait pu l'empêcher. La Chambre de commerce de Saïgon (celle du Cambodge n'existait pas encore), saisie de la question par M. Blum, successeur du regretté Praire, proposa une mesure à l'Administration qui la soumit au Conseil colonial où elle fut approuvée ; cette mesure ne pouvait léser d'autres intérêts que ceux des Chinois ; elle fut transmise au Ministre des Colonies et dut passer par le Conseil d'Etat. Là, elle fut refusée surtout parce qu'elle n'avait pour but que de satisfaire les intérêts d'un seul, mais, par contre, sa non acceptation favorisait un grand nombre de Chinois.

Les choses ne se seraient certes pas passées ainsi si M. Praire, au lieu de rester dans son isolement, avait pu ou peut être voulu constituer son œuvre en société anonyme et y associer, de ce fait, tous les capitalistes de la Cochinchine et du Cambodge. Le jour où l'Administration locale aurait soumis la question au département, elle aurait trouvé derrière elle une opinion publique avec laquelle il aurait fallu compter et il est certain que la décision du Conseil d'Etat aurait été tout autre.

Je vais résumer ce que j'ai écrit.

Il existe dans la colonie, aussi bien qu'au Cambodge, un large champ d'exploitations où des sociétés agricoles et industrielles peuvent s'établir avec toutes les chances de succès. Bien étudiées, patronnées par des personnes connues et inspirant confiance, constituées avec un capital peu élevé mais suffisant, elles seront en état de réussir et de négliger les oppositions routinières ou trop souvent intéressées qui ne manqueront pas de se produire.

Elles auront le concours de tous ceux qui auront contribué, peu ou prou, et ne seront plus, dans les conseils élus soi-disant pour représenter les intérêts publics, des questions personnelles qui seront en jeu, mais bien l'intérêt de tous. L'esprit qui jusqu'ici a présidé aux élections sera modifié et au lieu de questions personnelles, égoïstes, dissolvantes et malsaines, on verra naître des considérations d'ordre plus élevé.

Les électeurs fonctionnaires ou autres porteront leur choix sur ceux qui seront les plus aptes à gérer la fortune publique et non seulement la leur.

Ce jour-là, il n'y aura plus de distinction entre les habitants de la colonie; il n'y aura plus que des colons, ce qui n'empêchera pas, bien au contraire, d'avoir d'excellents fonctionnaires.

\* \*

Il serait facile de multiplier les citations. Mais ces extraits suffiront à établir que la Presse coloniale d'Indo-Chine, répudiant les polémiques de personnes toujours irritantes et stériles, s'attache aux discussions des idées et à l'étude des problèmes économiques les plus profitables pour le pays.

De ce fait, elle est vraiment une des forces créatrices de notre influence, parce qu'elle se confine dans son véritable rôle qui dans une démocratie comme la nôtre, consiste moins à être un négligeable instrument de critique et de passion qu'un puissant facteur de civilisation et de progrès.

---



## CONCLUSION

---

M. Pavie rapporte, dans son remarquable ouvrage, le récit d'une entrevue qu'il eut un jour à Kampot avec un ancien supérieur des bonzeries qui avait dépouillé l'habit jaune pour cultiver le riz avec ses vieux parents; et il raconte qu'ayant déclaré à l'ancien bonze qu'il aimait les Cambodgiens pour leur bonté, leur droiture, leur ancienne gloire et le mystère de leur passé, le supérieur, homme considérable dans le pays, le remercia et lui dit :

« Je souhaite que tous les Français nous jugent comme  
« vous et nous aiment autant. Nous sommes animés d'une  
« reconnaissance extrême pour la France qui a arrêté  
« l'anéantissement de notre pays. Les Khmers sont sen-  
« sibles et leur dévouement va aux grandes limites; ils le  
« montreront si les circonstances le veulent jamais. »

Ces paroles, d'un vénérable vieillard qui avait exercé pendant de longues années une des principales magistratures de l'ancien Cambodge, démontrent quels sont les sentiments du peuple que la France administre depuis 1884. Ces sentiments sont parfaitement justifiés.

Notre Protectorat, en effet, s'efforce depuis près de vingt ans de reconstituer une nation puissante qui arrivée à l'apogée de la grandeur, s'est effondrée dans une décadence profonde.

Pour cela, il s'est attaché à réprimer les abus, à arrêter le despotisme, à consolider la propriété individuelle et à encourager le progrès dans toutes les branches de l'activité et de la production.

L'œuvre n'est pas encore achevée et il importe de la mener à bonne fin ; il faut, dans ce but, favoriser l'immigration annamite dans le pays afin de mélanger une race active à la race indolente du Cambodgien ; il faut créer des consulats dans le Laos, multiplier les routes, répandre l'instruction et faire appel aux capitaux européens pour que des exploitations nouvelles s'établissent et que le progrès éclate dans celles qui existent déjà.

Seulement, il serait puéril et injuste de penser que c'est à l'Administration seule qu'incombe la charge d'une telle évolution ; l'initiative privée doit toujours faciliter l'action des pouvoirs publics.

Or, le Cambodge ouvre un champ d'activité à tous, aux savants, aux capitalistes, aux colons, à ceux qui sont animés du seul esprit scientifique fait de recherche et de curiosité comme aux hommes d'entreprises pratiques, soucieux de rendements et de profits. Il peut être utile de le savoir.

Mais, à un point de vue plus général et plus élevé, il importe pour nous, Français, de ne pas ignorer les conquêtes que notre pays remporte chaque jour sur la barbarie. Un citoyen doit connaître son pays et s'enorgueillir de sa grandeur.

Il faut donc savoir que l'empire khmer, c'est notre Protectorat qui, peu à peu le ramène à la vie, et que le jour n'est pas loin, peut-être, où sur l'Indo-Chine tout entière flottera notre drapeau civilisateur.

Chaque chose arrive à son heure, et ce sera une des gloires de la République d'avoir pacifiquement, presque sans dépenses et sans soldats, relevé de ses ruines un empire écroulé et constitué, là encore, un prolongement de la Patrie.

---

## DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA

# Tombe de M. Mottet

Par M. LE MOYNE, Vice-Président de la Société

A ÉPINAL LE 9 OCTOBRE 1901

---

Messieurs,

Je ne dois pas laisser cette tombe se fermer sans dire quelques mots de l'excellent homme dont nous allons nous séparer.

M. Mottet fut un des fonctionnaires des plus travailleurs, des plus dévoués, des plus méritants et des plus modestes que j'ai connus.

Né en 1816 en Normandie, entré tout jeune dans l'administration des postes et nommé commis à Epinal en 1838, il s'y maria et aurait voulu y rester toujours. Mais il est difficile, surtout dans la vie de fonctionnaire, de rester longtemps dans la même résidence.

M. Mottet était un commis si ponctuel, si zélé, qu'il fut vite promu receveur à Fraize, puis à Toul, puis à Rocroi, puis nommé sous-inspecteur à Châlons, inspecteur à Perpignan, inspecteur à Périgueux, puis enfin, par son seul mérite, inspecteur divisionnaire à Lyon.

Ce grade supérieur, qui faisait un peu double emploi avec l'inspection des finances, fut supprimé après quelques années d'essai ; alors, et par compensation, M. Mottet fut nommé directeur départemental à Strasbourg, d'où il fut appelé, en

1868, à la recette principale de la Seine, la position la plus importante, la plus enviée et la plus lucrative de toutes celles qu'offrait l'administration des postes. A ce poste, il se distingua par ses facultés organisatrices et surtout par son désintéressement. Un de ses subordonnés m'a raconté que, jusqu'à lui, tous les imprimés présentés aux guichets de la recette principale de Paris, et ils se comptent par millions, s'affranchissaient au moyen de timbres-postes. M. Mottet substitua, à ce mode d'affranchissement, le timbre P. P. (Port payé) actuellement en vigueur. Il y perdait plusieurs milliers de francs de remise sur les timbres employés ou vendus à ses guichets; mais l'administration y gagnait et le montant de ces remises, et les frais de fabrication des timbres et leurs frais de collage sur les imprimés.

Ce ne fut pas d'ailleurs le seul des services exceptionnels rendus par M. Mottet à cette époque. Pendant le siège de Paris, il contribua à l'organisation du service postal par ballons, puis, lors de la commune, il rassembla avec promptitude son personnel, ses timbres et ses fonds, et, sans perdre de temps, se retira à Versailles et y réinstalla ses bureaux. De retour à Paris, au mois de juin, après la semaine sanglante, il fut indulgent pour ceux qui ne l'avaient pas suivi à Versailles et oublia la faute des moins coupables. Pour tous ces services il fut nommé, en 1873, Chevalier de la Légion d'honneur et, certes, il le méritait bien. Enfin, en 1877, après 42 ans de services, ayant bien acquis le droit de se reposer, il prit sa retraite et vint habiter son cher Epinal, voulant surtout, par le choix de cette résidence, être agréable à la chère compagne de son existence qui lui fut, hélas ! trop tôt ravie.

Peu après son arrivée à Epinal, il fut nommé membre de la Société d'Emulation des Vosges et y prit place au milieu de ses contemporains : MM. Gley, Guyot, Huot, Ohmer, Lebrunt et moi.

Il en fut longtemps un membre assidu, et il remplit pendant

huit ans, à la satisfaction de tous, les fonctions pénibles et délicates de trésorier de la Société. C'est là que je le connus et que j'appréciai ses grandes qualités et son excellent esprit.

C'est donc au nom de cette Société, en même temps qu'au nom de l'administration des postes et des télégraphes, que je viens, ici, lui dire un dernier adieu. Puisse ce juste hommage, joint à la tristesse des personnes qui sont venues à cette tombe témoigner de leurs profonds regrets, apporter quelque consolation au chagrin qu'éprouvent de sa perte et sa fille, et son gendre, et ses autres parents, et enfin ses nombreux et fidèles amis et anciens collaborateurs.

Adieu, cher Monsieur Mottet ! Adieu !

---

# TOPOGRAPHIE ANCIENNE

DU

## DÉPARTEMENT DES VOSGES

Par A. FOURNIER

---

### DIXIÈME FASCICULE

---

#### Les Pagi et les divisions religieuses et politiques

---

La région lorraine comprise dans le département des Vosges était jadis divisée, dans sa presque totalité, en trois portions inégales : à l'Est, le *Pagus Calvomontensis*, de beaucoup le plus vaste ; puis le *Pagus Segentensis*, enfin le *Pagus Solecensis*, à l'Ouest.

Les noms de ces trois circonscriptions apparaissent dans les chartes et actes des époques mérovingienne et carolingienne, de cette dernière surtout.

On sait que le *Pagus* était une subdivision de la *Civitas*. Celle-ci indiquait non seulement la ville proprement dite, mais le territoire dont elle était le chef-lieu. Elle représentait une nation, un peuple.

Notre région appartenait à la *Civitas Leuci* ou nation des Leuques.

La *Civitas* subsista pendant l'époque romaine ; le christianisme, quand il dut s'organiser, l'adopta pour ses diocèses ;

il en résulta qu'elle devint tout à la fois une circonscription civile et religieuse. Les conciles recommandaient d'adopter ces divisions ; celui de Chalcédoine (1) prescrivit de les modifier comme pourrait le faire le pouvoir civil. Il en résulta (2) qu'il y eut autant de diocèses et d'évêques que de Civitas : c'est ce qui arriva en 1802, au Concordat, quand chaque département (ou à peu près) eut son évêché.

A la chute de l'empire romain, après la conquête franke, il y eut de nombreuses modifications, des morcellements dans les circonscriptions civiles, alors que les diocèses restèrent les mêmes. Il en résulte que c'est dans l'ancienne géographie religieuse que l'on retrouve le plus de traces des antiques divisions civiles. L'évêché de Toul, avant son démembrement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a toujours représenté la Civitas des Leuques, tandis qu'au point de vue civil ses diocésains étaient répartis dans plusieurs circonscriptions longtemps indépendantes les unes des autres : France, Lorraine, Barrois, Temporel de l'évêché de Metz.

Le *Pagus* était une subdivision de la *Civitas*. Mais, au début de la période mérovingienne, il y eut confusion entre les deux. Ce nom de *Pagus* « était appliqué à un territoire plus vaste que la circonscription ainsi qualifiée par les textes épigraphiques de l'âge antérieur (époque de la conquête romaine) ; il désigne un territoire régi par un *comte* et qui, à l'origine, n'avait d'autres limites que celles de la *Civitas* » (3).

Les Franks donnèrent à la *Civitas* un gouverneur, le *Comes* ou Comte. Il en résulta que chacune de ces circonscriptions eut un chef religieux, l'évêque, et un chef civil, le comte ; et que, dans la hiérarchie, les fonctions de ce dernier correspondaient à celles du premier. Au début, l'office et les droits conférés au comte prit le nom de *Comitatus* ; plus tard, ce mot

---

(1) Concile de Chalcédoine. — Année 451 ; Canon XVII.

(2) Longnon. — *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*.

(3) Longnon. — *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*. p. 26.



**PAGUS**

**ALE**





fut attribué à la région gouvernée par lui, si bien que *Pagus* et *Comitatus* avaient absolument le même sens, et le dernier finit par se substituer complètement au premier.

De ce qui précède, au début de la période franke, le *Pagus* était l'équivalent de la *Civitas* ; mais le premier était appliqué à une division politique, tandis que le second désignait la circonscription religieuse. Plus tard, le *Pagus* fut subdivisé pour former des gouvernements à donner aux comtes, et il redevient ce qu'il était primitivement, une portion de la *Civitas*.

C'est ainsi que les *Pagi Calvomontensis*, *Segentensis*, *Solecensis*, étaient trois subdivisions de la *Civitas Leuci*.

I. — PAGUS CALVOMONTENSIS OU CHAUMONTOIS (1). — Ce *Pagus* était limité à l'Est par la chaîne des Vosges, du Ballon d'Alsace au Donon, au Sud par le terminus méridional des Vosges et les Faucilles, c'est-à-dire par le faite séparant les bassins de la Moselle et de la Saône. Pourtant, il débordait sur cette dernière, englobant une portion des cantons de Plombières, de Bains et celui entier de Xertigny. Puis la limite empiétait sur la partie est du canton de Dompierre (arrondissement de Mirecourt) et se dirigeait vers Vincey (canton de Charmes), joindre la Moselle qui le séparait, à partir de ce village, de son voisin le *Segentensis*, jusqu'à son confluent avec le Madon. De là, abandonnant le grand détour fait par la Moselle, la limite allait directement au point de jonction de

---

(1) Guillaume de l'Isle a dressé pour l'*Histoire ecclésiastique et politique de la ville et diocèse de Toul* du P. Benoît (1707), une carte de ce diocèse (à la fin du livre).

On y trouve toutes les divisions antiques, mais quoique ce livre soit une histoire religieuse, il n'y a pas reproduit les subdivisions de l'évêché en archidiaconés et doyennes.

Telle qu'elle est cette carte, avec la notice qui y est annexée, est très intéressante.

G. de l'Isle a cru devoir y mettre des subdivisions en noms latins qui feraient croire à une origine antique. Il n'en est rien, mais il les a reproduit parce qu'elles figurent dans le livre et ne datent guère que du XI<sup>e</sup> siècle. Ainsi : Les *Pagi Mercoriensi* (Mirecourt), *Territorium Castrense* (Châtel), *Comitatus Salmensis*, qui indiquent bien une région bien définie, mais qui, je le répète, ne datent que du Moyen-Age.

cette dernière rivière, avec la Meurthe. Au Nord, enfin, le *Calvomontensis* était séparé du *Pagus Albensis* (Blamontois), selon une ligne partant du Donon, coupant par le milieu de leurs cours la Vesouze, le Sanon, pour aboutir au confluent de la Meurthe et de la Moselle.

Le *Pagus Calvomontensis* confinait à l'ouest avec le *Pagus Segentensis*, au nord avec les *Pagi Albensis* et *Salinensis* (Saunois) ; au sud, les Faucilles le séparaient de la *Civitas Vesontiensium* (Franche-Comté).

En longueur, dit le P. Benoit, le *Calvomontensis* « se trouvera avoir 26 lieues, sa largeur n'étant point uniforme on ne sauroit faire l'estimation ». Il comprenait, dans le département des Vosges : les arrondissements de Saint-Dié, Remiremont, Epinal ; une partie du canton de Dompaire, de celui de Mirecourt. Dans Meurthe-et-Moselle, une grosse partie de celui de Nancy.

Dans les textes des VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> siècles, on retrouve divers noms de lieux indiqués comme faisant partie du *Pagus Calvomontensis*, ce qui donnera des exemples de la façon dont les copistes écrivaient son nom :

« *Pago Calvomontensi in vosago* » (661) ; *Hoc est in Pago Calvomontensi villam nunc occupatam Warangesi-villam* (780) (1) ; *in comitatu Calmunzense in villa quæ dicitur Port super fluvium mort* (912) (2) ; *in pago Calmosence et in villa nomine Anthetviller* (3) *nobis dedit* (935) ; *Villam meam Layum* (4) *sitam in comitatu Calvomontensi* (950) ; *in comitatu Calmontensis villam Argenteras* (5) *dictam*

---

(1) Meurisse et les Benedictins donnent cet acte sous la date de 770.

(2) *Port* : nom primitif de Saint-Nicolas (chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nancy).

*Mort*, est une des formes anciennes de Meurthe.

(3) *Anthetviller*, village disparu. On le suppose placé près de Champigneulle et Pixérécourt (canton et arrondissement de Nancy).

(4) *Layum* : Lay-Saint-Christophe (canton et arrondissement de Nancy).

(5) *Argenteras* : *Arentières*. Village disparu vers le XII<sup>e</sup> siècle, il était situé près de Laneuveville-devant-Nancy (canton de Saint-Nicolas, arrondissement de Nancy).

(960); *in pago Calmontensis locum quandam inter Mosellane et montem qui in devexo sui castri habens ex accidente rusticorum lingua Spinal* (1) *vocatur* (970).

Les monastères de Senones — « *in pago Calvomontisi in vosago super fluviolum Rabadonem* » (2) — de Saint-Dié, Moyeuimoutier, Remiremont, sont indiqués dans divers textes comme situés dans le Calvomontensis.

On voit, par ces noms de lieux, indiqués dans les textes comme dépendant du Calvomontensis et par leurs emplacements — de Remiremont à Lay-Saint-Christophe, du Sud au Nord — qu'ils répondent bien à la longueur donnée à ce Pagus.

Il va sans dire que, dans ces mêmes textes, ce nom de *Calvo-montensis* a subi, avec le temps, de nombreuses déformations, le plus souvent par le fait des copistes : *Pago Calvomontisi* (661), *Pago Calvomontense* (780), *Calmontis* (870), *Comitatu Calmuntense* (912), *Pago Calmontense* (935), *Comitatu Calvomontense* (950), *Comitatu Calmunzense* (912), *Comitatu Calmultensi* (960), *Calmis* (1030).

On remarquera, par les dates que je viens d'indiquer, que c'est surtout dans la période carolingienne que le nom de ce Pagus apparaît le plus fréquemment ; nous verrons qu'il en sera de même pour les *Pagi Segentensis* et *Solecinsis*.

« Ce nom de *Calvo-montensis* dérive, dit Dom Calmet (3), de montagnes chauves, *Montes calvi* qui se voyent dans ce pays, où la plupart des montagnes de Vogé sont dégarnies de bois sur leur sommet et fournissent des pâturages en abondance aux bestiaux qu'on y conduit et qui y demeurent pendant l'été ».

Ces gazons qui couronnent les hauts sommets vosgiens sont la caractéristique de la chaîne ; on les découvre de très loin et

---

(1) *Spinal* : Epinal.

(2) *Fluviolum Rabadonem*, le Rabodeau qui traverse la ville de Senones.

(3) Dom Calmet — *Notice de la Lorraine* — mot : Chaumontois.

portent le nom de *Chaumes* : « les *Chaulmes* (ainsy appelées de toute ancienneté) sont fort haultes montagnes dans le mont de Vosges, ez sommets desquelles sont de fort beaux gazons et riches pasturages qui ne manquent en fontaines... (1) » Il en est parlé dès le septième siècle dans l'acte de fondation de l'abbaye de Senones : « *usque in summas campanas* (2) » (661).

Avec la transformation de la langue, *Calvo-montis*, *Cal-montis* est devenu *Chaumontois* ; et *Chaume*, est la contraction de ce dernier. Il est clair que, dans le cas particulier, on ne peut attribuer à ce mot le sens de champ dépouillé de sa moisson ; à l'altitude des chaumes, il ne croît aucune céréale et il ne peut avoir, de façon absolue, que le sens de *dénudé*, *chaume*.

Enfin ce mot *chaume* est localisé aux sommets vosgiens, et il est si bien adopté qu'il désigne — dans l'esprit du montagnard vosgien — aussi bien la surface gazonnée que le « Giste (3) », c'est-à-dire l'étable où on loge le bétail la nuit.

Ce sont ces chaumes qui couvrent les quatre sommets vosgiens portant le nom de *Ballon*. Ce nom provient d'une survivance du culte de *Belen* (4), le Dieu-Soleil Gaulois, sur les Vosges ;

---

(1) T. Alix. — Dénombrement de la Lorraine (1594).

(2) Au Sud du col de Prayez, où passe le chemin de Senones à Schirmeck, se trouve une série de ces chaumes. C'est de celles-là dont il est question dans l'acte de fondation de l'abbaye de Senones.

(3) Les *chaumes* étaient la propriété des ducs de Lorraine ; elles étaient soumises à une véritable législation. Chaque chaume avait une surface permettant de nourrir — en été — un minimum de « quarante bestes rouges » et un abri pour loger les bestiaux : « un giste ». De sorte qu'en disant une chaume *d'un giste*, *deux gistes*, on comprenait qu'il y avait la surface pour faire pâturer — *chaumer* — quarante, quatre-vingts vaches. On disait du bétail envoyé sur les pâturages, en été, qu'il allait *chaumer*.

(4) C'est à tort que l'on considère ce nom de *Ballon* comme provenant de la forme arrondie de la montagne : un même sommet *arrondi* sur versant lorrain est à pic sur côté alsacien et cependant des deux côtés il porte le même nom : *Ballon* et *Belchen*. Ce n'est donc point à sa forme qu'il doit son nom. Il y a dans la Forêt noire, dans le Jura, des sommets du nom de *Belchen*. Celui du Jura est surtout remarquable par sa forme abrupte ; là on adora *Belen* comme dans les Vosges.

Sur versant alsacien des Vosges on trouve nombre de montagnes et coteaux rappelant le culte : *Bollenberg*, *Bollwiller*, *Belacker*

les riches gazons qui nourrissaient le bétail lui étaient consacrés. C'est aux sommets des Ballons que l'on allumait, à certaines époques de l'année, ces grands feux perçus au loin par les populations. Leurs environs sont riches en souvenirs, légendes, traditions dérivant de ce culte antique : des noms comme Pré d'or, Fontaine de la Princesse, Ruisseau d'or (1), Haut-des-Fées (2), etc. ; des génies, des nains protégeant le bétail pâturent sur ce gazon, autrefois consacré aux dieux et apprenant aux marcaires (3) à confectionner de bons fromages (4), en sont une preuve.

Des hauteurs environnant Nancy, Mirecourt, Epinal, Rambervillers, Châtel, etc., on découvre les hautes chaumes ; aussi on peut dire que le Chaumontois s'étendait (sur versant lorrain des Vosges) à toute la région d'où on les apercevait. Ce qui contribuait encore à augmenter leur caractère sacré, c'est que ces chaumes étaient à l'Est, du côté du soleil levant.

On conçoit dès lors que l'on ait donné le nom de *Calvomentensis* ou *Chaumontois* à toute la région d'où on découvrait ces sommets consacrés à une divinité très populaire et que les

---

*Belenberg, Belfeld*, etc. D'autres portent des noms rappelant le culte du soleil : *Lichtenberg* (montagne de la lumière), *Dagsberg* (montagne du jour), *Sonnenberg* (montagne du soleil), etc.

Le nom de *Belchen* en Alsace, dans la Forêt-Noire, dans le Jura (Suisse) n'a aucun sens en Allemand ; il vient du Celtique *Bel-leach* (lieu ou emplacement de Bel, où on adorait Belen).

Voir : Aug. Stœber : *Origine et signification des noms de Belch et Balon*. (Revue d'Alsace, 1856).

A. Fournier : *Pourquoi appelle-t-on Ballons certains sommets vosgiens* (Bull. de la Soc. de Géographie de l'Est, 1882) et *des noms de lieux ayant pour racine les noms du Dieu Belen, Bel*, (même Bulletin, 1893).

(1) Tous ces noms se trouvent aux environs du *Grand-Ballon* (point le plus élevé des Vosges) ou de Guebwiller. Voir : Braun, *Légendes du Florival* (Guebwiller), 1866.

(2) *Haut-des-Fées* : Gazon au pied sud du Hoheneck, second sommet le plus élevé des Vosges.

(3) *Marcaire* de l'allemand *Melker*, (celui qui traite les vaches). L'idiome alsacien en a fait *Melkar* et les Français, *Marquard* et *Marcaire*.

(4) Les chaumes sont exclusivement réservées aux *vaches*, aux *taureaux* et aux *génisses*. Le produit est uniquement le fromage, on comprendra l'importance d'en fabriquer du bon et le rôle des *nains* et *génies*.

populations aient conservé à ces gazons leur antique nom de *Chaumes*.

Pendant la période si troublée des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, toutes les divisions politiques furent bouleversées, morcelées si bien que les *pagi* ne correspondirent plus à ce qu'ils étaient primitivement, quoique l'on en ait conservé les noms.

Le traité de Mersen (870) qui partagea ce qu'on appelait déjà le *Lotherrègne* (ou Lotharingie), c'est-à-dire le royaume de Lothaire, entre Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique nous fait connaître les noms des principales circonscriptions qui formaient la *Lotharingie*.

Dans la part de Louis-le-Germanique : *Calmontis* (Chaumontois), *Megeni-Monasterium* (Moyenmoutier), *Sancto-Deodati* (Saint-Dié), *Stivaguim* (Etival), *Romerici-Montem* (Remiremont), *Altam-Petram* (Haute-Pierre).

Dans celle de Charles-le-Chauve : *Calmontis*, *Sennonem* (Senones), *Portense* (Portois).

Une première chose frappe, c'est la division en deux parts du *Calmontis*.

Les noms des autres *Pagi* attribués à chacun des deux souverains permettent de fixer — approximativement — cette division du Chaumontois :

Louis avait dans sa part le *Pagus Albechowa* ou *Albensis* ou Blamontois, situé au N.-E. du Calmontis ; et, au S.-O. de celui-ci, le *Suentifum* (Segentensis) ou Saintois ; puis le *Solecensis* ou Soulossois ; le *Basiniacum*, Bassigny, l'*Ordonense* ou Ornois, tous limitrophes les uns des autres, allant de l'est à l'ouest, si bien que du *Pagus Albechowa* au *Pagus Ordonense*, avec la fraction du Calmontis qui lui revenait, la part de Louis-le-Germanique formait un tout continu.

Dans la portion échue à Charles-le-Chauve se trouve le *Portense*, sous-division du Calmontis, placé sur les rives de la Meurthe, en aval de Lunéville, vers Nancy, dont le chef-lieu était *Port*, devenu depuis Saint-Nicolas-du-Port. Il est donc



tout naturel de faire de la Vesouze (1) la ligne de séparation entre les deux portions du Calmontis : tout ce qui du Chaumontois *était au sud* aurait fait partie du lot de Louis ; d'autant que les abbayes de Moyenmoutier, Etival, Saint-Dié, le château de Haute-Pierre qui lui étaient échus, se trouvent dans cette portion. Le reste du Chaumontois, placé *au nord* de la Vezouse, avec le *Portense* serait la part de Charles, et confinerait aux Pagi *Salmoringum* (Salinensis), Saunois ; *Scarponensis*, Scarponnais ; *Tullense*, Tulois ; *Barrense*, Barrois, qui eux aussi formaient un tout compact avec la fraction nord du Chaumontois. Seule l'abbaye de Senones était isolée dans la part du roi Louis (2).

Ces abbayes possédaient de grands territoires : celle de Saint-Dié avait à elle le *Val de Galilée*, comprenant la vallée de la Haute-Meurthe, de ses sources en aval de Saint-Dié, celle de ses affluents la Morte, la Fave, le Taintroué. Ce nom de *Galilée* fut donné par les moines dès leur arrivée : « *Galilæ quod prius juncturas vocabatur* » (671).

Le territoire d'Etival (Stivagium) ne porta pas de nom spécial, pas plus que celui de Moyenmoutier.

Quant à celui de Senones (Sennonem), il prit au *xiii<sup>e</sup>* siècle le nom de Comté de Salm (Comitatu Salmense), du comte qui, d'abord voué du monastère, finit par s'emparer des droits de ce dernier. Dans le traité de Mersen (870), on trouve le nom de *Selme* (ou Salm), mais il s'agit d'un territoire situé dans le pays de Luxembourg, d'où seraient venus les Salm.

Le couvent de Remiremont (Rumerici-mons) possédait un vaste territoire : « *Habende Castrum, vero modernus mons Sancti Romarici vocatur* » (648). Il avait pour voué, au *xi<sup>e</sup>* siècle, Gérard d'Alsace : « *Ego Romaricus Avendi Comes* » (*x<sup>e</sup>* siècle).

---

(1) Cette rivière se jette dans la Meurthe près de Lunéville.

(2) Toutefois, le territoire de cette abbaye dépendait des Pagi *Albensis* et *Calvomontensis*; il était frontière.

Dans les textes du XII<sup>e</sup> siècle et suivants, on trouve bien un *Pagus Mercoriensis* (Mirecourt), un *territorium Castrense* (Châtel), ce sont là des appellations données après coup et — comment dirais-je — par esprit d'imitation des *Pagi* authentiques.

Le *Portense* qui figure comme division territoriale dans le partage de Mersen était une subdivision du Calmontis : « in Comitatu Calmontensis, in villa quæ dicitur Port super fluvium mort » (Meurthe) (912). *Port* est devenu aujourd'hui la ville de Saint-Nicolas-du-Port. Au X<sup>e</sup> siècle, ce n'était qu'une villa donnée, en 912, à l'église de Toul par Engelram, archidiacre de Toul. Ce lieu doit remonter à l'époque Gallo-romaine. Son nom — Portus — fait supposer, dit Lepage (1), qu'il était le débarcadère des marchandises venant par eau de Metz et Trèves, pour être vendues à la région voisine et dans les Vosges. Il y aurait eu là un véritable entrepôt de marchandises et un mouvement commercial productif de droits que les suzerains n'auraient pas manqué d'imposer. Cela expliquerait l'importance du lieu qui doit être certaine, puisqu'il donna son nom à toute la région avoisinante (2).

En 780, il est parlé de Varangéville placé sur l'autre rive de la Meurthe : « Hoc ut in pago Calvomentensis villam nunc occupatam Warangesi-villam ». Il faut croire qu'à cette époque (780), pas plus qu'en 912, c'est-à-dire quarante-deux ans après le traité de 870, le *Portense* n'avait pas une grande importance, puisque les textes placent les lieux de *Port* et Varangéville dans le *Pagus Calvomontis*.

*Altam-petram* était un château situé au sommet d'une montagne — appelée encore aujourd'hui la *Haute-Pierre* — située au nord de Moyenmoutier et à l'entrée du Val de

---

(1) H. Lepage. — *Les communes de la Meurthe*. — Tome 2, mot Saint-Nicolas.

(2) L'évêque Gauzelin, de Toul, mort en 692, acheta deux ménages « in villa quæ dicitur Portus ». Il y avait donc au X<sup>e</sup> siècle un groupe de population.

enones. Evidemment, au château de Haute-Pierre, se rattachait un territoire. Ce château, détruit on ne sait à quelle époque, fut relevé au XIII<sup>e</sup> siècle par un voué de Moyenmoutier, Hubert de Parroy, mais le duc de Lorraine l'obligea à le détruire (1224).

Dans un acte de 966, il est parlé d'un « *Comitatu Mortisna* », c'est-à-dire comté de de Mortagne ; mais il n'en est pas question dans le traité de Mersen. Il existe aux deux extrémités de la rivière de Mortagne deux lieux de ce nom : un à sa jonction avec la Meurthe, c'est un hameau dépendant du territoire de Mont (1), l'autre presque à sa source, commune de l'arrondissement de Saint-Dié (2).

Quoique très ancien (on y a constaté (1823) les vestiges d'un camp romain stationnaire), c'est au premier — Mortagne-Meurthe — qu'il faut rattacher ce Comté, le village de Brouvelieure (3) dépendait de ce Comté. Du reste, Mortagne-sur-Meurthe est très ancien et il en est parlé en 1130 comme dépendant de l'abbaye de Beaupré (4).

On trouve également un autre *pays*, le *Vermois* (5), situé au sud de Saint-Nicolas, sur les plateaux séparant la Meurthe de la Moselle, comprenant : Azelot, Burthecourt, Gérardcourt, Manoncourt, Saint-Hilaire, Ville-en-Vermois.

De ces communes, Manoncourt est la plus ancienne : « *Manico-curti in Pago Calvomontensis* » (770). « *Similiter et in ipso Pago (Calvomontense) in Manico-*

---

(1) *Mont-sur-Meurthe*. — Canton de Gerbéviller, arrondissement de Lunéville. Mortagne dépend de cette communauté.

(2) *Mortagne*. — Canton de Brouvelieures, arrondissement de Saint-Dié.

(3) Canton de Bayon, arrondissement de Lunéville.

(4) L'abbaye de Beaupré, fondée en 1130. Commune de Moncel, arrondissement de Lunéville.

(5) Toutes les communes formant le *Vermois* appartiennent au canton de Saint-Nicolas, arrondissement de Nancy. Saint-Hilaire et Gérardcourt sont des hameaux de Ville-en-Vermois. Il semblerait que le *Vermois* fut détaché du *Portense*.

*curti* » (780). Je ferai remarquer qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, il n'est pas parlé de *Vermois* et qu'il est considéré comme étant du *Calvomontensis*, exactement comme le *Portense*, avec cette différence que le dernier figure dans le traité de Mersen et que le *Vermois* n'y est pas mentionné.

Les auteurs rattachent au *Pagus Calvomontensis* le Blamontois ou *Pagus Albense*, *Albechowa*. Le territoire de l'abbaye de Senones était placé sur les deux circonscriptions. Dans l'acte de fondation de ce monastère (661), on trouve les noms des *Pagi* où se trouvaient les terres concédées : « in *Calvomontensi*, *Suentensi*, *Salinensi*... », après ce dernier nom, une lacune que l'on trouve comblée dans la confirmation de l'acte de 661, par l'empereur Henri II : « Hoc omnia denominata vel quidquid in *Calvomontensi*, *Sagatensi*, *Salnensi* et *Alvinsi*... » (1111). Ainsi le *Pagus Alvensis* ou *Albensis* existait en 661. Nous le trouvons sous la forme *Albechowa* dans le traité de Mersen (870). Ce *Pagus Albechowa*, comprenait les moitiés supérieures des vallées de la Vesouze et du Sanon. Ce nom d'*Albechowa*, à désinence germane, semble indiquer une région parlant ce langage ; il confine, en effet, aux deux *Pagi Sarachowa* (1) (supérieur et inférieur) ou *Pays de la Sarre*, ainsi dénommés dans le partage de 870 et de langue tudesque.

Une fraction de l'*Albechowa* forma le Comté de Blamont, de langue française.

« Je ne crois pas, dit Dom Calmet, que le Chaumontois ait jamais eu un chef-lieu d'où il ait tiré son nom ; il le tiroit des chaumes ou des montagnes chauves dégarnies de bois dont on a parlé (2) ».

Gravier (3) place ce chef-lieu du Comté de Chaumont en un

---

(1) Cette désinence, *Chowa*, est donnée aux régions de langue allemande : *Elischowe* (Alsace), *Basalchowz* (Balois), *Nitachowa* (pays de la Nied),

(2) Dom Calmet. — *Notice de la Lorraine*. — Mot : Chaumontois.

(3) Gravier. — *Hist. de la ville de Saint-Dié*.

château existant aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles sur la montagne de la Madeleine (1), près de Saint-Dié. La Madeleine est couverte par la forêt, mais déboisée pour y créer une forteresse, elle prit le nom de *Chaumont* (mont dénudé) ; plus tard, la forêt ayant repoussée, on l'abattit à nouveau pour y édifier un second château ; cette fois, on l'appela *Clermont* (Clarus mons). C'est sans doute la similitude du nom de *Chaumont* donné au château qui a fait *supposer* à Gravier qu'il devait être le chef-lieu du Chaumontois.

Il existe, près d'Einvaux (2), un lieu très ancien appelé aussi *Chaumont*, dont il est parlé en 1142 sous le nom de *Calmontis*. Ce lieu formait communauté avec Einvaux, « *Calvomonti et Einvauz* » (1222). L'église y était placée.

Pour qui connaît la région d'Einvaux, pays déboisé et de grande culture de céréales, dénudé, par conséquent, où le chaume (la paille) abonde, il est tout naturel qu'on lui ait primitivement donné le nom de *chauve* ou dénudé. C'est encore une similitude de noms qui a fait penser à ce lieu pour en faire le chef-lieu du Chaumontois.

Sans plus de preuves, Epinal a été aussi indiqué ; là encore, des coteaux couverts de broussailles, d'épines — d'où *Spinal* — dénudés ou chauves, par conséquent, ne suffisent pas.

On a cru aussi que Varangéville occupe l'emplacement d'un lieu appelé Chaumont et qui aurait été donné au prieuré de ce village (769) et que ce Chaumont était la capitale recherchée. Cette allégation se trouve, dit Lepage (3), dans une note de l'inventaire de la collégiale de Saint-George, mais la charte de donation n'existe plus... Eut-elle existée, qu'un lieu de Chaumont, ne suffirait pas pour qu'il fut la capitale du Pagus Calvomontensis. Du reste, les noms de Chaumont sont nombreux ; il en est de très anciens et c'est à l'aspect du sol qu'ils doivent

---

(1) La Madeleine. — Montagne située à l'ouest de Saint-Dié, sur la gauche de la Meurthe, au débouché du Taintroué (rive gauche).

(2) Einvaux : canton de Bayon, arrondissement de Lunéville.

(3) Lepage. — *Communes de la Meurthe*.

leur origine. Enfin, y eut-il eu un chef-lieu, il aurait pu porter un autre nom.

Le P. Benoit (1) donne la série des comtes du Chaumontois : le premier aurait été Saint-Arnoul, tige de la famille carolingienne. Il était né au château de Lay (Saint-Christophe), vers 580, et, avant de devenir évêque de Metz et un saint, il joua un certain rôle dans l'histoire d'Austrasie et, entre autres fonctions, aurait été comte du Chaumontois. Lay dépendait en effet de ce Pagus. Un de ses fils Ansegisus épousa la fille de Pépin de Landen ; il naquit de ce mariage le célèbre Pépin d'Héristall (Pépin *Junior*), qui fut comte du Chaumontois ; son fils Drogon (mort en 708) porta, du vivant de son père, ce titre.

Le P. Benoit donne à des descendants fort douteux de Drogon ce titre de comte du Chaumontois.

Un acte de 950 donne le château de Lay (Saint-Christophe) au monastère de St-Arnoul, à Metz : « Eva Comitissima », veuve de « Hugonis nobilissime comitis » en son nom et en celui de son fils Uldericus (depuis archevêque de Reims, 962), fait cette donation. Ce Hugues était comte du Chaumontois avant 950, puisque sa veuve a fait la donation à cette date. Il laissa un fils devenu archevêque de Reims et un autre très jeune. Le comté passa à des collatéraux : Frédéric I<sup>er</sup>, devenu duc de Haute-Lorraine (959-984) ; puis à son fils Thierry (984-1024) et enfin à Frédéric II (1024-1028). Ce dernier mourut laissant deux filles.

A ce moment (1028), le titre de comte du Chaumontois disparaît.

Ainsi le *Pagus Calvomontensis*, devenu le *Comitatus Calvomontensis* et enfin le comté de Chaumont, cessa d'exister au début du XI<sup>e</sup> siècle. Il tomba de lui-même devant le morcellement qui était la conséquence de deux siècles de troubles, de guerres sans fin, d'usurpations, dépossessions violentes qui en étaient la suite.

---

(1) Benoit. — *Hist. ecclés. du diocèse de Toul.*

II. — PAGUS SEGENTENSIS OU SAINTOIS. — On trouve écrit ce nom du Pagus dès l'année 609 : *Pagus Suentensis* ; puis : *Suentensi pagus* (661) ; *Suggentensi* (780). Les auteurs du viii<sup>e</sup> siècle l'ont écrit : *Soitense*, *Solnitenzi*, *Sagentensi* (1). *Pagus Sungentensis* (805) ; *Comitatu Suentisiorum* (835) ; *Suentifium* (870) ; *Pago Sagintensi* (882) ; *Pago Segentense* (957) ; *Comitatu Sanctensi* (965). Cette dernière forme se rapproche de la forme actuelle : *Sainctois*, *Sainctois*.

Les populations ont conservé de leur mieux les noms antiques des territoires qu'elles habitent : Rouvres-en-Sainctois, Ménil-en-Sainctois, Dombasle-en-Sainctois (2). J'aurai à revenir sur ces trois communautés.

Le Pagus Ségintensis était limité à l'est par le *Calvomontensis*, au nord par le *Tullense* (Toulois), à l'ouest par le *Solecensis* et au sud par le *Decolatensis* (3).

Ce Pagus fut fractionné au xi<sup>e</sup> siècle et toute la portion nord devint — à partir de cette époque (1072) — le comté de Vaudémont. Il est arrivé même que l'on considérât ce comté comme représentant tout le Sainctois ; nous verrons qu'il n'en était qu'une fraction.

A la mort de Gérard d'Alsace (1070) ses deux fils se brouillèrent pour le partage de la succession. Le second, Gérard, trouvait sa part insuffisante. Il y eut guerre. L'empereur allemand, Henri IV, intervint et l'ainé (le duc Thierry I<sup>er</sup>) ajouta à la portion de son cadet le comté de Vaudémont (1072) et le *Castrum Suniacum* (4). Jusqu'au milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, ce

(1) Au sujet de ces trois formes, voir plus loin au *Pagus Solecensis*.

(2) Ces trois communes dépendent du canton et arrondissement de Mirecourt.

(3) *Decolatensis* dépendait de la *Civitas Vesontiensium* auparavant *Sequanorum* : C'est la Franche-Comté.

(4) On n'est pas d'accord sur l'emplacement de *Suniacum* : les uns le placent à Savigny, d'autres à Xugney, tous deux à un kilomètre de distance (canton de Charmes, arrondissement de Mirecourt).

*Xugney* serait plus tôt la forme moderne de *Suniacum* que *Savigny*, dérivant de *Saviniacum* (ou *Sabiniacum*). Le premier devint une maison de Templiers ; au second se trouvait un château dont il subsiste encore quelques restes.

La faible distance séparant les deux localités rend sans importance l'emplacement exact de *Suniacum* pour notre sujet.

comté resta absolument indépendant de la Lorraine, et, comme celle-ci, relevait directement de l'Empire.

*Le Comitatu Vadanis-Montis* comprenait toute la surface limitée à l'est par la rive gauche du Madon, de Pont-sur-Madon (1) à Pierreville (2); au Sud, la frontière était à peu près celle des départements des Vosges et de Meurthe-et-Moselle; au Nord, selon une ligne allant de Pierreville à Thélod (3) et Crepey (4); au Nord, suivant une autre se dirigeant de ce dernier village à la limite du département des Vosges.

Plus tard, à la réunion à la Lorraine (xv<sup>e</sup> siècle), le comté devint le bailliage de Vaudémont que l'on étendit jusqu'à la Moselle à l'Est, et à la jonction de celle-ci avec le Madon, au Nord.

Il est probable que cette circonscription existait avant sa cession au comte Gérard et que le lieu de Vaudémont en était le chef-lieu. Ce qui semble le prouver, c'est qu'en 1055 on trouve dans un acte la signature de *Walterus de Wadeso-Monte*.

*Le Castrum Suniacum*, situé plus au sud, en terres restées au duc de Lorraine, figure à part dans le traité entre les deux frères, ce qui montre bien qu'il ne dépendait pas du Comté de Vaudémont, tout en étant du Saintois.

Vaudémont, le chef-lieu, était placé à la pointe N.-O. du plateau très élevé (alt. 495 et 545<sup>m</sup>) de Sion. Il dominait toute la région; aussi les Romains y avaient-ils établi une forteresse. Les ruines de cette époque abondent sur le plateau (Vaudémont, Sion) et dans les villages placés au pied, à Chaouilley (5), entre autres où l'on a retrouvé, comme à Vaudémont, des restes de travaux de défense.

Le plateau de Sion, par la configuration, son altitude (point

---

(1) Pont-sur-Madon, canton de Charmes, arr. de Mirecourt.

(2) Pierreville, canton de Vézelize, arr. de Nancy.

(3) Thélod, canton de Vézelize, arr. de Nancy.

(4) Crepey, canton de Colombey, arr. de Toul.

(5) Chaouilley, canton de Vézelize, arr. de Nancy.



le plus élevé : 545<sup>m</sup>), dominant toute la région, fut un lieu consacré, à l'époque Celte, au Dieu-soleil, Belen.

On sait que les Romains substituèrent partout, en Gaule, leur dieu Mercure — qui était une divinité solaire — à Belen ; il n'y eut de changé que le nom. Tacite assimile le dieu Germain *Wodan* (1) à Mercure et Dom Calmet est de cet avis : « J'ai tout lieu de croire, dit-il, que Woodan (*Divinités payennes*), ou le Mercure des Celtes et des Germains, n'est autre chose qu'Appolon ou le Soleil... ». Sous l'influence de la conquête franke, les populations donnèrent à leur dieu Mercure, celui des conquérants — Wodan — exactement comme elles l'avaient fait, quatre siècles auparavant pour Belen, divinité gauloise devenue Mercure à la conquête romaine.

Le plateau, où l'on adorait la divinité prit le nom de *Vadanis mons* : *montagne de Vodan* et ensuite *Vaudémont*. Aujourd'hui, c'est la *montagne de Sion* (2), parce qu'à son tour le christianisme ne manqua pas de substituer un de ses sanctuaires à ceux du paganisme.

Ce sommet consacré donna son nom à la région avoisinante et peut-être au *pagus* tout entier, car ce nom de *Segentensis* qui finit par devenir *Sanctensi*, *Saintois* ne rappelle-t-il pas une origine religieuse, sacrée ?

Les Romains avaient établis au lieu de Vaudémont une station militaire et y élevèrent de grandes constructions ; on leur attribue la *tour de Brunchaut* (3) qui subsiste encore. Le nouveau comte de Vaudémont (1072) se servit de toutes ces

---

(1) Wodan était une grande divinité des Germains, le Dieu tout puissant. Il est devenu Odin, plus tard. Les noms diffèrent peu.

(2) C'est à Sion que devait être le sanctuaire religieux, c'est ce qui explique la présence d'une église chrétienne dont il est parlé au XI<sup>e</sup> siècle : « *ecclesia semitensem* » 1065. *Semita* est le nom antique de Saxon-Sion. On y adorait Rosmerte et Mercure ; on a retrouvé une inscription où ces deux divinités figurent : Sion fut également fortifié par les Romains. On y a trouvé des médailles en quantités prodigieuses.

(3) Cette tour qui se voit de très loin, très solide, dont les murs ont cinq mètres d'épaisseur, fut démolie en partie en 1637 par ordre de Louis XIII. Elle est restée dans le même état depuis cette époque.

ruines pour y construire une formidable forteresse, sur la porte de laquelle il avait écrit : « Icy j'ay tous mes trésors ». Il en fit sa résidence. Plus tard, il devint chef-lieu de bailliage de même nom ; puis, déchu, ce chef-lieu fut transféré à Vézelize.

On a fait de *Suniacum* la capitale du Saintois, parce qu'elle fut cédée à Gérard de Vaudémont en même temps que le comté. Il est possible que, pendant la reconstruction de Vaudémont, le nouveau comte en ait fait sa résidence, bien placée, il faut le reconnaître, entre Vaudémont et Châtel, qui lui appartenait, mais ce ne fut que momentanément. Du reste, la possession de *Suniacum* lui fut contestée par le duc de Bourgogne. Il y eut guerre et le comte, fait prisonnier, dut céder Châtel à son vainqueur en échange de *Suniacum* qu'il conserva (1089). En tous cas, *Suniacum* n'aurait jamais été que le chef-lieu du comté de Vaudémont, c'est-à-dire à partir de 1072 et non celui du Saintois.

Les textes donnent les noms de quelques lieux placés dans le *Pagus Segentensis* : « *Visqueriaceum coadiacentem in Pago Segetinse super fluviolo quæ dicitur vrosia* » (883). Il y avait à *Visqueriaceum* ou Vicherey (1) un palais royal à l'époque mérovingienne. Le roi Dagobert (651) le donna à l'évêque de Toul : « *fiscum Vicherum cum regio palatio et ecclesiis* ». Dans un acte précédent, ce même lieu est indiqué comme appartenant au *Pagus Segentensis* (805).

En 957, parlant du prieuré de Bainville-aux-Miroirs (2) il est dit qu'il fut construit sur le territoire de ce pagus « *construxi in ipsis prediis meis in pago Segentise* ».

Volfoade, dans son testament, donne à l'abbaye de Saint-Mihiel des terres qu'il possédait à Vincey (3) : « *et contra simili modo dedit Volfaudus Sigibaudus episcopo adpartem sancti Stephani locellum nuncupatam Vinciaco in fine*

---

(1) *Vicherey*. — Canton de Châtenois, arr. de Neufchâteau.

(2) *Bainville-aux-Miroirs*. — Canton d'Haroué, arr. de Nancy.

(3) *Vincey*. — Canton de Charmes, arr. de Mirecourt.

*Ausiniaca villa in pago Sugentense super fluvium Mosella* » (709). *Vinciaco* est Vincey, placé sur la rive gauche de la Moselle, du côté où se trouvait le Saintois il ne peut y avoir de doute ; mais qu'est *Ausiniaca-villa* ? Dom Calmet l'indique comme Ansauville, bien loin de là, dans l'arrondissement de Toul, dans le *Pagus Carmensis* et surtout bien loin de la Moselle. Ce n'est donc pas d'Ansauville qu'il s'agit ici. Sur l'autre rive de la Moselle, presque en face de Vincey, se trouve *Essegney* (1), dont le nom pourrait venir d'*Ausiniaca*. Mais ce village n'est cité dans aucuns textes. Quoiqu'il en soit, le *Vinciaco super flumen Mosellæ* est bien le *Vincey* du département des Vosges ; du reste, il n'y en a pas d'autres sur le cours de cette rivière ; il est très ancien et figure dans un chartre de 1003.

Dans un acte de 1050, il est dit : « *Quæ dicitur Blederici villa posita in comitatu Sanctesi...* ». C'est Bleurville (2), et ce lieu reporte bien au sud la limite généralement assignée au *Pagus Segentensis*.

Faisant abstraction de la portion du *Pagus* qui comprend le comté de Vaudémont, dont les limites sont bien connues, nous trouvons pour le reste du *Segentensis* : Vicherey, à son extrême frontière *Nord-Ouest* ; Vincey et Bainville-aux-Miroirs, à l'autre extrémité *Nord-Est* ; enfin, au *Sud*, sur versant de la Saône, Bleurville.

On peut affirmer que ces trois points étaient situés aux frontières *Sud*, *Est* et *Ouest* du *Pagus Segentensis*. Si, traçant deux lignes, ayant pour point de départ Bleurville, l'une vers Vincey, l'autre vers Vicherey, c'est-à-dire vers les limites *Est* et *Ouest*, l'espace compris entre les deux devait forcément faire partie du *Pagus Segentensis* et l'on y trouve : quelques communes des cantons de Monthureux (3) et de Darney, une bonne

---

(1) *Essegney*. — Canton de Charmes, arr. de Mirecourt.

(2) *Bleurville*. — Canton de Monthureux-sur-Saône, arr. de Mirecourt.

(3) Dont Bleurville qui dépend de ce canton.

moitié de ceux de Vittel et Dompaire, celui de Mirecourt en entier et une grande partie de celui de Charmes. En y ajoutant le comté de Vaudémont on aura l'ensemble du *Pagus Segentis*, avec des limites bien définies par le comté, mais bien moins précises pour le reste du Pagus. La longueur — en ligne directe — est de 65 kilomètres entre Bleurville et Pont-Saint-Vincent et 30 kilomètres de largeur de Vincey à Vicherey.

Fredegaire, qui écrivait dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, parle (chap. 87) d'*Ænovalaūs comes Sogiotensis* (1).

En 892, dans un acte : « *Scilicet Saginitinsi in comitatu Hugonis consistentem* », à cette date, Hugues ou Hugo était comte du Saintois. Au bas d'actes se voient les signatures de *Ricuino Junior* (1040) et de *Richuino comitis*, comte de Saintois. Est-ce un même personnage ou deux ?

Fredegaire, dans sa chronique, rapporte que le *Pagus Segentensis* fut un moment annexé à la Bourgogne à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Sur les instances du roi d'Austrasie, ce pagus lui fut rendu (610). (2) Le *Segentensis*, comme le *Calvomontensis*, appartenait à l'Austrasie.

III. — PAGUS SOLECENSIS OU SOULOSSOIS. — En l'an 606, la reine Brunehaut, alors en Bourgogne avec son petit-fils Thierry (ou Théodoric), roi de cette contrée, dut avoir avec son autre petit-fils Théodebert, roi d'Austrasie, une entrevue. Le rendez-vous était fixé, raconte Fredegaire, en un palais situé « *inter Colerensem et Suentensem* » Dans les divers manuscrits de la chronique de Fredegaire (3), les copistes — toujours grands *estropieus* de noms, de lieux — ont écrit : *Colcunse Colocensi*, *Colerence* pour le premier et *Soitence*, *Segintinse*, *Solnitenzi*, *Sogintinsi* pour le second. L'embarras des histo-

---

(1) Chronique de Fredegaire, chapitre 87.

(2) id. chapitre 37.

(3) id. chapitre 35.

toriens et géographes fut grand : certains firent du *Segentensis* le *Sundgau* (Haute-Alsace), mais pour le *Colerense* tous renoncèrent à en fixer la position (1).

M. A. Digot (2) a démontré que le *Solnitenzi*, *Soitensi*, etc., n'était autre que le *Segentensis* ou Saintois et le *Colerense*, *Colocinsi* le *Solecensis* ou Soulossois.

Dans le traité de Mersen, ce pagus figure sous la forme *Solocense* (870) ; *Solecensis* au <sup>x</sup>e siècle ; *Comitatu Solecensi* (1033).

On le voit, il est peu parlé du *Solecensis* dans les textes ; il n'en est pas moins le plus ancien, ou du moins celui des trois dont on retrouve le nom sur les inscriptions du début de la période romaine. Sur le parapet du pont de la route nationale traversant à Soulosse le Vair se trouve une inscription où on lit : ..... *Vicani Solimariacenses*... La régularité, les belles proportions des caractères de cette inscription (3) indiquent qu'elle est de l'époque des Antonins, c'est-à-dire de la fin du premier siècle et première moitié du second.

*Vicus Solimariaca* se voit sur d'autres inscriptions découvertes à Soulosse.

L'*Itinéraire d'Antonin* nous donne ce nom sous les formes : *Solimariaca*, *Solimariacam*. Ainsi, dès la fin du premier siècle, Soulosse existait sous le nom de *Solimariaca*.

Sur une inscription, datée du 28 juin 232, trouvé au même lieu, le nom change et devient *Solicia*, *Vico Soliciæ* ; deux gallo-romains se mettent sous la protection du *Génie de Solicia*.

Devant cette appellation, certains archéologues se sont demandés si *Solimariaca* et *Solicia* n'étaient pas deux lieux différents. L'un le plaçait à Sommérecourt, l'autre sur la

---

(1) Dom Bouquet, Valois, Schæpflin.

(2) Digot. — *Histoire d'Austrasie*. — Tome II, p. 332 et suiv.

(3) Beaulieu. — *Archéologie de la Lorraine*, tome I<sup>er</sup>. — Jollois, — *Antiquités du département des Vosges*.

gauche du Mouzon, en face de Rebeuville (1), où, en fait de débris de l'époque gallo-romaine, il n'existe qu'une inscription dont on ne connaît pas la date, ni la provenance.

Malgré leur ressemblance apparente, *Solimariaca* et *Solicia* pourraient venir de *Solima*, divinité que l'on retrouve sur des monnaies et médailles trouvées à Soulosse; la racine est la même. Je ferai remarquer que les inscriptions portant *Solimariaca* et *Solicia* (2) ont toutes été découvertes à Soulosse même, parmi les nombreux vestiges gallo-romains enfouis dans son sous-sol. A mon sens, si elles avaient été trouvées isolées, en un point où il n'y aurait eu aucuns vestiges gallo-romains, on s'expliquerait le doute. Ici, c'est tout le contraire, les débris de l'époque romaine abondent.

Soulosse était tout à la fois un lieu fortifié et un sanctuaire : on a retrouvé les fondations de son enceinte fortifiée; de six tours; des débris de sculptures, colonnes, chapiteaux; des médailles, monnaies, démontrant que, dans cette enceinte, vivait un groupe de population; dans le voisinage, au sommet de la montagne de Julien, dominant et commandant la vallée de la Meuse, il y eut un camp, au lieu dit le *Châtel* (3).

Les inscriptions donnent les noms des divinités adorées : *Mercure* et *Rosmerta*. J'ai dit, déjà, que *Solima* était une divinité. On a retrouvé à Soulosse un grand nombre de monnaies et médailles, dont six à l'image et au nom de *Solima* (4).

---

(1) Rebeuville — Canton de Neufchâteau. Il est placé sur la droite du Mouzon. C'est sur l'autre rive que M. Longnon place *Solimariaca* (*Revue d'archéologie*) — 1877 — tome xxxiv).

C'est M. L. Pannier (*Revue d'archéologie*, tome xxvi, p. 334-335) qui place — sur une simple ressemblance de noms (?) — *Solimariaca* à Sommerécourt (Haute-Marne), canton de Bourmont, arrondissement de Chaumont). Sommerécourt est à 23 kil. au sud de Soulosse.

(2) Cette inscription fut donnée à M. Chevrier, sous-préfet de Neufchâteau (Soulosse appartient à cet arrondissement) qui la plaça dans le jardin de sa propriété de Bazoilles (5 kilomètres amont de Neufchâteau).

(3) Ce camp a été très bien étudié et décrit par M. Jollois : *Antiquités du département des Vosges*.

(4) On a trouvé un grand nombre de médailles et monnaies. D'après MM. Castier et de Saussaye il aurait existé un atelier de monétaire à *Solimariaca*.

Il est clair qu'en ce lieu on dut adorer cette divinité qui lui donna son nom. Sur des inscriptions se lisent les noms de *Rosmerta* et *Mercure*. On sait qu'à l'époque de l'indépendance de la Gaule, il y avait un grand nombre de divinités, de *Génies* que les Romains se gardèrent de supprimer ; ils les associèrent à leurs dieux. C'est ainsi que nous retrouvons *Rosmerta* et *Mercure* invoqués sur ces inscriptions. M. Ch. Robert a constaté cette association quinze fois, rien que pour la région de l'Est, à Sion, entre autres. Dans l'inscription où se trouvent les mots *Vico Soliciæ*, on s'adresse au *Génie du Pagus* : *Genio pagi*. Il y avait donc à Soulosse un centre religieux : c'était au sommet d'un coteau dominant le village de Soulosse que se trouvait le temple, à Saint-Elophe. Ce saint martyrisé, selon la légende, en 362 (1), à Soulosse, par ordre de l'empereur Julien, prit la place de Solima, Rosmerta et Mercure et comme toujours ce fut sur l'emplacement du sanctuaire païen que l'on établit l'église chrétienne.

La topographie de la région nous montre que le groupe habité était dans la vallée, sur le Vair, près du pont et le sanctuaire au sommet du coteau ; chacun des groupes, comme l'a dit M. Voulot (2), pouvait avoir un nom différent ; *Solicia* pour le groupe habité, puisqu'il en a conservé le nom : Soulosse. En haut, *Solimariaca*, le nom sacré, disparu devant celui de Saint-Elophe, dont le culte remplaça l'ancien.

Soulosse placé sur la grande voie de Langres à Toul, avec

---

(1) *Soulosse*. — (Canton de Coussey, arrondissement de Neuchâteau, à 7 kil. de celle-ci). Ce lieu joue un grand rôle dans les légendes chrétiennes de cette région : Là auraient vécu Baccius et Lientrude, père et mère des saints Euchaïre et Elophe et des saintes Libaire, Suzanne et Menne. Elophe aurait été martyrisé à Soulosse et une chapelle élevée au sommet du coteau qui prit son nom devint l'objet d'un pèlerinage très suivi. Cette chapelle fut élevée avec les débris du temple. Soulosse est de la paroisse de Saint-Elophe. La légende attribuée à l'empereur Julien le martyr d'Elophe. Cette région est pleine du souvenir de ce souverain, mais ce souvenir vient de la légende chrétienne, car on n'a pu trouver jusqu'ici aucune preuve de sa présence à Soulosse et environs.

(2) Voir : *Annales Société d'Emulation des Vosges*, p. 230 et suiv.

son pont fortifié, le camp de Julien, son sanctuaire avait donc une certaine importance (1), quoiqu'il soit qualifié de Vicus et l'on comprend qu'il ait donné son nom à la région.

Le *Pagus Solecensis* avait pour voisins : le *Segentensis* à l'Est ; au Nord, le *Pagus Tullense* (Toulon) et le *Pagus Vallium* (2) ; à l'Ouest, les *Pagi ordonensis* (3) et *Bassiniensis* (4).

Un acte de 1003 indique un seul point dépendant du *Pagus Solecensis* : « *Vulferei-curtis quæ sita est in Comitatu Solecensis supra flumen quod dicitur Mosuna...* ». Il s'agit de Vrécourt (5), placé sur le Mouzon ; voisin de la Champagne, ce lieu était placé à la frontière Sud-Ouest du *Pagus*.

Il résulte de l'absence de points indiqués dans les textes, comme on en retrouve pour le Chaumontois et le Saintois, qu'il est malaisé de donner une délimitation précise du Soulossois.

Il est certain que les Faucilles ayant toujours formé limite entre Austrasie et Bourgogne, on peut fixer, à ce fait, la limite Sud. A Lamarche (6), il faut prendre l'ancienne séparation entre les diocèses de Toul et Langres et tracer une ligne allant de cette ville à Bourmont (7), où l'on trouve la Meuse qui servit longtemps de séparation entre France et Empire et

---

(1) Les débris de l'époque gallo-romaine, trouvés à Soulosse, démontrent la grande importance de ce lieu. On constate avec quelle précipitation les murailles furent construites : on se servit de matériaux que l'on avait sous les mains, on y retrouva des colonnes, sculptures, bas-reliefs, débris de pierres funéraires. Celles-ci, très abondantes, montrent que ces sépultures y étaient très nombreuses ; on aimait à reposer à l'abri d'un sanctuaire ; c'était le cas pour Soulosse. Evidemment ces murailles furent élevées, comme pour un grand nombre de villes gauloises, après la grande invasion du IV<sup>e</sup> siècle ; il fallait au plus vite pourvoir à la défense du pays. Cette invasion avait dû dégrader bien des monuments, les tombes surtout que les envahisseurs n'hésitaient pas à violer.

(2) *Pagus-Vallium*, Pays de Vaux : Vaucouleurs (Meuse) ; il est cité : « *in Pago et Comitatu Vallium* » (1067).

(3) « *Ordonense quod habuit Bernardus* ». Traité de Messen (870).

(4) « *Basiniacum* » dans le traité de 870.

(5) Vrécourt, canton de Bulgnéville, arrondissement de Neufchâteau.

(6) Lamarche, chef-lieu de canton, arrondissement de Neufchâteau.

(7) Chef-lieu de canton, arrondissement de Chaumont (Hte-Marne).



semble devoir être adoptée comme démarcation du Soulossois de ce côté (Ouest). Enfin, en aval de la sortie (1) du département des Vosges, de la Meuse, la séparation était à peu près la même que celle du département des Vosges d'avec la Meuse et Meurthe-et-Moselle, jusqu'au niveau de Vicherey.

Le Soulossois était situé presque entièrement dans le département des Vosges; il comprenait : la portion du canton de Lamarche au nord des Faucilles, c'est-à-dire du versant de la Meuse; quelques communes du canton de Bourmont (Haute-Marne); les cantons entiers de Bulgnéville, Châtenois, Coussey et de celui de Neufchâteau, tout ce qui appartenait au bassin de la Meuse (2); enfin, trois communes du canton de Vaucouleurs (3).

#### IV. — LES PAGI ET LES CIRCONSCRIPTIONS RELIGIEUSES. —

Le diocèse de Toul était un des plus vastes de France : en 1777, on en a fait trois évêchés. Il comprenait tout le territoire de la *Civitas Leuci*. Il semble être resté invariable, car les *Pouillés* de 1402 et 1711 ne présentent aucune modification dans ses limites. Il en est de même pour les sous-divisions; dans la même période (1402-1711), on ne trouve que trois paroisses ayant changés de doyennés et un de ces derniers créé — celui de Salm — par le démembrement d'un autre (Deneuvre). L'évêché de Toul était divisé en *six archidiaconés* (4) et *vingt-six doyennés*.

Dans les chartes des ix<sup>e</sup>, x<sup>e</sup>, xi<sup>e</sup> siècles, on voit paraître le titre d'*archidiaque*, mais jamais il n'est suivi du nom du chef-

---

(1) *Brixey et Sauvigny*, tous deux canton de Vaucouleurs, arrondissement de Commercy, devaient appartenir au Soulossois.

(2) A partir de Coussey, la Meuse devenait frontière; ainsi les villages de Domremy, Greux, dépendent du doyenné de Gondrecourt.

(3) *Brixey, Sauvigny*, tous deux du département de la Meuse et *Mont-l'Étroit*, de Meurthe-et-Moselle. Tous trois placés sur la rive droite de la Meuse.

(4) Selon Desnoyer (*Topogr. Eccles.*, dans *Annuaire de la Société l'hist. de France* (1853), diocèse de Toul), il y aurait eu huit archidiaconés au lieu de six; celui de Gondrecourt réuni à l'archidiaconé de Ligny et de Bar-le-Duc fusionné à celui de Rinel.

lieu de l'archidiaconé ; ce qui fait supposer au P. Benoît (1) que ces dignitaires n'avaient aucune circonscription territoriale à administrer et étaient envoyés par l'évêque, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. C'est seulement à partir (2) du XII<sup>e</sup> siècle que l'on voit un territoire affecté — archidiaconé — à un archidiacre et la signature de ce dernier suivie du nom du chef-lieu.

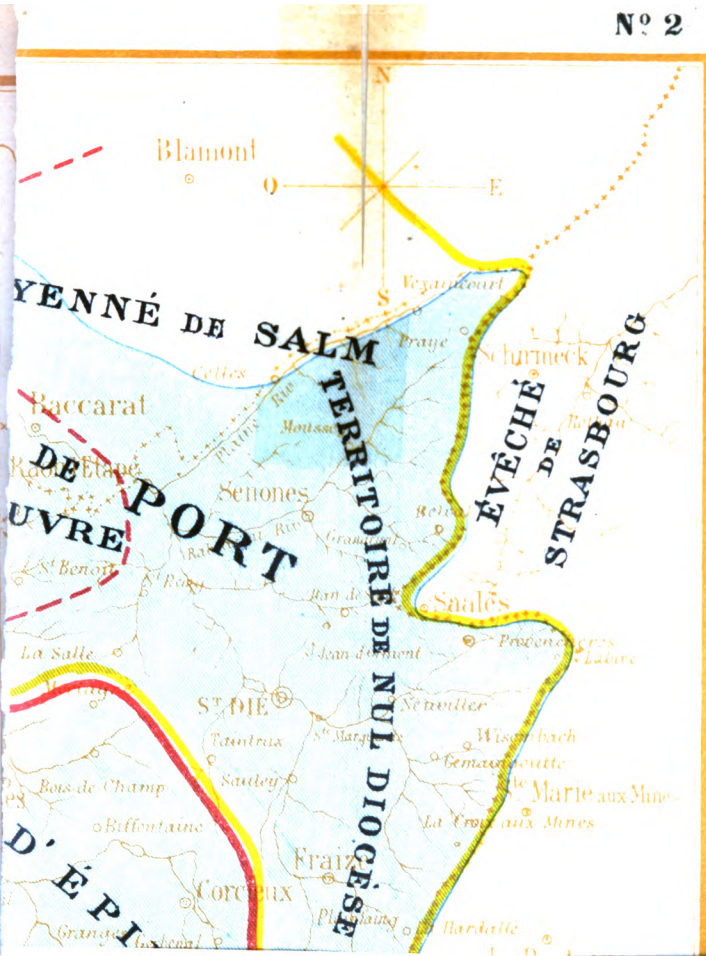
MM. Desnoyer et Lepage (3), d'une opinion contraire, croient que, dès les premiers siècles, chaque archidiacre avait son territoire particulier. S'il en eut été ainsi, on retrouverait, correspondant à chacune de ces grandes circonscriptions religieuses, une des anciennes subdivisions de la *Civitas Leucorum* ; or, il n'en est rien : par exemple l'archidiaconé de Voge, a les trois quarts de son territoire dans la ..... Plaine et se trouve littéralement à cheval sur les deux *pagi Calvomontensis* et *Segentensis*. Celui de Vittel comprend bien le Soulossois entier, mais au Nord il renferme la partie du Saintois devenue le comté de Vaudémont et au Sud-Est une fraction du *Segentensis*. Il semble, à voir la configuration des archidiaconés, que longtemps les *doyennés* furent les seules divisions, et que, voulant donner à chaque archidiacre une région spéciale à administrer, on les ait groupés sans tenir compte des antiques divisions dont il ne restait plus que le souvenir et, pas toujours, le nom. Ce qui démontrerait que c'est bien au XII<sup>e</sup> siècle que furent créés les archidiaconés, c'est que c'est de cette époque que paraissent, avec le nom du titulaire, celui de la circonscription qu'il était chargé de gouverner. Quant aux *doyennés*,

---

(1) Pouillé du diocèse de Toul (1714).

(2) Voici les dates où paraissent les noms des archidiaconés : *Archidiaconatu de Portu* (1152 et 1157) ; *Hugo Gundricurtensi* (1136) ; dès 1061, il est cité un archidiacre de Gondrecourt ; *Archidiaconus de Vosago* (1194) ; *Archidiaconus de Brixeio* (1147). Brixey dépendait du doyenné de Neufchâteau, archidiaconé de Vittel. A cette époque, Brixey était-il le chef-lieu de l'archidiaconé de Vittel ? Je reviendrai sur cette question.

(3) Desnoyer. *Topographie religieuse*. — *Annuaire historique de la Société l'histoire de France*, 1458. — Lepage: *Pouillé de 1402*.





les *chétienetés* (ou chrétienté), comme on les appelait primitivement, ils se formèrent par la force des choses, c'est-à-dire par le développement du christianisme.

Lorsque les monastères de Remiremont, Saint-Dié, Senones, Etival, Moyenmoutier furent établis en plein pays païen et dans les Vosges, l'église primitive fut celle du couvent. La population de cette région était faible au VIII<sup>e</sup> siècle dans les Hautes-Vosges ; aussi les moines, pour la développer, pratiquèrent de nombreux défrichements dans la forêt vosgienne. Ils établissaient dans chacun de ces groupes de population une chapelle qui, le plus souvent, devint paroissiale ; toutes relevèrent de l'église primitive, du couvent. Il y eut de ces églises qui devinrent, à leur tour, des centres religieux très importants : celle de Champ-le-Duc, où se trouvait une villa carolingienne, avait un territoire formant aujourd'hui *douze paroisses, vingt-cinq communes* et une population de 16,400 habitants (1). Une autre, *Bertrimoutier* (canton de Saint-Dié), était surnommée la *grande paroisse*, et comprenait Frapelle, Neuwiller, Vanifosse, Lesseux, Coinche, Combrimont, Raves, Bonipaire. Son église devint la *Mère-Eglise*, d'autres s'établirent ultérieurement dans plusieurs de ces localités. Il se formait ainsi de petites *chrétientés* qui, groupées, finirent par constituer un doyenné.

Le centre de ces paroisses, établies dans les lieux défrichés par les moines, était tout naturellement leur monastère ; c'est ainsi que Remiremont devint le chef-lieu d'un doyenné ; que Saint-Dié, Senones, Etival, Moyenmoutier, indépendant des évêques de Toul et relevant directement du Pape, furent aussi les centres des paroisses de leurs territoires. Au XIII<sup>e</sup> siècle, il est parlé, dans la chronique de Richer, d'un prêtre appelé Conon, qui était *doyen de la chrétienté de Saint-Dié, « id est lecanatus Christianitatis vallis S. Déodati. »* Il s'agit ici

---

(1) Charlemagne, Louis-le débonnaire séjournèrent à *Champ* (canton de Bruyères, arr. d'Épinal).

évidemment d'un délégué du chapitre de Saint-Dié. Toute cette région des monastères de Saint-Dié, Senones, Etival, Moyenmoutier, indépendante de la juridiction de l'évêque de Toul, était appelée — de ce fait — Pays de nuls diocèses : *nullis diocesis*.

Dans la *Plaine*, le christianisme trouva une population bien autrement dense que dans la montagne. C'est par les villes que débuta la religion nouvelle, ou tout au moins par des lieux d'une certaine importance. La propagande, bien antérieure à celle de la montagne, remonte à la fin du III<sup>e</sup> siècle et vint des villes de Toul et Grand (1). A l'origine, sous le coup de persécutions, il ne fallait songer à une organisation ; ce n'est qu'après l'édit de 312, qui donna toute liberté au christianisme, que celui-ci put se développer dans la campagne. A la fin du IV<sup>e</sup> siècle, on commence à établir quelques églises rurales. A cette époque, il n'y avait point dans la campagne de groupes de populations libres, comme aujourd'hui avec nos villages, mais des domaines contenant un personnel servile. Il fut créé dans ces villas des oratoires qui, plus tard, devinrent, pour la plupart, des chef-lieux de paroisses, en même temps que la villa devenait un bourg, un village.

Il est clair que la ville, d'où était venue la religion nouvelle, devait être le centre, le chef-lieu des chapelles (puis églises) nouvellement créées ; ce fut là le début des circonscriptions rurales, celles-ci bien plus petites que les futurs doyennés, réduites au rayon de propagande du centre sur les environs.

(1) *Grand*, était une très importante ville gallo-romaine, ainsi que les vestiges retrouvés le démontrent (arr. et canton de Neufchâteau).

On a prétendu qu'au quatrième siècle (vers 365), le siège du diocèse était à Grand et non à Toul.

Les monastères de Saint-Dié, Etival, Senones, Moyenmoutier, relevant directement du Pape, étaient forcément en conflits perpétuels avec les évêques de Toul qui voulaient les soumettre à leur juridiction. Les monastères soutenaient qu'à l'époque de leur fondation, il n'y avait pas d'évêque à Toul, mais à Grand. Ils allèrent jusqu'à nier l'existence de Toul ! Cette opinion est trop intéressée pour avoir une valeur quelconque. Il a pu y avoir deux évêques, un à Toul, l'autre à Grand, d'autant que cette dernière n'appartenait pas à la *Civitas* des Leuques, mais à la Champagne.

Le christianisme, une fois établi définitivement, ces petites circonscriptions, qui n'étaient que des paroisses avec des annexes, furent groupées et formèrent les *doyennés*.

Il est possible, probable même, que le doyenné répondait à une sous-division du Pagus, que l'on ait groupé les paroisses d'un petit *pays* ; malheureusement, on ne peut que le supposer pour la plupart de ces divisions religieuses.

Le département des Vosges était divisé en *trois archidiaconés*, celui de *Port*, comprenant le *nord-est* du département et se prolongeant dans Meurthe-et-Moselle, jusqu'à la limite des pagi *Calvomotensis* et *Salinensis*.

Celui de *Voge*, à l'ouest du précédent, presque entièrement dans le département des Vosges ; enfin l'archidiaconé de *Vittel*, débordant dans la Meurthe-et-Moselle à son nord-est et sur la Haute-Marne à son sud-ouest.

*Archidiaconé de Port*. — Il comprenait toute la moitié nord du *Pagus Calvomontensis* et le *Pagus Scarponensis*. Divisé en cinq doyennés, *trois* dépendaient du Chaumontois : doyenné de Salm, Deneuvre et Port. *Deux* du *Scarponensis* ou *Scarponnois* : doyennés de Dieulouart et Preny. Comme je l'ai dit plus haut, le groupement des doyennés en archidiaconés, ne datant que du *xii<sup>e</sup>* siècle, il ne faut pas s'étonner qu'il ne soit pas tenu compte des anciennes divisions ; à cette époque, elles étaient complètement bouleversées et le plus souvent oubliées.

*L'archidiaconé de Port* était limité à l'est — de la Schlucht au Donon par les Vosges ; puis au nord par la Vezouse jusqu'à Marainvillers (1) ; de là elle gagnait le Sanon proche Bauzemont (2), suivait la frontière nouvelle entre France et Lorraine annexée ; puis de Moncel (3) allait aboutir à la jonction de la

---

(1) Marainvillers — Canton et arrondissement de Lunéville.

(2) Bauzemont. — Canton et arrondissement de Lunéville.

(3) Moncel. — Aujourd'hui annexé à l'Allemagne. — Appartenait au canton et à l'arrondissement de Château-Salins.

Meurthe et de la Moselle (Frouard). Toute cette portion de l'archidiaconé était limitrophe de l'évêché de Metz. De Frouard, à gauche et ouest de la Moselle vers le nord, se trouvaient le *Scarponnois* et les deux doyennés de Dieulouard et Preny ; il n'y a pas à s'occuper de cette portion de l'archidiaconé.

De la jonction de la Meurthe et de la Moselle, la frontière évitait le grand détour vers Toul de cette dernière rivière, pour la retrouver à Pont-Saint-Vincent et la remonter, à l'ouest, jusque proche Bayon. De là, *sud*, elle rentre dans le département des Vosges, le traversant diagonalement, passant au *sud-ouest* de Ramhervillers, *est* de Corcieux, pour aboutir à la Schlucht.

*Doyenné de Port.* — *Port* est devenu *Saint-Nicolas-du-Port*. On sait l'importance religieuse et commerciale de cette petite ville aux siècles passés. Il y avait là un pèlerinage célèbre, où l'on venait de très loin dès le *xiii<sup>e</sup>* siècle, qui fit de *Port* le centre religieux le plus connu de Lorraine ; il était donc naturel d'en faire le chef-lieu d'un doyenné, puis d'un archidiaconé.

Le doyenné de *Port* eut pour noyau une dessous-division du *Calvomontensis*, le *Portense*, qui était probablement un *Terminus* au sens adopté dans la période franke (1), c'est-à-dire une petitecirconscription. Le *Portense* figure dans le traité de Mersen (870) et il devait son nom à *Port* dont il est parlé en 912 « *in comitatu Calmunzensi in villa quæ dicitur Port super fluvium mortæ* ». En 770, on trouve dans une autre charte le nom de Varangéville : « *hoc est in pago Calvomontensi villam nunc occupatam Warangerivillam...* » On sait que la Meurthe seule sépare ce lieu de *Port*.

---

(1) Il y a bien le mot *territorium* ; mais, dit M. Longnon (*Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*), tous les écrivains antérieurs à l'an mil se servent indistinctement des mots *pagus* et *territorium* ; ils étaient donc équivalents. Le mot *terminus*, à l'origine, avait le sens de *limites*, de *bornes*, prit dès la période franke le sens de *territoire restreint* ; pourtant il est employé quelquefois pour *pagus*.



Dom Calmet donne à ce nom une origine qui répond bien à l'histoire de cette ville : « On le nommait *Port*, parce que c'était un port où l'on chargeoit et déchargeoit les marchandises, cette rivière commençant à être navigable en cet endroit ». Il devait y avoir là un marché d'échanges et d'achats entre les négociants des riches villes de la Basse-Moselle et les habitants de la Haute-Meurthe et des Vosges. Ces marchés qui se tenaient à époques fixes — des foires — furent le point de départ de l'histoire commerciale de Saint-Nicolas, qui fut au moyen-âge un grand centre de transactions, bien connu au loin et dont les foires étaient très fréquentées et qui l'étaient d'autant plus que le pèlerinage en augmentait l'affluence. Ce pèlerinage date du XII<sup>e</sup> siècle, à la suite du don d'une relique de Saint-Nicolas fait (vers 1087) par un seigneur lorrain ; jusque là, il n'y avait eu qu'une chapelle dédiée à la Vierge et sans doute protectrice des négociants venus de la Basse-Moselle ou des montagnes des Vosges.

Au X<sup>e</sup> siècle *Port*, existait, on l'a vu ; il y avait certainement un groupe d'habitants, puisque l'évêque de Toul, Gozzelin (mort en 962) acheta deux ménages « *in villa quæ dicitur Portus* ». Le mouvement commercial provoqué par le *port* dut être une ressource pour le fisc qui ne manqua pas de frapper de taxes toutes marchandises débarquées ; c'était nécessairement un lieu connu de tous les négociants et acheteurs venus de loin, il était naturel que le nom de *Port* fut donné à la région avoisinante, le *Portense* que l'on trouve dans le traité de 870. Sa présence dans ce dernier et la date de 870 montre que *Port* est bien antérieur au X<sup>e</sup> siècle, époque où l'on voit paraître la première fois ce nom de lieu. Il est clair que, pour qu'il ait donné son nom à une région désignée dans le partage de la Lotharingie, entre Louis-le-Germanique et Charles-le Chauve, il fallait que *Port* eût depuis longtemps assez d'importance pour qu'il puisse désigner une région.

Dès l'arrivée de la relique de Saint-Nicolas à *Port*, l'affluence des pèlerins devint telle que quelques années plus tard il fallait

remplacer la petite chapelle de la Vierge par une véritable église, et dès le XII<sup>e</sup> siècle, ce lieu étant devenu un centre religieux, il était tout indiqué qu'on en fit le chef-lieu d'un archiconé, au moment de leur création à cette époque.

Au sud de Saint-Nicolas-du-Port, sur les plateaux qui séparent la Meurthe de la Moselle, entre Saint-Nicolas et Tounoy, se trouvait un *petit pays*, le *Vermensis* ou *Vermois*. Au VIII<sup>e</sup> siècle, il est parlé d'un des villages du Vermois, *Manoncourt* : « Similo modo, donamus in ipso Pago (Calvomontense) in *manico-curte* (780) », mais on remarquera que si le nom du village est cité, celui de *Vermensis* ne figure pas, et on le place dans le *Calvomontensis*.

C'est au X<sup>e</sup> siècle, dans l'Histoire des évêques de Toul (*Historia episcoporum Tullensum*), du moine Adson, qu'on trouve cité, pour la première fois, le nom du Vermois : « et tertiam partem sancti Hilarii in *Vermense* ». Saint-Hilaire fait partie du Vermois et ce passage de l'Histoire des évêques de Toul (écrite au X<sup>e</sup> siècle) fait allusion à une acquisition de l'évêque de Toul, Drogon ou Dreux (907-922). En 1261, on trouve la forme : le *Varmois* et en 1346 : *Vermodium*. Les populations ont conservé, autant qu'elles ont pu, les noms antiques des régions qu'elles habitent ; aussi trouvons-nous aujourd'hui : Ville-en-Vermois, Manoncourt-en-Vermois, Saint-Hilaire-au-Vermois qui, avec Azelot, Lupcourt, Burthecourt, Gérardcourt (1), formèrent, jusqu'à la Révolution, la *mairie du Vermois*.

Il semble que ce *pagellus* n'ait jamais été plus grand ; aussi son nom ne figure pas dans le traité de 870. Du reste, son emplacement entre Meurthe et Moselle, très rapprochées toutes deux, limité au nord par le *Portense* ou Portois et au sud par le Saintois, permet d'affirmer sa très petite étendue.

A Manoncourt, Lupcourt, il a été trouvé des vestiges de

---

(1) Toutes ces localités dépendent du canton de Saint-Nicolas, arr. de Nancy.

l'époque gallo-romaine; il est probable que le *Vermois* était une grande villa devenue, à l'époque franke, un domaine royal.

Il est parlé aussi d'une autre circonscription (1), le « *Comitatu Mortisna* » (966). Il s'agit du hameau de Mortagne, placé à la jonction de la Meurthe et de la Mortagne (R. D.). Le village de Rozelieures en dépendait, ce qui laisserait supposer une certaine étendue à ce comté.

Ce doyenné, écrit le P. Benoit, « renferme 67 paroisses, 20 annexes, plusieurs dépendances, un grand nombre de hameaux, de fermes; 5 abbayes, 12 prieurés, 4 chapitres, 119 chapelles fondées, etc... » Nancy, Lunéville en dépendaient. Il confinait au N.-E. et au N., de Bénaménil à Frouard, à l'évêché de Metz; de Frouard, la limite se dirigeait vers Richardménil (2), où la Moselle le séparait du Saintois. A Lorey, elle se dirigeait, passant au nord de Gerbévillers, vers la Meurthe qu'elle traversait à Saint-Clément et enfin retrouvait Bénaménil.

Il contenait l'arrondissement de Nancy, moins les cantons de Pont-à-Mousson et Nomeny, la fraction N.-O. de celui de Lunéville (cantons de cette ville et partie de ceux de Bayon et Gerbévillers).

Il était tout entier dans le Chaumontois et contenait deux sous-divisions de ce dernier, le Portoï et le Vermois.

*Doyenné de Deneuvre.* — Cette circonscription religieuse était autrefois bien autrement étendue, au *xviii*<sup>e</sup> siècle on en détacha toute la portion *est* pour en faire le doyenné de Salm. Ainsi réduit, le doyenné de Deneuvre était limité au *nord* par celui de Port; à l'*est*, la Meurthe (de Raon-l'Étape à Saint-Clément) le séparait du doyenné de Salm. Au *sud* et au *sud-ouest*, la limite suivait une ligne allant de Raon à l'*est* de Bayon, passant en amont de Rambervillers. La Mortagne partageait cette circonscription en deux portions presque égales

---

(1) *Pouillé du diocèse de Toul* (1711).

(2) *Richarménil* : canton de Saint-Nicolas, arr. de Nancy.

(à l'est et à l'ouest), elle s'étendait sur les départements des Vosges et de Meurthe-et-Moselle : sur le premier était compris les deux tiers *est* du canton de Rambervillers ; sur le second toute la portion de celui de Baccarat, située sur la gauche de la Meurthe et les deux tiers sud de celui de Gerbévillers. Il appartenait tout entier au Chaumontois, mais on n'y rencontre (du moins jusqu'ici) aucune ancienne sous-division dont le nom ait survécu.

Le temporel de l'évêché de Metz y possédait les deux *Chatellenies* de Moyen et Rambervillers (1). Je reviendrai sur ce sujet en parlant du doyenné de Salm.

Par suite de son démembrement, le doyenné de Deneuvre ne contenait que 27 paroisses et 18 annexes.

*Doyenné de Salm.* — Formé au *xvii<sup>e</sup>* siècle par le démembrement de celui de Deneuvre, ce doyenné comprenait tout le haut bassin de la Meurthe, de sa source à sa sortie — à Raon — des Vosges ; c'est-à-dire les territoires des monastères de Saint-Dié, Etival, Senonès et Moyenmoutier. A partir de Raon, la Meurthe le séparait du doyenné de Deneuvre jusqu'à Saint-Clément. De ce point, la limite gagnait Bénaménil, d'où elle longeait jusqu'à Frémonville (entre Blâmont et Cirey), la gauche de la Vezouse et aboutissait au Donon ; cette dernière partie de la limite confinait à l'évêché de Metz, dont dépendait le canton de Cirey.

Avant la formation du doyenné de Salm, quand il n'y avait qu'une seule circonscription, celle-ci occupait la portion moyenne du Chaumontois et cette fraction du *Pagus Albensis* ou *Albechowa*, devenue plus tard le *Blamontois*.

---

(1) La *Chatellenie de Moyen* comprenait : Moyen, Mervaville, Saint-Clément, Chenevières et Vattiménil.

Celle de *Rambervillers* : Rambervillers Jeanménil, Housseras, Autrey, Saint-Benoit, Nossoncourt, Bazien, Ménarmont, Anglémont, Ménil, Sainte-Barbe, Bru, Doncières, Xaffévillers et Domptail, c'est-à-dire toute la partie du canton de Rambervillers placée sur la rive droite de la Mortagne.

Le *dojenné de Salm* était formé par deux portions bien distinctes : Les *territoires des Couvents* comprenant le bassin de la haute Meurthe, où l'on trouvait, en amont, le *Val de Galilée*, nom remontant au *vii<sup>e</sup>* siècle et donné par le fondateur du monastère de Saint-Dié aux terres qui lui furent concédées par le souverain mérovingien.

Auparavant, le nom du lieu où Saint-Dié établit son abbaye était appelé *juncturæ*, à cause de plusieurs jonctions de ruisseaux avec la Meurthe en ce point. Puis, plus bas, en aval de Saint-Dié, les territoires des monastères d'Etival, Moyenmoutier et dans les vallées du Rabodeau et de la Plaine, celui de l'abbaye de Senones. Dans les chartes de fondation de ces couvents, on trouve des *noms de lieux*, mais *aucun de petits pays* ; un seul *pagus* est cité, celui du *Calvomontensis*. Toute cette partie du *dojenné de Salm*, appartenant à des monastères qui n'étaient pas soumis à la juridiction des évêques de Toul, et relevaient directement du pape, portait le nom de *Pays de nuls diocèses* (*nullis diocesis*).

L'autre portion comprenait le *Blamontois et plus tard le comté de Salm* (*comitatu Salmensis*), formé par des terres prises sur le Chaumontois et le Blamontois.

Le comté de Salm fut formé par le territoire concédé à l'abbaye de Senones, les comtes de ce nom étant parvenus à substituer leur souveraineté à celle des abbés ; mais le premier des comtes de Salm établis à Senones date du *xii<sup>e</sup>* siècle ; il en résulte que le *comitatu Salmensis* n'a rien de commun avec les antiques *Pagi*, puisqu'il leur est postérieur d'au moins six à sept siècles. Il n'en est pas de même du Blamontois que l'on retrouve sous le nom d'*Albechnwa* en 870 et *Albinsi* au *xi<sup>e</sup>* siècle.

Toute cette région du Val de Senones, du Blamontois, de Deneuvre, appartenait ou dépendait de la souveraineté de l'évêché de Metz. Ainsi, c'est un évêque de Metz qui nomme voué de Senones le premier Salm qui s'établit en ce lieu (1104);

le comté de Blamont (on cite un comté de ce lieu au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle) était un fief de l'évêché de Metz. Baccarat, qui était le chef-lieu d'une Chatellenie (1), en dépendait également. On voit que toute la portion nord du doyenné de Salm appartenait ou relevait des évêques de Metz. De même pour la partie restée à Deneuvre (2) ; longtemps ce lieu, très fortifié jadis, leur appartenait ; ils avaient également les Chatellenies de Rambervillers, Moyen. On peut se demander si, à l'origine, la circonscription de Deneuvre (avec celle de Salm) n'était pas composée des paroisses dépendant, au temporel, de l'évêché de Metz.

Il résulte de tout ce qui précède que le doyenné de Salm (3) était formé : 1<sup>o</sup> par les terres des abbayes de *nuls diocèses*, où l'autorité épiscopale était nulle ; aussi le Pouillé de 1711 se contente de citer purement et simplement le nom des paroisses et de leurs annexes. Un seul nom de circonscription territoriale figure dans cette portion du doyenné : le *Val de Galilée* datant de la fondation du monastère de Saint-Dié (vii<sup>e</sup> siècle). Toute

---

(1) De la *Chatellenie de Baccarat* dépendaient : Baccarat, Bertrichamp, Thiaville, La Chapelle, Vacqueville, Veney, Brouville, Reheray, Montigny, Neuville, Neufmaison, Vaxainville, Badménil. Sur ces treize localités, dix étaient situées à droite de la Meurthe et doyenné de Salm, et trois sur la gauche, doyenné de Deneuvre.

(2) Deneuvre. — Canton de Baccarat, arrondissement de Lunéville. Appartenait aux évêques de Metz qui le donnèrent aux comtes de Blamont en 1265, mais tout en en conservant la suzeraineté. Devint Lorrain en 1499.

(3) Au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, un comte de Salm se fit calviniste et propagea la religion nouvelle dans ses possessions (pays de Badonvillers). En 1591, le descendant et héritier, Philippe de Salm, adjura la réforme et dans son zèle de néophyte voulut faire disparaître le culte nouveau. Il s'adressa au pape qui nomma (1618) un vicaire apostolique, relevant directement de lui et indépendant, par conséquent, de l'évêché de Toul, pour aider à la conversion des sujets du comte de Salm. C'est à ce moment (1625) que vint prêcher à Badonvillers Saint-Fourier. Le calvinisme disparu, le vicaire désigné par le pape resta, malgré les vives protestations des évêques de Toul.

Un de ceux-ci, Jacques de Fieux, finit par obtenir la suppression du vicaire, mais il dut créer un nouveau doyenné (1680) qui porta le nom de Salm. De cette façon, l'évêché recouvra sa juridiction sur la portion des états du comte de Salm qui ne dépendaient pas de l'abbaye de Senones, car celle-ci maintint son indépendance à l'égard de l'évêque de Toul.

cette portion du doyenné est bien désigné, par les chartes, comme appartenant au *pagus Calvomontensis* ou Chaumontois.

2<sup>o</sup> Du *Blamontois*, fraction du *Pagus Albensis* ou *Albéchowa*, région qui longtemps appartient au temporel de l'évêché de Metz.

2<sup>o</sup> *Archidiaconé de Voge*. — Comme celui de Port, cet *Archidiaconé de Voge* est formé d'une portion sud du Chaumontois et d'une autre du Saintois. Comme pour le premier, il est impossible de le rattacher à une ancienne circonscription des époques gallo-romaine et franke. Il dut être formé après coup au XII<sup>e</sup> siècle (1) au moment où fut alloué à chaque archidiacre un territoire particulier à administrer.

Le nom de *Voge* est lui-même une anomalie, puisque sur quatre doyennés qui composent cet archidiaconé, trois sont placés dans la *Plaine*. Je reviendrai sur cette question en partant du doyenné de Remiremont.

L'archidiaconé était, en presque totalité, placé dans le département des Vosges :

Au *Nord-Est*, il confinait à l'archidiaconé de Port, selon une ligne coupant transversalement le département, de Bayon à la Schlucht, et passant au Sud-Ouest de Rambervillers ;

A l'*Est*, la chaîne des Vosges le bornait de la Schlucht au Ballon d'Alsace ;

La séparation entre les Vosges et la haute Saône le limitait au *Sud* dans toute cette partie ; il était limitrophe de l'évêché de Besançon ;

A l'*Ouest*, c'était l'archidiaconé de Vittel qui le bornait selon une ligne partant de Bains et passant entre Pierrefite et Lerrain, Vittel et Remoncourt ;

Au *Nord*, la séparation entre Vosges et Meurthe-et-Moselle lui servant de frontière jusqu'en aval de Charmes.

---

(1) Ce n'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle qu'il est parlé, pour la première fois, d'un archidiacre de Voge.

L'*Archidiaconé de Voge* comprenait l'arrondissement entier de Remiremont ; les cantons de Gérardmer, Corcieux, Brouvelieures de celui de Saint-Dié.

Tout l'arrondissement d'Epinal, moins ce qui était situé sur la rive droite de la Mortagne du canton de Rambervillers. Enfin, l'arrondissement de Mirecourt, sauf le canton de Darney et la partie S.-O. de celui de Vittel.

Tout ce territoire était réparti entre quatre doyennés : Remiremont, Epinal, Poussay et Jorcey.

*1<sup>o</sup> Doyenné de Remiremont.* — Placé à l'extrême sud du Chaumontois, il s'étendait sur les hautes Vosges — du Ballon d'Alsace à la Schlucht — dont les sommets dénudés ont valu à ce Pagus le nom de montagnes Chauves ou Calvo-montensis.

Au lieu où se trouve Remiremont, existait probablement à l'époque gallo-romaine et sûrement sous les mérovingiens, une grande villa. Sur un sommet dominant la région se trouvait un temple, transformé ensuite en forteresse à l'époque des invasions barbares ; c'était le *mont Habend* ou *Aven*. Ce temple, sanctuaire de la région, donna son nom à celle-ci : *Habendum*, *Avendum*, *Habendensis*. Il est hors de doute que ce nom existait avant le christianisme. En 620, Romaric, personnage influent, devenu moine de Luxeuil, où il avait été attiré par Saint-Colomban, fonda au sommet de la montagne et, avec les ruines du temple et de la forteresse — *Habendum Castrum*, — un couvent double de femmes et d'hommes. Ce fut l'origine du célèbre chapitre de Remiremont.

Plus tard, le nom d'*Hahend* fut remplacé par celui de Romaric, et la montagne appelée : *Romarici-Mons*, montagne de Romaric, *Remiremont*.

La villa d'Habend dépendait du domaine royal et Romaric en jouissait sans doute à titre d'alleu ou domaine à administrer dont il devait compte au fisc. Cela est d'autant plus probable qu'en 728 le roi Théodoric (Thierry) y signait un acte :



« *Actum Habendo Castro sive Romarico-monte, publice anno octavo regnante domino nostro Theodorico rege* ».

Dans l'an 735, autre acte daté du même lieu : *Avendo castro sive Romarico...* ».

Le monastère, trop à l'étroit au sommet de la montagne, fut installé en plaine, dans une indépendance du Palais royal. Cette translation eut lieu sous le règne de Louis-le-Débonnaire; ce souverain, comme son père Charlemagne (1), résida plusieurs fois à Habendum (817, 822, 831). On trouve aussi un acte de l'empereur Lothaire : « *actum Romarici-monte in palacium publico* » (849).

A ce palais mérovingien, puis carolingien, était rattaché un vaste territoire comprenant les vallées de la Haute-Moselle, de la Moselotte, Bouchot, Cleurie, Vologne supérieure et inférieure (Docelles à Jarménil), la vaste forêt couvrant toute cette région où les souverains venaient chasser; l'ensemble formait l'*Habendensis*, c'est-à-dire tout ce qui relevait de la *villa d'Habend*.

Au VII<sup>e</sup> siècle, en dehors de la vallée de la Haute-Moselle que remontait la voie romaine de Bâle à Metz (par le col de Bus-sang), des portions inférieures de celles de la Moselotte (Vagney à Remiremont), de la Vologne (Champ à Jarménil), qui contenaient une faible population, tout le reste, couvert de forêts, était inhabité ou à peu près. Cette population était païenne, Romaric ayant fondé son monastère d'Habend pour la convertir. Des chapelles créées dans les groupes anciens et nouveaux de population devinrent des centres de paroisses, ayant toutes l'église mère d'Habend comme chef-lieu : c'est ainsi que fut formé le doyenné de Remiremont.

2<sup>o</sup> *Doyennés de Jorcey et de Poussay*. — L'abbaye de Remiremont, placée dans les dépendances d'une villa mérovingienne, puis carolingienne, fut richement dotée par les souverains de ces deux races.

---

(1) Charlemagne était à *Habendum* en 805 : « *Rumerici castellum* ».

Aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècles, elle possédait de grands biens, les uns lui appartenant entièrement, d'autres indivis avec le domaine royal. Pour ce dernier, les souverains déléguaient leurs droits à des comtes ou voués qui les représentaient ; mais ceux-ci finirent, dans la période si troublée du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, par se substituer à eux.

Il y avait un comte et un comté de Remiremont : Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine, était un de ces comtes et plusieurs de ses successeurs portèrent ce titre. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans plus de détails sur ce sujet ; je renvoie à l'intéressant travail de M. Duhamel (1).

Le monastère possédait des droits, privilèges, dîmes, etc., dans 180 localités du département des Vosges. En les pointant sur une carte, on constate qu'elles forment un groupe donnant idée de l'importance de ce comté (2) ; on les trouve surtout dans la portion du Chaumontois et du Saintois qui forment les deux doyennés de Poussay et Jorcey et dans la région des Hautes-Vosges, qui donnèrent leur nom au Chaumontois (montagnes chauves).

Sur ces 180 lieux, 44 sont placés dans la partie montagneuse du doyenné d'Epinal : région de Bruyères, Champ-le-Duc, Corcieux, Gérardmer, avoisinant le doyenné de Remiremont et en dehors de la zone du doyenné d'Epinal, dépendant du temporel de l'évêché de Metz.

39 étaient situés dans le doyenné de Jorcey : sur 26 paroisses formant cette circonscription, le chapitre de Remiremont avait le droit de patronage (nomination du curé) dans 17.

28, dans le doyenné de Poussay et le droit de patronage dans 17 cures, sur un total de 36.

13 appartenaient à l'archidiaconé et doyenné de Vittel, mais

---

(1) Voir : Duhamel. — *Relations des empereurs et des ducs avec l'abbaye de Remiremont. (Annales de la Société d'Emulation des Vosges.* — T. XII, 2<sup>e</sup> cahier, p. 195 et suiv.).

(2) *Aveu et dénombrement des biens du chapitre de Remiremont* (1683). — Doc. inéd. de l'Hist. des Vosges. T. IX.

dans la portion de ce dernier dépendant du Saintois et confinant au doyenné de Poussay.

Enfin, 4 dans le doyenné de Saintois, au nord de celui de Jorcey. L'ensemble de ces 180 localités, formant un tout presque compact, placées, pour les deux tiers sud, dans le *Pagus Calvomontensis* ; le surplus, dans le *Segentensis*, représentait le territoire du comté de Remiremont. Il est probable qu'à ce dernier correspondit longtemps la circonscription religieuse, le chapitre de Remiremont en étant tout à la fois le centre religieux et politique.

Le monastère de Poussay, qui devint le chef-lieu d'un doyenné, date de 1043. D'abord soumises à la règle de Saint-Benoit, les religieuses se sécularisèrent et devinrent un chapitre de dames nobles. Ce ne serait que dans la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle que Poussay devint le centre d'un doyenné. Celui-ci existait-il auparavant ? On l'ignore.

Même absence de renseignements au sujet du doyenné de Jorcey.

Nous avons vu que Remiremont y possédait le droit de patronage dans 26 paroisses sur 39 ; il est donc certain qu'au point vue religieux cette région relevait du chapitre. Au temporel, il en était de même.

*Jorcey*, le chef-lieu, n'a jamais eu d'importance. Il doit être ancien, son église remonte au XI<sup>e</sup> siècle. Le chapitre de Remiremont en était le patron et percevait les deux tiers des dîmes sur Jorcey, Rapey, Vaubexy. Sa paroisse comprenait Rapey, Vaubexy, et partie de Bouxurulles et Avillers.

Jusqu'ici, il n'a été trouvé aucun vestige de l'époque gallo-romaine sur le territoire de Jorcey, quoiqu'il fût traversé par deux voies romaines (Corre à Charmes, Langres à Strasbourg) qui se croisaient tout proche, à Rapey.

Ce chef-lieu de doyenné paraît singulier au premier abord, mais, au XI<sup>e</sup> siècle, il ne faut pas oublier que Mirecourt dépendait de la mère-église de Vroville ; Charmes, de celle de Floré-

mont et Dompaire de La Viéville, ce qui démontre le peu d'importance, à cette époque, de ces trois localités.

Les doyennés de Jorcey et de Poussay ne correspondent à aucunes divisions antiques ; on a vu que tous deux étaient à cheval sur les pagi Calvomontensis et Segintensis. Les auteurs embarrassés pour expliquer la présence de ces deux circonscriptions religieuses ont imaginé un *Pagus Mercoriensis* ou Pays de Mirecourt.

Le nom de Mirecourt paraît pour la première fois en 965. Selon la tradition, c'était alors un hameau occupé par des tanneurs établis sur les rives du Madon, ce qui explique que l'église mère était à Vroville.

On a voulu aussi faire dériver le nom de cette ville du dieu Mercure : *Mercorium* ; la vérité est qu'il provient du nom d'une personne : *Murici-Curtis* (1). Il en résulte que le *pagus Mercoriensis* n'a jamais existé et qu'il n'a été inventé que bien après le x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle, pour expliquer la formation des deux doyennés de Jorcey et Poussay.

Si ces deux derniers ne répondent à aucune sous-division antique, ils semblent très bien correspondre au comté de Remiremont : ce dernier avait le chapitre de Remiremont pour centre, qui, de plus, était le chef-lieu d'une *Chrétiennté* très importante, probablement démembrée au xi<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la fondation de l'abbaye de Poussay.

S'il en a été ainsi, on s'expliquerait ce nom d'*Archidiaconé de Voge* donné à cette division religieuse lors de sa formation au xii<sup>e</sup> siècle : il aurait représenté le comté de Remiremont.

Remiremont est placé en pleines Vosges ; le territoire qui lui était soumis s'étendait sur presque toute la région montagneuse allant de Plombières à Gérardmer ; il débordait sur versant de la Saône vers Xertigny et Bains, dans cette zone bien connue sous le nom de *la Voge*.

---

(1) « Et quartam partem unius manse in villa *Murici-Curtis* » (966).

Dans un acte (620), ce territoire est appelé *Comitatum* (1) *Avendum*. En 960, il est aussi parlé du *Comitatu Vosagiense* (2); ce ne peut être que le comté de Remiremont.

De là ce nom d'*Archidiaconé de Voge* donné à cette circonscription religieuse qui, pour les trois quarts, était comprise dans le territoire appartenant en tout, ou partie, au chapitre.

Le *doyenné de Jorcey* était plus étendu que celui de Poussay; il occupait la bonne moitié Est de l'arrondissement de Mirecourt, et au sud empiétait sur celui d'Epinal. Mirecourt, Charmes, Dompaire, l'abbaye de Chaumousey en dépendaient. La moitié N.-O. dépendait du Saintois, l'autre S.-E. du Chaumontois. Il comprenait le canton de Charmes, moins la partie de droite de la Moselle; tout ce qui du canton de Mirecourt était sur la droite du Madon, une bonne portion de celui de Dompaire et quelques communes de ceux de Châtel, Epinal, Xertigny, de l'arrondissement d'Epinal.

Le *doyenné de Poussay* s'étendait sur la partie N.-O. de l'arrondissement de Mirecourt, sur le canton de Mirecourt, à gauche du Madon, une fraction de ceux de Vittel, Dompaire.

Les trois quarts du doyenné relevaient du Saintois, le surplus du Chaumontois.

Au Nord des deux doyennés de Jorcey et Poussay se trouve le *doyenné de Saintois* dépendant de l'archidiaconé de Vittel; il était formé par le comté de Vaudémont.

On a cru que ce doyenné représentait, à lui seul, le Saintois, c'est même pour cela que l'on inventa un *pays de Mirecourt* ou *Pagus Mercoriensis*. Il n'en est rien, on l'a vu plus haut. En voici une autre preuve : dans le *doyenné de Poussay* — portion dépendant du Saintois — se trouvent des noms de

---

(1) Ces mots : *Comitatum Avendum* figurent dans le diplôme de fondation du monastère de Remiremont par Romaric (620). On conteste l'authenticité de ce diplôme. On trouve dans des actes du x<sup>e</sup> siècle : « *Ego Romaricus avendi comes.* »

(2) Confirmation par l'empereur Othon d'un acte de l'évêque de Metz Adalberon (960) — D. Calmet — *Preuves*, t. 2.

lieux comme : Rouvres-en-Sainctois, Dombasle-en-Sainctois, Ménil-en-Sainctois. Le comté de Vaudémont, constitué au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, comprenait toute la portion nord du *Pagus Segentensis*. Il semblerait qu'à cet Etat, absolument indépendant au début, des ducs lorrains, on ait adapté une circonscription religieuse, dont auraient été exclus tous les lieux qui n'en faisaient pas partie, quoique dépendant du Sainctois. Les populations ont toujours tenu à perpétuer le souvenir de leurs *anciens pays* ; aussi ont-elles eu soin de toujours ajouter à leurs communautés le surnom qui démontrait que, elles aussi, avaient fait partie du Sainctois.

*3<sup>e</sup> Doyenné d'Épinal.* — Le quatrième doyenné de l'archidiaconé de Voge était celui d'Épinal.

Limité au N.-E. par l'archidiaconé de Port et les doyennés de Salm et Deneuvre de cette même grande division religieuse ; au Sud par le doyenné de Remiremont ; à l'Ouest par ceux de Jorcey et du Sainctois, ce dernier de l'archidiaconé de Vittel.

Très long, il coupait transversalement le département des Vosges, de Bayon à Gérardmer. Il était, enfin, placé tout entier dans le *Pagus Calvomontensis*.

Le doyenné d'Épinal était formé de deux portions bien distinctes l'une de l'autre par la configuration du sol :

Celle de la montagne avec les cantons de Gérardmer, Corcieux, Brouvelieures et partie de Bruyères. Toute cette partie dépendait du chapitre de Remiremont ; il y avait cinq paroisses sur lesquelles le chapitre avait le droit de patronage sur quatre (1) et dans cette partie ce dernier avait des droits de toute nature sur quarante-quatre communautés ou hameaux. Il faut dire qu'aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>x</sup><sup>e</sup> siècles, toute cette région montagnaise était bien peu peuplée, couverte en grande partie par la vaste forêt vosgienne dont le défrichement ne commença qu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle.

---

(1) Grandvillers, Deyéimont, Champ-le-Duc, Corcieux.

Celle de la Plaine, bien autrement habitée que la précédente, constituait véritablement le doyenné. On y trouvait Epinal et Châtel, qui avaient déjà quelque importance. La première de ces villes était le centre d'importants domaines relevant du temporel de l'évêché de Metz et la seconde d'une seigneurie appartenant aux comtes de Vaudémont.

3<sup>e</sup> ARCHIDIACONÉ DE VITTEL. — Cet archidiaconé comprenait le Soulossois entier (ou Pagus Solecensis), la partie nord du Saintois, correspondant au comté de Vaudémont et au sud du Soulossois une autre portion du Saintois, dans laquelle se trouvait le chef-lieu, Vittel. Enfin, au sud encore de cette dernière, un petit pagus appelé *Decolatensis* ou *Daultensis*, selon d'autres, devenu ensuite Portensis ou Portois qui n'avait rien de commun avec le Portois du Pagus Calvomontensis placé aux environs de Saint-Nicolas-du-Port. Ce *Decolatensis*, entièrement situé au sud des Faucilles, sur versant de la Saône, comprenait Monthureux-sur-Saône, Chatillon-sur-Saône, l'abbaye de Flabémont.

On le voit, comme pour les archidiaconés précédents, aucune concordance entre les *pagi* et les grandes divisions religieuses.

L'*Archidiaconé de Vittel* comprenait l'arrondissement de Neufchâteau, moins les communes du *Haut-pays* (1); partie des cantons de Vittel, Monthureux-sur-Saône, de l'arrondissement de Mirecourt; les cantons de Vézelize, Haroué, avec une fraction de ceux de Bayon et Nancy, dans le département de Meurthe-et-Moselle et dans la Haute-Marne le canton de Bourmont.

Dans une charte de 1147 figure un *archidiaacre de Brixey* (2): *archidiaconus de Brixeyo*. Ce lieu appartenait au doyenné de Neufchâteau, archidiaconé de Vittel. Le chef-lieu aurait-il été à Brixey?

---

(1) Grand, Trampot, Avranville, Chermissey, Seraumont, Brechainville, auxquelles il faut ajouter Liffol-le-Grand, Fréville.

(2) *Brixey-aux-Chanoines*, — canton de Vaucouleurs, Meuse.

Ce village eut jadis une certaine importance : chef-lieu d'une chatellenie appartenant au temporel de l'évêché de Toul. Il y avait un château, une famille dont le nom revient quelquefois dans l'histoire de Lorraine, les Brixey. Enfin, en 1261, Gille de Sorcy, évêque de Toul, y fonda un chapitre de chanoines.

M. Desnoyers (1) se demande pourquoi cette indication de Brixey au lieu de Vittel : « le nom de Brixey était celui d'une petite collégiale du doyenné de Neufchâteau unie à l'archidiaconé de Vittel, ce qui explique cette dénomination ». M. Desnoyers se trompe, la charte où figure l'archidiacre de *Brixey* est de 1147 et la collégiale ne fut fondée qu'en 1261...

*Brixeyo* serait-il le nom de l'archidiacre lui-même ?

En 1147, l'évêque de Toul était Jacques de Lorraine (1126-1167) ; il eut pour successeur (1168) *Pierre de Brixey*. J'ai cherché si ce dernier n'était pas archidiacre en 1147 ; dans ce cas, *Brixeyo* eut été le nom de famille. Malheureusement Pierre de Brixey devint chanoine en 1152 et archidiacre en 1156 ; ce n'est donc pas lui qui figure dans l'acte de 1147 comme archidiacre.

Comme les archidiaconés furent créés au XIII<sup>e</sup> siècle, Brixey a peut-être été le chef-lieu de la circonscription religieuse de Vittel. En tous cas, il ne l'aurait pas été longtemps, puisqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle apparaît la mention d'*archidiaconé de Vittel*.

Vittel était une ancienne villa gallo-romaine, ainsi que le prouvent les vestiges découverts dans ce lieu. Selon la tradition, ce domaine aurait appartenu à Romaric, le fondateur du monastère de Remiremont et l'aurait donné à ce dernier. Il est certain que Vittel appartenait au chapitre et qu'aujourd'hui l'hôpital de Remiremont y possède des terres qui lui furent données par les abbesses.

Ce qui surprend, c'est que Soulosse n'ait pas été le chef-lieu de l'archidiaconé. Nous avons vu que *Solimariaca* ou *Solicia*

---

(1) Desnoyers. — *Topographie Ecclésiastique de la France*. — Annuaire de la Soc. l'Hist. de France, 1858.



avait été un sanctuaire païen ; que, plus tard, il joue un grand rôle dans les légendes chrétiennes du quatrième et que l'église de Saint-Elophe, centre de la paroisse dont dépend Soulosse, fut longtemps l'objet d'un pèlerinage très fréquenté.

L'archidiaconé de Vittel comprenait cinq doyennés : Vittel, Neufchâteau, Châtenois, Saintois et Bourmont.

Le *doyenné de Vittel* était partie (est) sur le Saintois, partie (ouest) dans le Soulossois ; il comprenait également le petit *pagus Decolatensis* sur versant de la Saône.

Les doyennés de Bourmont, Châtenois et Neufchâteau étaient entièrement dans le Soulossois. Le doyenné de Saintois occupait la moitié nord du *Pagus* de ce nom.

V. — LES PAGI ET LES CIRCONSCRIPTIONS CIVILES. — Aucune comparaison n'est possible entre les antiques *pagi* et les circonscriptions civiles.

La Lorraine était composée de territoires provenant de la *Civitas Trevirerum* (1), de la *Civitas Mettensium* (2), de la *Civitas Leucorum* (3), de la *Civitas Verodunensium* (4), de la *Civitas Catalanorum* (5). A la vérité, la plus grosse partie de la Lorraine était formée par la *Civitas Leucorum*.

Elle s'étendait également sur les évêchés de Toul, Metz, Verdun, Besançon, Langres, Strasbourg.

Enfin, la *Haute-Lorraine* ou *Mosellane* étant déjà formée — ou à peu près — au x<sup>e</sup> siècle, on voit combien l'état d'anarchie qui caractérise les règnes des derniers souverains carolingiens (ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècle) avait bouleversé toutes les anciennes divisions civiles.

---

(1) *Treverorum*, de Trèves.

(2) *Mettensium*, de Metz. *La notitia Provinciarum et Civitatum Galliarum*, pour la fin du vi<sup>e</sup> siècle, donne le nom de *Civitas Mediomatricorum*.

(3) *Leucorum*, Toul.

(4) *Verodunensium*, Verdun.

(5) *Catalanorum*, Châlons-sur-Marne.

La Lorraine empiétait aussi sur les *Civitas Lingonum* (Langres) et *Civitas Vesontiensium* (Besançon).

En 1594, le *dénombrement de Lorraine*, de T. Alix, donne pour la première fois, d'une façon précise, l'état des circonscriptions formant la Lorraine.

A l'est du département des Vosges, la portion nord de l'arrondissement de Saint-Dié appartenait au *Bailliage de Nancy*. Puis, allant vers l'ouest, les deux petits bailliages d'Epinal et de Châtel. Le premier, formé au *xv<sup>e</sup>* siècle de toute la région d'Epinal appartenant, auparavant, au temporel de l'évêché de Metz ; le second, réuni à la Lorraine au *xvi<sup>e</sup>* siècle, et, ayant appartenu aux comtes de Vaudémont, puis à une famille de Bourgogne, les Neuchâtel. Ces deux petits bailliages étaient enclavés dans le grand *Bailliage de Vogé* qui s'étendait de Gérardmer à Bussang à l'est, à Neufchâteau et Monthureux à l'ouest ; le chef-lieu était Mirecourt, et il comprenait les deux tiers du département actuel des Vosges. Enfin, à l'extrême ouest, des fractions relevant du *Bailliage de Bassigny* mouvant.

Le grand *Bailliage de Vogé* était plus étendu que l'archidiaconé de même nom ; il comprenait, en effet, toute la région de Neufchâteau et celle de Darney. A la vérité, les régions d'Epinal et Châtel formaient des circonscriptions indépendantes. Il en résultait que l'archidiaconé de Vogé était formé des deux bailliages de Châtel et d'Epinal et de la portion sud-est de celui de Vogé. De son côté, le bailliage de Vogé s'étendait, à l'ouest, sur l'archidiaconé de Vittel et, en plus, sur le doyenné de Darney, évêché de Besançon.

On le voit, au *xvi<sup>e</sup>* siècle, il n'existait aucune corrélation entre les bailliages et les anciens *pagi* et encore moins avec les circonscriptions religieuses. A plus forte raison, plus tard, cette comparaison devint encore plus impossible. Il ne s'agit ici que des circonscriptions antérieures à la Révolution, bien entendu.





## CONCLUSIONS

---

1<sup>o</sup> Aux premiers siècles, nous trouvons dans la portion de la *Civitas Leucorum*, devenue le département des Vosges, trois grandes divisions ou *Pagi* : le *Calvomontensis*, le *Segehtensis*, le *Solecensis*. Les deux premières débordant sur le département de Meurthe-et-Moselle, la troisième entièrement dans les Vosges.

Au VII<sup>e</sup> siècle, à l'arrivée des moines d'Occident, il se forme des sous-divisions correspondant aux territoires donnés par les souverains mérovingiens. Deux portent des noms spéciaux : le *Val de Galilée*, représentant le domaine de l'abbaye de Saint-Dié, l'*Habendensis*, dépendant de celle de Remiremont. Les terres de Senones, Moyenmoutier, Etival, ne portent pas de noms particuliers.

2<sup>o</sup> Les circonscriptions religieuses eurent pour origine les *églises-mères* fondées au moment de l'extension, dans les campagnes, du christianisme. Le groupement de ces *paroisses* formèrent les *doyennés* ; mais, il est difficile de montrer que ceux-ci représentaient, dans les Vosges, une sous-division des *Pagi*.

En ce qui concerne la partie vosgienne du *Chaumontois*, il semble que les *doyennés* eurent pour point de départ les monastères eux-mêmes, ce qui s'explique, puisque c'est aux moines qu'est dû l'établissement définitif du christianisme dans la région encore païenne où ils vinrent s'établir au VII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, on reconnaît une influence politique dans la formation des *doyennés* de Saintois (ou Vaudémont) et de Deneuvre avant son démembrement au XVI<sup>e</sup> siècle ; car, le premier répond au comté de Vaudémont créé au XI<sup>e</sup> siècle et le second aux possessions du temporel de l'évêché de Metz.

Les *archidiaconés* — en temps que circonscriptions — datent du XII<sup>e</sup> siècle et furent formés sans tenir compte des antiques *Pagi* : ainsi, les *archidiaconés* de *Voge* et de *Vittel* comprennent chacun des portions du Saintois, Chaumontois et Soulossois (voir : carte 2).

3<sup>o</sup> Il est absolument impossible d'établir, au moment où fut écrit le premier *Dénombrement de Lorraine* (T. Alix, XVI<sup>e</sup> siècle), une comparaison quelconque entre les *Bailliages* et les *Pagi*.

A. FOURNIER.

# EPINAL

AU

## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE



### INTRODUCTION

---

Ce qui fait l'intérêt très spécial et la haute moralité de l'histoire d'Epinal, c'est que l'on y découvre à chaque pas et à toute occasion, la pratique constante de ces trois vertus : l'amour de la liberté, la fidélité aux traditions, l'indépendance du caractère ; c'est que ces vertus — si le culte en est aujourd'hui moins pur et souffre d'un empirisme utilitaire — n'ont heureusement rien perdu de leur grandeur primordiale.

Epinal n'a jamais été, sinon à ses débuts, un de ces groupements fortuits d'individus, ouverts à tous les passants qui en modifient l'intime nature, à la fantaisie de leurs allées et venues, une de ces agglomérations accessibles à tous les événements, lesquels, par leur succession fatale, en constituent l'histoire passivement vécue.

De très-bonne heure, Epinal eut son individualité

propre, sa personnalité farouche, peut-on dire, énergiquement constituée, énergiquement défendue.

Ses murailles altières et puissantes, tranchaient sur le sol voisin, résistaient aux chocs du dehors. A leur abri tutélaire, ses habitants formèrent une communauté jalouse de ses droits et de ses franchises, ardente à défendre ce noble patrimoine quelle ne laissera pas entamer, jusqu'au jour de l'écrasement final, après une lutte trop inégale.

L'histoire d'Epinal, c'est le récit de cette existence pleine de dignité, dominée du plus noble orgueil, c'est l'analyse de ce trésor pieusement entretenu, vaillamment préservé pendant plus de six siècles, c'est la peinture des défis audacieux, des résistances patientes.

Il fallut que les Spinaliens fissent tête aux convoitises les plus acharnées, aux entreprises les plus brutales et les plus injustes.

Le pied de leur forteresse fut battu sans relâche par la vague des invasions réitérées de bandes sans loyauté, sans autre morale que la violence de leurs désirs, et presque toujours la tempête laissait, en se retirant, des ruines amoncelées et des misères lamentables.

La multiplicité des agressions, l'opiniâtreté de la défense, l'endurance de la cité libre qui survit, plus ou moins meurtrie, aux pires désastres, voilà ce qui est poignant dans l'histoire d'Epinal. Il n'entre pas dans notre dessein de la suivre dans tous ses détails, depuis les origines. Nous nous proposons seulement d'étudier les événements auxquels les Spinaliens se trouvent mêlés, du commencement du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle à l'avènement du Duc Léopold. Aussi bien, est-ce une des périodes les plus agitées et les plus malheureuses de leur histoire ;



c'est aussi l'une des plus dignes par l'abnégation et la fidélité des dévouements.

Il convient toutefois d'indiquer, brièvement, à travers quelles vicissitudes, la ville était arrivée, à l'époque qui nous occupe, à la situation politique dont elle allait subir toutes les charges et encourir tous les périls.

---

## I<sup>re</sup> PARTIE

---

# HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE

---

### I

#### **Epinal — Ses origines — Les Evêques de Metz**

Les origines d'Epinal sont mal connues. Si l'on en croit la chronique de Saint-Symphorien de Metz, et d'autres auteurs, il n'existait, vers la fin du 10<sup>e</sup> siècle, à l'emplacement qui devait être celui de la ville future, que cinq manse ou habitations rurales, appelées Spinal, Ruauménil, Avrinsart, Grennevaut et Villers. Et, dominant ces modestes constructions, s'élevait un château que la « Chronique » appelle proprement Spinal.

Ce pays relevait, pour le spirituel, de la paroisse de Dogneville, qui était de l'évêché de Toul, et, pour le temporel, de l'évêché de Metz : L'évêque de Metz, Thierry de Hamelant s'avisa de fonder en cet endroit, qui lui avait paru propice au culte divin, un monastère à la consécration de Dieu et de Saint-Goéric.

Pour que cette dédicace ne restât pas un vain simulacre, les reliques du Saint de Metz, qui devait être le patron vénéré d'Epinal, y furent transportées par les soins de Thierry. Nous verrons l'importance qu'a pu avoir, touchant l'évolution historique, cette création d'une sorte de culte local. Mais Thierry, poursuivant ses fondations, heureuses au point de vue de l'impulsion à donner à l'agglomération naissante, y établit un marché dont l'installation fut confirmée en 983 par l'empereur Othon

et, complément indispensable, mit la forteresse en état de défense.

Adalbéron II, successeur de Thierry plaça d'abord des clercs dans l'église bâtie par son prédécesseur, puis des religieuses qu'il mit sous la règle de Saint-Benoit.

Suppliant ensuite l'Empereur Henri II, il obtint en 1003 qu'il prit Epinal sous sa protection et confirmât les donations, faites au Monastère, de biens démembrés du temporel de l'évêché de Metz.

On voit dès lors et successivement les évêques de Metz intervenir pour accroître les ressources et augmenter les avantages de leur Fondation : mais pendant longtemps, on relève que leur générosité va à peu près exclusivement au Monastère, qui deviendra le célèbre Chapitre des Chanoinesses d'Epinal. Si bien que l'on peut dire que la ville a eu l'occasion de naître grâce à l'installation d'un centre commercial, d'un marché, heureusement accosté d'un centre religieux et protégé par une forteresse, et qu'elle s'est développée à la faveur de ces mesures intelligemment combinées. Mais les fondateurs, par leur caractère, ont une incontestable prédilection pour l'établissement pieux, qui devra à leur munificence spéciale de prendre rapidement un essor et de revêtir un éclat qui dureront jusqu'à la Révolution française.

Ce n'est pas à dire que les habitants eux-mêmes fussent ou bliés des Evêques. Nous voyons au contraire que, dès le XI<sup>e</sup> siècle, leur qualité de Bourgeois est reconnue et qu'un certain nombre de franchises et de droits sont attachés à leur titre. Depuis, les évêques de Metz n'ont pas cessé de confirmer et d'augmenter ces prérogatives, de même qu'ils ont toujours maintenu à la ville un appui dont elle avait besoin, dans ces siècles de brigandage et de coups de main. On signale que dès la fin du 11<sup>e</sup> siècle, l'abbaye d'Epinal avait, comme d'usage, un protecteur, un voué, c'est-à-dire un Chevalier qui, moyennant certains avantages et le titre de Chevalier de Saint-Goéry, mettait à son service son bras et ses vertus militaires.

Cela n'empêche que le Voué de la ville, comme son seigneur, c'est l'Evêque lui-même. Et cette vouerie n'est pas un vain mot. Sans doute, il la délègue presque toujours, mais son intervention personnelle n'en est pas moins nécessaire à toute époque. Les temps sont forts troublés ; les agresseurs sont souvent de puissants chefs de bandes ou même des souverains de pays voisins, comme le Duc de Lorraine. Aussi voyons-nous renforcer, par les soins de l'Evêque de Metz, les fortifications d'Epinal, édifiées sans doute dès le XII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi les évêques de Metz, octroyant libéralement les franchises aux bourgeois d'Epinal, au détriment de leur seigneurie à peu près purement nominale, leur prêtant aide et assistance dans les moments difficiles, sont en réalité les protecteurs de la ville et renoncent à être davantage.

C'est ici qu'apparaît l'intérêt que présente la création d'une ville Episcopale, comme est Epinal. Elle constitue une manifestation contre la féodalité, à laquelle elle déroge.

Les habitants, affranchis du servage, réunissent la propriété du sol avec la souveraineté, s'administrent et même rendent la justice ; ils deviennent des bourgeois, dont l'importance ne fera que s'accroître. Il est vrai que l'évêque a été guidé par une autre considération, moins philosophique. Il a jugé qu'une fraction de son domaine était bien lointaine, pour qu'il pût être assuré d'en garder la propriété contre les princes voisins et rivaux, l'Empereur ou le Duc.

Il s'est hâté d'en faire une cité à part, indépendante, qu'il a eu l'habileté de placer sous l'égide de la bienfaisance impériale et à laquelle il a promis sa propre protection contre les entreprises ou les attentats du dehors. Il suit que, dès ses débuts, la cité d'Epinal a été une ville à part, isolée, ne se rattachant à aucune patrie dont elle fût issue. Elle avait bien un protecteur qui veillait à sa sécurité matérielle ; elle pouvait en éprouver pour lui de la reconnaissance et l'en payer de retour. Mais les Spinaliens n'étaient unis à personne, par les

liens du sang, par l'identité d'origine, par la communauté de vie, heureuse ou malheureuse, par ce qui fait en un mot la cohésion et l'unité d'un peuple, par ce qui constitue la patrie. L'idée de patrie n'existait pas, n'ayant pas d'application. On trouve à sa place ce qu'on pourrait appeler le patriotisme communal ; ce que la malveillance nomme le chauvinisme local ou l'esprit de clocher. Voilà ce qui fait le fond du caractère spinalien, nous le verrons plus tard ; caractère un peu mesquin, un peu étroit sans doute, mais dont on aurait mauvaise grâce à tenir rigueur aux Spinaliens qui n'ont fait que subir la destinée qui leur a été imposée ; sans compter que l'empreinte originaire aura été profonde, car elle sera persistante.

Cependant la deuxième moitié du <sup>xiv</sup>e siècle avait été quelque peu troublée pour les Spinaliens : troublée par les guerres, mais aussi par ce fait que l'évêque, Raoul de Coucy, administrateur pitoyable de ses biens, avait gagé une partie du ban entre les mains du duc Charles II de Lorraine.

Au <sup>xv</sup>e siècle la situation ne fait qu'empirer. L'orgueilleux Conrad de Boppart, évêque de Metz, souffrant sans doute avec peine que sa seigneurie fût en somme réduite à un protectorat sans puissance, entreprit d'étendre son autorité, d'accroître ses droits ; il usa de tous les moyens, il affama la ville, il porta les armes contre elle, il frappa d'interdit les habitants, et les appela en cour de Rome. Vainqueur dans les combats, il succomba dans son procès et une sentence de la Rote en date du 15 avril 1429 fut rendue contre lui.

## II

### **Epinal au Roy de France.**

En 1444 le roi de France Charles VII se trouvait en Lorraine à la tête d'une expédition ; les Spinaliens, impatients du joug des évêques de Metz que les récents événements avaient rendu pénible, jugèrent que le moment était venu de choisir un nou-

veau protecteur. Ils s'adressèrent au roi qu'ils furent trouver à Nancy et le prièrent d'accepter qu'ils le reconnussent pour leur « vrai et naturel seigneur souverain, demandant d'être incorporés à la Couronne. » Le roi agréa leur requête et, accompagné du duc René I<sup>er</sup>, il fit son entrée solennelle dans Epinal. Là, il reçut le serment de fidélité des bourgeois et les maintint dans leurs franchises et privilèges.

Il devait même plus tard y joindre des droits nouveaux. Pour l'instant, il prit quelques mesures administratives et édicta plusieurs règlements en matières spéciales; il créa notamment la charge de bailli, édifia un poids public. L'évêque de Metz récrimina contre cette annexion à la couronne, l'empereur même fit des représentations, mais Charles VII tint bon et garda la ville.

Son successeur Louis XI confirma les prérogatives accordées à la ville par son prédécesseur. Mais la promesse qu'il fit de considérer les gens d'Epinal comme ses loyaux sujets ne le retint pas de leur écrire, en 1465, que son bon plaisir était que « Thiébaut, seigneur de Neufchâtel, d'Epinal, maréchal de Bourgogne, jouit des ville et ban d'Epinal sous son ressort et souveraineté et qu'ils eussent à le recevoir et à lui obéir. » Les habitants n'y voulurent point consentir et présentèrent au roi une supplique, où ils rappelaient « qu'en se mettant sous l'obéissance du feu Roy, il leur avait promis qu'il ne les désunirait pas de sa couronne » et où ils annonçaient que « ne pouvant supporter les vexations du maréchal de Bourgogne, ils se mettaient sous l'autorité, puissance et souveraineté du duc de Calabre et Lorraine et de ses successeurs pour être unis et incorporés à son domaine. »

Louis XI, dont la tâche était fort lourde par ailleurs, qui n'était que médiocrement intéressé à la conservation d'une ville éloignée de sa surveillance et de son intervention, délia les Spinaliens de leur serment par acte donné à Montargis et les autorisa à choisir pour seigneur qui bon leur semblerait.

### III

## **Epinal aux Ducs de Lorraine**

Jean de Calabre reçut l'hommage des Spinaliens et accepta la seigneurie qui lui fut offerte. Il envoya à Epinal son fils Nicolas, marquis de Pont, qui, au nom de son père, incorpora la ville au domaine ducal et déclara les habitants sujets du Duc de Lorraine. Mais, du même coup, il maintint toutes leurs prérogatives, par une charte du 21 juillet 1465, assurant leurs libertés, précisant l'étendue de leurs franchises, augmentant même la somme de leurs droits. Si bien que l'on a pu dire que les habitants d'Epinal, bien que « amés et féaulx sujets » du duc de Lorraine, bien que leur ville fût enclavée dans les terres du duché, formaient une sorte de République.

Les choses ne varièrent point jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle.

La ville eut bien à pâtir des guerres qui désolèrent la région, elle fut même momentanément au pouvoir de Charles le Téméraire, et, fidèle à ses protecteurs, les Ducs, elle leur rouvrit ses portes et les rétablit elle-même dans leur pouvoir effectif.

Mais, à part les calamités des invasions, Epinal vécut tranquille sous les auspices de cette double vertu : le respect généreux des libertés des sujets par le seigneur et pour celui-ci l'affection loyale de ses sujets.

### IV

## **Fin du Règne de Charles III (1600-1608)**

En 1600, c'est-à-dire à l'époque où nous abordons le véritable sujet de notre histoire, le duc régnant est Charles III. Il n'est réellement monté sur le trône ducal qu'en 1562 et, fidèle aux traditions de ses prédécesseurs, il a été un maître bienveillant et respectueux des libertés acquises. Il a été aussi un sou-

verain pacifique. Il a cédé toutefois à l'entraînement des Guise et combattu dans les rangs de la Ligue, mais il s'en est détaché hientôt et s'est retiré de la lutte, où il avait cependant cueilli quelques lauriers.

En 1600, en l'année où nous entamons notre récit, Charles III est arrivé au déclin de son âge et de son règne. Il l'achèvera dans la paisible administration de ses Etats.

Dès ce moment, Epinal fait partie intégrante de la Lorraine. A part les franchises dont elle jouit toujours dans la direction de ses affaires intérieures, la ville d'Epinal est devenue une ville lorraine, soumise au commun souverain ; elle n'est plus qu'un membre de ce corps, vigoureux d'ailleurs, qu'est le duché de Lorraine, une partie de ce tout. L'histoire de la ville est un fragment de l'histoire de la Lorraine ; elle participe de ses gloires comme de ses détresses, elle profite de ses moments de calme prospère et subit les mêmes tempêtes dévastatrices. Tous les événements de son existence se rattachent aux vicissitudes du duché même, dont ils ne sont que le remous. Et quand on se propose de tracer le cadre où vont s'agiter les Spinaliens, de décrire les circonstances au travers desquelles ils maintiendront leurs usages, leur ville et leurs mœurs, on ne peut s'abstraire de l'histoire du duché ; au contraire doit-on s'y reporter sans cesse, comme de l'effet on remonte à la cause ; c'est ce que nous ferons nous-même, largement, en vérité, et sans nous attarder dans les chemins battus.

Toutefois, ce que nous venons de dire appelle un commentaire.

Nous n'entendons pas que les Spinaliens aient abdiqué leur caractère indépendant ni leur esprit d'irréductible personnalité.

Nous l'avons vu, Epinal devait à ses origines et à son mode de formation, de placer au-dessus de toutes choses le principe et le maintien de son existence propre, de son intangible individualité.



Par un égoïsme local intransigeant qui est celui des villes épiscopales, la ville d'Epinal réservait pour elle-même toute son affection. Sorte d'enfant abandonné de ceux qui l'avaient procréé dans le seul dessein de soustraire une part de leur domaine aux convoitises d'autrui, Epinal ne pouvait rendre à personne l'attachement dont personne ne l'avait entouré. Le sentiment de patrie, avons-nous déjà dit, était nécessairement inexistant ; il était remplacé par le besoin naturel de vivre et la volonté de maintenir cette vie telle qu'on l'avait composée, de défendre un patrimoine propre de droits et de franchises contre les entreprises des voisins. La ville, trop faible pour pouvoir, réduite à ses moyens, assurer un tel résultat, fait appel à des princes puissants, à qui elle confie le rôle de protecteur. C'est comme un mandat qu'elle leur propose et pour l'exécution duquel elle leur fait des avantages, leur abandonne des revenus pécuniaires et des prérogatives, comme on stipule un salaire. Le sentiment n'y est de rien, l'intérêt est seul en cause. C'est ainsi que le choix du protecteur est indifférent pourvu qu'il soit apte à sa fonction. Comme c'est naturel, ce sont les évêques de Metz qui reçoivent d'abord, ou plus exactement se réservent en principe cette mission de défense ; il est vrai qu'ils la délèguent presque toujours et presque complètement, en fait, à un seigneur, qui prend le titre de voué. Las de leurs offices, excédés de leurs exigences, les Spinaliens se livrent ensuite au roi de France ; enfin, à son défaut, ils choisissent le duc de Lorraine. Mais, à tous les moments, leur préoccupation est unique : avoir un protecteur. Sa nationalité n'importe ; les Spinaliens n'ont de prédilection pour l'une ni pour l'autre, ils ne tiennent qu'à rester eux-mêmes.

Voilà la vérité dans son ensemble.

Il ne faut cependant pas exagérer. On trouve dans le détail bien des modalités qui affectent cette généralisation.

Il est clair qu'aucun de ces protecteurs, à commencer par les évêques de Metz, qui, au surplus, ont pris d'eux-mêmes

cette qualité, n'a songé à se démettre de tous ses droits souverains. A telles enseignes que, sous les protectorats français et lorrains, le roi et le duc seront nommés les « Souverains » des Spinaliens et ceux-ci leurs « sujets, amés et feaulx ». Sans doute, les souverains prennent soin de recueillir et de consacrer, dans des chartes spéciales, les prérogatives de la ville, mais, à la réserve de cet hommage à la tradition, qui garantit surtout à Epinal l'originalité de son organisation intérieure, ils maintiennent en somme et pour le surplus leur autorité et ne manquent pas de s'en servir, nous le verrons, en toutes circonstances.

A un autre point de vue, la ville d'Epinal bénéficie des libéralités du Prince ; sous les ducs de Lorraine, elle profite de leur sage administration, de leurs qualités de douceur et d'économie, de bienfaisance et de probité ; elle ne peut manquer d'en éprouver et de leur en témoigner, sous la forme d'un légitime attachement, une gratitude bien naturelle.

Puis les liens vont se resserrant, les destinées se solidarisent et en définitive se confondent. C'est alors que nous avons pu dire et que nous constaterons qu'entre Epinal et une autre ville lorraine il n'y a plus qu'une nuance, que l'histoire du duché est à l'histoire d'Epinal ce que le tout est à la partie.

Comme le siècle s'ouvre, la Ville est menacée de la peste. La contagion, comme on dit alors, règne au faubourg d'Ambrail. Les gouverneurs font prévenir le bailli qui est à Nancy et font construire des loges où l'on isole et nourrit les familles contaminées. Mais à part cette alerte, la ville est tranquille et l'expédition des affaires suit son cours normal. Le bailli, M. de Raigecourt, réside dans son château de Bremoncourt ; il ne paraît à Epinal que dans les rares circonstances où sa présence, en raison des devoirs de sa charge, devient nécessaire.

Donc, le calme est complet, le commerce est aussi prospère qu'il peut l'être, les finances s'administrent sans peine et le budget de la ville ne dépasse pas beaucoup celui d'une famille

aisée ; les recettes perçues ne s'élèvent pas à 5000 fr. et encore produisent-elles un excédent annuel. Les peuples sont heureux pour le moment ; ils n'ont pas d'histoire. C'est l'existence banale, mais c'est la paix bienfaisante.

### Visites princières

Les seuls évènements qui mettent dans la ville un peu de variété et d'intérêt, sont les voyages princiers.

Le Duc de Lorraine se plaît à parcourir ses Etats, à se montrer à ses sujets, entouré des Princes et de sa Cour.

D'autre part, il prend chaque année les eaux de Plombières ; toutes fois qu'il s'y rend ou encore quand il va à Remiremont, il fait étape et prend gîte à Epinal. Ce sont ainsi de continues visites du duc, des princes de sa famille ou même de nobles lorrains et de hauts fonctionnaires du Duché. Ce sont ces rapprochements fréquents du souverain et de son peuple — le duc s'humanisant et y gagnant la bonté, les bourgeois se haussant à leurs propres yeux et prenant à ces contacts une plus grande dignité — qui resserrent les liens. Ils sont la caractéristique du régime et de l'époque. Un prince qui se montre aussi volontiers, qui est toujours d'un accueil bienveillant ne peut manquer d'être très populaire ; il l'est déjà par la paix de son règne et la sagesse de son gouvernement. Aussi les bourgeois, qui se fussent mal accommodés d'une majesté orgueilleuse ou d'un maître invisible et inaccessible, entourent-ils le duc et la famille ducale d'une respectueuse et sincère affection, et ils la manifestent par de brillantes et joyeuses réceptions.

En 1601, S. A. arrive à Epinal ; Charles se rend à Plombières où il doit se rencontrer avec le duc de Bavière ; il est accompagné des princes, des princesses et de plusieurs gentilshommes.

On lui offre du poisson et des asperges. Dès son arrivée à Plombières, on lui dépêche Goëry Beuray, l'un des Gouverneurs de la ville, pour lui porter un chevreuil et du poisson, des

brochets, des truites, des renés, pour prendre des nouvelles de sa santé que l'on dit chancelante, pour solliciter enfin son avis sur la réception à faire à Mgr le duc de Bavière et savoir comment « lui faire honneur ».

Des ouvriers réparent le plancher de la tour de la porte d'Arches « pour être ferme et assuré à tirer les pièces, les arquebuses à croc au retour des princes et princesses ». Les Compagnies des bourgeois armés, celle des arquebusiers sous les ordres « des sieurs prévot et autres » vont au-devant d'eux, comme à l'allée. On tire les arquebuses à croc et on leur présente du poisson et du vin de Beaune. On offre spécialement à la duchesse de Bavière une pièce de toile fine du prix de 90 francs.

Tout cela coûte à la ville près de 500 fr. Il a fallu qu'elle empruntât aux fermiers de la pêche dans la « Rivière de Moselle » la « nef et la ret » pour pêcher et qu'elle payât aux dits fermiers une indemnité; elle emploie onze pêcheurs à jeter le filet.

On leur passe des vivres. On envoie des chasseurs dans les forêts. La ville fait conduire à Plombières les chariots des princes et princesses et, pour faciliter leur voyage, elle fait réparer le chemin « devers le char d'Argent ».

L'année suivante, la ville organise une réception magnifique au duc de Bar, le futur Henri II, et à la duchesse sa femme, Catherine de Bourbon, sœur du roi de France (1). Depuis son mariage, Henry de Lorraine, qui n'était que marquis du Pont, a pris de titre de duc de Bar. Les détails, les dessous de cette organisation, qui nous sont conservés dans les comptes de la ville, nous donnent une idée à la fois exacte et amusante de ce que furent les préparatifs de cet accueil triomphal.

Nous ne résistons pas au plaisir d'en faire la reproduction, qui est caractéristique tant au point de vue des mœurs en général que de l'événement lui-même.

---

(1) Henri IV.

On achète à Nancy (1) 5 aulnes de Damas vert pour faire un « ciel au poille (2) de la maison de ville (3) » afin de recevoir madame la Duchesse à son entrée dans la ville, 3 aulnes 1/2 de taffetas vert, 2 livres 2 trézeaux de soie à faire des franges, 4 aulnes de toile verte.

On fait emplette de 4 livres de clinquant pour mettre à l'entour des « chapeaux de triomphes » (4) et « à d'autres lieux. »

On paye les forestiers des bois d'Uxegney pour qu'ils autorisent les bourgeois à y prendre des « perches et mays » pour parer « les portes et rues ».

Le clou de la fête et de la décoration de la ville sera un « portal de triomphe », dressé proche la maison de maître Claude Briquel, entre celle-ci et la maison de la ville, sur les « carrés allant à Rualménil », vraisemblablement dans la rue du Pont actuelle. On va chercher le bois pour le portal avec des chevaux et des « chars », on achète à Vincent, de Pallegney, un demi-cent de planches et 4 sapins. Des charpentiers rabotent ces planches pour faire des armoiries et d'autres ouvrages. On fait venir de Nancy, par un messenger, « des formulaires, patrons, et chiffres » ; les menuisiers Gallien-Guérard, Guérard, Balthazar Bourguignon, Nicolas Haulte Chambre et Jean Pillardon en exécutent de semblables, copient les tableaux, armoiries...

Nicolas Millot et Goëry le Petoy (6) vont encore dans les bois du ban d'Uxegney couper « mays et plançons », on achète un nouveau cent de planches, 69 « travettes de chêne » pour faire

---

(1) Archives communales d'Epinal, série CC.

(2) Chambre où l'on se tient habituellement ; c'est la chambre où le poêle est allumé, d'où son nom. Cette expression est encore courante à la campagne.

(3) Hôtel-de-Ville.

(4) Ornements en forme de couronne. On en voit un sur l'une des faces du lit du duc Antoine, au Musée Lorrain, à Nancy.

(6) C'est l'expression vulgaire actuelle et locale : le « peut ». Elle vient du mot latin *putus*.

les corniches et servir au portal, on maçonne les fondations (le fondement) des supports du portal au devant des maisons de maître Claude Bricquel et de la ville. Didier Villaume, marchand, fournit « Azure, feuilles de fer, d'or, de feuillet jaune, des clous ».

Un pelletier vend trentelivres de « croye » (craie) et 14 livres de « colle » « à servir ès peintures ; les pots de terre pour les mettre. » Un apothicaire procure « lac, azure, verre de terre, terre d'Angleterre, vermillon, indigo, feuilles d'estain, ocre, safran, or fin, argent et autres drogues pour faire peinture ».

On achète au lieutenant de M. le Bailly 10 « linceux » pour peindre et servir au portal.

Enfin, plusieurs peintres, Claudon Chippart, de Ville-sur-Ilion, et maître Paul, de Rambervillers « peignent, taillent, instruisent et façonnent l'œuvre du portal de triomphe », Daniel Malhoste d'Épinal « peint et accomode plusieurs armoiries, chiffres, croix (de Lorraine), Allérions (Alérions) » et autres œuvres.

On a veillé toute la nuit pour dresser le portal et les ouvriers ont travaillé à la lueur des « fallots ». On coupe à Bois le Duc, à Renauvoit, des mays en grand nombre pour embellir les rues et les portes.

Toussaint Claude, « tarillon », plante les mays pour pendre les armoiries, on paye Jean Mozelle, Didier Maître d'hôtel, Jean Durand et Barbon Mozelle pour leurs « journées et peines à cueiller rampe (1) et faire des chapeaux de triomphe ». Maître Laurent François arrache aussi du rampe contre les « tours du chasteau » ou les murailles de la ville pour le même usage.

On n'aura qu'à « refreschir » les chapeaux de triomphe au retour et à renouveler le lierre. On fait l'aumône aux pauvres pour qu'ils ne viennent pas quêter et gêner le cortège.

---

(1) Lierre.

Messieurs les Gouverneurs, les sieurs Lieutenant de M. le Bailli, Prévot, et plusieurs autres « commis capitaines et sergents pour conduire et dresser les bourgeois » leur font « monstre (1) au Poulx, à ce qu'ils soient façonnés et instruits », pour la venue de la duchesse.

Ils se réunissent pour goûter et on les indemnise de leur peine. Chaque fois que les mêmes instructeurs conduiront les bourgeois et les jeunes hommes armés, à l'exercice au Poux ou à la réception des Princes et de leur suite, à l'allée et au retour, les frais seront les mêmes. Il faut payer aussi les arquebusiers qui prennent les armes, les compagnons canonniers, Pasquel Fébvre, Claudon Géal et Didier d'Igney « pour le bon vouloir qu'ils auraient fait de charger et tirer les arquebuses à croc et autres pièces » notamment « la grande pièce » qu'ils ont restaurée à « l'arsenach » (2). Il faut payer toujours et reconforter les compagnons tambours et fifres qui précèdent les bourgeois dans leurs sorties et parades, Claudon le Chastelain, Mengin des Neiges, Maître Pierre Doyet et son fils, Maîtres Claude Maurice, Thimotté Lallemand, Demange Girardin et autres.

On ne néglige rien : on répare les portes du logis du sieur Demenge Jacques où est retenu l'appartement de Son Altesse.

A son arrivée, on lui donne ainsi qu'à sa suite du « vin de Tournon, de pays, et autre vin exquis » du vin de Beaune, un chevreuil, du poisson, de la laitue, des asperges, etc...

A titre de bienvenue spéciale, on offre à madame Catherine de Bourbon, sœur du Roy de France et de Navarre, duchesse de Bar « quatre fines pièces de toile façon de ce lieu, soigneusement pliée, pressée et autrement accommodée » suivant l'avis et délibération de Messieurs du Conseil.

La ville d'Épinal a fait grandement les choses, son budget

---

(1) Exercice, parade.

(2) L'arsenal.

est grevé d'une dépense extraordinaire de près de 2,000 francs, mais les temps ne sont pas encore si durs qu'elle ne puisse, sans marchander, faire aux Princes qui ont toute sa foi et son affection, un accueil digne d'eux et d'elle-même.

Ce document, avons-nous dit, est intéressant ; pour cette raison d'abord qu'il précise l'absorption complète de la ville dans le duché en tant que terre ou ville Lorraine, et qu'il nous montre que les Spinaliens recevant le duc de Lorraine, ne sont autre chose qu'une fraction de son peuple fidèle faisant fête au Souverain bien aimé. Nous en verrons plus loin les conséquences. Le même document n'est pas moins édifiant par la naïveté des détails et la minutie de l'analyse. On ne pense pas que c'est une ville qui porte à ses dépenses les frais d'une visite souveraine ; on songe plutôt à un bourgeois économe, un peu maniaque, qui établit, à un denier près, le bilan de son illumination. C'est un point sur lequel nous aurons à revenir ; c'est un des principaux attraits de l'histoire de cette époque d'où la simplicité n'excluait pas la sagesse, de ces ancêtres vertueux, qui, pour n'être point compliqués, ne manquaient ni de bon sens ni d'habileté.

Tous les ans, le duc de Lorraine ou des personnages princiers passent par Epinal, se rendant à Plombières ou ailleurs : c'est M. de Vaudémont allant à Venise, c'est M. de Bourbonne venant rendre visite à l'Abbesse. Il ne semble pas qu'avant 1607, il y ait eu une réception comparable à celle de 1602, que nous avons décrite. Cette année, le Duc, Marguerite de Mantoue, la nouvelle duchesse de Bar, M. de Vaudémont, sont accueillis triomphalement.

Sous un dais en damas orange et blanc, enrichi de soie d'or et d'argent, de franges et de crespines, on reçoit la duchesse au Petit Pont, par où elle arrive. On la conduit à l'Eglise ; on a édifié une galerie décorée de chiffres et d'écussons. Comme d'habitude, on a paré de feuillages les rues et les portes, dressé des mayes avec des armoiries, on a tendu des guirlandes,



des « cordes de rampe » (1), pendu des chapeaux de triomphe. On a peint des cartons sur lesquels on a tracé des vers composés à la louange des Princes. On a fait « monstre aux bourgeois », on leur a ordonné « des parades ». Sous la conduite du capitaine Baguerel et aux sons du tambour et des fifres enrôlés pour la circonstance, ils ont pris les armes pour les nobles visiteurs.

On a engagé spécialement « 2 maîtres violons » résidant à Remiremont, pour jouer à leur arrivée. Les trompettes de S. A. et de M. de Vaudémont, font partie du cortège et sonnent dans les rues. On a tiré les pièces des portes et les canonniers ont conduit au Poux la grosse artillerie, 2 gros mortiers, une grande coulevrine, un fauconneau, qui tonnent pendant la fête.

#### **Le pouvoir ducal et la Ville**

Cependant Epinal, à part son administration locale qu'il faut toujours réserver, suivait le régime commun de la Lorraine et vivait de l'existence de tous.

La Ville était du Gouvernement du Duc et lui obéissait comme toute autre ville de l'Etat. C'est ainsi qu'elle lui fournissait les deux subsides essentiels, son contingent d'hommes de guerre, sa part d'impôts. L'assimilation était si profonde que la ville était même tenue au Landfride, c'est-à-dire à la contribution impériale stipulée au traité de Nuremberg (1542).

Ce qui avait rendu les ducs très populaires c'est la très grande économie avec laquelle ils géraient les finances du Duché.

Les impôts n'avaient rien d'écrasant et encore n'existaient-ils que d'entente, pour ainsi dire, entre le Duc et ses sujets; le Souverain, respectueux des anciennes prérogatives, n'imposait jamais de sa propre autorité, de charges nouvelles aux contribuables. Lorsque dans l'intérêt de l'Etat, les circonstances vou-

---

(1) Guirlandes de lierre.

laient qu'il eût besoin de ressources supplémentaires, il faisait appel aux Lorrains, il convoquait ses Etats, leur exposait les nécessités du moment et les invitait à lui voter des subsides.

Ces subsides que les Etats étaient censés tout au moins voter librement, à l'occasion desquels en tout cas on ne craignait pas de discuter, prenaient le nom d'Aides. La réalisation en avait lieu au moyen d'impôts, chaque ville ou village se trouvant cotisé pour sa portion ; la répartition et la levée en étaient faites sur place. Le principe était donc que tous les impôts étaient votés par les Etats.

C'est ainsi que, malgré les doléances exprimées par les Etats généraux de 1599, nous voyons Charles III adresser un nouvel appel aux Etats qui siègent du 14 au 29 mars 1600 (1).

La ville d'Epinal est représentée par Nicolas Coquan et Humbert Estienne, Gouverneurs, qui reçoivent 90 fr., 9 gros pour leurs peines.

Charles III expose sa détresse qui provient de diverses causes. D'abord il n'a touché que 55,000 écus des Aides, qui lui ont été accordés l'année précédente pour solder la dépense occasionnée par les mariages de M. M. et Mesdames (2) ; il ne peut y faire face que si on lui octroie de nouvelles ressources.

Les députés présents ne lui refusent pas leur assistance, mais sous la réserve formelle de toutes franchises préexistantes. On décide de mettre un impôt sur le bétail et un impôt sur les fenêtres, ainsi répartis : chaque cheval ou jument dans les villes, faubourgs et bourgs, 1 franc et 6 gros dans les villages (ne sont pas imposés les poulains au-dessous de 2 ans) ; chaque

---

(1) Archives communales. Une fois pour toutes, nous signalons que nous avons puisé à peu près tous nos renseignements et emprunté la plus grande partie de nos citations aux différentes séries des Archives communales d'Epinal. Dans ces conditions, il nous paraît suffisant d'y renvoyer d'une manière générale le lecteur, pour toute recherche par laquelle il lui conviendrait de nous contrôler ou de nous compléter.

(2) Henry de Lorraine notamment.

boeuf ou vache au-dessus de 2 ans dans les villes et villages, 1 franc ; chaque mouton, brebis, porc, dans les villes et villages, 3 gros.

La croisée prenant jour sur la voie publique, depuis la toiture jusqu'au sous-sol, payera 3 francs ; la demi-croisée, ou jumelle 2 fr. ; et toutes les autres fenêtres, 1 fr.

De ces impôts sont exempts les ecclésiastiques, les nobles vivant « noblement » et les gentilshommes.

Les rôles seront faits par les mayeurs, prévôts ou autres officiers et publiés par le clerc-juré ordinaire ou un tabellion.

L'impôt sur les croisées et fenêtres sera établi pour le bailliage d'Epinal, à Epinal.

Le Duc fait ensuite valoir que les dernières guerres ont engagé son Domaine au-delà de ses revenus, il obtient encore des Etats, pour cinq années, le droit de lever sur chaque conduit (1) des villes, faubourgs et bourgs, 12 gros par mois et 10 gros dans les villages. Sont désignés pour dresser les rôles des dits conduits dans le bailliage d'Epinal, le prieur de Belleval et M. de Tumejus.

Les Etats de 1601 autorisent le duc de Lorraine à frapper d'un impôt les denrées et marchandises, le 15<sup>e</sup> pot de vin et de bière ; cette autorisation se trouve prorogée en 1602 pour une période de 5 années afin, a-t-il prié, de terminer les fortifications des villes.

Les Spinaliens n'y tiennent plus ; que sont devenus leurs privilèges, quel état fait-on de l'infertilité de leur sol, de la pauvreté de leur ville ? Ils adressent au Duc une remontrance. Ils protestent qu'ils n'ont « jamais été dilayans ni refusant d'aider et subvenir de tout leur possible en ces nécessités, bien que par chartes depuis peu confirmées par S. A. aucun aide, taille ne subside ne se doivent jeter, imposer ne lever sur eulx. Scy est ce que pour estre la dite ville composée de pauvres artisans, de

---

(1) Ménage.

fort petit revenu et de grand frais pour l'entretien d'icelle, les Gouverneurs d'icelle ont été contraints ès années precellites de payer et supporter grand nombre de conduits tant pour la pauvreté d'aucuns qu'autres mendiants et réfugiés ailleurs ».

Ils continuent que cela n'empêche que les Députés à l'ayde actuel « passant par dessus leurs dits privilèges et sans avoir égard à l'infertilité et pauvreté de ladite ville ny qu'une bonne partie d'entr'eux sont jà près de se retirer ailleurs, les voudront néanmoins comprendre et continuer auxdits aydes suivant leurs vieux et nouveaux rôles. . . . .

Ce qui les occasionne, supplier très humblement à S. A. avoir pitié et compassion d'une infinité de pauvres gens et offre 6,000 fr. par an. Autrement les conduits diminueront d'un tiers en moins de deux ans et iront en Allemagne, en Bourgogne ou en terre d'Evêché. »

Le Conseil de son Altesse répond en imposant la ville à 8,000 francs.

Le Duc n'est pas insensible à ces doléances, il se renseigne et reconnaît que l'exode de ses sujets vers les pays voisins n'est pas un conte ; en Souverain avisé et paternel, il s'émeut et s'apitoie.

Il revient, pour certaines localités, aux impôts de 1600, soit 10 gros par conduit dans les villages et 12 gros dans les villes.

Il ne peut soulager davantage les contribuables, des nécessités impérieuses s'y opposent : l'achèvement des fortifications de Nancy, l'entretien des garnisons, le rachat du Domaine.

Encore cette modération de « l'abut » n'est que temporaire ; on revient vite à demander aux Gouverneurs d'Epinal d'établir les comptes généraux des conduits, du 8<sup>e</sup> pot de vin et de bière, de l'impôt sur la viande de boucherie et le bétail, ainsi que sur les fenêtres et croisées.

On parle d'un impôt sur les cuirs en tannerie, on va jusqu'à grever de 4 deniers par franc les marchandises au détail.

En 1604, on dresse l'état des conduits du bailliage, « office et

recepte d'Epinal », contribuables à l'ayde du Landfride, accordé à S. M. I. à la dernière diète tenue à Ratisbonne en l'année 1603.

Epinal ne s'exécute jamais que péniblement ; telle année, la Cour de Lorraine lui dépêche un arquebusier pour inviter la ville à verser sans délai sa contribution, car elle est seule en retard.

Une autre fois, on la somme de se libérer pour la fin du mois ; elle doit jusqu'à 3,883 francs.

Encore, tous ces subsides ne suffisaient-ils pas au duc de Lorraine et, pressé par le besoin, il lui arrivait de faire appel au crédit des villes et de contracter des emprunts personnels.

A Epinal, il devait en 1606 la somme de 21,662 francs qu'il remboursait comme il pouvait, par annuités, en abandonnant à la ville, pour des périodes de plusieurs années, la ferme des impôts. La ville n'avait pas de ressources suffisantes pour fournir les fonds, elle les empruntait elle-même à des nobles ou à des bourgeois aisés à qui elle servait des intérêts.

Curieuse et touchante assistance d'un souverain par ses sujets, au nom d'une sincère et réciproque affection.

On le voit, et nous y reviendrons, Epinal n'est pas riche ; c'est une ville de bourgeois modestes, peu fortunés ; elle n'est ni opulente ni même prospère. Il semble bien, il est vrai, que les Spinaliens noircissent quelque peu la situation pour éviter des charges, qui tendent toujours à devenir plus considérables, mais le fond est malheureusement vrai.

En attendant, la ville voit son budget doubler d'importance sous le règne de Charles III, du Prince le plus soucieux du bien-être de ses sujets, le plus économe de leurs deniers. Un avenir prochain lui réserve des sacrifices autrement lourds, qui la conduiront à la pire détresse ou même à l'extrême misère.

#### **Charges militaires de la Ville. — Les Elus**

Epinal fournissait aussi des soldats au Souverain, à l'exemple des autres parties de ses Etats. Durant la paix,

Charles III entretenait une bonne et solide armée permanente, surtout aux frontières. A part cela, il avait dans chaque ville et aussi dans chaque village, suivant son importance, un ou plusieurs jeunes gens désignés à l'avance, qui vaquaient pour l'ordinaire à leurs occupations, et ne prenaient les armes qu'à l'appel de leur duc, à l'approche du danger. Il pouvait compter ainsi sur des soldats fidèles et robustes, entraînés par le rude labeur professionnel du temps de paix, habiles même aux exercices militaires « par la pratique du tir à blanc et au papegeai », recommandé et encouragé par la faveur ducale.

Il existait, en effet, dans la plupart des villes des confréries d'arquebusiers et d'arbalétriers qui jouissaient d'importants privilèges.

C'est en tous points ce qui se passait à Epinal. Il y avait d'abord les compagnies d'arquebusiers et d'arbalétriers que nous retrouverons plus loin ; il nous suffit de dire, pour l'instant, que les confrères arquebusiers ou arbalétriers, véritable garnison de la ville, prenaient les armes toutes les fois que la sécurité du pays l'exigeait, ou encore pour les cérémonies et parades, notamment pour rendre les honneurs aux Princes et hauts personnages qui illustraient Epinal de leurs visites. Il y avait, en second lieu, le groupe des francs-bourgeois, fournis par la ville et le bailliage, qui avaient la charge spéciale d'occuper et de défendre le château.

La ville entretenait enfin le deuxième contingent dont il vient d'être parlé. Un certain nombre de bourgeois « jeunes fils et valets de boutiques propres à porter les armes » étaient désignés et choisis d'avance ; ces « esluz » (élus) équipés et armés aux frais de la ville, étaient, en temps de paix, convoqués à des exercices ou monstres, sous le commandement de chefs locaux et sous la haute direction du bailli et de son lieutenant.

Y avait-il péril de guerre, le duc ordonnait qu'on établît le rôle exact des bourgeois armés et adressait un appel à ses baillis, afin que chacun prît son poste.

De 1600 à la mort de Charles III, la paix du duché ne fut pas troublée. Il y eut cependant, dès l'année 1603, quelques nuages dans ses relations extérieures.

D'une part, Metz et les pays voisins s'agitèrent au point de provoquer l'intervention personnelle du roi de France ; d'autre part, un conflit avait surgi entre Venise et la Papauté, et le Prince de Vaudémont, nommé chef suprême des forces de la République, s'était engagé à lui amener un contingent de troupes lorraines (1). Ce furent probablement ces événements qui décidèrent le duc à se rendre un compte exact de ses ressources. Le 17 février 1603, il envoya à M. de Ragecourt, l'ordre suivant : « Monsieur le Bailli, à l'occurrence des troubles de guerre qui semblent se préparer en divers endroits sans que les desseins en soient bien connus ni certains, je trouve expédient de se munir des choses propres à la défense et conservation de mes états et pays, pour éviter aux surprises.

Je désire que cest cause que vous faites ou faites faire reveu en votre bailliage des sujets d'icelui indifféremment qui seront recongnus être propres à porter les armes, recongnoistre aussi quelles armes ils ont, les leur faire préparer ou tenir prestes pour, quand ils seront commandés de ma part entrer en garnison ou autrement, être équipés, à faire ce qu'il leur sera ordonné et dont vous ferez dresser rooles, pour, à ceste occasion, y avoir recours, le tout néanmoins sans frais, ains par les meilleurs moyens qu'à ce vous trouverez convenables. Et cependant, ferez faire déffence à chacun de s'absenter du pays pour prendre part, ailleurs, sans mon expression, expresse permission et licence.

Aux peines portées par l'ordonnance publiée, et me confiant que ce saurez bien faire, veuillez Dieu, M. le Bailly, vous maintenir en sa sainte garde. »

Le Bailli assure l'exécution de ces ordres et l'entretien des

---

(1) Dom Calmet. Histoire générale de la Lorraine.

compagnies ; il fait « monstre » aux bourgeois et villageois, il veille à faire « tenir prêts les élus et préparer leurs armes ». Assisté des gouverneurs et autres officiers de la ville, des officiers mêmes du Duc, il les conduit à la parade au Poux, et là, on leur apprend « en quel équipage un chacun, se doit préparer » pour la venue des Princes.

Telles sont les deux plus lourdes contributions que la ville d'Epinal, en tant que ville Lorraine, devait au Souverain. Elle lui obéit d'ailleurs, toutes fois qu'il commande, et son autorité s'exerce au besoin dans les petits détails. Ce sont bien les rapports de souverain à loyaux sujets. C'est ainsi que le duc de Lorraine promulgue l'ordre de faire nettoyer et brûler les chenilles et autres vermines qui rongent les arbres, sous peine de 5 sols d'amende pour la première fois, 60 sols pour la seconde et 10 fr. pour la troisième ; les communautés, Epinal comme les autres, sont tenues de faire nettoyer les haies et buissons, les forêts, etc..., sous peine de 20 fr. d'amende contre les maires.

Une autre fois, le duc de Lorraine écrit aux gouverneurs (1601) que, malgré l'abondance des récoltes depuis 3 ans, le nombre des mendiants augmente toujours, ce qui lui fait penser que plusieurs aiment mieux vagabonder que travailler. Chaque ville et village devra entretenir ses pauvres et leur faire défense de mendier dans les villages voisins.

Bien plus, un messenger apporte une ordonnance, publiant qu'on ne pourra boire du vin nouveau pendant un certain temps.

Mais, l'acte le plus important sans conteste que Charles III accomplit au regard d'Epinal, dans la période qui nous occupe, fut la refonte de ses coutumes et la rédaction définitive de son droit, données en 1605. Charles IV seul apportera à ce texte quelques modifications insignifiantes touchant la procédure, mais tout le reste demeurera. L'œuvre de Charles III, que nous étudierons en partie, a été élaborée par les « 3 Etats du bailliage » d'Epinal, puis revue et achevée en Cour Ducale. Les Spinaliens paraissent avoir été très satisfaits de cette faveur



du Souverain qu'ils considèrent comme un grand bienfait, car ils l'en remercient et ils l'en louent, dans une lettre toute d'enthousiasme où ils manifestent leur reconnaissance en des termes quelque peu hyperboliques.

## A SON ALTESSE

Monseigneur,

La curiosité des hommes est si démesurée et excessive, qu'elle ne se contente pas d'ung infini nombre de tant de profitables et salutaires inventions, dont le genre humain est suffisamment pourvu, qu'ayant fait essay de presque monter, non seulement sur tous les astres, mais quasi se promettant l'entière congnoissance des cieux, luy a semblé véritablement mettre le pied sur le propre centre d'iceulx, pour en controller l'incompréhensible circonférence. O curieuse et insatiable affection et vanité humaine, dangereuse et périlleuse que de tascher à usurper la puissance divine. Bien plus est à louer et priser de désirer le bien et tranquillité et repos des communaultez et du publicque, en une souveraineté, comme celle de Vostre Altesse, en ce qui concerne la manutention des loix et justice ; laquelle créée de Dieu, nous recongnoissons qu'elle descend du ciel sur le Prince qui la doit distribuer et administrer aux officiers et magistrats de sa province, et la faire exercer par eux suivant son autorité.

C'est à ce but, Monseigneur, où vos affectionnez et bien humbles vassaulx, subjects et serviteurs de vostre ville et bailiage d'Espinal, ont toujours tendus, et y sont pour le jourd'huy appellés par Vostre Altesse, leur souverain, qui les a de tant chérysts, qu'elle n'a voulu soubz sa paternelle prévoyance et bénévolence les oublier à estre mis au nombre de ceux qu'elle désire avoir et maintenir en repos, les relevans des peines et travaux journaliers qu'ils avoient en leurs faiets judiciaires, qu'ils espèrent, à l'advenir éviter, et non seulement les peines, mais aussy les frais aux poursuittes des procès et la prolixité d'iceulx, relevé disons nous, d'ung grand labyrinthe et d'une confusité et obscurité, estant parvenu à une lumière de clarté succinte et salutaire, au profit et soulagement de vostre pauvre peuple, tellement que rien

ne manquera du bien et repos tant désiré, et qui promect leur arriver par ces belles coustumes, que par la providence de Dieu, votre Altesse a establies, que doresnavant se practiqueront et mettront en effect, tant envers vos subjects, qu'estrangers et circonvoisins, qui ordinairement trafiquent du commerce de marchandises par ensemble en vostre ville et bailliage d'Espinal.

Puis doncques qu'il vous a pleu, à la très humble supplication de vos dicts vassaulx, subjects et serviteurs ; et à l'imitation des autres bailliages de votre dusché et souveraineté, recevoir et faire veeoir en vostre noble conseil, celles qu'auparavant ils avoient et exerçoient ; non sans toutefois en avoir beaucoup importuné vostre Altesse, laquelle de sa grace leur a volu par ses ducalles et souveraines libéralités expressément départir en c'est endroit lettres d'homologation le 22<sup>e</sup> jour de septembre 1605 en sa ville de Bar, la copie desquelles se trouve (ci-dessus), qui tesmoigne assé le bien, zèle et affection de V. A., envers ses dicts vassaulx, subjects et serviteurs, qu'ils ont reçu et recoivent comme une espèce d'action de grace envers Dieu, de telle bénédiction, à eux arrivée. Et non seulement à eux, mais à la postérité qui en florira, lesquels affectionnés au bien et service d'icelle, ils en ont à jamais obligations, après la recongnissance faicte par eux à sa Majesté divine, remercier vostre dicte Altesse, comme ils font, et par ceste, protester luy rendre très-humble, très-fidels et très-agréables services.

Et sous la protection d'icelles, les exercer et practiquer à son contantement et soulagement de ses dicts et pauvres subjects, à la gloire et louange de Dieu, et soubz votre autorité, ils espèrent maintenir, estant maintenues ces tant désirées, louables et salutaires coustumes et formalités judiciaires, conformément ausdictes lettre d'homologation ainsy octroyées ; lesquels recongnossants de vostre Altesse, sa sainte et bonne intention en c'est endroit,

Monseigneur,

Vosdicts très-humbles, très-obéissants, et très-fidels vassaulx, subjects et serviteurs de vostre ville d'Espinal, et en général, tous ceux du bailliage, supplient le créateur, que de santé et félicité vostre dicte Altesse ne puis jamais manquer.

### Mort de Charles III.

L'affection des Spinaliens pour leur Prince était sincère. Ils en donnèrent le témoignage quand il mourut en 1608. Ce fut pour Epinal un deuil public, rigoureusement et cordialement observé.

La semaine de l'Ascension, les sonneurs, marguilliers et plusieurs bourgeois se relayant (en tout 16 personnes) sonnent les cloches pendant trois jours et trois nuits pour le salut de l'âme de S. A. (que Dieu absolve). On sonne pendant 40 jours, le matin, à midi et le soir, en signe de deuil. La semaine de la fête Dieu, on célèbre un service général chanté par les dames de l'insigne Chapitre Saint Goëry.

On a édifié, pour la circonstance, une chapelle ardente entourée de cierges et de torches auxquels pendent les armes de Lorraine. Le Bailli envoie de Nancy un messenger avec un ordre réglant la cérémonie qui doit avoir lieu à l'occasion de l'enterrement du duc.

La semaine de la division des Apôtres, on organise un second service; on place, comme au premier, les cierges et torches autour de la chapelle ardente. Il est célébré, avec diacre et sous-diacre, au grand chancel de l'église et chanté encore par les dames du Chapitre.

Les Spinaliens n'en n'oublient cependant pas leurs prérogatives, et ils envoient à Nancy Demenge Jacques, Gouverneur, pour protester auprès du Bailli, contre une ordonnance inspirée tout au moins par son lieutenant. Elle porte que les gouverneurs devront, de par S. A. « avertir et faire défense à tous les taverniers, cabaretiers, et vendant vins à Epinal, qu'ils n'aient pendant l'année du décès et deuil de S. A. Charles III, à mener aucunes fêtes, soit paroissiales (1), de nocces

---

(1) paroissiales.

ou autres, avec tambours, fifres, violons, ni autres instruments semblables accoutumés, ni danser, chanter, réjouir, ou se récréer, soit par chansons à voix ou avec lesdits instruments ; de faire assemblées et jeux publics, faire débauches, dissolutions ni fréquentation des tavernes de jour ni de nuit, sous peine de prison ».

Les Spinaliens réclament parce qu'ils voient là une entreprise contre l'autorité et les droits des magistrats municipaux, en ce qui touche la police de la ville.

Tel avait été le règne de Charles III ; dans la période où nous l'avons suivi et pour ce qui concerne Epinal, règne de paix et de bienfaisance. Chez les Spinaliens, comme chez tous les Lorrains d'ailleurs, la bonté et la sagesse du Souverain avaient développé l'affection et le loyalisme naturel des sujets. Nous en tirerons des conséquences quand nous étudierons le caractère et les mœurs de nos aïeux.

Nous observons une fois encore que nous n'avons considéré de ce règne que les événements spéciaux à Epinal et à son histoire et ainsi ferons-nous jusqu'au bout. Nous négligerions tout fait qui n'aurait pas son contre-coup dans la trame de l'histoire particulière d'Epinal et qui n'y laisserait pas sa trace. Nous voulons, très précisément, représenter la vie extérieure d'Epinal au XVII<sup>e</sup> siècle, avec ses incidents propres, parce que sans cette documentation préalable, l'existence intérieure de la ville, ses mœurs, ses coutumes, n'étant pas localisées dans le temps, n'auraient pas tout leur intérêt.

Nous pensons qu'il est utile de connaître avant tout le milieu, l'ambiance, où les individus s'agitent ; de fixer, avant de savoir comment, contre quoi ils se défendent. C'est peut-être rapetisser l'histoire en la spécialisant, c'est peut-être aussi la déformer, en donnant à certains faits une importance qu'ils n'ont pas au point de vue intrinsèque.

Qu'y faire ? C'est l'inconvénient de l'histoire locale, mais ç'en est aussi l'agrément.

## Henry II (1608-1628) Son avènement.

Ce fut Henry de Lorraine, son fils aîné, qui succéda à Charles III sur le trône ducal, sous le nom d'Henry II.

Son règne très paternel et très pacifique, comme celui de son prédécesseur, entretint la popularité de la dynastie et lui valut des historiens le surnom de Bon.

Il ne laisse pas cependant d'être un prince magnifique et ses dépenses somptuaires destinées à embellir la capitale, à accroître le luxe de sa Cour et de sa Maison grevèrent d'autant ses Etats.

En somme, si l'on ne considère que les relations extérieures de ce règne, celles surtout où Epinal s'est trouvé mêlé, il y a fort peu de choses à retenir.

Le développement, qu'à dessein nous avons donné au Gouvernement de Charles III, nous permettra de nous étendre d'autant moins sur cette période de notre histoire, où la vie municipale fut à peu près normale.

Et cependant de graves événements se perpétuaient auxquels nous ne pouvons faire qu'une rapide allusion.

Les relations du duc de Lorraine avec le roi de France Henry IV, sont apparemment cordiales. Mais il n'empêche que le Roi, de qui les vues sont hautes et de qui tous les actes visent légitimement à la plus grande extension du territoire national, nourrit secrètement le projet d'annexer la Lorraine à la France (1).

Ce projet, que ses successeurs devaient réaliser, le décida à demander pour le Dauphin la main de la princesse Nicole, fille

---

(1) M. d'Haussonville. Histoire de la réunion de la Lorraine à la France.

aînée d'Henri II, à qui, à défaut d'héritier mâle, devait échoir le trône de Lorraine.

Henri II, après de longues hésitations, n'osa pas répondre par un refus à l'envoyé royal, M. de Bassompierre ; mais, les circonstances ne permirent pas que le mariage eût lieu.

La princesse Nicole, après bien des luttes et des déchirements de famille, après même des ruptures éclatantes, finit par devenir la femme du fils aîné de François de Vaudémont, frère du Duc, le futur Charles IV.

Tous ces événements qui avaient passionné la Lorraine, qui, à ce titre, n'avaient pas laissé insensible la ville d'Epinal, sont sans influence sur son histoire spéciale. Nous ne faisons que les signaler.

La Ville était fort préoccupée par les maladies contagieuses, la peste notamment, qui n'avaient pas cessé d'éprouver la région et qui semblaient même augmenter d'importance. Les mesures préservatrices se font plus rigoureuses. « On met des hommes capables à la porte de la Fontaine et à celle d'Ambrail, à ce d'assermenter bien particulièrement ceux qui se présenteraient auxdits postes retournant d'Allemagne et des lieux soupçonnés contagieux. »

Ces gardes, fidèles à leur consigne, remplissent consciencieusement leur office et l'un d'eux n'hésite pas « à casser le manche de sa hallebarde en frappant un bourgeois d'Epinal qui refusait de déférer le serment et voulait entrer en ville ».

On se plaint de la rareté des grains, ce qui force la ville à en interdire la vente de gré à gré, ailleurs qu'au marché. On gémit aussi de l'abaissement de valeur de l'argent, « de la déroute des monnaies ». Les dépenses ducal augmentent les charges et gonflent les budgets. Vers 1620, celui d'Epinal accusera près de 45,000 fr. de dépenses, et c'est encore pour les pays lorrains la période de paix, c'est la tranquillité et le bonheur !

Les Princes font, comme au précédent règne, de fréquents voyages à Plombières et s'arrêtent, au passage, à Epinal.

Tel jour le duc, annoncé par M. de Bourbonne, descend à l'hôtellerie, chez Duval le Vieux, et on lui offre du vin de 3 sortes, 2 jambons de Mayence, 1 chevreuil, 3 levrauts, 12 poulets, 6 grives, des câpres, du raisin de Corinthe, de l'huile d'olive, du sucre. Tantôt, il assiste, avec ses gentilshommes, à la procession, le jour de la Saint-Goëry, puis se fait conduire à l'église des Minimes que l'abbé de Chaumousey consacre au nom de l'évêque de Toul. S. A., le clergé et le peuple restent une heure dans cette église « en louant Dieu à grande dévotion d'un si grand lieu ». Tantôt, le jour du Saint-Sacrement, S. A. suit, avec sa Cour, la procession générale pendant laquelle les trompettes sonnent aux carrefours des rues. Les pièces de canon tonnent au Gravot des Toiles, les arquebusiers tirent les mousquets et font parade aux « Clouyères ». Le Duc est toujours escorté des archers de ses gardes, qui augmentent le lustre de son cortège et qui sont entretenus aux frais de la ville.

C'est aussi à Epinal que fait étape M. de Granval se rendant à Plombières pour annoncer au Duc la mort tragique du roi de France Henry IV.

En 1618, Epinal reçoit solennellement son nouveau Bailli, M. de Campremy qui remplace M. de Ragecourt. Au départ de M. de Ragecourt, les Gouverneurs, Conseillers et autres, au nombre de 28, l'accompagnent jusqu'à Portieux où ils font chez le sieur Daulphin, hôtelier, un repas qui coûte 68 fr. On va, d'autre part, trouver M. de Campremy, à Domèvre-sur-Durbion, pour lui demander quand il doit arriver à Epinal, « pour le recevoir avec les cérémonies requises à ce sujet ».

On lui apporte un quartier de veau, 2 perdrix et 24 grives.

La semaine de la Saint-Luc, M. de Campremy fait son entrée à Epinal. Les pièces d'artillerie de la tour du Petit Pont et de celle du Moulin du Gaucheu tirent des salves, les fifres jouent, les trompettes sonnent, les tambours battent. La ville est décorée en son honneur, ses armoiries et celles de madame la Baillive sont suspendues aux portes et dans les rues de la ville

avec des cartons où l'on a écrit des sonnets et des vers à leur louange.

Après la réception, les Gouverneurs lui présentent cent écus d'or à 6 francs l'un, offrent à sa femme une pièce de toile fine, ils gratifient de deux ducats ou 13 francs Parisot, son maître d'hôtel, d'un doublon et deux testons (14 fr. 8 gros) M. Vernier, son secrétaire. Ils donnent six francs à son cuisinier, 4 francs à ses deux laquais, 3 francs à son cocher et à un autre serviteur, 7 francs 6 gros à la femme de chambre de madame. La ville dépense pour le tout 970 francs et 3 gros. Ce n'est pas tout, on répare « la chaise et le siège du bailli à la maison de ville ».

On lui offre ainsi qu'à sa femme, à son frère M. de Ponceau, à sa belle-sœur Madame de Marteau, et à sa suite, au total 7 personnes, un dîner qui ne coûte que 48 francs.

Les domestiques et laquais sont traités à meilleur compte. Ils sont au nombre de 15 et leur repas ne coûte pas plus de 20 francs ; on fait au Bailli bien des présents encore, on lui envoie du poisson en son château de Domèvre ; quand sa femme vient à Epinal, on lui donne des citrons, des oranges, des marrons, etc...

Au Bailli prés, il n'y a rien de changé, ce sont les mêmes traditions qui se continuent, les mêmes événements qui se répètent. Naturellement, le duc a ratifié et confirmé les chartes des coutumes et libertés de la ville ; bien plus, les présidents et gens des Comptes de Lorraine ayant manifesté l'intention d'accaparer la juridiction du bailliage, au préjudice des Gouverneurs, Bourgeois, manans et habitants de la ville, S. A. a décrété spécialement, le 23 juillet 1614, que les droits et franchises des habitants du bailliage seront respectés.

#### **Les Impôts.**

Les Etats Généraux se réunissent comme d'habitude. Il y en a d'importants du 10 décembre 1614 au 10 janvier 1615. Le



Duc expose que « les affaires sont réduites à un tel point de nécessité », qu'il ne peut se passer des subsides des Etats. Il a besoin d'une somme importante pour achever de fortifier Nancy et les autres places frontières qui assurent la sécurité de l'Etat, pour l'entretien des garnisons, pour le paiement du reliquat qui subsiste sur le prix d'acquisition du marquisat de Nomeny, enfin, pour la bienséance de sa couronne.

Les députés promettent de faire de leur mieux, toujours sous réserve de leurs droits et franchises.

Ils accordent, en conséquence, pour 5 ans « 1<sup>o</sup> la continuation de l'impôt de 8 gros, par mois et par conduit, dans les villes et bourgs, et 6 gros 8 deniers dans les villages, le fort portant le faible. Sont exempts les ecclésiastiques, les officiers et domestiques de la Cour, qui sont à gages et portent livrée, les archers de la garde du Duc, les canonniers, les officiers de l'arsenal, de la monnaie, de la vennerie, de la fauconnerie et des chasses. Les jeunes filles tenant ménage payeront conduit comme les nouveaux mariés ; 2<sup>o</sup>, la levée des 4 deniers par franc, sur toutes les denrées et marchandises vendues dans le duché. Sont exemptes celles indiquées à l'Aide de 1607 ».

« Les sommes provenant de cet impôt seront affectées au paiement du marquisat de Nomeny, qui sera uni à la couronne du Duché de Lorraine, 140,000 francs pour le paiement des garnisons et commissaires et le surplus sera affecté à la continuation des fortifications.

« Les députés demandent : 1<sup>o</sup> que l'on établisse deux gentils-hommes connaissant le maniement des armes, pour assister à l'instruction des soldats ; 2<sup>o</sup>, qu'un règlement soit rédigé pour les troupes en garnison dans les villes ; 3<sup>o</sup>, que l'impôt des conduits (celui de 4 deniers par franc et le 15<sup>e</sup> pot de vin et de bière) soit continué pendant un an, pour le produit être employé à lever des gens de guerre dans le cas où les provinces voisines menaceraient la tranquillité de la Lorraine ; 4<sup>o</sup>, que 400,000 francs seront levés en 1620 et déposés en réserve

dans les coffres de l'Etat ; 5°, que son Altesse donne des lettres patentes de non préjudice aux Etats, semblables à celles qui furent données par Charles III aux Etats généraux en 1602 et en 1607. »

Les députés présentent ensuite à S. A. quelques griefs, remontrances et supplications touchant l'Etat ecclésiastique principalement (on demande que les publications ne soient plus faites au prône par les curés, mais bien par les sergents à la sortie de la messe) ; touchant aussi la justice (on sollicite que les offices de juges et d'avocats ne soient plus donnés à prix d'argent mais réservés au mérite ; que les juges soient des gens honorables et qu'il ne leur soit plus permis d'aller manger avec les parties ou seuls dans les tavernes ou ailleurs, que l'on rédige un règlement pour les tabellions, afin d'éviter les fautes notables et exactions qu'ils commettent journellement au préjudice du public, etc...)

Le bailliage des Vosges produit ses griefs particuliers concernant surtout la juridiction des Assises. Le Bailliage d'Epinal réclame spécialement le rétablissement du préliminaire de conciliation par devant le bailli ou son lieutenant. Enfin, tout l'Etat émet le vœu que les nobles qui exercent les professions d'apothicaires, orfèvres, taverniers et autres semblables services dérogeant à la qualité de nobles, quittent ces professions ou renoncent à leur titre de noblesse ; que la chasse ne soit plus commandée que pour le service de S. A. et que la quantité de vin qui lui est nécessaire soit indiquée par le grand maître ; 4°... ; 5°, qu'il soit défendu aux demoiselles qui ne sont point mariées à des gentilshommes, de se faire appeler « madame », afin d'éviter la confusion ; 6° que l'on établisse des peines corporelles contre les banqueroutiers ; 7° que l'on arrête les étrangers afin de connaître leur conduite, ainsi que cela se pratique en France à l'égard des Lorrains ; 8° qu'il soit fait défense aux maîtres des ribeaux et aux maîtres des hautes œuvres, de s'ingérer dans les noces sous prétexte de lever un prétendu droit

de 9 gros sur les nouveaux mariés ; 9<sup>o</sup> que soit abolie la maîtrise des « escorcheurs » instituée par la Cour des Comptes.

Dans le courant de notre histoire, nous aurons plus d'une fois l'occasion de constater l'intervention du prince dans les affaires municipales, soit qu'il tranche d'inépuisables contestations, qu'il redresse des injustices ou qu'il prohibe telles entreprises d'un caractère essentiellement local. C'est à lui qu'on a recours, par exemple, pour empêcher la fondation à Epinal d'un couvent de capucins, à raison de la stérilité du lieu et de la pauvreté des artisans.

Le Duc n'est guère plus riche que ses sujets ; outre les aides considérables votés par les Etats, il emprunte aux Villes ; à Epinal il doit 20,000 francs. Ce sont toutes ces dépenses qui affolent le budget et qui lui donnent cette ampleur inusitée, que nous avons signalée.

Tout cela est fort peu de chose si l'on songe à l'avenir prochain qui menace Epinal et la Lorraine.

#### **Menaces de guerre. Préparatifs militaires.**

Ce n'est pas cependant la paix absolue, et les ennemis du dehors n'ont pas laissé de donner à une partie du duché de sérieuses inquiétudes, tandis qu'ils en ravageaient une autre. Le comte de Mansfeld levait des troupes en Allemagne avec le concours des princes protestants et, disait-on, l'appui pécuniaire de la France.

Le prétexte était qu'il fallait secourir Berg-Op-Zoom, assiégé par les Espagnols et les Hollandais. Mansfeld, accompagné du comte de Brunswick et de plusieurs autres seigneurs allemands, envahit la Lorraine à la tête d'une armée forte de 60 à 80,000 hommes. « Ils y firent mille désordres, dit Dom Calmet, et ils brûlèrent grand nombre de villages. Le nom des soldats Mansfelds est encore en horreur aujourd'hui parmi les peuples et la mémoire des maux qu'ils y causèrent n'est pas encore effacée ».

Don Gonzague de Cordoue les joignit à Fleurus, les battit et

les mit en déroute. Mansfeld rallia à peu près 20,000 hommes, « les autres se sauvèrent comme ils purent dans le Luxembourg, la Lorraine et le Barrois où la plupart périrent par les mains des paysans qu'ils avaient pillés et brûlés sur leur passage. » (1)

Epinal n'eut pas à souffrir de cette invasion qui ne paraît pas l'avoir touché. Mais le duc Henry avait fait des levées de troupes pour contenir le flot des ennemis et Epinal avait fourni son contingent.

La ville fait des préparatifs belliqueux dès 1614. Claude Caytel, lieutenant du bailli, et d'autres, visitent chez les bourgeois pour s'assurer s'ils sont bien munis des armes ordonnées par le bailli « aux monstres de 1610 ». La semaine de la Pentecôte, le bailli arrive lui-même à Epinal, par ordre de S. A., pour faire monter la garde au château et pourvoir à la sûreté de la ville, pour recommander d'autre part aux maires du bailliage, de tenir leurs hommes prêts pour le service du Duc de Lorraine, s'il en a besoin.

La ville fait marché avec Jean le Huart, fondeur, pour deux pièces d'artillerie. On fait prix de 150 francs pour les deux, les Conseillers vont à la place du Poux « au sujet de reconnoître et faire les preuves du fauconneau, fait et fondu par Jean Huart, fondeur ». On monte la pièce sur 2 roues et on la remise à l'arsenal.

On achète 36 cuirasses avec brassards et casques et 36 fers de piques, amenés de Strasbourg, moyennant 481 francs et 7 gros de Lorraine. On s'approvisionne aussi de poudre. On en achète 362 livres, à raison de 110 francs les 100 livres.

On dépose cette poudre au magasin de la porte de la Fontaine, en même temps que deux cents livres de cordage et mèches.

Le bailli vient encore spécialement à Epinal pour mettre à exécution l'ordre de son Altesse, portant création d'une Milice en ses duchés de Lorraine et Barrois et terres enclavées.

---

(1) Dom Calmet, loc. cit.

Cependant, on fortifie la ville. On établit des crocs à la galerie du Petit Pont, pour accrocher les armes des bourgeois qui montent la garde. On visite les ruines de la Tour Jean Pierre, située derrière la maison de Delange Mourel « et des murailles adjacentes, depuis la porte d'Ambrail jusques à la porte d'Arches, au sujet d'en recognoistre les ruines ; on emploie des ouvriers à relever un pan de mur qui commande le fossé de la porte d'Ambrail. Laurent Jubainville, recouvreur de hauts ouvrages, travaille pendant 42 jours aux mêmes tours et murailles de la porte d'Ambrail. Il extirpe les ronces, espines et seugnons qui emportaient en bas lesdites murailles ».

Ailleurs, on occupe 7 hommes à arracher aussi les ronces et lesbuissons qui sont sur les murailles. On les remet partout en état.

On établit un corps de garde dans la maison de Simon Vailant ; on reconstruit celui du grand Moulin. Les exercices de la milice sont de plus en plus fréquents. Le Bailli y préside. Il est présent en 1617, la semaine de l'Ascension, quand les 56 « eslus » ont fait monstre sur la place du Poux « pour recognoistre et voir leurs gestes ». Après l'exercice, les soldats font un repas qui coûte 32 francs. Le Bailli et plusieurs autres font aussi un dîner « après avoir remis et remonté les corselets chacun en leur place, lesdits soldats désarmés après la retraite faite ».

On achète six piques de réserve pour les Miliciens. C'est Pierre Doyette, maître tambour, qui bat « durant la milice et qui sonne la diane à 6 heures du matin pour faire assembler la garde ».

En 1622 on redouble d'activité ; les troupes manœuvrent au Poux, cependant que six bourgeois font écarter les enfants et jeunes gens ; plus loin on signale encore que les « sergents » de bandes font faire l'exercice aux jeunes gens d'Epinal au Poux. On construit un nouveau corps de garde sur une tour à la porte de la Fontaine. On mure les portes du grand Moulin et d'Ambrail. On fourbit les pièces de canon et on

achète 358 livres de poudre à 125 francs les cent livres. On sonne le tocsin tous les jours et la diane tous les matins Epinal reçoit une garnison sous les ordres de M. de Ville. Elle est composée de cavalerie légère et d'artillerie. M. de Ville arrive le samedi 19 février 1622 ; le Bailli l'invite à dîner ainsi que Dubroc, son lieutenant, et d'autres gentilshommes. La charge est lourde pour la ville. Demange Beuray, gouverneur, va à Nancy pour voir s'il est possible que les soldats de M. de Ville sortent de la ville afin de soulager le peuple. Il n'obtient rien, « sinon que d'être nourri d'espérance ». Le Bailli réussit mieux dans ses démarches, et pour ses bons offices on lui donne 400 francs. Cette brève occupation avait cependant coûté à Epinal 1,377 francs et 10 gros, sans parler des personnages dont la réception est dispendieuse, comme M. de Ragecourt, M. Rambourcel, commissaire des guerres, etc... M. de Campremy avait dès le début poussé des pointes jusqu'à Padoux, à ce de reconnaître les troupes qui y passaient ; on lui avait envoyé du vin et du gibier pour traiter leur général ; puis, c'est Demange Boban qui va jusqu'à Blamont à trois reprises pour avoir des nouvelles de l'ennemi, lorsque « les Mansfeldt passaient » en Lorraine. Tout cela est coûteux.

Cette année (1622), les dépenses de la ville atteignent 42,817 francs ; mais heureusement, si l'alerte avait été chaude, ce ne fut, pour Epinal du moins, qu'une alerte. Le temps est prochain où la ville n'aura plus la même fortune et ne pourra plus éviter le péril, voire les plus sombres malheurs.

## VI

### Charles IV (1628-1675). Son avènement.

Henri II meurt en 1628. Il est remplacé sur le trône de Lorraine par son neveu Charles, fils aîné de François de Vaudémont, son frère.

Charles, qui régna sous le nom de Charles IV, avait épousé sa cousine la princesse Nicole de Lorraine. Ce mariage, qui avait déchainé, lors de son élaboration, des querelles familiales si violentes, devait être l'occasion de nouvelles machinations de la part des Vaudémont. Peu satisfait de paraître tenir de sa femme ses droits et son pouvoir, Charles IV fit tout ce qu'il fallut pour s'affranchir de cette situation inférieure. Il simula, d'entente avec son père, et au nom d'un prétendu testament de René II, une cession, puis une rétrocession du Duché ; il ne témoigna à sa femme que peu d'égards et très peu d'affection, toutes choses qui sont du domaine de l'histoire lorraine et que nous ne pouvons exposer ici. Ce qu'il importe de dire, c'est que, dès les débuts, Charles IV révéla un caractère qui devait entraîner, pour la Lorraine et pour Epinal, les pires désastres et les plus grandes calamités.

« Charles IV, dit M. d'Haussonville (1), excellait dans les exercices du corps. Son agilité était prodigieuse. Il avait habitude son corps au travail et rompu à la fatigue. C'était l'homme de guerre dans toute l'acception du mot. Au moral, Prince enjoué, très original, il avait le cœur haut et l'esprit fier. La franchise qui ne fut pas le défaut des hommes de son temps n'était pas le sien non plus, ses protestations dont il était prodigue ne rassuraient qu'à moitié, tant on y apercevait de retours possibles, de portes de derrière et d'échappatoires de toutes sortes... Charles était pour ainsi dire né ambitieux... Il fut toujours tourmenté du désir d'étonner et de paraître... jamais prince ne comprit moins son rôle. Placée entre les maisons de France et d'Autriche, la Lorraine avait surtout besoin alors d'un prince pacifique, modéré et prudent, satisfait de garder une attitude conciliante et modeste. Charles ne l'entendit jamais ainsi. Amoureux de la guerre, il souhaitait bien plus qu'il ne redoutait un conflit d'où il espérait tirer renommée et

---

(1) M. d'Haussonville. Loc. Cit.

puissance. Les exploits d'un Walstein, les lauriers d'un Gustave Adolphe, lui agréaient mieux que la paisible sagesse d'un Charles III ».

« Ce soldat intrépide, dit M. des Roberts, (2), génie militaire, homme d'esprit, léger, fourbe, mauvais diplomate, le duc de Lorraine était grand, adroit à tous les exercices du corps, dur à lui-même, infatigable ».

Ces qualités comme ces défauts vouaient ce prince à la vie d'aventures qui devait causer la ruine de son pays, destinée d'autant plus fatale que Charles IV se heurtait à la puissance irrésistible du roi de France et à la diplomatie triomphante de son ministre, de Richelieu, qui avaient jeté leur dévolu sur la malheureuse Lorraine.

#### **La politique ducale et les Spinaliens.**

Cependant les premières années du règne n'amenèrent que peu de changements dans la vie des Spinaliens. Ce n'est pas à dire que Charles IV restât inactif. Car sans parler de la Comédie que, proprement, il joua, touchant la transmission du pouvoir ducal, il prit nettement position contre sa noblesse. Désireux de battre en brèche les Assises de l'ancienne Chevalerie lorraine et de les remplacer par une Cour Souveraine, il prépare cette substitution en désignant un certain nombre de conseillers chargés d'assister les Baillis des 4 grands bailliages de Nancy, des Vosges, d'Allemagne et de Saint-Mihiel et de siéger avec eux aux Assises d'Epinal, de Châtel et du Comté de Vaudémont. Les nobles n'osèrent point protester.

De son côté, Richelieu faisait tout ce qu'il pouvait pour provoquer le ressentiment d'un prince qu'il savait naturellement, par ses liens de famille, par son oncle notamment, le duc de Bavière, chef de l'Union catholique, porté vers le parti de l'empereur.

---

(1) M. des Roberts. Histoire des campagnes de Charles IV. Tome I.



Sur les indications de son agent Lebret, intendant de Metz, il revendique et réunit à la couronne de France un certain nombre de territoires enclavés dans le duché ; il remplace les garnisons des trois Evêchés, fait construire la citadelle de Verdun et brise la résistance de son évêque, le cardinal François de Lorraine.

Charles IV n'était pas homme à laisser faire. Il continue ses rapports apparemment amicaux avec le roi de France. M. de Bassompierre, colonel des Suisses de S. M., vient impunément à Epinal, rendre visite à sa tante, l'abbesse du Chapitre.

Charles ne néglige pas davantage ses plaisirs. A Nancy, il reçoit magnifiquement madame de Chevreuse en disgrâce à la Cour et donne en son honneur des fêtes somptueuses, au palais ducal et à la barrière de Nancy, pour la plus grande exaspération de Richelieu.

De son côté il vient très souvent à Dompierre ; il chasse avec sa suite à Padoux, Passoncourt et autres villages. On lui porte des vivres, du vin clair, de l'hypocras, du poisson ; il passe et loge fréquemment à Epinal, se rendant à Plombières ; ce sont, disent les comptables, « des allées et venues continuelles ». Cela n'empêche qu'il se prépare à la guerre.

Il demande des subsides à ses Etats généraux, emprunte à la ville 30,000 francs, qui sont fournis en partie par le sieur Demengeon, greffier à Mirecourt. La ville en paye les rentes. Elle fait « mettre en état les armes qui en ont besoin, 34 mousquets, 6 grosses arquebuses à croc et un double mousquet » ; on renforce la porte de la Louvière. Des troupes mobilisées passent par Epinal et la ville assure le transport des bagages jusqu'à Destord. Epinal reçoit comme garnison les 4 compagnies du régiment commandé par Ferry de Lignéville, comte de Tantonville, et l'un des régiments levés par S. A., pour appuyer la comédie de son intrônisation par une démonstration militaire (1). On loge ces troupes au Tripot, qui pour cette

---

(1) Des Roberts. Loc. Cit. Tome I<sup>er</sup>.

raison ne rapporte rien. On a dépensé pour l'arrivée des soldats, 3,741 francs, 2 gros, 8 deniers et on leur a fourni du pain pour 1,995 francs. On organise pour eux une infirmerie au corps de garde de la place du Poiron. On rétablit les chemins. Toutes ces charges sont lourdes, car les dépenses de la ville s'élèvent, cette année, à 81,000 francs. Pour comble de malheur, le trafic a cessé pour ainsi dire ; le vin et les grains sont rares. La peste règne dans les environs et menace de gagner le pays. On fait imprimer des attestations de provenance et on prépare les infirmeries et les hôpitaux. On envoie des bourgeois dans les pays voisins pour « prendre des nouvelles de la contagion » et on veille aux portes.

Le Duc continue ses intrigues avec l'Empereur, qu'il détermine à fortifier Vic et Moyen Vic, et s'abouche avec l'Angleterre. C'est ainsi qu'un ambassadeur d'Angleterre (1), Montaigu probablement, qui vient voir Charles, alors dans les Vosges, s'arrête à Epinal. On lui présente du vin et des poissons, qui avaient été mis en réserve pour Madame. Ce qui n'empêche le même Charles IV d'envoyer, dans le même temps, ses félicitations au roi pour l'heureuse issue du siège de la Rochelle.

#### **La France convoite la Lorraine. Menaces de guerre.**

En 1629, les nuages qui menaçaient à l'horizon assombri ont gagné le ciel tout entier et suspendent, sur la Lorraine, l'orage épouvantable qui va la bouleverser de fond en comble.

Les événements vont se précipiter et de grands malheurs sont imminents. Richelieu et Charles IV s'emploient tous deux à en hâter l'échéance.

Une épidémie désole le pays ; la peste sévit avec violence à Epinal et y fait de terribles ravages. Elle dure les mois de juillet, août et septembre. Cependant, la ville assure la nourriture des bourgeois malades, elle les isole dans des loges, comme

---

(1) M. d'Haussonville. Loc. cit.

on fait pour la lèpre, cet autre mal dont on est toujours éprouvé. On nettoie les maisons infectées, on donne des rations de vin aux servantes de la maison de ville, qui passent toutes les nuits à « veiller à la sortie des pestiférés ». C'est un surcroît de dépenses communales qui s'élèvent à la somme de 5,300 francs. Le bailli, retiré dans son château, rentre à Epinal quand la contagion a disparu.

S. A., à la prière des gouverneurs, fait remise, sur les impôts dus par la ville d'Epinal, « du quart d'an » où la peste a sévi.

Les affaires ont naturellement souffert de la détresse universelle, mais la brave petite ville a continué courageusement son devoir et fait face à ses obligations ordinaires.

Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII, avait rompu avec lui, et Charles de Lorraine l'avait accueilli avec empressement et reçu avec pompe. Cette attitude n'était pas précisément pour améliorer les dispositions de la cour de France avec qui, malgré tout, le Duc paraissait en parfaite entente. Durant son séjour en Lorraine, Monsieur se rend à Remiremont, et Epinal le salue et le reçoit au passage. N'est-il pas un hôte de sang royal et l'hôte de S. A. bien aimée ?

La ville lui fait fête. Les confrères arquebusiers sont sous les armes, les bourgeois armés sont placés aux portes, on tire les arquebuses à croc si bien et si fort, que le fourneau de Jacques Fourel, potier de terre, portier de la porte du Petit Pont, s'en trouve renversé. On présente à Monsieur du vin blanc et claret avec quantité de beaux poissons achetés à Claude Andreux et à son fils, pêcheurs.

Epinal recevra encore Monsieur en 1631, lorsque brouillé de rechef avec son frère et secrètement fiancé à la sœur de Charles IV, Marguerite de Vaudémont, il ira résider, auprès d'elle, à l'abbaye de Remiremont. Le Duc de Lorraine, feignant de ménager les susceptibilités du roi de France, simula tout d'abord quelque répugnance à recevoir son hôte d'antan, mais ses

scrupules furent bientôt dissipés. Monsieur vint directement à Epinal. « Le Duc n'ayant pu s'y rendre que quelques heures après, Monsieur alla de 300 pas au devant de lui. Le Duc mit alors pied à terre le premier d'aussi loin qu'il aperçut Monsieur, lui disant en plaisantant, qu'il savait bien être le maître de la maison et qu'apparemment il avait voulu en faire lui-même les honneurs..

On allait entrer dans la semaine sainte, si bien qu'il fallut passer les fêtes de Pâques à Epinal. Mais les dévotions n'empêchèrent pas que l'on ne parlât bien fort de guerre et de mariage.

À la fin d'avril, Monsieur faisant cortège à la duchesse Nicole, à Claude sa sœur, à la princesse de Phalsbourg, et à sa belle fiancée, se rendit avec toute sa suite à Nancy où le mois de mai se passa gaiement en toutes sortes de divertissements et de galanteries.

Mais la contagion qui régnait dans cette ville obligea peu après toute cette brillante cour à retourner encore une fois à Epinal » (1).

Il n'est pas douteux que la ville fit à ses hôtes illustres son accueil habituel, avec cérémonies militaires, parades, réjouissances et présents. Nous savons seulement que l'on tira à force le canon jusqu'en pleine place du Poiron, au risque de mettre à mal les immeubles du voisinage. C'est ainsi qu'il fallut réparer à neuf « 5 croisées de vitres aux chambres de la maison où réside présentement maître François Henrion, qui avaient été rompues lorsqu'on tira le canon au Poiron. » On dut « raccommoder » de même les fenêtres de la porte d'Arches ».

#### **Le Duc fait des préparatifs de guerre.**

Tout ceci entretenait la mauvaise humeur du Roi et les ardeurs hostiles de son Ministre. Ce sont les armements de plus

---

(1) d'Haussonville. Loc. Cit.

en plus considérables, et, il faut bien le dire, de plus en plus provocateurs du duc de Lorraine qui lasseront la patience royale et finiront par amener la rupture. Cela devait arriver. Une entente qui subsiste en dépit des projets belliqueux des deux parties est trop artificielle et trop hypocrite pour n'être point précaire.

Dès 1629, Epinal dépense 615 francs, 3 gros à lever des bourgeois capables de porter les armes pour le service de S. A. ; on demande que la conduite en soit confiée à l'un des gouverneurs ou à un conseiller. Ce n'est qu'un commencement. Les levées continuent ; les aubergistes du grand et du petit Rualménil reçoivent sans cesse des soldats qui passent ou qui partent.

En 1630, M. de Mitry, bailli et capitaine d'Epinal, écrit aux gouverneurs pour leur demander, au nom de S. A., de lui fournir « un rôle de ce qui est dans l'arsenac de la ville », en même temps qu'un « double de tous les décrets de ceux qui ont obtenu de percer les murailles de la dite ville pour la commodité de leurs maisons ».

En 1631, le Duc a 10,000 hommes de troupes sur pied. Cette fois le Roi n'y tient plus ; c'est le début du conflit. Nous n'avons pas à raconter les événements qui se produisent alors ; très importants au point de vue de l'histoire de Lorraine, ils sont trop extérieurs à Epinal pour trouver place ici. Ce sont les premières secousses du bouleversement prochain.

C'est en 1632 que l'orage éclate. Les charges militaires deviennent écrasantes pour Epinal.

On forme toujours des escouades et les bourgeois, conduits au son du tambour, montent la garde aux portes de la ville.

M. de Mitry annonce que 12,000 Suédois ont passé le Rhin et que leur direction est inconnue. Il importe de mettre la ville en état de défense. Il invite, en conséquence, les gouverneurs à faire procéder au curage des fossés, au-dessous des ponts levis des portes d'Arches, d'Ambrail, de la Fontaine et à la réfection des murailles.

Les gouverneurs protestent par devant les prévot, échevin et gens de justice ; ils représentent que le curage des fossés doit être fait par les habitants des villages du bailliage. Ils s'engagent toutefois à le faire exécuter, mais sous la réserve de leur recours contre lesdits habitants et à la condition que ce sera sans préjudice pour l'avenir. Ils produisent le rôle des vieux Spinaliens qui ont vu la vidange faite par ceux du bailliage. M. de Mitry les félicite d'avoir curé les fossés, « de crainte que pendant la difficulté de vérifier de ceux des villages, il ne survienne un tiers qui vous mette d'accord ». Il ajoute : « Il sera bon de renforcer votre garde pour le moins du double et d'y mettre gens qui soient propres à porter les armes et surtout des gens capables pour commander aux portes.

« Vous avez assez de gens qui viennent du lieu où sont les gens du roi de Suède pour en être avertis, le mieux ce serait d'avoir des gens qui vous en puissent donner certaines nouvelles ». De fait on envoie des bourgeois pour reconnaître l'emplacement des troupes royales et de l'armée suédoise.

Epinal inaugure le régime de la véritable occupation militaire, qui n'irad'ailleurs qu'en s'aggravant. La première troupe signalée, c'est la Compagnie du sieur de Bérup, qui ne dut pas stationner.

La semaine de l'Ascension, arrive à Epinal, d'ordre de S. A., la C<sup>ie</sup> des chevaux-légers du capitaine Jacques Simon Varode, dit le Gaulcher. S. A., enjoint « aux sieurs bailly d'Epinal, prévot, gens de justice, gouverneurs de ville, bourgeois et habitants dudit Epinal de les recevoir et de leur fournir le logement pour hommes et pour chevaux. Avec les ustencilles accoutumés en occasion semblable de logement, et audit capitaine Gaulcher, à ses officiers d'y contenir leurs compagnons dans un bon ordre et police de vivre sans souffrir qu'il soit fait auxdits bourgeois et habitants aucun excès, tort, violence ou dommage en sorte que sa dite Altesse n'en reçoive aucune plainte ».

Ensuite et successivement, arrivent le régiment du comte d'Hostel à qui on fournit le foin nécessaire à ses chevaux, les chevaux-légers du sieur du Houx qui viennent de Charmes, les mousquetaires du sieur De la Fontaine.

On supplie S. A. par l'intermédiaire de M. de Mitry, on implore M. de Bassompierre alors à Epinal pour que les troupes campées à Epinal soient déplacées. Pour comble d'infortune, la ville loge encore la compagnie de M. de Lenoncourt dont le chef vient d'être battu sous Nancy par les maréchaux de la Force et d'Effiat. Les soldats font du scandale et accablent les habitants de vexations, de mauvais traitements. S. A. dépêche M. de Beaulieu pour y mettre bon ordre.

La même année, la ville est plusieurs fois requise par S. A. de fournir des chevaux pour le service du Roi, tant il est qu'elle se saigne pour tout le monde, à ce point qu'elle paye jusqu'à 5,070 francs d'intérêts à 7 p. 0/0 sur les capitaux qu'elle a dû emprunter à des particuliers. Aussi, lorsqu'à la mort de François de Vaudémont, père de S. A., les cloches tintent le glas pendant 11 jours, c'est autant la plainte de la tristesse de la ville et de sa misère qui s'exhale, que les gémissements de son deuil, et, quand Charles passe à Epinal pour se rendre à Plombières, abattu par ses infortunes, exaspéré par le traité de Liverdun, sincèrement affligé du trépas de son père, la ville lui témoigne toujours son affection, mais, à l'exemple du reste de son duché, elle ne doit pas lui dissimuler le profond découragement de son peuple.

Et cependant le Duc impénitent continue à lever des troupes, qu'il fait passer secrètement à l'Empereur. Le Roi est à bout de patience. Cédant enfin aux instances de Richelieu, il décide de faire main basse sur la Lorraine. Le Duc représente que ses armements ne sont dirigés que contre les Suédois qui sont ses implacables ennemis, qu'ils mettent à mal ses soldats et ses Etats. Le Roi ne veut rien entendre. Et pourtant un corps lorrain est battu à Pfaffenhofen par les Suédois. Les Lorrains

abandonnés par leurs contingents mercenaires, se réfugient, pour partie, avec le Duc, dans les Vosges qui sont comme un réduit de défense.

Cette année-là (1633) Epinal fournit, suivant mandement de S. A., 17 chevaux harnachés « pour monter quelques compagnies à cheval » à raison de 80 francs le cheval et livrables dans la huitaine à Lunéville.

La ville verse à M. de Rignes, commissaire des troupes, la somme de 8,000 francs pour le « seul passage de soldats » du mois de mars.

Charles IV assigne Epinal comme quartier aux chevaux-légers du marquis de Bassompierre et à ceux du baron du Châtelet ; on leur fournit le foin et l'avoine. D'ordre de S. A. toujours, la Cie à pied du sieur d'Argenteuil (régiment de Bonsecourt) séjourne en ville le temps de fondre 3 mortiers en cuivre rouge.

Elle a été précédée par le régiment de M. de Lémont auquel succède le régiment de Counonge.

S. A. demande pour celui-ci 73 piques qui sont remises au sieur Rémont, son valet de chambre ; on met en état 22 mousquets qui viennent des Pays-Bas et sont déposés à la maison de ville.

La subsistance de ces deux derniers régiments a été particulièrement onéreuse : à raison de 850 rations environ par jour et à raison de 4 gros 4 blancs par ration, on paye 1,890 francs pour le régiment de Counonge et 1,265 francs pour le régiment de Lémont d'un premier versement ; 1,295 francs d'un autre ; 4,100 francs d'un troisième, sans compter 2,248 francs pour l'achat de 174 resaux 2 imaux de blé et 114 francs « pour la cuisson ».

Les villages du bailliage fournissent naturellement leur contribution à ces charges et comptent 618 conduits imposés. Epinal n'a plus déjà que 721 conduits, soit à peu près la moitié de son ancienne population. Le Duc de Lorraine vient souvent



à Epinal et chacune de ses visites est marquée par un nouveau sacrifice pour la ville. C'est ainsi qu'il arrive notamment le 27 août, accompagné de Claude Mozelle, commissaire de l'artillerie, avec six voitures à six chevaux, chargées de munitions. Les Gouverneurs reçoivent l'ordre de fournir sans retard tous les harnachements nécessaires. Charles dépense sans compter les deniers de la ville, qu'il n'a cure de ménager ; « un soldat tout nu, sortant de prison » va le trouver dans ce misérable équipage ; c'est encore la ville qui lui fournira des vêtements, un habit en serge grise, deux paires de bas, un chapeau et une paire de gants dont le coût est de 34 francs. S'agit-il de transporter les bagages des soldats qui évacuent le pays, c'est toujours la ville qui fait les frais de la conduite et qui verse par exemple aux rouliers la somme de 216 francs.

Tous ces armements, tous ces mouvements de troupes qui procurent des ressources nouvelles à l'Empereur, ne rassurent nullement le pays épouvanté par les incursions des hordes suédoises ; elles consomment sa ruine, sans plus. Charles IV n'y prend garde. Il ne se soucie pas davantage des remontrances du roi Louis XIII, ni de ses menaces péremptoires, et bravant sa colère, il continue d'armer.

Bien plus, il va jusqu'au défi, en fermant les portes de Nancy au roi qui veut mettre la main sur son gage. Il y gagne que le Roi sera sans miséricorde.

#### **Prise d'Epinal par le Maréchal de la Force (1633).**

Le maréchal Caumont la Force, lieutenant général de l'armée du Roy, se présente sous les murs d'Epinal, qui se rend sans combat ; le maréchal publie aussitôt cette proclamation :

« Que la bourgeoisie ne sera désarmée et qu'il ne sera fait aucun acte d'hostilité dans icelle.

« Que les vivres qui seront administrées aux gens de guerre se paieront raisonnablement.

« Que ladite bourgeoisie ne prêtera aucun nouveau serment

qu'il ni sera mise ni laissée aucune garnison de la part de S. M. très chrestienne.

« Fait au camp dudit Epinal, le 17 septembre 1633 ». Signé Caumont de la Force.

La ville avait sans doute gagné ces conditions humaines à n'avoir pas tenté une résistance inutile. En fait, les troupes françaises remplaçaient la garnison lorraine, en retraite depuis peu de jours ; peut-être les Spinaliens étaient-ils résignés à pâtir de l'un ou de l'autre indifféremment.

On peut en induire, en tous cas, que le roi voulait surtout atteindre de ses représailles la personne même du Duc.

Ensuite de la prise d'Epinal, voici en effet le guet-apens de Charmes où Charles IV, après avoir traité avec Richelieu, rejoint Louis XIII qui le retient dans son camp ; puis c'est la reddition de Nancy où le Roi séjourne, et dont M. de Brassac est nommé gouverneur.

C'est enfin l'abdication de Charles IV, signée par lui à Mirecourt, où la détresse présente ne l'empêchait pas, peu de temps auparavant, de se livrer aux réjouissances et aux plaisirs.

Charles IV dépossédé, se réfugie en Alsace. Mais ce n'est pas, il s'en faut de beaucoup, la fin de la lutte entre les deux Maisons de France et de Lorraine. C'est à peine le commencement « des grandes misères de la guerre ».

L'armée française, poursuivant ses succès, avait achevé la conquête du pays et avait pris notamment Châtel sans coup férir. Le même jour, le bailli d'Epinal y fait son entrée.

Epinal cependant paraît assez bien s'accommoder de ses nouveaux maîtres. En somme, la ville n'est ni plus ni moins malmenée qu'avant ; elle le serait plutôt moins, les Français ayant protesté qu'ils entendaient s'abstenir de toutes représailles. Peut-être aussi le vieux caractère spinalien revivait-il : l'agrément d'un protecteur quelqu'il fût, pourvu qu'il apportât avec lui la sécurité relative et le maintien des droits et des usages locaux.

Toujours est-il que la ville réclame le remboursement des deniers qu'elle a prêtés à S. A. en 1633, avances qui ont d'autant augmenté ses charges. Elle est titulaire de deux obligations se montant à 30,000 francs. D'autre part, elle gagne les bonnes grâces du Maréchal en lui offrant des présents, des pâtés de truites. Elle n'accepte pas cependant toutes les conséquences de la conquête ; « les sieurs Gouverneurs et gens du Conseil se laissent bien interpellier de prêter serment de fidélité au Roy », mais il y a des points sur lesquels on ne cède pas. On apprend qu'il est question « d'assujettir les bourgeois d'Epinal à répondre à la Cour du parlement royal de Metz » : on s'agite, on implore Charles IV, qui publie une protestation vigoureuse :

Savoir faisons que sur l'advis que nous a esté donné que depuis le despot de nos meilleurs places entre les mains du Roy de France certaines gens se qualifiant conseillers au Parlement prétendu en la ville de Metz, appuyés sur les armes dudit Roy, se sont jeté dans nos terres et y font tous les jours de nouveaux attentats, usurpations et entreprise de juridictions sur plusieurs de nos places, villages, vassaulx et subjects au préjudice de l'autorité souveraine qu'il a plust à Dieu nous mettre en mains... et indisputable, violant en cela la sûreté de la paix publi et contrevenans à la parole dudit Roy et au traicté solennel d'entre luy et nous, outre ce que quelques autres, prenant sa qualité de commissaires et députés dudit Roy ont esté si oses que de s'emparer de l'administration de nos Finances domaines.... et d'en disposer contre nos volontés, nous désirans de pourvoir à la conservation de nos droicts souverains, repousser l'injustice desdicts attentats, d'obvier au désordre et inconvénient qui en peuvent arriver contre nous et nos successeurs et bons subjects, avons déclaré et déclarons par ceste, de nostre autorité souveraine nulle et invalide et sans effect, tout ce qui a été dict ou faict, se dira et se fera cy après, tant soub le nom dudit Parlement prétendu et de tous autres se disant officiers et commis dudit Roy en ce qui concerne les domaines, finances, justices, juridictions, de tous droicts souverains de nos Estats,

ces choses commandés par des personnes destituées de tout pouvoir et autorité, requis à cet effect par des voyes injustes, injurieuses et violentes et tiraniques, si deffendons très expressement et sous peine de desobéissance et rebellions, à tous nos officiers, vassaux et subjects cy devant nommés de recongnoistre autre puissance ny souveraineté que la nostre, recevoir commandements comparoistre aux assignations données soub d'autres noms par d'autres officiers que ceux lesquels sont établis et institués légitimement de nostre part, payer aucune redevance, tailles, impôts, et autres levées de deniers ou espèces, ny de lever aucun deniers, grains ou espèces que de nostre ordre et commandement bien recongnu d'obéir et defférer en quelques façon que ce soit à aucuns des prétendus mandement, ajournement, procédures, actes, sentences et arrests comme aussy à aucune saisie, relèvement, exactions et deniers, l'administration de nos dicts domaines et finances de toutes entreprises qui leur auront esté ou seront cy après faictes, etc...

Le Roi renonce à cette exigence et Malhoste est dépêché auprès du Procureur Général de Lorraine pour s'assurer que la nouvelle est exacte. Les Spinaliens continueront à relever de la Cour Souveraine créée par le Duc, qui l'a suivi dans son exode et qui siège à Sierk.

#### **Charges de l'occupation française.**

Epinal n'est pas sans ressentir le contre-coup de la guerre qui se poursuit toujours. Au début de l'année, on avait bien vu des soldats de l'armée de Lorraine, des Suisses notamment, regagner avec leurs femmes et leurs enfants, en désordre et par bandes, leur pays et leurs foyers. Le Duc de Lorraine ne demeure cependant pas inactif. Il guerroye en Alsace et dans le Palatinat contre le Rhingrave, contre les Suédois. Il a rallié nombre de compagnons que leur affection pour leur souverain et leur haine des hordes Suédoises a groupés. Avec ses troupes et ses alliés, il remporte sur les Suédois l'éclatante victoire de Nordlingen. Quand la nouvelle en parvient en Lorraine, c'est

une sorte de soulèvement. On croit déjà à un retour de fortune, bientôt à une rentrée triomphale du Duc ; l'émotion est grande dans le duché. Le Roi ordonne que des mesures de réaction soient rigoureusement prises. On dépêche à la tête de l'armée française un nouveau chef qui sera pour Charles IV un redoutable adversaire, Henri de Rohan.

Rohan campe à Rambervillers ; tous ces événements donnent lieu à d'importants passages de troupes. Epinal dépense 12,860 francs 2 gros pour les frais nécessités par l'occupation du pays qui est comme le centre d'opérations de l'armée de Rohan, pour les « journées des chevaux employés à conduire les bagages des soldats, pour le bois de chauffage et les chandelles fournies aux corps de garde, etc... » On fait flèche de tout bois, on vend les 2 chevaux de la ville pour 204 francs et pour 307 francs la poudre, le plomb, le soufre et le métal qui sont à l'arsenal.

Les Gouverneurs reçoivent de M. Ferrier, commandant l'artillerie du Roi, sur les frontières d'Allemagne, la « commission » de faire l'inventaire des armes et munitions qui se trouvent dans la place forte d'Epinal. Voici ce document, qui est intéressant parce qu'il renseigne sur l'importance de la forteresse, d'après son armement :

Inventaire des pièces et munitions d'artillerie trouvées par moy, commissaire ordinaire d'icelle, dans la ville d'Espinal, en lieux cy-après déclarés et inventoriés en vertu de la Commission du sieur Ferrier, lieutenant commandant ladicte artillerie es armées du Roy en Allemagne, en date du 1<sup>er</sup> de novembre dernier, lesquelles m'ont estéées représentées par les sieurs Jacques Remy, Nicolas Noirdemange et Demenge Jacquemin, gouverneurs, ainsi que s'ensuit.

Premièrement :

Dans l'Hostel de Ville, au magasin dudict lieu.

Une grande coulevrine de fer battu de longueur de 13 pieds, calibre 14 et 13 livres, cerclée sur sa vollée, montée sur un chariot étant en mauvais estat Cy l.

Deux gros mortiers de fers, cerclé sur sa vollée, de quatre pied de longueur et d'un pied de diamettre, montée sur deux chariots en mauvais estat. Cy II.

Quinze orgues de fonte sur cinq chariots, trois sur chacun jointns ensembles avec bandes de fers portant quatre livres, lesdits chariot de nulle valeur. Cy XV.

Bouilllets et pierre pour lesdicts mortiers. Cy CCCCLXXIV.

Dans la salle dudict Hostel de Ville XLI arquebuses à croc, montées à neuf, XXII mousquets en bon estats, XVI forchettes à mousquets, XXX corselets, brassarts et bourguignottes à picquer en bon estat.

Plus, depuis le présent inventaire faict, le sieur Remy, gouverneur susdict, m'a représenté deux petits fauconneaux de fonte se chargeant par la culasse, de trois pieds à quatre pieds, portant une livre de boulllets, monté sur cavallet en mauvais estat. XXV livres de plomb pour les arquebuses à croc, deux demy mousquets façon de vuidemullet, servant à garder l'une des portes de la ville.

Qui sont toutes les pièces et munitions que lesdits gouverneurs ont dit sçavoir estre dans ladicte ville après le serment d'eux pris desquelles ils se sont chargés de rendre compte au Roy et à qui il appartiendra. Cejourd'huy XIV novembre mil six cent trente quatre.

Malgré la présence des troupes royales ou plutôt à cause de leur présence, le pays est moins sûr que jamais ; ce sont sans cesse des coups de mains, « des voleries et des tueries ». Les domestiques, les « carrossiers » de M. de Rohan sont assassinés près de Plombières où ils conduisent le comte de la Rouvière, et on rapporte au duc, à Rambervillers, leurs vêtements souillés de sang et percés de coups.

Le Clerc-Juré et Malhoste vont à Plombières puis à Rambervillers, « pour montrer les informations faites » à ce sujet.

Avec cela, la « contagion » sévit cruellement ; on paye aux portiers un supplément d'appointements pour les rémunérer de

la garde vigilante qu'ils ont montée aux portes, afin d'empêcher l'entrée en ville des gens qui arrivaient des lieux « pestiférés ».

### **La Guerre continue (1635).**

L'année 1634 finissait donc tristement. L'année 1635 verra grandir encore les infortunes du pays, car c'est avec elle qu'elle commence la période la plus malheureuse de l'histoire de la Lorraine.

Dès lors, la France, qui s'était pour ainsi dire bornée à fournir des subsides aux Suédois, entre en lutte avec ses armées et ses meilleurs généraux.

Tandis que les soldats de Charles IV occupent la Comté et que ces « picoreurs » (1) désolent la région de leurs exactions, l'armée française campe en Lorraine et le maréchal de la Force qui la commande, réside à Epinal.

Nous ne ferons pas, — puisque tel est notre programme — l'exposé de la lutte qui va se dérouler entre les Français et les Lorrains, non plus que le récit des événements si nombreux et si importants qui vont marquer l'histoire du Duché.

Nous voulons rester enfermé dans les murs de la ville forte d'Epinal ; nous noterons ce qui va s'y passer, nous nous limiterons à une sommaire allusion aux faits d'ordre général.

Au surplus, la relation de ces faits généraux est faite, et trop bien faite pour qu'elle soit à reprendre ici. Ce sera au lecteur, qui le voudra, à compléter notre récit. Pour nous, nous faisons une étude purement locale.

Elle ne sera peut-être qu'une aride nomenclature de détails souvent répétés, elle donnera sans doute une importance inusitée, exceptionnelle, à une partie, au détriment de l'ensemble ; mais elle rapportera fidèlement la part d'infortunes que la ville d'Epinal a subie dans les guerres de l'annexion française, les

---

(1) des Roberts. Loc. Cit.

charges qu'elle a supportées, la résistance qu'elle a opposée pour sa part à l'invasion, la genèse enfin de sa déchéance et de sa chute avec le Duché tout entier.

Ce programme nous suffit.

Dorénavant, la ville ne sera plus guère, au point de vue militaire, qu'une forteresse ducale ; la solidarité dans les périls et les misères ne laisse plus aux Spinaliens le loisir ni le moyen de se préoccuper, autant qu'autrefois, de leur personnalité et de leur indépendance ; qu'ils le veuillent ou non, il faut qu'ils luttent comme des sujets quelconques de S. A.. Cependant, les institutions et les usages locaux subsistent encore, battus par la tempête, et le tableau de la ville, isolée du reste du duché, garde son intérêt.

Donc, le maréchal de la Force signale à Richelieu et lui écrit le 24 août, du camp d'Epinal, que : « Charles IV est depuis Lure jusques à Montbéliard et aux environs et en ça jusques à Plombières. J'espère, dit-il, les faire resserrer avant ne soit 3 jours et que du moins je délivrerai Montbéliard qu'ils tiennent investi. Nous avons toujours force malades. Votre Eminence peut s'assurer que je ne perdrai point de temps et conduirons toutes choses, en sorte que, avec l'aide de Dieu, tout réussira à l'avantage de S. M. ». De son côté, Charles IV, dont les Croates, en attendant, se livrent au pillage, offre la bataille au maréchal qui reste immobile. Il se décide cependant à quitter Epinal, joint l'ennemi qu'il défait à Melisey, et, par une détermination, singulière après son succès, mais qui s'explique parce qu'il manque de munitions et de provisions, bat en retraite sur Lunéville.

Il écrit à Richelieu « qu'il va mettre son armée vers Lunéville, Rambervillers ou Epinal ». Il arrive lui-même dans cette dernière ville à la fin de juin, y séjourne quelques jours, puis « va se loger à Lunéville au commencement de juillet, avec son armée ».

Charles IV ne lui laisse pas le temps de se refaire. Il pénètre



en Lorraine et enlève Remiremont où la Force était entré en juin et où il avait laissé une garnison française. En même temps Jean de Wœrth, avec des troupes de la Ligue catholique, marche sur Epinal. La ville est gardée par 3 régiments français. Sa position stratégique a, dans la campagne actuelle, une importance considérable, malgré l'état précaire de ses fortifications. D'autre part, Caumont de la Force qui a appris l'échec de Remiremont, accourt. Il campe à Epinal avec son armée composée de 21 régiments de vieux soldats. Il rencontre à Arches les éclaireurs du général allemand qui est repoussé.

Le terrain de la lutte va être déplacé et reporté vers Mirecourt et Dompierre. En attendant, le maréchal écrit du camp d'Epinal à Richelieu (29 juillet 1635) qu'il « est certain qu'à toutes les occasions nous avons toujours eu l'avantage sur les ennemis ». Il va en être autrement, à cause sans doute du pitoyable état de la cavalerie française, « soit à cause des maladies, ou de la perte de leurs chevaux et de leurs armes et qu'il ne leur est pas facile d'en recouvrer, étant aussi fort dénués d'argent ». Charles IV et ses généraux remportent, en effet, quelques succès et paraissent reprendre l'avantage.

#### **Siège d'Epinal par les Lorrains. Retraite de Charles IV.**

Charles s'organise à Rambervillers où il élève de solides retranchements.

Il met le siège devant Epinal et le gouverneur français est obligé d'appeler à son secours le duc d'Angoulême. On lui envoie le colonel Gassion, qui parvient à faire entrer dans la ville un convoi de vivres, après avoir anéanti 2 compagnies lorraines d'infanterie et un détachement de cavalerie.

Malgré ces escarmouches favorables, la ville est assiégée et le duc d'Angoulême craint qu'elle ne tombe au pouvoir du Duc.

Charles de Valois supplie d'Arpajon de se hâter de le renforcer pour délivrer Epinal. « Il faut vous dire », lui écrit-il,

qu'un jour de diligence en vaut cent en un autre temps et quand il n'y aurait que mil chevaux advance, il faut venir, car avec cela nous ferons un grand estat, lequel j'entreprendrai, mais cette place (Epinal) qui n'est qu'à demy ruinée, nous tient un tel estat que si nous la quittons sans y laisser un grand corps les ennemis prendront cette poste si avantageuse que nous ne la saurions reprendre sans siège et ce n'est pas ce qu'il nous faut. »

Le duc de Lorraine est, en somme, en posture favorable et il va jusqu'à menacer avec arrogance le roi de France, son adversaire, dont l'étoile semble pâlir.

Le Roi se décide à intervenir de sa personne et à prendre le commandement de son armée en Lorraine. La guerre se poursuit. Le Duc reste inexpugnable à Rambervillers. Epinal, en tous cas, n'a pas succombé et Gassion y revient, à l'occasion d'une démonstration militaire au cours de laquelle il s'empare de Charmes et de Châtel.

En novembre, Charles IV, abandonné par Gallas, gagne, découragé, Besançon. Malgré une sorte de retour offensif, les Français triomphent décidément et, après bien des alternatives de succès et de revers, Louis XIII reste maître de la Lorraine.

#### **La guerre et la peste. Misère des Spinailliens (1636).**

L'année suivante (1636) met aux prises les troupes lorraines et impériales commandées par Charles IV et Gallas et les armées françaises ou alliées à la tête desquelles se trouvent le cardinal de la Valette, Condé, Bernard de Saxe-Weimar. Cette fois, le théâtre de la guerre demeure éloigné d'Epinal, c'est la Bourgogne et la Franche-Comté. Il est heureux qu'Epinal n'ait pas vécu en 1636 une des années marquantes de son histoire, car une malheureuse lacune existe, pour 1636 comme pour 1635, dans les archives communales.

C'est ainsi que nous ne pouvons suivre, dans ses détails, la

misère qui sévit évidemment à Epinal, comme nous savons qu'elle sévit en Lorraine et dans les environs d'Epinal, à Châtel par exemple.

Le pays est pillé de la plus barbare manière par les maraudeurs du parti lorrain, surtout par les Croates que le peuple nomme des « cravates », ravagé par les soldats français, saccagé impitoyablement par les troupes de Bernard de Saxe-Weimar, composées principalement de reîtres et de suédois. La terre reste inculte, le travail des champs étant devenu impossible et ne profitant qu'aux envahisseurs. La famine hideuse règne partout. On signale des scènes épouvantables où les Lorrains affamés se nourrissent de viandes corrompues, bien plus, de chair humaine.

A Mirecourt, une mère est accusée d'avoir mangé son enfant ; ailleurs, on organise la chasse à l'homme et on immole le gibier pour apaiser la faim ; ailleurs encore, on déterre les cadavres....

Ces horreurs inouïes sont générales, on les rencontre dans toute la région. La peste joint ses ravages à ceux des autres fléaux et décime à son tour ce malheureux pays. Dans cette atroce misère, les Princes ennemis poursuivent, insensibles, leurs rivalités, tandis que deux apôtres admirables de la charité s'efforcent de secourir les peuples désolés : un prêtre lorrain, Pierre Fourier, et un prêtre français, Saint Vincent de Paul, qu'on appelle à la cour Monsieur Vincent.

Epinal ne peut manquer d'avoir sa part de la détresse commune. La ville n'a pas été moins malheureuse que ne fut Châtel. Les détails, disons-nous, sont perdus, mais nous retrouvons, dans les années suivantes, la trace des souffrances endurées et, pour 1636 même, une allusion à ces ruines et à ces désastres. En effet, les Gouverneurs adressent à M. de la Tirade un mémoire où il est dit : « plus les vols qui leur sont faits incessamment aux portes de leur ville par les autres troupes de l'armée dont il y en a déjà plusieurs qui en sont pour leurs

chevaux, leurs bœufs et attirail, en telle sorte qu'à peine osent-ils sortir de la ville, à la ruine de leur petit commerce et du peu de bien qu'il leur peut rester d'ailleurs dans la campagne.

En un mot, ils peuvent, avec vérité, protester en la face de Dieu qui cognoit tout que jamais leur foule et misère ne leur a été sy grande ny sy sensible, les maisons et familles en retentissent de plaintes, pleurs, gémissements, qui, pour se voir contraint à des choses impossibles, qui, par les injurieux traitements qui leur sont faits et tous, en générale, par l'appréhension d'une dernière misère.... »

Les archives de l'hôpital Saint-Maurice ne sont pas moins suggestives. Il y est dit que les cens ou rentes dus à l'hôpital n'ont pu lui être versés comme à l'ordinaire, que, dans près de 350 maisons où il s'est présenté, le Receveur de l'hôpital n'a pour ainsi dire rencontré personne; que son état porte les mentions suivantes, chaque fois reproduites :

« Trouvé personne au logis. — Morts. — Tous morts. — Morts et maison ruinée. — Morts et caution aussi. — Maison ruinée et celles des cautions aussi. — Trouvé mort dans sa maison, abandonnée par ses héritiers ».

Le nombre des hospitalisés était considérable. On consommait à l'hôpital jusqu'à 1073 livres de pain par semaine; quant à la viande, elle provenait presque toujours de bétail volé par les soldats dans les villages voisins et on n'avait moyen de s'en approvisionner autrement.

Les naissances sont aussi rares que les décès nombreux; on n'enregistre pas de naissance avant le mois de mai 1636; le dit mois de mai on ne fait qu'un baptême; il n'y en a pas en juin; on en célèbre en fin 4 en juillet, 2 en août, 5 en septembre, 5 en octobre, en novembre 11 et en décembre 21, et c'est tout pour cette terrible et funeste année.

Au mois d'octobre 1636, Charles IV, après sa campagne de Bourgogne, fait une nouvelle tentative en Lorraine. Il s'empare de Remiremont, de Charmes, de Châtel et d'Epinal dont il

fait prisonnier le Gouverneur La Jonchette (M. de Junce) et la garnison.

La ville lui est livrée par un conseiller, Didier Bricquel, qui y introduit les soldats lorrains, secrètement et la nuit. Il est anobli, pour ce service, par le Duc ; ses armes sont : « de gueules, à une tour d'argent maçonnée de sable, au chef d'azur chargé de 3 étoiles d'or et pour cimier un dextrochère armé d'argent, tenant une épée de même, garnie d'or ».

Ce succès ne fut pas de longue durée ; bientôt les Français reprenaient Epinal et en chassaient les Lorrains, cependant que Charles regagnait Besançon où l'attiraient des préoccupations d'un autre ordre, l'amour de madame de Cantecroix.

M. de Junce a repris le gouvernement d'Epinal (1). La garnison est sans cesse renouvelée, 3 compagnies françaises sont remplacées dès les premiers mois par des Suisses. Ces nouveaux venus ne paraissent pas se comporter avec une grande réserve, car on offre au major un repas et cent francs pour « qu'il tienne ses soldats dans la modestie », et, d'autre part, on fait cadeau d'une pièce de dentelles et d'une demie rame de papier à M. Didelot, secrétaire de Monseigneur d'Hocquincourt, « afin de procurer le départ des Suisses ». Ils partent, en effet, et sont remplacés par de nouvelles compagnies françaises. Le bailli demande du vin à 22 gros le pot pour traiter les capitaines, lieutenants et officiers desdites compagnies. 28 soldats sont placés dans l'antichambre de la maison de ville. On leur

---

(1). Meubles fournis par les comptables à M. de Junce, gouverneur, et portés dans la maison qu'il habite. Inventaire :

Un tour de lit drap violet sous un passement de soie noire et blanche 40 francs.

Un derrière de lit et le chevet de toile bleue, 3 fr.

Un tapis laine rouge et verte, 8 fr.

Un autre tapis de Turquie, 4 fr.

Plus avoir payé à Jean Paris, potier d'étain, pour trois chandeliers à flambeau, 2 aiguières, 2 salières à pans et 2 pots de chambre, 18 fr.

10 verres de Venise, 10 fr. ; 2 mouchettes, 1 fr. 4 gros, plus 3 lits appartenant aux enfants feu Claude Aubry, 1 traversin, 2 linceuls, 1 ciel de lit, 1 charlit.

donne 3 setiers de vin contenant 14 pots une pinte ; 28 livres de pain bis, de la viande de bœuf, 2 jambons, une tête de veau, 3 cerveaux de porc.

Les Gouverneurs font le tour de la ville et des faubourgs pour reconnaître le logement des soldats. Deux compagnies de chevaux légers quittent Epinal et sont conduites par Goëry Madonne et Lallumette qui, en échange de leurs bons services, « sont malmenés, battus et contraints d'entrer dans la rivière ».

Deux compagnies nouvelles les remplacent. On leur délivre « 366 francs 10 gros pour viande et 110 francs pour foin. » On envoie à Nancy Carillon et de Saint-Amand, maréchal-des-logis, pour solliciter leur déplacement. On a déjà dépêché un messager à M. Dapvril, à Nancy « afin d'avoir avis si cette pauvre ville pourrait jouir du fruit et bénéfice de l'ordonnance du Roy, portant le délogement des carabiniers et soldats ». Enfin, les Suédois, les terribles Suédois logent à Golbey pendant le mois de juillet 1637 et la ville leur fournit des vivres pour 329 francs 6 gros 7 deniers.

Ces troupes font partie des armées qui opèrent contre Charles IV.

Celui-ci, jusqu'en 1640, va suivre cette tactique de pousser des pointes imprévues dans le pays, de harceler l'ennemi qui l'occupe, sauf, en cas de revers, à se retirer dans les montagnes des Vosges et du Jura ou bien, dans la saison d'hiver, à prendre ses quartiers à Besançon ou à Bruxelles.

Mais ce régime de l'occupation pèse lourdement sur Epinal.

Depuis longtemps la ville est sans ressources et sa pauvreté est extrême. A force d'impôts dont une partie seulement peut être péniblement recouvrée, à force d'emprunts surtout, elle achète des grains pour la subsistance des soldats. Des charretiers d'Epinal vont à Tantonville acheter du blé, des carabins s'avancent jusqu'à Mirecourt et à Vaudémont au devant d'un convoi qui vient de Toul.

On intercède auprès de Monseigneur de Mande pour avoir

des grains, on va encore une autre fois chercher du blé à Toul... Les bourgeois se plaignent des contributions et surcharges. On supplie qu'il soit fait remise des sommes arriérées qu'on n'a pu acquitter, on paye les impôts en nature. La campagne n'est rien moins que sûre. Par ordre du bailli, Vincent Gérard et Jean Petitjean vont tous les matins à la découverte aux environs de la ville pour que le bétail ne soit point volé. Le sieur Bricquel envoie à Nancy un homme avec son cheval et sa charrette, pour y acheter du blé. Il en ramène trois réseaux, mais à Saint-Nicolas, le cheval, la charrette et le blé sont enlevés.

Sans compter que la peste sévit toujours. Jean Favelin, contre-forestier, a mandat de soigner les pauvres malades et de les conduire hors de la ville. « Maurice Thalles est chargé de nettoyer les maisons déshabitées aux faubourgs d'Arches et d'Ambrail, qui estoient pleines d'infections, vilenies et ordures, et le tout mis et fait passer par le feu, de peur de plus grand mal, joint qu'autre que lui n'aurait voulu entreprendre ce hasard ».

On fait marché avec trois bourgeois pour qu'ils « enlèvent les décombres d'une maison de la rue du Gaucheu afin de faire couler l'eau et les ordures qui croupissent dans le chemin et peuvent engendrer des maladies ».

Les Capucins au moment où la contagion était le plus intense, c'est-à-dire, nous dit-on, en 1636, se sont employés au « soulagement des pestiférés et ont fait des frais s'élevant à 287 francs », que la ville leur rembourse. Le comptable termine par ces constatations lamentables, d'une tragique éloquence dans leur simplicité : « Le pré de la Chennezelle ne rapporte rien, vu qu'il n'a pu être loué pendant le temps de guerre. Les logements des portiers ne rapportent plus rien non plus, vu que la plupart sont bouchés et les portiers morts.

Les Cens des Clouyères, les menus-cens, les terrains du Champ du Pin et autres ne rapportent rien.

Les conduits n'ont pas été percés en raison de la grande pauvreté

des bourgeois et de la misère qui règne à Epinal où sont réunis les 3 grands fléaux : la guerre, la peste et la famine. » Au 15 juin 1638, le budget communal, le « compte » comme on l'appelle, se solde par 15,633 francs de recettes et 23,633 francs en dépenses, soit par un excédent de passif s'élevant à 8,000 fr.

#### **Prise d'Epinal par les Lorrains commandés par M. de Ville.**

Cependant, des événements importants pour Epinal se préparent. M. de Turenne, qui traverse le pays pour rejoindre le duc de Weimar au siège de Brisach, écoute les avis de La Jonchette, qui commande pour la France à Epinal, et prétend s'emparer de Remiremont alors au Duc, depuis 1636.

Il a compté sans la défense vigoureuse que dirigent le marquis de Ville et M. de Lignéville, sans la résistance héroïque à laquelle préside l'Abbesse en personne. Il échoue et poursuit son chemin.

Ce succès mémorable stimule l'activité des Lorrains. M. de Ville a dans la place d'Epinal des intelligences. Il se présente avec ses troupes, aux portes de la ville qui lui sont ouvertes. La garnison est surprise et le Gouverneur s'enfuit au château, où il se retranche.

Le corps de garde de la porte d'Ambrail est forcé. L'assaut est donné par les Barbacanes du côté du faubourg d'Ambrail. La ville fournit aux soldats Lorrains des planches pour s'abriter tandis qu'ils escaladent les murailles. En moins de 12 heures, le château est enlevé. Les RR. PP. Capucins célèbrent « le Saint service Divin, à l'intention de tout le corps de la ville, — et on les remercie au moyen d'une offrande —, en actions de grâces et en réjouissance d'être délivrés de nos ennemis et remis sous l'obéissance des armées victorieuses de S. A. ». La ville reconnaissante de leurs bons offices, leur offre un repas pour les remercier d'avoir « assisté et moyenné la délivrance d'Epinal ».

A la nouvelle de ces succès, S. A. avait dépêché M. de Cli-



quot à la rescousse. Il arrive à temps pour se mettre, avec le comte de Lignéville, à la poursuite de l'armée de Turenne qu'il ne peut atteindre. Il rejoint cependant à Gerbéviller une partie de son artillerie, « l'attirail du canon », et il s'en empare après avoir défait le détachement de 150 hommes qui l'escorte. Il ramène sa prise vers Epinal qui fournit une voiture de foin pour nourrir « les 26 chevaux du convoi et les 56 du canon ». La ville va en éprouver bien des tribulations ; elle reçoit de S. A. l'ordre d'acheter, pour le marquis de Ville, qui va prendre la campagne, dix paires de bœufs pour l'attirail du canon, elle n'en achète d'ailleurs que six paires. Le bailli, avec trois hommes, se met en quête d'un logement pour « le maître des chevaux du canon ». Il n'en trouve aucun et « on est obligé de traiter comme avec des Allemands, qu'en lui donnant quelque chose à manger, ils demeureraient auprès de leurs chevaux, partant leur fut donné du vin, du pain et de la viande ».

Une autre fois sept des principaux de la ville mettent tout le jour à chercher des chevaux et des bœufs pour faire « à bon escien marcher le canon » ; la même semaine, les valets de ville reçoivent l'ordre de se procurer du foin, de le prendre de force au besoin pour l'entretien desdits chevaux et bœufs. Puis ce sont des contre ordres, « des démarches à vide », « les bœufs, chevaux et charrettes ayant été déjà par deux dernières fois prest à marcher et néanmoins toujours renvoyés et plus malaisé de rassembler qu'auparavant, furent pris par force pour une 3<sup>e</sup> et dernière fois par Mengin Champion et Noël Ballon, sergent, avec les valets de ville » ; enfin le convoi part non sans un nouvel incident ; on croit encore une fois les bœufs perdus, on les retrouve heureusement à Sercœur.

Mais quand la ville réclame pour que les chevaux des bourgeois leur soient rendus, le Duc répond, sans façon, qu'il les garde.

Dom Calmet raconte que l'Abbesse de Remiremont sut profiter de ces victoires lorraines pour négocier et obtenir en fa-

veur de Remiremont, Epinal et Saint-Dié une neutralité qui permit à la Vôge de respirer pendant 3 ans (1).

### **Charges de la ville d'Epinal.**

Pour ce qui concerne Epinal, l'événement fut malheureusement moins rapide et la pauvre ville continua quelque temps encore de gravir son calvaire.

Ce qui frappe avant tout en cette fin d'année (septembre 1638 à février 1639), c'est la multiplicité des courriers que la ville expédie de tous côtés et pour les besoins de tous. Les régiments qui l'occupent, les chefs lorrains qui y logent ou opèrent dans le voisinage, les Princes, le Duc en personne qui y séjournent, quand ils ne s'arrêtent pas dans une ville prochaine, tout le monde veut se renseigner, se tenir au courant de la guerre, recevoir des instructions ou envoyer des ordres. Les Spinaliens sont toujours sur les chemins à porter des messages. Dans de telles proportions, cela devient une charge sérieuse et qui ne va pas sans quelque péril. C'est Jean Marulier qui « porte une parole » à M. de Cliquot à Haroué ou à Germiny et ne le trouvant pas va à Bayon.

Le même, une autre fois, part à minuit par ordre de S. A. pour « conduire la cavalerie qui est logée au faubourg de la Fontaine ».

C'est Jean Samson qui accompagne M. du Parc à Uzemain et à Uriménil, pour faire avancer le régiment du colonel Tanière.

C'est Jean Graive qui va à Remiremont porter des lettres à S. A., de la part du marquis de Ville; il part à 8 heures du soir et arrive à minuit. C'est Vuillaume Marulier qui conduit M. de Bouzy à Romont où est S. A. et Antoine Tacquel, qui porte des avis à M. de Cliquot à Arches. M. de Saint-Martin demande un messager sûr pour l'envoyer à Toul « touchant les affaires de S. A. ».

---

(1). Dom Calmet. Loc. Cit.

On lui amène La Batte qui fait beaucoup de difficultés pour accepter. Pendant que M. de Saint-Martin écrit, et pour encourager La Batte, on lui donne à souper. Nicolas Haussetête et Nicolas Fuzelier s'entretiennent avec lui « de peur qu'il ne s'échappe ». La nuit venue, ceux-ci le conduisent hors de la ville. A son retour, il annonce qu'il est allé jusqu'au faubourg Saint-Mansuy (à Toul).

Quand le Duc est à Remiremont, les courriers redoublent d'activité. On le tient au courant de tout ; on lui porte des lettres d'Epinal, de Rambervillers, de Lunéville, dont Didier Parisot va lui annoncer la prise par l'armée lorraine. On se met en relations avec le prince François, qui est d'abord à Bruyères, où on lui dépêche Nicolas Papaulx, puis à Lunéville. On parle d'un retour offensif des Français contre cette dernière ville. Les Conseillers d'Epinal, qui s'y intéressent, envoient aux informations Maurice Lallemant. En vérité, l'armée lorraine ne s'y est pas arrêtée, elle y a laissé une garnison sous le commandement du marquis de Ville, qui a été nommé Gouverneur et le surplus de l'armée a marché au secours de Brisach où part Jean Marulier, le dimanche matin, par un très mauvais temps.

A Thann, qui est la base d'opérations de Charles IV (1), on ne cesse de conduire des vivres, des armes, des correspondances.

Les Spinaliens se plaignent au bailli des frais considérables que tous ces voyages leur occasionnent ; — mais il faut encore donner avis à madame la Princesse de Remiremont, des partis de cavalerie qui font leur apparition dans la forêt de Renauvoid ; il faut bien que Jean Marulier remette à S. A., qui de sa personne est à Thann, des lettres de M. de Cliquot ; que Dominique Leclerc l'informe à Rambervillers, où le Duc est revenu, de la capture de « Dominique Grandmaire » ; il faut bien

---

(1). Dom Calmet. Loc. Cit.

qu'on réclame leur part à ceux qui doivent contribuer à l'entretien de la garnison et aux frais de la guerre et qui se montrent récalcitrants, qu'on sollicite l'intervention du Prince François, qui réside à Bruyères. Et, malgré les doléances, cela continue :

Messages de M. de Saint-Martin et du baron de Clinchamp, déplacements de M. de Clicquot qu'on escorte à Bruyères ou autres lieux, lettres à S. A. de retour à Remiremont ; les estafettes vont jusqu'à Bruxelles auprès de la princesse de Phalsbourg.

Et puis la situation s'aggrave, l'ennemi se remue.

La Batte est envoyé vers Rozières pour connaître la route que l'ennemi prendra « sur le bruit que Lunéville était rendue » ; des messagers vont à Rambervillers, Baccarat, Moyen, pour s'informer des mouvements de l'ennemi. La Batte se rend également à Rambervillers pour interroger si les Français vont du côté de Brisach, un autre est expédié à Moyen où il se renseigne sur la route que suivent les ennemis. La Batte porte au Prince François, à Remiremont, la nouvelle que les ennemis ont fait retraite et pris leurs quartiers d'hiver ; ce qui n'empêche que le bruit va se répandre, — et il sera fondé — de la prise de Brisach.

Au demeurant, les correspondances sont fréquentes avec Remiremont, où séjournent S. A. et le Prince François ; le comptable lui-même et Jacques Thouvenot se proposent d'y porter les doléances de la ville touchant ses nécessités et oppressions ; mais, sur l'avis que S. A. et le Prince sont « à la gisté, à Docelles », ils se rendent à Cheniménil où ils se font expédier, pour en faire hommage au Duc, les présents suivants : un baril de vin de Rozières et une bouteille de vin vieux pour S. A., 16 livres de pain blanc à six gros la livre, deux canards, deux perdrix, deux bécasses et 8 grives. S. A. s'établit ensuite à Besançon, les courriers iront jusque-là. Et les reconnaissances se poursuivent : Aimé Géninet et des Spinaliens, d'ordre de

S. A., transportent des approvisionnements de pain à Moyen.

Ces voyages se terminent quelque fois par la capture des émissaires ; d'autres établissent des embuscades, pour surprendre les convois destinés à ravitailler la place de Châtel, demeurée sous la domination française ; bref ce sont des courses continuelles. Nous n'avons cité qu'une partie des innombrables messagers, dont l'infatigable activité va se multipliant pour le service de chacun et vers toutes les directions. Telle qu'elle est rapportée, la liste en est peut-être fastidieuse. Il nous a paru indispensable de la publier néanmoins, parce qu'elle permet de se faire une idée exacte de ce qu'était l'organisation des courriers à cette époque et du poids considérable dont elle pesait sur les Spinaliens.

Cela ne signifie pas que ceux-ci fussent déchargés pour cela des frais que ne pouvaient manquer de leur occasionner les passages incessants des princes, des chefs ou des nobles lorrains. Le Duc, pour sa part, stationne quatre fois dans l'année, à Epinal.

Le 6 novembre notamment, il arrive, accompagné de Madame et du Prince François ; on leur offre du vin, du poisson et du gibier, et pour leurs chevaux, de l'avoine. Le lendemain, les femmes des Gouverneurs vont saluer la duchesse et lui présentent deux pièces de toile fine ; elles profitent de cette démarche pour lui recommander une requête que l'on adresse à S. A., aux fins d'obtenir le départ du régiment du colonel de Bornival. Pendant le séjour des Princes qui dure 3 jours, Nicolas Remy, dit Vaudéville, leur fournit de la pâtisserie pour 69 francs, du pain pour 175 francs, 44 pots de vin.

Les gens de S. A. reçoivent 26 pots de vin nouveau à 18 gros l'un, la cuisine de S. A. est pourvue de muscades, poivre et girofle. Tout cela coûte à la ville. A la fin de l'année, Claude Carillon établit le compte des dépenses faites chez lui par Charles IV, soit 501 francs, et, d'autre part, 167 francs pour le

logement du duc de Savelly, arrivé le 11 novembre, après avoir combattu pour secourir Brisach.

Epinal y a gagné, il est vrai, que S. A. lui a renouvelé la ferme des bureaux et impôts; les Gouverneurs témoignent à M. de Ville leur gratitude pour cette heureuse opération, en lui faisant cadeau de 25 pistoles (500 francs).

Le régime militaire, auquel la ville se trouve soumise, n'est pas de nature à améliorer sa situation obérée et précaire. Le capitaine Thouvenin, qui commande au château après la reprise d'Epinal, se retire avec ses 50 officiers et soldats; il est remplacé par les miliciens des prévôtés d'Arches et de Bruyères auxquels se joint la C<sup>ie</sup> de la prévôté de Saint-Dié. L'effectif de la garnison est réduit de 134 à 120 hommes. Les Gouverneurs n'attendent pas davantage pour faire entendre leurs doléances. S. A. n'y prend point garde et porte au contraire le nombre des compagnies à 8; elles sont commandées par Bilistein, Saint-Georges, Saint-Amour, Laistre, Champeet autres. Le régiment du colonel de Bornival arrive ensuite; il reçoit l'ordre de se porter vers Brisach; 5 Compagnies du Prince François prennent sa place.

Le régiment de Bornival rentre à Epinal, après avoir pris une part glorieuse aux combats acharnés qui n'ont pu faire lever le siège de Brisach.

Il a fourni une vaillante défense à la bataille de Cernay, mais son colonel ne ramène que des débris, tant il a été gravement entamé.

Les gouverneurs lui souhaitent de nouveau la bienvenue et passent avec lui un traité, aux termes duquel la ville, pour la subsistance des soldats, devra verser 100 francs par jour.

Les finances sont si mal en point que le comptable ne peut payer la somme convenue et se voit contraint de l'emprunter à des bourgeois.

L'occupation ne va pas sans ses tribulations et ses misères habituelles.

Les hommes de Bornival logés chez le lieutenant du bailli allument de si grands feux dans la cheminée qu'un incendie éclate.

Le colonel lui-même et « la dame d'Apelman » sa compagne, ne s'accommodent pas de leurs étrennes et en conçoivent contre les Gouverneurs et Conseillers « du courroux et mal talent ».

M. de Saint-Martin s'entremet heureusement et fléchit les colères.

Bornival accorde ce qu'on lui demande, il ajoute « qu'il voulait être et demeurer de nos amis, et désirait être traité à la Maison de ville pour avoir l'honneur avant son partement de boire avec les Messieurs de la Ville ». Le vin lui est agréable et comme il le manifeste, à bon escient, on lui en fait porter 2 simaires.

On l'invite à nouveau « au nom de tout le corps, à prendre le disné à la maison de ville ». Il dit « qu'il remerciait grandement Messieurs de leur bonne volonté, qu'il n'aurait le temps parce qu'il partirait du matin (vers Brisach), mais qu'il désirait déjeuner avec mesdits sieurs, pour faire ses recommandations. Et que, puisque nos préparatifs étaient faits, qu'on lui envoyasse seulement la viande, qu'elle serait prête de bon matin, ce qui fut fait ». On déjeune avec lui et on le conduit vers Rambervillers. Après son départ, comme on offre un repas à un bourgeois, pour ses bons offices, Madame d'Apelman fait dire « qu'elle ne voulait demeurer seule au logis et qu'elle désirait être de la partie ».

Le lendemain, ladite dame, se souvenant du bon vin qu'elle a bu la veille, en fait demander pour son dîner; on lui en donne une simaire à 3 francs. Sur quoi, elle charge Boulengeot de porter une lettre à Bornival, à Rambervillers.

M. de Saint-Balmont qui s'est illustré lui aussi sous Brisach, arrive avec 5 compagnies; elles remplacent les garnisaires allemands. On passe un nouveau traité qui astreint pareillement la ville au versement quotidien de la somme de 100 francs.

### **On met Epinal en état de défense.**

Ces mouvements de troupes sont la conséquence de la campagne heureusement commencée par les Lorrains, des avantages repris par les Français, des victoires du duc de Weimar et de la prise de Brisach, de la nécessité enfin, où le Duc se trouve placé, de concentrer son armée et de mettre le pays en sérieux état de défense. On approvisionne Rambervillers. Deux Spina-liens y portent une charge de poudre d'ordre de M. de Saint-Martin ; Nicolas Gadenat, de Mossoux, y conduit 100 livres de poudre provenant du château d'Epinal ; quatre paysans y transportent 50 livres de plomb chacun ; six hommes, d'ordre du Prince François, y vont à dix heures du soir avec de la poix, du suif, et des chandelles, une autre fois, du soufre et des piques.

Jean Marulier y charroie 50 livres de poudre, et 3 hommes, accompagnés d'un guide, y mènent 3 ânes chargés de 400 autres livres.

On expédie deux petites pièces de campagne à Thann et des mortiers à Remiremont. On ne laisse cependant pas de fortifier Epinal, car le bruit court que la ville va être assiégée.

Claude Etienne et ses compagnons font une barricade à la Porte du Grand Moulin et « démolissent la porterie ». Pour les y aider, le fils de Bastien Ory va à Dinozé chercher les charpentiers de Cheniménil qui travaillent à la papeterie du sieur Thouvenot. Messieurs de Saint-Martin et de Clinchamp décident de construire une fortépalissade pour couvrir la poudrière et le moulin du Tripot et chargent des hommes d'aller abattre les arbres nécessaires ; on ouvre des canonnières dans les murailles et on ferme les « porteries » qui s'y trouvent. La ville fait abattre des maisons au Grand Moulin et ailleurs, pour les bois être employés aux palissades à élever sur les fortifications.

Ces travaux se poursuivent sans relâche, on affecte à leur exécution les amendes prononcées contre les bourgeois par la justice du bailliage.



D'autre part, on achète 200 livres de plomb à 4 gros la livre, pour faire des balles de mousquet et d'arquebuse. Claudon ramène de Remiremont « un millier de poudre et des picques », on met les armes en état ; Didier Saulnat va à Moyen avec 2 chevaux pour en rapporter des munitions de guerre ; on fabrique des grenades en cuivre ; on se procure du plomb, des mèches, de la poix noire. Nicolas Charlet, comptable, dépense 583 francs 7 gros en fournitures de foin, plomb, balles, mousquets, mèches, poix blanche, poix résine, térébenthine, etc.... dont l'achat est ordonné par M. de Ville.

En somme, la ville est aussi accablée que jamais, et elle est bien loin de jouir de la trêve et du répit dont parle Dom Calmet.

Les impôts sont écrasants. Ce qui n'empêche que les dépenses excèdent les recettes de 10,000 francs, c'est-à-dire de moitié.

Sans parler de l'état sanitaire qui paraît lamentable ; on enterre des soldats, on trouve deux hommes morts dans les maisons vides du Petit Rualménil. Les maisons abandonnées, la population décimée par la guerre et la maladie, surchargée de contributions et d'impôts ; pitoyable bilan pour la malheureuse ville !

Cette période de revers pour les armes lorraines et de souffrances pour les populations n'est pas à son terme ; mais d'importants événements se préparent où la ville d'Epinal se trouvera plus particulièrement mêlée, et qui auront une influence profonde sur ses destinées.

Les Spinaliens continuent les fortifications, principalement aux Portes, visitent et relèvent les poudrières, confectionnent des fagots de saule pour la demi-lune de la porte d'Arches, construisent « un fort » à la porte du Grand Moulin, une autre demi-lune à la porte d'Ambrail, plantent des pieux, des « peaux de hye (pilots) » pour retenir les terres et gazonnent les talus, démolissent les maisons abandonnées des faubourgs pour en utiliser les matériaux.

On demande des mineurs au Contrôleur des Mines du Thillot (1), on fait venir des charpentiers, on emploie des soldats ; un nommé « La Patience » de la Cie de M. de Gailly, charpentier de son état, travaille à la demi-lune de la porte d'Arches et à la démolition des maisons ; 21 soldats façonnent des piques et des « voyaux » durcis au feu, les soldats de M. de Saint-Balmont font les gros ouvrages. On achète des outils pour les travailleurs, 142 haches, « voyaux », pelles, crochets, fourches, 24 serpes, etc.,

On fortifie le château. M. de Saint-Martin y fait conduire la pièce de canon qui est sur la place ; on achète des voitures de terre et de sable pour faire des moules à grenades, de la mitraille pour les charger, du plomb pour le canon.

Les Spinaliens savent que les ennemis, victorieux, sur tous les points, des armées duciales, peuvent menacer leur ville d'un instant à l'autre et donner la main à « ceux de Châtel » qui n'a pas secoué le joug français ; ils organisent la résistance, mais cela ne va pas sans d'énormes sacrifices. Les troupes qui entrent et logent à Epinal, épuisant les ressources de la ville, lassant les habitants, se succèdent sans répit. C'est M. de Flavancourt avec sa compagnie, c'est le baron de Choiseul avec son régiment ; les Gouverneurs, pour s'acquitter de leur devoir, vont le saluer chez Nicolas Gérard où il loge ; à son départ on lui donne une feuille de vin de 60 francs, un veau, 10 livres de viande de bœuf, du lard, du pain blanc et du pain bis ; c'est le baron de Clinchamp et cependant le régiment de Saint-Balmont est toujours à Epinal. M. de Saint-Martin s'interpose heureusement pour empêcher le régiment de Lignéville d'y venir.

Le Conseil délègue les sieurs Bricquel et Sachot auprès du comte de Tumejus pour qu'il ne fasse pas non plus entrer son régiment dans la ville ; « on s'accommode » moyennant une

---

(1) Ces mines de cuivre sont encore visibles ; mais elles sont depuis longtemps inexploitées.

somme fixée par Madame de Remiremont à 38 francs par jour, payable par la ville à chacun de ces deux régiments qui restent stationnés au Val-d'Ajol.

Cela n'empêche pas d'ailleurs ce même M. de Tumejus d'arriver à Epinal, avec son régiment, le jour de la fête de Saint-Goëry après la procession, par ordre de S. A. Madame envoie Joly porter à M. de Bilistein l'ordre d'évacuer Darney avec sa C<sup>le</sup> et d'amener à Epinal tout son monde avec les munitions de guerre et les vivres. Cette intervention de Madame de Remiremont signifiait, nous le verrons, que, grâce à ses bons offices, comme aussi à la bienfaisante activité de M. de Saint-Martin et de M. de Mitry, bailli, une trêve, une neutralité s'organisait pour permettre aux Spinaliens de respirer un peu après tant de chaudes alertes et d'efforts pénibles. Pour commencer, le régiment de M. de Saint-Balmont sort de la ville, tirant vers Rambervillers et le régiment de Clinchamp quitte ses logements de Rualménil. Les habitants donnent à l'adjudant de quoi acheter une paire de gants, afin qu'il ne persiste pas à exiger 4 rations de pain par homme.

Enfin la ville va être libre de soldats lorrains. Nous y reviendrons.

En attendant, l'entretien de toutes ces troupes lui coûte fort cher. On va chercher du grain partout où l'on en trouve ; à Remiremont, à Corcieux, à Gerbépál ; on frappe les habitants « d'une cotisation supplémentaire » et il faut que les valets de ville se fassent accompagner par le sergent la Ramée et des soldats pour en lever les deniers.

Quoi qu'ils imaginent et malgré qu'ils s'emploient, les Gouverneurs ne peuvent faire face à tous les besoins, satisfaire à toutes les exigences. Par ordre de M. de Saint-Balmont, ils sont emprisonnés chez le sieur de Migeon, capitaine dans son régiment. Nicolas Gérard, hôtelier, leur donne à manger et à boire. La semaine de la Trinité, on paie 77 francs pour leurs frais. « La semaine de la Sainte-Marie, trois Gouverneurs

sont toujours détenus, le quatrième s'est évadé. M. de Saint-Balmont menace encore, il ne veut admettre que les forces des bourgeois et leurs ressources aient une limite. Les présents ne désarment pas son courroux. On finit, à force d'expédients, par lui verser 2,100 francs sur ce qui lui est dû.

La détresse des habitants est très grande. Dans la même semaine, on trouve morts trois pauvres hommes dont la ville assure l'inhumation ; on relève un cas de lèpre ; on enterre deux soldats, l'un de Dompierre, l'autre de Domjulien ; une autre fois, on découvre dans une grange, au Petit Rualmémil, les cadavres d'un soldat de la C<sup>ie</sup> du sieur des Lauriers et d'une pauvre fille ; l'incendie se met de la partie et détruit les maisons de Demenge Midot et de David Frouel ; les habitants misérables achètent des denrées où ils peuvent, et même, malgré la défense, hors de la ville ; ils fraudent les impôts.

Les environs d'Epinal ne sont rien moins que sûrs. Ils sont infestés de loups avides de proies, et de brigands en quête de rapines. On envoie une escouade de bourgeois à la recherche des voleurs qui rôdent aux environs de Mossoux ; 25 personnes, bourgeois et soldats, poursuivent au delà de Ville-sur-illon 15 voleurs de Jonvelle qui sont venus jusqu'à Chantereine enlever des charrettes chargées de blé.

Mais c'est le voisinage des ennemis, leurs incursions de plus en plus prochaines qui compromettent le plus la sécurité autour d'Epinal.

C'est ainsi que Jean Marulier est pris par les Français en garnison à Châtel, on paie pour lui une rançon de 20 francs. Ce va être pour les Spinaliens une occasion de guerroyer, de dresser des embuscades, de diriger des coups de mains.

On tente des surprises contre la garnison de Châtel, et contre les convois qui viennent la ravitailler. Trois bourgeois de la ville et un habitant de la Baffe conduisent une partie de la garnison d'Epinal vers Châtel ; on s'informe de la route que doit prendre un convoi qui part de Moyen à destination de Châ-

tel, Henry Raidot, de Moriville, arrive à Epinal pour avertir les Gouverneurs qu'un autre convoi est parti de Nancy pour Châtel et qu'une partie de la garnison est allée au devant des vivres.

M. de Saint-Martin charge Jean Boulangeot de conduire une « troupe partie de la garnison d'Epinal vers ledit Châtel afin d'attraper le convoi dudit Châtel qui estait à Nancy ». On fait revenir les Spinaliens pour les renvoyer à Moyen. On dresse plusieurs embuscades dans d'autres directions diverses, l'une notamment composée d'une « partie de la garnison attend, dans le bois de Girecourt le convoi de Nancy ». Mais les choses se gâtent de ce côté et on apprend l'arrivée à Nomexy de la cavalerie de M. du Hallier. Sylvestre Drouin qui est allé aux nouvelles est surpris par des cavaliers ennemis qui lui prennent 2 imaux de seigle. Drouin leur dit qu'il va les faire moudre à Charmes où il est contribuable. Les Spinaliens surveillent un autre adversaire ; ce sont les Suédois qui sont signalés et qui viennent occuper Girecourt et le château. Bastien Durand et d'autres, avec une compagnie de mousquetaires du régiment du comte de Rupt (allemand), vont s'en assurer tandis que Jean Boulangeot et 30 mousquetaires se disposent à couvrir un convoi de grains venant de Remiremont, menacé par le poste suédois de Cheniménil et qu'Henry Nicolas porte à Madame de Remiremont une lettre de M. de Saint-Martin la mettant au courant des mouvements des ennemis. On continue, par la suite, de surveiller les Suédois dans leur campement et d'observer leurs déplacements.

Pendant ce temps, M. du Hallier avait mis le siège devant Moyen. Dom Calmet (1) déclare que le maréchal français avait résolu de purger le pays de pillards, qui s'appelaient eux-mêmes « cravates », mais qui étaient bien des Lorrains, profitant « des désordres régnants » pour exercer leur brigandage, avec une

---

(1) Dom Calmet. Loc. Cit.

férocity renouvelée de ces Croates ou Cravates qui avaient été la terreur de la Lorraine « Moyen, dit Dom Calmet, était un de leurs repaires, leur place d'armes ». Quoiqu'il en soit, Epinal se tient au courant des opérations, « de l'estat et comportement du siège ». La Ville y dépêche fréquemment des courriers.

C'est que la nécessité d'établir et de maintenir toutes sortes de correspondances et de fournir des messagers est restée une charge importante de la ville. Telles sont ses autres obligations, au surplus, qui subsistent à peu près entières : réception de S. A. au début de l'année, visites et séjours de personnages importants, présents de bienvenue, cadeaux intéressés, etc... Ceci nous amène à parler de deux événements, d'une haute importance historique, dont les négociations évoquent le nom de la ville d'Epinal, bien qu'intéressant sa destinée à des degrés, et à des points de vue différents.

#### **Pourparlers et démarches en faveur de la neutralité d'Epinal.**

Le Duc de Lorraine, en quittant Epinal, avait gagné Bruxelles.

Il n'y trouva pas les égards sur lesquels il comptait. Dépité par l'attitude du cardinal Infant qui ne veut pas que les troupes lorraines prennent leurs quartiers en Flandre, il va se fixer à Sierk. Cette petite ville, voisine de Thionville, a souvent donné asile au duc fugitif ; il y a notamment établi sa Cour Souveraine, après quelques pérégrinations, et les courriers spinaliens en savent le chemin. C'est alors que Richelieu juge le moment venu de tenter un rapprochement du Duc avec la France. Il songe à utiliser les bons offices d'Henry de Livron, marquis de Ville. Celui-ci avait été Gouverneur d'Epinal et en avait effectué la dernière reprise.

Après Epinal, les troupes lorraines avaient enlevé Lunéville, et M. de Ville avait reçu le commandement de la Place.

Mais, battu à son tour par l'armée française assiégeante, il

avait été fait prisonnier et envoyé à Vincennes. Le cardinal jugea opportun de l'élargir pour qu'il négociât la réconciliation désirée. M. de Ville se met donc en route et c'est à Epinal, la vieille et bonne ville qui lui est familière, qu'il vient se fixer. On lui fait fête. On lui offre des présents, on le « traite » aussi convenablement que l'indigence des habitants le permet.

C'est d'Epinal qu'il se rend plusieurs fois à Bruxelles puis à Sierk pour accomplir sa mission, pour dissuader le Duc Charles, si l'on en croit Dom Calmet. Nous verrons un peu plus loin comment les pourparlers finirent cependant par aboutir.

Il se traitait en même temps un autre accommodement qui touchait de plus près la fortune d'Epinal.

L'abbesse de Remiremont, la princesse Catherine, tante de Charles IV, portait une grande affection à la Lorraine, principalement aux villes de Remiremont et d'Epinal, à cause sans doute de leurs Chapitres de dames nobles.

Déjà M. de Besancet, Gouverneur français d'Epinal, s'était plaint un jour qu'elle entretenait des intelligences avec l'ennemi.

Profitant de ses relations et de ses attaches avec les deux familles royale et ducale, de l'autorité et du prestige dont l'entourait son imposante fonction, elle s'employa de tout son effort à obtenir pour ces deux villes, disons pour Epinal, puisque nous limitons nos recherches à son histoire, une neutralité bienfaisante. Elle y fut ardemment aidée par M. de Saint-Martin.

M. de Saint-Martin était un agent lorrain, sorte de mandataire diplomatique du Duc de Lorraine, investi d'une autorité assez étendue. Sa résidence était fréquemment Epinal et l'histoire nous le montre prodiguant assez volontiers sa bienveillance et son activité aux Spinaliens qui reconnaissaient les services rendus par de nombreux et importants cadeaux. Tels furent les deux artisans de la trêve dont allait, pour peu de temps, hélas ! une année à peu près, bénéficier Epinal.

M. de Saint-Martin rédige « un ample mémoire » que l'on

fait porter à S. A. par deux religieux de l'ordre de Saint François de Paul avec deux requêtes. Ces documents « contiennent les foudres et oppressions des gens de guerre que le pauvre peuple d'Epinal supporte journellement » et l'on y supplie « ladite Altesse que son bon plaisir soit de leur oster un régiment ou de les exempter des 140 francs qu'il convenait payer par jour, tant pour l'estat major du sieur de Saint-Balmont que pour la subsistance des sieurs ses officiers ».

M. de Saint-Martin insiste et Symon, secrétaire de S. A., passant à Epinal, venant de Besançon, il lui offre à souper ainsi qu'aux Gouverneurs « afin de pouvoir communiquer avec luy et recommander la pauvreté et nécessité de la ville à l'effet qu'il le représente à sadite Altesse ».

Madame de Remiremont paye de sa personne ; elle ne ménage aucune démarche pour aboutir à la neutralité. Elle va à Lunéville où M. de Saint-Martin l'accompagne, à Rambervillers où il la rejoint, elle demeure à Epinal, elle règle, elle administre ; elle répartit les garnisons, fixe les contributions à leur fournir.

Elle correspond sans cesse avec M. du Hallier, Gouverneur français de Nancy ; elle lui envoie M. de Mitry, bailli d'Epinal ; elle l'expédie même jusqu'auprès de S. A. à Sierk. Elle fait tant et si bien que les Gouverneurs peuvent enfin proclamer que la neutralité est octroyée à la ville par S. A. et confirmée par S. M. le roi de France.

Ils remontrent « que la ville d'Espinal ayant été hors de captivité des mains de ses ennemis qui la détenoient par forces et rendues sous l'obéissance de S. E. son souverain par le moyen et entreprise de certains particuliers bien affidés de zèles au service de leur prince et désireux à l'avancement de la restauration et restablissement de ses estats comme par effet. Ils auraient tesmoigné par leurs actions générosités et bienveillance à cette occasion. Et pour la deffense de laquelle ville et la maintenir en assurance contre lesdicts ennemis qui la



menassoient d'un siège sadicte Altesse auroit esté jugé et ce nécessaire d'y envoyer aucuns de ses régiments en garnison comme le fait y auroient esté ceulx de sadicte Altesse, des sieurs Lepoivre, Saint-Balmont, et autres, au sujet desquels ladicte ville auroit été obligée et contraincte supporter et fournir les frais et despens débourses et rapportes par lesdicts gouverneurs, tant en conformité des ordres de S. A. que par résolution du Conseil ». Cette dépense se monte à 31,166 francs non compris les sommes versées dans le courant de l'année.

Les Gouverneurs représentent les grandes charges que la ville supporte pour la garnison « à l'effect de la maintenir tousiours dedans l'obeyssance de S. A. son souverain et pour éviter et empescher que ses ennemis ne viennent à mectre à exécution leurs mauvais desseings suivant les menasses par eulx en faictes d'un siège et comme le pauvre peuple tant dudict Espinal que des lieux circonvoisins qui estoient et sont sous ladicte obeyssance de leurs souverain estoient reduite dans un point de très grande pauvreté oppresses de calamités voir dans une ruïne totale, causée par lesdicts logements et subsides extraordinaires qu'il leur convenoit supporter journellement outre le péril où ils pouvoient tomber par lesdicts mauvais desings desdicts ennemis Ladicte Altesse, prévoyant à ce que dessus et comme un bon prince qui désire et souhaite que ses sujets jouissent d'un repos et tranquillité après un si long laps de temps de misères et de cruautés sur eulx exercees par les guerres régnautes à son très grand regret et intérêt, auroit proposé suivant sa bonté des articles convenables et équitables pour parvenir à une neutralité lesquels articles après plusieurs conférences entremises et diligences en faictes par l'Altesse de Madame de Remiremont et du S. r de Saint-Martin auroit esté accordée et confirmée par sadicte Altesse et de S. M. très chrétienne en conséquence de quoy et pour la conservation et manutention de la place dudict Espinal il y auroit esté ordonné qu'il y auroit garnison aux frais de la ville. . . . .

Sçavoir :

Que par ordre de l'Altesse de Madame de Remiremont et du sieur de Saint-Martin, directeur des terres de la Neutralité susdicte, ladicte ville d'Espinal auroit esté abuttée et cottisée pour l'entretien de la garnison y établie pour la garde de la place à la somme de 45 francs par jour laquelle paye auroit commencé à courir dès le 24<sup>e</sup> octobre 1639 et finie le 5 février suivant 1640 (à l'égard desdicts sieurs gouverneurs comptables) pour aquoy satisfaire iceulx sieurs comptables auroient payé et actuellement desbourse au sieur Jean Grand Père, commissaire, estably à la réception desdicts deniers pour en faire la distribution à icelle garnison la somme de 4,725 francs pour payement de 105 jours ».

Il était temps ; les impôts sont improductifs, la recette des deniers pour les conduits de la ville en particulier ne rapporte rien, « à raison que la pauvreté a tellement débilité la bourgeoisie que lesdits conduits n'ont été et ne se peuvent lever ».

Les dépenses, qui s'élèvent à la somme considérable de 60,455 francs, excèdent les recettes de 12,101 francs, dont la ville resteredevableausieurThouvenot, gouverneur comptable.

#### **Neutralité d'Epinal. Ses effets.**

Epinal va retrouver un peu de calme, mais ce n'est pas encore le bonheur, ni, à beaucoup près, la prospérité. A telles enseignes que la ville offre un quartier de veau et 8 livres de bœuf aux Pères Capucins « à ce de les obliger à prier Dieu pour la prospérité de la Ville, de avoir souvenance des sieurs comptables dans leurs prières et oblations veues les misères et pauvretés présentement régnantes ». M. de Saint-Martin qui est nous l'avons vu, Gouverneur(1) desterresdeneutralité, est souvent appelé à communiquer avec S. A.

La semaine des Brandons, un tambour de M. de Bilstein lui apporte des lettres du duc de Lorraine ; il part le lundi de

---

(1) Le titre est « Directeur » des terres de la Neutralité.

Bures, dès 5 heures du matin, pour Sierk. « Les Gouverneurs, s'étant levés le furent trouver avant son partement et après lui avoir recommandé les affaires de la ville et d'en faire le récit à Sadite Altesse, et le reconduit hors de la ville, au retour plusieurs se plaignant de s'estre levé si matin, fallut déjeuner au logis du sieur Bregeot ». Il est remarquable que c'est là un détail qu'on ne néglige guère à Epinal, même au milieu des pires calamités. A son retour, M. de Saint-Martin tombe malade à Vic.

Madame de Remiremont vient à Epinal ; on lui prépare un logis, on lui offre du vin, une cuisse de chevreuil, une poule de bois, un canard, deux perdrix et six grives, plus deux livres de chandelles. Madame, toujours pour l'administration de la Neutralité, va à Rambervillers, dans les Pays-Bas auprès de S. A. et revient à Epinal. Cette administration lui appartient en somme, en concours avec M. de Saint-Martin, mais avec le contrôle et l'autorité, qui subsiste, du duc de Lorraine.

M. de Saint-Martin, à peine rentré à Epinal, reçoit l'ordre de S. A. de repartir sans délai pour Sierk, avec trois chevaux que la ville devra lui fournir ; « les Gouverneurs et valets de ville occupés depuis le matin jusqu'à 3 heures du soir à acheter des chevaux tant par la voye de force, jusqu'à rompre des portes qu'autrement, comme aussy de trouver de l'argent pour le voyage dudit sieur que de rescrire à S. A., ont dressé un ample mémoire des nécessités de la Ville ».

Jean Thiéry est allé à Sierk lui aussi. A son retour, les Gouverneurs curieux de savoir ce qu'il a négocié avec S. A., l'invitent à souper.

Le Chevalier de Lorraine arrive avec sa suite. On lui présente quatre simaires de vin à 3 francs le pot, une perdrix, douze grives, un chevreuil et un marcassin. Il est invité à souper chez madame de la Porte, tandis que Gaillard « son homme de chambre », les Gouverneurs, maître Vincent, le sieur Grand Père, Charlet et autres font un repas à la Maison de Ville. Madame de Remiremont accourt et donne l'ordre de

verser promptement 50 pistoles d'Espagne (1000 francs) au Chevalier « à ce de l'occasionner de tant plutôt sortir d'Epinal, peur d'enfreindre la neutralité ». Cette somme, péniblement amassée au moyen d'emprunts, lui est versée le lendemain. Bataille, serviteur de M. de Saint-Martin, va à Nancy avertir M. du Hallier que ledit Chevalier a quitté Epinal ; il a fait chez Carillon une dépense de 600 francs, qu'il a bien entendu laissé à la ville le soin d'acquitter. Ce qui n'empêche que le Gouverneur comptable sera encore chargé de lui adresser à Plombières six bouteilles de vin, des chapons, des poulets et des asperges, tout en lui recommandant d'avoir égard à la pauvreté de la ville.

Voyages, réceptions, présents ; ce sont les charges sans cesse renouvelées et croissantes que la ville supporte sans répit et qui malgré les avantages et le soulagement de la Neutralité, grèvent lourdement son budget et épuisent la patience des contribuables, sans parler des frais élevés qu'ont nécessités sa négociation et son obtention.

M. de Saint-Martin s'avise qu'il serait congruent de « faire un présent honnête » à madame du Hallier qui a joué un rôle important dans les pourparlers de Neutralité et qui va s'employer activement à faire aboutir l'entente projetée du roi de France et du duc de Lorraine ; elle reçoit une pièce de toile fine de la valeur de 27 écus de 4 francs, des nappes et serviettes pour 150 francs.

La semaine de la fête Dieu, Jean Barouel envoyé à Sierk est pris en chemin par les « gravattes ». Il est racheté par Signolet moyennant 3 *ristals* (16 francs 6 gros), on les rembourse à celui-ci, on le gratifie de 13 francs en plus et on l'invite à souper.

Une autre fois c'est Claude des Hayes qui est chargé de porter à S. A. les doléances de la ville. On chante une messe à son intention « à ce qu'il plaise à Dieu lui être favorable en son voyage » et on dine ensuite. Le tout coûte 10 francs, sur quoi la Cour des Comptes ne paie que 2 francs pour la messe.

La semaine de l'Assomption, le sieur Joubert va trouver S. A. au siège d'Arras pour lui représenter « les misères et calamités de la ville », puis c'est Demange Claudel qui va lui remettre des messages et lui demande ses ordres.

La ville reçoit dans l'intervalle Mme de Remiremont, à qui on recommande « d'avoir égard à la foule et oppression de la pauvre bourgeoisie. » Elle se contente de demander du vin pour son dîner et une livre de tabac pour M. Le Bègue, pour le Chevalier de Lorraine et M. Rémyon. M. de Ville lui succède puis revient Mme de Remiremont, le Chevalier de Lorraine. Enfin M. de Saint-Martin se transporte de sa personne auprès de S. A. et rentre à Epinal, etc...

Tout cela, avons-nous dit, coûte fort cher à la ville ; les preuves en sont multiples.

Sur l'ordre du Conseil, les Gouverneurs font le « relèvement » de toutes les dettes de la ville : il se monte à 200,000 francs de capital et 70,000 francs de rentes échues, somme énorme pour l'époque. Quand la communauté est pauvre, le bourgeois l'est aussi. « Des particuliers du faubourg informent les Gouverneurs que Simon Marinet et sa femme meurent de faim. On leur donne du pain ».

M. le Bailli qui reçoit un noble à la rose estimé 23 francs, trop léger de 21 grains, ne fait pas grâce des 3 francs 6 gros, qui lui reviennent.

« Les principaux » font refus absolu de payer leurs contributions. Jean Marulier va à Gérardmer avertir M. de Saint-Martin « du désordre qui existe à Epinal afin d'y apporter son autorité » ; ce qui est fait.

Dominique Guillerel et Nicolas Haussetête vont avec des soldats « solliciter les cotisations chez les bourgeois » ; tout aussi bien Mouglin Landal et Vincent Viard se font-ils accompagner de soldats pour « gager les rebelles » quand ils sont chargés de faire rentrer le reste des cotisations.

La population est à ce point réduite que le jour de la Saint-

Goëry, les Gouverneurs avec Bricquel et Peccatte portent la Chasse de M. Saint-Goëry « pour suppléer au défaut des malades et absents ».

Une autre fois, c'est M. Vitelle qui reçoit 100 francs ou une pièce de vin de la même valeur, pour avoir fait l'avance de 100 pistoles afin de « désengager la bague de M. le Marquis de Ville, qui était entre les mains de Nicolas Guérin ».

On paye toujours les impôts en rechignant : les sergents et valets de ville se rendent chez Jean Sauvage pour lui faire verser ce qu'il doit pour les impôts, « sinon exploicter en ses biens ».

M. de Saint-Martin, assisté de Messieurs du Conseil, cherche les moyens « de faire un fonds solier pour payer les frais extraordinaires de la ville ».

Ce qui coûte le plus cher, c'est la dépense journalière imposée par le traité de Neutralité pour l'entretien des troupes. Témoin cette mention du comptable, qui est intéressante au double point de vue du budget et de la connaissance des conditions du traité :

« Comme je suis attenu en qualité de gouverneur boursier de la ville de déboursier au nom de ladite ville par chacun jour la somme de 45 francs pour la subsistance et entretien des 100 hommes que sont et doivent être en garnison, ainsi que porte au traité de Neutralité, y compris MM. le Bailli, de Saint-Martin, les sieurs de Mitry fils et Joly revenant par semaine à ladite somme de 45 francs.

Ces sommes ont été versées entre les mains de M. de Mitry père bailli, Jean Grand Père et Joly ».

La semaine des Cendres, Charles IV arrive à Epinal ; il a quitté les Flandres, où il a tenté vainement de débloquer la ville d'Arras assiégée par les maréchaux de Châtillon, de Chaulnes et de la Meilleraye.

Il s'est heurté à l'arrogance et à la jalousie des Espagnols et à la timidité maladroite du cardinal Infant. A bout de patience,

il a eu l'idée de rompre avec ses alliés et il a entendu Madame de Chevreuse qui s'employait de toute sa domination à provoquer la réconciliation des deux couronnes.

Cette fois l'alarme est grande à Bruxelles et le cardinal, mesurant enfin la gravité d'une telle rupture, dépêche au Duc, à Epinal, où il séjourne en compagnie de madame de Remiremont, du chevalier de Lorraine, de M. de Saint-Martin et d'autres gentilshommes, Dom Michel de Salamanque. L'ambassadeur espagnol lui offre au nom du cardinal Infant, qui se repent de l'avoir un peu trop négligé, des sommes considérables d'argent et les meilleurs quartiers d'hiver pour ses troupes.

Mais le duc a été profondément froissé et les avances des Espagnols et de la maison d'Autriche sont impitoyablement repoussées. Cédant aux instances qui lui viennent de tous côtés, Charles va à Paris où il est cordialement reçu. Il négocie avec Richelieu le traité de Saint-Germain par lequel, à quelques villes près, il recouvre la plus grande partie de ses Etats. Nancy, il est vrai, restera entre les mains des Français comme gage de l'exécution du traité, mais Charles ne va pas moins pouvoir promener triomphalement Madame de Cantecroix, sa nouvelle épouse, parmi ses peuples enthousiastes.

Pour ménager le Saint-Siège qui conteste la régularité de cette union, Charles n'hésite pas à faire par devant le chanoine Lepelletier, Curé d'Epinal et Notaire apostolique, cette protestation qu'il demeure malgré tout soumis à sa religion et respectueux de tout ce qu'ordonnera Sa Sainteté (1).

Nous disons que les Lorrains, malgré leurs malheurs, accueillirent avec joie leur souverain toujours si populaire. Il ne paraît pas que les Spinaliens aient été particulièrement exubérants. La réception est modeste et ne se signale par aucune de ces manifestations frénétiques que l'histoire a relevées dans la Lorraine proprement dite. Les arquebusiers vont au

---

(1) d'Haussonville. Loc. Cit.

devant de lui et les Gouverneurs « le reçoivent avec les cérémonies requises et lui présentent le zèle et affection de la bourgeoisie à son service et le congratulent de son heureuse arrivée ». On lui offre 5 truites, 2 grands brochets et une ombre, 7 simaires, etc.

Et c'est tout. Il est vrai que les habitants sont bien tristes et leurs finances bien pauvres.

A peine fait-on quelque allusion à la présence de madame de Cantecroix. A son arrivée, la ville lui offre de nouveaux cadeaux. Le Duc visite les environs, soupe à Dogneville, va à Mirecourt, à Plombières, puis il fait conduire ses tapisseries à la Mothe, la Ville invincible, la forteresse inexpugnable où l'on serre volontiers les trésors de la Lorraine ; tandis que lui-même se dirige en compagnie de Madame vers Pont-à-Mousson. Avant le départ de cette princesse, la ville lui présente des confitures sèches et des dragées pour 20 francs ; elle assure, d'autre part, le transport à Pont-à-Mousson des bagages de Charles IV et de Madame.

#### **Projets de Charles IV. Fin de la Neutralité.**

Il était permis de croire que la paix allait régner, paix dûment conclue et d'ailleurs honorable.

Les Lorrains, qui pendant si longtemps ont été à l'épreuve de l'infortune, vont-ils retrouver la prospérité et le calme ? C'est parce qu'ils en ont la radieuse espérance que leur accueil est si enthousiaste.

Mais les Spinaliens ont été bientôt renseignés. Dès les premiers jours, ils ont été témoins de faits qui n'ont pas dû leur laisser beaucoup d'illusions.

Décidément le duc Charles IV est demeuré fidèle à son humeur fantasque et à son caractère mobile. Dès son arrivée à Epinal, il remet (26 avril) à un notaire de la ville une protestation toute pleine de récriminations contre le traité qu'il a ra-



tifié à Bar cinq jours auparavant et contre le cardinal qu'il accable d'amabilités par un courrier du même jour (1).

Au demeurant, la ville est encombrée de troupes ; la Neutralité est levée, la ville d'Epinal est redevenue ce qu'elle était naguère, une forteresse du duc de Lorraine.

Les Gouverneurs ne travaillent pas moins de deux jours à faire les billets de logement délivrés aux officiers des régiments de Hotton, Girecourt, Saint-Balmont et Clinchamp.

Ces deux derniers régiments demeurent seuls à Epinal. Le baron de Clinchamp touche de la ville 40 francs par jour pour la subsistance de son régiment. Il traite ses officiers ; la ville lui fait cadeau de 3 simaires de vin vieux « pour l'obliger à mettre bon ordre aux soldats de son régiment ». M. de Saint-Balmont en reçoit, à cette occasion, 2 simaires « adcede tenir la main que ses soldats ne fassent aucun désordre ny laissent pasturer les grains par leurs chevaux ». Les Gouverneurs sont sur les dents. Il faut acheter des grains pour la nourriture des fantassins de S. A. revenant des Pays Bas. On prélève à l'intention de la garnison 36 réseaux sur les grains qui sont en ville. Les soldats sont turbulents ; quand ils ne molestent pas les bourgeois, ils se battent en duel ; c'est ainsi que le corps d'un soldat tué en duel est mis hors du cimetière Saint-Remy, « n'ayant le sieur vicaire voulu le souffrir en terre sainte ». Charles IV ne dissimule pas son intention d'opérer la concentration des troupes qui lui sont restées fidèles. Il prépare la reprise des hostilités et réunit toutes ses ressources. On l'implore en vain pour qu'il fasse déloger ou pour qu'il détourne de leur chemin les régiments qui viennent en garnison à Epinal. Il fait, au contraire, porter au marquis de Blainville, qui est à Plombières, l'ordre de marcher droit en ce lieu avec trois compagnies de son régiment. Il commande à son Quartier Maître Général de faire partir 13 autres estafettes vers tous ses colonels, pour les inviter à tenir prêts des chariots et charrettes qui seront

---

(1) d'Haussonville. Loc. Cit.

envoyés à Rozières. On y chargera du sel et on l'amènera à Epinal.

Une autre fois encore, « un particulier apporte des ordres de S. A. pour faire marcher les troupes ; des exprès sont en conséquence envoyés à Savigny, Vaudémont, Ville, Granges et Corcieux ». Les choses se gâtent, car le duc de Lorraine fait mettre en sûreté, nous l'avons vu, ses tapisseries à la Mothe, tandis qu'il s'éloigne avec Madame et que M. de Saint-Martin fait conduire à Nancy son bagage sous l'escorte d'un sergent et de six soldats de M. de Clinchamp. Le baron de Clinchamp, qui a séjourné à Epinal pendant près de deux mois avec deux compagnies, se retire lui aussi après avoir donné ses ordres. On fortifie Epinal et le château, comme le duc a fait fortifier toutes ses places fortes, et par mesure de prudence on se sert d'un cordeau « pour tirer les pasquets et lettres nuitamment dès le logis de Nicolas Vincent ». Est-ce là la physionomie d'un Etat qui goûte sincèrement et paisiblement les bienfaits d'une paix assurée ? En vérité, Charles IV se préoccupe uniquement de se faire restituer ses places fortes retenues par les Français ; il se promet bien, quand une partie du traité sera ainsi bénévolement exécutée, d'enlever de force le reste et principalement ce qui lui a été refusé au moment de la conclusion de paix. C'est pour cela qu'il a concentré son armée dans la partie de la Lorraine où il se propose d'agir.

Madame du Hallier met le feu aux poudres lorsqu'elle annonce à Charles, par l'intermédiaire de son fils le chevalier de Lorraine, que la Cour a formé le dessein de s'emparer de sa personne dès qu'il aura été convaincu d'avoir méconnu les conditions qui lui étaient imposées par le traité. Charles, se voyant menacé, se porte entre la Sambre et la Meuse. M. du Hallier reçoit l'ordre de reprendre sans délai les places qu'a recouvrées le duc de Lorraine. C'est ainsi qu'il marche notamment sur Epinal. « On envoie des messagers pour prendre l'augure de la route et de la marche de son armée ». Sa direction est bien Epinal et il vient l'assiéger.

**Siège et prise d'Epinal par M. du Hallier.**

Aymé Géninet se rend auprès de Madame de Remiremont « pour lui donner avis et la certifier des approches des ennemis ». « M. du Hallier fut assez longtemps retenu devant Epinal, il lui fallut prendre l'une après l'autre la ville basse (Rualménil) puis la ville haute (Epinal). Les Lorrains commandés par le baron d'Hurbache se retirèrent alors dans une dernière enceinte (le château) où les Français firent brèche au moyen de la mine. Acculés dans le donjon comme dans une dernière retraite, ils y soutinrent bravement l'assaut et reçurent la permission d'en sortir la vie sauve (1) ». La ville est prise le 25 août. Un ban est fait sur la place d'ordre de M. du Hallier par un tambour de la garnison et le maréchal français fait publier la proclamation suivante :

Le seigneur du Hallier, chevalier des ordres du roy, gouverneur de la province de Lorraine duché de Bar et pays Barrois et lieutenant général de l'armée de S. M. en ladite province.

Articles accordés aux vénérables dames de l'église d'Espinal, le clergé, bourgeois, habitants dudict Espinal et les y réfugiés.

1<sup>o</sup> Que les susdictes dames, clergé, bourgeois et habitants seront maintenus en leurs franchises, privilèges et immunités, comme d'ancienneté, suivant leurs chartres et coutumes en prestant serment de fidélité au Roy comme ses sujets.

2<sup>o</sup> Qu'il ne sera commis aucun acte d'hostilité en ladite ville contre, ny sur les biens d'aucuns desdicts susnommés.

3<sup>o</sup> Que les gens de guerre qui entreront dans ladite ville de la part de S. M. seront entretenus aux frais de sadicte Majesté.

4<sup>o</sup> Que lesdicts bourgeois et habitants ne pourront estre contraints à prendre ny porter les armes si ce n'est pour la defense de la ville, pour le service du Roy.

---

(1) d'Haussonville. Loc. Cit.

5° Qu'il ne pourra rien estre demandé par ceux de l'artillerie pour les cloches ou mestail, à cause que le canon a tiré.

6° Que tout ce qui s'est fait et passé jusques à présent par lesdicts bourgeois et habitans mesme par ceux qui ont fait l'entreprise contre le sieur Junchet, demeurera assoupy et comme chose non advenue, sans qu'aucune recherche en soit faite directement ou indirectement.

7° Que le sieur de Mitry, bailli dudict Espinal, pourra résider audict lieu avec son train sans qu'il lui soit fait aucun déplaisir en sa personne ny en ses biens.

Fait au camp devant Espinal ce vingt-cinquesme aoust 1641.

Signé : François du HALLIER.

La ville fournit un tonneau de bière aux soldats. Cependant que les comptables « jugent à propos » d'attendrir le vainqueur en lui offrant quatre simaires de vin, six poulets à 1 franc l'un et du poisson pour 14 francs.

Ils lui représentent en même temps « l'état de la ville, lui font entendre les misères et calamités dont les pauvres bourgeois sont accablés ad ce d'obtenir soulagement pour l'avenir ». Cela n'empêche que l'on délivre 400 francs aux officiers de l'artillerie « pour leurs prétentions des cloches, au sujet que le canon avait tiré, jacois que par un article de la capitulation il soit dit qu'il n'en serait rien demandé pour iceux ». On emprunte les 400 francs à la « femme Aymé Géninet ». Toutefois le maréchal fait publier par un tambour l'ordre à tous les officiers et soldats « de ne rien prendre ni exiger chose qui soit des bourgeois à peine de Chastoy ». Pour l'encourager dans ces bienveillantes dispositions, on lui achète 64 truites et quelques ombres, et peu de jours après un saumon.

Le régiment de Longeron tient garnison à Epinal. Il remplace 2 compagnies du régiment du vicomte de Melun qui n'ont occupé la ville que quelques jours. Pot d'argent et d'autres Spinaliens vont trouver qui M. du Hallier, qui l'intendant M.

Viguiier, afin de les solliciter de désigner d'autres villages qu'e ceux du bailliage d'Epinal et de la prévôté de Bruyères pour contribuer avec ceux-ci à la subsistance des troupes et au besoin de « faire déloger lesdites ». On forme des convois importants de « charrettes » pour ramener de Nancy le blé nécessaire à la garnison. Des soldats les escortent. Les lieux imposés fournissent des véhicules ou de l'argent. Entre temps, il faut aller demander à M. du Hallier et à M. Viguiier un règlement portant défense « aux sieurs officiers de plus faire vivre leurs soldats à discrétion, ains (1) conformément à leurs ordres ». La ville connaît une fois de plus les misères de la guerre et de l'occupation. Elle assure, malgré son dénuement, le vivre de tous les partis. Un jour, elle fournit du pain aux régiments de S. A. qui reviennent des Pays-Bas ensuite du traité de Saint-Germain. Le lendemain, elle héberge à grands frais les troupes royales et en supporte les exigences. Au bref, les dépenses occasionnées par la subsistance et le logement des soldats de M. le vicomte de Melun et de M. de Longeron depuis l'occupation jusqu'au 7 décembre 1841, s'élèvent à 37,279 francs 2 gros, sans compter une somme de 13,687 francs 10 gros 4 deniers représentant la valeur des grains expédiés de Nancy et qui, interceptés ou volés, ou seulement endommagés en cours de route, ont dû être remplacés par les contribuables. Le bailliage d'Epinal et les prévôté et recette de Bruyères sont imposés en conséquence pour 34,044 francs 4 gros,— 5,775 francs 3 gros de cotisations sont levés sur les bourgeois, on y ajoute une « cueillette » spéciale qui produit 1,636 francs 19 gros et qui est faite le 3 mars 1641 sur les particuliers « desnommés et inscripts au rool pour ce dressé ci-joint dict et proprement appelés fuards, s'estant absentés de la ville peu avant le siège pour le peu de zèle et affection qu'ils avaient au bien publicque, destitués de tout courage, remplis de peur, munis et farcis de là-

---

(1) Mais.

cheté, ce qui est tout notoire et évident et pourquoy ladicte cotisation a esté faite ».

En somme, les dépenses, à peu près intégralement soldées, s'élèvent en 1641 à plus de 66,000 francs.

**Vaines espérances de paix à la mort de Richelieu et de Louis XIII. Reprise des hostilités. La Ferté est Gouverneur de la Lorraine.**

Dans les années qui suivent, les pays lorrains ont une lueur d'espérance. Richelieu meurt en 1643 et le roi Louis XIII suit bientôt son ministre dans la tombe. Charles IV, toujours guerroyant, remporte sur l'armée française d'Allemagne l'importante victoire de Tutelingen. Cet événement, chose singulière, va rapprocher les deux couronnes ; le duc de Lorraine, grandi par son succès, trouve à la cour de France des dispositions plus conciliantes. Lui-même proteste de son inaltérable dévouement à la Régente, de sa sincère affection pour sa personne. A la faveur de ces sentiments réciproques, un traité de paix fort honorable s'élabore ; il est sur le point d'aboutir mais la mobilité de caractère du duc de Lorraine le pousse à rompre les négociations et à se joindre aux Espagnols.

Si bien que la Lorraine, après avoir un instant entrevu et espéré une trêve bienfaisante, continue de subir les charges écrasantes de l'occupation française, avec cette aggravation que le nouveau Gouverneur, le marquis de la Ferté, général actif et vigilant, mais avide et impitoyable, ne fera rien pour les alléger. Sans compter que de graves et irrémédiables revers se préparent, qui porteront un coup terrible à la résistance nationale des Lorrains.

**Charges de la Ville. Siège de la Mothe.**

Si nous arrivons à l'année 1644, nous apercevons toujours le même régime militaire ; pendant la belle saison ce sont des troupes qui passent se rendant en Allemagne et qui font gîte aux dépens des villes et des campagnes. En hiver, ce sont les

mêmes troupes qui se replient sur les mêmes lieux contribua-  
bles et viennent y prendre leurs quartiers.

C'est ainsi qu'en 1644, nous trouvons à Epinal des contin-  
gents importants, français et suédois, des armées du maréchal  
de Turenne qui est à Brisach et de M. de Magalotty qui assiège  
la Mothe. Ce sont, par exemple, le régiment de Nettancourt  
qui fera si gravement pâtir les Spinaliens, les recrues du régi-  
ment de Melun, des cavaliers du régiment du général major  
Rozen allant au Barrois, les dragons du régiment de Traxy, la  
compagnie de M. de Proville qui va tenir garnison à Sainte-  
Marie, les allemands du régiment de « Seursapt », le régiment  
de M. de la Ferté, le régiment d'Esme, deux compagnies de  
cheveu légers de « La Milleray » (1) commandées par le sieur Des-  
jardins, puis deux autres compagnies commandées par le sieur  
Duparc, deux compagnies encore avec lesquelles se trouve le  
sieur Druel, commissaire de l'armée devant la Mothe. La sub-  
sistance de ces troupes n'est pas assurée sans difficultés ni sans  
récriminations ; elle est accablante pour les populations. Des  
messagers, des notables, le bailli en personne font démarches  
sur démarches auprès des chefs d'armées pour « obtenir le dé-  
logement » de chaque corps qui stationne en ville ou solliciter  
des « lieux contribua-  
bles » de renfort.

On emploie l'argument d'usage ; on offre du poisson et du gi-  
bier, du saumon et du faisan au général de Magalotty ainsi  
qu'à M. de Gombault, intendant de son armée ; du papier à M.  
Druel, commissaire de l'armée au camp.

Ces sacrifices ne sont pas sans profit, le comptable note cette  
indication d'une naïve familiarité.

« Magalotty donne à Louis Chevalier un ordre portant que  
les habitants d'Archettes fourniront du fourrage ». Les bans  
d'Arches, de Fontenoy, sont frappés d'une contribution. Mais la  
grande difficulté, c'est d'en percevoir le montant, d'en ob-

---

(1) La Moilleraye.

tenir le versement. Les Maires et officiers de « Fontenoy et des lieux en dépendant » sont les plus réfractaires, les messagers d'Epinal les harcèlent. Le bailli lui-même intervient et donne des ordres ; rien n'y fait, il faut employer la force. On envoie à Fontenoy 80 cavaliers pour contraindre les habitants à acquiescer leur imposition ; le sergent la Tournelle y retourne avec 20 mousquetaires pour saisir les bestiaux desdits habitants, comme de ceux des villages de Hardémont et de Lassus. C'est que le général en chef est impitoyable et les troupes d'occupation ont l'ordre de n'évacuer que lorsqu'elles ont reçu le montant intégral de leur subsistance, soit en nourriture ou denrées « en bichets d'avoine » par exemple, soit, à défaut, en espèces. Et si les lieux contribuable ne payent pas leur appoint, si la ville est dans l'impossibilité matérielle de fournir ce qu'elle n'a pas, les colonels n'hésitent pas, ils emprisonnent les comptables. A preuve, le sieur Hantz, lieutenant-colonel au régiment polonais d'Esme, qui fait arrêter et détenir à la maison de ville lesdits comptables, sous la garde de 20 cavaliers et un quartier maître, pour ce plaisant motif qu'on les veut « forcer au paiement de 10,981 francs dus au sieur Goetz, capitaine au régiment, par ceux de Fontenoy ».

Cependant quand la ville s'est saignée à faire tous ces sacrifices ; quand on a dû suppléer à la mauvaise volonté des uns ou subir les prix des autres (d'un sieur Grandmaire, alors munitionnaire à Epinal, principalement) quand tout cela est accompli, on trouve encore moyen de faire des cadeaux aux grands, d'offrir des étrennes, selon la coutume, au bailli, à sa maison, à la compagnie de garnison ordinaire et à son chef, M. de Malta.

Nous l'avons vu, les courriers ne chôment pas, c'est un mouvement ininterrompu de correspondances militaires, ou de requêtes suppliantes expédiées par la ville en détresse.

Claude Noirdemenge va à la Mothe implorer Français et Lorrains, M. du Hallier et M. de Cliquot, de « faire trêve



entre les deux parties à l'effet de décharger la ville d'une partie du régiment d'Esme ». Pot d'Argent est nommé par le Conseil pour aller dans les Pays-Bas, porter au Duc de Lorraine une requête que nous allons reproduire, et contenant les misères de la ville, avec ses doléances. A son premier voyage il ne peut dépasser Bruyères et rebrousse sur Epinal, une deuxième tentative ne lui fait pas peur et d'ailleurs, elle aboutit ; une femme de Neufchâteau apporte de ses nouvelles à Epinal.

En somme les Spinaliens sont en pleine détresse, l'état de la ville est toujours plus lamentable, son existence précaire.

Les maisons désertées par les habitants tombent en ruines. On trouve dans les comptes du temps de navrantes constatations « François Vincent et un autre enlèvent le repoux des maisons tombées au Malpertuis, appartenant aux Annonciades et à Claude Grandmaire dit Papon ». Des habitants décimés par la mort ou la fuite, des maisons abandonnées et ruinées, voilà une fois de plus la destinée de la ville d'Epinal. Aussi bien les deux requêtes, que nous allons rapporter intégralement, en disent-elles plus long que tous les récits ou toutes les déductions.

Elles sont pleinement édifiantes sur les ressources ordinaires de la ville, sur son actuelle misère, sur les causes multiples et les horreurs de celle-ci. Le 1<sup>er</sup> de ces documents est une requête adressée au Roy. En voici les termes :

#### § 1<sup>er</sup>.

Il est notoire que le lieu et territoire d'Epinal est de soy pauvre et infertile, non seulement pour n'avoir aucun vignoble, mais encore pour toute sorte de culture et labourage, n'estant propre qu'à porter du seigle et autres moindres espèces de graines et encore avec peu de rapport, moins qu'aucun autre lieu de Lorraine.

Que le traficque dans les pays et provinces voisines, ayant esté la seule cause de la faire subsister et de la rendre peuplée au nombre de dix-huict cents bourgeois et plus avant les guerres..., Aujourd'huy par les misères et pauvretés qu'elles ont causées, à peine restent-ils d'un si grand nombre deux cents et

tous encor, en général, à proportion de leur dit estat passé, sy pauvres et nécessiteux qu'il est certain que tous leur moyen ensemble ne fait pas la centième partie de ce qui en estoit du temps avant lesdictes guerres, sans parler mesme des grandes debtes qui montent pour le présent à près de quatre cent mille francs tant en capital qu'intérêts.

Or, le sujet d'une si grande pauvreté et d'un sy étrange changement, résulte de diverses raisons et occasions.

Premièrement : La cessation du trafficque, lequel estant comme dit est, le seul moyen qui a donné l'estre et la subsistance à la ville d'Espinal leur a esté depuis lesdictes guerres du tout osté et empesché par les courses et incursions qui sont esté continuelles dans la Lorraine par les soldats de l'un et de l'autre party.

Deuxièmement : Par les passages fréquents des gens de guerre de S. M. esquels ladite ville est exposée pour l'Alsace, la Bourgogne et autres lieux, et mesme par le séjour et campement des armées de l'un et de l'autre party, jusqu'à sept diverses fois avec la saisie de leur pauvre substance, leurs grains gastés et perdus, leurs faulbourgs brûlés et une bonne partie mesme des maisons des plus belles de la ville sont ou ruinées ou désertées, et autres telles incommodités ou misères qui suivent ordinairement ces sièges et armées.

En troisième lieu ils peuvent mettre en ligne de compte les puissans quartiers d'hiver qu'ils ont eu (sans parler de leurs garnisons ordinaires de temps à autres), et mesmes encore es années dernières en 1642, le régiment de Longeron en 1643, celui du Tho et encor cet esté dernier deux compagnies de chevaux légers du sieur Dobera, avec l'estat major à leurs frais et despens. Ces jours passés mesme avoient-ils deux compagnies de carabins de M. de Renaux il y avoit deux mois. Et une chose cependant à noter, c'est que ladite ville d'Espinal ne laisse de payer tailles et autres aides ordinaires au Roy, asses considérables qu'ils ne doibvent pas pourtant suivant leurs droicts et immunités. Or, estant aisé à reconnoistre par des sy fréquentes foulles et surcharges en quel estat et pauvreté doncque doit à présent estre la ville d'Espinal. Néanmoins, le régiment de Nettancourt venant d'Allemagne, des troupes commandées par M. le

Vicomte de Turenne et auparavant par feu M. de Gébrian, s'y estant logé dès jeudy 28 janvier 1644, y procéda à telle sorte que s'il n'y est pourveu, ils en recevront le dernier coup de leur ruine, et eux et leur dite ville destruits, perdus et désolés pour jamais.

Ledit régiment faict nombre de quatre cents trente soldats, douze capitaines, douze lieutenans et douze enseignes et vingt quatre sergents, suivis de grande quantité de femmes, chevaulx, bestial, et autres tels embarras. Ce qui est tout sur les bras et aux frais desdits pauvres bourgeois, outre les estat major du colonel, non pas encore dans un entretien simple et médiocre, ains à toute licence et discrétion, car outre le pain et viande, sans aucun espargne, les plus modérés des soldats ne se contentent point que de bière et vin à leur ordinaire, pour les officiers jusques aux sergents et fourriers et autres plus difficiles il faut du vin seul et avec de la bonne chère, se conviant en traittant les uns et les autres à tour de roole aux despens de leurs pauvres hostes ou rien n'y doit manquer et surtout le vin quoique fort chère et rare, valant huict et dix sols la pinte mesure de Paris. Tellement qu'un pauvre bourgeois qui à peine peut dailleurs trouver du pain pour la subsistance de sa femme et de ses enfants aura quatre à cinq soldats à son feux, et bongrés malgré, il faut qu'il trouve en sa bourse non moins de sept et huict francs par jour, s'entend des moins foulés. Les autres qui ont des officiers et plus apparants, outre les viandes non communes, comme il faut que le vin les suive à chasque bout de champ et bien souvent à passer une bonne partie des nuicts. La despense en est incroyable et le tier pour le moins de leurs bourgeois auxquels il peut avoir resté quelque chose en est desja jusques icy par chascun jour, qui pour vingt qui pour trente qui pour cinquante francs et davantage.

Sy que tout compte il est pour certain que ce régiment couste à la ville plus de cent cinquante pistolles par jour et le désordre ne se tient pas seulement dans l'enceinte des murailles, mais passe jusques au dehors prenant de que les paysans y amènent, mesme dans les faulbourgs, comme bestial et autres denrées. Et dans la ville encor non pas seulement à ce qu'ils peuvent despenser, mais davantage à faire composer leurs hostes et tirer

argent d'eux depuis le jour de leur arrivée, qu'encor que les bourgeois nourrissent de viande lesdits soldats sans exception, ils auront à luy payer deux bœufs par chascun jour ou bien cinq cents quatorze rations, qui font sept cents septante livres de chair, les menasçans dès maintenant de toutes rigueurs à son départ, pour servir plustost d'une occasion à un plus grand désordre (si Dieu n'y mest pas la main) et peut estre d'un pillage. Le tout au prétexte dit-il de n'estre payé au Roy ce qui est vray, comme mesme M. le Vicomte de Turenne l'a tesmoigné à M. le baron de Montesson, bailli et gouverneur dudict Espinal qui se seroit transporté vers luy pour y apporter quelque ordre, mais sens effect, quoy que nos sens un ressentiment non pareil de mondit sieur le Vicomte de tant de désordres.

Les moyens doncques de pourvoir au soulagement de ceste pauvre ville, c'est d'obtenir un délogement prompt et absolu, sinon, et au cas qu'il soit impossible de l'obtenir qu'il plaise à S. M. donner à ce régiment le moyen de subsister sans que lesdicts bourgeois demeurent chargés et obligés que du seul logement sans les nourrir ny leur rien donner autres choses. Comme aussy un moyen d'indemnité de ce qu'ils en sont ainsi intéressés jusques à présent tant par l'exemption des charges et tailles que la ville paye, que par un ordre à M. l'Intendant de faire payement au moins des grains et de la viande pour cinq cents quatorze rations de l'un et de l'autre suivant que dessus et en telle autre sorte que l'on trouvera plus à propos suivant l'occasion et la rencontre.

En quoy si leur pauvreté et impossibilité sont notoire sert d'un premier motif. Un deuxième est, que par la capitulation faicte de la reddition de ladite ville et mesmement au mois d'aout de l'in 1641 par M. du Hallier, il est expressément porté que les troupes qui y logeront auront leur subsistance de S. M. sans que la ville et le peuple en soit surchargé.

Et une troisième considération, c'est que s'il ne sont en cela soulagés, ils seront mis hors de tout pouvoir, non seulement de contribuer à la subsistance d'une garnison ordinaire qu'ils ont, mais mesme pour toutes autres tailles et redevances que S. M. tire de ladite ville, en quoy elle sera sens comparaison plus in-

térressée que non pas d'un léger entretennement à ce régiment.

Enfin, bongrés malgrés, ils seront contraincts de courber sous le faict, il est certain que dans peu de sebmaine il y aura la plupart de leurs bourgeois qui seront obligés de quitter la ville et s'abandonner à la miséricorde de Dieu, à la recherche de leurs vies et de leurs pauvres familles, ce qu'ils auroient desja faicts s'ils n'avoient esté retenus par les neiges et incommodités du temps et des incurtions qui les arrestent plus tot que n'on pas la conservation de leurs maisons ny du peu qui leur reste, et mesme il y en a déjà qui l'on faict.

L'on peut encor représenter les contrainctes et poursuites qui leur sont faictes par leurs créanciers.

## § 2.

Requête présentée à S. A. par les « pauvres bourgeois et habitans de la ville d'Espinal, dans les misères nécessités et incommodités présentes, osent adresser en toute humilité leurs prières à S. A. la suppliant en commisération de leurs maux, fouldes et oppressions passées les remèdes convenables à iceux et ordre sur les faits et articles séquents ;

Et premier.

Qu'aussitost la reprise de la ville et le chasteau que fust le 25 aoust l'an quarante et un, ils ont heu pour comble de leurs misères autant de charges, veoir surcharges, pour leur sèle et affection que personne mal intentionnée leur en ait peu procurer et dont le nombre et infinité d'incommodités ne se sçauroient bien expressement exprimer, suivies de passages, séjours et repassages d'armées qui ont au dernier point reduit un chacun, de la Ville, estant aux abois, les habitans des environs desespérer sur la perte de leurs grains, chevaux et bestiaux, destitués de tous biens, appuys et commodités et sans ressources, oppressé du régiment de Melun, de Longeron et du Tot, qu'ayant eu relâche pendant ce laps de temps et de la campagne que quelque deux mois, iceux expirés eurent ordre de recevoir le régiment de Clauleu, sous la conduite du sieur commissaire Ferram, ayant séjourné jusqu'au 5 avril 1643 et au 23 septembre suivant, autre ordre de recevoir après la reprise de Thionville

et pour rafraichissement pendant 15 jours deux compagnies de cavallerie du régiment du sieur de la Ferté, gouverneur de Nancy, avec l'estat major d'iceluy, suivant les ordres du sieur de Sirot, mareschal de camp, portant la subsistance aussy insupportable qu'extraordinaire, ces troupes deslogés, ordre du roy est survenu pour le logement de deux compagnies de Monsoux et Rey, carabins du comte Arnaulx, bientost changée par celle de M. de Turenne datée du 26 janvier par lesquels est mandé aux gouverneurs de la ville d'Espinal de recevoir en icelle le régiment de Nettancourt commandé par le sieur de Gruyère, lieutenant-colonel, composé de 12 compagnies en nombre de 430 soldats, les officiers non compris qui ont séjourné dès le 26 janvier dernier, jour de leur arrivée jusqu'au 23 mars suivant pendant lequel temps ils ont esté traictés nourris et entretenis à leur discrétion et volonté. Pour satisfaire ayant esté un chacun contraincts vendre et se despouiller du tout, comme à leur sortie ils ont rançonné les hostes, se fait fournir pour et plus que d'un mois les vivres nécessaires pendant les sièges de Vesoul, Luxeux et chasteau de Fougerolle, n'ayant resté à leur départ que le souffle et la parole ausdits bourgeois qui ont eu ce logement n'en ayant esté exempt que Daniel Guérin le sieur Carillon, prévost, recepveur, marguilliers et tous autres qui pendant ce temps sont sous la protection des Dames, à l'intérêt notable et ruine du publicque.

Pour la subsistance en rations de pain des soldats dudit régiment la ville a esté contraincte de, pendant le jour d'iceulx, fournir lesdites rations, si que pour ledit temps la fourniture revient à trois cents et quelques resaulx de grains, laquelle a été faictes, sçavoir 43 resaulx par les bourgeois, suivant la cote jettée de ce que chacun pouvoit avoir de reste de son labourage 174 par Claude Grandmaire, munitionnaire estably pour la garnison provenant de celuy que le commissaire Mouchot de Nancy avoit audit Espinal moitié seigle et froment dont et pour le prix lesdits bourgeois ont tombé d'accord à leur contentement ledit sieur Carillon s'ayant fait passer obligation pour 50 reseaulx de grains seigle non de la bonté, semblable à celuy dudit Grandmaire et à payer au prix le plus hault qu'il se vendrait dès que

le jour de la passation de ladite obligation jusques à la Saint Jean immediat, le surplus desdicts nonante reseaulx estant d'heus soubz la promesse verbale desdicts gouverneurs du mesme prix, à la restitution desquels ils sont poursuivis.

Le cloistre s'en va estre plus puissant que le reste de la Ville, soubz la faveur des Dames, un chacun sy réfugie sous prétexte de toute exemption et charges personnelles et ou il n'y a que traficque, commerce et négoce.

Les marguilliers soubz la création et aux gages de la ville sont exempts (au préjudice des ordres de S. A.) de toutes telles et semblables prestations, nul, pour les faire subir conformément ausdits ordres, osent entreprendre contre la faveur dudit cloistre

Certains particuliers sen jactent de mesme, contre les privilèges anciens qui pour les éluder se sont immisciser et ingéré dans les magasins. rehaulse le prix et en faict la distribution pendant une année à l'intérêt notable d'un chacun, au sujet de quoy et pendant le temps de cette distribution ils se sont déclarés francs et exempts de tous logements de soldats, contributions à iceulx de guet, de garde, courvées et autres charges communales, cette exemption estant encore vallable présentement au respect de laconduitte du sel à bas prix qu'ils ont entrepris pour la haulte Alsace quoy qu'un nommé Henry Jollais de Thounoy, commis au magasin de ce lieu en soit déclaré tel.

Que quand bien tous les moiens et voies seroient ouvertes il n'y a apparence de les faire observer, ce à quoy ils sont attenu et obligés, au sujet de la pauvreté, indigence et estat déplorable auquel ladicte ville est réduite, les vols et courses estant si fréquents et ordinaires que nul s'ose hasarder sur les chemins.

En considération de quoy elle accourt aux grâces de V. A. la suppliant très humblement que son bon plaisir soit leur faire descharge et quittance absolue des contributions ordonnées pour La Mothe, montant à 300 francs par mois.

Ordonner que conformément aux chartres et coustumes de laditte ville, homologuées par saditte Altesse nul sera exempt de toutes telles prestations estant esgalement francs, avec révolutions de toutes exemptions, ainsy que son bon plaisir a esté cy devant l'ordonner.

Adjoustant que sans considération quelconque de leurs maux, leurs créanciers les violentent et contraignent au paiement des debtes qu'ils ont esté contraincts faire au sujet desdictes guerres, comme aussy pour les intérêts, suppliant pour destourner leurs contrainctes respit pour quelques années, avec mandement à tous juges de l'observer sans y contrevenir.

Voici les réponses du duc de Lorraine et du roi de France à ces requêtes.

**Réponse du Duc :**

Veu la présente requeste, nous en considération de la pauvreté des supplians, leur avons de grâce espécialle, remis et reduicte, remettons et réduisons à la moitié la contribution qu'ils payent parchacun mois à nostre ville de la Mothe. Sy demandons à nos commissaires généraux, recepveurs, officiers establis à l'imposition et recepte desdittes contributions. Au sieur de Clicquot, gouverneur, et autres officiers de la Mothe, de ne prétendre jusques à un autre ordre que la moitié des contributions que les supplians souloient payer à nostre ditte ville de la Motthe, et tenir la main à ce que à cet égard nostre volonté soit observée, Ordonnons de plus que tous et chacun deshabitans de nostre ville d'Espinal fourniront (chacun ses forces et moiens) aux charges ordinaires et extraordinaires d'icelle, et ils seront compris indifféremment sans avoir égard aux qualités, conditions ou exemptions des personnes auxquelles exemptions nous avons dérogé à ce sujet dérogeons par cest présentes. Et pour plus grand soulagement des suppliant leur faisant ressentir les effects de nostre bonté ordinaire, leur avons de grâce espécialle, pleine puissance et autorité souveraine octrobé et octroyons sur séance pour un an de toutes contrainctes qui par leurs créanciers se pourroient faire contre eux, tant à raison du capital de leurs debtes que des intérêts d'icelles, faisant deffence très expresses à leurs dits créanciers et à tous huissiers et sergents de poursuivre ny exploiter aucune contrainte contre les supplians, directement ou indirectement aux pleines de droit pendant ledict temps. Mandons à nos très chers et feaulx les présidents et conseillers de nostre cour souveraine de Lorraine et Barrois et à tous autres



qu'il appartiendra de les faire souffrir et laisser jouir de laditte surseance et bénéfice d'icelle de mesme comme des octrois et et exemptions ci-dessus, tel estant notre plaisir. Expédié en nostre quartier général de l'hospital de Cirk le 29 octobre 1644.

Signé Ch. de LORRAINE.

### Réponse du Roi.

Monseigneur de Montesson,

Ayant trouvé bon que mon cousin, le maréchal de Turenne, eslargisse des logements d'une partie des troupes de mon armée d'Allemagne dans la Lorraine, je vous faict ceste lettre pour vous dire par l'advis de la Reyne régente, Madame ma mère, que vous ayez à recevoir et loger dans Espinal les troupes qu'ils vous enveyera et fassois fournir la subsistance aux effectifs, y establisant un si bon ordre que le peuple du lieu ny de la campagne n'en reçoive point d'oppression. Et la présente n'estant pour autre fin, je ne vous la feray plus longue que pour prier Dieu qu'il vous ay. M. de Montesson, en sa sainte garde.

Escript à Paris le 22 novembre 1645,

Signé : LOUIS.

### Prise de la Mothe. Ses conséquences désastreuses.

Au milieu de toutes ces calamités, les armes lorraines subissent un échec décisif et la résistance au roy de France, encore qu'elle continue tenace et opiniâtre, va devenir à peu près sans espoir.

La ville forte de la Mothe, après une défense héroïque, a fini par succomber. Le maréchal de Villeroy, qui a succédé à M. de Magalotty, tué pendant le siège, s'en est enfin rendu maître. Epinal en ressent aussitôt le contre-coup et voit encore s'aggraver ses charges.

Le Roi considère que la Mothe est une menace permanente à sa puissance et une base solide d'opérations pour l'armée ducale. Il ordonne qu'elle soit entièrement rasée. Les Lorrains

---

(1). L'orthographe de tous ces documents est celle du copiste spinalien, du clerc de ville sans doute.

seront les artisans de leur propre ruine. Les hommes nécessaires à cette démolition seront en effet fournis par les villes et les pays lorrains, suivant la répartition qui en sera faite par le vainqueur.

On appelle cette contribution nouvelle « le Taxement de la Mothe ».

M. de Gombauld, intendant général de l'armée assiégeante, taxe à 60 hommes le contingent d'ouvriers à fournir par la ville d'Epinal et le bailliage. Il envoie, par un homme de Mirecourt, l'ordre suivant :

« Le sieur de Gombaut, seigneur de la Marque, intendant de S. M. devant la Mothe aux manans et habitans de la ville d'Espinal et des villages dépendant du bailliage. Salut :

Dieu ayant favorisé les armes de S. M. réduit à son obéissance la ville de la Mothe, qui depuis 4 années a tant incommodé toutes les provinces voisines par ses courses continuelles, a pris résolution de faire razer cette place, pour vostre soulagement particulier et pour le bien général de la France, et comme vous devez recevoir l'avantage et proufit particulier de ce razement, il est d'autant plus raisonnable que vous y contribuiez et que vous nommiez des personnes d'entre vous pour se rendre à la Mothe dans lundy prochain au plus tard, affin d'estre employées audict razement.

A ces causes S. M. nous ayant ordonné pour tenir la main à ce que ladicte place et toutes ses fortifications soient esgallées au sol de la terre, nous avons cotté votre paroisse à 60 hommes, lesquelles se rendront au jour ci-dessus nommé avec picqs, pelles et besches pour estre employés aux ouvrages qui leur seront par nous ordonnés, ou en nostre absence par le sieur Charles Didier, commissaire ordinaire des guerres, préposé par S. M. pour ladicte démolition, à chacun desquels sera donné par S. M. pour chacun jour le double de pain de munition pesant trois livres et de la part de vostre commu-

naulté huit sols par jour à chacun et seront leurs journées par vous payées par advance pour quinze jours.

Et où vostre paroisse oublieuse de son devoir, du service du Roy et de sa propre conservation seroit en retard de satisfaire à ce que dessus les troupes de ladicte armée y seront envoyées en rafraichissement et pour y tenir garnison, et seront les quatre principaulx habitans contraincts en la somme de 300 livres par forme d'amande pour ladicte contravention laquelle somme sera employée à payer ceux qui seront par nous ordonnés en leur place ».

Donné au camp devant la Mothe le 5 juillet 1645.

Signé GOMBAULT.

La charge paraît bien lourde et on dépêche, en toute hâte, au maréchal marquis de Villeroy, Claude Thomas, pour solliciter une réduction du contingent.

On ne voit pas que sa mission ait abouti. En tous cas la ville continue de peiner pour cette contrainte nouvelle, qui achève d'accabler les habitants. Un messenger de M. de Gombault apporte l'ordre de lui « renvoyer les pionniers retournés de la Mothe sans congé pour être pris et enchaînés comme condamnés d'aller en galère servir le roy pour cinq ans et d'en substituer d'autres en leurs places ». Le bailli intervient auprès de M. de Gombault et lui écrit à ce sujet. C'est que, dans l'état d'abandon et d'épuisement où se trouve la pauvre ville, les pionniers sont rares. On renvoie Claude Thomas auprès de l'Intendant, en le chargeant de lui remettre une pâté de truites, comme entrée en matière, avec une lettre de la ville apostillée par le bailli, « priant ledit de Gombault de vouloir excuser le si peu de pionniers qu'on lui renvoyait sur l'impossibilité d'en pouvoir fournir davantage ».

Il faut y joindre que la ville fournit les outils aux pionniers, des pelles en bois, qu'elle les traite à leur départ, qu'elle leur donne du pain et du vin, etc...

Et pour comble de rigueur, Epinal, qui n'a cessé de payer au duc de Lorraine la Contribution mensuelle de la Mothe, est en retard de 500 francs. On a prié M. Remyon, qui réclame « de temporiser un peu, disant qu'on y pourvoirait ». On finit par envoyer Jean Marulier à Badonvillers, pour remettre la somme arriérée à Dominique Grandmaire, qui la reçoit pour le compte et d'ordre de S. A.

Cependant rien n'est changé au régime de passages de troupe et de logements militaires, si lourds aux infortunés Spinaliens.

Au contraire deviennent-ils plus nombreux que jamais, en raison de l'importance des opérations auxquelles se livre l'armée française en Allemagne et en Lorraine.

C'est ainsi que « la semaine de la Saint André », Jacquot Colnel vient par ordre du lieutenant de Bruyères avertir que le bruit court « qu'il y a dix régiments de gens de guerre au gîte à Sainte Marie ». De fait, à Rambervillers arrivent 3 régiments de cavalerie.

L'intendant donne l'ordre à la ville d'Epinal de faire provision de foin, paille et avoine pour deux compagnies de cavalerie qui doivent y demeurer. Ce sont deux compagnies du régiment Suédois du Nouveau-Roze qui viennent prendre leurs quartiers d'hiver, conduites par le quartier maître. Elles sont bientôt rejointes par le lieutenant-colonel du régiment Wolf Bartel, à qui on offre 3 simaires de vin blanc d'Artois à 15 gros le pot.

Thomas, dépêché à Nancy, en rapporte l'ordre du Roi, contre-signé du maréchal de Turenne et qui règle l'entretien et le logement des troupes françaises en Lorraine. En voici la teneur :

De par le Roy,

S. M. estant obligée de faire loger une partie des troupes de cavalerie de son armée d'Allemagne dans la Lorraine, le Barrois, et les évêchés de Metz et Thoul, et voulant les faire subsister avec le bon ordre requis pour le maintien d'icelles et pour le soulagement du peuple, a ordonné et ordonne par l'avis de la Reyne régente sa mère qu'il soit fourni par chacun jour en es-

pèces à un cheval-léger deux livres et demie de pain, cuit et rassit, entre bis et blanc, deux livres de chair, un pot et demi de vin, mesure de Lorraine tant pour luy que pour ses valets, 25 livres de foing et 4 picottins d'avoine pour tous ses chevaux, quelque nombre qu'il puise en avoir, et six sols monnaie de France pour l'ustancile, sy mieux n'ayment les habitants des lieux convertir lesdicts vivres en argent, auquel cas ils fourniront par jour à chaque cheval-léger, pour et au lieu de tous lesdicts vivres, pour sa personne, vallets et chevaux y compris l'ustancile : 40 sols monnaie de France, et soit en vivres ou ustancilles en argent, le capitaine prendra pour six, le lieutenant pour quatre, le cornette pour trois, le mareschal-des-logis ou quartier-maître pour deux, le caporal pour un et demie, chacun de petits officiers pour un cheval-léger, et à chaque compagnie tant de français que d'estrangers pour 50 sans les grands et petits officiers, et à l'exception de la compagnie collonnelle de chaque régiment, qui aura ladicte fourniture pour 60 maîtres sans les grands et petits officiers, et l'estat-major la recevra pour une compagnie de 50 maîtres y adjoustant les rations des grands et petits officiers, le commissaire à la conduite tirera comme pour un capitaine sans qu'il puisse tirer la fourniture soit en vivres et ustanciles, ou en argent, qu'en un seul lieu sur peine de concussion.

Veult S. M. que ladicte subsistance en espèce ou en argent soit imposée et régalée par le sieur Viguier, intendant de la justice, police et Finances, au susdict pays de Lorraine Barrois et des évêchés, sur tous et chascun des lieux desdicts pays où les troupes sont logées et sur les autres, sans en excepter aucun à qui que soit qu'il appartienne et pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce puisse estre. Révoquant à celle fin toutes exemptions de contributions et deffendant très expressément audict sieur Viguier d'y avoir aucun esgard en cette occasion, attendu que sans cette esgalité il ne seroit pas possible de trouver la subsistance desdictes troupes, luy recommandant seulement de soulager les lieux qui logeront actuellement en sorte que ils puissent supporter la charge pendant l'hyver et que S. M. ne soit pas obligée d'y apporter de changement.

Veult S. M. qu'il soit laissé par lediet sieur **Vigui**er, au choix des habitans des lieux de logement et de contribution de fournir les vivres nécessaires en espèce en la qualité cy-dessus avec ladicte ustancile de six sols par jour ou bien 40 sols en argent, pour toute chose et que moyennant ce, lesdicts gens de guerre, tant français qu'étrangers suivent en si bon ordre et discipline qu'il n'en puisse estre fait de plainte et que s'il y arrivoit quelque contravention et qu'ils exigeassent de leurs hostes ou autres plus que ladicte subsistance, ils soient punis exemplairement, selon la rigueur des ordonnances.

Que les chefs soient responsables des excès, torts et dommages qu'ils pourroient faire dans lesdicts pays en leur propre et privé nom.

Mande et ordonne S. M. aux gouverneurs et ses lieutenants généraux auxdicts pays de Lorraine et des Evêchés et audict **Vigui**er, intendant de la justice, police et Finances en iceux de tenir la main et de faire garder et observer tout le contenu en la présente, selon sa forme et teneur en sorte qu'il n'y soit point contrevenu et de la faire publier par tout où il appartiendra, à ce que aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Fait à Paris le troisième jour de décembre 1645.

Conformément à ces dispositions, l'Intendant **M. de Vigui**er a fait des répartitions sur les villages de **Fougerolles**, **Saint-Loup**, la **Bresse**, **Ventron**, le ban de **Ramonchamp**, etc...

Exemples de répartitions :

Ordre donné à Nancy par **Nicolas Vigui**er, intendant de la Justice, de recevoir et loger les susdictes compagnies pour lesquelles il faut savoir : 79 rations 1½ pour la compagnie **Collonelle**, 69 1½ pour chacune des austres et six pour les commissaires. La répartition de ces rations est fixée ainsi : la ville d'**Es**pinal et le bailliage doivent 90 rations par jour, la **Bresse**, **Ventron**, **Cornimont** et **Xoulce** 50 rations 1¼, le ban d'**Arches** 45 rations 1¼, **Arches** et **Archettes** 9 rations, le ban de **Ramonchamp** 40 rations, la prévôté de **Bruyères** 59 rations 1½.

Signé : **VIGUIER**.

Copie d'un mémoire en date du 25 janvier 1646 pour servir sieurs Martin et Sauvage dans la requête qu'ils doivent présenter au Roi pour obtenir du soulagement et des lieux contribuable pour l'entretien des troupes en quartier d'hiver à Epinal.

Les lieux qui contribuaient en 1645 sont :

La Prévoté de Fontenoy avec les seigneuries pour deux compagnies, le Val-d'Ajol pour deux compagnies ;

La Bresse avec les villages de Cornimont, Ventron et Xoulce pour une compagnie ;

Gérardmer pour les deux tiers d'une compagnie et le ban de Tendon pour l'autre tiers en sorte qu'il restait à la ville l'entretien de la compagnie colonnelle et l'Etat major, etc...

Répartition faite par les officiers de justice et police d'Epinal des 59 rations 1½ par jour qui étaient payés par la prévoté de Bruyères, sur les villages suivants, savoir : la Ville d'Epinal ayant 54 rations est cotisée à 31 francs 6 gros le bailliage, le bailliage d'Epinal ayant 36 rations est cotisée à 21 francs, le ban d'Arches ayant 45 rations 1½ est cotisée à 24 francs 8 gros. Arches et Archettes ayant 10 rations sont cotisées 5 francs 10 gros, le ban de Ramonchamp étant cotisé à 43 rations doit 24 francs 1 gros., la Bresse, Ventron, Cornimont et Xoulce étant cotisés à 50 rations 1¼ doivent 31 francs 7 gros 8 deniers, la ville et le Comtex de Fontenoy étant cotisé à une compagnie portant 72 rations 1½ doit 42 francs 3 gros 8 deniers, Dompaire, Ville-sur-Ilion et les lieux contribuable étant chargé de deux compagnies, montant à 145 rations (ville ayant été déchargé par l'Intendant) reste pour Dompaire le tiers des 145 rations soit 57 francs.

Thomas va transmettre ces répartitions aux officiers de ces localités, pour qu'ils viennent à Epinal traiter avec le lieutenant-colonel Wolf touchant la subsistance de ses troupes.

Les maires de Fougerolles et de Saint-Loup ne se hâtent guère et il faut que Thomas retourne les sommer, de la part dudit Wolf, d'apporter promptement les rations qu'ils doivent fournir. De son côté, Goëry Marulier va mettre en demeure les

maires des communes du bailliage d'Epinal d'obtempérer aux ordres donnés et d'amener sans délai des fourrages.

Le lieutenant-colonel Wolf, qui décidément ne paraît pas faire mauvais ménage avec les Spinaliens, informe les Gouverneurs qu'il est question de leur envoyer de nouvelles troupes.

On rédige aussitôt une supplique à l'Intendant et Madame de Lenoncourt, à la prière du bailli, se charge de l'appuyer.

Wolf et sa femme tombent malades ; on s'intéresse à leur rétablissement ; on assiste le colonel toute la nuit et on va à Fontenoy quérir Mathieu, docteur en médecine, pour soigner sa femme, dont l'état est plus inquiétant. Bien mieux, son mal se prolongeant, Louis Chevalier va à Girecourt lui chercher des pigeonnoux. Elle finit par succomber dans la semaine de l'Ascension.

Pendant tout ce temps, Epinal a reçu deux nouvelles compagnies du même régiment [du Nouveau-Roze. La ville n'a pas été non plus sans se ressentir des mouvements continuels des troupes qui ont eu lieu dans ses environs immédiats, notamment du régiment de Kanotzki qui prend ses quartiers entre Epinal et Remiremont.

On n'arrive pas à s'acquitter entièrement envers le régiment Suédois et les Spinaliens sont menacés des représailles d'usage, l'autorisation donnée aux soldats de vivre à discrétion.

Les Spinaliens supplient M. de la Ferté de « déloger » les 4 compagnies qui occupent la ville « en représentant qu'ils ne peuvent plus subsister faute de foin, vu que celui des prairies est déjà mangé, ce qui force les cavaliers à faire pâturer leurs chevaux dans les grains ».

Enfin l'heure de la délivrance arrive et Bocquette, tambour de Nancy, apporte l'ordre du délogement des Suédois. Pierre Guyot, qui en conduit une partie à Dounoux, ne laisse pas d'éprouver leur aménité ; « ils le renvoient, nous dit-on, après l'avoir bien étrillé ».

La ville reçoit des visiteurs de marque : le maréchal de Tu-



renne y fait étape et il lui faut préparer du poisson et du gibier. Il va sans dire que la « cueillette », comme on dit, des contributions n'est pas devenue plus facile ; par exemple Deny Vosgien monte la garde sur le grand Pont pour empêcher l'évasion des contribuables. Il est juste de dire que le Roi veille à ce que ses troupes se gardent des excès, et qu'il donne à ce sujet les ordres les plus sévères.

Ordonnance faite à Paris le 5 février 1646, par le Roi de France ainsi conçue.

De par le Roy,

S. M. estant advertie que les officiers des régiments de cavalerie et infanterie François et estrangers qui sont en quartier d'hyver en Lorraine, ont establi sur les habitans des bourgs et villages des contributions extraordinaires outre celles qui ont esté déjà établies par le sieur Viguiier, intendant de la Justice, Police et Finances ausdits pays, en telle sorte que ce seroit la ruine entière de tout le pays s'il n'y estait promptement pourveu. Sadite Majesté par l'advis de la Reyne régente sa mère, faict expresses inhibitions et deffences à tous officiers commandants ses troupes tant françaises qu'étrangères, de prendre ni exiger aucunes contributions extraordinaires, outre celles qui sont establies par le sieur Viguiier, à peine de la vie.

Veut et entend que tout ce qui se trouvera avoir esté ainsi pris et exigé, soit précompté aux dicts officiers sur ce qui leur a esté ordonné pour leur subsistance. Mande et ordonne au sieur Marquis de la Ferté Senecter, Gouverneur de Lorraine et Barrois de tenir la main à l'exécution de la présente laquelle sera leue et publiée partout où il sera besoin à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance. Faict à Paris le cinquième jour de février 1646.

Signé : Louis.

De Lombenie.

Le 15 mai, sur « l'avis d'un paysan que le bétail de Hadol et des environs est réfugié dans une métairie », 40 cavaliers se disposent à partir pour le saisir, sous la conduite de Papaulx ;

mais, au dernier moment, celui-ci s'évade et c'est seulement à une heure de l'après-midi que la petite troupe se met en marche, guidée par le sieur Tridon. Le sergent Duportail va à Damas-devant-Dompaire, avec 12 soldats, pour y faire prisonniers et en ramener les officiers de Fontenoy qui s'y trouvent.

Il faut cependant qu'Epinal paie et paie sans cesse. Le comptable, après avoir noté les dépenses de l'exercice en cours, consigne cette naïve mais douloureuse déclaration : qu'il ne porte pas en compte ce que les bourgeois « ont été abuttés de payer du 1<sup>er</sup> février au 25 avril 1646 faisant 84 jours à raison de 216 francs pour chacun d'iceux qui reviennent et se montent à la somme de 18,144 francs, — ceste article ne servans a aultre chose que pour mémoire à la postérité ». Pour le surplus, les charges de l'exercice se sont élevées à 24,991 francs 11 g. 3 bl.

Et cependant les Gouverneurs n'épargnent aucune démarche afin d'éviter les dépenses ; les Compagnies de Dompaire et de Ville-sur-Ilion se présentent aux portes d'Epinal par ordre de M. de la Ferté et « demandent l'entrée pour y loger. Cet ordre présenté au lieutenant-colonel, enjoint de les recevoir, de les loger, de leur donner ce dont elles ont besoin. Par avis du quartier-maistre et pour éviter l'événement, fut faist rapport du tout au Conseil où il fut jugé à propos et par résolution d'aller trouver ledit lieutenant à qui par l'organe dudit quartier-maistre lui fut présenté de nostre part six sacs d'aveine pour ses chevaux et qu'il y aurait un goblet d'argent pour sa femme. Incontinent la promesse donnée, il destourna lesdites troupes d'entrer dans la ville.

Pour satisfaire à ladicte sa femme, celle du comptable fut contrainte (à cause qu'il ne s'en trouva point de propre) d'en fournir un des siens le plus beau, esmaillé d'or dedans et dehors le prix fut fait pour 50 francs ».

Toute cette bonne volonté n'empêchait pas, nous l'avons vu, la ville de fourmillier desoldats, de supporter des charges énormes, de pourvoir aux dépenses les plus variées.

Outre les grosses contributions que nous savons, les Gouverneurs n'ont pas négligé les inévitables cadeaux, somptueux ou modestes, suivant l'importance des destinataires.

Un jour, c'est Aymé Géninet qui porte à Nancy, à Madame de la Ferté, un présent de nappes et de serviettes valant 411 francs 6 gros, tandis qu'un autre jour on offre au secrétaire de l'Intendant un resal de sarrasin de 8 francs pour nourrir ses pigeons.

Comme si la ville ne méritait aucune pitié, elle ne recueille du côté lorrain qu'exigences et rigueurs.

« Lallemand va à Hambourg de la part des Gouverneurs pour faire connaître à M. de Belrupt (M. de Berupt) les vols et pilleries de ses soldats qui rôdent constamment aux environs de la ville ».

On donne 16 francs au « garde Vaisselle de la duchesse Nicole, revenant des Bains de Plombières et s'en retournant à Paris, fort indigent et nécessaire pour avoir esté volé en venant ». On implore par tous les moyens la clémence des Puissants. A un serviteur de M. de Mitry qui apporte une lettre de son maître « avec mil remerciements de la bonne volonté que l'on lui portait, fut jugé à propos de donner à diner pour boire à la santé de son dict maître et de nous avoir en recommandation envers S. A.. Ce serviteur déclare en outre qu'il vient acheter du papier pour ledit M. de Mitry on lui fait présent d'une rame fin poste prise chez Claudon Vautrin ».

Hocquel, Gouverneur de « *Vieldstein* », arrive à Epinal chez le prévôt.

Il est prié de représenter à S. A. les misères de la ville, de lui signaler notamment les prétentions arbitraires de M. Remyon, qui veut faire payer à la ville une contribution mensuelle de 300 francs, malgré que S. A. l'ait réduite à 150. Hocquel gagne Bruxelles, il y voit le duc qui lui témoigne la satisfaction qu'il a eue de la ville d'Epinal. Est-ce tout ? Quel-

que temps après Antoine Jacquot, de Pouxoux, prévient les Gouverneurs d'Epinal qu'il va trouver le duc de Lorraine à Bruxelles et déclare que « si on désire faire savoir à S. A. l'état de la ville il s'en chargera. Des instructions lui sont données pour faire écrire une lettre à S. A. et on lui délivre une empreinte du cachet de la ville sur de la cire rouge ».

### Misère des Spinaliens.

Que si, arrivés à ce point de notre histoire, nous jetons un regard sur le chemin parcouru, nous éprouvons le besoin de faire cette déclaration.

Nous confessons que les idées générales et les inductions philosophiques ont été par nous à peu près entièrement sacrifiées. Nous avons accumulé les faits comme on entasse des matériaux, au détriment sans doute de l'harmonie et de la personnalité de l'ouvrage, mais nous l'avons voulu ainsi.

Nous avons catalogué, à la manière d'éphémérides et au hasard de leur révélation, les événements quotidiens dont la trame forme l'histoire de la ville ; nous avons reconstitué ainsi son existence par ses manifestations contingentes. Pour que l'image fût plus fidèle, il nous a paru indispensable de multiplier les détails, de noter au besoin les accidents les plus menus qui n'ont guère d'intérêt que par leur réunion à l'ensemble.

C'est assurément faire œuvre aride et sans éclat, mais peut-être aurons-nous, par ce procédé, donné au lecteur une impression suffisamment locale et intime pour qu'il sente le frisson de la foi patriotique — nous allions dire familiale —, le secouer au récit des incroyables souffrances qu'ont endurées stoïquement ses ancêtres.

Mais comme une pareille manière finirait malgré tout par paraître d'une sécheresse excessive et qu'aussi bien les événements se reproduisent à peu près identiques, nous voulons pour l'avenir nous réduire de plus en plus aux faits qui inté-

ressent spécialement Epinal et qui marquent des étapes de sa propre histoire.

A la fin de l'année 1646, par ordre du Roi, arrivent à Epinal pour y prendre leurs quartiers d'hiver, deux compagnies du régiment de cavalerie du cardinal Mazarin.

On offre bien aux officiers, à MM. de Migneux, de Mailly et de Valuis, six pots et une pinte d'hypocras blanc et clairot, ambré et musqué, à M. de Valavoire qui soupe chez le bailli « un faisan gentil », au marquis de Pienne, maréchal de camp, du vin et du poisson.

Toutes ces précautions n'empêchent les cavaliers de son Eminence, de commettre des excès de toutes sortes. La ration a été fixée à 10 sols, 4 picotins d'avoine, 10 livres de foin et 10 livres de paille. Mais les soldats n'en tiennent pas compte ; « ils vivent à discrétion jusqu'à faire des festins ensemble aux frais de leurs hôtes ». Une pauvre fille, la fille Binon, n'a pour tous biens qu'une petite coche ; ils la lui tuent. La ville, « pour Dieu » et en aumône, lui donne 4 francs. Les Gouverneurs protestent, par devant un tabellion de la ville, qu'ils ne donnent d'argent aux compagnies de S: E. que contraints et forcés, parce qu'ils n'ont moyen de résister, se réservant de faire leurs réclamations quand ils en auront le loisir.

Voici cette protestation :

« Ce jourd'huy, 24 décembre 1646, au lieu d'Espinal, les sieurs Jean Thiéry, Maurice Deshayes, Nicolas Remy et David febve, compagant comme Gouverneurs de la ville d'Espinal et en ceste qualité ayant l'administration des biens et affaires de ladicté ville d'Espinal ont déclaré pardevant le tabellion général du duché de Lorraine sousigné et des présents et tesmoins cy en bas nommés qu'ayant, ce jour d'hier, présenté argent aux sieurs officiers commandant ces deux compagnies de cavallerie logées en ladicté ville dès le dixiesme de ce mois comme ja ils avoient fait plusieurs et diverses fois, à ce de les induire à se comporter dans les ordres sur ce émanés de la part de S. M.

et ne plus vivre dans la liberté qu'ils ont faict, sans qu'iceux sieurs officiers commandant y aient voullus entendre qu'à certaine condition grandement préjudiciable aux habitans de la dicte ville dont la continuation de leur procédé dans ceste liberté pourroit causer la ruyne totale desdicts habitans, et ainsy forcé et contrainct de déférer aux desseings desdicts sieurs officiers commandant et de leur accorder ce qu'ils veulent.

Mais que comme c'est contre leur volonté et à réserve de s'en pourvoir, le temps le permettant, à l'observation desdicts ordres ils ont requis audict tabellion sousigné leur en accorder acte de protestation qu'ils font de nullité de tout ce que lesdicts sieurs officiers extorqueront d'eux, au préjudice desdicts ordres, et de tels autres ordres qui interviendront de la part de S. M. au subject dudict logement desdictes deux compagnies.

Le présent leur a été octroyé ce dit 24<sup>e</sup> décembre 1646. »

Cependant les mouvements de troupes continuent.

En 1647 parait un ordre de M. de Montesson, gouverneur d'Epinal, qui règle le prix des remplacements dans les gardes que les bourgeois sont tenus de monter. Il est ordonné, dit M. de Montesson, à tous bourgeois et soldats de ne tirer davantage pour chacune garde qu'ils feront pour d'autres bourgeois que six gros, à peine de désobéissance pour « l'esgard des soldats et de deux francs pour les bourgeois ».

Au mois d'octobre de la même année, arrive un autre ordre adressé cette fois par M. le marquis de la Ferté au Prévôt d'Epinal. Les dispositions en sont plus gênantes. Le bailliage d'Epinal est tenu de fournir chaque fois 6 hommes pour travailler « au nettoyage des fossés et contrescarpes de Nancy afin de pourvoir à la sûreté de cette place. Ces hommes doivent être munis de pelles, hoyaux et hottes.

On donne la latitude aux maires des communautés de payer un franc par jour pour chaque homme ».

L'hiver de 1648 est terrible pour les Spinaliens, les charges militaires sont écrasantes, leur simple énumération est éloquent.

A plusieurs reprises la ville fournit des étapes au régiment allemand d'Erlac.

Elle loge deux compagnies du régiment de S. E. commandées par MM. de Lestang et de Fontaine, bientôt rejoints par M. de Valavoire, maître de camp audit régiment. Les habitants ont encore à se plaindre des procédés de leurs hôtes qui vivent à discrétion et, en 12 jours, dépensent 6,000 francs. On implore, on supplie M. de la Ferté et, pour le fléchir, on lui offre 39 pots de vin Muscat à 4 francs le pot. On y gagne que M. de la Ferté donne l'ordre à la ville de recevoir et de loger la compagnie colonelle et l'état-major du régiment de cavalerie du Nouveau Roze.

Ordre du marquis de la Ferté, du 27 décembre 1648, aux habitants d'Epinal de recevoir et loger en vertu des ordres du Roi « la Colonnelle et l'estat-major du régiment de cavalerie du Nouveau Roze et de leur fournir les vivres nécessaires suivant le règlement du roi du 3 décembre 1648. Mandons au haron de Montesson, bailli et gouverneur dudit lieu, de tenir la main à ce qu'il ne se passe aucun désordre et enjoignons aux villages qui sont donnés pour ayde à la subsistance d'y contribuer suivant la répartition qui en sera faite par Monseigneur Viguier, intendant de la province, à peine de désobéissance.

Faict à Nancy, le 27 décembre 1648.

Signé : LA FERTÉ Senec ter.

Puis s'installe à Epinal une compagnie du propre régiment de M. de la Ferté.

Il y a des troupes un peu partout et il en passe sans cesse à Epinal et dans les environs. On évite deux fois des Irlandais de M. d'Erlac en donnant de l'argent au commandant des Compagnies. M. de la Ferté affecte encore à Epinal, pour quelques jours, le régiment d'infanterie de S. E. On lui fournit 600 rations de pain. Les régiments de Nettancourt et du Tot lui succèdent.

M. de la Ferté enjoint un jour aux Gouverneurs de faire moudre 30 resaux de blé pour l'armée de M. d'Erlac. Une autre fois, on conduit 800 pains de munitions à Fomerey pour le régiment d'infanterie du même M. d'Erlac. On lui procure des guides, comme on a déjà conduit, à leur départ, les régiments du cardinal, de Nettancourt et du Tot ; on approvisionne de foin les chevaux de son artillerie. Il vient lui-même à Epinal et on le traite aux frais de la ville. Au demeurant, les cadeaux, en vivres principalement, se distribuent sans compter, aux chefs et aux personnages importants. Enfin, pour achever sa disgrâce, la ville se voit attribuer, dans la répartition « des quartiers de rafraîchissement », 4 compagnies de cavalerie de l'armée de M. d'Erlac.

On ne sait qu'imaginer pour les faire déloger. On y arrive cependant en leur donnant 140 paires de souliers pour les soldats. Ces troupes sont remplacées par une compagnie du régiment de M. de la Ferté, commandées par M. de Morsein. On verse à celui-ci 4,640 francs pour qu'il s'en aille ; il s'exécute et Claude Thomas lui sert de guide jusqu'à Rambervillers.

Ce n'est pas tout encore ; il faut dépenser 658 francs à fournir des chevaux « pour l'attirail du canon » dans l'armée de M. de la Ferté « Claude Gehel, qui est chargé de les y conduire, ne revient qu'au bout de 53 jours. Les bois de la ville sont fort maltraités et dévastés ; le bailli, M. de Montesson, veut faire faire le guet au château ; les bourgeois lui donnent 342 francs 2 gros pour se racheter de cette obligation, qui n'est pas sans dangers, car on voit que la ville paye 1 franc à un pauvre homme qui est tombé du haut des murailles en montant la garde.

#### **Doléances.**

Au milieu de cette détresse, les Spinaliens n'ont pas oublié la famille ducale et ne manquent pas de célébrer en 1648, à la mort de madame la princesse Claude, femme du duc François, un service funèbre. Ils sont pourtant bien malheureux et leurs do-



léances sont pitoyables ; témoin cette requête édifiante adressée à M. de Montesson et que nous reproduisons :

A M. le baron de Montesson,

Les maux soubz lesquels nous sommes présentement accablés et lesquels semblent plustot augmenter que diminuer, nous fournissent aujourd'huy le subyet de vous importuner, en vous faisant sçavoir l'estat desplorabile dans lequel se trouve ceste pauvre ville, laquelle après avoir supporté un très fâcheux logement pendant le présent quartier d'hyver, comme vous sçavez et avoir payé pendant six vingts jours, sans estre assisté d'aucune aultre communauté, nonante sept rations par jours et treize livres 16 sols qu'elle a esté encore abuttée pour messieurs les généraulx, outre la fourniture de leurs ustenciles, comme aussy de celles des deux compagnies de cavallerie qui y sont logées, avec le foing qui leur a esté mesmeourny, jacoit quelles en soient payez en argent qui est un intérêt non moindre que lesdictes rations, le quintal de foin s'estant quasi toujours vendu 3 francs. Messieurs les officiers desdites compagnies ne laissent cependant, nonobstant ceste charge et la satisfaction que nous avons tâchés de leur donner, de faire prendre par leurs cavaliers tout l'orge et l'avoine qui reste à nos bourgeois, pour l'entretien de leur famille, estant tous généralement réduicts à une telle pauvreté qu'ils sont les 2/3 contraincts de ne manger que du pain d'avoine et de son et les autres un peu d'orge, ce qui obligera la plus grande partie d'iceux, veu la chéretisse et la rareté des grains qu'il y a, d'abandonner la ville et le pays, leur estant impossible de pouvoir y subsister et de satisfaire aux charges que l'on nous impose tous les jours, car cette ville estant l'unique dans la province qui ayt esté et qui soit la plus fatiguée, soit par les passages et séjours d'armées qui sont bien au nombce de 19 ou 20 que par les quartiers d'hyver qu'elle a supporté, n'ayant passé aucune année depuis ces guerres qu'elles n'ayent soutenue, oustre sa charge ordinaire, quelque nouveau logement, le dénombrement desquels nous seroit très aysé de faire si ce n'estoit la crainte que nous n'abusions de vostre bonté car à prendre seulement depuis huict ou neuf ans, sans parler

des années précédentes, nous en avons bien supportés dix ou douze logements tous diverses. En l'an 1641 le régiment de Longeron, 1642 ceux de Clauleu et du Tho, successivement l'un après l'autre, y passant presque toute l'année entière, 1643 celui de Netancourt avec plusieurs recrues, tant de cavallerie que d'infanterie à diverses, 1644 sept compagnies de cavallerie du régiment d'Esme, ausquelles nous payons seuls et sans ayde cent trente six rations et demye et après les avoir nourris 20 jours, 1645 quatre compagnies de cavallerie du régiment du Nouveau Roze, 1646 la compagnie de cavallerie de M. le Marquis de Pougny et celle du marquis de Moncheureu sur la fin de 1647 et cinq mois de 1648 un régiment polonais qui a épuisé ceste ville de ce qui luy restoit de commodité, 1649 la compagnie de M. de l'Estang, avec celle de M. le comte de Fontaine, lesquelles n'ayantes séjourné qu'environ un mois ou six sepmaines, nous ne layssons cependant d'estre poursuyvis par M. de Gasselin au payement du quartier d'hyver entier, tant pour leur deux montes que des dix huit gros par place qui leur auroient esté accordés pour le fourrage et ustancile. M. l'Intendant ne nous ayant mesme voulu réduire quelques articles de despence que nous avions avancé pour lesdictes compagnies, ny mettre en considération plusieurs estappes que par son ordre nous avons fournis ce mesme temps à l'armée de M. d'Erlac. Nous n'avons encore laissé, nonobstant ces deux charges, de loger au mois de juin dernier la compagnie de cavallerie de M. de Morsein du régiment de M. le Marquis de la Ferté, laquelle après avoir vescu un mois à discrétion....

Pour empescher la continuation d'un tel désordre, nous nous trouvasmes contraints pour l'obliger à un délogement de luy donner une sommé de 4,600 francs, après en avoir pour le moins despensé autant avec sa compagnie. Jugé par ce petit abrégé, Monsieur, après avoir supporté toutes ces charges et autres que nous passons sous silence, comme les frais de messagers qui reviennent seulement dans le présent quartier d'hyver à plus de 6,000 francs. Reste à ceste pauvre bourgeoisie, qui sont tant riches que pauvres, environ cent cinquante de plus de dix huit cents que nous estions avant ces guerres, le nombre desquels va encore beaucoup diminuer, si par vostre faveur nous n'obtenons

à l'advenir quelques soulagements, c'est à quoy nous vous supplions très humblement de vous employer et de croire que nous de nous.....

### **Concentration de troupes françaises à Epinal.**

Ces doléances émeuvent si peu ceux à qui elles s'adressent, qu'il va s'opérer une véritable concentration à Epinal. La semaine de la Nativité, y arrivent, en effet, le général Esme avec l'état-major de son régiment et deux compagnies et le général major Schult (Schultz) à la tête de deux compagnies et de la compagnie colonelle. On offre du vin et du poisson aux généraux ; à Madame Schult qui suit son mari, on donne six citrons, six grenades, six oranges et deux pains de sucre. Les quartiers maîtres du régiment de Schult « violentent les comptables pour avoir des billets de logement outre ceux à eux délivrés ; ayant été reconnu que cela redonderait à la surcharge de la bourgeoisie, pour les obliger à s'en déporter, fut jugé à propos de leur donner à souper ». C'est l'argument suprême.

Pour la paie des 5 premiers jours, les deux compagnies de Schult ont touché de la ville 1,212 francs 6 gros. On achète du vin blanc d'Auxonne pour les généraux. On fait venir d'Allemagne le grain nécessaire à la subsistance des troupes.

La femme du général d'Esme arrive à son tour à Epinal, on lui présente 3 pots d'hypocras à 6 francs l'un, 3 boîtes de dragées et 2 boîtes de pâte de « genne » ; repas et cadeaux sont continuellement offerts aux généraux et à leurs femmes. On va même jusqu'à Bruyères acheter du gibier pour leur table. Les bourgeois, émissaires des deux généraux, sillonnent toutes les directions pour les renseigner sur les mouvements des troupes, notamment sur la marche du régiment de Falkenstein (Fleikestein ?) qui prend ses quartiers d'hiver à Neufchâteau. Ces messagers, toujours plus nombreux, qui parcourent sans trêve les pays voisins, sont le témoignage que les généraux ne

sont pas sans quelques inquiétudes, ni quelque pressentiment des événements qui se préparent.

La ville, qui pâtit de plus en plus, supplie Madame Schult « d'adresser quelques paroles favorables à son mari ». Cette démarche n'est pas très opérante, car M. de Champagne, quartier maître général « se jette au logis du sieur Sauvage, l'un des comptables, avec 7 ou 8 officiers, l'ayant requis de luy donner à dîner avec sa compagnie, y estant encore trouvés MM. les officiers de la garnison ». On adresse au bailli qui est à Dijon une nouvelle requête dont voici les termes désespérés :

« Plainte des habitants d'Epinal adressée au baron de Montes-son le 6 juillet 1649.

L'affection que vous avez toujours tesmoignée à ceste pauvre ville, nous fait prendre la liberté de vous faire sçavoir l'estat déplorable dans lequel elle se trouve à présent réduite par les fouldes et oppressions, que, depuis la privation de l'honneur de vostre présence, nous avons supportés et notamment depuis quelques jours en ayant présentement sur les bras la compagnie de M. de Vidame, du régiment de cavallerie de M. de la Ferté, laquelle dès le 26 du mois de juin dernier (jour de son arrivée) a vescue à discrétion, ou plustost sans discrétion par la vie dissolue que meinent les cavalliers, sans avoir put obtenir de Nancy aucun règlement de leur paye non plus que des contribuables pour leur subsistance, (jaceoit que nous eussions envoyés par deux diverses fois ce qui nous a obligés aujourd'huy pour empescher la continuation d'un tel désordre de traicter avec ledit sieur Vidame, pour le délogement de sa compagnie qui doit estre demain, en luy donnant 4,000 francs barrois avec deux chevaux du prix de 600 francs, autrement nous estions menacés d'estre encore servyt d'une autre compagnie du mesme régiment. Et comme un mal est rarement seul qui ne soit accompagné ou suyvi de quelques autres, ceste ville, nonobstant ceste surcharge, se trouve encore

chargée, avec le bailliage, par ordre de M. l'Intendant, à luy payer 8,000 francs de ce pays, desquels nous en avons cinq pour nostre cotte, sans avoir voulu mettre en considération les puissantes contributions que nous avons payé pendant le quartier d'hyver dernier, desquelles nous sommes encor bien redevables de 10 à 12,000 francs par le compte rendu pardevant mon dit seigneur, nous ayant obligé de mettre en compte quatre mois de fourrage, sur le pied de 102 rations par jour et à raison de 15 sols l'une, desquelles la ville et le bailliage en sont seuls chargés, avec le paiement de deux monstres, n'ayant mesmes voulu deffalquer ny permettre que les estappes qu'avons seul fournys aux troupes de M. d'Erlac tiennent lieu sur nostre cotte part desdictes rations, jaceoit que ce soit par ordre de M. le marquis de la Ferté.

Voilà un abrégé d'une partie de nos maux, desquels si vostre bonté ne nous protège et ne nous favorise de son pouvoir et autorité, nous les verrons plustôt accroître que diminuer. C'est de quoy nous vous supplions, Monsieur, très instamment, ceste ville vous en aura une obligation singulière qui ont l'honneur d'estre, Monsieur..... »

La situation ne s'améliore pas encore.

Il se présente des partis plus nombreux que la ville loge et nourrit, en plus des troupes qui y sont en quartier d'hiver.

M. de la Ferté arrive en personne avec une escorte de 16 soldats et un état-major dont semble faire partie M. de Saint-Arnoult, qui est pourtant au Duc.

Pendant son court séjour on pourvoit à son entretien : cela fait une dépense de 227 francs 8 gros.

M. de Champagne, qui parait familier de ces pratiques, ordonne aux Gouverneurs de lui donner à souper avec 3 ou 4 de ses officiers : « par civilité ayant été obligés de condescendre à ses prières, a esté despensé 20 francs ».

On fait une dépense considérable de chandelles. Au seul général d'Esme on en fournit 200 livres ; les 2 généraux coûtent

au surplus à la ville, pour leur subsistance quotidienne, 12 livres 16 sols chacun.

Et tout ceci n'est encore qu'une partie des frais, auxquels les Spinaliens arrivent, malgré tout, à faire face.

### **Reprise d'Epinal par les Lorrains.**

Cependant l'heure de la délivrance approche. Les régiments français évacuent le pays ; le bailli laisse le gouvernement de la ville à M. de l'Espine ; d'importants événements se préparent.

Tandis que le duc de Lorraine séjourne obstinément à Bruxelles, dont il semble apprécier les distractions, ses lieutenants sont loin de rester inactifs. Le comte de Lignéville notamment opère avec une petite colonne dans « le pays de Vosge ». Il croit pouvoir surprendre les troupes de Roze-Worms à leur départ de Rambervillers mais il les manque ; il les rejoint cependant dans les environs de Vincey, les taille en pièces et fait leur chef prisonnier.

A la faveur de ces succès, les Lorrains reprennent presque toutes les places et forteresses occupées par les Français et quelques-unes ne capitulent pas sans résistance. Le château d'Epinal ne cède qu'à un vigoureux assaut.

Le général de Bérup détache quelques-unes de ses troupes, qui sont concentrées au camp de la Roche et les expédie sur Epinal dont elles doivent s'emparer. La garnison française trop peu nombreuse pour défendre les murailles, se retire aussitôt dans le château et s'y retranche ; c'est là que va porter l'effort des Lorrains.

L'attaque est menée par le colonel Lhuillier à la tête de son régiment qui a commencé par occuper la ville. Les Spinaliens, transportés de revoir des soldats Lorrains, font naturellement cause commune avec eux ; ils leur procurent tout ce qu'ils peuvent, en vivres, matériel et munitions.

Les soldats de M. Lhuillier montent la garde sur la tour de

Saint-Goëry ; la ville leur donne de la poudre et du plomb, et les entretient de pain, de vin et de fromage. Les bourgeois de leur côté font leguer du haut de la tour du Saint-Esprit ; ils sont également pourvus de munitions.

On distribue des outils aux Lorrains ; on leur fournit des planches et des clous, pour fabriquer des *mantelets* ou *matelas* destinés à protéger les assaillants au moment de l'attaque.

On réunit à la maison de ville les maçons et les charpentiers qui doivent y prendre part ; on les reconforte avec du vin et du fromage.

L'assaut est donné par les barbacanes du côté de la porte d'Ambrail. Après quelque résistance, la garnison capitule et le colonel Lhuillier entre victorieux dans la forteresse.

C'est le seizième d'août 1650 que la ville d'Epinal est ainsi remise « sous l'obéissance de S. A. par M. de Bérup, général de ses armes ».

Les événements ont peut-être marché selon le cœur des Spinaliens, mais leur situation financière n'en devient pas meilleure.

Le siège de la ville et ses suites vont être pour Epinal une source d'importantes et lourdes dépenses.

La subsistance des troupes d'abord est fort dispendieuse. Voici à titre de document « l'état et déclaration » des frais qu'elle occasionne.

Etat et déclaration des frais et dépens supportés et avancés par les habitants pendant la reprise des villes et château, le 16 août 1650, suivant que les bourgeois dénommés ont supporté le logement, non compris l'entretien et la subsistance donnés au régiment de M. Lhuillier, et les dégâts faits sur les grains, aux environs de la ville.

670 francs par le sieur Counat pour le logement de M. de Bérup pendant les attaques du château.

183 francs par le même, pour le logement pendant 8 jours à M. Moinot, du régiment de M. Bérup.

215 francs par Laurent Camps, pour le logement du capitaine du canon.

160 francs par de Grennevot, pour le logement de M. de Silly et du lieutenant-colonel du régiment de M. Dufour.

100 francs par Aimé Géninet pour frais et dépenses de quatre capitaines du régiment de M. Bérup, logés dans sa papeterie.

114 francs par Henry Sollier, pour l'attirail du canon et pour le logement du sieur Grandmaire, commissaire.

122 francs par Maurice Deshayes pour le logement de M. des Viviers, pendant la reprise du château.

192 francs par Demange Jacquemin, pour le logement de M. de Roncourt et la nourriture des deux hommes et huit chevaux du canon.

192 francs par Goëry Jacques, pour le logement de l'adjudant général et deux cavaliers allemands, et avoir prêté ses bœufs pendant 3 semaines, avec son valet, pour conduire le canon.

156 francs par Philippe Flavancourt, pour le logement de 7 mineurs de l'armée, d'un lieutenant, deux hommes, cinq soldats et quatre chevaux du canon.

10,000 francs par les troupes de M. de Bérup, composées de plus de 2,000 hommes (cavalerie et infanterie) logées et nourries pendant 5 jours chez les bourgeois de la ville et des faubourgs.

216 francs pour deux pièces de vin, et 36 francs pour six mesures de bière envoyées par ordre de M. de Bérup aux troupes campées à la Roche.

587 francs pour 2,350 rations de pain distribuées à l'armée de M. de Bérup et aux prisonniers français.

208 francs pour ouvrages faits par les maréchaux de la ville, pour les mineurs et ferrage de deux roues pour le canon.

31 francs pour fer en barre fourni par les RR. PP. Minimés pour le canon.

83 francs par Mengin Landol et Noël Ravaire, pour l'entretien des chevaux du canon.

50 francs pour planches et clous employés à faire 8 matelas, pour servir à l'attaque du château.

150 francs pour poudre et plomb fournis par la ville pour le service de S. A.



432 francs pour dépenses faites chez les bourgeois pendant 3 jours par 36 hommes arrivés à Epinal pour escorter le canon.

Le total des frais occasionnés par la reprise d'Epinal est de 14,235 francs.

Et ce n'est pas tout, un jour on expédie au camp de la Roche à M. de Bérup, de la viande de mouton, de veau, 6 poulets et 18 livres de pain blanc ; une autre fois on lui adresse 6 fers de mule, 12 fers de chevaux, une paire de souliers pour son cocher, un pain de savon, un imal de sel, 6 licols et 12 toises de corde ; une autre fois encore, tandis qu'on envoie 3 bandes de lard à M. de Lignéville à Rambervillers, on fait tenir à M. de Bérup « des viandes » de toutes sortes, des verres et des bouteilles, le tout sans préjudice aux fournitures de vin et de bière dont il est question dans l'état plus haut rapporté.

La vie municipale va continuer dans les mêmes conditions de perpétuelles exigences et de sacrifices ininterrompus.

On conduit au quartier général de M. de Lignéville à Châtel, 6 tonnes de poudre et un baril de balles ; on construit un affût pour le canon ; quand on le mène hors la ville, pour faire passer la lourde pièce sur le grand pont, le meunier du Gaucheu et ses deux ouvriers sont obligés de renforcer le pont au moyen de planches et de fascines.

La ville envoie à M. de Bérup un contingent local de 17 soldats (élus) ; une partie de ceux-ci prennent la fuite. Jean Aubry et Monnot sont obligés d'aller à Remiremont « pour tascher reprendre de ces esleus (élus) qui y estoient réfugiés ». Il n'était pas étonnant que la ville, appauvrie d'habitants comme de tout, ne pût fournir que de médiocres recrues.

On donne 2 francs par semaine à la veuve Jean Ducat » en considération de sa pauvreté et que son mari aurait été tué à l'attaque du château d'icy ». La ville fournit son cercueil ainsi que celui d'un soldat tué le même jour.

Cependant le colonel Lhuillier quitte Epinal avec son régiment. Il ne laisse comme garnison et pour la garde du château,

que deux compagnies commandées par son frère, le major Lhuillier.

Elles sont « incontinent » rejointes par quatre autres compagnies. La femme du colonel demeure également à Epinal.

Avant son départ, celui-ci fait monter au château 21 livres de plomb en balles. On y retient des soldats français prisonniers que la ville nourrit. On loge 7 cavaliers allemands, que le major Lhuillier a mis aux arrêts chez Sébastien Nommey à qui on paye 84 francs.

On fournit « une grande chaudière de Milot », du beurre, du fromage et du tabac à des soldats français qui vont prendre du service dans l'armée lorraine et qui passent la nuit à la Maison de ville.

Au bref la reprise d'Epinal coûte à la ville environ 15,000 francs.

Cependant les ennemis continuent à se remuer, on signale un parti français qui aurait traversé Damas.

Le sieur Petit, qui part de Gigney pour diriger le collège d'Epinal, est pris en chemin pour un espion et dépouillé de ses lettres et de son argent.

S. A. est toujours à Bruxelles et se borne à donner des ordres aux Gouverneurs comme à chacun.

Mais les chefs lorrains font garde vigilante, la ville va être mise en état de sérieuse défense ; c'est d'abord le régiment de M. de Bérup, fort de 14 compagnies, qui vient tout entier l'occuper.

A telles enseignes que, lorsque Madame de Maujean arrive à Epinal, avec son train composé de 5 hommes, une fille de chambre et 14 chevaux, on ne peut trouver un logement pour elle, « en raison de la foule des soldats ». Pécatte, l'un des Gouverneurs, la reçoit chez lui pendant deux jours.

Les soldats de la garnison travaillent aux fortifications pour les rétablir ou les renforcer.

La ville comble de présents l'Intendant M. Dubois, pour ob-

tenir ses grâces. Elle doit payer 50 francs par jour pour le régiment de M. de Bérup. Accidentellement d'ailleurs, elle fournit 200 livres de pain, à 2 gr. la livre, aux soldats de Mirecourt et de Châtel qui sont logés au Petit Rualménil, elle solde la dépense de 12 lanternes, pour le château et les corps de garde.

Le baron du Châtelet est reçu avec honneurs ; on lui offre du vin. Les compagnies du major Lhuillier et autres qui formaient la garnison primitive de la ville, sont parties ; elles sont remplacées par les régiments de MM. de Verduisant et de Romecourt, auxquels va se joindre celui de M. de Silly.

C'est naturellement M. de Bérup qui commande en chef. La ville lui offre, comme au *Premier*, une gondole de vermeil pour ses étrennes.

M. de Bérup redoute un siège prochain, il organise la défense de la place ; il fait porter au château 25 livres de chandelles et par Jean Couchat 7 pintes de vin ; il y installe une grande chaudière et un cramail. Il fait établir un pont de cordo sur le grand pont. Papaux va à Archettes pour s'informer s'il n'y a pas de soldats français. L'armée française n'est pas loin en effet, car elle se présente bientôt devant Epinal, commandée par le Marquis de la Ferté en personne.

#### **Siège d'Epinal par la Ferté. Il est repoussé.**

Celui-ci a su, par son activité, rétablir la fortune des armes françaises ; il a surpris et battu le comte de Lignéville, comme il venait de s'emparer de Bar-le-Duc. Le comte se rejette sur Epinal et profite même de son passage dans la ville pour lui adjudger une somme de 3,000 francs payable par les pays voisins et destinée à l'indemniser des frais de sa reprise.

Mais il rejoint bientôt le Barrois où il conduit, par ordre du duc Charles, toute sa cavalerie disponible, au vicomte de Turenne.

C'est à ce moment que La Ferté tente de reprendre les places

lorraines récemment regagnées par Lignéville ; il commence par Epinal « faisant son compte que cette ville se trouvant en tête des montagnes de Voge, il remettrait par sa reprise tout ce pays là sous sa domination ». Voici le récit que Dom Calmet fait de ce siège honorable pour les défenseurs de la ville :

« Les colonels Bérup et Remicourt, qui commandaient dans la place, avaient avec eux les meilleures troupes du Duc. Les assiégeants y avaient fait une assez grande brèche et toutefois ils n'osèrent donner l'assaut. Les colonels mandèrent à la Ferté par bravade que s'il ne trouvait pas la brèche assez large, ils lui feraient abattre 50 pas de muraille afin qu'il put venir à eux plus aisément et qu'ils étaient disposés à lui donner la bataille dans la ville.

« Ce défi engagea quelques-uns des plus téméraires à s'approcher de la brèche, mais ils n'y gagnèrent que des coups de faux dont les assiégés s'étaient armés pour se défendre. Après cela, La Ferté fut obligé de quitter cette entreprise avouant que les Lorrains étaient braves et tâchant d'excuser sa retraite sur la rigueur de la saison » (1). Un des assaillants racontait qu'on l'avait fauché comme un pré (2).

La Ferté n'est pas plus heureux devant Neufchâteau, et il regagne enfin Nancy fort dépité.

Il est intéressant de relever les dépenses occasionnées à la ville d'Epinal par le siège de janvier-février 1651.

Elles sont considérables. Des charpentiers travaillent toute la nuit du 30 janvier pour « poser des chevalets sous le grand pont pour y faire un passage pendant le siège ». « Des planches sont attachées dessous la brèche ; on y plante des clous en acier ». M. de Bérup réquisitionne toutes les armes des bourgeois et ordonne qu'on les porte à la Maison de ville où les majors des quatre régiments de la garnison les viennent prendre. Sur quoi ceux-ci demandent à déjeuner aux comptables qui

---

(1) Dom Calmet. Loc. Cit.

(2) Des Roberts. Loc. Cit.

leur donnent 36 petits pâtés, 3 pintes de vin et du pain pour 6 gros.

On fournit à l'adjudant de M. de Bérup du linge pour panser les blessés, de la poudre de Strasbourg et du plomb ; on achète un quarteron de broquette, deux livres d'étoupes et deux livres de suif pour faire des grenades ; on délivre des peaux d'agneaux aux canonnières. On fait des gabions avec des fascés. On met au château un moule à balles, du sel pour saler la viande.

On fournit 16 pots de vin à 30 g. l'un et pour 17 francs 6 gros de fromage aux soldats qui ont pris part à la première sortie pendant le siège. On donne du bois aux soldats et canonnières qui logent à la maison de ville.

Le siège fait des victimes parmi les assiégés : un jour on enterre 2 soldats, le lendemain Nicolas Fuzelier reçoit 1 franc 3 gros « pour avoir porté un corps mort depuis la brèche au Cimetière Saint-Remy ».

Maurice Le Gan, maître des basses-œuvres, « enterre 4 morts » trouvés dans du fumier à la porte du Grand Moulin ; il reçoit 6 francs 6 gros pour cet ouvrage, « comme aussi pour avoir porté des charognes hors la ville et nettoyé la place ».

Les maisons et bâtiments de la ville ont été d'autre part grandement endommagés ; la poterne Malpertuis a dû être réparée ; le grand Pont, nous l'avons vu, a été rompu, on a dû y mettre 10 pièces de bois ; la toiture du moulin du Petit Rualménil a été « brisée par le canon » ; le toit du moulin du Tripot a été également ruiné, sans compter de nombreuses maisons qui ont eu le même sort et qui ont été plus ou moins complètement détruites.

On se perd à signaler, par le détail, ces innombrables dépenses, essentiellement diverses ; il ne faut point, en tous cas, prétendre les coordonner avec méthode.

On ne note pas sans intérêt que la ville, charitable à tous les malheureux, donne de l'argent même à un ennemi, à un capitaine allemand, prisonnier à la Maison de ville.

Après le départ de l'armée française, on amène encore des renforts à Epinal ; c'est d'abord 3 voitures d'armes que l'on y transporte ; pour les faire entrer dans la ville il faut faire réparer le grand Pont par des charpentiers de Remiremont et des villages voisins. Il arrive des compagnies de cavalerie commandées par Rouvroy, Castillon et La Mothe, puis une partie du régiment de M. des Piliers. On craint un retour offensif de M. de la Ferté.

Nous verrons que, par male fortune, ces habiles et énergiques dispositions ne porteront pas leurs fruits.

La ville recommence à souffrir de tant de charges devenues de plus en plus pesantes. Il n'est pas jusqu'aux soldats qui ne commettent de graves désordres.

Il faut que les tambours publient deux ordonnances leur défendant de rien voler ou de rien exiger de leurs hôtes.

Et les comptables continuent à enregistrer leurs dépenses ; 34 toises de cordeau données à l'adjudant de M. de Bérup **t** « pour mettre après les boîtes aux portes pour tirer les lettres pendant la nuit » 30 pierres à fusil envoyées à Châtel, fourniture du fer et du bois qui servent à fabriquer l'affût d'un canon, et deux feuilles de fer blanc pour faire des charges du canon. « Les ustenciles du marquis de Baudricourt » qui remplace M. de Bérup à la tête de son régiment ; 112 francs 8 gros pour dépenses faites à la maison de ville — ceci n'est-il pas exorbitant ? — par 4 prisonniers du régiment de M. de la Ferté ; fourniture de chandelles pour 484 francs 10 gros à M. de Bérup et pour 89 francs 2 gros à M. de Lignéville, 798 francs pour dépenses faites par M. de Bérup chez le sieur Counat ; 909 francs 5 gros pour l'entretien de 17 bourgeois que la ville a été obligée de fournir, par ordre du comte de Lignéville, au régiment de M. de Bérup, enfin 208 francs aux deux canoniers.

Il n'est pas malaisé de comprendre que les Spinaliens sont excédés de tant de souffrances qui les épuisent.

Ils s'adressent désespérément à leur souverain, le duc Charles, à son bailli, M. de Montesson, à ses représentants, à tout le monde, pour que quiconque mette enfin un terme à cette agonie de la ville.

**La misère accable toujours les Spinaliens.**

C'est le moment de reproduire plusieurs documents lamentables de cette époque, qui tracent l'image la plus exacte et la plus tristement fidèle de l'état misérable où se débat Epinal :

Les troupes de S. A. estantes arrivées à Epinal le 16<sup>e</sup> du mois d'aoust dernier, ladicte ville se trouve en despense de 14 et 15,000 francs soustenus, tant au siège du chasteau pour l'entretien des sieurs officiers, commandants et soldats, que pour le canon et autres frais comme il se peut voir par un estat et déclaration spécifique en dressé.

Qu'à l'occasion du siège dudit chasteau et séjour des troupes, toute la moisson, avoine, orge et menus grains a esté gâtée et perdue, de mesme que les foings et fourages qui estoient encor à la campagne et dont ladicte ville est entièrement dépourvue, sans qu'il en reste non plus fort peu aux villages du distrique dudit Epinal, par la mesme occasion de l'armée qui y a passé et séjourné, tant pendant ladite prise du chasteau que de Chastel-sur-Moselle.

Que dès ledit temps, elle a heu (eu) le logement de 8 compagnies de M. Lhuillier, pendant 32 jours entiers, eschéans au 16<sup>e</sup> septembre inclus, tirant places pour 7 capistaines, huit lieutenants et huit enseignes, outre les sergents, caporaux et autres bas officiers, le tout nourry et entretenus aux frais des bourgeois de ladite ville, à la réserve de quelque huit ou neuf reseaux de seigle et farine que l'on auroit tiré des contribuables. Et encore 611 resaux de seigle, que l'on fait expédier par le moyen dudit sieur Lhuillier (ce qui n'est encor fait jusqu'icy), pour en quelque façon ayder ceux qui ont donné la subsistance aux officiers. La vérité estant que le tout, de ladite nourriture et entretien, revient à la ville à une somme de 5,000 francs et plus.

Que depuis ledit 16 septembre, y ayant resté seulement deux compagnies dudit régiment et y estant le sieur Lhuillier, major, envoyé qui y a pareillement faict une autre compagnie, sçavoir celle du sieur Bonvillet le 21 suivant et le 25 celle du sieur Lesguille, lesquelles deux compagnies dudit Lhuillier estantes sorties le 1<sup>er</sup> octobre y surviendrent en même temps deux autres compagnies des sieurs de la Seine et de Goiran, du régiment de M. Mailfert, lesquelles y sont encor présentement avec les 3 susdictes du sieur Lhuillier, major, Bonvillet et Lesguille, toutes lesquelles sept compagnies pendant leur séjour que dict est ont esté pareillement nourries et entretenues par les bourgeois sinon pour le pain, qui leur auroit esté fournit seulement depuis le commencement d'octobre par lesdits contribuables, et à la réserve aussy d'une partie des officiers qui auroient traités avec leurs hostes de les payer à demy après avoir receu l'argent des contribuables.

Que le 16 dudit mois d'octobre seroit encor survenu M. de Bérup, général de bataille, avec son régiment composé de 13 compagnies, outre une autre du sieur Hupin, destachée, lesquelles avec les 5 compagnies avant dites, faisantes en tout 19 compagnies, 19 lieutenants et 19 enseignes, outre les sergents et autres bas officiers et soldats dont se donne par jour, pour ledit régiment seul, 325 rations sans les recrues qui arrivent journellement le tout au surplus des trois et des autres nourry et entretenus par lesdicts bourgeois, et vivant la plupart fort licentieusement et à discrétion, sous prétexte du retard desdits contribuables (qui sont les prévostés d'Arches, Bruyères et Saint-Dié, la sénéchaussée de Remiremont et le village de Ruaux), à satisfaire aux contributions pour ce ordonnées, jusques la mesme, qu'il y a plusieurs desdits officiers qui nonobstant leur dite nourriture quoyqu'elle monte davantage que leur solde, ne laissent de contraindre et obliger leurs hostes à leur payer en outre argent leur dite solde qui leur doit estre fournie par lesdits contribuables, jageois que deffense leur ayt esté faicte par mondit sieur de Bérup.

Que presque tous lesdits officiers prétendent et disent, hault et clair, qu'encor qu'ils touchassent desdits contribuables cy



après leur solde, ils ne laisseront d'obliger leurs dits hostes pour l'ustencille, de leur fournir foin, fourrage et avoine pour leurs chevaux, bois, chandelles, huile, vinaigre, sel, espicerie et telles autres choses à leur volonté, ce qu'estant leurs dits hostes se trouveroient en estre pour autant que pour la solde desdits officiers et plus, et des officiers la chose en iroit aussy aux soldats à proportion, et de là à une confusion et ruine totale.

Pour obvier auxquels désordres et soulager en quelque façon ladite ville des grandes charges susdictes, et autres qui luy sont journaliers, soit pour les réfections des portes, ponts, murailles de ladite ville, envoy de messages et austres qu'il serait long de spécifier en détail, ladite ville supplie très humblement.

Premièrement, que soit que lesdites troupes cy-dessus doivent faire plus long séjour en icelle, qui seroit pourtant une très grande foule, soit que l'on reigle les officiers et soldats à y demeurer à moindre nombre, il soit donné ordre et moyen prompt à ce que lesdits officiers et soldats touchent cy après les deniers de leurs subsistances de huictaine à autres, par advance, desdits contribuables, leurs hostes obligés seulement pour toutes ustencilles de leur fournir son feu, selon sa commodité, avec le couvert aussy selon sa portée, avec injonction et mandement aux sieurs commandants d'en faire exécuter le tout à main forte et autrement comme il se pourra mieux, sans en intéresser ladite ville, ny leurs hostes ainsy que du passé tous qu'il appartiendra d'y différer et obéir à telle peine que de droict.

Secondement, et pourtant mesme faciliter les moyens tant à ladite ville qu'aux dits contribuables de subsister, il soit seulement donné logement et subsistance aux présens de effectif, soit aux dits officiers et soldats, et qu'à cest effect reveu soit faicte par le receveur estably des contributions avec les gouverneurs de police de ladite ville, de temps à autres, sans aussy que lesdits sieurs officiers et soldats puissent changer ny altérer leur logement après qu'ils leur sont donnés sans ordre et billets desdits de police, comme il s'est pratiqué d'ancienneté aussy avec injonction, peine et mandement ainsy qu'en tel cas requis à tous qu'il appartiendra.

Troisièmement, à l'esgard du payement de la solde desdits

officiers et soldats pour le passé, deub (dû) par les contribuables susdits, il soit adressé ordre de main forte aux sieurs commandants pour en faire entrer les deniers et d'y pourvoir par une prompte exécution, et que les deniers que en seront reçeux, soient délivrés par ledit receveur aux hostes desdits officiers et soldats, pour en quelque façon les payer et indemniser de la nourriture qu'ils ont, ainsy que dict est, avancée quoique ce qu'ils puissent en toucher ne deust pas arriver, qui à la moitié, qui au tiers de leurs despences, avec mandement et deffence tel que requis ceste part audit receveur.

Et de plus comme sur les 14 et 15,000 francs portés au premier chef du présent mémoire, des frais et fournitures mentionnés au siège du chasteau dudit Espinal, il auroit pleu cy-devant à M. le comte de Lignéville, d'en accorder par provision un reject d'une somme de 3,000 francs sur lesdits contribuables, avec le payement de trois chariots employés à la conduite du canon tiré dudit chasteau et munitions à l'armée et sans que lesdits contribuables se soient encore mis en debvoir d'en faire la répartition, qu'au contraire ils s'en seroient adressés par requeste à M. Rouyer, intendant à Bitche, sur laquelle il y a assignation au 1<sup>er</sup> décembre prochain. Ladite ville supplie pareillement leur estre ordonné, du moins par provision, d'y satisfaire et mesme pour le tout desdites 14,000 francs et telle somme que ladite ville fera paroistre.

Finalement comme il arrive d'aucune fois, que les sieurs commandants, peu satisfaits des traitements qu'ils prétendent leur debvoir estre defférer par la ville, trouvent les subjects et prétextes, tantot d'une réfection d'une sorte, tantôt d'une autre. en forme de fortification, hors l'estat ordinaire et suffisant des murailles et deffences de la ville, obligeants par ce moyen les particuliers d'icelle à divers charroys, corvées et despences excessives et mémement en des temps incommodes. Lesdits remontrants ont aussi à supplier qu'ils soient desclarés deschargés de tous tels ouvrages extraordinaires, charroys et courvées, dans le debvoir qu'ils font et proteste de continuer pour ce qui est de leurs charges ordinaires, le tout aussi avec deffence et mandement tel qu'il appartient.

Il est aussi question de pourvoir que les chemins et accès ez environ dudit Espinal soient seurs et libres des coureurs qui rôdent journellement, personne n'osant fréquenter en la dicte ville à ce subject, ce qui cause une grande cherté.

Minute d'un mémoire donné à Nicolas Pellier, dans lequel sont exposés tous les maux, ruines et pertes soufferts par la ville, depuis le 16 août 1650 que la ville a esté reprise par les troupes lorraines commandées par M. de Lignéville jusqu'au siège du 12 février 1651 par M. de la Ferté. Ce mémoire requête est ainsi conçu :

A son Altesse,

Vos très humbles, très affectionnés et très obéissans subjects, les bourgeois et habitans d'Espinal, innitiés des salutaires souvenir qu'il a toujours pleu à Sadicte Altesse prendre de ceste pauvre ville, se voiant aujourd'huy plongés en un circuit de maux et oppressions, ont derechef recours à elle en toute humilité, comme à l'autel de miséricorde, et le sort de qui, seul après Dieu, ils peuvent y attendre les remèdes et les soulagemens nécessaires.

Et remonstrent très humblement ce quant mesme tiendroient comme incroyable, s'ils ne le sçavoient à leurs propres despens et à leur ruine entière, comme dès l'instant de la réduction, « reprise » de la dite ville, au 16 d'aoust dernier 1650 sous l'heureuse obéissance de V. A. ils frayèrent seuls à la despence des troupes de l'armée au sujet du siège du chasteau durant quelques jours jusques à une somme de 14,000 francs et plus outre le desgat et la perte de leurs grains qui restoient pour la plus grande partie aux champs, de mesme qu'en la plupart des lieux du bailliage, en outre le régiment du colonel Lhuillier, composé de 14 compagnies en garnison depuis ledit 16 d'aoust jusqu'au 13 de septembre suivant, presque tousjours aux frais de ladicte ville, lequel sorty, est survenu en place le sieur Lhuillier, major, son frère avec deux nouvelles compagnies d'infanterie, suivies incontinent après, d'autres quatre des sieurs Bon-

viller, l'Esguille, La Seine et de Goiran. Ils eurent encor au 16 octobre le régiment de Monseigneur de Bérup, général de bataille, composé de 14 compagnies puis ceux des sieurs Verduisant et de Ramcourt au dernier décembre (en estant pour lors sortits ledit major Lhuillier et autres quatre capitaines sus-nommés) et finalement y survint encor au 9 janvier, le régiment du sieur de Silly, lequel en estant sorty après l'heureux succès du siège attenté contre ladite ville par le marquis de la Ferté le 12 février 1651, les supplians trouvent, par compte exact entre eux, en estre de ce seul régiment du sieur de Silly pour 7,786 francs et pour celui du sieur de Bérup pour les seuls mois de janvier et de febvrier, 13,674 francs 4 g. sans parler du temps auparavant, ou nonobstant quelques contributions qu'il auroit touché, les supplians ne laissèrent d'en estre pour les avances par eux faictes des payements et nourriture à plus d'autant et pour les mesme deux mois pour ceux de Verduisant et Ramcourt, celui-là à 16,294 francs et d'autre 18,320 francs, qui font en tout pour ces quatre régiments de ces 2 mois seulement et pour l'occasion dudit siège, ainsy nourris, payés et entretenus aux dépens seuls de ladite ville, une somme de 55,874 francs, non compris les ustencilles et les bestiaux pris des particuliers, même durant 13 jours dudit siège, et presque tous leurs grains tant auparavant que pour lors et du départ sans aucun remboursement. Et bien que, suivant les volontés de Vostre Altesse, ils aient deus dès lors estre deschargés de plus fournir n'y avancer et que le payement et subsistance en deust estre tiré d'ailleurs de lieux contribuables, néantmoins nonobstant les soings, tant de messieurs de la cour, du secrétaire et du procureur général que du sieur Du Bois, intendant à y donner ordre, voicy encor tout ce mois de mars qui continue sur la charge des pauvres supplians, contraincts de soustenir comme auparavant les avances en vivres et deniers aux officiers comme aux soldats desdits trois régiments des sieurs de Bérup, Verduisant et Ramcourt, et jusques aux officiers mesme qui ne sont présents és effectifs, comme ils ont toujours fait, qui ne leur peult moins estre qu'une somme de 25,000 francs et plus de surcharge, au manquement comme ils

estiment véritable que sont les contribuables de payer ce à quoy ils sont abuttés, ruinés d'ailleurs qu'ils sont la plupart tant des canons et de l'armée du marquis de la Ferté, que des courses continuelles des ennemis.

Et sy ces grandes foudres obligent, comme il est vray, les bourgeois, les uns après les autres, de quitter et abandonner et dont l'on en faict compte dessus de près de quatre vingt jusques aujourd'huy depuis ces derniers trois mois. Aussi, il semble que tout les soldats pour la plupart, que plusieurs officiers mesme sans vouloir compatir à la misère des supplians, ne laissent, contrairement à tout bon ordre, que ces messieurs s'efforcent de leur costé d'y apporter, d'exiger qui au-delà de ce qui est prescrit, qui à bastre et maltraiter leurs hostes et jusques aux personnes mesmes des Gouverneurs et qui à faire des vols nocturnes fréquents, qui à vouloir estre nourry à discrétion, qui à ne chercher que les occasions de faire abandonner par leurs hostes les logis pour les ruiner et détruire, et par ce moyen faire quelque pièce d'argent de la vente du bois, et dont y en a desjà plus de quatre vingts logeables, depuis le tèmps de ces trois mois seuls, et és lieux mesmes les plus apparans, de ruinés dans les seules enceintes de la ville, le tout sans que l'on en fasse punition et sans parler du faulbourg de Rualmesnil, à plus de cinquantes maisons brûlées sur l'approche du siège et celles qui restotent encor és autres faulbourgs et aux environs de la ville ruinées, et mesme les usines et papelleries de Grennewo, la grange des drappiers et du grand moulin, sans parler des pertes de leur peu de bestiaux et autres biens pris et pillés à la campagne, tellement qu'il est vray aujourd'huy que comme d'un costé le nombre des bourgeois se diminue, ny restant pas plus de 160, nombre peu fortable pour porter un si grand logement, moins d'y fournir, aussy il ne reste pas mesme maisons pour les mestre, qu'ils ne soient en la plupart jusques trois officiers ensemble dans un mesme logis, et en d'autres des dix à douze soldats, le tout à la charge d'un pauvre hoste.

Et outre tout cela au général de la Ville, il y a encore la ruïne de l'hospital, la rupture des ponts et moulins, les portes de la ville en très mauvais estat, outre le dommage aux murail-

les par le canon, et mesme jusqu'à leur église fort endommagée et à moitié découverte.

Il y a beaucoup d'austres survenus de diverses troupes de cavalerie et infanterie pendant ces mesmes temps en ladite ville et aux frais d'icelle, de mesme que quantité de prisonniers, officiers et soldats blessés et austres auxquels il a fallu que ceste pauvre ville donne subsistance, qui ne va pas moins à une autre somme de 7,000 francs.

Cependant comme la volonté de V. A. est de conserver singulièrement les supplians en leurs droicts et libertés qu'est principalement de ny avoir hant, ny ferme de magasin à sel, bureau d'entrée et issues foraines ou semblable comme (génant) le traficque (quoy que soit racourcy maintenant) le seul pivot qui fait subsister ladite ville, estante d'ailleurs située dans un terrain stérile et infructueux, néantmoins un nommé Henry Jollier, qui sous l'usurpation des François, se seroit introduit à tenir un magasin à sel en laditte ville, s'ingère encor présentement d'en continuer la mesme chose et la comme repris des mains de la cour, prétendant que V. A. le pourroit possible agréer cy après, qu'est une ruine à la bourgeoisie, estant par ce moyen à un nombre de personnes d'en gagner leur vie, et retranchant d'autant la hantise et le commerce de ladite ville, joint la cherté du sel qui en est plus grande, outre les mauvais usages, soit à se fournir, soit de l'avoir bien..... quand il faut passer par les mains d'une seule personne, lequel de fault en amène aussy nécessairement un autre en la disposition des corps ou autrement sur l'argent et la livraison ainsy que l'on en veoit que trop d'exemple. Qu'est le subject que les supplians osent aussy en faire leurs très humbles remontrances à V. A. à ce qu'il lui plaise en ordonner une révocation expresse et que le tout en soit remis en une pleine liberté, comme auparavant des guerres et dans la paix.

Et pour empescher enfin ces désordres et circonvolutions des foules et surcharges icy représentées des pauvres supplians contre les intentions de vostre dite Altesse, il lui plaise y donner tel ordre; que nonobstant la cession ou retard des contribuables ils ne soient obligés à avancer ny fournir subsistance ausdites

troupes ou autres qui pourroient estre logées en ladite ville soit pour les officiers ou soldats, ny tenus à rien plus que du couvert et logement, sans autres ustencilles que le lict et le feu seul de l'hoste, suivant sa portée sans obligation de leur tenir feu en chambre à part comme ils prétendent jusques aux moindres officiers.

Ensemble faire deffence de rien desmolir ny ruiner des maisons pour quelques prétextes et occasion que ce soit; ny molester ou aultrement maltraister, soit les gouverneurs de ladite ville ou particuliers et les réglant aussy à une garnison plus médiocre où les affaires de V. A. et du pays le permettraient.

Et afin d'indemniser aussy les supplians en quelque façon de leurs dictes foulles et intérêt immenses par eux soufferts, ordonner que les contributions des lieux contribuables à ces quatre régiments susdicts leur soient et demeurent acquises, et à eux libre de les percevoir et en disposer, pour le temps qu'ils ont ainsy avancé l'entretien et subsistance, jusques à la concurrence desdites sommes avant dites.

Et comme il a pleu à Vostre dite Altesse, par son noble décret du dernier décembre d'icelle année dernière, leur quitter les impost de la ville pour trois années, moyennant une redevance de 1,000 francs par chacune d'icelle avec ce qu'ils en pourroient devoir du passé, pendant quoy,..... que leur envoyé fust de retour ils auroient esté constraincts de payer ledit passé jusques à une somme de 2,000 francs. Ils oseroient aussy, par surcroist, la supplier de leur quitter mesmes lesdits 1,000 francs de redevance cy-après et d'estendre ces trois années à un plus long temps, ensemble leur faire telle autre quittance qui sera de son bon plaisir des autres redevances que ladite ville paye au domaine de sadite Altesse, pour, par ce moyen, restablir aucunement le traffique, rappeler les bourgeois et remettre la ville de tant de ruines, démolitions et intérêt si grands et qui ne se peuvent réparer que par une longue succession de temps.

Et par ce qu'au préjudice encor du noble décret avant dict de Vostre Altesse, du dernier décembre, portant révocation des brevets d'exemption qu'il auroit pleu à V. A. octroyer à aucun particulier, nonobstant quoy ils ne laissent de s'en adresser de

rechef à Vostre dict Altesse, comme récemment a faict le sieur Carillon, prévost audit Espinal, l'un des plus aysés. Ce sera aussy de son bon plaisir d'en réitérer une révocation bien expresse et particulière tant de celle ainsy octroyée audit Carillon qu'autres qui pourroit estre obtenu par d'autres cy-après, pour le soulagement de la pauvre bourgeoisie, notamment dans ces folles pressentes.

Et implorons tous, les supplians très humblement les grâces et bontés de V. dite A. et à ce qu'enfin ceste pauvre ville puisse dire tenir d'elle son salut à la postérité et savoir eux et les leurs, tant plus d'occasion de continuer à jamais leurs vœux et prières pour la santé et prospérité de Vostre ditte Altesse et de sa très illustre maison.

Autre requête adressée le 16 juin 1651 à M. de Saint-Martin ainsi conçue :

Monsieur,

La continuation de nos maux et les misères dans lesquelles nous nous trouvons tousjours davantage plongés, nonobstant les ordres que, par vostre faveur, avons obtenu de S. A. pour le soulagement de ceste ville, mettroient au désespoir le peu de bourgeois qui nous reste, si ce n'estoit une confiance particulière qu'ils ont à vostre bonté, que vous en adressant nos plaintes, par une charitable compassion, vous les porterez à S. A. pour mettre fin aux contraintes et violences que les soldats de ceste garnison usent à leur droit pour se faire continuer la paye ou donner la nourriture, ors qu'il ayt pleu à sadite Altesse nous en descharger entièrement par ordres réitérés qu'il a envoyé par deça, du bénéfice desquels nous n'avons aucunement jouys. Ceste bourgeoisie ayant esté toujours obligée depuis le 1<sup>er</sup> de janvier dernier, hors de 12 jours et le pain, de donner la solde ou la nourriture aux officiers et soldats qui se sont trouvés dans leurs logis, si ce n'est à quelques officiers principaux, lesquels portés de compassion à l'endroit de leurs hostes, n'ont rien exigé d'eux pendant le moy de mai dernier. De là je vous laisse à juger, Monsieur, en quel estat peut être présentement cette ville, et quelles commodités peuvent avoir 150 bourgeois



qui y restent après une charge pareille qu'ils ont seuls supportée, ce qui a obligé aussy le tier de nos bourgeois de se retirer dans la Bourgogne pour y mandier leur vie, après avoir exposé si peu qu'ils avoient pour l'entretien de leurs soldats, lesquels seront bientôt suivis du restant, s'il n'y est promptement remédié, leur estant du tout impossible de satisfaire d'avantage à telles charges.

Ainsy nous voulons espérer que vostre bonté que vous employerez vostre faveur à nous donner quelques relasches à nos maux, comme aussi à nous obtenir l'abolissement du magasin à sel, suivant que nous vous en avons cy devant escript par Saint-Jean, ceste bourgeoisie vous en aura une très grande obligation et nous particulièrement qui ont l'honneur d'estre....

Copie d'un mémoire envoyé à Son Altesse, à Bruxelles, par les sieurs Herman et Rouyer, ainsi conçu :

« Mémoire à représenter à S. A. delapart de ses très humbles, très fidels et très obéissants sujets, les bourgeois et habitans d'Epinal depuis leurs derniers envoyés vers sadicte Altesse.

Que Monsieur d'Agecourt, ayant passé en cette ville le 7 du présent mois de juillet 1651, tesmoignant que S. A. se dispose à mestre ladicte ville en neutralité, pour luy donner par ce moyen quelque repos et soulagement, et s'estant les gouverneurs d'icelle, donné l'honneur d'en rescrire à Sadicte Altesse, tant pour la remercier très humblement de ses soins et volontés dont il lui plaist favoriser ceste ville, que pour la supplier que la chose en réussisse au plustost, sy son bon plaisir en est tel, ils osent icy en réitérer le mesme et qu'il lui plaise non seulement y donner les dispositions, mais mesme en faire accomplir le tout, de sa bonté paternelle et souveraine, et au plus grand bien et soulagement de ladite ville. Que sy l'effect n'en revient point, afin l'estat de misère et de pauvreté auquel la ville est réduite, par la fourniture et avance qu'elle a esté contraincte de faire presque tousjours depuis un an, à la subsistance des troupes qui y ont esté en garnison, sous prétexte du retard des contribuables ou autrement, contre les ordres et intentions de sadicte Altesse, et sans aucun remboursement jusques icy, de

mandent et implorent qu'il y soit pourveu cy après en telle sorte que ladite ville ne tombe plus en ceste surcharge et inconvénient, à moins que de se voir bientost désertée s'il falloit encore continuer telles prétendues avances, ou la pluspart des bourgeois ont déjà quitté et quittent journellement, d'où il arrive que les maisons se ruinent et que la ville se rend en une vraie mesure, ne restant pas mesme, aujourd'huy, au nombre de 100 bourgeois qui n'aient quitter ou abandonner.

Et en effect quelle apparence qu'une ville de la sorte puisse subsister de soy non seulement pour le temps présent, ou il y a de surcroist le régiment de M. de Silly et la plupart de celui des Pilliers, qui y ont entrés avec la cavallerie de M. de la Porte, depuis le premier du présent mois de juillet, outre quatre compagnies de M. le marquis d'Haraucourt, depuis environ trois mois, mais non pas mesme avec ces trois régiments de Messieurs de Verduisant, marquis de Baudricourt et de Ramecourt qui y sont tout trois depuis le commencement de ceste année courante, ny autre pareille ou semblable charge, ny à la moitié ou au tiers moins.

Il y a en outre les grandes réfections et telles autres charges nécessaires de ladite ville, comme la rupture des ponts, des vannes, esglises, édifices publics et autres importantes, causées tant par le siège que les inondations des eaux et les désordres que les armées françaises fraient après soy.

Qu'ayant pleu à Sadicté Altesse, par son noble octroy du 18 avril dernier, ordonner en autres points, que ladite ville fust préférée en la ferme de magasin à sel, introduicts par les Français et continué à tenir jusques à présent par le nommé Henry Jollier, ou les très humbles remonstrances en faict, de la part de ladite ville, à Sadicté Altesse, portoient « qu'il lui pleust abolir entièrement ledict magasin, remettant les choses à l'ancienneté et comme elles estoient avant les guerres ».

Et comme estant tel magasin préjudiciable, à la liberté du traffique de ladite ville, qu'est le seul moyen sur lequel elle subsiste, pour estre d'ailleurs en un territoire stéril et infructueux. C'est le sujet, qu'elle ose de rechef supplier sadicté Altesse, d'en ordonner ladite abolition et extinction.

Que par les ordonnances de leurs Altesses, personne ne soit exempt de payer les impôts es bureaux des vins et denrées qu'ils vendent et débitent, par mesme les gens d'église et la noblesse, hors ce qui est de leur creu et concreu. Néanmoins y ayant plusieurs en ceste ville, qui en sont mesmes bourgeois les uns pour se dire vivandiers des troupes, qui soubz prétexte d'avoir charge en icelles, un fermier de S. A. ou tel autre prétendu privilège et exemption, lesquels ne laissent de tenir taverne et de vendre et traffiquer, refusant de payer lesdits bureaux et impôts, ruynant par ce moyen le commerce des autres bourgeois et habitants.

C'est aussy l'une des prières très humbles, de ladite ville, à ce qu'il plaise à Sadicte Altesse d'y interposer un ordre et mandement très exprès, et qu'ainsi elle puisse dire et porter à la postérité que dans l'extrémité de sa ruine, elle en doit son reestablishement à Sadite Altesse, comme elle en porte les marques de la fidélité qu'elle luy doit, priant Dieu à jamais pour la très illustre santé et prospérité de Sadite Altesse et de sa maison sérénissime.

Questant expédient, pour la liberté et exercice de la police, que les Gouverneurs de ladite ville ne soient inquiétés de logements et autrement, comme lesdits officiers et soldats s'ingèrent quelquefois de faire, ils supplient pour ce une deffense et sauvegarde expresse.

Qu'ayant ladite ville cy-devantourny dix-sept esleus au régiment de M. de Bérup qu'est à présent à M. le marquis de Baudricourt, comme il en a quelques uns qui ont quitté, surquoy les sieurs officiers prétendent de nouveau obliger la ville d'en par fournir le nombre, S. A. est aussy suppliée de libérer ladite ville de telle poursuite et prétention, ny de fournir cy-après autres esleus.

Et comme plusieurs officiers et soldats de l'armée, ou des garnisons voisines et qui ne tiennent lieu de garnison en ladite ville, y allant et venant, se sont donné logement et subsistance sur icelle, au grand intérêt des bourgeois, ils supplient pareillement un ordre et deffence pour ce sujet, à ce que la ville n'en soit plus cy-après inquiétée non plus que pour les mes-

sagers envoyés et autres frais qui ne sont du faict de ladite ville.

Requête des habitans d'Espinal adressée au duc de Lorraine dans laquelle ils exposent la situation de la ville, la misère des bourgeois qui abandonnent cette cité, etc., dont suit la copie :

Remonstre très humblement vos obéissans subjects, les maistres des mestiers et bourgeois de la ville d'Espinal disant que depuis xxix ans et plus que les guerres régnantes en Lorraine, ladite ville a esté tellement accablée de logemens de soldats, tailles ordinaires et extraordinaires et quartiers d'hiver, que plus de 2,000 bourgeois qu'il y avoit, ils ne sont au présent monté que d'environ 60, fort disetteux et lesquels s'absentent tous les jours, dans l'impossibilité de plus pouvoir satisfaire aux charges exhorbitantes qu'ils leur convient et dans l'appréhension qu'ils ont des quartiers cy après et réduicts en un point si misérable, qu'outre les charges excessives qu'il leur convient aux garnisons et troupes qui les dominant, on leur demande des contributions immenses à Danville, Belfort, Hombourg et Bitch, et au sujet desquelles les remonstrans sont continuellement pillé et faict prisonniers, et encor tout présentement il y a des bourgeois dudit Espinal prisonniers audit Bitch et quantités de bestiaux qu'ils avoient enlevés, et ceux dudit Belfort, prins et enlevés grande quantité de marchandises appartenant à des bourgeois dudit Espinal et lesquels sont de ceste cause réduicts à la besace. Et comme il est à propos de chercher les moyens pour quelquement faire respirer ladite ville et empescher le désastre entier d'icelle, de tascher à trouver quelque expédient qui puisse apporter quelque soulagement à ladite ville, selon l'estat déplorable auquel elle se rencontre présentement et sans avoir en considération le temps passé et qui aiant divers bourgeois qui ont depuis les guerres, charges et fermes de ladite ville, qui sont reliquataires de sommes de deniers sans les avoir encor restitués, joinct qu'il suffiroit d'avoir un homme choisi de la bourgeoisie, pour régir et administrer les deniers qui se lèvent sur ladite ville, affin de tousjours et la de tant plus soulager en levant les exemptions que les co-gouverneurs d'un bourcier

jouissent bien qu'ils soient d'ailleurs gagés pendant ses calamités, comme estant la ville la plus affligée du pays. Et à tout quoy n'estant prouven, sans doute ladite ville sera dans peu de temps déserte et de tout inhabitable.

Ce considéré, Monseigneur, il plaise à V. A. ordonner en premier lieu, que toute et une chacune personne qui sont débiteurs de ladite ville soit par reliquat de compte, ferme de ville, impôts et autrement, aurent à promptement satisfaire aux sommes qu'une chacune d'icelles peuvent debvoir et mesme par corps, attendu la nature et privilèges de tels deniers.

En second lieu, que tout et un chacun bourgeois, vefves et autres personnes dudit Espinal y tenant ménage, et résidant quel lieu se puisse estre, paieront traicts, tailles, contributions, ordinaires, extraordinaires et supporteront logements selon celles qui plaise à V. A. ordonner, et ce nonobstant toutes exemptions que cy-devant ils pourroient avoir obtenu.

Et en troisième lieu, qu'en mettant esgard au petit nombre de bourgeois qu'il y a au présent à l'hospital et lequel se diminue journellent. Il n'y aura plus cy-après pendant ses misères qu'une personne dudit lieu pour recevoir et distribuer les deniers qui se lèvent sur ladite ville, et qu'icelle y sera continuée, tant de si longuement qu'elle fera le deub de sa charge, et que ladite bourgeoisie le jugera expédient, sauf par après, dans une tranquillité plus favorable, de remettre le tout dans son ancienneté, et sans, au surplus, entendre déroger à pas un des droits anciens et privilèges de ladite ville.

Et ils prient Dieu pour la santé et la prospérité de Vostre Altesse.

Requête des habitans d'Epinal à S. A. tendant à ce que  
« son bon plaisir soit prouver et ordonner à ce que cy après,  
« autrement leur ruyne entière est apparente sçavoir :

Qu'il soit prohibé et deffendu à toutes personnes de ses troupes logées ausdits ville, faubourgs et villages circonvoisins de fourrager aux maisons, y prendre et piller le peu de meubles et vivres que les habitans y ont pour leur entretien et nourritures de leurs femmes et enfans.

Qu'ils s'abstiennent de prendre et enlever, le peu de bled, sarrazin, et autres grains qu'ils ont aux champs, ce que ja ils ont retiré en leurs maisons.

Qu'ils s'abstiennent aussy de tenir les chemins et entrées desdites villes et faubourgs pour destrocer comme ils font, les vivres et denrées qu'on y conduict et apportent.

Qu'ils n'ayent à destrocer, battre ny excéder les paysans et passans, ny empescher le labourage et commerce, ainsy qu'un chacun soit en assurance avec ses petits moyens, bestails, tant au logis qu'aux villages, chemins, labourage, trafficques et commerce.

Que le pain de munition soit continué aux soldats de la garnison ou bien que le bon plaisir de S. A. soit ordonner que les prévostés d'Arches, Bruyères et autres, contribuables à la subsistance de ladite garnison, augmenteront, ce à quoy le sieur lieutenant général au bailliage des Vosges les a cotisés de l'ordre de S. A. afin que les 8 gros donnés pour rations auxdits soldats puissent estre augmentés au soulagement des hostes des soldats de ladite garnison, veu la chertise des vivres, notamment du pain, estant impossible qu'ils puissent vivre d'huit gros, sans exiger és foulles sur leurs hostes.

Prohibé et deffendu aux bourgeois desdites villes et faubourgs de prendre les armes à ladite garnison, d'autant que s'il leur demeure loisible, ce seroit une surcharge pour les autres, touchant la garde bourgeoise à laquelle ils sont obligés, ou bien que sy le bon plaisir de S. A. soit de permettre à aucuns, qu'ordonner qu'ils ne seront logés par billets comme les autres soldats de ladite garnison, ains se contenteront des logis de leur résidence ordinaire.

Et comme plusieurs, tant cavaliers que piétons, se retirent à ladite ville, prétendant y avoir logements par billets et forcent de fournir, et conséquemment estre traictés par leurs hostes sans aucun payement, prétextant qu'ils sont blessés et incommodés au service de S. A. et autres tels qui croit estre propre à leur desseing. Sadicte Altesse est suppliée très humblement de descharger lesdites villes et faubourgs, comme aussy l'hospital, de tels logements, considéré la pauvreté du peuple et l'impossibilité qu'il y a d'y pouvoir parfournir.

Et pour ce que Monsieur Dische prétend obliger ladite ville à sa despence, lesdits remontrants supplient aussy sadicte Altesse, considéré que c'est chose aussy à eux impossible, par conséquent les en descharger et de telles autres despences qu'autres seigneurs et officiers de Sadite Altesse et prisonniers de guerre pourroient prétendre sur eux.

Supplie aussy très humblement considérer les frais et incommodités que les soldats et femmes des cavaliers français et encor prisonniers en ladite ville y portent dont, outre le pain, qui leur convient donner, y a apparence d'infection et de maladie préjudiciable au publicque. Et ce faisant y ordonner de tant mesme qu'une partie desdites femmes ont des enfants et qu'il est à craindre que la nécessité et la plus longue détention ne les portent à de grands inconvénients.

#### **Prise de Châtel par les Français. Epinal menacé.**

Cependant le maréchal de la Ferté ne peut accepter les échecs de ses armes, il a surtout la volonté bien arrêtée d'enlever aux Lorrains les places fortes que ceux-ci ont naguère reconquises. Il demande des renforts à la cour de France et, dès qu'il les a reçus, il vient mettre le siège devant Châtel-sur-Moselle (1651). Contre son attente, « cette place, la plus forte et la mieux munie de toutes », commandée par Beaufort, « homme d'une très haute réputation pour les sièges », oppose une résistance terrible aux Français et La Ferté va en être réduit à lever le camp, lorsqu'un événement, aussi heureux pour lui qu'inattendu, vient changer la face des choses. Le duc Charles « appréhendant, dit dom Calmet (1), la perte de tant de braves gens qui s'étaient enfermés dans la ville et se voyant dans l'impossibilité de les secourir, envoie, pour le bonheur des assiégeants, un de ses capitaines des gardes, nommé Agécourt, au maréchal de la Ferté, pour traicter avec lui de la reddition de Châtel ». D'autre part, et c'est là sans doute la

---

(1). Dom Calmet. Loc. Cit.

véritable raison de la détermination du duc, Beaufort reçoit l'ordre exprès de sortir de Châtel pour être employé « à des affaires plus importantes ». Et Châtel capitule. Epinal ne fera aucune défense et le maréchal obtient successivement la reddition de toutes les places que Lignéville avait reprises. « Si bien, dit encore Dom Calmet, que cette expédition du comte de Lignéville, n'aboutit qu'à ruiner de plus en plus ce malheureux pays, par les contributions excessives dont il fut chargé pour la subsistance des troupes du Duc, pendant qu'elles demeurèrent en garnison dans les places conquises, et encore pour l'entretien de celles du roy commandées par le maréchal de la Ferté, dont l'autorité devenait tous les jours plus formidable, ce qui augmente tellement ses violences, qu'il n'était presque plus possible de demeurer dans le pays, sans s'exposer à perdre la liberté ou la vie » (1). C'est le comble de la disgrâce pour un malheureux Etat qui depuis si longtemps avait éprouvé la bienfaisance de ses ducs.

#### Neutralité d'Epinal.

Charles IV, en présence de tant de calamités, se décide à accorder la neutralité que sollicitent Epinal et Chaté (Châtel), Tandis qu'on négocie directement avec le duc, on presse le baron d'Hagécourt (ou d'Agécourt) d'intervenir auprès du Maréchal pour que cette neutralité soit acceptée et confirmée du côté Français. On lui donne, comme guide, le jardinier de M. de Darnieulles, pour qu'il aille à Mirecourt et à Toul trouver M. de la Ferté; à son retour, on lui présente deux simaires de vin. Claude Noirdemenge de son côté va à Bruxelles, en compagnie d'un député de Châtel, pour implorer le duc.

En attendant, Epinal a toujours sa garnison lorraine qui demeure sur la défensive; on se renseigne sur la marche de l'armée française, on va reconnaître si l'on a bien coupé tous

---

(1). Dom Calmet. Loc. Cit.



les grains aux environs de la ville, car on les emploie à fabriquer du pain de munition ; bref, on se tient sur ses gardes.

Depuis que les Français se sont rapprochés et qu'ils assiègent Châtel, on est resté en communication avec cette ville.

Un jour, c'est M. de Beaufort, son gouverneur, qui envoie à Epinal vingt soldats « pour donner quelques avis à M. de Bérup » . Puis c'est M. de Bérup qui, à son tour, fait porter à Châtel trois livres de tabac, ou, encore, trois pots et une pinte de vin blanc : l'ordre est exécuté, au mépris du danger. Il passe sans cesse, à Epinal, des partis d'Irlandais qui désertent « l'armée de France » pour s'enrôler dans les troupes de S. A.

On les loge et on les nourrit au passage. On entretient de même des blessés du siège de Châtel, on les soigne à l'hôpital Saint-Lazare ; l'un d'eux reçoit une paire de souliers ; Jean Maubert, dit la Lancette, les « panse et médicamente » aux frais de la ville qui lui paie 46 francs. Enfin on enferme les prisonniers à la maison de ville.

C'est alors qu'arrive la nouvelle que S. A. a entendu les prières de ses deux villes et qu'il leur octroie la Neutralité bienfaisante.

On redouble d'instances et de cadeaux auprès de M. d'Hagécourt, pour qu'il insiste d'autant plus lui-même auprès du Maréchal, la neutralité n'étant efficace qu'à la condition d'être reconnue et observée par les deux belligérants. En plusieurs fois, le baron d'Agécourt reçoit 400 francs « pour subvenir aux frais nécessaires à sa poursuite ». Pour plus de certitude, on rédige, sur des feuilles de papier doré, une supplique à M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans afin qu'elle s'entremette en faveur des Spinaliens et fléchisse S. M. le roi de France. Toutes ces demandes ne peuvent demeurer stériles. Le Roi consent à tenir pour neutres les villes d'Epinal et de Châtel.

Aussitôt, c'est un branle-bas de toutes les troupes lorraines stationnées à Epinal et dans les environs. Maurice Legand, de Darnieulles, va la nuit à Girmont par ordre des colonels

(lorrains) « pour faire retirer les partys (détachements) qui étaient aux champs après la Neutralité faicte ». Pour remercier M. d'Hagécourt, qui est toujours en correspondance avec M. de la Ferté et « en récompense », on lui donne trois ris-tallers et 3/4 d'écu, en attendant mieux.

Ce n'est pas la seule occasion qu'ont les Spinaliens de grever leurs finances. On verse 92 francs aux colonels lorrains « pour « les charettes et chevaux qu'ils prétendaient avoir de la ville « d'Espinal pour conduire leurs bagages, suivant l'accord de « la Neutralité, sur ce qu'il ne s'en pouvait pour lors rencontrer en ladite ville ni ailleurs nonobstant toute recherche « que l'on aye pu faire », Aux colonels des mêmes régiments lorrains, composant la garnison d'Espinal, il faut encore fournir 33 resaux d'avoine pour 276 francs, un muid de vin de 189 francs, « pour les obliger à tenir bon ordre dans la ville. » M. de Bérup quitte la ville et à son départ il reçoit une feuille de vin. Les régiments sortent d'Espinal à sa suite et Papon de Thaon, leur sert de guide jusqu'à Sercœur.

Au préalable, on a pris le soin de dresser l'inventaire des armes et munitions qui sont au château, en présence du sieur Franchebotte, « commandant en iceluy ». Il est rédigé par Dominique Bernard, qui reçoit 4 fr. pour sa peine. En voici le résumé :

« 150 mousquets, une paire de canons de 10 livres de balles, une autre de 5 livres, une de fer de 5 livres, deux fauconneaux de deux livres, descendus devant le logis de M. de Bérup, un autre de trois quarts, un autre sans affut, deux mortiers à jeter pierres, cinq tonneaux et huit barils de poudre à canon, pesant 1,410 livres, dix autres barils de poudre de mousquets, pesant 848 livres, un autre tonneau de la même poudre pesant 100 livres, 994 livres de plomb non façonné, 104 boulets de 10 livres de balle, 189 de cinq livres et 75 d'une livres, 49 grenades et 13 saulcisses à faire feu. »

Donc les Lorrains ont complètement évacué la place, qui n'a

plus besoin de garnison, quand le maréchal de la Ferté Senne-terre arrive à Epinal. C'est dire que la ville ne songe pas à se défendre. Au contraire, reçoit-elle amicalement le maréchal à qui elle présente, pour sa bienvenue, six simaires de vin à 26 gros le pot, deux jeunes coqs d'Inde à 2 francs l'un, du pain pour lui et les soldats de son escorte, pour ceux-ci enfin une pinte de bière et du fromage.

On achète même 3 verres pour porter au logis du prévôt pendant qu'il loge le maréchal : sa vaisselle est donc bien modeste !

On dépense enfin 208 francs pour deux pièces de toile dont on fait cadeau à la Ferté. Il est bientôt rejoint par M. de Saint-Arnould (agent lorrain), qui a une escorte de 45 soldats. On donne à ces derniers 60 livres de viande et 22 pots de vin, à M. de Saint-Arnould, 6 écus sols « pour le mouvoir à assister la ville à Nancy dans ses affaires ». Cependant les Membres de la Cour Souveraine viennent, escortés par un garde, conclure solennellement la neutralité avec les représentants du Roy.

Les frais en sont fixés à 1500 francs : Nicolas Haussetête et d'autres vont dans les villages du bailliage « porter des billets » indiquant la part desdits frais incombant à « chaque communauté ».

Cela n'empêche que le Maréchal de la Ferté ordonne que seront démolis les fortifications nouvelles, les palissades et les forts de la ville, et on y travaille avec ardeur ! Ici on détruit les fortifications et « terrasses en bois » établies sur le canal du moulin du Tripot ; là, on supprime la terrasse installée devant la porte d'Arches. Le Maréchal impose à la ville, d'autre part, une contribution de 8,000 francs barrois, et les collecteurs se mettent aussitôt en mouvement pour les recueillir.

On est pourtant en pleine neutralité ; un ordre en date du 10 septembre 1651, émanant de M. le marquis de la Ferté, maréchal de France, gouverneur et lieutenant général de S. M. dans ses provinces et armées de Lorraine et Barrois, ville et citadelle de Nancy, prouve qu'il veille à sa stricte observance.

Cet ordre est ainsi conçu :

Sa Majesté ayant à la supplication très humble de S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans accordé à la ville et bailliage d'Epinal la neutralité et nous estant convenus avec les Députés de S. A. de Lorraine que les troupes qui y tenoient en garnison en sortiroient dès le 9 du présent mois et les fortifications seroient razées, nous nous serions transporté cejour-d'hui en ladite ville ou nous aurions trouvé d'abord les sieurs Richard, président, Malancourt, conseiller, et Humbert, procureur général, tous de Sadicte Altesse, lesquels ne seroient point partis avec les troupes, ce qui est contrevenir directement au traité qui a esté fait, ni en ayant aucune mention de leur séjour. C'est pourquoi nous aurions donné passeport auxdits sieurs Richard, Malancourt et Humbert, pour suivre ladite garnison à Luxembourg et deffendons très expressément aux quatre Gouverneurs, bourgeois et habitans de ladite ville, de ne recevoir ni loger en laditte ville aucuns ennemis de S. M. de quelle qualité et condition qu'ils soient et ce à peine d'estre descheus de la grâce qu'il a pleu à S. M. de leur accorder et d'estre traicter comme ennemis puisque de ce rien n'a esté réservé dans ledit traicté, et affin que personne n'en ignore la présente sera leue publiée et affichée par les lieux accoustumés de laditte ville.

Fait à Epinal, le 10 septembre 1651,

Signé : DE LA FERTÉ Senecter, avec son cachet.

Et plus bas :

Par Monseigneur : GRACHET.

Les Spinaliens s'empressent d'obtempérer à l'injonction, mais c'est à charge de revanche.

Elle ne se fait pas attendre... La ville ne doit avoir comme garnison que la compagnie commandée par le bailli, M de la Plante, et logée au château. Or, il est resté à Epinal quelques soldats qui ont fait partie de la suite des chefs français et oc-

cupent la ville en qualité de garnisaires ; on invoque la Neutralité pour s'en affranchir.

A cet effet, Claude Noir Demenge va à Châtel « vers M. de « Saint Colombe pour le prier de ne pas prendre en mauvaise « part si l'on fait commandement aux français qui ont été cy- « devant soldats de ceste garnison de sortir promptement de « ceste ville ».

Les Spinaliens sont relativement heureux sous le nouveau régime.

Le Conseil a, dès les premiers jours, député Dominique Financel et lui a donné 92 francs pour aller à Bruxelles « rendre « nos très humbles devoirs et soumissions à S. A. et le re- « mercier de la Neutralité qu'il a plu à sa bonté de nous accor- « der ». Quelque temps après, on va consulter les officiers du bailliage, pour savoir si on ne fera pas une nouvelle démarche de reconnaissance auprès de S. A. le Duc et de Madame la duchesse d'Orléans, démarche réitérée pour l'un comme pour l'autre car, dans l'intervalle, la duchesse est venue à Epinal où elle a logé chez un Gouverneur et reçu les hommages de la ville.

Enfin, au baron d'Agécourt, qui a été le négociateur dévoué de la Neutralité, on alloue « par reconnaissance et remerciement une somme de 1,500 francs ». C'est bien gros pour la ville, qui trouve malaisément à acquitter les 8,000 francs auxquels le maréchal l'a « abutée », qui a un arriéré dont on ne lui fait pas grâce, pour lequel, au contraire, les Spinaliens sont menacés d'être courus par M. de Saint-Arnould. Elle les obtient cependant, mais péniblement et en plusieurs emprunts. Au demeurant, on a toujours recours aux cadeaux quand on veut obtenir quelques faveurs, et quand on ne donne pas des citrons ou autres victuailles à M. de la Ferté, c'est à M. l'Intendant que l'on offre du pâté de truites. Un parti de Suédois passe dans les environs ; on traite à grands frais son chef M. de Fourneaux, etc.

En vérité, la Neutralité n'est pas encore le rêve ; il se produit d'abord des conflits intestins. Le bailli donne l'ordre aux bourgeois de monter la garde, et il en est qui s'y refusent. On établit un rôle de ceux-ci et de ceux qui se conforment à l'ordre du Gouverneur. Les premiers sont : Didier Richard, Matthieu Poinant, Didier Viard, Nicolas Monnoye, Andreu-Claude-Andreu, Jean Voiriot, Claudon Macoustel, Vincent Girardet, Jean Demenge ; les seconds : Nicolas Rollin, Nicolas Jacoppin, Demenge Miclot, Jacques Lhuillier et Guillaume Viard.

D'autre part, des partis nombreux de gens de guerre rôdent dans le voisinage, se livrant au pillage et au vol, menaçant la sécurité des particuliers. Les Spinaliens se plaignent ; au nom de S. M., M. de Corniboult, leur adresse la proclamation suivante qui fait droit à leur requête :

« Comme ainsy soit que de la part des subjects de S. A. le duc de Lorraine, se font diverses plaintes contre les gens de guerre de ceste province, sans que le plus souvent se puissent appréhender les auteurs des désordres ausquels l'on voudroit très volontiers remédier pour le soulagement du pauvre peuple, nous déclarons que l'intention du roi et des supérieurs estante de protéger lesdits subjects, comme appartenant à un prince allié et confédéré, il seroit loisible aux susdits subjects de prendre les armes et de soy deffendre contre tous attemplants aucun acte contre leur neutralité, soit par exaction d'argent ou de vivre, sinon en payant, vols pilleries ou rançonnement de leurs bestiaux et généralement par tous actes ressentant l'hostilité affin de soy saisir les délinquants aiant, ou point aiant passeport des supérieurs, ou bien soy deffendre contre leurs violances, par toutes les voyes qu'ils trouveront convenir. Et qu'ayant saisis et se rendu maîtres desdits contrevenans aux intentions de S. M. et des supérieurs, les remettre entre les mains de ceste justice militaire, pour en tirer tel chastoy que leurs crimes auront mérité. Et affin que chacun soit assuré de ceste volonté de S. M. se pourront despêcher

plusieurs copies de ceste pour estre envoyées ès districts et offices de la Lorraine.

Fait à Luxembourg, le 8 août 1652.

Signé : G. DE CORNIBOULT.

Tel est en définitive l'état de choses qui va pour Epinal se prolonger jusqu'en 1653.

**Le duc est menaçant. Les Français se préparent à la guerre et mettent Epinal en état de défense.**

Or en 1653, par ordre de la Ferté et sous la direction du Bailli, M. de la Plante, les Spinaliens activent la démolition des fortifications de la ville, et renforcent au contraire le Château, qui est mis en état de défense et largement approvisionné de munitions, voire de nourriture. Il est clair que tout cela ne se fait pas sans de gros frais ; on y dépense environ 6,000 fr.

Voici deux documents qui sont doublement intéressants parce qu'ils déterminent l'importance de la dépense supportée par Epinal, parce que d'autre part ils en fournissent le détail instructif et caractéristique.

« Etat des frais supportés par la ville d'Espinal pour la démolition des fortifications de cette ville et autres dépenses faites par ordre de M. de la Plante, gouverneur du château et de la ville, à partir du 20 avril 1653 :

508 francs à vingt soldats de la garnison qui ont travaillé pendant vingt-trois jours aux dites démolitions par ordre du maréchal de la Ferté.

5 francs à Demenge Graivel pour douze cuves portées au chasteau.

90 francs à Jacquemin Berlig et son fils maçon qui ont travaillé aux dites démolitions.

165 francs pour onze reseaux de blé, pour mettre dans le magasin du chasteau.

12 francs pour la conduite de six voitures de bois au chasteau.

112 francs pour vingt-cinq muids de chaux portés audit chasteau.

5 francs pour une chaîne de vingt-deux pieds mise au pont-levis.

7 francs 7 g. pour montage de deux fauconneaux audit chasteau.

59 francs 6 g. pour conduite de cent dix-neuf voitures de sable audit chasteau.

12 francs pour réparer les fenêtres de cette forteresse.

138 francs pour deux cent trente-huit planches, dix cuveaux et quatre tonneaux fournis dans ladite forteresse.

74 francs pour la confection d'un pont-levis.

27 francs pour deux cent soixante brochets employés à attacher les palissades.

40 francs pour réparation à la couverture du corps de logis du chasteau.

84 francs pour quarante-deux voitures de grosses pièces de bois pour y faire une galerie.

20 francs pour quarante tonneaux destinés à mettre de l'eau en réserve audit chasteau.

44 francs pour quatre-vingt huit voitures d'eau, pour remplir lesdits tonneaux et brasser de la chaux par Claude Belot et autres.

63 francs à trois maçons qui ont travaillé pendant 14 jours audit chasteau.

210 francs à trois charpentiers qui y ont travaillé pendant 85 jours.

54 francs à Claude et Jean Etienne, charpentiers, qui ont fait des landrures sur les murailles de cette forteresse et des lits pour des soldats.

224 francs pour quatre pièces de vin, 100 francs pour cent livres de lard, 41 francs pour cinquante livres de chandelles,



20 francs pour huit pots d'huile et 10 francs pour un baril de vinaigre, portés dans le magasin du château, par ordre de M. de la Plante.

Toutes les dépenses s'élèvent à 2,228 francs 6g., non compris les fournitures de bois et de chandelles des corps de garde de la ville et du château, et la dépense au compte des habitants du bailliage pour le paiement des dix hommes employés aux fortifications du château d'Epinal. »

Fait à Epinal, le 10 août 1653.

Autre état de frais faits pour la démolition des fortifications et autres dépenses à partir du 20 avril, ordonnées par le même de la Plante :

200 francs à M. de Rozières, capitaine-commandant pour deux bœufs gras pris par force, pour la provision du château.

6 francs pour deux lanternes pour la garde dudit château.

2 francs pour un tonneau à mettre le sel.

90 francs aux maçons employés à la démolition de la porte d'Ambrail.

3 francs pour le ferrage de deux seaux pour le puits du château.

50 francs versés à M. de la Plante pour ses soldats qui ont travaillé à la démolition des fortifications d'Epinal, par ordre du maréchal de la Ferté.

105 francs pour neuf résaux de blé, placés au magasin du château, 38 francs 8 gros pour 44 livres de lard, 20 francs pour huit pots d'huile, 24 francs pour 2 résaux de blé, 12 francs pour une chaudière, 33 francs pour cinquante livres de chandelles, 15 francs pour soufre, poix, résine, noire et blanche, 272 francs pour six muids de vin, 200 francs pour vingt résaux de blé, 56 francs pour deux voilles de planches, et 150 francs pour trois cents prises chez les particuliers, etc... Toutes ces fournitures sont faites pour le magasin du château.

Le total des dépenses est de 3,545 fr. 4 g. non compris les corvées et fournitures de quarante voitures de bois, etc...

Ces agissements, ces préparatifs ont évidemment un but et Charles IV, qui intrigue plus que jamais à la Cour, tantôt avec le Prince de Condé, tantôt contre lui, allant de Bruxelles à Paris et de Paris à Bruxelles, ou bien faisant faire à son armée hésitante les marches et contre-marches les plus imprévues, Charles IV, disons-nous, le connaît mieux que personne. Il écrit aussitôt aux Spinaliens pour les avertir du danger qui les menace :

« Très chers et bien aimés.

« N'ayant rien de plus sensible que la conservation de votre repos public, lequel nous avons accordé et procuré de la France avec tant de soins et de bontés, nous ne pouvons passer sous silence l'avis qui nous a été donné du dessein que les ennemis ont formé de l'interrompre, et de jeter de leurs troupes dans les villes, s'ils peuvent, ou s'ils n'en sont empêchés en vous mettant sur vos gardes et prenant une généreuse résolution de vous bien défendre et rappeler ce cœur par lequel vous avés autrefois en fait pareil, signalé votre affection et constante fidélité au bien de notre service et à la réputation de nos armes. Vous assurant que nous avons délibéré de vous donner secours si vous estes attaqué, et d'apporter toutes les précautions imaginables et nécessaires pour maintenir votre neutralité, et sur ce nous prions le Créateur de vous augmenter ses grâces.

« Donné à Bruxelles le 1<sup>er</sup> février 1653.

« Enfin faistes votre possible pour vous maintenir en repos, c'est ce que je vous sauhaite, mais si l'on vous y trouble par force souvenez-vous de ne rien faire qu'il vous puisse ruiner pour jamais, si vous avez besoin de secours, je seray près de vous pour vous assister.

« Signé : CH. DE LORRAINE.

« Et plus bas : « J. RAULIN. »

Mais le moyen pour les Spinaliens de suivre le conseil de

leur Duc ? Où prendre la force et les ressources nécessaires pour faire pièce à la volonté royale ?

Charles IV promet son appui ; sera-t-il lui même en mesure de le fournir efficace à ce pays épuisé ?

La vérité, c'est qu'il est la cause unique de ce qui arrive et de ce revirement dans les dispositions de la cour de France.

Après avoir bien flotté et tergiversé, il a fini par s'entendre vers la fin de 1652 avec les Espagnols et le Prince de Condé, et par prendre la campagne. Tandis que Condé enlève Rethel d'assaut et met le siège devant Saint-Menehould, Charles IV se dirige vers la Lorraine, menaçant Toul et Pont-à-Mousson.

Voilà pourquoi la France use de représailles, pourquoi elle assure ses positions contre les entreprises de ses adversaires ; elle ne met aucun scrupule à sacrifier le repos de quelques villes comme Epinal, Châtel, à la bonne organisation de sa défense et au succès de ses armes.

**La Neutralité d'Epinal est révoquée par le Roi de France.  
Serment de fidélité des Spinaliens au Roi.**

Mais S. A. ne pousse pas plus loin ; de graves dissentiments avec Condé le rappellent à Bruxelles.

Le mal est fait ; les Français ont mis en état la forteresse d'Epinal et pour en user à leur guise, ils retirent à la ville le bénéfice de sa Neutralité.

Le 18 juin 1653 arrive à Epinal un ordre de M. le Jay, Intendant de Lorraine, invitant les officiers, maire et gens du Conseil à aller à Nancy, prêter et renouveler entre ses mains, le serment de fidélité qu'ils doivent au Roi, leur souverain.

Cet ordre est ainsi conçu :

« Ayant plu au Roi de révoquer les neutralités qu'il avait cy devant accordées aux villes de Remiremont, Arches, Epinal et Neufchâteau, et de les rendre contribuables pour leur part de la subsistance des gens de guerre et autres charges et despesces qui s'imposent, lèvent sur les subjects de S. M. en la

province de Lorraine, tout ainsy qu'ils estoient auparavant lesdites neutralités et qu'il est nécessaire, pour maintenir les peuples dans l'obéissance et fidélité qu'ils doivent au Roy de renouveler leurs serments.

« Nous avons ordonné et ordonnons aux principaulx, officiers, maire et gens du Conseil de la ville d'Espinal de venir incessamment prêter et renouveler en nos mains le serment de fidélité qu'ils doivent au Roy, leur souverain, à peine de désobéissance.

« Faict à Nancy, le 18<sup>e</sup> jour de juing 1653,

« Signé : LE JAY.

« Et plus bas pour Mgr : GARSON ».

La cérémonie a lieu le huistième de juillet et l'acte en est dûment dressé pour être déposé au greffe de l'Intendance.

« Je soussigné secrétaire de Monseigneur Le Jay, chevalier baron de Tilly, intendant de la justice, police et finances en Lorraine, etc., certifie à tous qu'il appartiendra que ce jour-d'huy, huictiesme juillet 1653, messieurs Claude Noirdemenge, dit Rouyer, bourcier, l'un des quatre gouverneurs de la ville d'Espinal, Aymé Sachot, ancien boursier et Claude Canot, conseiller de ladicté ville, députés par icelle à l'effect cy-après lesquels tant en leurs noms que du corps et communauté de ladicté ville et pour les habitans dépendans du bailliage dudict lieu ont presté et renouvelé le serment de fidélité au Roy és mains de mon dit Seigneur l'Intendant et promis esdicts noms de ce maintenir et faire maintenir par les bourgeois de ladicté ville et les peuples deppendans du bailliage, dans l'obéissance qu'ils doibvent à sa Majesté et de donner advis à mon dit Seigneur l'Intendant de ce qu'ils sçauront ou apprendrons estre fait ou dit contre le mesme service ; à peyne d'estre déclarés criminels de lèze-majesté, et comme tels d'estres punis selon la rigueur des ordonnances, et pour plus grande preuve de leur fidélité ont fait les submissions en tel cas requis et accoustumés, ainsy que de ce appert par l'acte de leur prestation de serment deulx

signé et datté de cedit jour demeuré au greffe de l'Intendance pour y avoir recours, toutes-fois et quantes que besoing sera.

« Faict à Nancy ledit huictièsme juillet mil six cent cinquante trois.

« Signé : GARSON. »

Dans le même temps, les calamités fondent de toutes parts sur la ville malheureuse que personne n'épargne et des exigences impitoyables et barbares la plongent de nouveau dans la misère toujours plus complète.

On signale à l'Intendant l'exode quotidien des bourgeois les plus aisés de la ville, qui se réfugient en Allemagne ou dans le comté de Bourgogne, pour ne point payer leur part dans les arriérés énormes qui obèrent déjà les finances, non plus que dans la « foule » des impôts qui s'accroît sans relâche.

On demande à « Monseigneur » l'autorisation de ne les laisser partir que leur portion de dettes anciennes acquittées et sérieusement gagés pour un avenir à déterminer. M. le Jay ordonne que ces gens qui sortent de la ville, verseront les contributions extraordinaires de l'année, et les contributions ordinaires de 5 années futures, chacun étant d'ailleurs « cottisé » selon ses facultés et moyens.

On revient à la charge, car la ville se trouve réduite à une population de 70 habitants : c'est la pire détresse.

On écrit à M. le Jay :

« Monseigneur.

« Supplient très humblement les habitants de la ville d'Espinal disant, qu'encor qu'il semble être leurs maux et leurs « foulles sans remède, ce qui les oblige journellement les uns « et les autres, de quitter laditte ville en sorte qu'aujourd'huy « elle ne représente que l'image d'un lieu désert, néantmoins « ceux qui restent encor les supplians qui ne passent pas le « nombre de soixante-dix, osent, dans l'espérance trouver quel- « que soulagement, adresser à mondit seigneur leurs très hum-

« bles remontrances... La misère de ceste ville étant telle que les  
« pauvres supplians se voyant hors de tout espoir de pouvoir  
« subsister s'il ne leur est bénévolement pourvu, n'y a moins  
« que d'estre contraincts à un abandonnement général. »

M. le Jay répond bien par un léger adoucissement à la situation première, mais qui l'eût crû ? C'est de la cour de Lorraine qu'en retour va fondre sur Epinal un redoublement de mesures rigoureuses et violentes. Le Duc n'a pas, comme il le dit lui-même, abdiqué sa « pleine puissance et autorité souveraine », et il en fait usage ; il enjoint à ses sujets, qui se plaignent d'être maltraités par des bandes pillardes, de se défendre par toutes les voies.

De par Son Altesse,

« Sur ce qui a esté représenté à Saditte Altesse, que ses sujets sous l'abandonnement et pillages de toutes sortes de parties autres que de ces troupes et garnisons qui les persécutent à toute outrance et avec tous actes d'hostilité, non seulement leur presse de s'armer contre eulx, mais de plaine puissance et auctorité souveraine, leur ordonne, commande et enjoint très expressément de deffendre leurs personnes, leurs biens, par toutes voyes qui leur seront possibles, particulièrement contre les partys de Danviller et de Belfort. Ordonnant à cest effect à tous Gouverneurs et commandant de ses places et garnisons, colonels et capitaines, et autres officiers de ses troupes, sur ce requis de leur prester pour leur juste deffence, main forte et assistance, selon l'étendue de leur pouvoir, car tel est son intention bien expresse et volonté.

« Donné à Bruxelles, le 13<sup>e</sup> jour d'aoust 1653.

« Signé : CH. DE LORRAINE ».

C'est facile à dire, mais encore une fois, le moyen ? Un autre jour c'est M. de Malaincourt, conseiller d'Etat de S. A. en sa Cour Souveraine de Lorraine et Barrois et Intendant à Bitche, qui autorise le capitaine de Montauban à se payer de son quar

tier d'hiver sur la ville d'Epinal et à procéder, s'il est nécessaire, par la voie de l'exécution militaire et de l'abandonnement, c'est-à-dire par la course et la saisie des meubles, bestiaux, etc... L'événement ne se fait pas attendre « Le parti de Bitche » surprend le troupeau appartenant au sieur Guérin et lui enlève trois paires de bœufs, trois vaches et deux génisses. C'est encor la ville qui devra ultérieurement en représenter la valeur.

Voici la copie de la permission d'exécution militaire, délivrée à cette occasion contre les bourgeois d'Epinal :

« Plaise à M. de Malaincourt, conseiller d'Etat de son Altesse, en sa cour souveraine de Lorraine et Barrois et intendant à Bitche.

« A la requise du sieur de Montauban, colonel, vouloir permettre l'exécution militaire, par abandonnement, contre les lieux cy après déclarés qui sont assignés à sa compagnie, pour le quartier d'avril, may, juin, juillet, aoust et septembre.

« La Ville d'Epinal,

« Veu le placet, avec les assignaux donné au sieur capitaine de Montauban, fils du sieur de Montauban, collonel, de faire courir, au nom dudit sieur de Montauban son fils et de sa compagnie, les habitans de la ville d'Espinal, et les contraindre, pour toute voye militaire et de guerre, au payement des sommes pour lesquelles ils luy sont assignés, à charge d'estre, les personnes et bestiaux ou autres biens meubles qu'ils pourront prendre sur eulx, amenés en ce lieu de Bitche et les frais de la course par nous taxés.

« Faict à Bitche, le 23 août 1653,

« Signé : H. DE RONCOURT MALAINCOURT. »

Une longue requête présentée à Charles IV, n'arrive pas à l'attendrir grandement. En tous cas, ses officiers ne se font pas plus indulgents : Demenge Mathieu, dit la Brizée, établi châtelain par S. A. au château d'Epinal, n'a pas reçu le payement

de tout ce qui lui est dû. Il obtient l'autorisation du même Malaincourt, de faire incarcérer les bourgeois d'Epinal, et, de fait, Nicolas Lhuillier de Saint-Michel, Jean Lhuillier et Anthoine Gérardin, bourgeois d'Epinal, sont arrêtés.

Que l'on ajoute à tout cela les dépenses et les charges imprévues de la ville, et l'on comprendra que la situation ne soit plus tenable pour les rares habitants, qui ont eu le courage d'y demeurer. Elle contribue pour une somme importante à la démolition des fortifications de la ville Neuve de Nancy, elle perd 2,407 francs sur la ferme du domaine qu'elle gère pour le compte de Claude Redoubté de Charmes. Elle dépense 5,500 francs à réparer la vanne et l'écusson, 1,500 francs à consolider la tour de Montbéliard, située derrière la maison du prévôt et dont la base « est minée par les eaux » ; 700 francs pour le pont au-dessous de Saint-Antoine ; 1,000 francs pour la toiture de l'église ; 600 francs à la maison de ville ; 3,000 francs pour remettre en état la halle qui tombe en ruine ; 1,500 francs pour reconstruire les boucheries et boulangeries près ladite halle....

Les doléances, les requêtes, les supplications ne tarissent plus. On expose à M. de la Ferté que la ville a fait de grosses dépenses pour les fortifications et approvisionnements du château et on lui demande l'octroi du domaine gratuit pour plusieurs années, ou de tel autre mode de remboursement qui lui paraîtra le meilleur.

Le maréchal répond que ces dépenses seront examinées et arrêtées par les sieurs auditeurs de la Chambre des comptes de Lorraine et qu'il avisera ensuite à indemniser la ville dans la mesure et de la manière qu'il conviendra. Une autre fois, les habitants de la ville d'Epinal le « supplient très humblement « disant » que, par suite des guerres régnantes, « ils ont été « contraints », en corps de communauté et en leur particulier, « de faire divers emprunts, en telle sorte que ladite ville est « aujourd'hui obérée à plus de 300,000 francs. »



Ils prient en conséquence son Excellence de leur accorder « un terme et répit » de trois ans, durant lequel il sera fait défense à aucuns créanciers de les poursuivre, à aucuns juges ou officiers de décerner commission ou de rien entreprendre contre eux. M. de la Ferté accorde ce « respit » pour un an.

#### **Occupation française. Charges écrasantes de la Ville.**

Mais le régime de l'occupation française, qui dure toujours, reste accompagné des mêmes charges, logements militaires, contributions, sans compter les impositions lorraines.

On a fort à faire d'obtenir, des lieux contribuables, le versement de leur quote-part. Les habitants d'Arches sont particulièrement récalcitrants, au point que les Gouverneurs font mettre aux arrêts Henry Poirson leur envoyé, ce qui donne lieu à un procès. On se montre plus rigoureux que jamais pour empêcher les Spinaliens de rien emporter hors de la ville, voire d'en sortir eux-mêmes ; les portiers apportent une certaine brutalité à exécuter leur consigne. Témoin une requête présentée aux Gouverneurs par Jean Duc, l'un d'eux :

« Dimanche dernier, revenant des vêpres des capucins, il « s'arresta aucunement à la porte en attendant l'heure de la « congrégation ; pendant lequel temps y arriva la femme de « Laurent Donel, portant icelle son enfant à son col et suyvie « d'une petite fille portant un petit paquet de drappelets enve- « loppé dans quelques linges. Icelle arrêtée à l'instant par M. « Paul Serre, portier, leur dysant qu'il fallait un billet « pour « sortir ledit paquet ou bien qu'elle ne sortirait point du tout ». « Le dit Duc voyant que l'action estoit un peu trop seure et « trop rude, en luy disant qu'il debvait sortir le lendemain « avec sa femme, pour aller à la foire de Remiremont, et qu'il « ne face plus courir les soldats après luy, comme il luy avait « été fait autrefois, répondit que cy ferait, disant eise vous « qu'avez failt les ordres là ainsy ? et s'arguyant l'un l'autre, « ledit Paul Serre se mettant en haute colère, plein de vin

« qu'il estoit, fut si téméraire et outre cédé de dire audit plain-  
« dant par plusieurs fois qu'il estoit plus homme de bien que  
« luy et de meilleure extraction, avec plusieurs austres paroles  
« de mépris, redondant le tout contre son honneur et réputa-  
« tion..... » Jean Duc offre la preuve de tous ces faits et de-  
mande la réparation que mérite « l'atrocité de ces injures et  
« mépris protestant de vérifier si besoin faict, et à tous des-  
« pens, dommages et intérêt, sy sera justice.

« Adjoustant de plus que les impostures que ledict portiera  
« faict entendre depuis lesdictes injures, tant à M. de la Plante  
« qu'à vous Messieurs, luy cause l'intérêt de deux foires  
« qu'il debvoit tenir ceste sepmaine, l'une à Remiremont  
« mardi, l'autre à Faucogney jeudy, desquelles luy portent  
« pertes de beaucoup, et de tout ce qu'il a pu obtenir de mes-  
« sieurs, c'est d'y pourvoir envoyer sa femme seule, estant  
« dans un grand risque et doubtlance d'iceluy plaidans ».

#### **Charles IV prisonnier des Espagnols.**

Depuis le 26 février 1654, Charles IV, victime du guet-apens  
machiné par les Espagnols, est retenu prisonnier par ceux-ci.  
Il est remplacé en principe dans le commandement de l'armée,  
en fait dans le gouvernement de ses Etats par son frère Nicolas-  
François, devenu S. A. le duc Nicolas-François de Lorraine.

Les Spinaliens tentent une démarche auprès du nouveau  
titulaire de la dignité ducale. Pierre Géninet, bourgeois d'E-  
pinal, est chargé de lui présenter la requête suivante. Tout  
d'abord il fera valoir « la ruyne absolue de la ville et l'aban-  
« donnement de ses bourgeois, mesme les plus aysés, n'y ayant  
« restés que les plus pauvres et nécessiteux dont le nombre  
« n'excède pas encore quarante au lieu de 1,900 feux qu'ils se  
« sont vus avant les guerres ». Il faudra donc, à l'avenir,  
ménager les Spinaliens autant qu'il sera possible.

La ville loge deux compagnies françaises, l'une de dragons,

l'autre de cavalerie. Néanmoins, M. de Malaincourt, intendant, publie un ordre où il décide qu'il fera lui-même le régallement pour la subsistance des régiments récemment arrivés à Bitché en quartier d'hiver. Il commande qu'on lui dépêche le jour de la Chandeleur un envoyé porteur d'une provision de 1,000 écus, le tout sous la menace d'exécution et de contrainte « par les voyes militaires ».

Or, c'est la menace constante pour la pauvre ville d'être à « la discrétion des partys de Bitché et pour les bourgeois d'icelle d'être pillés et rançonnés étant par malheur rencontrés par lesdits partys ». Et pourtant si les Spinaliens ne répondent pas aux appels d'argent, ce n'est pas par mauvaise volonté, mais par nécessité, parce qu'il n'en ont point. Géninet le fera observer à S. A. et lui dira qu'Epinal « est la ville la plus misérable et la plus foulée de toute la province ».

En second lieu, la ville paye à Bitché, à titre de contributions ordinaires, une somme de 60 « reisdalles » par quartier. Géninet en sollicitera la modération ; peut-être arrêtera-t-on ainsi l'exode des habitants et fera-t-on même rentrer quelques-uns des 250 bourgeois qui depuis deux ans ont quitté la ville.

En troisième lieu, S. A. avait bien voulu, en 1651, faire gratuitement à la ville l'octroi de son domaine, pour lui venir en aide ; Messieurs de la Cour avaient, sous menace de ne point ratifier cet acte de bienfaisance, exigé pour eux une reconnaissance annuelle de 1,000 francs. Aujourd'hui ils l'exigent encore et cependant M. de la Ferté admodie le domaine à la ville moyennant 3,500 fr. Si bien que la ville paye deux fois. Géninet demandera qu'il soit fait défense à Messieurs de la Cour de rien prétendre à l'avenir.

Enfin Géninet s'efforcera d'obtenir toutes mesures quelconques propres à soulager la ville d'Epinal « sans oublier de demander un passeport général pour toute la bourgeoisie ».

C'est bien, comme nous l'avons déjà dit, l'existence en partie double : Le pays est occupé par les Français et gouverné par

leur chef militaire, le maréchal de la Ferté. Le duc, de son côté, n'abdique pas sa qualité : il exerce même son pouvoir dans une certaine mesure, puisqu'il établit à son profit, sur son malheureux peuple, des contributions parallèles aux impositions françaises. Et son agent, son prévôt général, M. de Saint-Arnould, vient jusque dans Epinal avec son escorte, y séjourne aux frais de la ville et ne s'éloigne qu'après avoir perçu de force les versements arriérés. En somme, le contribuable seul ne change pas : à l'un ou à l'autre, c'est toujours lui qui paye ; c'est toujours le même qui souffre.

### **Les Spinaliens et les Français font bon ménage.**

Il est juste toutefois de dire que les Spinaliens ne sont pas maltraités par leurs vainqueurs ; les chefs du moins ne leur manifestent pas une malveillance systématique, une irréductible rigueur. Nous avons vu que M. de la Ferté se laissait au besoin persuader par les supplications des bourgeois.

Son lieutenant, le Gouverneur d'Epinal, n'est rien moins que farouche. Il a nom Clément de la Rue, écuyer, seigneur de la Plante, bailli pour le roi des ville et citadelle d'Epinal ; c'est un chef militaire ; il commande et réside au château.

Il y invite à dîner les Gouverneurs et, pendant le repas, des soldats leur présentent des bouquets.

Musy va à Mirecourt, d'ordre de M. de la Plante, « pour prendre langue de l'arrivée de M. le Maréchal de la Ferté ».

Celui-ci arrive, en effet, avec sa femme le 19 novembre 1655, on leur présente une douzaine de serviettes et une « napp<sup>e</sup> nappée » de la valeur de 20 pistoles ou 480 francs et trois pièces de toile de la valeur de 452 francs. Les soldats de l'escorte du maréchal sont logés sous la halle et « font une dépense de 723 francs 10g. » Le maréchal en quittant Epinal gagne Remiremont. Musy y apporte des violons pour les fêtes qu'on lui prépare.

Quelque temps après la venue de M. de la Ferté, la ville

avait fait une réception, que l'on devine cordiale, à M. de Ville.

Malheureusement, les charges militaires ne laissent jamais de longs répit aux Spinaliens.

Sans parler de la contribution de Bitche qui s'élève à 500 francs par trimestre, la ville est tenue de payer, en temps normal et par quartier, 1,200 francs environ pour les frais de garnison. A l'occasion du quartier d'hiver de 1655, la ville d'Epinal est forcée de recevoir les compagnies de Morsin et de Sommièvres du régiment de la Ferté. Les charges militaires se trouvent ainsi lourdement aggravées, sans compter les inconvénients de toutes sortes qui s'y ajoutent. C'est ainsi que l'on donne 2 pistoles au maître d'hôtel et au cuisinier de M. de Morsin « pour les obliger à soigner qu'il ne se commette aucun désordre au logis de M. le Prévôt où ils s'estoient logés sans billet, comme aussi pour les faire discontinuer à faire du feu avec excès ».

Les quartiers maîtres et autres officiers de MM. de Morsin et Sommièvres quand ils sont arrivés à Epinal pour préparer le logement de leurs compagnies, ont fait chez Counat des dépenses s'élevant à 60 francs ; la ville les prend à sa charge.

Elle fournit à M. de Morsin durant le mois de janvier et les sept premiers jours de février, 136 voitures de bois, dont le coût est de 349 francs 4 g. Cette consommation de bois est très explicable, car il est rapporté que ledit Morsin habite sous une tente qu'il a fait dresser au Poux.

On donne 40 francs au comptable « pour les dommages « qu'il aurait supportés par les cavaliers de MM. de Morsin et « de Sommières pour y faire du désordre, en haine de ce que « la ville ne leur voulait accorder leurs prétentions pour les « revenans bons de leurs compagnies précédant le quartier « d'hiver ».

Enfin le 18 mai 1656, après 153 jours, les compagnies françaises ont accompli leur quartier d'hiver. La ville supporte les

deux tiers de la dépense, soit 12,859 francs 8 g. par compagnie. Elle débourse en sus les « gages » du bailli, soit 200 francs. par semestre.

Au nouvel an, on lui donne comme étrennes 4 livres 1½ de sucre à 18 gros la livre, 2 livres d'amandes à 18 gros également, 200 marrons à 8 gros le cent, 6 citrons et 6 oranges.

Les soldats sont d'ailleurs exigeants et prétendent ne tenir aucun compte du règlement établi par M. le Maréchal de la Ferté lui-même ; on va plusieurs fois le trouver pour protes-

Enfin Géninet, l'un des Gouverneurs, va, au nom de la ville, lui présenter cette requête :

« 1<sup>re</sup> Géninet, estant à Nancy, fera entendre à Monseigneur le Maréchal, comme M. de Morsein et M. de Sommièvre ne se veulent conformer aux ordres de Monseigneur l'Intendant du 18 décembre 1655 donnée pour la subsistance des troupes logées en ville.

« 2<sup>e</sup> Fera pareillement entendre qu'ayant mondit seigneur l'Intendant réglé les rations à 20 gros l'une, outre les fourrages, néanmoins cependant lesdits sieurs capitaines en veulent être payés à raison de deux francs l'une ».

« 3<sup>e</sup> La ville a reçu en charge, par ordre du maréchal, deux de ses gardes, Géninet s'efforcera d'obtenir de l'Intendant qu'ils subsistent sur le bailliage de Châtel.

« 4<sup>e</sup> Fera entendre les rigueurs et exactions qu'usent les cavaliers envers leurs hostes, qui sont contraints de leur donner les uns des souliers et des bottes, et les autres des justes au corps et des habits, pour obvier aux grands frais et excès que font leurs soldats, à l'effet de quoy pour empescher la continuation d'un tel désordre, il priera M. Brachet d'avoir un ordre de Monseigneur le Maréchal par lequel il leur soit défendu de rien exiger en par dessus de leurs ordres, pour quel prétexte que ce puisse être, soit pour leurs ustensilles qu'autrement. »

« 5<sup>e</sup> Le député de la ville demandera que les Spinaliens se

soient pas rendus « solidaires pour les habitants de Longwy et de Commercy »

« 6<sup>e</sup> Géninet, s'il obtient un ordre de Monseigneur de Mareschal confirmant celui de M. l'Intendant, prendra la peine de le montrer à M. de Morsin, s'il est à Nancy, afin qu'il y obtienne père.

« 7<sup>e</sup> Enfin, il « présentera une requête jointe à Mondit Seigneur l'Intendant pour obtenir le domaine d'admodiation « pour une somme de 4,087 fr. ou bien qu'il soit levé en « ligne de compte par 2 personnes assermentées ».

#### **Le gouvernement ducal continue ses impositions sur la ville.**

Cependant, du côté Lorrain, les charges ne diminuent pas. Charles IV emprisonné par les Espagnols est, nous l'avons vu, provisoirement et pour le temps de sa captivité, remplacé sur le trône ducal par son frère, devenu le duc Nicolas François de Lorraine.

Il ordonne que les garnisons Lorraines, dont l'entretien est « si nécessaire à la liberté » du Duc captif, subsisteront aux frais de ses sujets lorrains, selon la répartition qui en sera faite par le sieur de Malaincourt, « intendant de la justice, police, et finances à Bitché ».

Dans cette répartition, la ville et le bailliage d'Epinal sont taxés à 1,500 francs pour le pain des troupes lorraines logées dans la Voivre. Sans préjudice d'ailleurs à une autre taxe de « 300 reisdalles » (à raison de 6 fr. 6 gr. l'une) dont les mêmes ville et bailliage vont être grevés pour les six premiers mois de la contribution de Bitché.

On ne néglige rien pour gagner à la ville les bonnes grâces de M. de Malaincourt. Il arrive à Epinal avec sa femme, il y passe 3 jours. Il est logé chez Counat et y fait une dépense de 100 francs, qu'il laisse tout naturellement à la ville le plaisir de payer.

Il se rend à Plombières où on lui adresse la moitié d'un mouton, des asperges et des poulets. Une autre fois on lui offre

un saumon et on règle encore sa dépense chez Counat soit 72 francs.

Ces présents, ces frais d'entretien, ces réceptions se succèdent sans répit : la théorie est interminable des personnages de qualité qui passent par Epinal et y font un séjour. Sans compter les démarches des porteurs de suppliques, des députés du Conseil munis de requêtes. C'est ainsi qu'on soumet à l'Altesse de Madame un placet relatif au quartier d'hiver de Bitche.

Vaines instances d'ailleurs, et M. de Saint-Arnould est sur place, entretenu par la ville, veillant de sa personne à la rentrée des deniers.

Il n'est, au demeurant, pas facile de contraindre les lieux contribuables à l'apport intégral de leur part. On est réduit à arrêter deux bourgeois de Remiremont, Humbert Richard et Claude Pellier et à les confier à la garde de Sans Soucy pour amener les leurs à s'exécuter complètement. Au bout de 10 jours de détention, « ceux de Remiremont » se décident à traiter avec Epinal pour le versement de 1,980 francs qu'ils restent devoir.

Il apparait bien que l'élément français et l'élément spinalien de la population se rapprochent, s'ils ne fusionnent pas encore. Le jour de l'élection des Gouverneurs, les soldats de la garnison qui ont monté la garde au château reçoivent une gratification.

A l'occasion de la prise de Valence et de la Chapelle on fait un feu de joie, sur l'ordre de M. de la Plante, il est vrai.

Mais il ne semble pas, pour cela, qu'à l'automne de 1656 la situation s'améliore pour la ville, au contraire. Aux charges, que nous venons d'énumérer et qui subsistent toutes, s'en ajoutent de nouvelles.

Plus que jamais « s'arrestent et gisent » à Epinal des gens de qualité, la marquise de Lenoncourt, la comtesse de Lignéville, le comte d'Albert, le colonel Lhuillier, M. de Malaincourt qui loge chez Counat et y dépense 50 francs, M. de Montignac écuyer du maréchal de la Ferté qui séjourne à Epinal en reve-



nant d'Allemagne, avec une suite de 11 cavaliers d'escorte et de 17 chevaux, il descend chez le même Counat, qui est prévôt, et le bailli l'invite à « souper » au château. Les présents, selon l'usage, sont nombreux et soigneusement dispensés en vue du service de la ville. On porte à M. de la Ferté du poisson et du gibier, et, en une fois, jusqu'à 110 truites (pour 80 francs) ; à la comtesse de Brinon on présente une petite biche vivante et un autre jour 3 pièces de toile ; à M. de Saint-Martin un canon de fusil ; à La Pierre, domestique de M. de Morsin, « du vin » pour l'obliger que pendant l'absence de son maître, les valets « ne brisent rien dans la maison de M. le Prévôt où il restait » logé de son autorité sans billet ».....

En outre, la ville est chargée d'une contribution de 400 fr. pour le magasin à blé de Nancy.

La duchesse Nicole passe de vie à trépas : ses fidèles Spina-liens célèbrent à sa mémoire un service solennel ; c'est encore pour la ville une dépense de 257 francs, etc., etc..

Mais plus que ces frais divers, Epinal subit avec peine la plus lourde de ses charges annuelles, la charge du quartier d'hiver.

#### **Charges militaires de la Ville.**

Nous avons vu et revu que, indépendamment de la petite garnison permanente qui occupe le château et garde la ville, Epinal reçoit chaque année un contingent de troupes françaises qui viennent y prendre leur quartier d'hiver : la ville en assure le logement et la subsistance durant la saison d'hiver, où les opérations militaires se trouvent suspendues, et dans des proportions et conditions déterminées par l'Intendant royal en résidence à Nancy. Cette fois le contingent est important : il s'agit d'entretenir 3 compagnies du régiment du maréchal de la Ferté, les compagnies de Morsin, de la Plante et du comte « Rhingraff ».

On s'est pourtant soigneusement employé à représenter l'ex-

trême misère des bourgeois et leur impuissance à supporter de nouvelles impositions. On a d'abord signifié à M. de la Plante, bailli, capitaine commandant le château et la ville d'Epinal, que la fuite des contribuables continue, que ceux qui sont restés se préparent eux-mêmes à désertir la ville, qu'ils ont déjà loué leurs maisons à des soldats mariés, que ceux-ci les habitent, les maintiennent en état en les aérant, en ouvrant les fenêtres et portes, en en faisant un usage normal et ininterrompu ; mais que cela fait croire qu'il reste des habitants dans la ville, tandis qu'en réalité les maisons, vides de leurs propriétaires, devraient rester closes et inhabitées, ce qui permettrait d'apprécier l'abandon complet où se trouve réellement la ville.

Le sieur Thirion va à Nancy et, accompagné du sieur Grandmaire, il présente à M. le comte de Brinon une supplique au nom des habitants d'Epinal.

On y expose « le désordre et la confusion qui se retrouvent présentement en la ville d'Epinal.... l'abandonnement des plus aisés habitants et la pauvreté de ceux qui restent ».

On rappelle à M. de Brinon « l'estat du logement desdites « trois compagnies composées chacune de 34 et 35 maitres, « sans messieurs les officiers, dont le nombre augmente encore « tous les jours par l'arrivée des cavaliers qui s'estoient retirés « auprès de leurs femmes. De ce puissant logement, les envoyés « feront connoître l'impossibilité de 60 ou 70 bourgeois au « plus puissent supporter la charge dudit logement et que de « leur continuer la nécessité les obligera de céder leur logis à « leurs cavaliers pour aller mendier leur vie dans les provinces « étrangères ». Ils demandent qu'on délodge une des compagnies et qu'on l'envoie à Charmes ou Corcieux par exemple.

Ils ajoutent : « Des 56,000 francs d'ayde qu'il a plu à « M. l'Intendant donner pour la subsistance desdites trois « compagnies, ayant été donné sur le pied de 20 gros la ration « et d'un franc pour le fourrage des chevaux effectifs, néan-

« moins l'on est obligé de la payer à 4 francs, estant 16 gros  
« d'augment par ration qui reviennent pour lesdites trois  
« compagnies à 260 francs par jour et pour 150 jours à  
« 39,000 francs qui est une charge que quand tous les biens  
« des habitants d'Espinal seroient vendus à l'enquand, ils ne  
« subviendroient jamais à la moitié d'un tel paiement... » Ils  
supplient en conséquence qu'on accorde des « aydes ou « lieux  
contribuables ».

Le même Thirion présente une requête semblable à M. de  
la Ferté.

M. de Brinon vient de sa personne à Epinal, mais il ne  
semble pas que toutes ces démarches aient produit grand ré-  
sultat. Car la dépense que résume le comptable et qu'il tota-  
lise en fin de son compte est considérable et a dû peser lourde-  
ment sur les bourgeois contribuables.

Sans parler des frais faits chez Counat par MM. de Morsin,  
de la Plante et le comte de « Rhingraff » à leur départ de la  
ville. Cette dépense du quartier d'hiver a atteint 110,000 fr.  
Y contribuent, d'ordre de l'Intendant, M. Le Jay, les ville et  
sénéchaussée de Remiremont pour 25,000 francs, les ville et  
bailliage de Châtel pour 15,000 francs, les ville et office de  
Charmes pour 8,000 francs, la prévôté de Bruyères pour  
8,000 francs et 30 rations de fourrage par jour à raison de  
1 franc par ration, la prévôté d'Arches pour 35 rations quoti-  
diennes de fourrage, enfin les ville et bailliage d'Epinal pour le  
surplus, chacun en supportant la moitié, ensuite d'une transac-  
tion intervenue entre les deux intéressés.

Il est vrai d'ajouter que la perception des contributions ne  
se fait pas toujours sans quelque résistance : c'est ainsi que  
Champion va, avec des soldats, saisir le bétail des habitants de  
la prévôté de Bruyères qui s'avisent de ne plus payer leur part  
d'impositions.

Les Spinaliens, eux-mêmes, qui sont quelque peu en retard  
pour « la contribution de Linchamp », ne manquent pas de

recevoir la visite de M. de Saint-Arnould qui vient à la tête de 20 soldats leur en rappeler l'échéance. C'est pour la ville une dépense supplémentaire de 68 francs pour le logement et la nourriture dudit Saint-Arnould.

### **La situation ne s'améliore pas.**

En somme les événements se succèdent à peu près pareils d'année en année ; ils sont en tous cas sans une influence notable sur la trame de l'histoire d'Epinal et c'est à peine, si, dans un pur intérêt de curiosité, on en trouve quelques-uns à retenir, et le mieux est encore de le faire dans l'ordre où on les recueille dans le registre des comptes de la ville.

Le 4 août 1658, jour de leur élection, les quatre gouverneurs vont au château visiter le bailli ; celui-ci les invite à dîner avec les gouverneurs anciens, le curé, Claude Guercon, de la Ramée et Sauvage.

Le prince de Salm séjourne à Epinal, il invite les gouverneurs à dîner ; il est traité à son tour par le bailli chez les R. P. capucins ; M. de Saint-Arnould, avec une escorte de dix soldats, arrive dans le même temps.

Son escorte est logée chez Belle-Fleur. Il vient percevoir les arrérages dus à M. Gasselin. Pour qu'il prenne patience on lui offre une pièce de toile. Le bailli l'invite à dîner au château avec les Gouverneurs. On y fait monter six pots et une pinte de vin à 16 gros le pot. Ensuite c'est M. de Bérupl lui-même qui vient, avec son fils et son neveu, passer quatre jours à Epinal. On solde 45 francs de dépenses qu'ils ont faites et on leur offre dix pots de vin et deux melons à 10 gros l'un.

La ville participe aux joies de la France, comme elle s'associe fidèlement aux deuils de la maison de Lorraine.

Et à l'occasion de la fête de Saint-Louis et de la convalescence du Roi, on fait un feu de joie.

La question des charges militaires se résout toujours de la

même manière. En vain, la ville représente encore une fois l'état de misère où elle se débat, la désertion de ses bourgeois, la ruine de ses maisons (1), la cherté des vivres, la pauvreté des récoltes, elle n'évite pas son quartier d'hiver.

Le comte Rhingraff arrive en effet à Epinal le 28 décembre 1658 avec sa compagnie. On fait l'impossible pour le bien recevoir, Jean Tacquel fabrique « une paire « d'andiers » chenets en fer fondu, avec figure à la mauresque pour mettre dans la cuisine dudit comte ». Nicolas Febvre de Châtel, amène 231 voitures de bois de chauffage pour sa maison, mais on ne s'entend bientôt plus.

La semaine des Rois, le sieur Saint-Jean, maître d'hôtel du comte demande aux Gouverneurs de lui fournir des meubles « quasi impossibles de pouvoir trouver » ; en manière de réponse et « pour l'apaiser », on lui offre du vin.

La semaine de la Saint-Sébastien, il revient à la charge et présente un état écrit de la main du comte lui-même et comprenant lesdits meubles, lits, etc... On lui réitère l'impossibilité où l'on est de se les procurer, on le supplie d'en informer le comte et « pour l'obliger », on lui donne toujours un verre de vin. Enfin la « semaine de la Saint-Valentin M. le Rhingraff prétendant de faire nourrir ses chevaux, au nombre de 28, de foing et d'avoine, en desdain du refus à lui fait, envoya pour une seconde fois des soldats au logis des Gouverneurs y commettans de grandes insolences ce qui leur occasionne d'en faire plainte et à ce sujet envoyèrent Sans-Soucy avec lettres s'adressant aux sieurs Thirion et Aubry pour lors à Nancy, afin de faire empescher ces désordres ». On finit par obtenir des instructions du maréchal et de l'Intendant « portant défense de fournir aucune chose aux capitaines, officiers et soldats en quartier à Epinal. » Ces ordres sont affichés et publiés par un tambour.

---

(1) Des valets de M. le prince de Salm ont égorgé un loup qu'ils ont trouvé en pleine ville dans une maison abandonnée.

La ville loge aussi en quartier d'hiver la compagnie du comte de Roussillon. Et avec cela, comme à l'ordinaire, l'entretien de la garnison permanente, les contributions dues à M. de Gasselin, et que l'on verse à M. de Saint-Arnould toujours pressant, en même temps que les arriérés qu'il répète, etc... etc... C'est une fois de plus le bilan annuel de la ville d'Epinal. Sa détresse est extrême, à telles enseignes que la femme du bailli touchée de compassion lui avance, à l'insu de son mari, une somme de 750 francs. On a beaucoup de mal à la lui rembourser et « pour la faire temporiser un peu le paiement » on lui donne « 12 aulnes de thoille barru » à 1 franc l'aulne.

On fait, malgré tout, les cadeaux traditionnels au moment des étrennes; chacun reçoit son hommage habituel, sans oublier le sergent. La Fleur, « pour le soin qu'il a d'ouvrir et de fermer les portes ». Et les épices? Sans Soucy va à Remiremont, au Thillot, à Bussang, au Val-d'Ajol, à Fougerolles et à Saint-Loup chercher des gélinottes et autre gibier pour les envoyer au Maréchal à Paris.

Mais bien plus, la semaine suivante le comte de Brinon en demande pour lui et Sans Soucy en va quérir jusqu'en Bourgogne.

A la fin du quartier d'hiver, la liquidation se fait comme d'usage.

Aux trois quartiers-maitres du comte de Roussillon et du Rhingraff et aux capitaines Marin, Gasse, Sainte-Marie et La Roche on donne 112 francs. On débourse 401 francs 10 gros pour l'avoine et le foin fournis pour les chevaux du comte Ringraff; 200 francs pour dépenses diverses faites chez Cou-nat par le comte de Roussillon.

Il est vrai que la ville doit être payée des fourrages par le comte Rhingraff, mais il est parti sans acquitter sa dette. Bastien Durand va à Nancy pour lui en réclamer le montant. Il ne peut, sans doute, le joindre, car un des cavaliers du comte vient dire que celui-ci est à Silly-sur-Meuse et que si l'on

veut être payé, il faut aller le trouver sans retard et avant son départ pour Paris. Didier Richard y court.

Pour la garnison, la ville a d'ailleurs fourni le pain de munition à raison de 24 rations par jour ; coût pour la ville 139 fr. 6 gr. par semaine. Elle a versé en outre au bailli 2,308 fr. représentant la solde des 3 premiers mois de 1659....

Enfin, pour ne parler que des sommes importantes, elle a remis 500 francs à M. de Saint-Arnould sur ce qu'elle doit à M. Gasselín.

### Etat de la Ville.

C'est bien la continuation du régime impitoyable qui presse la ville infortunée sans relâche ni merci.

D'une part ce sont les contributions lorraines qui demeurent : la contribution ordinaire, la contribution de Bitche et celle de « Linchamp ». Elles représentent des versements successifs de 3,200 francs, de 2,027 francs, de 3,567 francs ; les collecteurs ne s'émeuvent nullement de l'énormité du sacrifice ; ils veulent être payés à l'heure dite, sans délai ni remise. Sans préjudice aux impositions françaises qui subsistent d'autre part : obligation permanente de fournir du blé au magasin de Nancy (on en achète pour 1,021 fr., d'une seule fois), obligation de participer aux frais de voyage du Roi de France, obligation encore de présenter du gibier à toute occasion (M. de la Plante n'hésite pas à envoyer Sans-Soucy jusqu'à Château-Lambert et dans la montagne, pour qu'il s'y procure des gélinottes qu'il portera à Nancy).

Les charges militaires non plus ne se trouvent allégées : cette fois la ville reçoit en quartier les compagnies du comte de Roussillon. On prépare les billets de logement avec les quartiers-maitres, on met en état « les chambres hautes » où résidera le comte et on charge Louys, maitre des basses-œuvres, de nettoyer l'écurie du sieur Grandmaire, pour y loger ses chevaux. A l'arrivée du comte, on lui offre du vin, et à la comtesse qui

l'accompagne, vingt-quatre serviettes et deux nappes. Ce qui ne l'empêchera, la ville se trouvant gênée pour lui payer tout ce qu'elle lui doit, de donner à ses cavaliers l'ordre de pénétrer dans le logis des Gouverneurs et d'y vivre à discrétion, tant que les Spinaliens ne se seront pas complètement exécutés. Son lieutenant, le sieur de l'Isle ne se montre pas moins violent que son chef, à telles enseignes que Bourra va porter à Nancy les doléances des bourgeois.

Il semble toutefois que les relations s'améliorent avec lui, car nous le voyons décharger la ville du logement de la moitié de sa compagnie et l'on s'empresse en retour de lui verser 777 fr. qui lui reviennent.

Ce n'est pas avec ses maigres revenus et ses ressources si réduites qu'Epinal peut faire face à toutes ces dépenses. Il lui faut une fois de plus recourir à l'emprunt. Counat et un autre vont à Nancy pour tâcher d'y trouver de l'argent qu'on leur veuille bailler; la ville emprunte 6,000 francs aux religieuses de Rambervillers et voilà que la somme est absorbée pour une grande part (4,590 francs) à payer Nicolas Remy, dit Garillon, qui a réparé la moitié de la vanne du grand pont.

Un précédent prêteur, l'abbé de Chaumousey, prétend rentrer dans les 3,000 fr. que la ville lui doit, il est heureusement fort accommodant, car, pour le « faire patienter », on lui offre à dîner avec le bailli et quelques autres, — et il patiente.

Les habitants sont toujours les pourvoyeurs résignés des dépenses de la ville. 70 bourgeois admodiés, qui résident à Epinal avec exemption de logements militaires et de toutes autres contributions, rapportent à la ville une annuité de 3,730 francs. On veille étroitement, — et il le faut bien — à ce que chacun paye la part d'impôts qui lui échet : on place même des soldats aux portes pour s'opposer à la sortie de ceux qui n'ont point acquitté « leur cote de cotisation ». On refuse à l'inverse, l'entrée de la ville aux pauvres étrangers et mendiants ; il importe d'éloigner les bouches inutiles, et de ne point grever la



ville ou les particuliers d'un surcroit de sacrifices mendiés à la charité publique ou privée.

C'est Georges Chamaigne qui exécute cette consigne à la porte du Petit Pont.

### **Traité de Vincennes. Les Français évacuent Epinal.**

Si, revenant quelque peu sur nos pas, nous remontons à l'année 1659, nous voyons d'importants événements se produire, qui ne manqueront pas d'influer sur les destinées de la Lorraine et d'Epinal en particulier.

Au mois de novembre 1659, Mazarin et Don Luis de Haro signent, au nom de leurs souverains respectifs, le traité des Pyrénées qui rétablit la paix entre la France et l'Espagne. Charles IV y gagne d'être élargi, et on règle sans lui les conditions de sa mise en liberté. Il rentrera en possession de la Lorraine et même de Nancy dont les fortifications seront rasées jusqu'au sol. Le duché de Bar sera réuni à la France et on tracera en Lorraine un passage d'une demi-lieue de large, pour permettre aux troupes françaises de se transporter de Champagne en Alsace.

Le duc de Lorraine proteste vigoureusement, mais il n'est pas entendu. Il part furieux et se rend à Blois, où il trouve réunis les Membres de sa famille, son frère Nicolas François et son neveu, le futur Charles V.

Les Spinaliens, par ordre sans doute, se réjouissent de l'événement et « La Ramée dresse un feu de joie sur la place au sujet de la paix qui est signée entre les deux couronnes ».

Cependant le Duc ne se tient pas pour battu. Il se présente à Louis XIV qui est à Avignon et l'on se plaint à rapporter qu'il est profondément impressionné par la majesté du jeune Roi.

Il gagne ensuite Paris, où, durant tout l'année 1660, il poursuit activement ses inutiles négociations en vue d'améliorer les conditions rigoureuses du traité de 1659, auxquelles il ne se résigne pas.

C'est à Paris que, « la semaine de l'Ascension, Rouyer va le saluer de la part de la ville et lui témoigner la joie de la bourgeoisie de sa sortie d'Espagne ». En même temps Pierre Géninet va à Bitche offrir les saluts de la ville au prince Charles et « lui fait cadeau de deux feuilletes de vin à 56 francs l'une ».

Et voici que le 28 février 1661, le cardinal Mazarin, se ravissant soudain, quelques jours avant sa mort, accueille les instances du duc de Lorraine et lui accorde le traité de Vincennes. Aux termes de ce traité, aussi avantageux qu'il était permis de l'espérer, les deux Duchés sont restitués, à quelques places près, à la maison de Lorraine, sous cette unique condition que le Duc fera hommage pour le Barroismouvant et renoncera à toute alliance avec les ennemis de la France; l'obligation est au surplus maintenue de raser les fortifications de Nancy.

Le 5 mai 1661, en exécution du traité, la garnison française évacue Epinal. La compagnie d'infanterie, commandée par M. de la Plante, qui tenait garnison au château, et les commissaires lorrains et français procèdent à la cérémonie de l'évacuation d'abord, puis à l'inventaire de ce qui se trouve pour lors au château. Du tout, procès-verbal est dressé séance tenante.

*Procès verbal dressé le 5 mai 1661, ainsi conçu :*

Nous, Jean Mouchat, escuyer, conseiller du Roy, commissaire ordinaire des guerres en Champagne, Lorraine et Allemagne, à la résidence de Nancy, certiffions nous estre transporté de Châtel-sur-Moselle en ceste ville et chasteau d'Espinal, porteur des ordres du Roy qui nous ont esté mis en mains par M. de Colbert de Saint-Pouenges, conseiller du Roy en ses conseils. intendant de la justice et des finances en Lorraine, éveschés de Metz, Toul et Verdun, et des ordres particuliers du 20 avril dernier (1661) où estant audit château, ayant faict mettre la compagnie d'infanterie, y estant en garnison, sous les armes. en place, devant ledit château et en présence de M. de la Chaussée, commissaire, député par S. A. pour estre présent à

l'évacuation de laditte place et de Pierre Géninet, Nicolas Remy et Jehan Bourés et de Jacquet Sauvage, greffier du conseil de laditte ville, nous avons présenté les ordres du Roy, du 15 mars dernier, à M. de la Plante, gouverneur de laditte ville et chasteau, portant son licentiment des officiers et soldats de saditte compagnie, desquels ordres nous avons faict lecture haultement en leur présence, ce qu'ils ont accepté et volontairement obéys aux ordres du Roy, Et ensuite nous avons licentiez et congédiéz lesdicts soldats sous les armes, et à eux enjoincts de prendre partie dans les troupes de S. M. qu'elle se réserve ou de se retirer chez eux. En continuant nous sommes transportés dans les magasins et arsenac dudit chasteau où nous avons trouvé ce qui en suit :

Deux petites pièces de fonte, d'environ chacune 8 pieds de longueur et de calibre de 8 livres. L'inscription est en allemand, en date de 1568, chargées d'armoiries d'évesques, montées sur leurs affûts et toutes deux pareilles avec leurs équippages.

Une autre petite pièce de canon de fonte d'environ 4 pieds de longueur et d'une demie livre de calibre, sur lequel il y a des armes et sur le casque, un signe, montée sur un meschant affût.

Un canon de fer d'environ 13 pieds de longueur portant environ 18 livres de calibre, couché sur une pièce de bois.

Une autre pièce de fer d'environ 5 pieds de longueur, portant environ une demie livre de calibre montée sur son affût.

Deux vieux pierriers de fer renforcé.

Dans un autre magasin, 16 arquebuses à croc de fer, montées et non montées.

Dix fourches ferrées et une hallebarde.

Une autre grand buche, bois de sappin, ferrée, dans laquelle s'est trouvé environ 2 resaulx de farine.

Et dans la Chambre, dudit sieur de la Plante s'est trouvé 35 mousquets, montés et posés sur les rateliers.

Au dessus de ladite chambre dans un grenier s'est trouvé environ 12 résaulx de farine partie gastée.

En la Chapelle Saint-George, dans ledit chasteau, se sont trouvés 12 mousquets qui ne peuvent servir, environ 400 boulets de canon tant petits que gros, une feuillette pleine de mes-

ches, deux cacques de poudre demie pleines, 48 grenades. environ 10 livres de plomb en balles de mousquet, et dans l'arsenal deux moulins à bras, un grand et un petit.

Après avoir veu tout ce que dessus, nous avons remis les clefs, tant dudict arsenal, magasin, chambre, que de toutes celles dudit château entre les mains desdits Pierre Géninet, Nicolas Remy et Jean Bourés, Gouverneur de police de laditte ville, et estant descendu dudit chasteau, nous avons pareillement remis es mains desdits gouverneurs toutes les clefs des portes de laditte ville d'Espinal, dont ils se sont chargés, pour en rendre compte à S. A. ou à celui porteur de ses ordres. En tesmoings de quoy, nous avons dressé le présent procès verbal, pour servir et valoir ce que de raison, que nous avons signé avec ledit sieur de La Chaussée et desdits Gouverneurs de police, comme aussi du greffier du conseil de laditte ville, et de Jean Le Maire, substitut audit lieu.

Fait ausdit Espinal, le 5 mai 1661.

Signé : MOUCHOT, LA CHAUSSÉE, GÉNINET, N. REMY,  
Jean BOURES. LE MAIRE et S. SAUVAGE.

Cet inventaire est rectifié deux mois après, à la suite de quelques emprunts effectués à l'arsenal.

Etat de ce qui manque « en conformité des visittes en faicts par les sieurs de La Chaussée et Mouchot, commissaires », suivant l'inventaire du 5 mai 1661 :

Après avoir veu et recogneu les deux autres inventaires faicts par les sieurs de Savigny et Belrupt, le 7 août 1661 et l'autre par les sieurs Vauthier, Royer, Jacquemin, Sauvage et Gérard le 23 dudist mois d'aoust. 7 fourches ferrées. les deux résaus de farine qui étaient dans la grande huche, 4 mousquets dans la chambre peinte et 3 dans la Chapelle Saint-George, une demie cacque de poudre que M. de Belrupt a fait prendre pour tirer le canon le jour du Saint-Sacrement et pour l'heureux retour de Son Altesse à Espinal, 10 livres de plomb en balles de mousquets, le seau du puits et la chaîne, un barreau de la fenêtre de la Chambre de Luppy, la chaîne de la planchette. etc...

Puis les soldats congédiés tirent vers leurs destinations respectives. Demenge Ulrion conduit les bagages de M. de la Plante jusque chez lui, à la Vallée, près de Clermont.

La joie est grande à Epinal et s'il est vrai, comme on l'a écrit, que les Lorrains s'étaient rapprochés de la France pendant la captivité de leur Duc, que l'Administration française, en se faisant aussi humaine que possible, avait gagné à la France les cœurs lorrains, désarmé les haines implacables et calmé les rancunes, il n'est pas moins incontestable que les Spinaliens saluent avec allégresse le retour de leur souverain. Même sous le régime français, ils ont gravement pâti, nous l'avons vu. D'autre part, leur fidélité loyale à la maison de Lorraine, c'est-à-dire proprement leur patriotisme est tenace, inébranlable, et la manifestation qu'ils en fournissent est éclatante et cordiale.

La ville est en liesse. Selon la coutume, on allume un feu de joie, « en réjouissance que ceste ville estoit remise par le traicté de paix soubz l'obéissance de S. A. de laquelle *les bourgeois d'icelle ne s'en auroient jamais séparés* ». Cette naïve déclaration du comptable, qui inscrit la dépense de la fête, est évidemment l'expression sincère de sa pensée, et aussi, sans aucun doute, du sentiment de la communauté.

Les arquebusiers et les jeunes gens de la ville sont sous les armes ; on leur offre du vin et des desserts. Au bruit de l'artillerie, dans le fracas des détonations des canons et des arquebuses à croc, le peuple se réjouit ; c'est l'appareil des jours de fêtes publiques.

La joie est à son comble, quand on apprend l'arrivée prochaine à Epinal du Duc de Lorraine en personne. A l'intention de S. A. et pour son logement on fait nettoyer les chambres qu'occupait M. de Roussillon, on offre du vin à M. de Mitry, enseigne des gardes de S. A., qui vient régler les cérémonies. A l'arrivée de S. A., le canon tonne au château, on a fait, pour ce sujet, achat d'un baril de poudre pesant 25 livres à 18 gros

la livre. On fait présent à S. A. de 24 serviettes fines, 16 aunes de nappes et une nappe damassée.

Le Duc de Lorraine se rend, comme d'usage, à Plombières. A son retour, il est accompagné du prince de Lillebonne et fait séjour avec lui à Epinal. La garde bourgeoise est naturellement sur pied ; elle veille principalement à la porte du Petit Pont et les soldats y consomment pour 30 francs 6 g. de bière. On a, comme il est accoutumé, tiré le canon au château ; on offre à S. A. des victuailles variées, du poisson, du gibier, du sucre. Le comptable consigne même qu'on a eu le soin de confectionner « une paillasse en toile pour coucher S. A. ». Quand Charles IV a regagné Bar, Nicolas Thirion va « lui faire la révérence » de la part de la ville.

On ne manque pas d'ailleurs de célébrer la Saint-Charles et d'allumer « comme d'ancienneté » une bure sur la place du Poiron en signe d'allégresse.

#### **La ville d'Epinal n'est pas exempte de contributions.**

Mais tous ces divertissements qui marquent le bonheur sincère d'un peuple d'avoir retrouvé son souverain, d'avoir recouvré sa tradition et, peut-on dire, sa nationalité, qui sont la manifestation exubérante d'un patriotisme longtemps comprimé, enfin satisfait, ces fêtes, disons-nous, n'empêchent pas les Spinaliens de penser à leurs obligations pressantes. Selon le traité, 3,000 personnes doivent être employées à la démolition des fortifications de la ville de Nancy. Un ordre de la chambre des Comptes fixe à 16 hommes par jour le contingent que devront fournir, à compter du 15 mai 1661, la ville et le bailliage d'Epinal ; la ville désigne, pour sa part, 8 ouvriers, que Bouré et un Gouverneur d'Epinal conduisent chez l'Intendant pour les faire enregistrer. La semaine suivante, Thirion et Bouré vont à Nancy porter la liste et la déclaration des bourgeois d'Epinal et du bailliage et payer les ouvriers occupés

déjà à la démolition. Quelque temps après, le Gouvernement royal traite avec un entrepreneur du nom de la Fontaine.

La Lorraine n'aura plus que 1,000 travailleurs à fournir mais elle paiera 31,000 francs. Epinal et le Bailliage n'enverront plus que 10 hommes (soit 5 pour la ville, qui sont conduits et surveillés par des Lauriers, ouvrier lui-même), mais ladite ville et ledit bailliage devront pourvoir à l'entretien de ces hommes et verser leur part des 31,000 francs dus à l'entrepreneur.

Ensuite la Chambre des Comptes de Lorraine ordonne la levée d'un million pour le même ouvrage ; le bailliage et la ville chacun par moitié sont imposés à 3,000 francs par quartier. Ce n'est pas tout encore, bientôt on « abutera » à 50 en réalité à 35 travailleurs la ville et le bailliage, soit la ville à 18. Toutes ces nouvelles charges ne s'acquittent pas sans murmures de la part des Spinaliens, elles provoquent même une émeute, une véritable révolte. Les Gouverneurs sont inquiets, et s'empresent d'adresser un appel à la Cour. Dans une requête ils lui exposent, « Qu'à leur assemblée ordinaire, dans la chambre  
« du conseil de laditte ville, ils auroient faict un rôle sur tous  
« les bourgeois dudit lieu, portant certaines sommes de deniers  
« pour subvenir aux charges qui leur sont imposées, et nommé-  
« ment pour la démolition des fortifications de Nancy. Comme  
« les sergents proposés à la levée desdits deniers, suivant les  
« formes accoustumés, s'en alloient de portes à autres muny de  
« son roolle, pour recevoir la cotte part de chacun bourgeois  
« dudit lieu, la pluspart d'eux, suivant les actes cy-joints,  
« n'auroient pas seulement faict refus d'y obéir, quoy qu'avec  
« une Commission de la Cour, attendu la suspension de la  
« justice de laditte ville, mais mesme auroient dict qu'ils  
« n'avoient affaire de laditte Commission et qu'ils n'en vou-  
« loient voir et avoir une du prévost d'Espinal, parce qu'ils  
« sçavoient leur interdiction en la fonction de saditte charge,  
« mesme auroient voulu tuer lesdits sergens, faict sonner le

« tocsin, se seroient armés avec des tumultes horribles, suivis  
« d'une infinité de blasphèmes. Et tous ces faicts tendant à  
« monopole et sedition suivant les actes des 28 et 30 may 1661.

« Ce considéré (Monseigneur) il plaise à la Cour mettre sous  
« sa protection lesdicts supplians, avec deffence aux particuliers,  
« bourgeois et tous autres de ladicte ville d'Espinal dénomés  
« éz dicts deux actes ci-joints, autheurs desdittes seditions et  
« monopoles, de plus les continuer, à peine de 1,000 francs  
« d'amende, comme aussi de vouloir commettre le premier  
« juge de la ville d'Espinal, pour informer desdits faicts, et  
« attendu les urgentes nécessités et charges imposées sur laditte  
« ville, que les rooles faicts par les supplians dans la fonction  
« de leurs charges, ainsy qu'il a tousjours esté observé, seront  
« exécutés selon leur forme et teneur, tant pour le passé qu'à  
« l'advenir, et vous ferez bien ».

Il faut cependant reconnaître que les charges militaires se trouvent considérablement atténuées, au moins pour quelque temps. Il n'y a, dans l'instant, à Epinal, que la compagnie du régiment allemand de cavalerie de Berrier et encore supplie-t-on le prince de Lillebonne d'en affranchir la ville. Il n'en reste pas moins que la caisse communale se vide de toutes parts, dans des occasions multiples de dépenses : travaux publics, passages de petits groupes militaires, contribution à la subsistance de la garnison de Châtel, logements de commissaires ou d'agents lorrains.

Mais ce qui est le plus remarquable, c'est la fréquence des réceptions, et c'est la dignité avec laquelle la ville, en dépit de sa détresse, accueille les nobles personnages qui l'habitent ou seulement la visitent.

M. de Bérup est bailli d'Epinal ; au 1<sup>er</sup> janvier on lui donne des étrennes sans doute, mais dès son arrivée, à titre de bienvenue ou d'agréable revue, on lui compte la somme de 400 francs. Le Président de Gondrecourt vient à Epinal régler un différend de la ville ; on lui offre du vin, une poule de bois,



une perdrix, puis arrivent Madame de Lenoncourt, la princesse de Salm, on leur présente du vin ; M. de Ranfain est l'objet de prévenances spéciales : on lui établit un lit neuf « à la chambre du château » ; d'ordre de S. A. on lui fournit du linge et des meubles, un tour de lit de tapisserie (25 francs 6 g.) une mante (18 fr.), quatre linceuls (25 fr.), six serviettes (9 fr.), deux nappes (13 fr. 9 g.), quinze aunes de toile pour une paillasse (7 fr.), un matelas (21 fr.), deux chaises (5 fr.).

Mais c'est assurément avec Charles IV lui-même que la ville entretient les relations les plus suivies. Quand il réside à Mirecourt, ce qui lui est assez habituel, la ville lui envoie des messagers pour le saluer, pour lui demander des avis, pour solliciter du soulagement dans les charges et les impôts, pour provoquer son intervention en faveur d'Epinal ; on lui porte des lettres, des requêtes, on lui fait cadeau de gibier, on lui présente un même jour 18 bécasses. Ou bien même on va faire la révérence à son frère « le duc François » à qui on donne du poisson de Moselle dont il est friand. A d'autres moments Charles IV va à Plombières et en revient ; il s'arrête au passage à Epinal, il est souvent accompagné du prince de Lillebonne. Il voyage d'ailleurs en grand équipage, avec un train considérable ; c'est ainsi qu'il fait tendre ses appartements de ses tapisseries qui le suivent. On restaure le pavillon et la toiture du logis de l'hôtel de ville, pour y installer Messieurs de la Cour Souveraine qui l'accompagnent. Et tous les ans ce va et vient se continuera entre la ville et les personnages princiers, sans parler de l'inépuisable quantité des autres visiteurs de noble famille.

#### **Les visites princières recommencent.**

(1664-1665). C'est toujours le Duc qui séjourne à Mirecourt, qui se rend à Plombières, qui gîte à Epinal, son ordinaire étape. Avec le Duc Nicolas-François et quelques mousquetaires, S. A. s'arrête en ville, le temps d'y recevoir et d'y consommer

sans doute 6 simaires de vin, 6 paires de poulets, 24 rénés, 2 truites et 5 ombres.

Son bagage n'est pas mince, car nous voyons que les particuliers qui l'ont amené font une dépense de 437 livres. Un de ses mousquetaires, malade, reste en traitement à Epinal; il est soigné et « médicamenté par Jean Maubert, dit la Lancette. »

Le Duc est toujours en mouvement; il va à Plombières plusieurs fois l'an, regagne Nancy, demeure à Mirecourt où il donne des fêtes somptueuses; il chasse dans les environs, à Dompierre..., et ses piqueurs viennent jusqu'à Epinal reprendre des chiens qui ont quitté la meute et se sont égarés dans les bois.

Mais, chose étrange, parmi tous ces déplacements, toutes ces réceptions, rien ne révèle que les Spinaliens aient éprouvé de l'émotion à la nouvelle des graves événements politiques, qui, ces récentes années, ont, dit-on, soulevé la Lorraine. Il n'est fait nulle part allusion au singulier traité de Montmartre (1662), où le Duc fantasque aliène en définitive son peuple au profit du Roi de France; on ne voit nulle part que les Spinaliens aient mêlé leurs protestations à celles des Lorrains. Il n'est fait non plus aucune mention du siège de Marsal par l'armée royale, ni du traité de la même ville (août 1663) qui remet à peu près les choses dans leur premier état. Il n'apparaît pas que les sentiments des Spinaliens pour le duc aient varié à quelque moment; nous n'en trouvons en tous cas aucune manifestation et c'est à peine si l'on peut noter le temps où le duc Nicolas-François, réconcilié avec son frère, se rapproche de lui et voyage à ses côtés.

La vie locale se poursuit monotone; on reçoit les mêmes visiteurs; le jour de la Saint-Charles, on allume le feu de joie traditionnel, le bailli met lui-même le feu aux fagots et le « tambour bat la caisse pour assembler la jeunesse autour ». La ville n'a plus à loger que des détachements militaires de peu d'importance.

Nous notons cependant une compagnie d'Allemands dont le chef fait installer, au milieu de la place, un chevalet, pour corriger ceux de ses hommes « qui commettront des insolences chez les bourgeois ».

En somme, il ne semble pas que la ville d'Epinal se ressente, comme le reste du Duché Lorrain, des préparatifs belliqueux auxquels Charles IV se livre dès 1665, qu'elle ait souffert de la courte et honorable guerre du Palatinat, qu'elle ait pâti enfin des levées de troupes ou des impositions de guerre.

Nous savons toutefois que la princesse de Lillebonne voyage avec la Cour, va à Plombières et fait sa première entrée à Epinal, tandis que le Prince de Lillebonne, assisté du jeune Prince de Vaudémont, mène glorieusement la campagne à la tête de l'armée Lorraine contre le comte Palatin.

#### **La situation s'aggrave. Charles IV se réfugie à Epinal.**

Nous arrivons à l'année 1667, fertile celle-là en événements inattendus auxquels l'histoire d'Epinal va se trouver mêlée.

Le duc de Lorraine est sur le point de commettre les imprudences, les bravades inconsidérées où vont finir par sombrer misérablement sa fortune et sa souveraineté.

Louis XIV, en lutte avec l'Espagne, somme le duc Charles de lui amener son armée, comme il s'y est engagé par les traités. Le Duc fait des difficultés ; il discute. Le Roi ordonne, puis menace. Bref, Charles IV, par crainte des représailles, cède et ses troupes se mettent en marche. Va-t-il s'exécuter sans arrière-pensée ? Ce serait bien extraordinaire. Il ne tarde pas, en effet, à jouer une singulière comédie. Il allègue d'abord le besoin où il est de faire garder, par ses soldats, ses frontières qu'il prétend menacées. Puis il simule la panique, et, comme s'il n'était plus en sûreté dans sa capitale, il s'enfuit précipitamment à Epinal.

Il y fait conduire son mobilier personnel et s'y installe avec la Duchesse et la Cour.

« La semaine de la Saint-Didier, Goéry Claudel reçoit 3 fr. pour pain fourni aux six charretiers de Nancy qui ont amené les bagages et tapisseries de S. A. à Epinal ; ils étaient escortés par 20 soldats. On donne 7 francs pour les frais d'un homme et des six chevaux qui ont amené les armes et le cabinet de Charles IV qui vient avec la duchesse habiter Epinal ». On dépense 100 francs à acheter une pièce de vin que l'on distribue « à S. A. et à sa femme, aux princes de Vaudémont, au marquis de Mouy, etc... », on leur présente également du poisson et du gibier, de la toile, en un mot tous les cadeaux d'usage. Enfin on achète de l'avoine pour les chevaux du duc et de la duchesse.

Le duc de Lorraine ne néglige aucune manifestation qui soit de nature à aggraver cette panique ; tout le monde se disperse à l'envi et Nancy n'est plus qu'un désert.

Cependant l'armée lorraine ne prend pas part à la campagne de Franche-Comté qui se termine par le traité d'Aix-la-Chapelle.

L'armée revient en Lorraine et dès lors, dans un dessein facile à pénétrer, Epinal et ses environs se trouvent inondés de troupes.

C'est d'abord la compagnie du maréchal de Lorraine, dont on fait demander le délogement à l'Intendant qui est à Nancy, par Jacques Financel. C'est la compagnie de cavalerie du marquis du Chastelet qui loge à Epinal. Le marquis de Bassompierre se présente à la tête de ses cavaliers.

On obtient qu'il ne stationne pas, On s'efforce vainement d'empêcher l'entrée en ville des Suisses « à cause de la contagion ».

Ils s'y installent et montent la garde sous la halle.

Aux compagnies de Vaudoncourt et d'Hautecourt se joint celle de M. de Malatour. Il y a de l'infanterie à Jeuxey, à Longchamp, à Deyvillers ; M. de Vuillancourt et M. de la Prairie y commandent. Ces deux chefs militaires poussent

avec la compagnie La Fleur jusqu'à Girmont. M. de Majastre et ses soldats sont fixés à Epinal.

Quelque temps après, le régiment de M. de Belrose arrive, mais il poursuit jusqu'à Rehaincourt, sous la conduite de Nicolas Marc.

Les Spinaliens ne gagnent rien à l'attente : le régiment de M. de Raincourt, vient prendre son logement dans leur ville. Les comptables ont fort à faire de pourvoir à toutes ces charges, sans compter un détachement de gardes du Duc qui a suivi la cour ; sans parler non plus des nombreuses escortes qui accompagnent tous les convois d'argent, de meubles, de munitions, d'approvisionnements, etc....

C'est, au surplus, le Président Canon, lui-même, qui vient à Epinal, procéder, de sa personne, au règlement du quartier d'hiver.

On est revenu aux plus mauvais jours de l'histoire, aux lamentables époques des lourdes garnisons et des grands passages de soldats. Le Duc s'obstine dans ses velléités belliqueuses qui ont fait tant de mal à son pays.

Cela est si transparent qu'il fait mettre la ville en état de défense ; il en relève, autant qu'il le peut, les fortifications ; il l'approvisionne. Dès 1668 nous voyons « deux hommes de S. A. amener des munitions de guerre au château ». La ville dépense 1,923 fr. 7 gr. en réparations aux murailles et aux tours. On amène du canon, de la poudre ; on mande un officier d'artillerie, on fait venir des moulins à bras. On dépense 5,580 francs « pour travaux faits aux murailles, pont, portes, corps de garde et à la porte d'Arches ». Charles IV ne tient pas en place : il s'agite sans cesse et se porte vers toutes les directions, comme s'il voulait inspecter et reconnaître le terrain, ou encore chercher un gîte meilleur.

Il va à Nomexy, à Plombières, fait conduire son lit à Charmes, pour l'en faire ramener le lendemain ; il revient à Epinal, gagne Châtel en carrosse, retourne à Plombières, expédie son bagage

à Nancy, etc... etc... Ce sont, comme on le voit, de continuel déplacements suivis de rentrées à Epinal, au grand dam de la ville qui s'épuise en réceptions. Mais ces dépenses ne sont rien auprès de la charge écrasante qu'a la ville d'assurer les correspondances de S. A. et de l'armée, de fournir des courriers : en une seule année ce service lui coûte 3,437 fr. 8 gros. Il n'est pas étonnant qu'elle en demande la décharge, sous prétexte qu'elle a fait construire une courtine pour renforcer ses défenses. Les finances de la ville subissent bien d'autres assauts : exigences des officiers (le colonel Belrose ordonne qu'on loue un pré pour « herber ses chevaux ») ; logement et ustensiles de S. A., de la Cour, des Princes, des visiteurs notables, du Bailli... (On paye 17 fr. pour faire transporter de la maison de ville dans celle de M. de Campremy, les bancs, armoires et autres meubles en bois appartenant à la ville) ; joignez les rixes et tumultes entre les soldats des différents corps de troupe (c'est ainsi que des bourgeois sont obligés de monter la garde sur la place le jour « de l'émotion » des Suisses, contre la compagnie de M. de Vauldoncourt) ; on leur fournit du bois. Sans oublier enfin l'administration proprement dite de la ville (on ne se désintéresse pas de l'instruction publique et, les jésuites prétendant fermer les classes de seconde et de rhétorique, on proteste. M. de Sarrazin, conseiller à la Cour de Lorraine intervient ; il arrive à Epinal, solutionne cette difficulté avec quelques autres, et tout finit par des banquets. A titre de remerciement, on offre à M. de Sarrazin une nappe et 12 serviettes damassées).

Mais serait-ce la fin de toutes ces misères ? La Cour s'éloigne de la ville et Charles Tacquel conduit les princes et les armes de S. A. jusqu'à Lunéville. Le bagage de Mme la duchesse de Lorraine est déposé chez l'abbesse du Chapitre et le duc envoie une nouvelle partie du sien propre à Luxeuil, sous la direction d'Abraham Paye.

**Le conflit du Duc avec le Roi de France est imminent.**

Voici que le Roi de France s'est ému de toutes ces troupes maintenues sous les armes et, en quelque sorte, en état de concentration.

Il exige leur licenciement. La sommation est impérieuse ; l'ultimatum menaçant. Charles IV paraît s'incliner, car ses Commissaires parcourent le pays avec la mission de licencier l'armée lorraine. La situation est grave et le Duc demande qu'on célèbre des messes à son intention.

Hélas ! la docilité du Duc de Lorraine n'est qu'apparente et l'exécution des ordres royaux incomplète. La ville d'Epinal n'est pas évacuée : elle entretient encore la Compagnie de cavalerie du chevalier d'Armance qui lui coûte pour 36 jours 792 francs d'appointements et 562 francs de frais ; la compagnie du colonel Jorman qui reçoit « pour ses ustenciles de 4 mois » 492 francs. Le colonel de Silly est à Arches. Un lieutenant-colonel et deux cavaliers apportent l'ordre de Charles IV de faire avancer les troupes. Veut-il encore combattre ? D'autre part la ville, par ordre apparemment, n'a pas interrompu les travaux de fortification : elle y dépense la somme importante de 8,329 fr. 2 gr., et le bailli publie l'injonction à tous les bourgeois d'enlever les pierres qui se trouvent devant leurs maisons.

Le Duc et les Princes font quelques dernières apparitions à Epinal : on les accueille toujours avec cordialité. C'est ainsi que, sur le bruit que la Princesse de Vaudémont doit passer à Epinal en allant à Plombières, le Conseil décide qu'on lui fera présent du linge le plus beau qu'on pourra trouver, jusqu'à concurrence de 600 francs ; et son voyage n'ayant pas eu lieu, on lui porte le linge à Nancy.

Le 23 mars 1669, S. A. vient encore à Epinal accompagné de sa suite parmi laquelle M. Sellier son chirurgien. Chose étonnante, il est réinstallé à Nancy d'où il a plus que jamais de sérieux motifs de s'éloigner ; il fait « emballer et charger »

les meubles qu'il avait expédiés à Epinal et les fait reconduire à Nancy.

Dans le mois de septembre 1669, Charles IV fait sa dernière visite solennelle aux Spinaliens. Il y vient deux fois avec toute sa cour.

La ville supporte sans marchander une dépense de 505 fr. (499 fr. 2 gr. 2 bl.). Elle a déjà déboursé 348 fr. 9 gr. 2 bl. à l'occasion de deux voyages que le duc a faits en mai à Plombières.

De même la ville d'Epinal eut sa part du deuil où mit la Lorraine la mort du duc Nicolas-François de Lorraine survenue au mois d'avril 1670. Elle paye encore 268 fr. 7 gr. et 4 d. pour « ses frais funéraires et obsèques ».

Elle ne ménageait pas davantage les cadeaux traditionnels : le jour des « espousailles » de M. de Majastre, on lui présente de la part de la communauté 4 simaires de vin contenant 6 pots, et à M<sup>me</sup> de Majastre une douzaine de plats « d'estain de Flandre » pesant 48 livres à 3 francs l'une, 3 pains de sucre et 12 citrons.

Le jour de la Saint-Charles, qui est en même temps la fête de S. A. et du bailli, on tire le canon au château, on brûle 60 livres de poudre fine. On offre à M. et M<sup>me</sup> de Majastre du vin, des confitures et du gibier. Au 1<sup>er</sup> janvier 1671 on distribue les étrennes habituelles, notamment au bailli 6 écus d'or, à M<sup>me</sup> la baillive et à M<sup>me</sup> de Majastre deux écuelles d'argent avec couvercle, pesant 24 onces 2/3, de la valeur de 206 fr.

### **Les Français tentent d'enlever le Duc de Lorraine.**

Nous arrivons à une période décisive de l'histoire d'Epinal et nous y arrêterons, ou à peu près, notre récit. Les événements les plus graves vont se précipiter, bouleversant encore une fois l'existence des Spinaliens et creusant un abîme entre leur passé lorrain et ce qui sera leur régime nouveau. Aussi bien, faut-il s'y attendre, le duc de Lorraine faisant tout ce qu'il peut pour tenir en éveil la convoitise française qui ne se modère pas.



Charles IV, comme pour se mettre en règle au point de vue religieux, consacre son Duché à la Vierge. Et nous voyons que la ville fait célébrer une messe pendant l'octave de la conception de Notre-Dame « conformément à l'intention de S. A. ». Après la messe on offre même aux P. P. Capucins une demi-mesure de vin.

Au point de vue politique, le Duc de Lorraine, qui au demeurant n'a pas désarmé, intrigue toujours auprès des cours étrangères pour se créer des alliances. Cependant le roi de France appète, plus que jamais, le Duché de Lorraine et combine son annexion à la Couronne. Entre ces deux pôles l'étincelle fatale ne peut manquer de jaillir. L'orage éclate, en effet, au mois d'août 1670.

Le début des hostilités est peu honorable pour le puissant monarque qu'est Louis XIV ; il n'hésite pas à tenter d'enlever par surprise son chétif adversaire. Sous le prétexte et l'apparence de régler avec Charles IV une difficulté de Douane, le Roi lui dépêche le comte de Fourille. Celui-ci s'efforce de rassurer le Duc par ses discours hypocrites et ses propos flatteurs ; en réalité, il est à la tête d'une véritable armée qu'il dissimule dans les bois voisins et se dispose à un coup de main.

Fort heureusement pour lui, Charles IV est, au dernier moment, prévenu par le Gouverneur de Gondreville du guet-apens où on l'attire. Il lève aussitôt la séance du Conseil qui siège en cet instant ; il monte à cheval comme s'il partait en chasse et « fait avertir ses officiers et ses gardes de le suivre sur la route d'Epinal ».

Il se dirige d'abord vers Mirecourt, accompagné des Princes de Vaudémont, de Lillebonne et de Lixin, du capitaine de ses gardes et de trois autres gentilshommes. Il gagne Châtel puis Epinal où il donne ses instructions en attendant la suite des événements. Cependant c'est au château de Dounoux (près Epinal) que, si l'on en croit Dom Calmet, le duc Charles reçoit

avis de l'entrée dans Nancy des troupes françaises commandées par le maréchal de Créquy. Il écrit au Roi une lettre très respectueuse « pour lui témoigner le sensible déplaisir qu'il a d'être hors de ses bonnes grâces et pour lui offrir toute la satisfaction qu'il peut désirer de lui (1) ». Le Chevalier d'Harcourt part de Dounoux le 29 août pour porter cette missive à Paris, mais Louis XIV refuse de le recevoir.

Le Duc de Lorraine ne peut plus douter des mauvaises dispositions du Roi à son égard. Il ramasse ce qu'il peut de soldats et les jette dans ses places de guerre « dans l'espérance que, faisant quelque résistance, il auroit le loisir de ménager son retour dans les bonnes grâces du Roy ».

Singulier calcul qui, bien entendu, n'aboutira pas. Le maréchal de Créquy poursuivant sa marche envahissante, a formé le projet de se rendre maître des trois dernières villes susceptibles de quelque défense : Epinal, Châtel et Longwy. Charles y a mis tout ce qu'il a pu de soldats et de miliciens, cependant que lui-même se tient et s'agite dans les « montagnes de Vosge » entouré de sa noblesse qui l'a rejoint, malgré la défense de Créquy, mais hélas ! en petit nombre et en triste équipage.

Le Duc de Lorraine adresse un dernier appel aux Gouvernements qui sont ses auxiliaires habituels. D'Epinal il envoie (10 septembre), aux Treize Cantons, un avis de « l'insulte qu'il a reçue des troupes de France » (1), il évoque les anciennes alliances. Faut-il dire qu'il n'est pas entendu ?

### **La guerre est déclarée.**

De son côté le maréchal de Créquy se rapproche avec son armée. Il estime que « la Moselle sera réduite par la prise de Chasté et d'Espinal. Le reste sera de petite importance, écrit-il au roi, et c'est ce qui fait croire qu'il faut solidement s'attacher

---

(1) Dom Calmet. Loc. Cit.

à emporter ces deux places qui rendront le pays libre et soumis aux ordres de Votre Majesté ». Il ne laisse pas d'ailleurs de s'entourer des plus grandes précautions. Le génie de Charles IV est toujours redoutable et c'est avec bonheur que le maréchal apprend que M. de Lorraine a évacué Epinal pour Remiremont, qu'il vient même de quitter cette dernière ville en y faisant ses adieux « comme un homme qui abandonne son pays quelque temps ». Créquy est plus rassuré, d'autant qu'il a le rapport fort complet du sieur de Saint-Pouenges qu'il a dépêché en éclaireur. Il y est dit qu'à Epinal il y a 4,000 hommes..., que la ville pourra tenir le reste du mois, qu'elle sera donc emportée en peu de temps, qu'on y trouvera des vivres et munitions de guerre pour aider à prendre Chasté outre qu'on sera maître de toutes les montagnes jusqu'en Bourgogne (18 septembre). Il n'y a plus à hésiter, dès le 19 septembre la ville d'Epinal est investie et la tranchée est ouverte le 20.

#### **Siège d'Epinal par le maréchal de Créquy.**

La défense est dirigée par le comte de Tornielle, Gouverneur-Bailly : il a sous ses ordres les gentilshommes qui se sont jetés dans Epinal, avec les compagnies des gardes, des chevaux-légers et des Miliciens.

La place est au demeurant « mal pourvue des choses nécessaires pour soutenir un siège ». Les assiégés se défendent néanmoins avec beaucoup de valeur pendant cinq jours ; le 1<sup>er</sup> et le 4<sup>e</sup> jour du siège, ils font deux sorties si vigoureuses que Créquy parle déjà de convertir le siège en blocus. Mais la division et le découragement ne tardent pas à se mettre parmi les Lorrains, le comte de Tornielle juge que ses troupes manquent de soumission et les troupes pensent que les chefs n'ont pas de décision. Le 25 septembre Tornielle assemble ses officiers en Conseil, et l'on décide que la ville capitulera.

« Après avoir examiné l'état des munitions et vivres étant à Epinal qui ne se trouvèrent que pour soutenir 24 heures, les

« armes étant la plupart crevées etc... les officiers de la garni-  
« son ayant été convoqués par nous, ont déclaré tous unanime-  
« ment avec nous Gouverneur, que pour éviter les dernières  
« extrémités, il était à propos de savoir à quelles conditions on  
« voudrait les recevoir pour être employés au service de S. A.  
« avec l'avantage et la gloire de S<sup>a</sup>dicte Altesse et ce afin de  
« conserver la garnison, puisqu'on ne peut conserver la place.  
« Et sur ce, a été résolu de battre la Chamade. » A Epinal, le  
25 septembre 1670. Signé : Tornielle, de Majastre, Bassom-  
pierre, de Silly, Desarmoises, Beauvau, Desviviers, Borand, de  
Boudonville, Arnolet, etc... (1).

Le lendemain, 26 septembre, le Gouverneur fait battre la  
Chamade, quoiqu'il n'y ait aucune brèche à la ville et que le  
château n'ait même pas été attaqué.

« Mais le Maréchal, dit Dom Calmet, qui voulait faire un  
exemple de rigueur qui intimidât les autres garnisons, rejeta  
les propositions qui lui furent faites. Il prétendit leur faire  
grâce d'accorder la vie aux troupes lorraines, mais il menaça  
de pendre les Français qui se trouvèrent en armes dans la  
ville. Ces conditions toutes honteuses qu'elles estoient furent  
acceptées, et le 28 de septembre, le comte de Tornielle, gou-  
verneur ; Desarmoises, commandant des chevaux-légers ; Tor-  
nielle, de Majastre, gouverneur de Viviers ; le chevalier de  
Beauvau, commandant des gardes ; le marquis de Bassom-  
pierre ; le colonel Boudonville ; d'Arnolet, suivis des mousque-  
taires, des gardes du corps et des autres troupes furent menés  
prisonniers à Metz. Boucaut et Duhamel, gentilshommes fran-  
çais, furent sauvés dans l'abbaye d'Epinal, de même que  
plusieurs autres gens de guerre du Duc. Tout le pays murmura  
d'une si prompte reddition et d'une capitulation si ignominieuse  
et on n'épargna ni les chefs, ni les soldats. » (1)

Tel est l'événement, capital pour leur histoire, qui porte aux

---

(1) Dom Calmet Loc. Cit.

Spinaliens un coup dont les conséquences seront décisives. C'en est fait de leur ville en tant que Forteresse, ç'en est fait de son individualité jalouse, enveloppée et sertie dans ses murailles, ses tours et ses portes, comme une pierre apparaît enchassée dans sa monture. Il nous convient de donner sur l'opération militaire qui va produire ce lamentable bouleversement tous les détails que nous avons pu recueillir et nous publions, en appendice, la relation Française d'une part, telle qu'elle est rapportée dans les Gazettes contemporaines et d'autre part la version lorraine dans les termes où la présentent le rapport du Gouverneur, M. de Tornielle et une lettre de M. de Boudonville. Nous n'y ferons d'autre commentaire que l'expression de ce regret : pourquoi faut-il que le comte de Tornielle, préoccupé de se justifier aux yeux de Charles IV, accuse « d'ingratitude » les bourgeois d'Epinal et leur reproche d'avoir jeté dans les puits leur vaisselle d'étain plutôt que de la lui apporter, ce qui lui eût permis, dit-il, de prolonger la résistance ? Ne voit-il pas que ç'eût été un mince subside et oublie-t-il l'état de lassitude, de misère et de ruine où se trouvent réduits les 500 survivants de la bourgeoisie ?

#### **Créquy est imptoyable.**

Le vainqueur se montre intraitable. Dès le 3 octobre, le maréchal de Créquy, qui ne pardonne pas à la ville sa résistance, publie un ordre par lequel il impose aux Spinaliens une contribution de 30,000 francs barrois.

Voici le texte de cette proclamation :

« De Par le Roy.

« François sire de Créquy, mareschal de France, commandant l'armée du Roy en Lorraine et pays Messin.

« La ville d'Espinal s'étant oubliée jusqu'au point de prendre les armes, et se deffendre contre l'armée du Roy, et ayant esté forcée à se soubmettre à l'obéissance de Sa Majesté, nous avons jugé nécessaire d'exercer contre laditte ville quelque

punition, afin qu'elle puisse servir d'exemple aux autres peuples et les induire à une autre conduite.

« Et comme de toutes les punitions, la moins rigoureuse est celle d'imposer quelques deniers, nous ordonnons que dans quinzaine, pour toutes préfixions et délai, les habitants de laditte ville d'Espinal, de quelle qualité qu'ils puissent estre, fourniront à l'extraordinaire de la guerre sur les quittances du sieur Taillandier, la somme de trente mil francs barrois, de laquelle ils feront entre eux la répartition, ainsy qu'ils verront bon estre, et sans que laditte répartition ny tout autre prétexte que ce soit puisse retarder le payement de laditte somme, le tout à peine de punition exemplaire, et d'y estre contraincts par toutes les rigueurs de la guerre. Et afin que nul n'en prétende cause d'ignorance, les présentes que nous avons signées et fait contresigner par nostre secrétaire, seront signifiées et notifiées ausdits habitants.

« Fait au camp devant Chastel le troisième jour d'octobre 1670.

« Signé : Le Marquis DE CRÉQUY.

« Visa : Saint-Pouenge.

« Et plus bas pour Secrétaire :

« LE MAIRE ».

Nous verrons que cette charge écrasante sera aggravée de bien d'autres, à telles enseignes qu'on se prend à douter que la ville puisse s'exécuter.

Il le faudra cependant et le courage des Spinaliens leur permettra de traverser une fois encore une terrible crise.

#### **Prise de Châtel.**

Le maréchal de Créquy se livre contre les défenseurs de la ville à de telles représailles qu'elles seront un exemple pour les autres forteresses et les réduiront par la crainte d'un traitement pareil. Nous savons ce qu'il a fait de la garnison vaincue.

Au surplus, il écrit avant de quitter Epinal : « Par les états (1) qui m'ont été remis et qui vous seront envoyés, vous verrez qu'il y a à Epinal près de 1,500 hommes prisonniers et à discrétion et que dans l'hôpital il a 160 blessés, mais peu, grâce à Dieu ! qui le soient mortellement... »

Il ajoute, touchant les déserteurs repris par les troupes françaises : « Les exemples sont fréquents pour le soldat et ils devraient être intimidés de tout ce qu'ils voient des Français qui ont été pris à Epinal ; quatre furent pendus hier, il y en aura autant d'espédiés à Chasté et la peur du supplice a fait que des officiers se sont précipités des murailles en bas et ont échappé en se sauvant à une mort certaine. »

La prison, l'exil ou les supplices, tels sont les moyens qui paraissent bons à Créquy pour punir la résistance des uns et briser celle des autres. L'événement va prouver qu'il ne s'est pas trompé. Châtel, où il se présente après la chute d'Epinal, où il prévoit un siège long et difficile, va se rendre pour ainsi dire sans combat. Beaufort, le Gouverneur, sur qui on fonde de grandes espérances, a tout le premier conseillé la capitulation « ayant exposé l'exemple d'Epinal et les dangers d'une résistance opiniâtre. » (2)

Le bruit court que Beaufort a touché 30,000 écus et Bussy-Rabutin écrit : « Je viens d'avoir la guerre dans mon voisinage, Epinal et Chasté ont été pris, le premier avec du canon, et avec des pistoles, à ce qu'on dit. » (3)

A son tour Longwy ouvre ses portes : le conseil de guerre réuni par M. de Baillivi « trouve à propos de ne point attendre l'extrémité d'Epinal, ou une plus grande dont on est menacé. »

#### **Epinal a souffert du dernier siège.**

Ainsi le succès des armes françaises est complet, mais seule la ville d'Epinal a succombé avec honneur.

---

(1) Dom Calmet. *Loc. Cit.*

(2) *Id.*

(3) Olivier. *Histoire de Châtel.*

Que si nous revenons à son histoire spéciale, nous mesurons l'étendue de sa ruine.

L'artillerie française a fait d'importants dégâts : la tour Saint-Goéry s'est écroulée et les matériaux et décombres en ont comblé la fontaine : des soldats de la garnison la dégagent et reçoivent 64 francs pour leurs peines. Les armes de S. A. ont été arrachées des portes, le grand Pont a été fort malmené et on y fait des réparations pour 443 francs ; on emploie les palissades du château à rétablir les bois d'eau du moulin du Gaucheu. La Montagne travaille pendant deux jours au moulin de la Ville pour retrouver les meules qui y sont enterrées, la muraille du moulin du Tripot est effondrée... L'hôpital abrite de nombreux blessés, ils sont soignés par la veuve Labatte, la veuve de Nicolas Guérin ; la femme Guichard s'occupe des prisonniers enfermés à la Maison de ville. Claudon Genel enterre, moyennant 1 franc, deux soldats « que des bêtes avaient tiré les boyaux » et la veuve Louys Flavel reçoit 6 gros pour avoir porté hors de ville des chiens et des chats trouvés morts dans les rues.

Ce que le canon a commencé, le pic et la pioche l'achèvent : la ville a été condamnée à raser ses fortifications. M. de Romain reçoit 60 francs pour avoir surveillé pendant trois mois les travaux de démolition ; la ville verse 333 francs par mois aux travailleurs ; on utilise, il est vrai, comme on peut, les bois et matériaux de démolition, à désintéresser par exemple pour partie Pierre Maranda, dit la Brèche, qui est créancier de la ville et se trouve d'ailleurs dans la nécessité de reconstruire sa maison.

Les mineurs employés à cette impitoyable destruction sont logés chez la veuve Claude Fabry et les soldats qui y collaborent reçoivent de la ville même le blé qui les nourrit.

Pour comble de disgrâce, on a organisé, pour cette triste besogne, des corvées de bourgeois ; ceux-ci sont conduits par des soldats, commandés et surveillés par des sergents. C'est



ainsi qu'un sergent du régiment de Crussol commande pendant 17 jours une escouade de Spinaliens à la démolition de la porte d'Arches. Les Bourgeois qui manquent aux corvées sont punis d'une amende. Toutefois à l'époque de la moisson, l'Intendant veut bien en renvoyer une partie pour leur permettre d'y vaquer.

Dans le même temps, la ville est tenue de contribuer à la destruction des fortifications de Nancy vouées au même sort. Elle fournit neuf travailleurs qu'elle entretient de ses deniers, on leur paye 488 francs pour un mois. Après la prise de Châtel, on y a conduit 4,000 livres de poudre pour faire sauter les fortifications.

#### **Mouvements de troupes à Epinal.**

Il faut procurer la subsistance aux troupes innombrables qui séjournent à Epinal ou qui ne font que passer.

On achète du fourrage pour nourrir les chevaux, on organise des écuries, des granges pour les loger ; on loue la grange des Dimes, on répare celle de la Maiolle. Pour l'infanterie, les maîtres cordonniers reçoivent de l'Intendant l'ordre de fabriquer des souliers, M. de Taillandier leur paye en une fois 350 fr.

On met à la disposition des chefs militaires des courriers et des guides. Ces missions ne vont pas sans périls, on paye cher un homme qui a servi de guide jusqu'à Charmes, « n'ayant pu trouver personne pour y aller à cause des grands dangers qui estoient pour lors sur les chemins ».

Une autre fois on donne 7 francs à quatre soldats de M. de la Chassagne qui ont escorté « les chariots qui conduisent la munition de Saint-Laurent pour la subsistance des dragons qui avoient ordre de loger à Epinal. Ces chariots ont été pris de force à raison du danger qui existe sur les chemins. La même semaine il faut conduire des troupes à Plombières, personne ne veut servir de guide, c'est un habitant d'Uriménil que l'on prend par force ».

Les sources habituelles des revenus sont taries ; pas de droit de bourgeoisie, personne ne venant, bien entendu, résider à Epinal, pas de location des maisons, ni des terres..... Et les contributions enflent toujours : subsistance des troupes, taxe de 5,099 francs pour les troupes du Roi campées sur la Sarre, rançon du réachat des cloches parce qu'on a tiré le canon, comme c'est la coutume.....

Le régime intérieur, le régime de Police est des plus rigoureux.

Défense est faite aux écoliers de porter des armes et de tirer pendant la nuit. Ordre est donné aux mêmes écoliers de rentrer chez eux de bonne heure et « aux bourgeois de nettoyer les fumiers », défense également à ceux-ci de porter des armes sans la permission du Maréchal de Créquy. Le Maréchal publie une ordonnance portant interdiction pour tous les habitants de la Lorraine de s'absenter. Les Spinaliens n'ont même pas le droit de passer par les brèches des fortifications pour sortir de la ville.

Mais le pire de tous les maux, c'est l'occupation militaire.

Epinal n'est plus qu'un lieu de cantonnement et un gîte d'étapes.

La ville loge ou restaure au passage les troupes les plus variées et toujours en grand nombre. Les quartiers d'hiver sont écrasants et la taxe de subsistance est énorme. Le régiment de Roussillon le premier fait un long séjour à Epinal. Il y vient des dragons, 7 compagnies du régiment d'Anjou, sans compter les cavaliers qui vont et viennent : telle est la compagnie du Chevalier des Grioux qui, faute d'autre place, loge dans les tavernes.

En somme il y a toujours dans la ville une garnison de cavalerie et d'infanterie, et un corps de troupes qui part est aussitôt remplacé par un autre. Après le régiment de Crussol, c'est le régiment de Turenne, le régiment des Valons, le régiment des gardes du corps, le régiment de Bouillon,

etc., etc., sans compter les régiments qui reviennent après une absence plus ou moins longue. Pour les passages, la ville est obligée de mettre des voitures de fourrage à la disposition des pauvres gens.

Ce régime militaire se complique de charges de toutes sortes. Il faut recevoir, avec le confortable dû à leur situation éminente, les chefs et les hauts fonctionnaires. Il faut bien offrir à Créquy du gibier, en même temps que du charbon et du bois pour sa cuisine ; au commissaire de l'armée, Pinguet, on donne 24 serviettes. Le Roi envoie des ingénieurs pour établir la carte du pays ; ce sont des hôtes de qualité qu'il faut traiter en conséquence. Les commandants des compagnies, les lieutenants colonels qui viennent passer en revue la garnison, les commissaires sont tous d'un entretien dispendieux. On n'oublie pas pour cela les maîtres d'autrefois : On va trouver S. A. en Allemagne, on fait fête à M. de Lenoncourt et à Madame d'Espinal sa sœur, à M. de Majastre, etc.

Les soldats occasionnent par leur nombre des frais exorbitants : il leur faut d'innombrables rations, des pains de munition par milliers.

Le transport des bagages n'est pas la moins lourde des impositions.

Les Français achèvent par le pillage les ruines que leur seul passage suffirait, hélas ! à consommer. Les gardes du corps ont laissé les plus détestables souvenirs : ils ont rompu les portes de la maison du comptable ; la Fleur, de Saint-Loup et Bastien Durand font la visite des prés de Chantereine et de Grand-Rupt pour estimer le dommage causé par le camp des gardes du Corps. Ce camp est approvisionné de foin et de bois pendant la nuit. Les cavaliers poussent le vandalisme jusqu'à briser les conduites d'eau. Les gardes du corps ruinent et dévastent tous les champs ensemencés des environs. Ils exigent pour leur service un personnel important. Une autre fois le comptable, qui décidément joue de male fortune, voit sa mai-

son pillée et ses meubles saccagés par les soldats du régiment d'Anjou.

Les autorités militaires prennent cependant quelques précautions : on interdit aux bourgeois de donner à boire à crédit aux soldats ou de leur avancer de l'argent.

Cela n'empêche que les taxes et contributions ne diminuent pas : elles viennent de la généralité de Metz, de l'Intendant général qui impose d'un coup Epinal à une somme de 4,000 fr. pour les vaches et l'avoine à fournir au camp de la Sarre. La contribution dite de Luxembourg subsiste toujours et les Espagnols n'en font pas grâce : tantôt ce sont des Spinaliens, Lhuillier et d'autres, qui vont eux-mêmes en porter les deniers péniblement réunis ou en discuter le chiffre, tantôt c'est un parti de Luxembourg conduit par le sieur Bataille qui vient jusqu'à Epinal sommer la ville d'effectuer les paiements échus. C'est bien encore une fois « la grande misère de la guerre ».

#### **Retour apparent de fortune. Reprise d'Epinal par les Lorrains**

Mais voici qu'en pleine détresse, les Spinaliens reprennent de l'espoir et entrevoient le salut.

Le Duc Charles IV, définitivement brouillé avec le roi de France, est retiré en Allemagne, où il reçoit toujours les émissaires de ses fidèles sujets. Epinal continue à lui adresser ses doléances sur ses malheurs et à lui offrir les habituels présents de gibier et de victuailles. Le Duc, rejoint par ses gentilshommes et un grand nombre de soldats, prend une part active à la campagne d'Alsace contre l'armée française commandée par Turenne. Il est lui-même un des plus habiles généraux de l'armée alliée et sa vieille valeur lui ménage encore de brillants succès.

C'est ainsi que, recevant la nouvelle du passage en Lorraine d'un corps de cinq cents gentilshommes, formant l'arrière ban

de la noblesse d'Anjou et qui marchent au secours de Turenne, il détache aussitôt un parti de cavalerie chargé de l'attaquer.

Les Lorrains surprennent leurs adversaires à Bénaménil et les mettent en déroute. A la suite de ce fait d'armes, Charles IV forme le projet d'installer ses troupes en quartier dans les montagnes de Vogé « et pour cet effet de prendre poste à Epinal, Remiremont, Badonviller et Rambervillers » (1). Il fait part de son dessein à l'Electeur de Brandebourg qui l'approuve.

Il lui écrit même (22 novembre 1674) qu'il met à sa disposition un corps de troupes commandé par le duc de Zell, à la condition que le duc opère avec son armée ainsi renforcée une diversion en Lorraine et inquiète Turenne qui prétend y prendre ses quartiers.

Dès le 27 novembre, d'Alamont, Maréchal de camp des troupes ducales, reçoit l'ordre de pénétrer en Lorraine, tandis que Zell marche sur Schlestadt. « D'Alamont se saisit d'Epinal et de Remiremont, mais Badonviller et Rambervillers demeurent aux ennemis, les alliés ne s'étant pas avancés pour les surprendre comme on était convenu ».

Son Altesse cependant prend son quartier à Saint-Hippolyte qui est une ville d'Alsace dépendante de sa souveraineté et où les Lorrains, ravis de revoir leur prince, lui apportent des vivres de tous côtés (1).

C'est ainsi que les sieurs Financel et Perrin sont chargés de lui faire la révérence de la part de la ville et lui apportent dix-huit bécasses, onze perdrix, trois poules de bois, une truite et deux pâtés. M. de Majastre opère sa rentrée à Epinal d'où il fait aussitôt partir des courriers vers tous les points de la montagne de Vogé. On lui offre également du vin et du poisson.

On sent toutefois que les Français ne sont pas loin : pour

---

(1) Dom Calmet. Loc. Cit.

l'instant l'armée de Turenne campe en Lorraine et sur la Sarre.

On n'a guère perdu le contact avec elle, les routes ne sont pas sûres et les bourgeois manquent de confiance. Pour assurer la garde de la porte d'Arches, il faut payer des hommes « qui sont mis en place des garçons qui y étaient commandés et leurs pères n'ayant voulu qu'ils la montent qu'avec eux et dans leurs brigades et escouades ».

### **Epinal retombe aux mains des Français.**

Il n'est malheureusement que trop exact que ce retour de fortune n'est en vérité qu'une dernière et trompeuse convulsion.

Le maréchal de Turenne, qui a reçu des renforts, reprend la campagne en plein hiver, au mois de décembre ; il marche contre la Haute-Alsace et a résolu de se faire un passage par Sainte-Marie-aux-Mines ou par Remiremont. « Le duc Charles informé de son dessein presse les alliés de lui donner l'infanterie qu'ils lui ont promise pour soutenir Remiremont et Epinal, et pour faire un camp sur la hauteur de cette dernière ville, afin de fermer le passage de l'armée française ». Mais il ne peut rien obtenir et il est obligé « de faire abandonner Epinal et Remiremont et de rappeler trois ou quatre cents hommes d'infanterie de Zell qui sont dans le pays ». M. de Majastre quitte Epinal et se replie sur Remiremont, où les Spinaliens lui conduisent son bagage. Il s'y défend deux jours, puis rejoint l'armée alliée à Mulhouse. Il sera bientôt blessé mortellement et Epinal lui célébrera de solennelles obsèques.

Cette fois, la ville d'Epinal est irrémédiablement perdue pour le duc Charles IV. Les Français l'occupent de nouveau, ils sont plus nombreux que jamais, car le théâtre de la guerre est prochain. Les dragons arrivent par brigade entière. La misère ne peut plus s'aggraver, c'est la ruine absolue, l'épuisement complet. Il n'y a même plus de vivres pour les malades et les blessés qui sont à l'hôpital, on les dirige sur Nancy. M. du

Bourg, quartier-maître général de l'armée de Turenne, accompagné d'un capitaine et de trois hommes, est logé avec son escorte chez Jean Bourey, « à la passade des quatre derniers régiments logés à Epinal, n'ayant pu trouver aucun logis parmi la ville pour les mettre, à cause de la grande foule et oppression qui était dans la ville. On a commencé la reconstruction de la halle, mais on n'a pu la mener à bout » à cause de la guerre et parce que des soldats ont brûlé les planches et les bois de marnage qui étaient préparés. La ville est à ce point besoigneuse qu'elle vend à bas prix ses maisons situées sur la place du Poiron à Nicolas Pellier, marchand et conseiller.

Mais, chose inouïe, les contributions restent énormes ; les habitants sont, depuis longtemps, soumis à une pression, à un écrasement ininterrompus, et cependant la ville trouve toujours de quoi payer. C'est à peine croyable, cela tient du mystère, cela témoigne en tous cas de l'énergie et de la patience admirables des Spinaliens, nos ancêtres.

Voici un aperçu de la note à solder en 1675 :

Le commandant des deux régiments de la Valette et de Cornon prétend qu'on lui a volé une tasse en argent ; il faut en racheter une. Doit la ville 12 vaches  $1/2$  soit 782 francs pour conduire à Saint-Dié ; 4,695 francs à M. du Mesnil commandant la cavalerie pour trois mois ; 4,293 francs pour la paye du baron de Vertfeuille pendant 96 jours ; 1,886 francs pour neuf mois de la contribution du Luxembourg. On fournit aux compagnies de cavalerie de Remiremont qui se joignent à celles d'Epinal 8,000 livres de foin à 20 francs le 1,000, des rations de pain aux soldats... et on n'oublie pas S. A. à qui le comptable va offrir deux chevreuils.

#### **Défaite de Créquy à Consarbrück. Il est fait prisonnier à Trèves.**

Cependant un grave événement se produit parmi les Français qui pourrait changer la marche de l'histoire ; le maréchal de

Turenne est tué « par un boulet de 12 livres » à la bataille de Salzbach le 27 juillet 1675. Les alliés en profitent pour attaquer le maréchal de Créquy qui lui succède ; le duc Charles IV, à la tête de l'armée alliée, le défait complètement à Consarbrück. Contre ses avis, les alliés mettent le siège devant Trèves, dont l'importance est moindre que celle de Metz ou de Verdun, où Charles IV voulait passer.

En tous cas Créquy y est enfermé, la ville est enlevée et Créquy est fait prisonnier. « Lorsqu'il passa par les rues à travers les troupes alliées, il ouït les Lorrains, qui d'une voix railleuse et menaçante se disaient les uns aux autres : Voilà Créquy, le vois-tu ? voilà Créquy qui nous a traités si indignement à Epinal. » (1)

Une fois encore on renaît à l'espérance. On envoie Goéry Ballon à Jeuxey, Deyvillers, Longchamp « pour s'assurer s'il y a des soldats allemands. Bon Vouloir va vers Mirecourt au même sujet. »

L'imagination populaire se figure volontiers que les alliés ont refoulé les Français et envahi leur pays. C'est, comme on dit, aller un peu vite en besogne. A noter cependant l'enlèvement, par un parti lorrain, « du paquet renfermant la correspondance de l'armée française et qu'on porte toutes les semaines de Nancy, par Epinal, à Fougerolles et Besançon ». Il est certain que les partisans recommencent à sillonner le pays et que, d'une manière générale, le Gouvernement français manifeste des inquiétudes.

Mais l'espoir est de courte durée. Les Alliés refusent de poursuivre leurs avantages en marchant sur Metz, malgré les avis du Duc de Lorraine. Leurs armées se disloquent et regagnent leurs Etats respectifs. Ceux qui restent se disposent à prendre leurs quartiers d'hiver. Les Français traversent en masse la Vôge et au mois de septembre, à lieu, par Epinal « un

---

(1) Dom Calmet. Loc. Cit.



gros passage » de 42 compagnies de cavalerie et 4 bataillons d'infanterie des gardes Condé et Enghien, sous les ordres de M. de la Mothe.

D'une seule nuit, la ville en est pour 3,642 francs de vin, vaches, moutons et sacs.... C'est comme le dernier sacrifice, le dépouillement suprême qu'on demande à Epinal.

#### Mort de Charles IV.

Or, dans le même temps, Charles IV, demeuré dans le Bas Palatinat, médite une prochaine campagne, ou rêve peut-être de la paix générale. On dit que le 14 septembre, « comme il se promenait tête nue par un temps pluvieux, il se sentit d'abord des vertiges qui furent suivis de fièvre ». Les soins de la Valette, son médecin, sont impuissants à le sauver et il expire le 18 septembre 1675. Il paraît que la mort du Duc remua le cœur toujours fidèle des Lorrains ; mais les pauvres Spinaliens, — qui ont toujours tenu note scrupuleuse de leur ponctualité à manifester leur dévouement loyal à la famille ducale, et particulièrement au Duc, qui a vécu si souvent au milieu d'eux, — les Spinaliens restent muets, et on ne voit pas dans leurs archives que leur deuil ait eu son épanchement habituel. Fut-ce une défense du Roi ou une lassitude du Peuple ? Les deux suppositions sont improbables. Les bourgeois d'Epinal n'avaient pas varié dans leurs affections, mais la misère absorbait leur existence. Ils n'avaient plus que le temps de souffrir. On peut dire que leur Prince ne leur laissa pas celui de le pleurer.

#### VII

#### De Charles V à Léopold I<sup>er</sup>.

Nous arrêtons ici notre récit : la ville d'Epinal, — privée de ses fortifications, deshabillée de ses murs, de ses tours et de ses portes, occupée par une garnison française, — a perdu

son importance comme forteresse et sa personnalité comme ville de tradition. Son histoire, au point de vue extérieur, n'est plus que l'histoire banale d'une ville quelconque : tel un livre antique, dont les pages vénérables traversent les siècles, pieusement assemblées, à l'abri éprouvé de la reliure qui les protège. Il a cessé d'exister du jour où, — la reliure éventrée et détruite, — les feuillets, éparpillés, jetés au vent, appartiennent à tous ceux qui les ramassent.

Les Spinaliens subissent l'occupation française avec ses charges ordinaires et ses inévitables excès. Les régiments de passage ou en quartier se succèdent sans relâche, régiments de Bretagne, d'Orléans, de Normandie, de Touraine, de Quinçon, d'Asfeld, etc..., régiment de la Marine, dragons de la Bretèche, etc...

Les Chefs d'armée, les hauts dignitaires, les fonctionnaires importants affluent, M. de Louvois, les Intendants, MM. de Charuel et Bazin, les inspecteurs généraux ou commissaires des guerres venant passer des revues, le Trésorier général de Lorraine.... Tout cela est fort coûteux et « la Subvention », à laquelle la ville est imposée sous le régime nouveau, est péniblement levée aux échéances.

Les soldats font les plus grands désordres, maltraitent les bourgeois, molestent les Gouverneurs. Il y a des rixes, des batailles : un dragon reçoit un coup d'épée au travers du corps. La police est cependant rigoureusement faite : les soldats doivent être rentrés à 9 heures du soir et les bourgeois à 10 ; il est expressément défendu de vendre aux soldats vin ou brandevin, notamment avant les revues.

La ville ne boude pas aux Français et se réjouit volontiers de leurs joies nationales. Il est resté un vieux canon en fer au château ; on le restaure pour faire honneur à la Bretèche et à ses officiers ; on célèbre, par des feux de joie et des feux d'artifice, la naissance du Duc de Bourgogne, « le retour de la santé du Roi », la prise de Philipsbourg....

Au demeurant, Epinal fait partie, au point de vue administratif, de la Généralité de Metz et Pays réunis et M. Bazin en est l'Intendant.

L'Administration française modifie l'organisation du bailliage, crée des Maires royaux, transforme la gestion financière de la ville. Cependant que les charges augmentent tous les ans : la ville fournit des pionniers à Belfort ; elle dépense, à les entretenir pendant 8 mois, la somme de 15,553 francs. Elle paye encore une annuité à la contribution de Luxembourg...

Enfin la paix de Ryswick est signée (20 septembre et 30 octobre 1697) et la Lorraine retrouve ses souverains traditionnels.

C'est Léopold I<sup>er</sup>, fils de Charles V, qui monte sur le trône aux acclamations de ses sujets, — la ville d'Epinal est en fête comme tout le Duché et quand Léopold viendra en 1699 la visiter, il aura la réception radieuse qui saluait jadis ses affectionnés prédécesseurs.

FIN



## APPENDICE

---

Documents extraits des Archives du Ministère de la Guerre  
et relatifs au siège d'Epinal par le Maréchal de Créquy.

---

*M. le Maréchal de Créquy, du 18 septembre 1670, au camp  
de Romon.*

Je n'ai despatché ce courier au Roy que pour lui faire sçavoir que demain, 19 du courant, son armée sera près d'Espinal et en estat peut-estre dès le même jour d'ouvrir la tranchée et de placer les batteries, je n'oublieray rien pour l'expédition de cette affaire et quoy qu'il y ait dedans la place un assez grand nombre des leurs, j'espère que l'on pourra conduire dans peu la chose à bonne fin.

Par ma dernière dépêche, vous voyez ce que j'emenne de canon à cette expédition, et quelle quantité de chevaux il a fallu lever. Cela n'a pas donné un petit embarras à rassembler et à mettre sur pied.

Comme j'espère de travailler au maintien de l'ordre que Sa Majesté veut que l'on observe dans les troupes, demain je fais pendre un soldat à la tête de la marche pour avoir pillé et fait des désordres dans des villages.

Au milieu de toute nostre activité guerrière ne demandez pas vos estats, mais comptez de les avoir au premier jour de repos ; j'attends des réponses sur le contenu de mes despesches.

Je suis plus à vous qu'homme du monde.

*M. le Maréchal de Créquy au Roy, dudit jour 18<sup>e</sup> septembre  
1670 au camp de Romon.*

J'ai fait toute la diligence possible pour me rendre vers Rambervillers à dessein de resserrer M. de Lorraine du côté de la montagne, le chevalier de Fouville tenant une marche de la rivière de Moselle qui l'empêche de prendre le plat pays pour aller en Bourgogne.

Ce que j'apprends, Sire, en approchant Espinal, c'est que Monsieur de Lorraine a depuis deux jours quitté Remiremont, quitté les troupes, et fait ses adieux en homme qui abandonne pour quelque temps son pays ; il a jetté dans Chasté et Epinal tout ce qu'il a pu depuis l'alarme de Nancy, et l'on ne trouverait guère moins de trois mille hommes dans la place assez fortifiée, mais qui a pourtant de méchants côtés.

Demain je serai à l'entour de la place avec une avant-garde de cavallerie, et au moment que l'infanterie sera arrivée, si le temps me le permet, j'ouvriray la tranchée et prendrai mes mesures pour placer les huit pièces que j'amène avec moi.

Je feray toute diligence, Sire, pour que rien ne retarde le service de Votre Majesté. Les propositions de Madame de Vaudémont ne ralentiront pas notre course et je lui ay fait connoître que Votre Majesté ne m'avoit donné des ordres que pour faire agir et point pour entamer aucune négociation.

Quand cette expédition sera faite, celle de Chasté sera bien avancée, et ce poste qui fait que l'on est le maître de la montagne des Vosges donnera toute la commodité nécessaire pour le siège qui restera à faire.

Je ne prends point la liberté de parler à Votre Majesté de la teneur de la lettre de M<sup>me</sup> de Vaudémont, c'est une façon de négocier en présence d'une armée assez singulière et faite de propositions sujettes à mille désaveux ; c'est proprement tesmoigner sa peur et marquer la disposition où l'on est tou-

jours de tromper. Si vous m'ordonnez sur toutes ces affaires quelque chose, j'essayeray, Sire, à force d'application, d'en rendre bon compte à Votre Majesté.

*Monsieur de Saint-Pouenges, du 18 septembre 1670,  
au camp de Romon, à minuit.*

Depuis les dernières lettres que je me suis donné l'honneur de vous escrire, Monseigneur, nous avons campé à Saint-Nicolas et à Sivaminy (?) et nous sommes arrivés aujourd'hui en ce lieu. Les pluies ne nous quittent point, et les chemins estant presque tous défilés à cause des bois, nous ont fait quelque peine, principalement à l'infanterie, laquelle est fort déchaussée et commence à estre beaucoup fatiguée d'une marche de 23 jours, à quoy il est difficile d'apporter du remède, non seulement à cause de la misère des officiers, mais aussi parce que nous ne sommes pas en lieu où l'on trouve des souliers, c'est pourquoy il seroit bien à propos que vous m'envoyassiez d'icy ceux dont vous me parlastes à Rheims. Les troupes n'ont pas tout à fait vécu depuis deux jours avec le même ordre qu'elles ont fait cy devant, ce qui a fait que M. le Maréchal de Créquy, lequel est resté adverty, a fait arrester aujourd'hui quelques-uns dans la marche, et a ordonné que quatre des plus coupables tireront au sort, dont un sera demain pendu pendant que les troupes seront en marche. Quoy que l'artillerie et les vivres ne soient la plupart trainés que par les chevaux de ce pays-cy qui sont très médiocres, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander, ils n'ont pas laissé de nous suivre et d'arriver en même temps que les charettes les mieux attelées.

M. le Maréchal de Créquy fait estat d'arriver demain à Epinal et d'ouvrir la tranchée s'il peut y arriver assez tôt pour faire préparer toutes les choses nécessaires pour cela. Vous verrez que le mémoire cy-joint que m'a envoyé le sieur de Saint-Arnoul, prevost général de Monseigneur, homme intelli-

gent et actif, les nouvelles qu'il a eues des démarches de M. le duc de Lorraine et de l'état auquel sont Espinal et Chasté.

Je vous supplie très humblement de m'excuser si par cette lettre je ne vous rends pas un compte exact des choses qui se passent y cy, ce qu'ayant seize heures que je suis à cheval et y devant demain remonter à deux heures du matin, de remettre à mon arrivée à Epinal.

Comme je n'ai plus d'argent que pour payer demain les troupes de leurs dix journées d'avance, et que je ne reçois point de nouvelles que vous m'envoyez aucune voiture, permettez que je continue à vous représenter le besoin que j'en ai pour toutes les dépenses de cette armée.

Je suis comme je dois.

*Mémoire envoyé par M. de Saint-Pouenges avec sa lettre cy-dessus contenant des nouvelles de l'estat des places de Chasté et d'Epinal.*

(Partie concernant Epinal.)

A Espinal il y quatre mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, que des Esleus et la plus part de la noblesse des Estats et du duc de Lorraine jusqu'aux gentilshommes, on y travaille journellement à faire des palissades et des retranchements. Voilà tout ce qu'on peut sçavoir... Si vous attaquez Epinal le premier, vous l'emporterez dans peu de temps et vous y trouverez des vivres et des munitions de guerre pour aider à prendre Chasté, outre que vous serez le maître de toutes les montagnes jusqu'en Bourgogne.

*M. le Maréchal de Créquy, du 23 septembre 1670,  
au camp d'Epinal.*

Je satisferay ponctuellement à l'ordre que m'a donné Votre Majesté en l'informant de l'arrivée de son armée devant Espinal qui fut le 19 du courant environ sur le midy. Au moment



que la place eust découvert les troupes, elle les salua de quantité de volées de canon, et au même instant le corps de garde de cavalerie ayant été aperçu par les commandés tirés des gardes de Votre Majesté, elle fut poussée fort vigoureusement, mais si loin que le Brun y fut blessé avec deux gardes, et un de tué. Sur l'après dinée l'on prit les quartiers, la gendarmerie avec la première brigade d'infanterie fust mise à la droite, la deuxième ligne de l'aile droite avec la deuxième brigade ferma tout le côté de Chasté et l'autre côté de la rivière fut fermé par toute la cavalerie et deux bataillons. La grande marche m'empêcha d'ouvrir la tranchée le soir, ce qui fut remis au lendemain, que Champagne et Auvergne formèrent leurs attaques à cet endroit où Epinal paraît assez fort, mais sur lequel il y a de grands avantages à prendre. Les deux tranchées furent poussées avec assez de succès, et deux batteries établies sur deux faces opposées. M. D'Ambre, qui eust toute l'application qu'on peut désirer, fit bien servir son régiment, et l'on y perdit 3 ou 4 soldats et 7 ou 8 blessés, il est vrai qu'une petite diversion du côté de la basse ville nous coûta quelques hommes, les officiers du régiment d'Anjou s'étant embarqués dans une fausse braye, ou du commencement il n'y avait personne et où le feu fut si meurtrier un moment après qu'il y eust 15 ou 16 soldats blessez et 3 de tuez.

Le 2<sup>e</sup> jour de tranchée montée par Dauphin et par Lyonnois, l'on s'est avancé sur ce qui estait marqué pour une contre-scarpe, ce travail a cousté plus de gens que le premier, 7 ou 8 hommes y ont esté tuez et il y a eu 40 blessés. La nuit, à dire vray, a été assez forte, et Baudran, qui servit d'ingénieur y a esté tué, quelques cadets des gardes de Votre Majesté y ont très bien fait comme Barbeziers, Sambeuf, et quelques autres. Et les deux régiments ont poussé les attaques avec tout le succès possible. Le marquis de Villeroy s'est établi sur la contre-scarpe et y a fait un grand logement du bel air, et le régiment Dauphin, composé de capitaines bien choisis comme Durban et

la Ville-Dieu, ont aussi entrepris un travail extraordinaire, et l'ont maintenu. J'espère que cela me donnera lieu d'attacher le mineur ce soir et de me rendre maistre de cette enveloppe de bastions qui non seulement me donne la ville, mais qui me facilite l'attaque du Château qui n'est pas mauvais. Jusqu'à présent l'on a parlé d'Epinal comme d'une place fort médiocre. Mais en vérité, cela garny de près de 1,500 hommes, se peut maintenir quelque temps. J'espère que Votre Majesté en sera la maitresse dans peu, au moins puis-je l'assurer que je n'oublieray rien de tout ce qu'il faut faire pour cela.

Si ensuite Votre Majesté veut que l'on attaque Chasté etc. (ne concernant pas du tout Epinal).

*M. le Maréchal de Créquy, du 23 septembre 1670,  
du camp d'Epinal.*

La lettre du roy contient une relation si exacte de ce qui s'est passé à Epinal depuis le 19 jusques au 22 que je n'ai pas besoin de vous en entretenir plus particulièrement, il faut que vous regardiez cette affaire-cy comme une chose de quelque conséquence qui devient considérable par la saison et par le nombre d'hommes qui se trouve renfermez dans Espinal, l'on ne perdra aucun moment de temps à pousser les choses, et j'espère que ce soir on attachera les mineurs aux deux attaques de droite et de gauche.

Afin que, dorénavant, les choses soient exécutées avec plus de vigueur de la part de l'artillerie, M. de Saint-Pouenges envoie encore faire des chevaux qui puissent tirer le canon, car ce que l'on tire de ce pays-cy est si misérable que la moindre pluie fera demeurer tout l'équipage.

A l'esgard des blessés, il faut s'asseurer que l'on prendra toutes les mesures nécessaires pour les bien faire panser et pour établir un ordre exact pour ne les point perdre....

J'ai différé le départ du courrier jusqu'après la troisième garde pour fournir dans les deux attaques ; dans le feu nous

avons perdu la nuit 6 ou 7 soldats tuez et quarante blessez légèrement, mais par malheur épouvantable. La Ville-Dieu est blessé à mort par un coup de canon d'une de nos batteries qui a baissé son coup. L'on aurait besoin d'un ingénieur, car il y a des choses de détail qui doivent venir d'un homme de ce métier là. Je n'ai point oui parler de Castelan ni de cet autre dont il a été fait mention.

Je ne doute pas que M. de Saint-Pouenges ne vous mande encore plus exactement que moi certaines particularités du siège, la ville basse nous a été d'une grande commodité, et quoi qu'elle ne soit pas bonne, néanmoins il fallait mener du canon pour ruiner la muraille, et le nôtre est assez occupé. L'ennemi croyant un fourneau de fait sous une tour, l'a quittée et nous donne la commodité de n'avoir plus qu'un quartier et d'établir notre hôpital.

Il faut faire état que nous avons bien 100 soldats hors de combat. J'aurai soin de les ménager et de ne rien précipiter, mais il est difficile de se mettre sous les murailles d'une place sans qu'il en coûte quelque chose.

Je vous en fait savoir ce qui s'était passé à l'égard de deux ou trois volontaires de venir aides de camp de Monsieur le duc et de M. le duc de Luxembourg, et M. de Courcelles est à Rambevuilliers, ne les ayant pas voulu laisser au camp, je ne sache pas qu'il y ait, à titre de volontaires, d'autres gens de marque en ce pays.

J'aurai soin de vous tenir averti de toutes choses. Je suis tout à vous.

*Extrait d'une lettre de M. de Saint-Pouenges, du 23 septembre, du camp devant Epinal.*

M. le Maréchal de Créquy, aussi bien que M. le duc de Luxembourg et les autres officiers généraux travaillent tous ici avec une application non pareille et passent toutes les nuits

entières à la tranchée comme de simples soldats, et ils s'y exposent presque autant que des gens chargés de conduire le travail.

*Relation du camp devant Epinal du 23<sup>e</sup> septembre 1670,  
envoyée par M. de Saint-Pouenges.*

M. le Maréchal de Créquy est parti le 19<sup>e</sup> de ce mois du camp de Romont avec toute la cavalerie légère pour se rendre devant Epinal, en y arrivant, celui qui commandait la petite garde aperçut 20 à 30 des ennemis, ce qui l'oblige de les pousser jusques dans leurs portes de la ville, le sieur le Brun, aide-major des gardes, lequel se rencontrant avec ledit commandant y fut blessé d'un coup de mousquet qui lui perça de part en part le pied droit au-dessous de la cheville, sans qu'il y ait aucun d'os d'offensé, trois gardes du Roy y ont aussi été fort blessés, un autre garde tué et un cinquième tué ou fait prisonnier.

Le reste du jour se passa à reconnaître et à poster l'armée autour de la ville, d'où l'on tirait de temps en temps quelques coups de canon qui ont incommodé certains endroits des camps où il s'est trouvé quatre ou cinq soldats des régiments Dauphin et Roussillon et trois ou quatre chevaux emportés du canon.

L'ouverture de la tranchée se fit le 20<sup>e</sup> de ce mois sur les huit heures du soir en deux endroits de la ville, le régiment de Champagne fit l'ouverture de l'attaque de M. le maréchal de Créquy, et le régiment d'Auvergne celle de M. le duc de Luxembourg, ces deux régiments ont fort bien conduit leurs travaux et avec tant de diligence qu'ils ont fait cette nuit près de mil pas de tranchée, le sieur de Rocque (fin du nom illisible) y a servi très utilement, étant ici l'officier le plus capable qu'il y ait dans ces sortes d'ouvrages ; il n'y a qu'un lieutenant du régiment de Champagne blessé d'une contusion, cinq ou six soldats tués, et quinze ou seize blessés ; le régiment ayant aussi

fait du côté de la basse ville une attaque qu'il a été obligé de quitter, ne pouvant être soutenu par notre canon.

Le 21, le premier bataillon du régiment Dauphin et le régiment de Lyonnais ont relevé ceux de Champagne, d'Auvergne, lesquels n'ont pas travaillé avec moins de diligence que les autres ; on fait un logement sur le glacier de la contrescarpe à mettre 60 hommes.

Ils ont perdu environ 60 soldats tant tués que fort blessés, un lieutenant en pied et un autre du régiment de Lyonnais de tués et un capitaine, comme aussi un capitaine en pied, l'aide-major et un lieutenant en pied du régiment Dauphin.

Le sieur Baudran garde de la marche qui servait d'ingénieur a été tué la 2<sup>e</sup> nuit de tranchée sur la place.

Le 22, environ sur les 4 ou 5 heures après midi, la basse ville a demandé à capituler à condition que l'on ne ferait aucun tort aux habitants, ce qui leur a été promis et tenu, et en même temps M. le maréchal de Créquy y a fait entrer le régiment d'Anjou et un bataillon du régiment de Furstemberg.

La nuit du 22 au 23, le 2<sup>e</sup> bataillon du régiment de Monseigneur le Dauphin et le régiment de Louvigny ont poussé leur travail jusque sur le bord du fossé, il y a eu 30 à 40 sergents ou soldats blessés, quelques uns desquels sont morts.

Le 23, environ sur le midi, le sieur de la Ville-Dieu, capitaine au régiment de Monseigneur le Dauphin, a été blessé d'un coup d'un de nos canons, lequel ayant été pointé un peu trop bas a frappé une pierre proche de la tranchée, laquelle a donné sur sa tête. La blessure est trop grande et les chirurgiens en ont une mauvaise opinion. A la même heure le sieur Deslombards, capitaine de chevaux-légers, a été emporté d'un coup de canon de la ville, à l'endroit où est la garde de cavalerie de la tranchée. Sa compagnie n'est point ici, mais M. de Fouville l'a amené ici avec lui lorsqu'il s'est rendu en ce pays, et il était auprès de lui lorsqu'il a été tué.

*M. de Saint-Pouenges, du 25 septembre 1670,  
au camp devant Epinal.*

Je reçus hier au matin par le sieur Drouart la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 22, laquelle accompagnait la copie de celle qu'il a rendue de votre part à M. le maréchal de Créquy.

La résolution que le Roi a prise contre les sujets de M. de Lorraine qui oseront résister aux troupes de sa Majesté, à l'exemple qui sera fait de ceux qui défendent Epinal feront asseurement un bon effet pour obliger les autres de soumettre les places qu'ils tiennent à l'obéissance de Sa Majesté lorsque son armée s'y présentera, ne doutez pas, Monseigneur, s'il vous plaît que je ne m'applique avec la dernière exactitude les ordres que M. le maréchal de Créquy me donnera sur cela, et que s'il me fait l'honneur de s'en reposer sur moi, la volonté de sa Majesté ne soit ponctuellement suivie en ce rencontre.

Le mémoire ci-joint qui contient, et ce qui s'est passé depuis ma dernière et la perte que nous faisons d'officiers et de beaucoup de soldats, vous fera connaître que cette place continue à se défendre avec autant de vigueur qu'elle a fait au commencement, et quoique la mine soit prête à faire son effet, néanmoins, selon le sentiment de beaucoup d'officiers, l'on ne doit pas espérer que, la ville étant prise, l'on puisse être maîtres du Château devant cinq ou six jours d'ici.

L'arrivée du sieur Zyrault, qui m'a amené de Nancy l'équipage que je l'avais chargé d'y acheter pour l'hôpital, m'a mis l'esprit un peu en repos, et m'a tiré de la peine où j'ai été jusqu'à cette heure de voir que je ne pouvais secourir les soldats blessés, faute d'avoir les choses nécessaires pour cela, j'en aurai dorénavant tout le soin possible, et même s'il y a quelques uns des officiers blessés qui soient hors d'état de se pouvoir faire traiter, je ne laisserai pas de les secourir tous de mon mieux, quoique je n'aie point encore eu vos ordres à leur égard, ne

doutant pas qu'ils ne soient conformes à la résolution que j'ai prise sur ce sujet.

L'infanterie commence à désertir, et surtout le régiment de Furstemberg qui défile en grand nombre, y en ayant, à ce que l'on m'a dit trois ou quatre cents qui ont quitté depuis deux jours. Vous pouvez bien juger que quelque soin et application l'on y prenne, à quoi l'on ne manque pas assurément, il est bien difficile d'empêcher la désertion en ce pays-ci. La proximité des bois et le voisinage d'Allemagne donnant aux soldats de grandes facilités pour cela. Je suis avec le respect que je dois.

*Relation de ce qui s'est passé à Epinal les 23 et 24 septembre 1670, envoyée par M. de Saint-Pouenges, avec sa lettre ci-dessus.*

La nuit du 23 au 24, le régiment de Crussol et le premier bataillon du régiment de Furstemberg ont monté la garde à la tranchée et ont fait un logement au pied des 2 bastions qu'on attaque, et ils y ont attaché le mineur, il y a eu un capitaine en pied dans Crussol, nommé la Corrège, qui a été tué, et deux lieutenants réformés blessés, et près de 60 soldats dont 35 du régiment de Crussol sont tant tués que blessés. La nuit du 24 au 25, le régiment d'Anjou et le second bataillon de Furstemberg les ont relevés ; l'on s'est appliqué à assurer le logement et à faire travailler le mineur, lequel répond que sa mine sera en état d'être chargée aujourd'hui 25, de 1,600 livres de poudre ; il n'y a eu qu'un soldat de tué, et deux de blessés cette nuit et ce matin ; le sieur Castagnols, capitaine réformé dans Anjou, a été tué d'un coup de canon, et le sieur de la Frenaye, lieutenant-colonel du régiment de Furstemberg, blessé sur le midi d'un coup de mousquet vers l'épaule, que l'on dit qui lui entre dans le cou, c'est assurément une perte pour ce régiment y servant très utilement et avec beaucoup de capacité et de valeur.

*M. le maréchal de Créquy, du 26 septembre 1670  
à Epinal, à 7 heures du soir.*

Vous trouverez la dépêche assez longue et contenant plusieurs choses qu'il a fallu faire dans la capitulation d'Epinal que l'on peut dire être la plus extraordinaire chose du monde, à la réserve de ce qui a pu passer pour la maison de M. de Lorraine, tout est à discrétion sujet aux galères et ces troupes là même qui se peuvent dissiper, en les éloignant dans des contrées éloignées prisonnières de guerre.

Si en un seul article l'on n'a pas rigidement suivi les ordres de sa Majesté, c'est que la circonstance des mines prêtes à (séuanter) — s'éventer? sauter? — l'arrière saison, et plusieurs autres choses ont donné cet esprit là, obligez moi de me mander si sa Majesté est satisfaite de la manière dont je me suis conduit, car si cela ne lui plaît pas, j'aurai soin de m'en tenir à l'écriture et de ne point considérer toutes les circonstances qui changent fort en fait. Les volontaires sont tous partis, et Courcelles n'est jamais entré dans l'armée, ainsi je n'ai point tardé à exécuter les ordres de sa Majesté.

De toute la garnison, plus considérable en troupes réglées que je ne le pensais, il y a des Allemands, de très bons et que l'on pourrait obliger de prendre parti dans le régiment d'Alsace ou de Furstenberg, si le Roi ne les veut pas envoyer aux galères.

Je vous enverrai sans tarder l'état des prévôtés lorraines par estimation, et un mémoire contenant l'état des troupes qui sont sorties d'Epinal.

Je fais état, après avoir fait la revue de l'infanterie et de la cavallerie de marcher à Chasté qui se prépare bien sans doute à être attaqué, je m'y serais rendu demain, mais tous les misérables chevaux de cet équipage sont allés à un convoi à Nancy.

Suivant ce que l'on m'a rapporté, il y a une assez grande quantité de munitions de guerre dans Epinal ; dans peu vous



serez instruit de tout, mais je fais partir en diligence la Boutiere pour, à l'avance, vous faire part de notre guerre qui sera toujours continuée avec le dernier soin et la plus grande application du monde.

Il sera bon que vous me mandiez de quelle façon le Roi prétend que l'on rase Epinal, les communautés voisines seront mandées à cet effet, et travailleront au plus tôt, si par un contre ordre l'on ne me prescrit autre chose. Je suis tout à vous.

*M. le Maréchal de Créquy au Roi, du 26 septembre 1670,  
à Epinal.*

Mes dernières lettres ont rendu compte à Votre Majesté des premiers jours de la tranchée, depuis le 23 notre progrès a été considérable et la garde du régiment Dauphin et de Crussel nous a mis en état d'attacher le mineur aux deux faces des bastions attaqués ; devant que ce courier parte, Votre Majesté saura de quelle manière ses troupes auront fait leur logement, dans les choses nécessaires je leur inspire toute l'activité qu'elles doivent avoir, et dans les autres on épargne autant qu'il est possible. Selon les apparences, Votre Majesté saura dans peu qu'Epinal est pris, et l'on exécutera avec une grande ponctualité tout ce qu'il a plu à Votre Majesté de m'ordonner sur la façon de traiter les villes qui osent se défendre contre les armes de Votre Majesté,

Cette affaire ainsi terminée, l'objet le plus naturel qu'on puisse avoir est Chasté.... (rien d'intéressant pour Epinal).

Trouvez bon maintenant, Sire, que je vous rende compte de ce qui s'est passé dans nos gardes d'infanterie ; la première attaque était Champagne avec sa brigade, Auvergne avec sa brigade, M. le duc de Luxembourg et (Gentis ?) se chargeaient de cette attaque, et M. de Vaubrun, dont l'application est louable, l'autre M. de Roquesernières a fort aidé à la conduite des travaux et a bien servi, l'application des colonels a été grande, et la fierté avec laquelle les gardes se sont montées, et

les logements faits, n'aurait pas déplu à V. M. Lorsque nous fîmes le logement sur le bord du fossé, les deux attaques s'approchèrent, et l'ennemi donna quelque soupçon d'une sortie, il est vrai que des commandés de (Louvigny) et du régiment Dauphin l'abordèrent dans le fossé avec une sûreté étonnante, toutes les faces et les courtines étant en feu dans le travail de la droite, j'ai fort été aidé par le sieur Durban, homme d'intelligence et de cœur, et par Beaugé, et le chevalier de la Savre, qui sont de très bons officiers.

Le régiment de Crussol dont la garde s'est employée vigoureusement, et il a eu la plus rude nuit à essuyer, et de ses travailleurs il y a plus de 35 blessés et 3 ou 4 tués ; c'est présentement Anjou et Furstemberg qui sont de garde et qui apparemment feront les logements sur les bastions.

Il est bon qu'en particulier je parle du régiment de Furstemberg qui sert bien par les soins du lieutenant-colonel et l'application du major, son corps de soldats n'est pas fort vigoureux et il déserte à un point qui ne s'exprime pas, j'aurai soin de le contenir dans le camp, mais il est difficile d'éviter ici la désertion.

Je demande pardon à Votre Majesté si je ne lui rends pas assez compte de plusieurs choses de détail qui se passent, les continues occupations du camp et de la tranchée m'ont entièrement occupé. Il est vrai que présentement la cavallerie n'aura guère d'occupation, car l'on se contentera de détacher pour le bivouac quelque escadron, chose à laquelle l'on a nécessité, car il pourrait fort bien arriver que la cavallerie renfermée dans la ville songerait à prendre le parti de se sauver, ce qui conviendrait fort à Monsieur de Lorraine et à l'humeur de ses troupes.

Tous les volontaires qui étaient ici se sont retirés, la dernière dépêche n'ayant rien répondu sur ce sujet, M. de Courcelles, que je n'ai point voulu souffrir à l'armée est venu avec M. le grand M<sup>e</sup> qui m'a dit lui avoir donné de l'emploi dans

l'artillerie. Sur ce pied là, Sire, j'ai cru que Votre Majesté agréerait qu'il en fut osé ainsi, car pour moi je ne sais point entrer en tempérament sur les choses qui ne sont prescrites.

En finissant cette lettre, l'ennemi bat la chamade et vient pour capituler ; à l'arrivée du lieutenant de chevaux légers de M. de Lorraine l'on me demande des otages, ne croyant pas qu'il soit de la dignité, j'en refuse ; l'on me propose des conditions soumises, je ne veux pas en accepter, afin de prendre toute la garnison à discrétion, et point comme prisonnière de guerre, car le mot de discrétion emporte tout le méchant traitement que l'on peut faire à des hommes.

Cependant les troupes de Votre Majesté ne sont logées qu'au pied du bastion avec des fourneaux chargés qui promettent de grandes ouvertures, cela est très considérable, mais il peut fort bien arriver que ces mines seront sautées et éventées, et que l'on sera obligé de retomber dans des longueurs fâcheuses dans une saison si avancée. Cependant des Armoises rentre, la rupture se fait, l'on tire et la Fresnoye, lieutenant-colonel de Furstemberg est blessé à mort, et le chevalier de Campagnac reçoit un coup dans le dos ; je m'applique avec diligence à continuer le travail, à faire charger les mines, et des Armoises continue à me faire des demandes qui ne se rapportent point aux ordres de Votre Majesté ; dans cet entrefaite la nuit survient et laisse une tranquillité entre la place et les deux attaques, ce qui marque la faiblesse de la ville, et le besoin que nous avons encore de travailler. Aujourd'hui l'on reparle au député de la garnison et on l'oblige à se conformer aux intentions de Votre Majesté qui ne sont pas suivies exactement, touchant l'article des chevaux légers, mais Votre Majesté aura la bonté de considérer que les troupes dont il est question sont affectées et entretenues par le consentement de Votre Majesté.

Que l'état de la place est tel que l'on pouvait encore y trouver une assez grande résistance capable de donner l'exemple de se bien défendre aux troupes de M. de Lorraine

Qu'il est même, si j'ose dire, plus avantageux au service de Votre Majesté de dissiper dans des contrées éloignées les officiers et cavaliers des troupes lorraines, que de leur donner la liberté de se racheter pour 300 francs.

Que plusieurs sortes de gens donnent un exemple assez bon de la soumission qu'exige l'armée de Votre Majesté puisque l'infanterie, les vingt compagnies d'esteus, la noblesse, et la bourgeoisie est abandonnée à discrétion, c'est-à-dire prête à être taxée à quelle rançon il plaira à Votre Majesté, ou à être attachée à la chaîne.

Je crois en celà, Sire, avoir fait ce que l'ocurrence des choses et la nécessité de profiter de la saison m'ont obligé de faire ; si celà ne plaît pas à Votre Majesté. Elle aura la bonté de me le faire savoir, car ne regardant aucune circonstance, je ne m'attache qu'à exécuter ce que j'aurai par écrit.

J'ai été extrêmement sollicité d'accorder des articles à la garnison, mais il m'a paru qu'il était mieux qu'un ordre leur expliquât les volontés de Votre Majesté ; il est succinct et conçu en termes courts comme vous le pouvez remarquer, Sire, par la copie que je prends la liberté d'en adresser à Votre Majesté.

Présentement la compagnie de des Armoises, commandant les chevaux légers de Lorraine, les gardes et trente mousquetaux vont marcher pour aller à Metz recevoir les ordres de Votre Majesté, tout le reste de ce qui se trouve dans la ville n'en sortira point afin que justice pleine et entière soit faite des soldats, des nobles et bourgeois en la manière que Votre Majesté désire. Cependant on contrôle dans la ville tout ce qui regarde l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, et tout ce qui se trouvera de chevaux dans la ville, ceux-là seront affectés à notre attirail, plusieurs seront donnés à l'infanterie et le reste à la cavalerie et aux officiers qui ont perdu quelque chose pendant le siège.

Quelques chevaux des gardes de Votre Majesté ou sont ruinés ou sont blessés, même il s'en est perdu quelques uns ici ; je

ferai réparer ce besoin par les meilleurs chevaux qui se trouveront ici. Cela ainsi conclu et arrêté, je me préparerai à marcher à Chasté, où je me rendrai demain si le convoi que j'ai envoyé chercher à Nancy était venu.

L'exemple étonnant de la capitulation d'Epinal ne contribuera pas peu à soumettre Chasté qui a des Esleus et des troupes en assez bon nombre mais faites comme celles-ci. Je ferai demain une revue exacte de l'infanterie, devant que de songer au paiement, et suivant les extraits, l'on règlera la fourniture du pain, de la viande et de l'argent. La seule chose que je me propose est le bonheur de plaire à Votre Majesté en exécutant ses commandements.

*Capitulation de la Ville d'Epinal envoyée par M. le Maréchal de Créquy avec sa lettre ci-dessus.*

De par le Roi,  
François, Sire de Créquy, Maréchal de France général de l'armée  
du Roi en Lorraine et pays Messin.

On fait assavoir au gouverneur et aux officiers lorrains tant d'infanterie que de cavallerie des troupes qui composent la garnison d'Epinal, et qui ont soutenu la place contre les armes de sa Majesté qu'ils auront à en sortir à huit heures du matin pour être menés savoir : les compagnies des gardes des chevaux légers seulement en prison, en qualité de prisonniers de guerre, aussi bien que ledit gouverneur et lesdits officiers lorrains, et le reste de toutes les troupes généralement quelconques et autres gens seront pris à discrétion pour être traités selon les ordonnances de sa Majesté.

Fait au camp d'Epinal, le 26 septembre 1670.

Signé : le Maréchal DE CRÉQUY et le Comte DE TORNIELLE.

*Le Maréchal de Créquy du 26 septembre 1670 à 9 heures  
du soir, à Epinal.*

Par la lettre que je vous ai écrite ce jour d'hier, je ne vous ai rien mandé des soldats français qui se sont trouvés dans Epinal, parce que je n'en savais encore rien, mais, à présent que ceux qu'on a trouvés sont entre les mains, j'en ferai demain exécuter quatre et réserverai les autres pour en faire un exemple ailleurs. Je prétends qu'il y en a encore quelques-uns qui se sont cachés, j'en ferai faire une exacte perquisition, et exécuterai sur ces articles les ordres du Roi avec la dernière rigidité ; c'est de quoi j'ai voulu vous donner avis par ce billet écrit depuis que ma lettre a été donnée au courrier.

*M. de Saint-Pouenges, dudit jour 26<sup>e</sup> de septembre 1670,  
au camp d'Épinal.*

J'accuserai seulement par cette lettre la réception de celles que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 19 et 22 de ce mois-ci, ne pouvant pas présentement répondre à tout ce qu'elles contiennent, à cause de l'embarras d'affaires où je me trouve par la reddition de la place d'Epinal, laquelle après avoir parlementé depuis hier matin, s'est enfin soumise ce matin. Vous apprendrez, par la lettre que M. le maréchal de Créquy se donne l'honneur d'écrire au Roi, qu'il a exécuté les intentions de Sa Majesté que vous lui avez fait savoir au sujet de ceux qui ont défendu ladite place, à l'exception des compagnies de gardes chevaux légers et mousquetons de M. de Lorraine, lesquels ne se sont voulu rendre qu'en qualité de prisonniers de guerre. Et comme il marque les raisons qui l'ont obligé de modérer les ordres du Roi à l'égard de ces troupes-là, je ne vous en ferai point de répétition par ma lettre et je me contenterai de vous dire qu'outre lesdites compagnies qui sont environ 280 hommes, il a encore été mis dans le chà-

teau plus de 1,100, tant de la noblesse que des cavaliers, soldats et (Ileus ?) ceux-ci étant au nombre de 600.

Je vous manderai par le premier ordinaire, ce qu'il y en a de chaque corps et de chacune des prévôtés voisines de cette ville.

Il y a un régiment allemand composé d'environ 240 soldats qui sont de très bons hommes et qui pourraient, si le Roi l'agréait, servir à remplacer dans le régiment de Furstemberg ceux qui sont perdus.

Il ne s'est trouvé, jusques à cette heure, dans ces troupes-là que sept Français, lesquels ont été reconnus par les officiers de l'armée pour avoir déserté leurs compagnies ; ils ont été arrêtés sur le champ, l'on en a pendu quatre, et les autres le seront aussitôt que nous serons arrivés à Chasté où M. le Maréchal de Créquy fait état de se rendre après-demain.

Quelque perquisition qu'on ait faite jusqu'à cette heure, l'on n'a pu découvrir aucun officier français, et je ne crois pas, selon les apparences, qu'il y en ait aucun parmi ceux qui ont été faits prisonniers dont le nombre peut se monter à trente, sans compter les officiers de ce régiment allemand, mais comme ils ont été conduits en même temps dans la citadelle avec lesdites compagnies de gardes, l'on sera toujours en état de punir suivant la rigueur des ordonnances ceux qui seront reconnus. J'ai chargé de leur conduite le commissaire le Vacher auquel j'ai dit de faire fournir par jour à chaque officier deux rations de pain et une à chaque cavalier, et j'écris à M. de Choisy que l'intention du Roi est qu'il leur en fasse donner autant pendant qu'ils seront à Metz.

L'on a démonté en sortant de la ville toute la cavalerie, et l'on n'y a trouvé que 150 chevaux, lesquels M. le Maréchal de Créquy a fait partager entre l'infanterie et la cavallerie ; le premier corps a eu la meilleure partie, à cause de la quantité d'officiers qui sont à pied.

M. de Castillan arriva ici avant-hier, et je vous supplie de

l'excuser si depuis qu'il y est il ne vous a pas encore rendu compte des choses, n'ayant eu de repos jusqu'à cette heure ni jour ni nuit.

M. le Maréchal de Créquy a jugé plus à propos de vous dépêcher M. de la Boutière, major de brigade, que de vous envoyer le sieur Drouard ? ce qui m'oblige de vous dire que s'il n'était pas utile auprès de vous, je le garderais quelque temps ici pour remplacer le commissaire Vacher que j'envoie à Metz, et celui que je laisserai ici pour avoir soin des blessés qui y sont, je vous assure que quand on est assez malheureux d'être munitionnaire dans un pays aussi ingrat que celui-ci, et qu'outre cela on est chargé de mille autres détails, l'on ne saurait avoir trop de gens pour pouvoir exécuter toutes choses avec la ponctualité qu'on désirerait.

Je suis comme je dois.

Depuis ma lettre écrite, je me suis souvenu de vous dire que toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie ont été désarmées et que M. le Maréchal de Créquy se propose de faire distribuer leurs armes, lesquelles consistent en quelques méchants fusils, pistolets, en épées, à l'infanterie et à la cavalerie de l'armée.

*M. le maréchal de Créquy, 29 septembre 1670,  
au camp devant Chasté.*

Par les états qui m'ont été remis et qui seront envoyés. Vous verrez qu'il y a près de 1,500 hommes prisonniers et à discrétion, et que dans l'hôpital il y a 160 blessés, mais peu, grâce à Dieu, qui le soient mortellement. Cependant ce petit danger, le voisinage d'Allemagne et l'inconstance naturelle du soldat, font qu'il y a beaucoup de déserteurs dans l'infanterie. J'essaierai, en la menant doucement, de la conserver, et en allant au devant de tous leurs petits besoins ; afin de réveiller l'officier, il n'y a chose au monde que je ne lui dise, et l'on ne peut obtenir de la plupart de faire connaître la désertion au moment qu'elle arrive.



La peur du supplice a fait que des officiers se sont précipités des murailles en bas et ont échappé, en se sauvant, à une mort certaine. Duché même, à ce que l'on m'a dit était dans Epinal, et malgré les ordres que j'ai donnés, par le moyen des dames d'Epinal il s'est évadé, au dire vrai par la négligence de ceux qui tenaient les postes.

*Extrait d'une lettre de M. de Saint-Pouenge, du 29  
septembre 1670, devant Chasté.*

Vous verrez, Monseigneur, que la revue qui fut faite à l'infanterie, la veille que nous sommes partis d'Epinal, qu'elle est diminuée, cela ne provient pas seulement du nombre de soldats tués ou blessés au siège, ni de ceux qui sont demeurés malades dans la ville, la désertion causée en partie par l'inquiétude des soldats, partie par la crainte qu'ils ont des coups de mousquet, et principalement ceux de Furstemberg y a aussi beaucoup contribué.

L'on n'a pas compris dans cette revue la cavalerie parce qu'il y avait pour lors près de mille chevaux détachés de l'armée, et que le reste partit dès le matin du même jour pour venir investir cette place.

Les officiers et soldats qui ont été tués et blessés, pour le peu de temps qu'Epinal a duré, est assez considérable, les prisonniers qui ont été faits à la reddition de la place sont en plus grande quantité que je ne vous l'ai marqué par ma précédente lettre, mon sentiment est que vous en pouvez compter la meilleure partie pour fournir les galères, n'y ayant presque, à bien prendre, de tous les (Isleus) en état de se pouvoir racheter que ceux qui les commandaient, lesquels, autant que je le puis remarquer, pourront être taxés à une somme plus forte que celle de trois cents livres. Pour ce qui est des cavaliers et soldats qui y sont, il ne faut pas espérer que jamais on puisse en tirer aucune rançon, à moins que M. de Lorraine ne la voulut payer pour eux ; à l'égard de la noblesse, elle ne me

paraît pas fort accommodée étant de toute de gentilhomme (Ritvrieurde illisible) desquels je m'assure que l'on ne doit pas attendre non plus de grandes sommes d'argent. L'on n'a pas cessé de signifier à tous ces prisonniers les intentions du roi sur leur sujet, et l'on tiendra soigneusement la main à ce qu'elles soient exécutées ainsi sa Majesté l'a réglé.

Je ne vous envoie point présentement un mémoire de ceux dont est chargé le commissaire Le Vacher, parce qu'auparavant son départ, il n'a pas pu m'en donner un si net que je le souhaitais, vous pouvez toujours compter sur la quantité que je vous ai marquée par ma dernière lettre.

J'ai laissé le Commissaire Pinguet à Epinal pour garder un contrôle exact de tous les prisonniers et leur faire fournir par jour une ration de pain à chacun, recevoir l'argent de ceux qui se voudront racheter, prendre garde que ceux malades qui sont restés dans la ville, lesquels j'ai chargé les habitants de faire traiter et nourrir pour trois sols par jour, ne manquent de rien, et avoir aussi soin de quelques troupes de cavalerie et d'infanterie qu'on y a laissées en garnison pour garder lesdits prisonniers et faciliter les convois.

J'y ai laissé aussi le Commissaire Eyrault, lequel j'ai chargé de la conduite de l'hôpital que j'y ai établi pour les blessés au nombre de 150, dont la plupart sont assez blessés.

Il s'est trouvé dans le château de ladite place trois cents sacs de farine, et cent cinquante de blé, huit à neuf mille livres de viande salée, et quarante pièces de vin. Je fais présentement employer la farine pour la fourniture du pain aux troupes, et M. le Maréchal de Créquy a dessein de faire distribuer ici le vin et la viande aux soldats pour leur donner courage durant le siège et leur faire supporter plus facilement les pluies qui reviennent fréquemment.

*M. le Maréchal de Créquy, 4 octobre 1670 devant Chasté.*

Dans le temps que l'on s'éloignera d'Epinal et de Chasté, je donnerai des ordres nécessaires pour que dans le terme de

quinze jours l'on conduise par centhommes les (esleurs) de qui il n'y a nulle espérance de tirer de l'argent, droit à Toul et de là à Saint-Dizier, où ils pourront être attachés aux chaines.

Si vous considérez la chose de près, vous jugerez aisément que ces misérables sont malpropres à la rame, et que cela ne fera qu'une grande désolation dans un pays qui périt faute d'habitants ; je me consolerais de cette misère si le Roi n'avait pas dessein de tirer une assez grande subsistance de ce pays....

J'ai envoyé un ordre aux prisonniers d'Epinal pour le payement de trente mille francs barrois, mais la ville est fort gueuse, peut beaucoup donner dans un quartier d'hiver en denrées, mais rien de considérable en argent.

Quand une fois toutes nos expéditions militaires seront achevées, il faudra s'appliquer au rasement d'Epinal et de Chasté, et pour y parvenir avec quelque ordre, il faudra répartir un certain nombre de travailleurs sur les prévôtés, et les journées seront taxées à peu, afin que les paysans ne soient pas ruinés et que les soldats puissent aussi subsister...

Comme il se trouve encore dans les troupes d'Epinal force bons cavaliers qui ne demandent pas mieux que de prendre parti dans les troupes, il est à propos de savoir si le Roi trouve bon que l'on en prenne quelques uns et que l'on en mette dans les compagnies où ils voudront bien aller..

*M. de Saint-Pouenges, 4 octobre 1670, devant Epinal.*

La pauvreté que j'ai reconnue dans la ville d'Epinal me fait douter qu'elle puisse donner au Roi trente mille francs barrois et je suis persuadé que si l'on oblige à les payer, l'on aura bien de la peine à faire subsister les troupes qui y demeureront pendant cet hiver en garnison.

Les habitants prétendent n'avoir point pris les armes contre sa Majesté, leur gouverneur m'en assura lorsqu'il en sortit, que même ils ne voulaient point lui donner leur vaisselle d'étain pour faire des balles dont ils manquaient.

*M. de Saint-Pouenges, du 6 octobre 1670 au camp  
de Mounvilliers.*

Aussitôt que M. le Maréchal de Créquy a reçu l'ordre pour faire élargir les (esleurs) qui avaient été arrêtés à Epinal, il l'a fait exécuter en sa présence, et leur a déclaré les intentions du Roi au sujet de leur liberté. Je vais incessamment de mon côté m'y conformer autant qu'il me sera possible en cette rencontre, quoiqu'il ne soit pas aisé à l'égard des nobles ni des chefs des esleurs de les taxer chacun à proportion de ce qu'il a de biens, pour bien des raisons...

La résolution que sa Majesté a prise de faire différer jusqu'au commencement du mois prochain le rasement des places de la Lorraine et les impositions qu'elle désire que l'on y fasse pour le paiement des soldats qui y seront employés sera fort utile au peuple et à son service. M. le Maréchal de Créquy n'a point mis de commandants dans les places d'Epinal et de Chasté, ce sont les plus anciens des officiers qui y sont détachés et qui y commandent.

*Le Maréchal de Créquy, à M. de Louvois, 12 octobre 1670.*

Je vous dirai que la ville d'Epinal ne pourra pas payer la somme qui lui est demandée, entretenant une assez grande garnison... Nous n'avons pas eu le moyen de tirer le canon d'Epinal et de Chasté, au contraire tout celui qui a été amené pour la prise de ces places est à Chasté, mais quand l'affaire de Longwy sera terminée, nous prendrons les chevaux, des vivres et de l'artillerie pour faire un grand convoi, et l'on enlèvera de ces places l'artillerie et tout ce qui est compris dans nos inventaires, et ensuite l'on congédiera les équipages.

---

## VERSION LORRAINE DU SIÈGE D'EPINAL

par le Maréchal de Créquy

---

*Relation que M. le comte de Tornielle fait à Son Altesse  
sur le siège d'Epinal (1).*

Nous fûmes investis le dix-neuvième à dix heures du matin, et les Ennemis à leur arrivée ayant poussé notre grande garde jusque dans les portes de la ville où ils tuèrent deux cavaliers de Bassompierre, je crus que je ne pouvais me dispenser de faire tirer dessus, ainsi que je fis ; et fis tirer sur eux le canon toute la journée ; et escarmoucher avec eux. Le lendemain 20 ils ouvrirent la tranchée d'assez près le long du coteau, étendant leur gauche dans les jardins qui sont entre le pousse et les coteau ; et l'ayant fort avancée, ils furent la nuit suivante sur le bord du fossé ; et mirent huit pièces de canon en batterie, dont ils nous battirent, au point du jour, depuis le poste de Silly à celui d'Iltren, c'est-à dire aux deux côtés de la porte d'Ambro, et nous leur démontâmes une de leurs pièces ce jour-là.

La nuit suivante ils se logèrent dans le trou de la mine qu'on avait fait pour faire sauter la montagne et de là ayant attaché les mineurs à la pointe du bastion, nous leur tuâmes sept ou huit, mais nous ne nous aperçûmes point du lieu auquel à l'autre bastion où était Iltren qu'ils y avaient aussi attaché le Mineur, que quand le jour fut venu, ensuite de quoi nous nous mîmes à contre-miner ; mais notre ouvrage n'ayant pas été avancé comme il fallait à cause de la différente opinion

---

(1) Dom Calmet. Histoire de Lorraine. Preuves 1670.

qui fut sur l'endroit de la mine, qui contre mon opinion ayant été estimée en un lieu où elle n'était pas, il arriva qu'à mon insçu M. de Silly fit prendre une route à nos Mineurs contraire à celle que je leur avais désignée et, dont m'étant aperçu, je fis recommencer notre travail, ainsi que je l'avais précédemment ordonné ; mais nous perdîmes cette nuit-là, à cause que le travail que l'on avait fait ne valut rien, pendant laquelle toutefois on leur tua encore plusieurs Mineurs, tant audit bastion qu'à celui d'Iltén, où l'on contre-mina semblablement avec tant de succès, que nous les entendions travailler, et étions prêt à les rencontrer, si nos coquins des Mineurs encore contre mon opinion, n'eussent trop enfoncé leur contre-mine, en sorte qu'ils se trouvaient au-dessous du travail des Ennemis, qui, après la cinquième nuit portèrent leur poudre et chargèrent leur mine.

Mais comme j'avais prévu que peut-être on ne les rencontrerait pas assez tôt, j'avais fait un grand retranchement dans les gorges de mes deux bastions, et fait un fourneau dans l'épaulement de chaque bastion, du côté que les Ennemis avaient fait le leur ; ensuite de quoi nous nous mîmes en bataille, et j'exhortai nos gens à soutenir l'effort que les Ennemis pourraient faire quand ces mines auraient joué et parce que le colonel Iltén avait témoigné peu de résolution pour cette occasion, je lui joignis cent cavaliers de Boudonville, commandés par L'Huillier, outre les chevaux-légers qui étaient dans ce poste, lesquels avaient fort bien fait dans toutes les attaques, et je mis dans le poste de Silly, au lieu de son régiment le mien, la compagnie des Mousquetons, avec les Chevaux-Légers, et une compagnie seulement de Silly, le reste du régiment branlant au manche plus que l'on ne saurait dire, ayant été transféré en lieu où l'Ennemi ne paraissait pas. Le régiment de Bassompierre, et la compagnie de Saint-Maurice dessus les murailles et aux deux Portes, pour les soutenir avec Desarmoises qui était à la gauche de la porte d'Arches, au poste

cy-devant de mon régiment. Mais ayant exhorté nos gens à ménager notre plomb, ils s'aperçurent de la disette que j'en avais et se mirent à se plaindre que j'avais tort de les tromper, en leur cachant l'état des choses, et qui on ne leur tiendrait point de capitulation si l'on ne trouvait point de munitions, etc.

Et comme la faiblesse qu'il en témoignait m'obligea de songer à mettre un autre homme en sa place et de son lieutenant-colonel, qui décourageait leurs soldats, fut cause d'une conférence que je fis pour mettre quelqu'un en leur place. Dans ladite conférence on me renouvela les protestations contre la volonté que j'avais de tenir sans munition ; de la quantité de laquelle s'étant informé, ils trouvèrent que je n'en avais plus que pour un jour ; ce qui ayant fait insister tout le monde, que l'on ne tiendrait point de capitulation si l'on nous trouvait sans munitions ; étant vrai qu'il n'y avait pas cinq cent brasses de mèches, et que deux milliers de plomb, quoique la déclaration de compte porte davantage et que je lui avais commandé de dire pour cacher notre nécessité ; enfin le Conseil opina de se rendre ; suivant le résultat dont j'envoie copie à Votre Altesse m'ayant été représenté par tous les Officiers, que la Place ne se pouvant tenir qu'un jour, c'était servir Votre Altesse que ne le pouvant sauver par une plus longue résistance, d'en sauver la garnison ; étant impossible de la garder sans plomb, dont il n'y avait que pour une nuit, telle que les autres avaient été, et que si la mine jouait, il n'y aurait pas de quoi soutenir un assaut, s'il était redoublé, et que selon l'ordre de la guerre on ne tiendrait point de capitulation, si j'attendais à le faire lorsque j'aurais achevé de tirer ce que j'aurais.

Ce qui m'ayant obligé d'avoir égard à leur remontrance réitérée, je crus obligé de battre chamade, et ayant donné commission à Desarmoises de voir le maréchal de Créquy, il offrit d'abord de nous recevoir tous prisonniers de guerre ; mais ayant espéré mieux que ce premier offre, il nous dit qu'il venait de recevoir un billet du roi, par lequel il nous enjoignait

de ne nous recevoir pas autrement qu'à discrétion et que puisqu'on ne l'avait pas pris au mot, sa parole était dégagee : sur quoi ayant vu que la résolution de nos gens était de se rendre, j'offris de donner ma personne à discrétion, pourvu que l'on donnât à la garnison capitulation de gens de guerre ; mais notre proposition ayant été rejetée, nous rompîmes la Trêve, et ayant fait tirer, le Chevalier de Champagnac fut tué, ainsi que peu auparavant la Chamade, l'avait été le Lieutenant-Colonel de Furstemberg.

Mais le matin l'affaire ayant été renouée et la capitulation arrêtée, il arriva que l'on me l'envoya en d'autres termes que je ne la prétendais ; et me l'ayant fait renvoyer, cela différa encore un peu la reddition de la place, pendant que M. de Boudonville, que j'envoyai alors avec Désarmoises, fut parler à M. de Créquy, lequel promit de recevoir à être prisonnière de guerre toute la garnison, hors les esclues, lesquels devaient être esclues de la capitulation ensuite des Ordonnances du Roi. Mais ce ne fut rien de cela, en comparaison de ce qui m'arriva pendant ce temps-là ; qui fut que le bruit ayant couru parmi nos gens, que la capitulation était faite, les gardes de votre Altesse abandonnèrent leur poste, à mon inscu ; et le régiment de Champagne ayant marché droit à moi, pour prendre possession de la porte, suivant les ordres qu'on lui avait donné, dans la croyance que signerais la capitulation que je venais de recevoir ; je me trouvai abandonné, n'ayant que douze ou quinze hommes à la barrière ; le régiment de Champagne ne voulant point arrêter sa marche, ni les gardes de votre Altesse retourner, quoique menaçant de les tuer. Enfin, en ayant ramassé sept ou huit, et quelques esclues et valets, j'en fis montre et apparence, et étant monté sur la barrière avec un mousquet, et fait mine de tirer ; le régiment de Champagne arrêta à trente pas de la porte ; qui faite comme elle était, eût été aisément emportée, s'ils l'eussent entrepris ; pouvant assurer votre Altesse que je ne vis jamais un tel désordre ; sur quoi Désarmoises et



Boudonville étant arrivé, j'eus à peine le temps de souscrire à si méchante et infâme capitulation, puisque ce n'en est point une, mais un ordre de nous rendre, chose que je n'eusse jamais passé, sans le désordre de nos gens.

Voilà la fin misérable de notre siège, lequel nous eussions pu soutenir plus longtemps assurément avec des munitions, et ayant jamais pu tirer aucun secours de l'ingrate bourgeoisie, que j'avais si bien traitée, pour entretenir leur zèle, ayant jeté dans le puits tout leur étain, et caché en sorte que je n'en pus jamais avoir que douze cent livres, qu'ils m'apportèrent alors de la capitulation. Nous en avons usé près de douze milliers pendant le siège de six jours d'attaque. L'on nous a retenu Ilten avec ses officiers, avec ceux de mon régiment, et je viens d'en faire écrire au Maréchal de Créquy. L'on nous mène à Metz prisonniers, et je suis au désespoir de n'avoir pas perdu la vie avant qu'Epinal fût assiégé. Votre Altesse a assurément fait tout son possible pour nous secourir de tous les moyens, et je ne puis me plaindre que de mon malheureux destin, qui a fait que je n'aie pu faire entrer le plomb qu'il nous fallait. Votre bonté, Monseigneur, passera, s'il lui plaît, au reste, puisque j'ai toujours le même zèle et la même passion de mourir pour Votre Altesse (1).

---

(1) Dom Calmet reproduit ensuite une lettre de M. de Boudonville à X.... au sujet de la prise d'Epinal. Comme cette lettre a été plusieurs fois publiée et qu'elle n'est que d'un intérêt secondaire, nous nous bornons à la mentionner.

---



LES NOMS  
DE  
PERSONNES D'UNE VILLE LORRAINE<sup>(1)</sup>  
(RAMBERVILLERS)  
par le D' A. FOURNIER



« L'apparition des noms de famille chez la bourgeoisie et le peuple a été un des symptômes du mouvement d'émancipation qui a commencé, au milieu du moyen-âge, à changer les conditions sociales de l'Occident Européen (2). . »

C'est par les villes que commença ce mouvement, les

---

(1) Ouvrage à consulter :

Brachet : *Grammaire historique de la langue française et dictionnaire étymologique de la langue française* (Hetzel).

Brunot : *Grammaire historique de la langue française* (Masson).

Littre : *Dictionnaire français* (Hachette).

Ritter : *Les noms de famille* (cinquième fascicule du *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire* (Franck).

E. Ferrière : *Etymologie de quatre cents prénoms usités en France* (Alcan).

Haillant : *Dictionnaire phonétique et étymologique du patois vosgien*.

Adam : *Patois lorrain*.

Petin : *Dictionnaire patois français*.

Oberlin : *Etudes sur le patois lorrain*.

(2) E. Ritter : *Des noms de famille*. (Cinquième fascicule du *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire*) Franck, Paris, 1875.

campagnes vinrent plus tard. Il va sans dire que l'époque n'en est pas la même pour toutes les localités : alors que les communes italiennes avaient déjà des noms de famille, il n'y avait rien de pareil en France. Je n'ai pas ici à étudier cette partie de l'histoire du développement des noms de famille ; mon but, bien plus modeste, est de chercher à expliquer l'origine des noms de personnes d'un coin de la Lorraine, de la ville de Rambervillers.

J'ai pris pour cela une liste électorale ; j'en ai élagué les noms d'origine étrangère (allemands, italiens), bibliques (juifs, pour la plupart), ceux qui ne sont pas de la région ; enfin, il en est d'autres dont je n'ai pu découvrir l'origine : sur 1,326 noms contenus sur cette liste électorale, il en est resté 1,100 dont je chercherai à donner le sens.

Mais sur ces 1,100 noms de famille, il en est qui, tout naturellement, sont les mêmes ; ainsi je relève 17 personnes du nom de Jacquot, 16 Mathieu, 13 Thomas, 13 Pierre, 12 Renard, 12 Demange, 10 Colin, Gérard, Laurent, etc... Il en est beaucoup qui se répètent, deux, trois, quatre fois, si bien que le chiffre véritable des noms différents d'habitants de Rambervillers est ramené à 320. A chacun de ces 320 noms — du moins pour ceux où la chose existe — j'en ai ajouté d'autres venant de villes lorraines voisines. J'ai formé aussi une série de noms de personnes provenant de la même source, afin de faire voir quelles déformations, transformations, ils ont pu subir et je suis arrivé ainsi à donner le sens de 1,400 noms de personnes vosgiens ou lorrains.

---

I

**1<sup>o</sup> Des noms de personnes. — Leurs origines. —**

**Division en noms franks, religieux et surnoms ou sobriquets.**

Nombre de ces noms de personnes remontent à tant de siècles que le sens en est complètement oublié ; le ressusciter constitue une étude des plus intéressante ; par exemple : les noms d'origine germaine ou franke.

Ceux de ces noms dont on retrouve l'explication nous montre que les barbares ne procédaient pas autrement dans la composition de leurs noms que les sauvages américains, dont les mœurs ont été si bien décrites par Fenimore Cooper.

Il y a dix-huit siècles, le Germain donnait à son enfant des noms comme *Bert-hari* (devenu Berthier) signifiant : *brillant guerrier* ; comme *Ber-ald* (Béraud) : *ours vigoureux*, etc.

Les sauvages américains, au commencement de notre siècle, appelaient les leurs : *Renard-subtil*, *Grand-serpent*, *Cœur-dur* ; à leurs filles, ils donnaient des noms poétiques, comme : *Rosée de Juin*.

Je dois le dire, cette recherche des noms, dont l'origine est si lointaine, présente bien moins d'intérêt que celle de noms relativement contemporains. Du reste, le sens de ces noms, où se trouvent toujours accolés deux racines — les Germains ne procédaient pas autrement — soulève des difficultés de recherches, des causes d'erreurs et, comme le dit fort bien, M. Ritter (1), en telle matière un esprit ingénieux trouvera toujours une explication.

Evidemment, on ne doit pas repousser, *a priori*, cette méthode de recherches, puisqu'on arrive souvent à trouver un sens acceptable ; *Mar*, signifie célèbre et *Mar-bald*, *Marbaux*, *Marbot*, guerrier célèbre ; *Sieg*, victoire ; *Sieg-hard* (Sicard),

---

(1) E. Ritter. — *Ouv. cité*.

guerrier victorieux. Mais quand il faut une périphrase pour expliquer le sens d'un nom propre, j'avoue qu'il faut hésiter : *Will-helm* se traduit, *volonté-casque* ! On est obligé pour expliquer, ce nom de dire qu'il désigne *un homme qui a la volonté pour casque*... Un autre : *Wolf-helm*, *loup-casque* ! Il faut ici se livrer à une véritable digression et dire que le père qui donnait ce nom à son fils se rappelait que « le loup est le symbole de l'audace et de la vigueur dans l'attaque (1)... » exprimant ainsi les qualités qu'il rêvait pour son fils...

Qu'on me permette de le dire : c'est trop tiré par les cheveux.

Il y a du vrai dans cette méthode, on vient de le voir ; mais l'appliquer de façon absolue, comme dans les deux exemples que je viens de citer, serait une cause d'erreur. La prudence ne le permet pas.

Il m'arrivera souvent, dans le cours de ce travail, de négliger le sens d'un vieux mot, de constater simplement s'il est latin, hébreux, germain et d'en chercher les dérivés français.

Par contre, il est de ces vieux noms germains devenus — sous forme française — très populaires, le plus souvent parce qu'ils furent portés par des saints vénérés. Sur ceux-ci, je donnerai quelques détails sommaires, afin d'expliquer leur popularité, les raisons pour lesquelles ils ont été adoptées par les populations, soit comme noms de famille, soit comme patrons de corporations, de confréries.

Enfin, on verra également que, si les noms religieux et franks sont nombreux (571 sur 1,100), ceux qui sont le résultat de sobriquets, surnoms, ceux qui viennent d'un métier, de l'aspect physique, du caractère, le sont aussi et représentent la moitié de l'ensemble de noms étudiés.

Ici, la recherche est possible, souvent facile, mais délicate parfois. Un tel travail n'est pas sans courir le risque de pro-

---

(1) E. Ferrière. — *Etymologie de quatre cents prénoms usités en France*. (p. 59). Alcan, 1898.

voquer des susceptibilités : bien de ces noms de famille ont pour origine l'injure, la dérision. Un grand nombre (340 sur 1,100), ne sont que des sobriquets, des surnoms et l'on sait combien, sur cet article, nos aïeux étaient impitoyables les uns pour les autres.

Je diviserai les 1,100 noms de famille que j'étudie en trois grands groupes :

1° <i>Noms franks</i> , au nombre de . . . . .	225
2° <i>Noms religieux</i> , au nombre de . . . . .	346
3° <i>Surnoms, sobriquets dus aux fonctions, mé-</i> <i>tiers, aspect physique, caractère, etc., etc</i> . . . . .	529
<hr/>	
Total. . . . .	1,100

Ainsi, par ces chiffres, on voit que les noms franks représentent le cinquième de l'ensemble ; les religieux plus du quart et le troisième groupe près de la moitié.

## 2° Noms Franks.

Le département des Vosges, dans sa presque totalité — c'est-à-dire tout ce qui ne fait pas partie du bassin de la Saône (1) — appartenait à l'Austrasie, au pays frank par excellence.

Les noms germains furent donc importés dans notre département par le conquérant frank. Il y eut bien, auparavant, d'autres invasions d'outre-Rhin, mais, dans notre région, elles ne furent jamais que passagères. Le conquérant germain de notre département fut le Frank ; c'est donc de l'idiome de ce dernier que relèvent les noms à forme germanique, c'est pour cela que je les appelle : *noms franks*.

---

(1) La limite entre l'Austrasie et la Bourgogne mérovingienne était formée par le faite séparatif du bassin de la Saône à son origine, et ceux de la Meuse et de la Moselle. Grégoire de Tours raconte que le roi de Bourgogne, Gontran, venait chasser dans la forêt des Vosges, c'est-à-dire toute cette portion du département arrosée par la Saône : cantons de Xertigny, Bains, Darney, Monthureux et partie de Lamarche.

A l'origine, il n'existait pas de *noms de famille* (1) ; j'ai dit que ce ne fut qu'au milieu du moyen-âge qu'ils se formèrent : il n'y en avait pas plus pour le noble que pour le bourgeois et le vilain (2). Il y avait un nom de baptême, un prénom, disons-nous aujourd'hui.

Si les bourgeois et vilains, comme on le verra plus loin, se distinguaient les uns des autres par des surnoms, des sobriquets qui devinrent, par la suite, des noms de famille, les nobles avaient pour cela leurs titres, fiefs, terres. C'était le nom de la terre, de la ville qui, seule, permettaient de les distinguer les uns des autres.

Dans les chartes, actes, échanges, ventes, on les trouve désignés de la façon suivante :

Joffroiz, *seigneur de Bourlenmont* (3) (1248) ; Aubert, *sire de Darney* (1209) ; Ferris, *duc de Loherreigne* (4) (1279) ; Henrys, *sire de Dombasle* (5) (1279) ; Renault, *de Bar* (1302) ; Ancel, *de Darnielle* (6) (1371) ; Jehan, *de Bourleimon* (7) (1392) ; Thiebal, *seigneur de Blamont* (xiv<sup>e</sup>), etc...

Ainsi, je le répète, le noble n'avait pour nom que ce que nous appelons le prénom : il était *Joffroiz* ou *Ancel*, seigneur ou sire de Bourlémont ou de Darnieulles. Qu'il perde son fief, sa terre, sa ville, plus de titre : il reste avec son seul prénom.

La terre ne donnait pas le nom, *elle était un titre*. Du reste, un actiome de la féodalité disait : *point de seigneur, point de terre*.

---

(1) Il ne s'agit bien entendu que de la période du moyen-âge. A Rome, il y avait la *famille*, différente de la nôtre, qui comprend le père, la mère, les enfants, les proches parents ; tandis qu'à Rome elle désignait l'ensemble de la maison, serviteurs et autres, sans tenir compte de la parenté.

(2) Le *vilain*, de *villa*, *villanus*, avait à l'origine la même situation que le serf. Plus tard, *vilain* désigna tout ce qui n'était pas noble et tout particulièrement le campagnard, le paysan.

(3) Bourlémont.

(4) Lorraine.

(5) Dombasle

(6) Darnieulles.

(7) Bourlémont



Il arrivait qu'un chef de famille, possesseur de plusieurs terres ou fiefs, ses enfants se les partageaient et prenaient chacun le nom du domaine, l'aîné succédant à celui de son père; ce qui prouve bien que le nom était attaché à la terre.

Plus tard, le noble prit, comme nom de famille, celui de son domaine; c'est ainsi que les descendants de Bouchard, *sire de Montmorency*, sont devenus MM. de Montmorency, etc... Le roturier anobli prenait le nom de la terre qui avait servi à son anoblissement.

Au début, le noble portait presque exclusivement *des noms francks*, ce qui était tout naturel, puisqu'il était le successeur du conquérant, sinon le descendant.

Dans les chartres du <sup>x<sup>e</sup></sup>, <sup>x<sup>i</sup><sup>e</sup></sup>, <sup>x<sup>ii</sup><sup>e</sup></sup>, <sup>x<sup>iii</sup><sup>e</sup></sup> siècles, on trouve ces noms franks, tantôt latinisés, tantôt francisés, selon l'époque :

*Frid-rich* : Fridericus, Fridrit, Ferry ; *Diot-bald* : Thietbaldus, Thietbold, Thiebat, Thiebaus ; *Theod-ric* : Theodoricus, Thiétris, Thiédit, Tiéry ; *Heim-ric* : Heinrichus, Hainris, Henry ; *Bert-hramn* : Baltramnus, Biertherans, Bertherans, Bertrans ; *Bald-win* : Balduinus, Baldwin, Baudoin ; *God-fried* : Godefridus, Goudefrois, Geufrois, Joffroiz ; *Alb-rich* : Albricus, Albericus, Aubry ; *Adalbert* : Adelbertus, Alberta, Albert, Aubert ; *Ger-hard* : Geroardus, Gerairz, Gérard ; *Ghislebert* : Gislebertus, Gilbertus, Gelebert, Gillebert, Gilbert ; *Hrodo-vulf* : Chrodovulfus, Radulfus, Raoulz, etc.

On trouve parfois des noms ne dérivant pas du frank, comme *Jehan* ou plutôt : *Hannequin*, *Hennequin*, parce qu'ils viennent de *Hannicho*, forme germanisée de Johannes.

De même pour les femmes nobles, nous trouvons des noms d'origine franke : *Assidia*, *Helvide*, *Bathilde*, *Hildegarde*, *Hedwige*, *Hermengarde*, *Gertrude*, *Gisèle*, *Mahaut*, etc. Mahaut vient de *Mathilde*, qui est un nom bien germanique.

Les noms franks étaient les noms nobles.

Si l'on recherche ceux des bourgeois, vilains des <sup>x<sup>i</sup><sup>e</sup></sup>, <sup>x<sup>ii</sup><sup>e</sup></sup>, <sup>x<sup>iii</sup><sup>e</sup></sup> siècles, on ne trouvera que très rarement, dans les Chartres,

actes, etc., des noms franks, ainsi qu'on le verra plus loin. Ce n'est qu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, alors que les noms de familles commencent à se créer, que l'on voit *les noms des nobles se démocratiser* : Demange *Huart*, Hubert *Thiébault*, Gérardin *Gelebert*, Nicolas *Bertrand*, Simon *Thierry*, etc., etc.

Aujourd'hui, les noms d'origine franke, sont très nombreux : nous avons vu qu'ils représentaient le cinquième de la liste des habitants de Rambervillers.

A la vérité, bon nombre, n'ont été adoptés que parce qu'ils sont devenus des noms religieux. Il y eut des saints, très vénérés dans notre région, portant de ces noms nobles : Saint-Arnoul, Saint-Bernard, Saint-Oger, Saint-Gérard, etc., etc. De prénoms ou noms de baptême, ils sont devenus des noms de famille.

Il est un de ces noms, qui n'a été adopté que du moment où il est devenu un nom d'animal : le *Renard*, donné comme surnom, sans doute parce que celui à qui il était donné était un rusé, un malin, comme cet animal. Au mot *Renard*, j'expliquerai comment un nom frank, un nom noble a pu devenir un nom d'animal : *Renard*, autrefois *Regnard*, vient du frank, *Ragau-hard*, *Rague-hard*, désignant, disent les étymologistes, un homme rusé, cruel ; il est devenu *Reignar*-, *Reignard*, *Raynard*, *Renard*. On le trouve sous ces formes dans les vieux textes, avant que ce singulier changement de sens fut fait : ainsi en 966, il est écrit : *Reginari* et *Renardus* en 1180.

Parfois, on rencontre des noms d'origine latine, comme *Vir*, l'homme par excellence, fort, vigoureux, qui sait commander.

Le noble s'en est emparé et nous le trouvons sous les formes : *Viricus*, *Wirion*, *Viry*. Celui-là aussi est devenu, par la suite, un nom roturier très répandu.

Tous ces anciens noms germaniques (et franks, par conséquent), ont une structure uniforme ; ils sont formés de la réunion de deux racines : « on a relevé un certain nombre de

racines germaniques qui forment ainsi, deux à deux, une multitude de combinaisons. Les deux parties de ces couples se trouvent entre elles dans un rapport qu'il est difficile de déterminer. *Rambert* est formé des mêmes éléments que *Bertran*, seulement ils sont placés dans un ordre inverse. Il ne paraît pas possible de dire si ce changement d'ordre a pu correspondre autrefois une différence dans la signification des composés. (1) »

Nous autres, qui avons le nom de famille, et distinguons ainsi les unes des autres les personnes portant le même prénom. Le Germain, comme le Français ensuite jusqu'à la formation des noms de famille, n'avait qu'un seul nom ; de là, nécessité de les varier, pour éviter autant que possible les répétitions et les confusions. Comme le dit fort bien M. Ritter, « soixante racines simples n'eussent donné que soixante noms propres ; combinées deux à deux, elles en pouvaient donner des milliers (2) ».

Est-il besoin de le dire, avec le temps, les racines furent transformées ; en Gaule, le langage modifia bien de ces noms ; il arriva que, pour nombre de ceux-ci, la première racine resta, tandis que la seconde disparut en partie ou en totalité, remplacée par une désinence française. Voici quelques-unes de ces racines germaniques que nous retrouvons dans les noms d'aujourd'hui : *Bald*, brave, gai ; *Bera* ou *Berin*, ours ; *Berath* ou *Bert*, brillant ; *Frith* ou *frid*, paix ; *Gar* ou *Gér*, lance ; *Hard*, hardi ; *Hari*, *heri*, armée ; *Helm*, heaume, casque ; *Ric*, *reich*, chef ; *Vald*, celui qui dirige ; *Vin*, ami, compagnon ; *Vulf*, loup. Cette série de racines, combinées avec d'autres, ou entre elles, forment les noms germaniques : *Reich-hard*, Richard ; *Fritta-ric*, Frederic, Ferry ; *Hard-vin*, Hardouin ; *Hard-hard*, Hartard ; *Hard-mans*, Hartmann ; *Frith-hard*, Fréart ; *God-frith*, Geoffroy, etc.

---

(1) Ritter. — Ouvrage cité, p. 19.

(2) Ritter. — Ouvrage cité.

Avec ces seules dix racines que je viens d'indiquer, on peut se rendre compte de la grande quantité de noms à obtenir en les combinant deux par deux, en intervertissant leur place : si l'on y ajoute les dérivés en langue française qui en sont la conséquence, on arrivera à un grand nombre de milliers de noms de personnes.

### 3° Noms religieux.

J'appelle ainsi tout nom de personne provenant de celui d'un saint, ou d'une influence religieuse, à quel culte elle appartient.

On peut dire que tous ces noms furent, au début, des prénoms. Cette influence est considérable, puisque je relève 346 de ces noms, sur un total de 1,100, soit plus du quart.

Il est probable que le surnom ou sobriquet qui permettait de distinguer les uns des autres les individus de même prénom. (presque toujours religieux) n'a pas survécu et que le prénom est devenu nom de famille. Il est même possible que la personne n'ait pas eu du tout de surnom, sans doute parce que toutes les autres en étaient pourvues.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous les prénoms fussent des noms de saints ; on en rencontre qui, le plus souvent, sont des sobriquets ou des surnoms ; d'autres sont franks (mais à partir du xiv<sup>e</sup> siècle pour ceux-là). Ces noms étaient en infime minorité (voir le chapitre suivant). On peut dire que le nombre des personnes portant le même nom d'un saint est en raison directe de la *réputation*, de la popularité de ce dernier.

Il y avait de ces saints à *réputation locale*, donnant leurs noms aux habitants d'une région déterminée ; inconnus ou à peu près ailleurs : Saint-Hydulphe (Idoux), Saint-Oger, Saint-Amé, Saint-Romarc, Saint-Gondebert, Saint-Dié, etc., etc.

Ce n'est que dans les Vosges que l'on trouve ces noms d'Idoux, Oger, Amet, Romarc, Gondebert, Dieudonné, etc.

D'autres, au contraire, ont leurs noms portés partout : Saint-Jean, Saint-Martin, Saint-Pierre, Saint-Michel, Saint-Georges, Saint-Mathieu, Saint-Laurent, Saint-Blaise, etc.

En général, les noms de nobles (noms franks) ne sont pas des noms religieux ; si l'on en rencontre, comme *Saint-Arnould* (1), *Saint-Bernard*, *Saint-Guillaume*, c'est que Franks eux-mêmes, ces saints portaient des noms formés depuis longtemps. Saint-Bernard, par exemple, vivait au <sup>xiii</sup> siècle, son nom existait depuis des siècles.

C'est chez le bourgeois, le paysan, que l'on trouve cette sorte de nom ; il y en a qui étaient des plus répandus, *Jean*, par exemple. Dans un acte du <sup>xiv</sup> siècle, concernant les habitants de Frebécourt (arrondissement de Neufchâteau), sur *dix-neuf* noms cités, on trouve *neuf fois* celui de *Jean* ; puis viennent *Dominique* et son dérivé *Demange* ; *Nicolas* et noms qu'il a formés ; *Pierre*, *Claude*, *Michel*, etc., ensuite.

On verra plus loin, à la partie de ce travail qui traite de chaque nom en particulier, combien sont nombreux les dérivés provenant d'un certain nombre de ces noms de saints. M. Ritter (2) a compté soixante formes françaises du nom d'Etienne ; Jean, Dominique, Nicolas, Pierre, etc., nous en donnent aussi de nombreuses. (Voir ces noms).

Il est arrivé que ces nombreux dérivés — véritables déformations populaires — de ces noms de saints en ont fait perdre le sens aux populations et que bon nombre portent un prénom et un nom venant du même saint — sans s'en douter :

Pierre *Pierson* (diminutif de Pierre) ; Nicolas *Collinet* (diminutif de Collin, dérivant par aphérèse de Nicolas) ; Colin *Collignon* (diminutif de Collin, qui vient de Nicolas) ; Etienne *Thouvenel* (une des soixante transformations du nom d'Etienne),

---

(1) *Arnould*, aïeul de Charlemagne, était lui-même un des grands seigneurs austrasiens ; de même *Romarc*.

(2) Ouvr. cité, p. 11.

etc., etc. D'autres sont formés (prénom et nom de famille) de deux noms de saint : Jacot (Jacquot) : *Mougel* (une des nombreuses transformations de Dominique); Colin *Miguel* (Michel); Michel *Collin* (Nicolas); Jean *Mougin* (autre déformation de Dominique); Mangin (déformation de Dominique); *Thévenin* (1) (transformation d'Etienne) etc., etc.

Il est arrivé que des sobriquets à forme religieuse sont devenus des noms de personnes : *Lévêque, curé, vicaire, moine, moine, monard, moniatte, béguin* (de béguine) donnés évidemment par dérision à des individus, ont fini par être transformés en noms de famille.

D'autres procèdent d'une idée, d'un souvenir religieux : *Bonlarron*, qui fut aussi un sobriquet.

Des livres sacrés (peu importe la religion) nous sont venus : *David, Salmon* (Salomon), *Lévy, Aron, Samuel, Adam, Caïn* (Caën), *Gaspard* (que l'on prononce et écrit *Caspar*), *Job, Jacob*, etc. Enfin, des noms de lieux, à origine religieuse, ont été donnés à des personnes : *Dombrot* (*Dom* ou Saint-Brix); *Domptail* (*Dom* ou Saint-Stéphane), etc.

#### 4° Surnoms et sobriquets dus aux fonctions, métiers, aspect physique, caractère.

Pour ceux qui portaient des noms franks ou nobles, c'est par le titre qu'ils étaient distingués les uns des autres; de plus, la variété de ces noms d'origine germanique aidait à éviter toute confusion.

Bourgeois et paysans, eux, n'avaient ni terres, ni fiefs pour se reconnaître. Cette difficulté était encore aggravée, parce que, portant tous ou presque tous des noms de saints, le même nom était d'autant répété que le saint était plus vénéré, plus populaire. De là, un très grand nombre de personnes portant, dans le même lieu, un prénom semblable.

---

(1) Voir plus loin tous ces noms au chapitre IV.

Le nom de famille n'existant pas, on en était réduit, dans un acte, à dire, pour éviter toute erreur : *Jehan fils le maire Gerardin... Jehan fils Héraudel... Jehan fils Gerarl le vieil... Jehan fils Jehan Demenge... Jehan fils Demenge Demenge... etc.* Ou bien : *Renaudet le fils Leudin... Saubelos fils Ouzenette dou Vul... Thomassin fils Demenget de le vel (val) d'Aunoy et de Mangeste sa femme... enfants de Jehan qui fust fils doudit Jehan dit lou petit hom... Wirions le paiges de Pandous et Valence sa femme qui fut fille Thomesse...*

On voit quelles difficultés, pour la rédaction d'un acte, lorsqu'il fallait préciser l'état-civil des contractants.

C'est par le surnom, le sobriquet, le métier, la fonction, l'aspect physique, le caractère, les noms de lieux, ceux des animaux, la végétation, que l'on arriva à distinguer les personnes les unes des autres.

Ce sont ces surnoms, sobriquets, etc., qui devinrent plus tard les noms de famille ; c'est ce qui rend si intéressante cette portion d'une étude sur les noms de personnes.

Nous avons vu, dans la division en trois catégories des noms de personnes, que cette troisième partie représentait près de la moitié (529) des 1,100 noms à étudier ; qu'il y en avait 346 procédant de l'influence religieuse et 225 dérivant des noms franks.

Pour mieux comprendre l'origine de ces noms de bourgeois et paysans, il faut les diviser en plusieurs séries :

Surnoms et sobriquets . . . . .	220
Noms de métiers . . . . .	125
Noms d'animaux . . . . .	26
Noms dus à l'aspect physique . . . . .	70
Noms dus au caractère . . . . .	35
Noms provenant de fonctions . . . . .	11
Noms provenant de la végétation . . . . .	42

---

Total . . . . . 529

1<sup>o</sup> *Surnoms et sobriquets* : Je ferai remarquer que, pour les surnoms et sobriquets, je dois forcément prendre mes exemples dans les autres séries.

Un surnom, dit Littré, est un mot ajouté au nom propre de l'individu et qui le distingue de ceux qui s'appellent comme lui. Cette définition, faite pour notre époque, s'applique encore mieux à l'époque où il n'y avait pas de noms propres où les prénoms de même espèce, très nombreux, obligeaient tout le monde d'avoir un surnom. Quand je dis un surnom, je devrais ajouter : et un sobriquet.

Le sobriquet, dit également Littré, est un surnom qu'on donne à une personne, soit par dérision, soit autrement, et qui est fondé sur quelques particularités du corps ou de l'esprit.

Comme surnoms, je relève : Demongeot le *marié* ; Vichardin *malemaison* ; Macelos, dit *lineux* (1) *maire* ; Demenge li *bourgeois* ; Lowiait lou *Chandelier* ; Jehan lou *menestrier* ; Jehan de *maison li marchand* ; Lorenz leu *barbier* ; Jehan de *France* ; Jehan *Lhermite* ; Lamblen li *drapier* ; Huot li *Clercs* ; Jean dit du *poit* (poids) ; Jackemen *Palerin*, etc.

Le *sobriquet* se retrouve dans les citations suivantes : Jehan la *chatte* ; Oudenos l'*évêque* ; Simon *malle bouche* ; Jehan li *putins* ; Dronelz felz li *torelet* ; Jehan dit le *biaulz* ; Jehan-nette dicte la *béguine* ; Aubert ly *bastard* ; François *paye mal* ; Jehan *Bichons* ; Jehan dit lou *petit hom* ; Ewrt dit *Haiquin* ; Jehan *Camus* ; André *Blancheteste* ; Jehan *main destre* ; Demengeon *mal mariey* ; Colait li *muet* ; Jehan li *Bègue* ; Pierresson *brulé* , Jehan *Longuejoue* ; Jehan dit le *gentishons* ; Demoingne dit *Blanchart* ; Jehan Demenge *Grosjean*....

Je limite à cette liste, déjà longue, ces exemples ; mais ils font voir que tous ces surnoms et sobriquets relevés dans des actes lorrains, du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles, étaient donnés pour bien

---

(1) *Neux* est ici pour *nouveau* : le nouveau maire.



préciser l'état-civil de chacun, si je puis m'exprimer ainsi, et montrer comment s'y prenait la population pour distinguer les personnes les unes des autres.

2<sup>e</sup> *Noms de métiers* : Obers li *Bochiers* (1235) : Boucher ; Jehan Larchier *Moitrier* (1552) : Moitessier ; Claudon *Boulengier* (1552) : Boulanger ; Jehan li *Bergier* (1353) : Berger ; Jehan dit du *Poid* (1) (1397) : Pois ; Otignon lou *Parmen-tier* (2) (1290) : Parmentier ; Lorvat lou *Chandelier* (3) (1281) ; Colin lou *Tennor* (4) (1272) ; Jennet *Corvexel* (1293) et Gérardin *Courvisier* (5) (1472) : Crouvisier, Crivisier, Crevoisier ; Jehan *Chalfour* (6) (1396) : Chauffour ; Stevenin le *Recouvreteur* (7) (1472) : Couvreur ; Chante cler *Mænestrel* (1235) : Menestrey, Mentrel ; Amen li *Pappelier* (8) (1444) : Papelier ; Virrion *Pelletier* (1620 et Frallino *Pellepario* (1254) Pelletier ; Andreu *Barbié* li petit (1469) : Barbier ; Paris li *Charpentier* (1476) ; Charpentier ; Jehan le *Ruyer* (9) (1476) : Ruyer, Rouyer, Royer ; Perrin l'*orfaivre* (1609) ; Saubelas li *Grangier* (1372) : Granger ; Demengeez *Fournier* (1372) : Fournier ; François *Mareschal* (1556) : Marchal, Maréchal ; Didier *Cordelier* (10) (1509) : Cordier ; *Chaulderon* (x<sup>e</sup>) : Chaudron ; Thierry Perrin li *Mercier* (1509) : Mercier ; *Chante Cler li Mænestrel* et Pucèle sa femme (1235). Pour ce dernier on remarquera combien sont expressifs ces quatre mots : *Chante Cler li Mænestrel* (1235). A cette époque (xiii<sup>e</sup> siècle) les Menestrels allaient chanter, en s'accompagnant de leur ins-

---

(1) Jehan dit du *Poid*, celui qui tient le poids public.

(2) *Parmentier*, le tailleur.

(3) *Chandelier* : qui fabrique des chandelles.

(4) *Tennor* : tanneur.

(5) *Corvexel*, *Courvisier* : savetier, celui qui faisait la chaussure populaire. Le *cordouanier*, puis cordonnier fabriquait la chaussure de luxe, avec cuirs fins : cordouan.

(6) *Chalfour* : Chauffour, chaufournier.

(7) *Recouvreteur* : celui qui recouvre, couvre les toitures.

(8) *Papelier* : ouvrier papetier, qui fabrique le papier.

(9) *Ruyer* : rouyer, celui qui rouit le chanvre.

(10) *Cordelier* : cordier, qui fabrique la corde.

trument, les compositions des Trouvères. On voit par ce surnom que ce Menestrel *chantait clair*, c'est-à-dire juste et agréablement.

3<sup>e</sup> *Noms d'animaux* : Ces noms, dans leur presque totalité, sont relativement contemporains ; en dehors du renard on en trouve très rarement.

*Cheiverson* (1294) : Chevresson ; Droueilz : fils li *Torelet* (1) (1372) : Torillon ; Guerin li *Groing* (1473) ; *Renardus* (1283) *Reignarz* (XIII<sup>e</sup> siècle) : Renard ; Huot *Bœuf* XV<sup>e</sup> siècle). *Belin* (2) (1292). Il y a aussi Bertrand, Bérard dont la racine *Ber*, signifie ours.

4<sup>e</sup> *Noms dus à l'aspect physique* : c'est dans ces noms que l'ironie sans pitié de nos aïeux a pu se donner carrière. C'étaient des sobriquets bien entendu :

Le *Petit* Thiébault (1464) : Petit ; le *Grand* Jehan (1464) : Grandjean ; le *Gros* Jehan (1464) : Grosjean : Jehan dit *le petit hom* (1355) ; Jehan li *Belle* (1372) Jehan dit li *Biaulz* (1329) : Beau, Lebeau, Lebel ; Jehan Hural li *Viez* (1476) : Vieillard, Levieux ; Jehan Hural le *Josne* (1476) : Lejeune ; Husson li *bègue* (1265) : Lebègue ; Colais li *muet* (1357) : Andre *Blancheteste* ; 1484) : Blanchetête ; Jehan le *Rouclot* (1366) : Rousselot ; Nicholas *Rous* (XIII<sup>e</sup> siècle) : Roux ; Jehan le *Roussin* (1475) : Roussin ; Olivier *Le Roux* (1475) Leroux : *Blondel* (XIV<sup>e</sup> siècle) : Blondel ; *Mærel* (XIV<sup>e</sup>) : Morel, Mourot, Moreau ; Jehan *Camus* (1456) : Camus, Camusot, Camuset : le fils Laurent *Petit Jean* (1559) : Petit Jean ; la *noire Cassarde* fille de Jean Cassard (1509) ; Demoigne dit *Blanchart* (1281) : Blanchard ; le *Grand* Colin (1357) : Grandcolin ; Jehan *lou Gronaiz* (1295) ; Jehan (3) *Longuejoue* (1456).

---

(1) *Torelet* : de *to-el*, taureau ; *torelet*, petit taureau.

(2) *Belin* : Belier.

(3) Il s'agit évidemment d'une infirmité. Il y a quelques années vivait à Rambervillers, une personne atteinte de paralysie de la face et avait par conséquent la bouche, le nez, un œil de travers : on le surnommait, dans le langage populaire : *Tourne-gueule*.

5<sup>e</sup> *Noms dus au caractère, à la façon de vivre* : Jehan li putins (1372) ; Jehannette la Béguine (1456) ; Béguin ; Oudinot l'Evesque (1372) ; Levêque ; Michel Pied de fer (1456) ; Piedefer ; Jakemin lou Roi (1269) ; Leroy ; Jaikemin Palerin (1297) ; Pellerin ; Simon Malle bouche (1214) : mauvaise langue ; Jehan l'Ermite (1281) ; Lhermite ; Jackemin Boilawe (1281) ; Boileau ; François Paye Mal (1602) : Payemal ; Demenge Malmariey (1444) ; Jehan Bonvoisins (1366) : Bonvoisin ; Colin li Vaudel (1) (1559) : Vaudel ; Demogeot le Marié (1357) ; Gérard : Coupe teste (1268).

7<sup>e</sup> *Noms dus aux fonctions* : Jehan l'Archier (1552) : Larcher ; Jean dit du poit (1397) : Pois ; Sichart l'Ecuyer (1270) : Lecuyer ; Jehan Receveur (1472) : Receveur ; Rollins li Gardins (1372) ; Marcelas dit le vieil Maire (1372) : Maire ; Pier-rat Maimbourg (1609) : Maimbourg ; Claude Gendarme (1551) ; Jehan dit la Maresse Clerc notaire publique (1366) ; Huos li Clercs (1372), Gérardin lou Clerc de Voineycourt (1295) : Clerc, Leclerc.

7<sup>e</sup> *Noms provenant de la végétation, des noms de lieux* : Saubeloi dou Vaul (1372) : Duval ; Colas Raindel (1559) ; Raindel ; Jehan de Giraumel (1559) : Gérardmer ; Perrette du Chastelet (1546) : Chatelet ; Jehan Paris (1476) : Paris, Parisot ; Jehan de France (1476) : France ; Aubers de Chastelet (1270) ; Philippe de Darnielle (2) (1270) ; Demenge fils Toul-loise (1372) ; Jehan Bourguignon (1551) : Bourguignon ; François Baslemont (1634) ; Jacquot du Bourg (1573) : Dubourg ; Mougin d'Avignon (1456) : Wichardin ; Male Maison (1302) : Malmaison ; Colin de la Cheminée de Taon (1441) ; Didier du Mesnil (1551) ; Laurent Jehan Daval (1559) : Duval ; Picart (1460) : Picard ; Jehan des Loges (1366).

Les textes donnent toujours deux noms : un qui était le véritable, le prénom, le nom de baptême ; l'autre qui n'est qu'un

---

(1) *Vaudel* et *Gaudel*. désignent une personne au caractère gai, joyeux.

(2) Darnieulles.

*surnom*, qu'un *sobriquet*, pouvant changer ; *c'est celui-là qui est resté* ; tandis que le premier, *nom legal* à l'origine, a disparu. La raison est facile à donner : le surnom était personnel, unique pour l'individu, le désignant tout particulièrement : l'autre, au contraire, était commun, dans le même lieu à nombre de personnes.

On voit clairement, par les exemples que je viens de citer et que j'aurais pu étendre à l'infini, que le nom de famille n'existait pas aux *xi<sup>e</sup>*, *xii<sup>e</sup>*, *xiii<sup>e</sup>* et *xiv<sup>e</sup>* siècles ; ce n'était que par des surnoms, des sobriquets que l'on arrivait à distinguer les individus les uns des autres. La conclusion est que pour le bourgeois, le paysan, les noms de famille, dans une très grande proportion, ne sont que des surnoms et sobriquets.

Pour le noble, il en fut de même : il est de toute évidence que le nom du fief de la terre était, pour lui, un surnom, devenu plus tard, comme pour le roturier, un nom de famille ; comme pour le roturier, il abandonna son prénom d'origine franke pour prendre le nom de sa terre ; un surnom, qui à la vérité, était aussi — dès le début — un titre.

Les prénoms — ou noms de baptême — procèdent de noms de saints en grande majorité. Il en est pourtant qui dérivent de noms franks ou nobles : A partir du *xiii<sup>e</sup>* siècle, on commence à les adopter comme noms de baptême : *Abers* (1) li Bochier (1235) ; *Ewart* (2) dit Haiguin (1272) ; *Lowiait* (3) li Chandelier (1281) ; *Wichardin* (4) Male maison (1302) ; *Huos* (5) li Cler (1372) ; *Hugonin* (6) li biaux (1444) ; *Henri* li Charpentier (1464) ; Le Petit *Thiébault* (1464) ; etc. On voit que *Abers*, *Ewart*, *Huos*, etc., sont là exactement comme *Jehan*, *Colin*, *Didier*... noms de saints.

---

(1) *Abers* : Aubert.

(2) *Ewart* : Everard, Evrard.

(3) *Lowiait* : Louis, Louiset (diminutif de Louis).

(4) *Wichardin* : Guichard et Guichardin son diminutif.

(5) *Huos* : Hugues, Hugo.

(6) *Huguenin* : diminutif de Hugues.

**5° Noms composés. — Aphérèse. — Apocope.**

La langue française amalgame rarement deux mots pour en former un seul. Il en est de même pour les noms de personnes :

Avec le temps, l'article *le* disparaît, les deux noms s'accollent et à la vue, ne semblent qu'en former un : *Algros*, *Beaugé*, *Bégel*, *Béjot* (1), *Bonlarron*, *Bontemps*, *Duchesne*, *Duhoux*, *Dumoulin*, *Dupay*, *Grandjean*, *Petitjean*, *Jean-didier*, *Didierjean*, *Boileau*, etc. Sur 1,100 noms de Rambervillers, 110 sont des noms composés.

L'*Aphérèse* est le retranchement d'une lettre ou de plusieurs lettres au commencement d'un mot ou nom.

C'est ainsi que *Nicolas* devient par Aphérèse : *Colas*, *Colin*, etc.

*Johannus* : *Hannus*, *Hanus*, *Hanot*, *Hanotaux*, etc.

*Aubriot* : *Briot*.

*Guillardet*, *Guillardier* : *Lardet*, *Lardier*.

L'Aphérèse se rencontre dans les noms francisés.

L'*Apocope* est le contraire de l'Aphérèse, le retranchement d'une lettre ou de plusieurs lettres à la fin d'un mot ou nom ; elle est fréquente pour les noms francks dont elle détruit la fin du nom. Ainsi : *Catherine* : *Catherin*, *Cathrin* ; *Michel* : *Miche* ; *Nicolas* : *Nicole* ; *Frédéric* : *Fred* ; *Nicolas* : *Nick*, etc. (2).

## II

### Liste alphabétique des noms de personnes.

ALBERIC, ALBERICUS, ALBBECHT, AUBRY, AUBRYOT, AUBRIOT, AUBRIET, AUBRICÉ.

(1) *Baugé*, *Bégel*, *Béjot*, viennent du patois et sont des noms composés : *Bé*, beau ; *Gel*, *Jô*, Coq ; *Beau coq*. Ces sobriquets rentrent bien dans l'esprit foncièrement gouailleur de nos campagnards. Il y a même un diminutif : *Béjollet* ; de *Bé*, beau et *jollé*, petit coq : beau petit coq. Ce sobriquet est donné à une personne de petite taille.

(2) Pour ces mots *Aphérèse*, *Apocope*, je ne puis qu'en donner le sens, ayant à les employer dans le cours de ce travail. Voir, à ce sujet : *Brachet*, *grammaire historique de la langue française*

*Nom frank* : *Alb-riels* de *riels*, roi, et *Alfou Elfes* divinités de l'air.

*Albéric* est bien voisin d'*Albert*, quoique leur étymologie franque soit différente ; on pourrait fort bien les confondre ensemble.

*Albrici* (963) ; *Albricus* (966) ; *Albericus* (1180) ; *Aubritius* (1186) ; *Abris* (1268) ; *Aubry* (1284) ; *Aubryot* (1292).

ALBERT, ALBERTUS, AUBÉ, AUBERT, AUBERTEL, AUBERTIN, AUBIERTIN, AUBERDA, ALDEBERT, AUBIN, AUBOIN, AUBERDON.

*Albert* est la contraction d'*Adalbert*, nom *frank* désignant une personne de haute noblesse ; *Athal-Béraht*. On le trouve sous les formes suivantes : *Adalbertus* (674) ; *Audebertus* (674) ; *Albertus* (962) ; *Auber* (1209) ; *Abers* (1214) ; *Abertin* (1239) ; *Aubers* (1254) ; *Aubertius* (1270) ; *Albertin* (1355) ; *Aulbert* (1425) ; *Aubert* (1434) ; *Hoderdon* (xv<sup>e</sup> siècle).

*Hoberdon* est une façon fantaisiste d'écrire *Auberdon*.

ANCEL, ANCELIN, ENCELIN, ANCELON, ANGELET, ANCILLON, ANCIAUX, ANSELME.

*Nom frank* : *Ans-helm*, *Anselo* en haut-allemand, *Anselo* est un diminutif qui a donné en français de sous-diminutifs : *Ancillon*, *Ancelon*, *Ancelon*.

*Anselmus* (1149) ; *Henselin* (1223) ; *Ansel* (1259) ; *Ascelin* (1267) ; *Ancel* (1392) ; *Ancelinus* (xv<sup>e</sup> siècle) ; *Ancelin* (xv<sup>e</sup>

ANDRÉ, ANDREUX, ANDRÈS, DROUIN, DROIN, DROUEL, DROUET, DROUOT, DRUARD, DROUARD, DRUON, DRUESNE.

Ce nom très répandu est écrit de façon suivante dans les Chartes et vieux textes :

*Andreas* (770) ; *Andreu* (1392) ; *Androwin* (1282).

*Androwin* a comme beaucoup d'autres été mutilé par *Aphé-*

---

(Hetzel) et *F. Brunot*, *grammaire historique de la langue française* (Merssou), remarquable ouvrage dont l'auteur est Vosgien (Saint-Dié).

J'aurai aussi à citer nombre de diminutifs ; mais à la simple vue on en reconnaît — le plus souvent — l'origine.

*rise* et il est resté *Drowin* que nous retrouvons sous les formes :

*Drowin* (XIII<sup>e</sup> siècle) *Druyn* (1297) ; *Droin* (1289) ; *Dreues* (1270) ; *Drouez* (1274) ; *Droueilz* (1372).

On remarquera qu'en supprimant l'aphérèse, ces noms reprennent leur physionomie : *Androwin*, *Andruyn*, *Androin*, *Andreues*, *Androuez*, *Androueilz*...

Enfin, si l'on tient compte de la prononciation de l'*u* en *ou*. *Drowin* se prononce *Drouin*, de même que *Druyn*, *Drouez*.. etc. Ces différences ne sont apparentes qu'à la lecture et disparaissent à la prononciation, ou à peu près. Ces façons d'écrire sont coutumières des scribes, grands *estropieurs* du nom de personnes et de lieux.

*André* est un mot grec : *Andreus*, signifiant l'homme de cœur, viril, fort.

C'est un nom religieux, *André* était un des apôtres, aussi est-il porté par une foule de personnes.

On invoquait dans nos Vosges, Saint-André, pour savoir si une fille trouverait mari, et le saint, bon enfant, le lui faisait voir dans un rêve. Pour cela, il fallait que l'on mit, à l'insu de la jeune curieuse, une pomme dans sa poche, aussitôt qu'elle l'avait découverte, elle disait la prière suivante : « Saint André, en songe, faites-moi voir celui que pour époux je dois avoir ».

A Cornimont, c'était plus compliqué : la jeune fille jeûnait le premier vendredi de la lune et, le soir, avant de se coucher, faisait à Saint André une ardente prière ; elle ne devait pas oublier de placer, sous son lit, le soulier ou le sabot de *son pied gauche*.

Du moment que Saint André procurait des maris, il était aussi invoqué pour combattre la stérilité.

On comprendra la popularité de ce saint. *C'est un nom religieux*.

ANTOINE, ANTHOINE, ANTONOT, ANTONIN, ANTON, ANTONY, TONY, TOGNY, TOINET, TANET, TANETTE, TENET.

C'est un nom latin : *Antonius*, porté à Rome par une famille illustre ; ce n'est pas à cette célébrité antique que ce nom doit d'être si répandu, mais au saint si populaire, par la tentation du diable et par son compagnon surtout, le.... cochon. Sa fête tombe le 17 janvier.

Son... compagnon lui valut d'être le patron des charcutiers, marchands de porcs et d'un grand nombre d'autres corporations.

Il figure dans nombre de dictons :

« A l'an neuf (1<sup>er</sup> janvier)  
Les jours croissent du pas d'un bœuf  
*A la Saint Antoine*  
Du repas d'un moine »....

On le voit, c'est un Saint populaire, aussi y a-t-il une foule de personnes de ce nom d'*Antoine* ou dérivés.

*C'est un nom religieux.*

ARNAUD, ARNAULD, ARNAULT, ARNOUD, ARNOULD, ARNOLD, ARNOLDY, ARNOUX, ARNOULD, ARNOULET.

ARNAUDIN, ARNARDON, ARNAUDEAU, ARNAULDET, ARNIER, ERNOUX, ERNOUL.

C'est un nom *frank* : *Arin* ou *Arn-Wald*, *Arin* ou *Arn-Wuef*. Ces noms ont donné *Arnould* et *Arnoulf*.

*Arnaldus* (981) ; *Arnoldus* (1215) ; *Arnulphus* (1284) ; *Arnoules* (1372).

C'est un nom célèbre dans l'histoire à la période mérovingienne : fils d'*Arnoul*, disent les chroniques, *Arnoul* devint maire du palais et gouverna l'Austrasie. Marié à *Doda*, il eut plusieurs enfants et fut l'aïeul de Charlemagne et des Carolingiens. Selon la légende il descendait de Chlodion-le-Chevelu.

Il possédait près d'Epinal (qui n'existait pas encore) de grands domaines et une villa à qui il donna le nom de sa femme, *Doda* : *Dodonica-Villa*, Dogneville.

*Arnoul* renonça au pouvoir et devint évêque de Metz (625)



c'est surtout à ce titre qu'il est connu dans la région. Ami d'Amé et Romaric, les fondateurs du monastère du Saint-Mont (Remiremont), il finit par abandonner son évêché et vint vivre sur une montagne voisine du Saint-Mont. C'est là qu'il mourut (VII<sup>e</sup> siècle).

Canonisé, il devint un Saint bien populaire dans notre région, aussi retrouvons-nous son nom porté par une foule de personnes.

*C'est un nom religieux.*

Un fait qui a frappé les chroniqueurs, c'est qu'*Arnoul resta marié, quoique évêque* ; les populations aussi remarquèrent cette anomalie. Est-ce pour cela qu'elles firent d'*Arnoul* le protecteur des maris trompés, quoique nul auteur ne parle d'inconduite de la part de *Doda* sa femme ?

Le nom d'*Arnoul* devint synonyme de... *cocu* ! on appelait « *Sire Hernoux* » un mari trompé et on le qualifiait du titre de « *Seigneur des Coux* » (Cocus).

Molière a sûrement songé au ridicule attaché à ce nom, en appelant dans son *Ecole des femmes*, *Arnolphe* le principal personnage, trompé, ridiculisé par les femmes.

Puis, ce même nom, finit par devenir l'équivalent de débauché, coquin, homme sans aveu. On disait *Arnaud* pour maltraiter, brutaliser : «... tu me vas *Arnaudant*, comme tu fis hier mon père que tu affolas... ».

Ces singulières contradictions ont une explication : c'est que pour les populations, les expressions « *Sire Hernoux* », *Arnaud* », avaient perdu leur sens primitif ; pour elles, ce nom, ce mot, n'avait d'autre sens que celui qu'elles lui donnaient. Dans leur esprit, elles ne venaient pas d'*Arnoul* : si elles l'avaient su à l'origine, il y a longtemps qu'elles l'avaient oubliés.

Ces noms, qui dérivent d'*Arnoul*, sont tout à la fois, *Franks* et *religieux*.

AUBERT (voir : *Albert*).

AUBERTIN (voir : *Albert*).

AUBRY (voir : Alberic).

BAILLY, BAILLY, BAILLARD, BAILLET, BAILLOT, BAILLON, BAYARD.

Ce nom de *Bailli* vient du bas latin *bajulus* : un *Bajule* était à l'origine un précepteur ; Charlemagne, par exemple, donne pour *bajule* à son fils Louis un nommé Arnulphe.

Plus tard le *Bailly* devient un très gros personnage, chargé du gouvernement d'une province. Le baron de Bolweiller qui détruisit Rambervillers en 1557 était Bailli de Haguenau.

Il y eut des baillis d'épée et de robe, les seconds rendaient la justice. Tous étaient nobles, pour ceux-là, le mot *Bailly* ne pouvait devenir un surnom, puis un nom de famille.

Le mot *bailli* était aussi attribué — par imitation — à d'autres fonctions plus modestes et remplies par des roturiers : par exemple, un *Bailli* était le syndic d'une confrérie ; d'autres fois, *Baillif* est là pour mayer ou maire. On s'en servait pour désigner un tuteur, curateur : *Baillissier*, *Baillistre*. *Bail*, dans l'ancien langage, signifiait tutelle, garde, défense : « Sa mère le tient en *bail* », aujourd'hui, ce mot *bail* est devenu l'acte d'une location de ferme, de maison, le sens restant le même.

C'est dans ces fonctions plus modestes, accessibles à la masse de la population, qu'il faut chercher l'origine de ce *surnom* donné à quelques-uns de ceux qui les avaient remplies. *C'est donc un nom dû à une fonction.*

Il y a le nom *Bayard* qui ne doit avoir rien de commun avec le « chevalier sans peur et reproche » ; c'est tout simplement une façon d'écrire *Baillard*, la prononciation étant la même pour les deux formes, *Baillard* et *Bayard*.

A la vérité, ces deux noms pourraient dériver de *bailleux* et *bailleux* (1) celui qui *baille*, donne quelque chose. Ici,

---

(1) *Bailleux*, a aussi un autre sens, il est donné (sobriquet) à celui qui *baille*, ouvre la bouche.

nous retrouvons la même origine, puisqu'on disait « *bailler la justice* », *bailler* (ou *donner*) dérive de *Bailli* : celui qui rendait la justice.

BALIN (voir : *Belin*).

BALLAND, BALANDIER, BALLEDIER, BALLAY, BOLAND. Nom *frank* : *Bald-land*.

*Balann*, en celtique, désignait le *Genêt*. Avec ce dernier on fabriquait les *balais* ; on en avait fait *Balaen*, *Balain*, *balai*.

Un fabricant de balai aurait pu être surnommé *Balaen*, *Balain*, *Baland* ?

Dans notre région on fait les balais avec le *brout* ou extrémités du *bouleau*.

En patois, cet arbre s'appelle : *boulè*, *boulà*, *bolau* ; il y a ressemblance avec *Balan* ; le surnom donné serait venu du *bouleau*, au lieu du *genêt* (*balaen*). Je dois dire, cependant, qu'en patois un balai s'appelle : *paneure*, *handleure*, ce qui ne ressemble guère à *bola*, *bouleau*.

Autrefois, on dansait bien plus que de nos jours ; partout se trouvait un lieu réservé à la danse : le *dansoir*.

*Baller*, *Baler* étaient les vieux mots qui signifiaient danser ; celui qui tenait ces dansoirs, qui faisait danser, a certainement porté le surnom de *Balland*, *Ballandier*.

On disait : *baul* pour *bal* ; *balade* était une danse, on voit que ce surnom de métier qui est devenu *Ballann*, *Ballandier*, a plusieurs origines.

Mais, si des personnes l'ont porté, c'était par exception ; car *Balland* dérive d'un vieux nom germain ; *Bald-land*, ainsi qu'il a été dit plus haut, et c'est celui qui est le plus répandu.

BALTE.

Est l'Apocope de *Balthazar* ; comme *Barthe* est celle de *Barthelemy*, *Fred* pour *Fréréric*, *Nick* pour *Nicolas*, etc.

BANNEROT, BANNERAUT.

Il y a *banneret*, c'était un noble : il existait des chevaliers-bannerets, des écuyers-bannerets.

Ce n'est pas là qu'il faut rechercher l'origine du surnom de *Bannerot*. Il vient de *Bannier*, celui qui criait les bans, l'appariteur dirions-nous aujourd'hui ; *Bannerot* avait le sens de *Bannier*, il en est le diminutif. Chaque confrérie, corporation avait sa *bannière* et son *porte-bannière*, c'était un *banneret* aussi, mais roturier.

Dans le premier cas, le surnom provenait d'une fonction ; dans le second cas, c'était un honneur.

BARBAS, BARBA.

*Barbas* désignait une longue barbe.

On la compara à celle d'un bouc, celle de ce dernier était appelé *barbasse*, la *barbiche* aujourd'hui.

*Sobriquet dû à l'aspect physique de l'individu.*

BARBE, BARBÉ, BARBELIN, BARBEY, BARBILLAT.

Pourrait se rattacher au précédent ; ce sobriquet pourtant provenant d'un *homme barbu*, longue ou non, tandis que *barbasse* se rattachait à cette dernière seule.

*Sobriquet provenant de l'aspect physique de l'individu.*

Cependant, le nom de *barbe*, pourrait venir de *Sainte-Barbe*, très honoré en Lorraine ; dans ce cas, ce n'est plus de la *barbe* qu'il viendrait, car le vrai nom de la sainte est *Barbara*, en souvenir du martyr *barbare* qu'elle eut à subir : ce fut son père (Dioscore) qui lui trancha la tête. *Barbe* est la contradiction de *Barbara*. *Nom religieux.*

BARBIER.

Nom très fréquent.

Un *barbier* est celui qui *fait la barbe* ; c'est à cela que se réduit aujourd'hui le métier de barbier.

Autrefois, il y avait les *barbiers-chirurgiens*, ceux qui « ont le droit de panser les clous, bosses, apostumes et les playes qui ne sont pas mortelles » ; et les *barbiers-barbans*

« qui n'avaient pour outils que le peigne et le rasoir... ». Les premiers avaient pourtant le droit de « faire le poil » comme les seconds.

C'est un *surnom de métier*.

Le nom de *barbier* vient des deux variétés de barbiers.

BARET, BARRET, BAROTTE.

Un *Baret* était un bonnet; nous avons encore la *Barette*, c'est un *sobriquet*.

*Beret* provient de ce mot qui a pour diminutif *Barotte*.

On disait *Barettide* pour un salut, un coup de bonnet : « Pantagruel après la petite accolade et *barretade* gracieux... »

BARTHÉLEMY, BERTHELEMY, BARTHOLOMIÉ, BERTHOLEMY, BERTHELMY, BARTHOLMÉ.

BARTHOMIEU, BERTHEMIEUX, BERTHREMIEUX, BERTHREMEY, BERTHOMIER, BERTHREMIEUX, BARTHROMIÈRE, BATREMÉ, BATHREMEIX.

BARTHEMENT, BARTH, BARTHE, BARTHEL, BARTHELET, BARTHET.

BATHO, BATHIER, BATHIÈLE, BARTHOLMI, BATHREMEIS.

*Nom religieux*. — Ce nom de *Barthélémy* signifiait en grec : fils de Ptolémée. C'était un apôtre et à ce titre il a donné son nom à une multitude de personnes, d'autant plus qu'il était le patron des bouchers, relieurs, gantiers, tanneurs, peaussiers, etc., de tout corps de métier travaillant la peau, parce qu'il fut écorché vivant et qu'il est représenté tenant d'une main le couteau qui servi à son martyre et de l'autre sa... peau !

*Bertremeu* (1274) ; *Bertremins* (1283) ; *Barthlemeu* (1285) ; *Barthlemeus* (1287).

BASTIEN, BASTIAN, BASTIAN, BASTIN, SEBASTIEN.

*Bastien* est l'aphérèse de *Sebastien*. Celui-ci vient du grec *Sebastianos*, dérivé de *Sebastos*, Auguste : *Sebastianos* était l'homme dévoué à l'Empereur, à l'Auguste.

C'est un nom de saint : ce fut un martyr tué à coups de flèches, il en fut tellement criblé qu'il ressemblait, dit la légende, à un hérisson garni de ses dards ; aussi les archers en firent-ils leur patron. Invoqué également contre la peste si fréquente au moyen-âge ; on comprend sa grande influence.

Par un vice de prononciation on a transformé *Sé-Bastien* en Saint-Bastien ! de là, le nom de *Bastien* porté par tant de personnes. Du reste, on trouve dans un auteur du siècle dernier, *Saint-Mouze* pour *Semouze*.

Malgré la grande vénération des populations pour ce saint, son nom, *Bastien*, est devenu un surnom de moquerie : Un *Bastien* est un naïf, un jobard, un sot. On a même fait de *Bastien* et du sens ironique qui lui est donné, le verbe *baster* qui signifie, niaiser, s'amuser à des riens : « un grand *Bastien* » est un sot, un badaud.

*Nom religieux* qui a pu devenir un sobriquet.

BAUDIER, BAUDET, BAUDETTE, BAUDOT, BAUDISSON, BAUDIN, BAUDINOT, BAUDESSON.

Les vieux mots français *Baud* et *Bauderie* signifient : joyeux, gaillard. On le trouve également sous les formes *Bauld*, *Bault*.

Il vient du germanique, *Bald*, *Bold* ayant le même sens de joyeux, fier. De cette racine dérivent directement des noms connus, *Baudoin*, *Baudry*. (Voir ces noms).

*Baudier*, *Baudot*, etc., viennent du français *Baud*.

Un *Baudier* était un homme gai, joyeux ; c'est donc un surnom qui provient du caractère de l'individu.

Du mot *Baud*, vient *Baudet*, donné à l'âne. Au moyen-âge, il s'était développé une série de fables contenant les aventures de certains animaux. C'est ainsi que le Goupil fut appelé *Renard* (voir ce nom), le mouton mâle, *Bélin* (voir ce nom) et l'âne « maître Baudet ». On l'appelait ainsi parce que cet animal accepte bravement, joyeusement toute fatigue et qu'il

avait toujours l'air *baud* (joyeux). Ce surnom lui est resté, et il est appelé, aujourd'hui, aussi souvent *baudet* que *âne*.

BAUDOIN, BEAUDOUIN, BAUDRY.

J'ai séparé ces sortes de noms des précédents (*Baudier*, etc.), quoiqu'ils aient la même étymologie, parce qu'ils ont conservé, plus que les précédents, leur aspect frank.

*Bald-win*, Baudoin et *Bald-ric*, Baudry. Tous deux désignent des hommes braves, joyeux. C'est sous leurs formes germaniques qu'ils se présentent dès le VII<sup>e</sup> siècle.

*Baldonus* (671); *Baudericus* (1125); *Badouvin* (1214); *Badouvin* (1280); *Baduins* (1280); *Bodrissel* (1240); *Baudouin* (1309); *Baudouyn* (XV<sup>e</sup> siècle); *Bauldenet* (XV<sup>e</sup> siècle);

On remarquera que pour les personnes du nom de *Baudier*, *Baudet*, *Baudot*, etc., c'était leur caractère joyeux qui le leur avait fait donner; tandis que les noms de *Baudoin*, *Baudry*, tout en ayant la même origine, ont conservé leur première origine, celle d'un nom frank, porté par le seigneur seul; alors que *Baudier*, *Baudet*, *Baudot* étaient des noms bourgeois et vilains.

BAYARD (voir : Bailli).

BEAUGÉ, BEGEL BEJOT.

*Nom frank*: *Bald-Gar*, a donné *Bauger*.

*C'est aussi un sobriquet* : en patois, *Beau* se dit *Bé* et coq, *jo*, *jau*, *geil*.

*Bé-geil* : *Begel*; *Bé-jo* : *Bejot*; *Beau-Geil* : *Beaugé*, tous désignant un *beau coq* (1).

On sait que l'on appelle « coq du village », celui qui fait le beau, le galant, qui plaît aux filles. En Lorraine, ces noms de *Beaugé*, *Béjot*, *Begel*, proviennent du sobriquet.

BEDEL, BEDEAU.

---

(1) Il y a le surnom de *Bijollet* qui signifie : *Bé geollet*, *beau petit coq*. Il est toujours donné à une personne de petite taille.

*Bedel* vient de *Bedeau*.

Aujourd'hui, il ne reste plus que le *Bedeau* d'église ; autrefois, il y avait des *bedeaux* laïques : c'était un *sergent* inférieur, un « bas sergent » ; un *manant*, tandis que le sergent se croyait.... quelqu'un.

Le *Bedeau* était attaché aux « justices subalternes » espèce d'appariteur fonctionnant dans le ressort de la justice. Ils allaient par les villages percevoir les amendes, quelquefois les impôts et commirent tant d'exactions qu'en 1254, Saint-Louis dut prendre des mesures de répression contre eux. « A tant vint le *bedealx* corant qui aloit un larron quérant... », ils arrêtaient aussi les malfaiteurs ainsi que le prouve cette citation.

Les Universités avaient leurs *bedeaux*. Appariteurs aujourd'hui. L'Université de Paris en possédait douze.

Rambervillers avait sa justice et par conséquent ses *bedeaux*.

En patois, *Bedèle* désigne une *bavarde*. *Bedlè* est un verbe : bavarder.

Certes on a pu appliquer ce mot à des bavards ou bavardes, c'était un *sobriquet* dans ce cas.

Je crois que le premier sens est le vrai pour l'origine de ce nom ; il y eut partout des *Bedeaux* ou *Bedels*. C'était un nom de métier ou de fonction.

BEGEL (voir : *Beaugé*).

BÉJOT (voir : *Beaugé*).

BELIN, BALIN.

Au moyen-âge, on aimait à donner des noms aux animaux. (voir *Renard* et *Baudet*) ; le mouton mâle fut appelé *Belin*, le *Belier*.

En flamand, dit Brachet (*Dictionnaire étymologique de la langue française*), *Bel*, signifie clochette. Les bergers en attachaient une au cou du mouton mâle, afin que le troupeau se ralliât autour de lui, de là le nom de *bélier* donné au mouton mâle qui porte la clochette et qui lui est resté.



Chaque région donna un nom ayant ce sens au béliér ; en France, ce fut celui de *Belin*, qui signifie donc : *Belier*. En patois on dit : *Beurâ, Bêla*.

*Belin* était un sobriquet. On peut rattacher *Balin* au même sens.

**BENEL.**

Ce nom doit être en difformité de *Benet*, *Benoit*. Ce serait un sobriquet, car nous verrons, au mot *Benoit*, le sens attribué à *Bénét*.

On appelait *Bannel*, *Banel*, *Benel* celui qui conduisait les voitures portant de grands paniers d'osiers, appelés : *Bannes*, *bennes*. Les *bannes* servaient, dans nos régions, au transport du charbon de bois.

Dans ce cas, le surnom serait un *nom de métier*.

**BENOIT, BENOIST, BÉNÉDIC, BÉNIT.**

*Nom religieux* par excellence : il vient du latin *Benedictus*, *beni*, et a été porté par des saints célèbres. On comprendra, dès lors, le grand nombre de personnes de ce nom de *Benoit*.

*Benoit* est la forme populaire de *Benedictus*, la forme littéraire est *Bénédic*. La première est la plus ancienne.

*Bennotus* (765) ; *Benedictus* (935), *Bennon* (x<sup>e</sup> siècle).

Le nom de *Benoit*, dans les vieux actes, est toujours porté par un religieux, très rarement par un seigneur.

On disait autrefois *Benoistier* pour *bénitier*, *Bénit* et *Benoit* avaient le même sens.

On appliqua le mot *Benoit*, *Benoite* à une personne au caractère doux.

Sous la forme populaire *Benet*, on désigne un sot. On a écrit ce nom sous diverses formes :

*Benist*, *Beneyte*, *Benect*, *Benedit*, *Benaist*, *Beneoit*, *Benoiet*, *Benoist*, *Benoit*, *Benois*, *Beneois*.

Comme *Benoit* et *Benét* avaient le même sens, on donnait à ces mots le sens d'heureux, agréable :

« Dieu vous doint (donne) *benoïste* journée... le *benoïst* jour vous soit donné... » ici, *Benoïst* jour était pour *bon* jour.

On disait aussi : « *Vendredi benaïst* » pour Vendredi Saint

BÉRARD.

Nom frank : *Bera-hard* ou *Ber-hard*, de la racine *Ber* : ours, hardi (hard).

On le trouve dans les vieilles Chartes : *Beroardus* (1090) ; *Berardus* (1116) ; *Berhardi* (941), *Berhardus* (980).

*Bérard* a le même sens que *Bernard* et l'on pourrait la rattacher à ce dernier. C'est un nom frank provenant des animaux : l'ours.

BERNARD, BERNA, BERNARDIN, BERNAUDAT, BERNHARD.

Nom frank : *Bern-hard* ou *Bern-hard*, ours hardi, comme pour Bérard.

*Bernast* (990) ; *Bernarius* (836) ; *Bernardus* (950).

Ce nom a été illustré au XII<sup>e</sup> siècle par le grand saint Bernard, abbé de Clairvaux, une des gloires de la France féodale et de l'Eglise.

Malgré la grandeur du rôle joué par saint Bernard, ce nom ne peut être considéré comme religieux, il est resté frank et vient des animaux : de l'ours.

BERTHOD, BERTHOUD, BERTHAULD.

Nom franc : *Berath-Wald*, *Bert-Wald*.

BERTRAND.

Nom frank : *Berakt-hraban*, *Bert-hramn*, le corbeau brillant. En latin : *Berto-Chrammus*.

*Boetbrandi* (910) ; *Baltrannus* (935) ; *Bertranni* (936) ; *Bertrans* (990) ; *Bertramno* (992) ; *Bertramnus* (1080) ; *Bertrandus* (1180) ; *Bertrans* (1240) ; *Bertheran* (1264) ; *Burtran* (1272) ; *Bertanus* (1276) ; *Biertheran* (1296) ; *Bertran* (1480).

Ce nom est resté frank ; il est très répandu.

BLAISE, BLAISON, BLAHAY, BLASY, BLÉSON, BLÉSY.

Du latin *Blasius*, grasseyer en parlant, a donné un nom à un saint célèbre : *Saint Blaise*.

Ce saint était le patron des cardeurs, tisseurs et fileurs de laine, de *tout ce qui se carde* ; parce que, dans son martyre, « il fut suspendu à un poteau et déchiré avec des ongles et des peignes de fer ».

Il guérissait nombre de maladies, mais n'était invoqué pour aucun défaut de langage comme le *blesement*. *Nom religieux*.

BLANCHEUR, BLANCHARD, BLANCHET, BLANCHETTE, BLANCHON, BLANC, BLANPAIN, BLANDIN.

Vient de *Blancus*, celui qui a la peau blanche, même sens que pour *Alba*. *Surnom dû à l'aspect physique*. Chose à noter : on a dit *blanc* pour *blond*, *bleu* ; pour ce dernier, il y a une erreur de copie de Froissart, qu'il corrigea lui-même ; il s'agissait de l'Ordre de la Jarretière qu'il appelle d'abord : *blanc-jartier* et ensuite *bleu-jartier*.

*Blanchair* (1279).

*Blancheur*, me semble être un *nom de métier* ; en patois on dit *bianché*, pour raboter, *blanchir* une planche, l'origine est la même, mais c'est une variante.

BOCHARD (voir : *Bouchard*).

BOIS, BOISARD, BOISEAU, BIDAVID.

*C'est un nom de lieu attribué à l'individu* : *Bidauid* par exemple. Il est clair qu'une personne a eu pour surnom *Bois-David* et qu'une précédente avait donné son nom (David) au même bois.

*Boisard*, *Boiseau* désignent quelqu'un vivant ou travaillant dans le bois.

BOISSEL, BOISSELIER.

Vient de la vieille mesure : *Boisseau*

*Surnom de métier*, celui qui *Boisselle*, mesure au boisseau,

le grain. *Surnom donné aussi à celui qui fabrique de la boissellerie.*

BOMBARDE, BOMBARDIN, BOMBARDIER.

*Bombarde*, grosse pièce d'artillerie. *Bombardier* était le vieux nom donné aux artilleurs, aux canonniers. Le premier qui porta ce surnom avait du être canonnier. *C'est un nom de métier.*

BONLARRON.

C'est un nom composé, c'est-à-dire formé de deux mots juxtaposés. La langue française n'amalgame pas d'habitude deux mots pour n'en faire qu'un.

Ce nom est une réminiscence des livres saints ; il rappelle un souvenir religieux : *le bon larron. Nom religieux.*

BONTEMPS.

Autre nom composé. *C'est un sobriquet qui désignait un homme menant une joyeuse vie qui se donnait du bon temps.*

*Il est dû au caractère de la personne.*

BOUCHARD, BOCHARD, BOUCHARDIN, BOUCHARDOT, BURCARD, BURKHARD, BURGHARD, BOCHARD.

*Nom frank, Burg-hard ; Burchardus (990) ; Burchardi (1082) ; Burckardus (1093) ; Bouchars (1289).*

*Bochard* en dérive également. Pourtant *Bosse, Boce*, se disait aussi : *Boche* ; un *Bochard* serait un bossu. Ce serait un sobriquet dû à l'aspect physique.

BOUDOT, BODART, BOUDAULT.

*Nom frank : Bud-Wald.*

En patois, *boude* signifie : *mensonge*. On en a fait *boudou, boudiou*. Ce dernier était donné à une ancienne horloge d'Epinal, ne donnant jamais l'heure exacte ; aussi était-elle surnommée, *le Boudiou*, le menteur (car horloge ou *reloxe* était masculin).

En vieux français, *boude* désignait une tromperie, fourberie.  
*Boudot* serait un sobriquet : le menteur. *Sobriquet dû au caractère.*

BOULANGER, ROULENGER.

*C'est un nom de métier* : « Anthoine le boullangier... Claudon le boullengier, (xv<sup>e</sup> siècle).

Comme pour tant d'autres, le métier servit à distinguer. Anthoine, Claudon, etc., d'autres de mêmes prénoms.

BOULAS, BOULAY.

*Noms venant de la végétation du bouleau.*

*Boulè, boule, bolà, boulà* : « bos de boula » désignent le bouleau.

Les lieux dits de ce nom (*Boulay, Beulay, Bolles*, etc.) sont nombreux ; ils ont été aussi appliqués à des personnes qui en venaient ou y venaient. *Surnom dû à un nom de lieu ou à la végétation.*

BOURGEOIS.

Nom bien employé. *Bourgeois* est synonyme de *Civis*, l'habitant de la ville, le *citoyen*, en vieux français : le *citeins*.

On appelait *bourgeois de village*, des habitants de village qui avaient droit de bourgeoisie dans quelque ville : ainsi en 1372, je relève dans une vieille charte que « *Dcmengos li bourgeois* » habitait Midrevaux ; il avait sans doute droit de bourgeoisie à Neufchâteau ; on s'expliquera ces noms de *bourgeois* dans les villages.

BOURION, BOURRION.

Ce nom *frank* vient de *Bud-rié*, qui a donné des noms comme *Bourrit, Bourry, Bourriat*.

En patois, *Boura, Bouore, Bourrion*, désignent un canard, ce serait un sobriquet donné à la personne.

Il y a aussi la forme *Bourri, bourrer*, maltraiter. Dans une enquête faite au xv<sup>e</sup> siècle, à Epinal, sur les exactions d'une

garnison, il est dit que des soldats ont « *bourrionné* » une fille, pour la violer, la maltraiter.

*Ce serait encore un sobriquet.*

BOUYERON.

Est-ce une déformation de Bourion ?

Ou bien vient-il de *Bouyon*, patois de *Bouillon*, soupe.

*Ce serait un sobriquet : Bouyeron, petit bouillon.*

Il y a aussi le patois *Bayé*, bayer, bailler, ne rien faire. Un *Bouoye* est un paresseux, que l'on doit pousser au travail.

*Encore un sobriquet.*

BRET, BRETON, BEURTON.

Un *Breton*, surnom donné à des personnes venant de Bretagne.

*Bret* était aussi usité pour désigner un habitant de cette province : « Ne say s'il fust *Bret* ou Galois »... Boire à la *Breterque*, c'est-à-dire à la Bretonne. *Beurton* doit venir de *Breton*. *Brette* était le féminin, on dit encore une *Brette*, pour désigner ces petites vaches laitières bretonnes si estimées.

BRESSON, BRISSON.

*Noms religieux* ; il vient de *Sanctus Brixius*, *Saint Brix*, *Saint Brice*, *Saint Brisson*.

Ce Saint a donné son nom à plusieurs villages dans les Vosges : *Dombrot* : *Dominus Brixius* ; *Dom Brix* ; *Dom Brot*. On trouve en France le nom du saint sous les formes : *Saint Brix*, *Saint-Bris*, *Saint-Brice*, *Saint-Brisson*, *Brêt*, *Brot*.

*Saint Brix* était évêque de Tours. *Noms religieux.*

BRIGNON.

Ce nom doit être une aphérèse d'*Aubrion* : *Brion* que la similitude de prononciation a fait écrire *Brignon*. *Ce serait un nom frank* (voir *Alberic* et *Aubry*).

En vieux langage, *Brine*, *Brigne* désignaient querelle, dispute. Dans ce cas *Brignon* serait un *querelleur*. *C'est un sobriquet.*

Enfin, on appelait *Brignon*, une botte de foin. *Brignon* pourrait être un botteleur de foin. *Surnom de métier*.

BRINCART.

Doit être une transformation de Brocard (Voir ce mot).

BRIOT.

Aphérèse d'*Aubriot*, nom franck : Briot. (Voir *Albéric* et *Aubry*).

BROCARD.

Nom *frank*, de *Burg-Hard* : *Bourcard*, *Borchard*, *Brochard*, *Brocard*.

Il y a aussi le *Brocard*, étoffe d'or et d'argent très recherché.

La *Brocartelle* ou *Brocardelle* en était l'imitation.

*Brocard* a pu venir de cette étoffe. *Ce serait un surnom de métier*.

*Brocard*, chevreuil ayant dépassé deux ans, qui a des cornes. A l'origine, *brocard* signifiait : qui a de petites cornes ; puis le nom fut donné à l'animal. Ce serait, dans ce cas, *un sobriquet* : celui qui a des cornes.

Enfin, *Brocard* signifiait raillerie ; *Brocardeur*, un railleur. *Encore un sobriquet*.

BROUILLARD a pu provoquer ce surnom ; mais il vient plutôt de *Brouillon* que l'on employait aussi sous la forme.

*Brouillard*. Il nous est resté la contre-partie : *débrouillard*. *Brouillard* est un *sobriquet*, indiquant un individu *brouillon*.

BRUNIER, BRUN, BRUNEAU, BRUNET, BRUNEL, BRUNO, BRUNIN.

Il y a la forme franke, très ancienne : *Brun-haré*, qui a donné *Bruno*, porté par plusieurs saints : *Saint-Bruno* (XI<sup>e</sup> siècle) apôtre de la Prusse et surtout *Saint-Bruno* de Reims (XI<sup>e</sup> siècle) fondateur de la célèbre Chartreuse en Dauphiné.

*Brune-hild* ou *Brunehaut*, en dérive aussi, au moins pour la racine, *brun*, signifiant *foncé, brun*.

Les noms de *Brunot*, *Bruneau* dérivent directement de ce vieux nom *frank*.

La couleur *brune*, des cheveux, du teint a formé tous ces noms à racine de : *brun* ; c'est un *surnom* provenant de l'aspect physique de la personne.

#### CAILLOUX.

Au siècle dernier il y avait une faïencerie à Rambervillers. Le moulin où l'on écrasait la silice (*les cailloux*) nécessaire à la fabrication de la faïence, portait le nom de *Moulin des Cailloux*. (Il en était de même pour toutes les autres faïenceries). Les ouvriers qui travaillaient dans le moulin et écrasaient les *cailloux* contenant la silice héritèrent du *surnom de Cailloux*.

Il y a encore, à Rambervillers, plusieurs familles de ce nom : *surnom de métier*.

#### CAMUS, CAMUSET, CAMUSOT, CAMUSARD.

*Sobriquet dû à l'aspect physique de la personne*. On appelait *Camus*, quiconque avait le nez court et plat.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le nom *Camus* est employé dans ce sens. Il faut croire qu'il y avait beaucoup de nez de cette forme, car le nom de *Camus* et dérivés est très fréquent.

On a donné un autre sens à ce mot de *Camus* : un *obtus*, un *sot*, un honteux, sans doute par l'air que donne à la figure un nez *camus*.

Le duc de Berry, oncle du roi Charles VI, était appelé le *duc Camus*, à cause de la forme de son nez (XV<sup>e</sup> siècle).

#### CARRÉ.

*Carée*, vieux mot signifiant *Charretée* ; en certains pays de France, on dit encore *Car* pour *Char*.

Ce mot rappellerait un *charretier* (voir : *Charrière*).

Ce serait alors un *nom de métier* : *carretier*.



La forme *carrée* pourrait aussi avoir fait donner ce nom sous forme de *sobriquet*.

CARTIER.

Marchand ou fabricant de *Cartes*. Serait un nom de métier.

On écrivait autrefois *cartier* pour *quartier*, qu'il s'agisse de cantonner des troupes, ou d'une portion de ville ou village ; le sens est le même dans les deux cas ; il y avait des *maîtres-cartiers*. On appelait aussi *cartiers* ceux qui conduisaient jadis les attelages de l'artillerie ; ce serait une transformation de *charretier*, qui se prononçait *caretier* (voir : *carré*) « plusieurs compagnons d'icelle artillerie, comme canoniers, chargeurs, *cartiers*, etc. « xv<sup>e</sup> siècle).

CASPAR, GASPARD, CASPER.

Nom d'un des trois rois mages : *Gathaspa*.

On l'écrivait jadis : *Jappar*, *Jaspar* (xiv<sup>e</sup> siècle).

Nous verrons plus loin au mode *Claude* qu'on le prononce Glaude ; par une singulière contradiction, on a transformé le G en C et l'on dit Caspard pour Gaspard.

CATRIN, CATAU, CATON, CATICHE, CATHERINE, CATHERIN, CATELIN.

*Catherine* vient du grec *Kattharos*, pur.

*Catrin* ou *Catherin* sont le masculin de *Catherin*.

*Catau*, *Caton*, *Catiché* sont les formes patoisées.

*Kateline* (1336) ; *Katheline* (1252).

Il y a bien le vieux mot *Catère*, *Caterre*, *Cathère*, le *Catarrhe* et *Caterin* le *Catarrheux* ; mais l'origine du masculin (*Catherin*) de *Catherine* et bien plus probable. *C'est un sobriquet*.

Il y a des expressions populaires qui reproduisent, pour ainsi dire, la pensée : dans un village voisin de Rambervillers, un cabaretier était bien connu parce que la femme était la maîtresse de tout et du... mari ; cette femme s'appelait *Catherine* et le mari *Louis* ; on disait de ce dernier : *le Louis de la Catiché*, exprimant ainsi que *Louis* était bien sous la domination de sa femme la *Catiché*.

CAUMONT, CHAUMONT, CHAUVIN, CHAUVET, CHAUVOT, CAUVIN, CAVIN.

De *Cauf*, *Chauve*.

*Chaumont* signifie mont dénudé ; les personnes de ces noms ont été *chauves*, sans cheveux.

Il est possible que *Chaumont* vienne de la ville de ce nom, mais l'étymologie reste la même : *mont chauve*. *Sobriquet dû à l'aspect physique de la personne*.

CHAMBROT, CHAMBRY, CHAMBRIN, CHAMBRÉ.

*Chambrot* est le masculin de *Chambrière* ; il désigne, avec ses dérivés, un valet de chambre. *Surnom de métier*.

CHAMPAGNE, CHAMAGNE, CHAMPEAUX, CHAMPION, CHAMPIGNEULLE, CHAMPIGNY, CHAMPOUILLON, CHAMPORON, CHAMPERT, désignent des *gens des champs* ; *noms de métier*.

*Champagne*, *Champigneulle*, *Champigny* sont des noms de province et de lieux ; il est probable que les personnes de ces noms venaient de cette province ou de ces lieux ; mais l'origine est la même, ils désignent des *champs* ou la *campagne*.

*Champion* peut aussi venir de *Champis*, enfant naturel : « aux *Champis* qui sont nez et faits hors mariage à cause que l'éducation en est négligée... ». Un enfant naturel ou *Champis*, est le plus souvent abandonné, *vagabondant dans les champs* ; de là ce nom de *Champi*. G. Sand a rendu à notre langue moderne ce mot oublié par son célèbre ouvrage. « *François le Champi*. »

*Champion* comme *Champouillon* pourraient être à la rigueur la construction ou la réformation de *Champignon*.

Je crois à la première étymologie, *champs*, *campagne* : des *hommes des champs*, de la *campagne*. *Surnoms dus à des noms de lieux*.

CHANAL, CHANEL, CHANÉ, CHANOT, CHENAL, CHENNAL.

*Chenal*, *Chanette*, tuyaux servant à l'écoulement des eaux

d'un toit : « les Gouttières alloient jusques en terre, où fino-  
gent en grantz eschenaulx », *Cheinal* (1286).

*Chanal*, *Chenal*, désignent un *Canal*, un appareil servant  
à l'écoulement des eaux.

*Chanal*, et dérivés, pouvait être le surnom de celui qui pla-  
çait des *Chanelles*, creusait un *Chenal* ou *Chanel* ou *Channal*.  
*Nom de métier.*

*Chanot*, *Chané*, pouvaient aussi venir du *Chêne* ; *Chanot*,  
*Chanaye*, lieu où il y a des chênes.

CHAPUIS, CHAPUY, CHAPUT, CHAPISOT, CHAPUISET, CHA-  
PLEUR, CHAPPÉ, CHARPENTIER, CHARPE, CAPUS.

*Chapuis* est le vieux nom de *charpentier*. Il y avait *Cha-  
puiiseur*, charpentier ; *Chapuiser*, charpenter.

*C'est un nom de métier.*

On trouve *Chapuis* sous les formes : *Chappuis*, *Chappus*,  
*Capuis*, *Capus* qui nous ont donné les noms modernes de  
*Chapuis*, *Chaput*, *Chapuiset*, *Capus*, etc.

CHARDIN, *Chardet*, *Chardot*.

Ce nom est le résultat d'une aphérèse ; il vient de *Richard*,  
*Richardin*, *Richardot*, *Richardet* ; le retranchement ou  
aphérèse des premières lettres en a fait *Chardin*, *Chardot*,  
*Chardet*. (Voir : *Richard*) *Nom frank*.

En patois, un *Xard* ou *Chard* est un essart (on sait qu'en  
patois l'X se chuinte) ; *Chardin* pourrait être un petit essart ;  
mais comme ces noms de *Chardin*, *Chardot*, se retrouvent  
dans toute la France et que la racine *Xard* ou *Chard* est régio-  
nale, il en résulte que la première étymologie est la véritable.

CHARLES, CHARLET, CHARLOT, CHARLIER, CHARLOIS,  
CHARLOY, CHARLY, CHARLEMAGNE, CHARLEVILLE, CARLE,  
CARLÉ, CARLIER, CARLOS, CARLOIS, CARO, CARON, KARLOTAS.

Vient du Frank *Karl*, l'homme vigoureux, le mâle ; il est  
l'équivalent du *Vir* latin. (Voir ce mot).

*Karl* est devenu en latin *Carolus*.

C'est des deux formes *Karl* ou *Carle* et *Carolus* que dérivent tous les noms ci-dessus.

*Carler* (1157) : *Karlot* (1400) ; *Carlo* (1410).

Il y a aussi les formes féminines de *Caroline*, *Charlotte*.

Le nom de *Carlos* est la forme espagnole de *Charles*.

*Nom frank.*

CHARRIER, CHARRIÈRE, CHARRION, CHARROY, CHARROIS, CHARRETON, CHARTIER, CHARTON, CHARRUET, CHARRUEL, CHERRIER, CHERRIÈRE, CHERIET.

SERRIER, SERRIÈRE, SERRE.

Le vieux mot *charrier* signifiait charger ; *charrier* : transporter.

Un *charrier* ou *cherrier* ou *serrier* serait un conducteur de *charriots* ; on disait également : *charroyer*, *charretier*.

Dans le même ordre d'idée : *charruier* désignait celui qui conduit la *charrue* et par extension un *laboureur*.

On disait aussi *charrière*, chemin pratiqué dans une forêt pour son exploitation, fait pour permettre au *charrier* de passer.

L's se chuinte souvent en patois, pour *Serrier* c'est l'inverse qui s'est produit, *ch* est devenu *s* ; du reste, à la prononciation, ils se ressemblent, l'un et l'autre sont fréquemment employés.

Un *cherrier* ou *charrier* est celui qui conduit le *charriot* ; celui qui conduit la *charrue* et par extension un *laboureur*, un cultivateur.

Ce nom est très fréquent, son origine l'explique. C'est un nom de métier.

CHEVAL, CHEVALIER, CHEVAILLER, CHAVALOT, CHEVALET, CHEVALEY, CHIVAUX.

Tous ces noms viennent du mot *Cheval*. Toute explication est superflue.

Ils furent donnés en forme de sobriquets et proviennent de noms d'animaux.

CHOLÉ, CHOLET, CHOLEY, CHOLLIER.

Ces noms viennent de *Chol*, *Chols*, *Choléez*, *Choul*, *Chou*.  
« s'il veult des pois on luy donra du *Chol*... »

On criait à Paris : « A mes beaux *Choulx* gelés. » ou  
« *Choulx* blancs et *Choulx* cabus est tout un »...

Ces noms de *Cholé*, *Cholet*, etc., étaient des sobriquets dus à la végétation.

CHOPOT, CHOPPÉ.

Ces noms doivent venir du vieux mot *Choper*, broncher ;  
« qui *Chope* et ne tombe pas, adjouste à son pas », dit un vieux proverbe.

*Choppade* : faux pas ; *Choppet* : croc en jambe, ont le même sens que broncher, céder, tomber.

Un *Chopot*, un *Choppé* étaient ceux qui bronchaient, tombaient.

Il y a aussi les vieux mots *Chope* : houppebande et *Chope* : verre à boire, *chope de bière* ; dans ce cas, un *Chopot* serait un buveur de *chopes*.

Ces trois étymologies sont applicables au nom de *Chopot*, *Chopé*. La première, pourtant, me paraît la plus vraisemblable.

*C'étaient des sobriquets dus au caractère.*

CHRISTOPHE, CRISTOPHLE.

Vient de *Christophoros*, celui qui porte le Christ : *Chrys-tosfle* (xv<sup>e</sup> siècle) ; *Christofle* (1473). C'est un nom répandu. Ce saint était le patron des jardiniers et fruitiers, sans doute — selon la légende — parce que chaque fois qu'il fichait en terre son bâton (le bâton de Saint-Christophe), il produisait instantanément des fleurs et des fruits.

C'est aussi Saint-Christophe qui était le patron des voyageurs dans les montagnes, à cause du long bâton (véritable alpenstock) avec lequel il est représenté.

CLAIRE, CLÈRE, CLERET, CLÉRIN, CLAIRIN, CLAIRISSAUX.

Du latin *Clarus*, désignait (*clarissimus*) une personne illustre. Désigne aussi la lumière, ce qui est *blanc, clair* ; c'est dans ce sens qu'il est employé : *clair ruisseau* est devenu *clair-risieux*, ruisseau dont les eaux sont limpides.

*Clairin, Cleret* sont des diminutifs.

Au féminin donne *Clara* (Claire) et *Clarisse*.

Il y a quatre ou cinq saints et saintes de ce nom (*Clair et Claire*), tous guérissent des maux d'yeux à cause de leurs noms, *Clarus*, lumière. Il y a nombre de sources miraculeuses dédiées aux saints ou saintes de même nom, guérissant les maux d'yeux.

Ces saints étaient aussi les patrons des miroiteurs, vitriers, lunettiers, lanterniers, glaces, etc., de tout ce qui donne et a besoin de la lumière.

On comprendra que nombre de personnes en France portent ce nom et ses variantes. *C'est un nom religieux.* (Voir : *Clerc*).

CLAUDE, CLAUD, CLAUDEL, CLAUDOT, CLAUDET, CLAUDON, CLAUDIN, CLAUDÉ.

Vient du latin *Claudius*, dérivant de *Claudere* : boiter. Il est évident que cette infirmité valut au chef de la famille, ce sobriquet de *Claudin*, celui qui boite.

Il y a deux saints de ce nom ; l'un était un des cinq martyrs, sculpteurs de leurs métiers, qui se refusèrent à faire la statue d'un Dieu païen. Ce Saint Claude est très honoré en Franche-Comté. L'autre, évêque de Besançon (607-699), laissa également de vifs souvenirs dans la région.

Mais ce qui surtout contribua à répandre le nom de Claude, c'est que les populations croyaient que ce nom, et par conséquent le patronage du saint, assurait, à celui qui était appelé ainsi, une très longue existence !

Cette croyance fut la cause de troubles à Genève, parce que Calvin (1546) se refusa à baptiser sous ce nom des enfants de

réformés. La Réforme religieuse ne put faire disparaître des superstitions remontant certainement à l'époque païenne et, dans la lutte entreprise contre elles, Calvin n'eut pas toujours le dessus.

C'est tout autant cette croyance, que sa sainteté, qui fit la réputation de Saint Claude, non seulement en Comté, mais dans les provinces du voisinage, la Lorraine tout particulièrement où l'on trouve un très grand nombre de personnes de ce nom.

En patois on dit : *Diaude*, *Diaudot* et aussi *Guiaude*. Il y a un diminutif *Diaudin*, appliqué en forme de plaisanterie.

On prononce le plus souvent *Glaude* pour *Claude*. Les prunes *reines-claude* sont appelées : *reines-g'laude*.

CLAUS, CLAUSSE, CLAUSS, CLAUSSÉ, CLAUSENET, CLOSSE.

De l'allemand, *Claus* : *Nicolas* (Voir *Nicolas*.)

CLAVER, CLAVERT, CLAVÉ, CLAVELIER, CLAVERIE, CLÉ, CLEVERT, CLEVENOT, CLEVY, CLANCHE, CLAVELIN.

Un *clavaire* ou *clavier* désignait celui qui garde les clefs, un portier.

Il provient de *clavis*, clef.

On a fait de ce mot, *claveure*, serrure et *claveurier* est un serrurier.

*Clavelle* : petite clef.

*Clavel* désigne aussi un clou.

Il y a le verbe *cloer* pour *clouer*. Il y a à Rambervillers une rue des *Cloères* ou des *Cloutiers*.

On a fait de cette racine *clavis*, *claveter* ; frapper à une porte : « ... audit huis qu'ils trouvèrent fermé et commencèrent à *claveter* fort.

Tous ces noms de *Clavert*, *Clevert*, *Clanche*, *Clevenot*, etc. proviennent du métier de serrurier, cloutier. Ce sont des noms de métiers.

CLEMENT, CLEMENTIN, CLEMENCIN, CLÉMENCEAU.

Mot latin : *Clemens, Clementia*, enclin à la clémence.  
*Clemencet* (1292).

*Saint Clément* est le quatrième pape. C'est un saint très honoré. Aussi trouvons-nous nombre de personnes de ce nom et dérivés. *Nom religieux.*

**CLERC; LECLERC.**

« Ecclésiastique, homme lettré, commis, garçon de boutique, valet, pédant », telle est la définition que donne de ce mot la *Curieuse de Sainte-Palaye*.

Quoique ce mot se prononce comme *Clair*, il n'a rien de commun avec lui. (Voir plus haut : *Clair*.)

Le *clerc* (*clericus*) ecclésiastique, n'a rien à faire non plus dans l'origine de ce nom ; mais il y avait une autre classe de *clercs*, relevant des juridictions religieuses, qui, simples « *clercs tonsurez* », n'étaient point prêtres et pouvaient se marier.

Ensuite on désigna sous le nom de *Clercs des savants*, sans doute, parce que la science, les lettres furent longtemps le domaine exclusif du clergé. On appelait *Clercs*, les lettrés. C'est sous cette influence que l'on donna le nom de *Clerc* à quiconque se destinait aux lettres, c'est-à-dire les étudiants ou écoliers comme on disait jadis.

Le secrétaire d'un personnage était dénommé *Clerc*. Ce titre fut aussi attribué à tous ceux qui *tenaient une plume*.

On remarquera la gradation descendante de ce mot : du *clergé*, il passe aux gens de lettres ; puis aux secrétaires, aux commis, aux simples écrivains.

Aujourd'hui, ce mot de *Clerc* n'est plus employé que pour désigner des employés travaillant chez les notaires, avoués, huissiers ; *clerc de notaire*, *clerc d'avoué*. Il y a même le *petit clerc*.

Si ce mot est resté dans la *basoche*, c'est qu'il était très employé dans l'ancienne magistrature.



Les corporations avaient aussi leurs *Clercs*. *Clerc des Arbalétriers*... On comprendra que ce mot ait pu devenir un *surnom*, puis un *nom de famille*. *Surnom dû au métier*.

COCHAIN, COCHIN.

Vient de *Cochet*, *Coché*, *jeune coq*.

On appelait ainsi le coq surmontant le clocher de l'église.

COLIN (voir : Nicolas).

COLLOT (voir : Nicolas).

COLTAT.

En patois, *Coltin* signifie *Gilet*.

*Sobriquet*.

GOME, COMES, COMEAU, COMONT.

*Saint-Gôme* qui « va toujours avec *Saint-Damien* », était le patron des chirurgiens :

« Servez *Saint-Cosme* et *Saint-Damien*

« Vous vous porterez toujours bien... »

Ce nom est peu répandu dans notre région de l'Est.

*C'est un nom religieux*.

GOMTE, CONTE, CONTET, GONTY, CONTAL, CONTAUT.

*C'est un sobriquet*. Par une raison quelconque et par dérision le plus souvent, il fut donné à des personnes qui se prétaient par leurs habitudes à ce sobriquet.

*Contet* et dérivés, pourraient aussi venir du mot patois *conté*, conter : celui qui *conte* des fables.

CONREUX, CONROY.

Le vieux mot *conruer* signifie : battre, pétrir, soigner. On appliqua ces mots *conruer*, *conruier*, *conroyer* à la préparation de choses qui devaient être pétries, battues ; les cuirs par exemple. De là, les expressions : *conroyer*, *courroyer*, *conroyer*, *conroyeur*, désignant les personnes qui travaillent le cuir : « les tanneurs et *couroyeurs* ».

A l'opération du foulage du drap, on appliquait également le mot *conréer* ; mais c'est pour le travail du cuir que cette expression a été adoptée, le *corroyeur*.

*Conreaux, Conroy, Courroy* proviennent du métier de corroyeur.

*Conreaux, Conroy* sont donc des noms de métier.

COPIN, COPPIN.

*copain, compain ; compagnons.*

Un *copin* ou *copain* est un *compagnon*.

C'est un *sobriquet*.

CRIVISIER, CRÉVISIER, CRÉVISSIER, CREVOISIER, CROUVISIER, CROVISIER, COURVISIER.

Vient du bas latin *Corvesarii*, savetier : « les *Corvoisiers* qui vendent soulers (souliers) où marché, doivent chacun obole... » « Guillaume Pigeart pource (pauvre) compagnon du mestier de *Courvoiserie* » (1474)... « Gerardin li *Courvisier*... » (1472). Jeannot *Corvexel* (1299)... » *Corvesier, Courvoisier*.

Le *Courvoisier* était le savetier ; tandis que celui qui fabriquait des chaussures avec le *cordoan* (peau de chèvre), c'est-à-dire la chaussure de luxe, s'appelait le *cordoanier*, d'où nous avons fait *cordonnier*.

C'est donc de *Corvesier, Courvesier* que dérivent les noms de *Crevisier, Crovisier, Crevoisier*. *Surnoms de métier*.

COUDRAY, COUDRAU, COUDERT.

On appelait *Coudrète, Coudraye*, un lieu planté de *coudres* ou *coudriers*. L'homme a pu prendre le nom du lieu : *surnom dû à un nom de lieu*.

Mais, il y a une autre origine de ces noms : *Coudurerius, Coudurier* qui signifient *tailleur coudurier*, celui qui *coud*.

Ces noms de *Coudray, Coudrau* pourraient venir aussi de *coudurier, couturier, tailleur*. Ce serait un *nom de métier*.

A en juger par la façon dont est orthographiée le nom de *Coudraye*, on pourrait admettre le nom du lieu, où il y a des

coudriers : *Coudraye*. Mais les scribes ont toujours eu une façon d'écrire si fantaisiste que l'argument perd de sa valeur.

COURTOIS.

C'est un surnom ; un homme poli, civil, agréable. *Surnom dû au caractère de la personne.*

COUTRET.

De *coutre*, soc de charrue. A moins que le *t* ne soit là pour le *d* dans ce cas voir : *Coudray*.

CORNEMENT.

*Cornement*, celui qui joue de la *Corne*, du *Cor*, du *Cornet*.  
*Nom de métier.*

CUNY, CUNIN, CUENAT, CUENOT, CUGNOT, CUGNIN.

Très ancien *nom germanique* : *Chuni-hard* ou *Kuni-hard*, transformé, comme il est écrit ci-dessus.

On le trouve écrit : *Cuno* (1196) ; *Kunin* (1279).

Il y a aussi un saint *Cunibert*.

En Gascon, *Cunyat*, *Cuignat* signifiaient beau-frère.

CURÉ.

*Sobriquet* devenu nom de famille et donné par dérision.

DALOT.

*Nom de métier*, doit venir de *Dalle*, pierre plate taillée ; celui qui taille ou extrait les *dalles*.

DARVAUX.

Du patois *Darrié*, *derrié*, derrière, et *Vau* ou *Val* ; *derrière le Val* ou *Vau*.

L'emplacement de l'habitation a pu donner son nom au propriétaire. *Surnom dû à la configuration du sol.*

DAVID, DAVION, DAVYOT.

Nom hébreu, porté par peu de personnes. *Nom religieux.*

« Vous qui tenez vos terres et vos fiefs

« Du gentil roy *Davyot* appelé... »

DEFLIN.

Doit être un nom de lieu : *Phlin* (Meurthe-et-Moselle). Celui qui porta ce nom venait de *Phlin* : *Deflin*. Surnom de nom de lieu.

DELATTE.

De l'*Aître*, cimetière. Qui habitait près du cimetière. Surnom dû au nom de lieu.

DEGUERRE.

Aux mots *Garnier* et *Guérin*, nous verrons qu'une des formes de ce dernier était *Guerre*. *Deguerre* doit venir de cette source, de *Garin*, *Guérin*.

Il y a le vieux mot *Deguiet*, borner, limiter ; on disait : « borner et *Deguiet* fonds d'héritage ». Il ne faut pas oublier que dans notre région on prononce *Bouchère* pour *Boucher*, *Rouyère* pour *Rouyer* et *Deguiet* : *Deguière*, *Deguerre*.

Un *Deguière* aurait été un poseur de bornes, un arpenteur.

Il est plus probable que *Deguerre* vient de *Garin* ; *Guérin*, *Guerre*.

DEMANGE, DEMANGEAT, DEMANGEL, DEMANGEON, DEMANGEOT.

DEMENGE, DEMENGEL.

DOMERGUE, DOMINGER, DOMINICI, DOMINIQUE, DOMENJOU, MANGE, MANGEL, MANGENET, MANGENOT, MANCEON, MANGEOT, MANGIN, MANGINOT, MANGOL, MANGON, MOUGÉ, MOUGEL, MOUGENOT, MOUGEOLLE, MOUGEOT, MOUGIN, MOUGINET.

GROSDEMENGE, PETITDEMENGE GRANDEMENGE, etc. etc.

Il y a bien d'autres formes encore de ce nom ; mais je ne donne que celles que j'ai relevées en Lorraine (Rambervillers et Nancy).

Ce nom vient de *Dies dominica*, devenu *dimanche*, le jour de Seigneur et aussi de *Dominicus*, *Dominique*, le Seigneur.

Voici les diverses façons d'écrire *dimanche* au moyen âge :  
*diemaine, diemoine, dimenge, diemenge, diemaigne, dimaine, dimane, diemence.*

« Jusqu'au *diemoinge* prochain (1444). »

En patois, *diemouage, diemouainche.*

Prenons, à leur tour, les diverses formes dont on écrivit au moyen âge, ce nom de *Dominique* :

*Deimenge* (1271) ; *Demcingne* (1271) ; *Dimoinge* (1272) ;  
*Demoingin* (1281) ; *Demengez* (1297) ; *Demongeot* (1357) ;  
*Moingins* (1366) ; *Demengeez* (1372) ; *Demenges* (1372) ;  
*Mangette* (1372) ; *Damenget* (1444) ; *Gros Mengin* (1444) ;  
« *Maugin d'Avignon* » (1456) ; *Maingin* (1541) ; *Maugeot*  
(1604) ; *Mangin* (1550) ; *Mengin* (1601) ; *Mauget* (xviii siècle) « *Demengeon* Malmariey (1444). » *Thomassin* fils de *Demengenget d'Aunoy* et *Mangette* sa femme (1428).

On voit que dès le moyen-âge, la série des noms modernes était déjà formée.

En patois, *Dominique* se dit *Minique* et *Dique*. Par abréviation : *Saint-Dique* pour *Saint-Dominique*.

Au moyen-âge, on adoucît le mot *dimanche* en prononçant *Demange*, le *C* de *Dominica* se transforma en *G*, ainsi que nous l'avons dit pour *Claude* qui se prononce *Glaude*.

Il en a été de même pour les noms de personnes, qui ont conservé le *g* au lieu du *c* ; tandis qu'il a été rétabli dans notre moderne *dimanche*.

C'est au xiv<sup>e</sup> siècle que l'on constate l'aphérèse de la première partie du nom de *Demange* et l'on voit apparaître les *Mangin, Mougin, Mougel*, etc...

Ce nom de *Dominique* sous ses formes diverses, était très employé, aussi fallut-il pour distinguer, employer les épithètes de *Gros, Grand, petit*, y accoler un autre nom et former : *Jeandemange, Petitdemenge, Grosdemenge*, etc., etc.

Dès le xiii<sup>e</sup> siècle, on trouve les *Petitdemange, Grosdemange* ; plus tard (xiv<sup>e</sup> siècle), apparaissent les *Grosmangin, Petit-*

*Mangin* etc., alors que l'aphérèse avait amputé le commencement du nom.

Je me souviens que, dans ma jeunesse, le paysan ne faisait pas un tout de ces noms ainsi qualifiés ; ils disaient le *Gros* DE *Demange*, le *Gros* DE *Denis*, pour *Grosdemange* ou *Gros Denis* ; ils avaient conservé le sens vrai de ces désignations, dont le but était de distinguer les *Demange*, les *Denis* entre eux ; pour eux ce n'était pas encore un nom formé.

DENIS, DENYS, DENISET, DENISÉS, DENIZE, DENIZET, DENIZOT.  
DYONIS, DION, DYON, DIOT, DINOT, DINÉ.

Nom grec, *Dionysios*. Apollon. En latin : *Dyonisius*.

*Saint-Denis* est un des grands saints honorés en France. La bannière du monastère de Saint-Denis, était l'*Ori flamme*, que l'on portait en tête des armées.

La Lorraine n'était pas Française, ce saint y était moins honoré. *Nom religieux*.

DESCHEVAUX.

Ce nom s'explique de lui-même : c'était l'homme qui soignait les chevaux ; l'homme des chevaux. *Surnom de métier*.

D'HONNEUR.

Ce nom vient-il du mot *honneur* ?

Ne serait-ce pas une fantaisie de scribe qui aurait écrit ainsi le mot *Donneur* ?

*Donneur*, s'écrivait jadis, *Donnère*, *Doneire*, *Doneor*.

*Donour*, *Donor*, il signifiait : libéral, généreux. Dans les deux cas, c'était un surnom dû au caractère..

DIDIER, DIDIOT, DIDION, DIDON, DIDELOT, DIDELOU, DIDENOT, DIDEROT.

DIDE, DIDAY, DIDET, DIDOT, DIDRON, DIOT, DIDRIT, DIDRY.

Ce nom est celui d'un saint : *Saint-Didier* ou *Saint-Dizier*, venant du nom latin : *Desiderius*, *Désiré*. Il résulte que

*Didier, Dizier, Désiré* ont le même sens : *Désiré... Desiderio* (1166).

*Saint-Dizier* ou *Didier*, évêque du VIII<sup>e</sup> siècle, aurait été assassiné dans les montagnes des Vosges, où il convertissait les païens. Ses restes furent recueillis dans l'abbaye de Murbach. Aussi était-il très honoré en Lorraine et a-t-il laissé son nom à nombre de personnes. *Nom religieux.*

Il était si répandu, qu'il a fallu comme pour Demenge, Jean, employer les expressions, gros, grand, petit, afin de les distinguer les uns des autres : *Grosdidier, Grandidier, Petitdidier, Jeandidier.*

**DIVOUX, IDOUX IVOUX.**

*C'est un nom de saint : de Saint-Hydulphe*, fondateur de l'abbaye de Moyenmoutier, bien honoré dans les Vosges.

*Hydulphe* est devenu, dans le langage populaire : *Idoux, Ivoux.*

L'u se prononçait *ou*, de là : *Hydoulphe*. Par l'apocope des dernières syllabes, il est resté *Hydou* ou *Idoux, Ivoux.*

*Nom religieux.*

On serait tenté d'attribuer ces noms d'*Idoux, Ivoux*, au célèbre *Saint-Yves*, le patron des avocats.

« *Saint-Yves* était breton

« Avocat et non larron

« Grande merveille, dit-on ! »

*Yves* est un saint breton, à peu près inconnu dans nos Vosges, tandis qu'*Hydulphe* ou *Idoux* y est très vénéré ; de plus, ces noms d'*Idoux, Ivoux* sont locaux et viennent bien, par conséquent, du saint de Moyenmoutier.

Si l'on trouve des noms comme *Yvonnet*, par exemple, ce ne sont pas des noms vosgiens ou lorrains, ils viennent d'ailleurs, de Bretagne le plus souvent. *Nom religieux.*

**DOMBROT.**

Tout à la fois, un nom de lieu et de personne. *C'est un nom religieux : Dominus-Briccius : Saint-Brix, Saint-Brice.*

*Dombrot* a le même sens que *Brice, Brisson, Bresson.*  
(Voir ce mot.)

Dans ce cas particulier, il est certain que l'homme a pris le nom du lieu (1).

**DOUCIN,**

*C'est un sobriquet, il est le diminutif de doux.*

Ce nom n'est pas de Rambervillers, il pourrait venir de *Doulcin, doucin, hérisson de mer, Oursin.*

Il y a aussi un instrument de musique appelé : *Doucine, Doussine, Doussain :*

« ..... tabourins et *doucines,*

« harpes et luz instruments gracieux... »

Un *Doucin* serait un joueur de *Doucine* ; du reste il existait la verbe *Doussanner* ; chanter avec douceur.

**DRAPIER.**

Nom de métier : « fille de Lamblin li *Drapier* » (1469), qui est devenu le nom de la personne. Ces noms provenant du commerce furent surtout portés par des *bourgeois*, habitant les villes, où le commerce s'était concentré, parce qu'il y trouvait plus de sécurité. *Nom de métier.*

**DUBOC.**

*Boc*, en patois, signifie *bouc*, *C'est un sobriquet.*

**DUCHÈNE.**

Vient de l'arbre, du chêne. *Surnom dû à la végétation.*

**DUCLQU.**

*Surnom de métier ; sans doute d'un cloutier.*

---

(1) Il y a plusieurs villages du nom de *Dombrot* dans les Vosges.



DUHOUX.

Vient du *houx*, surnom provenant de la végétation.

DUMOULIN.

Nom de métier ; l'homme du moulin, meunier ou employé.

DUPAYS.

*Surnom* donné à une personne ayant le même prénom que d'autres qui n'étaient pas du même lieu : On distinguait ainsi Jehan du pays d'avec Jehan le Bourguignon qui n'en était pas... du pays.

DUPONT, PONS, PONCE, PONCEAU, PONCELET, PONDET, PONSON, POINSON, POINSOT, POINSINET, POINSIGNON, POMPEY, POIGNON, POIGNANT.

Tous ces noms viennent de *Pons* et *Pontius*, pont.

*Dupont* était un surnom désignant celui qui habitait près du pont ; tout comme on appelait du moulin celui qui vivait au moulin : on avait Jehan du pont et Jehan du moulin, etc.

On trouve *Poincegnon* dans un acte de 1396 ; *Poignon*, *Poignant* sont aussi des contractions de *Poincegnon* ou *Poinsignon*, *Poignant* (1355), Surnom à un nom de lieu.

DURAND, DURANG, DURANT, DURANTON, DURANDEAU, DURANDY, DURANDEL, DURANDELLE.

C'est un vieux nom *frank* que l'on trouve dans des chartes des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. (*Durandus* 990 ; *Durandi* 1128).

Ce nom de *Durand* a été illustré par la fameuse épée de Roland, la *Durandal*. Ce dernier mot finit par désigner une épée : « ... il leva, *Durandal*, son épée toute nue sur luy... ».

Un *Rain* ou *Rein* est une pente raide et courte ; par une transformation, il est arrivé que plusieurs lieux dits du nom de *Haut du Rain*, sont devenus : *Haut Durant* ! Si bien que le nom de lieu est devenu un nom d'homme !

Les coupables sont, cette fois non pas des scribes, mais les personnes qui ont transcrit ce nom — mal compris — sur la carte.

DURUPT.

Un *rupt* est le ruisseau de pente rapide, dans la montagne. *Jehan du Rupt* ; Jehan qui habite sur le *rupt* ou ruisseau. C'est un surnom dû à la configuration du sol.

DUSSOURT, LESOURD.

*Surnom donné à cause d'une infirmité, la surdité.*

On disait *Husons li beigue : Demenge li sourd*. Le surnom est devenu le nom de famille.

Mais pourquoi *DU sourd* et non *LE sourd* ?

C'est que ce n'est pas *LE sourd* lui-même qui, dans le cas particulier, donna le nom, mais le *fil*s *DU sourd* ; on disait : *Jehan fils Gérard le viel* ; on a dit *Jehan fils DU sourd Gérard*.

DUVIÉ.

D'un vieux nom de lieu, de *vicus*, *vic*. Celui qui était *du Vic*.

*Vic* (de la Meurthe annexée) était chef-lieu d'un bailliage relevant du temporel de l'Evêché de Metz et dont Rambervillers dépendait. *Surnom dû à un nom de lieu*.

ETIENNE, ESTIENNE, ETIENNOT, ETIENNET.

TENOT, THENOT, THENON, THENARD.

STEPHAN, STEPHANE, STEPHANUS, STERNE, ESTERNE, STEVENOT, STEVEN, STEVENEL, STOUVENEL, STOUVENIN, STIEVENIERS. ESTEVÉ, ESTEVAN.

THEVAN, THEVEN, TEVENOT, THEVENIN, THOUVENIN, THOUVENOT, THOUVENON, THOUVENY, THOUX.

Je ne donne ici que les formes relevées dans les annuaires des Vosges et départements voisins et sûrement, j'en ai oublié.

Le 5<sup>e</sup> fascicule du *Recueil de travaux relatifs à la Philologie* a trouvé plus de soixante formes françaises de noms, provenant d'*Etienne*.

En patois, Etienne se dit : *Tiani, Tiennin, Tiané*.

Le nom du premier martyr est *Stephane* du grec *Stephanos* : couronne. Le langage populaire a transformé *Stephane* en *Etienne* et dans notre région, la déformation est encore plus extraordinaire, il est devenu *Stail*!!... Les lieux de *Saint-Stephane*, *Saint-Etienne*, *Saint-Stail*, sont les trois formes du même nom.

*Stephanus* (1180); *Estevenis* (1220), *Estevenne* (1226), *Stevenon* (1226), *Estène* (1290), *Estève* (1293), *Stevenace* (1360), *Estevenot* (xiv<sup>e</sup> siècle), *Thevenot* (1427), *Estevenin* (1432); *Stevenin* (xv<sup>e</sup> siècle); *Stevenot* (1475); *Thevenin* (xviii<sup>e</sup> siècle); *Thouvenin* (xvii<sup>e</sup> siècle).

Aux années 1057, 1125, 1152, le nom du village de *Domp-tail*, figure sous la forme *Domnus Stephanus*; puis aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècle, c'est *Dom Sterne* et ensuite : *Domstaille*, *Domtaille*; ainsi *Sterne*, *Stène* est devenu *Stail*, *Tail*.

Cette déformation par le langage populaire se rencontre d'autre fois : *Damas*, vient de *Domnus medardus* ! Ecrit *Damnus Medardus*, ce nom devient (xiii<sup>e</sup> siècle), *Damna-hart*; *Domart*, *Dommay*, *Domais*, *Doma* au xv<sup>e</sup> siècle, *Damas*. Pour ces deux noms, la disparition de l'*r* dans la prononciation, est la cause principale de la déformation du nom, il est probable que les scribes y auront aidé aussi.

Je n'ai trouvé aucun nom de personnes ayant la forme *Stail* et dérivés.

*Stephan* et *Etienne* ont donné deux séries de noms qui, toutes deux, ont subi, par l'aphérèse, de grosses transformations : Il est clair que la distance est grande entre *Etienne* et *Thenard*, entre *Stéphan* et *Thouvenot*.

*Stephane* a donné *Estéphe*, *Estève*, *Esteven*, *Estevan*; puis par aphérèse : *Steven*, *Stevan*, *Stevenel*, *Stevenet*, *Stouvenin*, *Stouvenot*, *Theven*, *Thevan*, *Thevenot*, *Thevenel*, *Thouvenot*, *Thouvenel*, *Thenot*, *Tenot*..., par aphérèse et apocope : *Thoux*.

*Etienne* est la forme populaire de *Stephane* : *Estevène*,

*Esteve, Estène, Etienne, Etiennet, Etiennot...* par *aphérèse* : *Tiennot, Tiennet, Tenet, Tanet, Tenette, Tanette, etc.*

Il y a aussi la forme féminine, mais comme prénoms : *Stéphante, Etiennette, Tiennette*. Au *xiv<sup>e</sup>* siècle, j'ai relevé, comme nom de femme : *Stevenace*.

Eudes, Oudot, Oudinot, Odilon, Odelin, Odelot, Audat, Audinot, Audineau, Audevert.

Nom *frank* : *Odo* ou *Audo* ; diminutif : *Odilo*. *Odo* ou *Audo* ont donné *Eudes, Ode, Oude, Aude* et leurs dérivés.

Au féminin : *Odile, Odette*.

*Oda* (1172) ; *Ode* (1272) ; *Huedon* et *Heudon* (1272) ; *Oidon* (1248) ; *Ouède* (1248) ; *Oudoz* (1347) ; *Oudeiz* (1372) ; *Oudinos* (1372) ; *Odelie* (1273) ; (*Odile*).

*Audinos*, mot composé d'origine singulière, signifiait prières. On désignait sous ce nom les prêtres, seigneurs, magistrats, toutes personnes à qui l'on disait *audi-nos* : écoutez-nous.

On disait *audi-nos* pour prière : « le mary qui avoit accoustumé de s'endormir en disant ses *audinos*... La laisse dire ses *audinos*.... »

*Audinot, Audineau*, pourraient être un *sobriquet* appliqué à la personne disant des prières, ou par dérision.

Euriat, Eury, Olry, Oury, Orry, Eulriet.

Ury, Uret, Urien, Urion, Uriot.

Hortot, Oriot.

C'est un nom *frank*, remontant au *viii<sup>e</sup>* siècle venant de *Uodal-ric, Ottral* ou *Odál-ric* : *Adalric, Adalricus, Utricus* :

*Odalricus* (942) ; *Oldericus* (x<sup>e</sup> siècle) ; *Ulderici* (1034) ; *Olríc* (1180) ; *Orricus* (1250) ; *Ourry* (1256) ; *Utri* (1272) ; *Olrís* (1297) ; *Uriat* (1300) ; *Olriat* (1452) ; *Urricus* (1442) ; *Olriet* (1503).

FANCHON.

*Sobriquet* : *Fanchon* signifie *François*, *Fanchette*, *Françoise*.

FAUCHEUX.

*Nom de métier* : *faucheur*.

FAYS, FAYE, FAYOU, FEYS, FEYNI, FAILLOU, FAILLOT, FAILLY, FAYARD, FAILLARD, FAYOLLET, FAUX.

Nom provenant de l'arbre, du *hêtre*, en latin *Fagus*.  
*Fau*, *Fou*, *Foyart*, sont les anciens noms de cet arbre.

*Fagetum* : lieu où il y a des hêtres : *Fayè*, *Feys*.

Le fruit du hêtre, s'appelle *Faine*, *Fayne*, *Feynie*.

Tous les noms cités plus haut, rappellent le hêtre ; soit que l'arbre ait donné directement le surnom, soit que ce dernier soit un nom de lieu attribué à la personne. *Surnom dû à la végétation*.

FEBVAY, FÈVE, FÈVRE, FEBVE, FÈBVRE, LEFÈVRE, LEFÈVRE, LEFÉBURE.

Ces noms viennent de la *fève*, que l'on écrivait *febve*.

En patois : *fèfe*, *fouève*, *fwève*, *fèvè*, etc.

La *fève* jouait un certain rôle dans les anciennes coutumes ; c'est elle que l'on mettait dans les gâteaux des rois.

On en mangeait aux obsèques des morts, « car au-dessus les feuilles de ces fleurs (de *fèves*) semblent être certaines fleurs et caractères, qui représentent le pleur et sont signe, et marque de douleur et tristesse ; et pour cette cause, il fust dit que les âmes des morts allaient souvent se cacher dans les *febves*, par quoi ces deux vers étoient communs dans la bouche du vulgaire » :

« Manger *febves* n'est moindre faute faire

« Que de manger la teste de son père...

Il y avait des dictons sur la *fève* :

« Quand les *febves* sont fleuries

« Les sots commencent leurs folies.

On comprendra que ce nom de plante ait été donné à bien des personnes. *Nom dû à la végétation.*

FREDERIC, FERRY, FERY, FERRET, FERRETTE, FERRÉ, FERÉE, FEREZ, FERIET, FERIOT, FERLIN, FERNET, FERNON, FERRAT, FERRAND.

FRED, FREID, FRIEDEL, FIREN, FRIRON, FRIRY, FRERY, FRIRION.

FREY, FRIANT, FRIOT, FRICHE, FRISSE.

FREARD, FRIARD, FRIZON...

*Nom frank.*

Les noms qui dérivent de Frederic sont innombrables en Lorraine. On remarquera que tous viennent de *Ferry*, forme française de Frédéric.

Frederic est un nom frank : *Fri-drich* le très pacifique. C'est de cette racine *Frid* ou *Fritls* que viennent ces noms si nombreux.

En latin c'est *Fredericus*.

*Frederici* (963) ; *Fredieri* (982) ; *Fridelo* (992) ; *Federici* (1149) ; *Fridrit* (1214) ; *Ferris* (1279).

Dès le VIII<sup>e</sup> siècle, on trouve la forme *Ferris* ou *Ferry*.

En sus de ces noms, de forme française, il y en a bien d'autres de forme allemande : *Fridrich*, *Friederich*, *Friedrich*, *Friess*, *Frisch*, *Fritz*, tous noms venus d'Alsace ou de la Lorraine annexée.

Il en est qui sont entièrement francisés, comme *Friche*, *Frisse*, venant de *Frisch*. Le nom de *Friedel* se trouvait, dès le x<sup>e</sup> siècle, sous la forme *Frideto*, *Fridolin* ; il est redevenu *Friedel*, il était porté par un savant alsacien bien connu.

FINOT.

Ce nom vient de *fin*, *finesse*, malin, mais tout cela de mauvais aloi :

« Certaines *finoteries* qui n'avoient pas de rapport à la candeur dont il faisoit profession ».

On dit d'une personne, dont il faut se méfier : C'est un *finot*.  
Ce nom était un sobriquet peu flatteur : c'est une *fine canaille*,  
dit-on en langage populaire. *Sobriquet dû au caractère de la  
personne.*

FLEUR, LAFLEUR, FLEURANT, FLEURENT, FLEURANTIN,  
FLEURENTIN, FLEURET, FLEURY, FLEURICHAMP, FLEURANCE.

FLORENT, FLORENTIN, FLORENCE, FLOREMONT, FLORIOT,  
FLURY.

Tous ces noms viennent du latin *Flora*, fleur, il y avait aussi  
une déesse (des fleurs) de ce nom.

*Fleurichamp, Floremont, Fleury* sont des noms de lieux :  
où il y a des fleurs. *Fleur, Lafleur*, procèdent directement du  
mot fleur, *surnoms dus à la végétation*

D'autres, viennent de *Saint-Florent*, évêque (au VII<sup>e</sup> siècle),  
de Strasbourg, très vénéré dans les Vosges, où plusieurs églises  
et chapelles lui sont encore dédiées. Le nom du saint vient,  
bien entendu de *florus* (fleur), mais c'est la grande réputation  
de sainteté qui l'a fait adopter pour des noms.

Jadis, lorsque le voyageur attardé s'engageait dans la belle  
vallée des lacs (entre Gérardmer et Retournemer) il implorait  
« M. Saint-Florent » en passant devant sa chapelle de Longe-  
mer, afin d'être protégé contre le diable qui logeait dans une  
roche voisine et les animaux féroces qui pullulaient dans cette  
région des Vosges. *Nom religieux.*

#### FOLMARD.

Très ancien nom franck de *Fulc* ou *Folc*, ou *Volc* : peuple  
et *mar*, cèlèblre.

On le trouve dès le X<sup>e</sup> siècle dans des textes :

*Folmar* (913) ; *Volmaro* (926) ; *Folmari* (940) ; *Folmarus*  
(990) ; *Volcmar* (992) ; *Folmaire* (1172).

FORGET, FORGET, FORGEOT, FORGEAU, FORJONNEL.

*Nom de métier* : forgeron.

FOURNIER, FOURNIÉ, FOURNEL, FOURNOLE.

*Nom de métier.*

Un *Fournier* est celui qui a un four banal, qui l'exploite, qui enfourne, un boulanger :

« Ne *fournier*, ne mousnier (meunier) qui gardent les *fors* (fours) et les moullins... *Fourniers* et pâtisseries qui ont accoustumé de cuire pain à bouffebois... »

Il y avait un proverbe sur le *fournier* : « Il y aura de bien chauffez, si le *fornier* ne s'endort. »

Un *fournier* était celui qui chauffait le four.

On étendit ce mot à quiconque tenait un four : le *chaufournier* est celui qui tient un four à chaux. On appela *fournier* celui qui fabriquait le charbon et faisait des *fours à charbon* : c'était le métier que faisait mon arrière grand-père, dans les environs d'Épinal, (à la Basse) de là le nom de *Fournier*.

De *four*, est venu *fourneau* et les noms de *Fournel*, *Fournole*. C'est toujours là même origine. *Nom de métier.*

FOURRIER.

Celui qui fait le *fourrier*, c'est-à-dire le logement ; le fourrage, et par extension celui qui tenait le magasin à fourrage.

Ce nom a été illustré, au XVII<sup>e</sup> siècle, en Lorraine par *Pierre Fourrier*, ce dernier avait pour aïeul un *fourrier*. *Nom de métier.*

FRACHET.

Ce nom doit venir de *Fraçou*, patois de François ; on sait que le *c* mouillé se prononce *ch*, *Fraçou* est devenu *Frachou*, *Frachet*. *Sobriquet.*

Cependant, on pourrait admettre qu'il vient de *franc*, *franche*, *franchet*, *frachet*, soit que le caractère ait fait donner ce nom, ou des franchises accordées pour une raison quelconque. *Nom dû au caractère..*

Enfin, il y a une troisième étymologie : le *Fresne*, *fraxinum* s'appelle dans nos régions : *Frasce*, *Frasse*, *Fra.ce*, se prononce *Frache*, le nom de *Frachet*, celui qui vivait en un lieu où il



ya des frênes, ou qui travaillait ce bois, pourrait également provenir de cette origine. *Surnom dû à un nom de lieu.*

FRANCE, FRANÇAIS.

Ces deux mots s'expliquent d'eux-mêmes ; c'était évidemment un surnom ; il ne faut pas oublier que la Lorraine n'est devenue française qu'au siècle dernier et qu'une personne venue de France, pouvait fort bien être qualifiée du surnom de *France* ou *Français*. *Surnom dû à un pays.*

FRANÇOIS, FRANZ, FRANCIS.

C'est un nom très répandu.

Il vient de *Frank*, qui latinisé a donné *Franciscus* ; il signifie donc : *Français*.

De ce mot on a fait *franchise*, qui, primitivement, désignait un homme libre de tous droits, toutes servitudes : le *Frank* qui était le conquérant, était exempt de toutes charges, de là le mot *franc*, adopté dans ce sens ; puis, *franchise*.

Il y a plusieurs *Saints-François* ; le plus célèbre, et celui qui fut le plus vénéré est *Saint-François* d'Assise (XIII<sup>e</sup> siècle) le fondateur des frères mineurs ; il y en eut un autre, postérieur, *Saint-François de Paule*, très vénéré aussi (XV<sup>e</sup> siècle). C'est à la grande réputation de ces saints célèbres, que l'on doit la multitude de personnes portant le nom de *François*. *Nom religieux.*

Pourtant, il ne faut pas oublier que jadis on disait *François* pour *Français* ; sûrement, nombre de ces noms de *François*, doivent avoir le sens de *Français*.

GABBÉ, GABBÉ, GABOT, GABILLET.

Est-ce une déformation de *Gabriel* ?

L'ancien mot *Gab*, signifiant plaisanterie, raillerie :

... « bailler une *Gabe* de peulle... » voulait dire jouer un tour.

... « et se livrent pendant la nuit à des plaisanteries, à des *Gabs* fort immoraux... »

*Gabé*, dans ce sens, indiquerait un plaisant, un railleur de plus ou moins de goût. *Sobriquet dû au caractère.*

Il y a aussi *Gabelle* avec *Gabellier*, celui qui percevait la Gabelle, qui expliqueraient fort bien ces noms de *Gabé*, *Gabillet*. *Nom de fonction.*

GARNIER, GAGNÉRI, GARDEL, GARDEILL, GARDON, GARDEUR, GARDEUX, GARDECHAUX, GARDECHEF, GARÉ, GASNIER, GANIER.

WERNER, VARNIER, VARNIER, VARIGNEY, VARIGNY, VOIGNER, VOINIER, VOINISSON.

WARIN, VARIN, WARREN, VARENNE, WARRON, VARÈ, VARIOT, VARLET, VARIOTEAU, VARION, VOIRIN, VOIRNOT, VOIRIOT, VOIROT.

GARIN, GUERIN, GUÉRIOT, GUERRE, GUERRIER, GUERET, GUERILLOT, GUIRARD, GUÉRARD, GUEURY GÉRY, GURY, DEGUERRE.

Tous ces noms dérivés de *War*, *Gard*, *Garde*, proviennent de l'acte de *garder*, *protéger*, *défendre une terre*, *une chasse*, *une pêche*, etc. etc. *Ils sont d'origine franke.*

*War* en haut allemand signifie *défense*, *protection*. Nous en avons fait le vieux mot *Warde* qui est devenu *Garde*. Cette racine Germaine *War* est devenue, en même langue, *Wari*, *Warin*, qui ont le même sens de *protection*, de *défense*.

Le *W* se prononçait *ou* : *ouarde*, *ouari*, *ouarin*, devenus par une similitude de prononciation populaire, *Garde*, *Gari*, *Garin* ; dans nombre de noms de personnes et de lieux, le *W* et le *G* se substituent l'un à l'autre. C'est ainsi que l'on dit *Garenne* et *Warrenne*, exemple choisi à dessein, puisque le garde d'une *Garenne* est appelé *Garennier* et ensuite *Garnier*. Mais *Warrenne* ou *Garenne* procèdent de la racine *War*, lieu que l'on doit *garder*, *défendre* ; on voit que l'origine est la même pour la chose à *garder* et le *gardien*.

Cette racine *War*, ses dérivés *Warin*, *Garin* ont donné

naissance à nombre de noms de personnes, on les trouve sous les formes suivantes dans les textes anciens :

*Warneri* (935) ; *Warneri* (941) ; *Varini* (765) ; *Warinus* (1102) ; *Garnerus* (1159) ; *Guarinus* (1180) ; *Wardus* (1180) ; *Varnerius* (1188) ; *Warnier* (1239) ; *Garin* (xiii<sup>e</sup> siècle) ; *Guéry* (1284) ; *Voinerins* (1239) ; *Guardins* (1357) ; *Guérin* et *Guérart* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Gæry* (xvii<sup>e</sup> siècle) ; *Gury* ; *Gueury*.

Les formes *Gæry*, *Gueury*, *Gury*, rappellent le nom d'un saint fort honoré dans la région d'Epinal ; *Saint-Goery*, évêque de Metz (638-656) ; mais cet évêque portait le nom de *Gæric* (Giricus) qui existait depuis la conquête franque de notre région.

Le nom de *Voinerins* (1329) devait s'écrire *voirnerins*, l'r étant peu prononcé, comme encore aujourd'hui dans le patois, ce nom est devenu *Voinerin*, il est le diminutif de *Voinnier* ou *Voinier*. Il en est de même pour les formes *Gasnier*, *Ganier* qui viennent de *Garnier*.

La forme *Garnier* ou *Varnier* a subi peu de déformations ; il n'en est pas de même pour celle de *Garin* ou *Varin* que l'on trouve sous les formes *Varin*, *Voirin*, *Guérin*, *Guérard*, *Gueury*, *Gury*, etc.

GABRIEL, GABRIELLE.

*Nom religieux*, très ancien de l'Assyrien *Gabri-el*.

GAILLARD, GALLIARD, GAILLOT, GAILLARDIN, GAILLARDOT.

*C'est un surnom* dû au caractère : *Gaillard*, vigoureux, plein de hardiesse. On dit d'un ouvrier travaillant avec ardeur, qu'il est *gaillard*. Il est aussi employé dans le sens d'entreprenant avec les femmes, si bien que *gaillardise* et *pail-lardise* sont synonymes.

GAUCHÉ, GAUCHER.

Surnom donné à celui qui était *gauché*, qui travaille de la main gauche. *Sobriquet* dû à l'aspect *physique*.

GAUDIN, GAUDIOT, GAUDEL, GAUDÉ, GODIN, GODOT.

Vient de *Gaudere*, réjouir, qui est devenu en français *Gaudir*, se réjouir..... « l'un veut railler, l'autre *gaudir* et rire... »

On appelait *gaudin* et *gaude* des chansons commençant par un *gaudeamus* : « ... chantant *gaudins* et *chansonnettes*... ils lui faisoient passer le temps à yvrogner et à dire mots de *gaudisserie*... »

Un *gaudin* était un joyeux vivant, qui aimait à *gaudoier*, s'amuser. Le terme *gaudisseur* indiquait un séducteur.

C'était le surnom d'un homme joyeux, aimant à bien vivre. *Sobriquet dû au caractère.*

GAUTHIER, GALTIER, GAUTHROT, GAUTHRET, GAUTHRIN, GAUTHIOT.

VAUTIER, VAULTIER, VAUTHERIN, VAUTRIN, VOUTHIER, VARTIER.

*Nom frank* : *Vald-Hari*, *Vald-her*.

*Gauthier* et dérivés, est devenu un *nom de métier* : En vieux français, *Gaud*, *Gaut* signifiait *bois*, *forêt* et un homme qui travaillait dans les bois fut appelé le *Gautier*, c'est l'équivalent de bûcheron.

On le donna à des paysans normands insurgés (1589), qui se réfugiaient dans les forêts ; dans ce cas, *Gautier* signifiait : homme des bois ; *c'était alors un surnom*.

*Walter* est la forme allemande de *Gautier*.

*Valtarius* (676) ; *Valtarii* (765) ; *Valteri* (941) ; *Valterus* (942) ; *Wartiers* (1235) ; *Waterons* (1235) ; *Vateir* (1255) ; *Vautiers* (1259) ; *Vaucherins* (1255) ; *Vauterin* (1255) ; *Wautherin* (1286) ; *Vautier* (1302) ; *Vaultrin* (1472) ; *Wauthier* (XVII<sup>e</sup> siècle).

*Galterus* (935) ; *Galterii* (936) ; *Galteri* (1113) ; *Gallero* (1180) ; *Galterius* (1195).

GEOFFROY, JOFFROY, GODEFROY, GODFROY, GODFRIN.

C'est un nom frank : *God-frith*, *God-fried* ; *Godefridies* en latin.

*Godfridus* (990) ; *Gaufridus* (1180) ; *Joffroiz* (1246) ; *Joffrois* (1251) ; *Jofroit* (1270) ; *Joffroit* (1294) ; *Geufrois* (1294) ; *Joffroy* (1357).

GEORGER, GEORCEL, GEORGÉ, GEORGEON, GEORGEAL, GEORGEOT, GEORGER, GEORGÈRE, GEORGIN.

Nom très répandu. Il vient du grec, *Georgeos* : laboureur.

*C'est un nom religieux.*

On prononce *Georgé* pour *Gorgel*, diminutif de Georges.

*Saint-George* est un des saints les plus vénérés du Christianisme aussi bien des Orthodoxes que des Catholiques. Il était le patron des guerriers et plus d'une fois ceux-ci le virent combattre à leurs côtés et leur donner la victoire.

Il était aussi populaire dans les campagnes, il figure dans nombre de ces dictons relatifs aux récoltes. Le jour de sa fête (23 avril) était une des quatre échéances (Saint-George, Saint-Jean, Saint-Martin et Noël).

Il y avait enfin des *herbes de Saint-Georges*, comme il y en a de Saint-Jean.

On s'expliquera l'énorme quantité de personnes portant le nom de *Georges* et dérivés.

GÉRARD, GÉRARDIN, GÉRARDOT, GIRARD, GIRARDAT, GIRARDOT, GIRARDET.

GUÉRARD, GUÉRAUD.

*Nom frank : Gar-Hard.*

*Gérardus* (714) ; *Girardus* (913) ; *Giraldi* (936) ; *Geroardus* (937) ; *Gilardi* (940) ; *Girairs* (1280) ; *Gérarz* (1297) ; *Gérairz* (1297) ; *Girar* (XIII<sup>e</sup> siècle) ; *Gyraros* (1304) ; *Gérardin* (1329 et 1429).

En Lorraine ce nom de *Gérard* est très populaire, d'abord par le premier duc héréditaire, *Gérard d'Alsace* et surtout

par un autre *Gérard*, évêque de Toul (x<sup>e</sup> siècle), qui fut canonisé au xi<sup>e</sup> siècle (1050) par le pape Léon IX, lui aussi ancien évêque de Toul. Ce saint Gérard fut très populaire en Lorraine qui dépendait de son diocèse et l'on s'explique la grande quantité de personnes portant son nom.

*Gérard* est tout à la fois un *nom frank* et un *nom religieux*.

GIGOUT, GÉGOUT, GENGOUL, GANGLOFF, GANGLOFFY.

C'est un *nom frank*. *Gand-Wulf*.

On le trouve sous les formes, *Gangolphe*, *Gandoulf*, *Gandoufle*, *Gindolf*, *Gengoulx*, *Gandoul*, *Gensoul*, *Genf*, *Gigoul*, *Gingoul*, *Golf*, *Gigou*, *Gigoux*, *Gegoux*.

Il est très populaire sous le nom de *Saint-Gengoul*, il y avait à Toul une église collégiale placée sous son patronage.

*Gangulphe* (765) ; *Gangulphus* (990).

*Gangolphe* ou *Gengoul* excitait l'admiration de tous par sa piété et ses vertus ; mais il était marié et « plus il croissait en sainteté et en bonnes œuvres, plus sa femme croissait en malice et, bientôt oubliant toute retenue elle se laissait séduire et ne craignit pas de souiller le lit conjugal de la façon la plus scandaleuse... »

Naturellement, le saint ignorait tout ; averti pourtant, il en parla à sa femme qui nia énergiquement... « Si vous êtes innocente, dit le mari, plongez votre bras dans cette source ; si vous dites vrai, il en sortira intact ; si vous mentez, Dieu vous punira... »

Je dois dire que cette source avait été rapportée, par *Gengoul* de façon bien... miraculeuse : une fois, voyageant, il proposa à un paysan de lui acheter une source qui jaillissait dans son champ... *Je voudrais, lui dit-il, l'emporter...* Le paysan incrédule et avare vendit et se fit payer et tout joyeux raillait le saint... qui enfonce son bâton dans la source, la tarit et l'emporte avec lui !

La femme, fort sceptique aussi, plonge le bras et le retire... brûlé, la peau, les chairs pendantes. Elle ne nia plus.

*Gangolphe*, bien convaincu, relégua son infidèle dans une maison isolée ; mais elle continua sa vie désordonnée et finalement fit assassiner son mari par un de ses amants.

C'est pour cela que les « mal mariés », ceux qui veulent s'assurer la fidélité de leurs épouses, invoquent Gengoul, devenu un saint.

J'oubliais de dire que la femme du saint fut punie de son crime de façon bien originale : « elle fut atteinte d'un *bruit honteux sans interruption*, pendant toute sa vie... » Une *pétomane* dirions-nous aujourd'hui.

On comprend si Saint-Gengoul, eut de la clientèle. En Alsace, en Lorraine, en Bourgogne (son pays d'origine), il est très honoré.

Dans notre région, sa fête (11 mai) était prétexte à de grosses farces — comme on les aimait autrefois — dont les maris trompés ou supposés tels étaient les victimes.

A Saint-Mihiel, où *jadis* — bien entendu — les femmes avaient la réputation d'être peu fidèles, on plaçait, la nuit qui précédait la fête du saint, *des tas de cornes* devant les portes des maisons où habitaient des maris trompés. Au lever du jour, cachés, on allait voir la... tête du mari lorsqu'il ouvrirait sa porte...

Une fois, un de ceux-là, feignant l'étonnement, s'écria : « Quels sont donc les cornards qui sont venus se peigner devant ma porte... » Les rieurs furent pour lui, cette fois.

On dessinait — toujours de nuit — sur les portes, des têtes cornues. En 1804, cette coutume subsistait encore à Nancy, à la fête de Saint-Gengoul.

On voit combien était grande la popularité de Saint-Gengoul, et malgré ses malheurs conjugaux, il donna son nom à un très grand nombre de personnes.

*Gengoul, Gegoux est donc un nom religieux.*

GILBERT, GIBERT, GEBERT, JEBERT, GILBERTIN, GISBERT.

*Nom frank* : *Gisal-Beratti, Gislebert, Gislebertus. Gilbert* (896); *Gislebertin* (936); *Girbertus* (1030); *Gislebert* (1092); *Gillibertus* (1180); *Gilibert* (1268); *Gelibert* (1403).

GILLE, GILLES, GILLET, GILET, GILLOT, GILLARD.

*Nom latin*, singulièrement transformé : *Gille* vient d'*Ægidius*. Les lieux dits *Saint-Gilles* sont appelés, dans les vieux textes : *Sanctus Ægidius*. Il y eut aphérèse qui réduisit ce nom à *Gidius* qui devint, par la prononciation populaire : *Gilles* !

*Gilez* (1257); *Gillon* (1268); *Gillot* (1287); *Guille* (1410); *Gillette* (nom de femme) (1478); *Gille* (1551).

C'est un *nom religieux*.

Je ne crois pas que les noms de *Gilet*, viennent du vêtement de ce nom. Le *Gilet* ne date que du XVIII<sup>e</sup> siècle et les noms de cette forme sont bien antérieurs à cette époque.

GOULUT.

Gourmand, qui avale beaucoup, *goulument*.

C'est un *sobriquet dû au caractère*.

GRAND, GRANDBARBE, GRANDCOLAS, GRANDEMANGE, GRANDEURY, GRANDGEORGES, GRANDGÉRARD, GRANDIDIER, GRANDIN, GRANDJEAN, etc.

La qualification de *Grand* fut donnée pour distinguer d'autres de mêmes noms : « Saubelas li *Grans* Cobers, Saubelas li *petit* Cobers (1372)... Le *Gran* Jehan (1464)... ».

Il y a une multitude de ces noms commençant par le mot *Grand*.

*Ce sont des noms provenant de l'aspect physique de l'individu*.

GRANGE, GRANGÉ, GRANGER, GRANGNE, GRANGEROT.

*Surnom dû à l'habitation*.

Dans la montagne, une *grange* était le bâtiment où l'on



rentrait le fourrage récolté dans des lieux isolés et élevés. L'hiver, le bétail allait de grange en grange, manger ce fourrage. Ces granges devinrent, par la suite, ces multitudes de fermes isolées que l'on découvre sur les flancs des montagnes.

*Granger*, est celui qui a une grange.

GREMILLET, GREMILLOT, GRIMAL, GRIMAUD.

C'est un nom frank : *Grim-wald*, que l'on retrouve dans les textes du <sup>x</sup>e siècle sous la forme latinisée : *Grimaldus*, *Grimaldo*.

Il est devenu *Grimal*, *Grimaux* ; *Grémillet* est son diminutif.

GRILLON, GRILLOT.

Vient de l'insecte, appelé *Grillon*, dont le chant est bien connu et qui lui a fait donner le nom de *Cri Cri*, vi<sup>t</sup> vonlon-tiers dans les maisons sous les dalles de l'âtre.

Autrefois on le considérait comme un hôte sacré, véritable porte bonheur de la maison où il vivait. L'expulser ou le tuer était considéré comme un véritable acte d'ingratitude.

A Saint-Amé, Saint-Etienne, on croyait que la cessation de son chant, annonçait une mort prochaine dans la maison ; à Sapois, s'il mourait quelqu'un dans la maison, le grillon restait muet pendant quelque temps, il portait lui aussi le deuil.

On comprendra qu'un insecte considéré comme un ami du foyer, ait pu donner son nom à l'homme.

*C'était un surnom dû aux animaux.*

GRISELIN.

*Sobriquet*, qui est la réduction de *Gris* ; *Griselin*, un petit *Gris*.

Ce serait à l'aspect physique que serait dû ce *sobriquet*.

En patois, *Greselè*, signifie groseille et *Gresleye*, groselier.

Ce nom, dans ce cas *viendrait de la végétation*.

GUERARD voir *Gérard*.

GUERRIER voir : *Garnier*.

GUEURY voir : *Garnier*.

GUICHARD, GUICHARDIN, GUICHARDOT, VICHARD, VUICHARD, VICHERAT, VICARD, VICAIRE, VICKARD.

*Nom frank* : *Wig-hard*, que nous retrouvons sous les formes : *Wichard* (1264) ; *Wichars* (1275) ; *Wichairs* (1286) ; *Wichardin* (1302) ; *Guerart* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Waucaire* (1482).

On sait que le *W* permute avec le *G* ; *Wichard* est devenu *Guichard* ; mais, pour d'autres noms le *V* a persisté, de là ces noms de *Vichard*, *Vikard*, *Vikair*, *Vicaire*.

En patois, une *Guiche* est un petit bâton époiné à ses deux extrémités, servant à un jeu d'enfants : jouer à la *guiche*.

Il est possible que *Guichard* ait pu être un sobriquet provenant, pour certains cas, de ce jeu : *Guichard*, joueur de *guiche*.

GUIDOT. GUIDON, GUIDET, GUIDAT, GUY, GUYON, GUYONNET, GUYONNEAU, GUYONNI.

Ces noms dérivent de *Guy* ou *Guiz* ; c'est un *nom frank* : *Wido*, désignant un habitant des forêts. Il est la racine du nom porté par un chef saxon qui résista si longtemps (fin du viii<sup>e</sup> siècle) à Charlemagne : *Widu-kind*, le fils de la forêt, transformé, par les chroniqueurs, en *Witikin*.

*Wido* ou *Guido* (on sait que le *G* et le *V* permutent facilement) indique un forestier qui connaît les sentiers des bois ; on a fait de ce nom le mot *Guide*. *Guidot*, *Guidon*, *Guidet*, *Guidat*, ont ce sens.

Le nom de *Guy* a aussi la même origine, mais devenu nom de personnes, il a perdu son sens primitif, et les mots *Guyon*, *Guyot*, *Guyonin*, etc., en sont des diminutifs.

GUILLAUME, GUILLAUMIN, GUILLÉ, GUILLERÉ, GUILLERAY, GUILLÈRE, GUILHERMIN, GUILLET, GUILLIAIS, GUILLOT, GUIL-

LOTIN, GUILLOZ, GUILLOZET, GUILMIN, GUILMINAT, GUILMINET, GUILMINOT, GUILLIONNET, GUILLOMEAU, GUILLAUMOS, GUILMET, GUIMET, GUILLEMARD.

VILLAUME, VILLAUMÉ, VILLEMIN, VILMIN, VILLEMINOT, VILLERMAIRE, VILLERMAUX, VUILLAUME, VUILLEMIN, VUILLAMIER, VILHEIM, VILHEM, VILLERMOT, VOILLEMEN, VOILLEMOT, VOILEMIER, VILMOT, VILMINOT, VILLEMET, GUILLOT, GUILLON, etc.

*Vieux nom frank* : *Vilja-helm*, *Vill-helm*. On sait que le V permute avec le G ; de là, les deux types : *Guillaume* et *Villaume*.

Ce nom se trouve dans les vieux textes sous diverses formes :

*Villelmes* (1020) ; *Guillelmi* (1149) ; *Villelmus* (1186) ; *Vilaumes* (1256) ; *Villames* (1237) ; *Guillames* (1268) ; *Villelmin* (1269) ; *Villermas* (1272) ; *Villermus* (1275) ; *Willemin* (1297) ; *Villemel* (1292) ; *Vouleaume* (1464) ; *Guillemette* (1516) ; *Villerrmin* (1600) ; *Voillaume* (1601).

Ces noms de *Guillaume*, *Villaume* et leurs dérivés sont très nombreux, on les trouve dans toute la France.

GUILLERÉ. — Voir : *Guillaume*.

GUILLOT. — Voir : *Guillaume*.

GUYON. — Voir : *Guidot*.

GUYOT. — Voir : *Guidot*.

HACQUART, HOCQUARD.

Nom d'origine patoise ; *Haquiè* dit Pétin, signifie bredouiller, bégayer : que *haquié*, qui bredouille. Il y a aussi les mots patois : *hoqueler*, *hoquelaige*, qui ont le même sens.

Ce nom de *Hacquart*, serait un sobriquet : celui qui bégaille, bredouille.

On appelait autrefois, *Hocquebutier*, celui qui avait une arquebuse, appelée aussi *Haquebute* ; peut-être, le langage populaire, a-t-il fait d'*Hocquebutier*, Hocquard ?

Il y a aussi, le mot patois *Hoquot, Hoquate, hoquet*.

Un *hoquard*, serait celui qui a le hoquet.

En admettant ces deux dernières explications, le nom serait également un sobriquet.

HARMAND, ARMAND, HERMANN.

*Nom frank, Hari-man, Hermann* : le guerrier.

On le trouve aussi sous la forme : *Hermant, Hermance* au féminin.

HATON.

Ce nom se trouve au XII<sup>e</sup> siècle sous la forme : *Hattonis* (1180). C'est évidemment un *nom frank*.

Le vieux mot français *Aulton, hauton* désigne le résidu du battage des céréales (Du Cange).

On appelle *hauton* (patois), le petit blé (Adam).

*Haton*, serait aussi (Haillant), ce que l'on peut prendre de paille de seigle, à deux mains ; les épis du *haton*, sont frappés sur une table, un tonneau, afin d'en faire tomber le grain (voir Haillant) ; la paille qui reste sert à faire des liens ; l'on sait que ceux-ci se font avec la paille de seigle.

Petin, donne au mot patois, *Hatta*, le sens d'égrener.

*Haton*, serait-il en patois, le *sobriquet* donné à un faiseur de liens pour gerbes ?

HELLE, HELLÉ, HELUY, HOUILLON, HOLLARD.

En patois, *huile* se dit *heile* ; *heilé*, désigne un *huilier* et *heillié*, l'huilerie. Ces mots expliqueraient très bien les noms de *Helle, Hellé, Hély*, des personnes travaillant dans une huilerie, fabricant de l'huile.

Le mot *huile* se dit aussi, en patois : *hole, ole, ouole*, de là, le nom de *Hollard*.

Enfin, au XV<sup>e</sup> siècle, *Hoillon* signifiait huile, d'où *Houillon*.

*Helle*, et dérivés, *Hollard, Houillon* seraient des *surnoms de métier* : ceux qui fabriquaient de l'huile.

On verra plus loin que l'on peut donner au nom de *Houillon*, un autre sens (mot : *Houillon*).

Il y avait aussi le vieux mot français *Helle*, désignant une barrière : « ... et aux *helles* dudit péage... » dans ce cas, *Helle*, *Hellé*, indiqueraient un garde-barrière.

HENRI, HENRY, HENRIET, HENRIOT, HANRIOT, HENRION, HENRICET.

HENRIQUET, HENRIONNET ; HERRIOL, HERY.

HENNERY, ; EMERY, EMERIAT.

Nom très fréquent, les *Henry* surtout.

C'est un nom franc : *Haim-ric* et *Haim-rich*, le chef de la maison. Il correspond, en germain, au sens de *Dominus*, le seigneur.

*Haim-ric*, a donné ainsi *Emery* et ses variantes.

*Heinricus* (981) ; *Hainrici* (1216) ; *Hainris* (1216) ; *Hanris* (1268) ; *Hanrit* (1268) ; *Hanryon* (1432).

HILAIRE, HILAIRON, HILLERET, HILLAIRET, HILLERAIN.

Ce nom vient du latin *Hilarius*, gai, joyeux.

Saint-Hilaire, évêque de Poitiers (iv<sup>e</sup> siècle) est très populaire en France, c'est de lui que proviennent tous les noms de cette forme. C'est de ce saint que Venantius Fortunatus, a dit « qu'il suçait la foi chrétienne avec le lait de sa nourrice ».

Lettré, il serait l'auteur du *Te Deum*. Il figure au rang des plus grands docteurs de l'Eglise.

Le langage populaire a déformé son nom, dans certaines régions, où il est appelé, *Saint-Hélier*. C'est un nom religieux.

HOLLARD (voir : *Helle*).

HOÛEL.

Nom Celtique : *héol*, *hoël*, désignant le soleil, c'est un sobriquet. (Voir : *Noël*.)

HOUILLON.

Au mot *Helle*, il a été dit que ce nom pouvait venir de *hoillon*, huile.

Le vieux mot français, *hucher*, *huchier*, (crier à haute voix) se dit en patois : *houyé*, *houya*, criard ; *houyerie*, dispute criarde (Haillant).

*Houillon* que l'on prononce *Houyon*, serait un *sobriquet* désignant un criard, braillard.

*Howillon* (1274) ; *Hoillon* (xv<sup>e</sup> siècle).

Il y a aussi le mot patois *houlle*, tourbe ; un *Houllon* serait un extracteur de tourbe, *nom de métier dans ce cas*.

HUGUES, HUGO, HUGOT, HUE, HUEL, HUG, HUGON, HUGUENIN, HUGUENOT, HUGUES, HUGUET, HUGUIN, HUGY, HUIS, HULOT, HUOT, HOUT.

HUGER, HUGERON, HUGEROT.

HUARD, HUGARD, HOUARD.

*Nom frank* : *hug-gar*, *hug-gard*, *hugu-hard*. Ce nom, sous ses diverses formes, se trouve fréquemment dans les textes anciens :

*Hugonis* (935) ; *Huars* (1255) ; *Ugues* (1259) ; *Huin* (1265) ; *Huguin* (1254) ; *Uguignon* (1270) ; *Hues* (1282) ; *Huon* (1290) ; *Uguenon* (xiii<sup>e</sup> siècle) ; *Huairt* (1272) ; *Howin* (1278) ; *Huairs* (1302) ; *Huos* (1372) ; *Huon* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Uguinus* (1436) ; *Huguenin* (1436) ; *Huyn* (1486) ; *Huet* (1497) ; *Hugo* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Huot* (xvii<sup>e</sup> siècle).

HUIN. — Voir : *Hugues*.

HUMBERT, HUMBERTOT, IMBERT, HUMBEL, HUMBLLOT.

*Nom frank* : *hun-beraht*, *hun-bert*.

On peut rattacher à ce nom de Humbert, les noms d'*Imbert* : *im-beraht*, *im-bert*

Dans les noms d'*Humbel*, *Humblot*, la racine *hum* est la même que pour *Humbert*, mais de la seconde portion, il n'est resté que le *b* ; si bien que l'on ne sait si la finale vient de *Bald*, *Beraht*, *Bud*, etc...

Tous ces noms sont d'origine germanique ou franque ; ainsi *Humblot* a pour équivalent en Allemand, celui de l'illustre savant *Humboldt*.

HUSSON.

*Nom franck.*

Au mot *Hugues*, nous avons vu que ce nom était écrit dans les vieux textes sous la forme *Hues* (1282), *Huos* (1372), *Huzo*. *Husson* est la forme latine de cette orthographe de *Hugues* : *Hues*, *Huessonis*, devenus *Husson*.

Ce nom est donc une des transformations de *Hugues*.

*Hussons* (1297) ; *Huisson* (1297) ; *Husenoit* (1298) ; *Hussons* (1269) ; *Houssonet* (1472).

En vieux français, on appelait *housson*, le petit houx et en patois : *houssot*, *houssa*, *huskat*, *housselot*, désignent le *houc*, écrit jadis : *hous*. Sous forme de sobriquet, *husson*, pourrait venir de la végétation.

Il y a aussi le vieux mot *House*, *heuse*, bottes. Un *Housson*, *heusson*, aurait été, celui qui a des bottes. Il est possible que des sobriquets de ces deux dernières causes aient été employés, mais l'origine des noms de *Husson*, *Hussenot*, *Husenet*, viennent en majorité de *Hues*, *Huos*, *Huzo*, diminutifs de la forme germanique *Hugo*, *Hugues*. Il est à remarquer que sur ces diminutifs du nom frank, sont venus s'en greffer d'autres d'origine française : *Hussonnet*, *Hussenot*, etc.

JACQUEL, JACQUES, JACQUEL, JACQUET, JACQUIER, JACQUOT, JACQUIN, JACQUINET, JACQUINOT.

JACQUARD, JACQUEMARD, JACQUEMIN, JACQUEMOT.

JACQUOTO, JACOT, JACQUEMIER, JACQUESSON.

JACOB, JACOBI ou JACOBY, JACOBS.

*Jacques* ou *Jacob* sont des noms hébreux : *Jacob-el*, celui qui suit Dieu (Renan). En arabe *Jacob* est le mâle de la perdrix.

C'est un nom des plus répandus dans toute la Chrétienté ;

ce qui s'explique par la grande vénération dont fut entouré le saint de ce nom. Il y en a deux (pour ne citer que les plus connus) : *Saint Jacques Mineur*, apôtre, appelé le *Frère du Seigneur*, parce qu'il ressemblait de façon extraordinaire au Christ et qu'il en était le parent (leurs mères étaient cousines germaines).

Précipité du haut d'une tour, il fut achevé par un ouvrier *foulon* qui le frappa avec le bâton nécessaire à ce métier. C'est pour cela que les *foulons* l'ont adopté pour patron.

C'est *Saint Jacques Mayeur*, apôtre et martyr qui est de beaucoup le plus vénéré. C'est lui qui était le patron du fameux pèlerinage de *Saint Jacques de Compostelle*. Au moyen-âge, on y allait du monde chrétien entier. Le voyage était long, périlleux ; aussi, Saint-Jacques devint-il patron des pèlerins et voyageurs ; et, comme l'*Espérance* est nécessaire à quiconque voyage loin de sa patrie, Saint-Jacques en fut le représentant, comme Saint-Pierre l'était de la foi. Nombre de corporations s'étaient placées sous sa protection. Il était aussi le patron de l'Espagne.

On s'expliquera, par la popularité du saint, la multitude de personnes qui portent son nom.

On le trouve dès le XIII<sup>e</sup> siècle :

*Jaicos* (1226) ; *Jakes* (1239) ; *Jacon* (1239) ; *Jackemin* (1235) ; *Haiquin* (1272) ; *Saint-Jaike* (1273) ; *Haquin* (1278) ; *Jaikemate* (1280) ; *Jaquet* (1363) ; *Jaiquette* (1432) ; *Jaquet* (1472) ; *Jaquin* (1493) ; *Jaicomín* (XV<sup>e</sup> siècle) ; *Jacotin* (XIV<sup>e</sup> siècle) ; *Vacquer*, *Vectzer*, *Vaictre* (XV<sup>e</sup> siècle) ; *Jacot* (1609).

JEAN, JEANJEAN, JANIN, JANEL, JENIN, JAMIN, JEANNET, JEANNOT, JANOT, JANNEZ, JANETTE, JAMES, JEANDEL, JEANDIN, JANTET, JANTOT, JANVIER.

JEANCOLAS, JEANMAIBE, JEANPIERRE, JEANDELIZE, JEANDE-MENGE, JEANDIDIER.



PETITJEAN, GROSJEAN, GRANDJEAN, DIDIERJEAN, PIERRE-JEAN.

JEANLOUIS, JEANDON, JEANCLAUDE.

JANNEQUIN, JENNEQUIN.

HAN, HANNEZO, HANNEQUIN, HANS, HANUS, HANZO, HENIN.

GEHIN, GENY, GENIN.

Je ne cite pas tous les noms de personnes relevant de *Jean* et dérivés, ils sont innombrables.

Il y a celui de *Janvier* qui dans nos régions ne vient pas du Saint fameux de Naples mais de *Jean-ti-vié* : Jean le vieux, d'où on a fait *Janvier*.

Il est de ces noms où le *J* a été remplacé par *G*, affaire de scribe ; il est clair qu'il faudrait écrire *Jehin* et non *Gehin*, *Jeny* pour *Geny*, etc.

Dans d'autres, l'aphérèse (1) a fait disparaître le *Jo* de *Johannes*, si bien qu'il est resté *Hannes*, *Hanus*, *Han*, *Hans* et leurs diminutifs *Hannequin*, *Hannezo*, etc.

Par contraction il s'est produit une autre série de noms ; de *Johannes*, *Jehan*, *Jenin*, *Janin*, etc.

On retrouve nombre de ces formes du nom de *Jehan* dans les chartes et textes, l'orthographe seule varie :

*Johannes* (910) ; *Hanno* (913) ; *Jonæ* (1239) ; *Jenin* (xii<sup>e</sup> siècle) ; *Jennat* (1205) ; *Jannel* (1272) ; *Johan* (1239) ; *Jehan Baitistre* (1278) ; *Jehan* (1295) ; *Hanekins* (1300) ; *Jehans* (1372) ; *Jennet* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Jenhequin* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Jehan Jennin* (1444) ; *Jennoy* (xv<sup>e</sup> siècle) ; *Hemmequin* (1497) ; *Hennecuins* (1396) ; *Jehenne* (1344) ; *Jehannette* (1456) ; *Hanus* (1490).

Jean est un nom hébreu : *Jeho-hanan*, le seigneur bien-faisant.

---

(1) Au mot *André*, il a été constaté une aphérèse bien plus curieuse encore, qui fait que des noms comme *Drouin*, *Drouel*, sont des transformations d'*André*, *Androuin*, par l'aphérèse de la première portion de nom.

*Saint Jean-Baptiste* est le saint dont le nom a été le plus adopté par les populations. C'est chez le bourgeois, le campagnard, qu'on le trouve surtout; c'était le nom roturier, populaire; dans un acte de 1357, concernant le village de Frébécourt, sur dix-neuf noms d'habitants cités, je trouve *neuf fois* celui de *Jehan*, c'est-à-dire la moitié. Je pourrais multiplier les exemples.

Saint Jean était le saint populaire par excellence. C'est lui qui fut substitué aux fêtes du solstice d'été (24 juin) de l'antique culte du soleil. Ce jour-là, se pratiquaient nombre de survivances païennes — comme les feux de la Saint-Jean — que le Christianisme avait dû subir et faire siennes.

La Saint Jean, comme pour la Noël (autre fête du culte solaire) était une date d'échéance pour le paiement des fermages.

*Nom religieux.*

JEAN JEAN, JEAN-MAIRE, JEAN-DIDIER, etc., etc.

Noms composés.

JOINTIN.

Sobriquet. Celui qui *joint*, le voisin. A pu se dire aussi bien du voisinage d'une maison, que d'un champ.

JOB.

De l'hébreu *Yiob*.

JOVION JUVIN.

*Sobriquet* : de *Jovens*, *Joven*, *Jovente*, *Jouvante* : jeunesse.

Un *Jovion* est un *jeune* et par conséquent un *jovial*.

Il pourrait aussi venir de *Jovinus*, *Jovianus*, dérivant de *Jovis* : Jupiter.

Mais un Dieu est toujours jeune, l'origine est la même pour les deux explications.

De *Jovinus* dérivent : *Jovin*, *Jouvin*, *Jovion*, *Jovinel*, *Jouvinel*, *Jouvenel*, *Juvin*, etc.

LABOUREL.

*Labor, Labour, Labeur* avaient pour sens primitif, tout travail manuel. C'est au travail de la terre que le mot *labour* a été attribué ; du reste, n'est-ce pas à la terre que s'adressa le premier travail manuel ?

*Labourel* a le sens de *laboureur*, celui qui travaille la terre. C'est un surnom de métier.

Ce surnom était surtout donné dans les villes, où les *laboureurs* étaient en minorité. Au village tout le monde — jadis — travaillait la terre.

LACAQUE.

Sobriquet donné à quelqu'un qui aimait à *caquer*, *caqueter*. *La caque*, désigne un bavard. *Sobriquet*.

LACOTE, LACOSTE.

Ce nom s'explique de lui-même : c'est un surnom dû au lieu où habitait celui qui le porta le premier. Il demeurait sur la côte, et pour distinguer d'autres ayant le même prénom, il fut appelé, *Jehan la Côte*, *Pierre la Côte*, abréviation de cette phrase : *Jehan qui habite sur la côte*.

LACOUR.

Comme pour *Lacôte*, celui qui eut ce surnom, habitait dans une cour de ferme, de maison, de château, peu importe. Surnom dû au lieu habité.

LAFLEUR.

Sobriquet s'expliquant par le mot *fleur* : soit que celui qui le portait aimât les fleurs, où en vendit ; soit que ce fut par dérision.

LAHACHE.

Sobriquet, donné par une raison quelconque où une hache jouait un rôle.

LAISSE.

En patois *Laiçot* signifie *lacs*, *lacets*. On dit aussi, *laisso*, *laiçatte* : *laiçot* de corset... Tendeur de *laiçot*...

Ce serait un surnom dû au *métier de braconnier*.

*Laisses, lesses* : fientes d'animaux, de loups, sangliers.

En 1604, ce nom est écrit sous la forme de *Laix* ; or, en patois *Alexis*, se dit *Lexis* ; ce dernier aurait pu se transformer en *Lex*, *Laix*, *Laisse*. Cette origine semble la plus probable.

LALLEMAND, LALLEMENT.

Ce nom est très fréquent et s'explique par la nationalité de celui qui portait ce surnom.

Aux siècles passés, les Lorrains appelaient *Allemands*, les habitants d'Alsace ; il y avait aussi une province lorraine appelée *Bailliage d'Allemagne*.

Il était tout naturel que l'on donnât le *surnom d'Allemand* à des personnes venant de ces régions : *Jehan l'Allemand*.

LAMAZE.

*Mazel*, en vieux langage, désignait la *boucherie*, un *mazelier* était un boucher... « Les halles et *mazel* de la ville... »

Ce serait un *nom de métier*.

*Maze*, a aussi le sens de *Maix*, ferme, manse : un menil. Il a aussi le sens de *masure*. On trouve, dans les Vosges, des noms de lieux ayant cette racine : *Maze* ; *Mazelay*, *Mazeville*, *Lamaze*, etc...

Ce serait dès lors, un *surnom provenant d'un nom de lieu*.

LAMBERT.

*Nom frank* : *Lambert* vient de *Land-Beraht*, *Land-bert*.

La forme latine est : *Landebertus*.

On trouve ce nom de Lambert dans les textes anciens :

*Lantbertus* (942) ; *Lambertus* (945) : *Lamberto* (x<sup>e</sup> siècle) ; *Lambers* (1286) ; *Lambé* (1357)

LAMBLÉ, LAMBLET, LAMBLLOT, LAMBLIN.

*Nom frank*, dont la première moitié *Land* est la même que

pour *Lambert* ; mais, de la seconde, il ne reste que le *b*, si bien qu'on ne peut savoir si elle dérive de *Berath*, *Bald* ou *Bud*.

On pourrait fort bien rattacher le nom de *Lamblé* et dérivés à la même origine que *Lambert*.

LAMOTHE.

*Surnom dû au lieu d'habitation.* Une *motte* est une élévation, un coteau isolé, bien séparé des autres hauteurs. Il y a *Lamothé* près de Vrécourt, une autre dominant Vesoul. Celui à qui fut donné ce surnom habitait sur une hauteur de ce genre.

LANDOIS.

*Nom frank* ; il n'a conservé du Germain que la première portion *Land*, l'autre a été remplacée par une désinence française.

*Ce surnom provient du lieu d'habitation* ; le premier qui le porta habitait sur une lande, dans une terre inhabitée où il y a des bruyères.

LARCHER.

*Surnom* qui dispense de toute explication, il vient d'*Archer*, *surnom de métier*.

LARDIER.

On appelle *lardier*, le saloir, le tonneau à conserver le lard. Ce serait un *sobriquet* ou un *surnom de métier*.

Il y a une autre explication : l'*aphérèse* est la disparition de la première partie du nom, plusieurs exemples en ont été cités. C'est ainsi que *Lardin*, *Lardon*, *Lardet*, *Lardier*, noms de personnes, sont formés par l'*aphérèse* de *Gaillardin*, *Gaillardon*, *Gaillardet*, *Gaillardier*.

LARUELLE.

*Surnom donné à celui qui habitait une ruelle*, afin de le distinguer d'autres ayant le même prénom.

LAURENT, LAURENCE, LAURENÇON, LAURENCEAU.

Nom latin : *Laurentius*, celui qui est de la ville de *Laurentum*, de la ville des *Lauriers*. *C'est un nom religieux.*

Ce nom si répandu nous vient surtout du célèbre Saint-Laurent. La légende, écho de l'origine du nom de *Laurentius*, rapporte que le diable l'enleva tout enfant des bras de sa mère et le cacha sous un *laurier*, il fut retrouvé là par Saint-Sixte, de là le nom de Laurent.

La mémoire de ce saint, est tellement en *bénédictio*n, disent les *Bollandistes*, tellement célèbre et vénérable en tout lieu, tellement répandu sur toute la surface de la terre, que le nommer paraît suffire, pour renouveler le type de la vertu invincible et du courage héroïque qui étaient gravés dans les cœurs des fidèles soldats du Christ.

Grégoire de Tours, raconte que Saint-Laurent avait le privilège de délivrer, chaque vendredi, une âme du purgatoire.

La nature de son martyre, a surtout contribué à sa popularité : il fut mis sur un gril et brûlé à petit feu. C'est lui qui dit à l'Empereur Valérien qui assistait à son supplice : « Ne vois-tu pas, misérable, que la moitié de mon corps est assez grillée ? Tourne-le de l'autre côté, pour l'achever de rôtir, afin que tu puisses manger ma chair cuite... »

Sur son gril, Saint-Laurent dut ressentir *d'atroces douleurs aux reins, au dos, aux épaules*, on l'invoquait pour guérir les douleurs de ces parties du corps. De même, on s'adressait à lui pour les *brûlures*, etc.

Les dictons, sur son nom, sont nombreux, preuve de sa grande popularité.

Nous retrouvons ce nom de *Laurent* sous les formes : *Laurentius* (1116) ; *Lorans* (1269) ; *Lorenz* (1295) ; *Lorençon* (1292) ; *Laurens* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Laurentz* (1559).

LEBLANC.

*Surnom provenant de l'aspect physique* de l'individu, soit par la couleur des cheveux où la blancheur de son teint.

LECLERC. — Voir : Clerc.

LÉCRIVAIN.

*Nom de métier.* Il n'y a pas si longtemps, il y avait encore des *écrivains publics* qui *écrivaient* pour le compte des personnes très nombreuses qui ne savaient pas écrire.

Ce surnom fut donné à quelqu'un de ce métier ; on l'appela Pierre ou Jean l'*Ecrivain*.

LEGER, LÉGÉ, LEGIER, LIEGER, LIGER, LIGIER, LAUGIER, LEGERET, LAUGEROT, LOGEROT.

*Nom frank* : *Liud-Gar*, *Leod-Gar*, *Leud-Gar*, *Leut-ger*,  
En latin : *Leodegardus*.

Ce nom est devenu, par les déformations du langage populaire : *Leger* et dérivés.

*Saint-Léger* ou *Leutgard* est bien connu dans l'histoire de France pour ses luttes avec *Ebroïn*, à l'époque mérovingienne.

*Saint-Léger* est un saint bien connu dans l'Est ; c'est de lui que viennent les noms de *Léger* et dérivés.

*C'est un nom religieux.*

LEJEUNE.

*Surnom* donné pour distinguer plusieurs personnes de même prénom. On lit souvent dans les vieux textes, des phrases comme celles-ci : « Jehan Hural le *Josne* ; Jean Hural le *Viez* (1476) » *Surnom dû à l'aspect physique.*

LEMOINE.

*Sobriquet* donné à quelqu'un pour sa dévotion, ses relations avec des moines, ou par dérision.

LEROY.

*Sobriquet* donné par dérision.

LESPRIT.

*Sobriquet*, le plus souvent par dérision.

LÉTANG.

Celui qui vivait au bord d'un étang. C'est un *surnom*.

LÈVÈQUE.

*Sobriquet* donné par moquerie.

LHUILIER.

*Nom de métier*.

LIÉGER. — Voir *Léger*,

LIGNIER.

*Nom de métier*, celui qui travaille le lii.

LOUIS, LOUYS, LOUY, LOUISON.

*Nom frank* : *Hlod-wig*, *Chlod-wig*, devenu *Clovis*.

En allemand, *Chlod-wig* est devenu *Lud-wig*, et en français : *Louis*.

C'est un nom bien répandu, moins en Lorraine toutefois que dans le reste de la France. Notre province n'est devenue française qu'au siècle dernier et l'influence des nombreux rois français du nom de Louis, celle de Saint-Louis surtout, ne pouvait se faire sentir aussi vivement.

On retrouve ce nom dans de vieux textes et la façon dont il est écrit, fera apparaître cette singulière transformation de *Chlod-wig* en *Louis* :

*Hludovicus* (900); *Lodoewini* (957); *Lodovicé* (970); *Lodoicus* (1096); *Lodvicus* (1102); *Lowis* (1265); *Loirit* (1272); *Lowiait* (1281); *Lowy* (1435); *Louy-le-Viel* (xvii<sup>e</sup> siècle).

On remarquera que le *w* de *Lowis*, *Lowit*, *Lowy*..... se prononçait *ou* et qu'on arrivait à prononcer comme si l'on avait écrit *Louis* ou *Louys*. La forme *Louis* était donc formée dès le xiii<sup>e</sup> siècle.

LUC.

*Nom latin*, dérivant de *Lux*, lumière. *Lucius* à Rome était un prénom, on le donnait à l'enfant qui naissait dans le jour.



*Luc, Lucien, Lucie, Luce, Lucienne*, signifient la lumière.

Saint-Luc, évangéliste, est un des grands saints du Christianisme des plus vénérés. Il fut patron des chirurgiens, des relieurs, des peintres, etc... On prétend qu'il existe à Sainte-Marie-Majeure (Rome) une vierge qui aurait été peinte par lui.

C'est un saint à dictons, ce qui démontre sa popularité ; aussi nombre de personnes portent-elles son nom. *Nom religieux*.

**MAIRE.**

*Surnom provenant d'une fonction honorifique.*

Ce mot ne s'appliquait pas au seul rôle de chef d'une municipalité.

On donnait ce titre de *maire* ou *mayer* aux chefs de corps de métier, de confrérie ; de là ces *surnoms* de *maire*, donnés à nombre de personnes ; on le trouve associé à des prénoms, à *Jean* surtout : *Jeanmaire*.

**MANGEL** — Voir : *Demange*.

**MANGENOT** — Voir : *Demangé*.

**MANGEOLLE** — Voir : *Demange*.

**MANGIN** — Voir : *Demange*.

**MANSUY.**

*Nom de saint.* *Mansuy* fut le premier évêque de Toul, c'est lui qui christianisa notre pays qui fit partie pendant quinze siècles de l'évêché de Toul.

On ne sait que bien peu de choses sur cet évêque, mais il n'en fut pas moins très vénéré dans le diocèse dont il fut le créateur ; il est donc tout naturel, qu'il y ait, en Lorraine, nombre de personnes de ce nom. *Nom religieux*.

**MARCHAL, MARÉCHAL.**

*Nom de métier.* Il n'est pas de village qui n'ait au moins un maréchal-ferrant, aussi ce nom est-il très fréquent.

Il vient aussi des fonctions militaires attribuées au titre de *Maréchal* : *Maréchal de logis*, *Maréchal d'armes*, *Maréchal de lice*, *Maréchal de la Ville*, etc., etc.

Il est évident que ces diverses fonctions ont dû donner leur nom à bien des personnes. Pourtant, dans nos pays ruraux, c'est du métier de *maréchal-ferrant* qu'ils proviennent en grande majorité.

MARCOT, MARC, MARCEL, MARCELLIN, MARCEAU, MARCELAT, MARCELLET.

*Nom latin* : *Marcus*, marteau ; le diminutif est *Marcellus*.

Nous verrons au mot *Martin* que l'origine est la même que *Marc*.

C'est *Saint Marc*, évangeliste, qui a répandu ce nom.

Au IX<sup>e</sup> siècle, des Vénitiens chassés par la tempête se réfugièrent à Alexandrie, occupée par les Musulmans. Ils parvinrent à soustraire les reliques de Saint Marc, en les cachant dans un panier — ce qui valut au saint de devenir le patron des vanniers — et les ramenèrent à Venise. Une splendide basilique (Saint-Marc) fut élevée pour y recevoir les précieux ossements. C'est de ce moment que se répandit, en Occident, la popularité de Saint-Marc.

Ce Saint était très invoqué pour protéger les récoltes et il est l'objet de nombre de dictons.

*Marc*, *Marcot* et dérivés sont donc des *noms religieux*.

MARGOT.

Sobriquet provenant de *Margot*, diminutif de *Marguerite*.

MARTIN, MARTINET, MARTINEAU.

Un des noms les plus répandus de France.

C'est un *nom latin* ; celui de *Mars*, *Martis*, le dieu de la guerre, il signifie *marteau*. *Mars*, dieu de la guerre, était un *écraseur d'hommes*. *Martinus* est le petit *Mars*.

Ce n'est pas le nom du *Dieu Mars* qui lui a valu en France sa popularité mais celui du saint illustre, *Saint-Martin*. On

peut le dire, ce dernier est le saint le plus populaire de France.

On connaît l'anecdote de Saint-Martin, alors militaire, partageant, par un grand froid, son manteau avec un pauvre. A cette époque, comme aujourd'hui, un soldat ne pouvait disposer de sa tenue. Martin fut puni et exposé, à demi-nu, au froid, à la neige. C'était le 11 novembre ; soudain la neige cesse, le froid tombe, le soleil perce les nuages et réchauffe le charitable soldat..... C'est de ce moment que date *l'été de la Saint-Martin*.

Le 11 novembre, jour de la fête de Saint-Martin, était fêté partout ; en Alsace, on mangeait l'*oie de la Saint-Martin*.

La *Saint-Martin* était une échéance de paiement, les *marchés de la Saint-Martin* sont encore adoptés, de nos jours, pour fixer le prix des grains dus pour fermages.

La grande vénération dont il était l'objet, son titre de patron de la France, n'empêchèrent pas de donner son nom à l'âne et au proverbe : « Il y a plus d'un âne qui s'appelle Martin » ; il fut aussi donné à d'autres animaux, à l'ours entre autres. *Nom religieux.*

MASSON.

Nom répandu provenant d'un *métier* : Maçon.

Autrefois on l'écrivait avec deux s, tandis qu'aujourd'hui on a adopté le c et la cédille :

« C'est bien à propos truelle.

« Dieu le gard de mal *Masson*. . ».

*Masson*, pourrait être le résultat de l'aphérèse de *Thomasson*, devenu *Masson*.

Je crois plutôt que ce nom de *Masson* vient du *métier*.

MATHIEU, MATHIAS, MATHURIN, MATHIS.

*Nom religieux.* Il vient de l'hébreu : *Matt-iahou*, l'homme de Jehovah. *Matthæus* en latin.

*Mathieu* est un des grands noms du Christianisme, il fut

apôtre, évangéliste et martyr. Il occupe la première place parmi les évangélistes et la septième ou huitième, chez les apôtres.

Collecteur d'impôts, il fut le patron des hommes de finance, on appelait *fesse-Mathieu* les gens qui pratiquaient l'usure, sans doute en souvenir du métier — d'homme d'argent — fait par le saint avant sa conversion.

Les dictons sur Saint-Mathieu sont nombreux.

On l'expliquera, par la grande vénération dont Saint Mathieu était l'objet, le grand nombre de personnes portant son nom.

*Mathœus* (1295); *Matheus* (1195); *Maheu* (1247); *Mahiez* (1272); *Mahé* (XIII<sup>e</sup> siècle); *Mathiet* (1292); *Maitheu* (1300); *Mahaut* (1355); *Mahiot* (XIV<sup>e</sup> siècle); *Matheu* (1442); *Matthias* (XVI<sup>e</sup> siècle); *Mathiot* (1575); *Maheuz* (XVI<sup>e</sup> siècle).

MAURICE, MORIZOT, MORISET.

*C'est un nom religieux.*

Ce nom vient du latin *Maurus*, c'est-à-dire *Maure*, qui a le teint brun, basané de cette race. C'est un nom latin, dû à l'aspect physique de celui qui le portait.

De *Maurus* est dérivé, *Mauritius*.

Ce nom a été illustré par Saint-Maurice, chef de la légion Thebaine qui fut massacrée (236) tout entière, ainsi que son chef, parce que, chrétienne, elle refusa de sacrifier aux idoles.

Dans le département des Vosges, plusieurs villages portent son nom, nombre d'églises lui sont consacrées.

On conçoit qu'un saint si vénéré ait donné son nom à beaucoup de personnes : *Morisot* (1282); *Moriset* (1433); *Saint-Morise* (1458); *Morice* (1636).

MÉLINE.

*Amala*, *Amèle* en germain signifient : actif, laborieux. C'étaient des noms de femme qui nous ont donné *Emmetine*, *Amélie*, *Emélie*.

En Danemark, Suède, *Amala* est devenue *Amalia*. *Amélie* est la forme française de l'antique *Amèle*.

Ce nom a donné des diminutifs devenus noms de personnes : *Amelot, Amelon, Amelin* ou *Hamelin, Hameline*.

Par aphérèse, ces noms ont donné : *Melon, Melin, Meline*. *Amelinon* feme (femme) Séchart l'escuier (1270); *Melline* Pètre (1544). *Nom frank*.

Aussi dès le XIII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons un diminutif d'Amélie : *Amélinon* et *Melline* au XVI<sup>e</sup>.

#### MENESTREY, MENTREL, MENTRÉ.

*Nom de métier*, provenant de *Ménestrel, Menetrier*. Jadis, leur rôle était de chanter, en s'accompagnant sur leur instrument, les compositions des trouvères : « *Chante cler le Mænestrel* et *Pucèle sa femme* » (1235)... Ces quatre mots : *Chante cler le Mænestrel*, rendent, de façon on ne peut plus expressive, le rôle du *menestrel*, il chantait d'une *voix claire*. Aujourd'hui, le *Menestrel* est bien déchu, il se contente de faire danser, avec son violon, au village.

MICHEL, MICHELET, MICHELAND, MICHELIN, MICHELON, MICHON, MICHELER, MICHELS, MICHIELS.

MICHE, MICHAUD, MICHAUDEAU, MICARD, MICAUD.

Nom hébreu : *Mi-ka-el*, qui est semblable à Dieu ; ce fut le cri de guerre que poussa l'archange Michel, en attaquant Lucifer et les anges rebelles. Il était le grand chef des milices célestes.

L'archange Michel a été substitué, en nombre de lieux, au culte de *Belen*, le Dieu soleil. On adorait Belen sur des hauteurs, nombre d'églises et chapelles, consacrées à Saint-Michel, occupent des éminences.

Saint-Michel est très populaire ; au moyen-âge, pendant la guerre de Cent ans, il était invoqué contre les Anglais. *C'était un saint français*, aussi le voyons-nous apparaître à Jeanne d'Arc.

Les personnes portant son nom et dérivés, sont innombrables. *C'est un nom religieux*.

MOINE, MONIARD, MONIATTE, MONARD.

*Sobriquets* donnés par dérision.

Il y avait pourtant des *moines... laïques* : on appelait ainsi des soldats mutilés, que les souverains plaçaient dans les abbayes.

On raillait fort le moine, dans le peuple : « Gras comme un moine... paillard comme un moine... ». On s'expliquera que, pour une raison quelconque et par gouaillerie, on ait donné ce sobriquet à quelques personnes.

*Moinard* avait le sens de celui qui fréquente les moines.

*Monialle* ou *Moniatte* est l'équivalent de monastique. *Moniatte* est un diminutif de moine.

MONTEL, MONTET.

*Surnom* donné à une personne qui habitait sur un petit mont, un *Montet* ou *Montel*.

MOREL, MOREAU, MORLOT, MORELOT, MOUREL, MOUROT.

*Moreau* et *Morel* signifiaient *noir* et s'appliquaient surtout aux animaux : « ... et fut monteiz sur un cheval *morel* amblant... Destrier *morel*... ».

En patois, on appelait *mourot* un bœuf noir.

*C'est un surnom dû à l'aspect physique de la personne* : Jehan le *Morel*, désignait un individu à teint foncé, noir.

On retrouve ce nom de *Morel* dans les vieux textes :

*Morellus* (1180) ; *Mourel* (1280) ; *Morael* (xiv<sup>e</sup> siècle) ; *Morot* (1444) ; *Morelot* (1585).

MOUGEL. — Voir : *Demange*.

MUNIER, MEUNIER.

*Nom de métier*, celui qui travaille dans un moulin ; le *meunier* est le propriétaire du moulin.

NARDIN.

*Surnom* dû à l'aspect physique de la personne : *Ner*, *Nar*, en patois signifie, *noir* : *Nardin*, petit noir.

*Nardin* peut aussi être l'aphérèse de *Bernardin*, *Ber* disparaissant.

NICOLAS, NICOLE, NICOLET, NICOLIN, NICOLARDOT, NICOLEAUX, NIQUE, NIQUEL, NIQUET, NICARD, NICAUD, NICOD, NICODEAU, NICOUX, NICKLER, NICLASSE, NICLAUSSE, NICLOS, NICLOT, NICLOUT.

COLAS, COLARD, COLLARDET, COLLARDON, COLETTE, COLIN, COLLINET, COLLOT, COLLENEL, COLLON, COLLARDEAU, COULON, COULAT, COULET, COULARDOT, COLLETET, COLETTAT, COULOUX, COULOULAT, COLLET, COLLIGNON.

NICAISE, NIGON, NIGAUX.

*Nom religieux* des plus répandus en Lorraine, ce qui s'explique puisque Saint-Nicolas était le patron de notre province.

*Nicolas* est un nom grec : *Nicos-Laos*, le vainqueur du peuple. Il est le patron des enfants, parce que dès le berceau, il faisait déjà des miracles ; c'est lui qui, le jour de sa naissance, se met debout sur ses pieds et joignant les mains remercia Dieu ! Il jeûnait les mercredi et vendredi et refusait ces jours-là le sein de sa nourrice.

Pendant les croisades, un seigneur lorrain, fait prisonnier par les infidèles, invoqua la protection de Saint-Nicolas, le lendemain il se réveilla transporté devant sa demeure ; un tel miracle devait faire la réputation d'un saint. Telle est la légende. Voici la vérité : Un noble lorrain, appelé Albert, se procura une portion d'un doigt du saint et en fit présent à une chapelle élevée dans le village de Port. Un pèlerinage s'établit et bientôt il fallut agrandir la chapelle et finalement construire la belle église qui subsiste encore à *Saint-Nicolas-de-Port*.

La variété des noms dérivant de *Nicolas* est grande : Il en est comme *Niclausse*, *Niclos*, *Niclot* qui dérivent de la forme allemande *Niclauss*.

Par aphérèse, il s'est formé une suite de noms, ayant pour racine la seconde moitié du nom : Colas qui a formé Colin, Colon, Collet, Collenel, Collignon, etc.

La forme *Nigaux*, est-elle l'origine du mot *nigaud*? C'est probable, *Nigaud* dérive de *Nicolas*, comme *Benêt* de *Benedictus* ou *Benoît*.

*Colars* (1264); *Nicolaus* (1138); *Nicolai* (1241).

#### NOBILET.

*Sobriquet. Nobillet*, vient de *Noble*, prononcé autrefois *Nobilé* qui dérivait de *Nobilitier* : annoblir.

#### NOEL.

Ce nom n'a pas de dérivés; ce qui n'empêche pas nombre de personnes de le porter; on le comprend, *Noël* étant une des plus grandes fêtes du Christianisme.

C'est donc un *un nom religieux*.

La date de Noël, 25 décembre, est celle d'une des plus grandes fêtes du paganisme, celle de Mithra, le dieu soleil, au moment où celui-ci va reprendre sa marche ascensionnelle, *va renaître*; c'est ce jour que le Christianisme a pris pour fêter aussi la *naissance* du Christ; substituant ainsi la *Nativité du Sauveur* à celle du Dieu Soleil.

Du reste, ce mot *Noël* a beaucoup de ressemblance avec *Hoel*, *Héol*, désignant en celtique le soleil.

*Nowel* (1265); *Noiel* (1286); *Noieil* (1275); *Houel* (xiv<sup>e</sup> siècle); *Nouel* (xv<sup>e</sup> siècle).

#### NOIRJEAN.

Nom composé: *Jehan le Noir*, devenu par transposition *Noir-jean*.

*Surnom dû à l'aspect physique de la personne.*

OGER, OGIER, AUGER, AUGÉ, AUGIER.

OGEREAU, AUGEREAU, UGER.

*Nom frank: Othal-Gar, Ot-Ger*, celui dont la lance protège.

*Ogier* était le nom d'un des douze pairs de Charlemagne: en vieux langage, « *chanter d'Ogier* » était synonyme de « *chanter victoire* »:



« tantost tourne en fuie (fuite)

« Sans que il ot *chanté d'ogier*... »

(Sans qu'il eût chanté victoire).

On le voit, *Oger* est un vieux nom. Mais il doit d'être adopté comme nom religieux, parce qu'il y eut un *Saint Auger*, saint local, *canonisé par les populations*, comme bien d'autres du reste et très populaire dans la région d'Epinal. Ce *saint* avait une chapelle sur le territoire de Deyvillers, qui remontait au XI<sup>e</sup> siècle et, selon l'abbé Chapelier, elle aurait pris la place d'un oratoire plus ancien. Il est probable que cet *Oger* était un ermite vénéré dans la région. *Ogiers* (XIII<sup>e</sup> siècle); *Ougier* (XVII<sup>e</sup> siècle).

*C'est un nom religieux.*

OLIVIER.

Surnom provenant de l'*Olivier*, en latin *Olivia*. Celui qui le porta le premier ne devait pas être de notre région : *Olive-rius* (1178).

*C'est un nom dû à la végétation.*

ORY. — Voir : *Euriat*.

PACOT, PAQUOT, PASQUET, PAQUELIN, PASCOT.

Vient de *Pascal*, du latin *Paschalis*, adjectif de *Pascha*, la paque : l'homme de la Paque, Pacot et Paquot.

*C'est un nom religieux.*

PAILLARD.

A l'origine, un *Paillart* était un malheureux qui couchait sur la paille, un vagabond : « ... tuez, tuez tous ces *paillars*, machefainz, ces larrons, rouleurs de Dieu et du monde... ». Puis, ce mot fut appliqué à des coureurs de filles : « ... pendant que cette florentine estoit avec son *paillard*... ». On l'appliquait aux femmes de mœurs équivoques : « ... Galsonde, femme de Chilperic, est étranglée dans son lit, à l'instigation

de Fredegonde, lors sa *paillarde*... ». *Paillarde* est là pour maîtresse.

Aujourd'hui, un *Paillard* est un coureur de femmes.

*C'est un sobriquet*, donné en suite des habitudes de la personne.

PAILLEUX.

*Surnom provenant de la végétation, de la paille.* En vieux langage, on appelait *paillier* une meule de paille et *pailloul* un mur de torchis, fait de paille et mortier.

PARADIS. — *Sobriquet d'origine religieuse.*

PARISOT, PARISSET, PARIS, PARY.

*Surnom provenant de la ville de Paris.*

*Paris* a donné son nom à nombre de personnes, aux habitants surtout des villes, négociants en relation avec la capitale. On ne le trouve pas dans les villages, et si on l'y rencontre, ce sont d'anciens habitants des villes qui y sont venus habiter. Cela s'explique, le commerce s'étant réfugié dans les villes, où il trouvait plus de sécurité.

PARMENTIER, PARMENTELOT.

*Surnom de métier.*

Un *parmentier* était un *tailleur* ; celui qui fait les parements.

« Tantost et incontinent vindrent avec eux les *parmentiers*, les vendeurs de vieilles robes ».

PATISSIER.

*Nom de métier.*

Autrefois le *patissier*, s'appelait : *pastoier*, celui qui fait les *pastés*... « item le *pastoier* fera les pasteux du Roy... ».

PIERRE, PIERRÉ, PIERREL, PIERRET, PIERROT, PIERRAT.  
PIERRARD, PIERRON, PIERNET, PIERTOT, PIERNOT, PIERSON.  
PERRIN, PERARD, PEROT, PERROT, PERRET, PERRY, PÉROUX,

PERROTEY, PERRICHON, PERNET, PERNOT, PERRAULT, PERINE, PETREMENT, PERROTIN.

POIROT, POIREL, POIRSON.

PARROT.

On remarquera que ces noms dérivant de *Pierre* se divisent en trois groupes : celui qui conserve l'*i*, un autre qui le supprime, un troisième enfin en *oi*, vient du patois.

Les noms de Pierre et dérivés sont innombrables, c'est un des plus employés dans les noms de personnes.

*C'est un nom religieux.*

*Pierre*, le prince des apôtres, premier pape, s'appelait *Simon*, fils de *Jona*. Jésus-Christ lui dit : « Tu es *Simon*, fils de *Jona*, tu seras *Cephas*, c'est-à-dire, *Pierre* ». Saint-Pierre fut en effet le *rocher* (*Cephas*) de la foi ; de là ce nom latin — *Petrus* — que porta *Simon*, fils de *Jona*.

Le grand nom du prince des apôtres explique la grande quantité de personnes de ce nom et dérivés.

Voici diverses formes de ce nom et dérivés dans les vieux textes :

*Pierceon* (1223) ; *Pieresson* (1272) ; *Perrins* (1288) ; *Poirot* (1287), *Pierexel* (1298) ; *Perason* (1298) ; *Perrinet* (1357) ; *Poires* (1372), *Pierresson* (1472) ; *Poireson* (1433) ; *Perrin* (1441) ; *Perette* (1546) ; *Perin* (1551) ; *Piéron* (1585) ; *Perron* (1594), *Piérot* (1601) ; *Henry Pierre* (xvii<sup>e</sup> siècle) ; *Pernet* (1601) ; *Pierron* (1733).

Au xiii<sup>e</sup> siècle, on trouve les mêmes formes (sauf l'orthographe) que de nos jours ; la division en *Pierre* et *Père*, c'est-à-dire avec ou sans *i*. Il est clair que ces derniers dérivent directement du latin *Petrus*, sans passer au début par la forme populaire *Pierre*.

En patois, *Poèrot*, *Poirot*, sont les diminutifs de *Pierre*, comme *Perrot* ou *Pierrot* l'est de *Pierre* en français.

Des noms comme *Pernet*, *Piernet*, sont la contraction de *Perrinet* et *Pierrinet*.

De même *Poirson* est la transformation de *Poiresson*, forme patoise de *Pierresson*, devenu *Pierson*.

*Petrement*, vient de l'Allemand, *Petermann* que l'on prononce *Petremann*, d'où *Petrement*.

PETIT.

*Nom provenant de l'aspect physique de l'individu.*

Tantôt, il est seul ou entre dans un nom composé.

Du nom seul de *Petit*, j'en relève sept à Rambervillers.

PETITCOLIN, PETITDEMANGE, PETITJEAN, PETITDIDIER, etc.

Noms composés, ayant pour racine le mot *petit*, provenant de l'aspect physique de la personne.

Colin le *petit*, Demange le *petit*, Jean le *petit*, Didier le *petit*, étaient ainsi appelés, pour les distinguer d'autres de même nom qui étaient gros, grands, longs, etc.

PÉTREMENT — voir : *Pierre*.

PHILIPPE, PHELIPPE, PHULPIN.

*Nom grec : Philos hyppos*, qui aime les chevaux.

C'est un nom illustre dans l'histoire de la Grèce antique ; mais je doute que ce soit la cause de l'adoption de ce nom.

On peut considérer ce nom comme religieux.

Il y a plusieurs Saints Philippe ; un, entre autres, qui fut un des sept premiers diacres de Saint-Pierre.

Saint Luc le qualifie d'évangéliste, parce qu'il prêchait l'évangile avec succès. *Phelipe* (xiii<sup>e</sup> siècle) ; *Phelepin* (xv<sup>e</sup> siècle) ; diminutif de Philippe devenu *Phulpin*.

PILOT.

*Un sobriquet sûrement.*

Vient-il de *Pilon*, nom donné aux meules servant à écraser divers produits, comme les *cailloux* (voir ce mot) nécessaires à la faïencerie ?

Ou de *pieu*, *pilot* ? surnom de métier dans ce cas, celui qui l'aurait porté, aurait enfoncé des *pieus*, des *pilots* ?

PITON.

*Sobriquet.* On sait que l'on appelle *piton* le nez, en langage populaire. La forme, le volume du nez a fait donner ce sobriquet à l'individu.

POIGNON, POINSIGNON.

*Poignon* est la contraction de *Poinsignon* qui dérive de *Pont*. Voir le mot *Dupont*.

POIREL, POIRIER.

*Nom de métier.*

En patois, on appelle *Poiriel*, une carrière. Ce mot vient tout naturellement de *Pierre* à construire. Dans *Poiriel* on ne prononce pas l'*l* (on dit *Georgé* pour *Georgel*, *Chaté* pour *Châtel*, etc., etc.), d'où *Poiré* et *Poirié*.

*Poiriel* a pour synonyme, *parère*, on a fait de ce mot, pour carrier : *Parrier*, *Perrier*.

*Poirier* peut venir aussi du *poirier*, l'arbre. Ce serait dans ce cas, un nom de la végétation.

Enfin, *Poirel*, *Poirier* peuvent dériver aussi du patois, *Poirot*, diminutif du nom de personne : *Pierre*.

POIS.

Dans l'ancien langage on écrivait ce mot de même façon, qu'il s'agisse du légume ou du poids.

Quant à la *poix*, elle s'orthographiait : *Poiz* et *Poix*.

Les villes et beaucoup de villages avaient un *poids public*, une *bascule* dirions-nous aujourd'hui.

On disait *Poizage* pour *pesage*.

On mettait en adjudication le droit à percevoir sur les pesages. Il est probable que *Pois*, *Poisage* sont un surnom donné à un de ces adjudicataires.

Ce serait un surnom de métier.

POPULORUM.

Nom remontant à un siècle dans l'état civil de Rambervillers.

C'est un surnom, peut-être un sobriquet.

*Populus*, signifie peuple ; il désigne aussi, en latin, le peuplier (*populus*) ; enfin, *populor* voulait dire, ravager, dévaster.

Il existe, dans les Vosges, des personnes du nom de *Popu*, qui me paraît être l'apocope de *Populus*, peuplier. *Populorum*, ne serait-il pas un surnom, rappelant un lieu où il y avait des peupliers et où habitait la personne à qui on le donna ?

Ou encore, *Populorum*, serait-il le diminutif de *Populus*, petit peuple ? Ce serait alors un sobriquet.

POTEL.

*Sobriquet*. *Potel* est le diminutif de *Pot* ; on disait aussi *Potelet* ; *Potel* serait l'acopope de *Potelet*.

Ce pourrait être un surnom de métier ; *Potel*, un potier, ou un sobriquet : petit pot.

POTHIER.

*Surnom de métier*. Celui qui fait des pots. On devrait écrire *potier*, mais l'on sait combien était fantaisiste l'orthographe des scribes.

PRÉVOST.

*Surnom venant de fonctions honorifiques*.

Un *prévost* était un officier de justice, un délégué du pouvoir royal ou seigneurial.

On donnait ce titre à certains chefs de service d'une ville. Les corporations avaient des *prévosts* : « les quatre *prévoz* de la confrairie des Arbaletriers de Paris... »

Aujourd'hui, ce titre n'est plus guère donné qu'au *prévost d'armes*, au maître d'armes.

On conçoit que bien des personnes, appelées à remplir ces diverses fonctions, ce surnom de *Prevost*, ait pu leur rester.

PRUDHOMME.

*Surnom dû au caractère de l'individu*.

On appelait *Prudhomme*, un homme probe, sage. Il existe

encore des *conseils de prud'hommes*, jugeant des conflits entre ouvriers et patrons.

Etre qualifié de *prudhomme* était un éloge : « Prudhomme est une ferme et droite disposition de la volonté à suivre le conseil de la raison ». C'était un homme estimée par son bon sens, que l'on prenait comme arbitre, expert, que l'on chargeait de services délicats.

RAMBAUX, RAIMBAUD, RIEMBAULT, RAMBAL, RAMBOUR.

*Nom frank* : *Ragan-Bald*, *Ragin-Bald*, la racine *Ragan*, *Ragin* (celui qui est intelligent, à l'aspect hardi) est la même pour *Rambaud*, *Renard* ou *Regnard* et *Regnault*.

*Heimboldus* (1093) ; *Rainbaldus* (1083) ; *Rambaus* (1252).

REBOUCHER.

*Sobriquet*. Le vieux mot français *Rebouche*, signifiait *refus*. On disait *rebouquer* pour se refuser à quelque chose.

Le *Sobriquet de Reboucher* désignait quelqu'un qui se refuse à faire telle ou telle chose.

RECEVEUR.

*Surnom* provenant d'une fonction, celle de *receveur*.

REGNIER, RAIGNIER, RENIER, REIGNERON.

*Nom frank* : *Ragan-Hari*.

On le trouve fréquemment dans les vieux textes, c'est un nom de noble :

*Ranieri* (935) ; *Rainerus* (935) ; *Raynerus* (1078) ; *Rainero* (1124) ; *Raimier* (1155) ; *Rainerius* (1180) ; *Rainnillon* (1274) ; *Regnier* (1269) ; *Rennillon* (1288) ; *Renier* (1289).

RENARD, RENARDET, REGNARD, RAYNARD, REIGNARD.

*Nom frank* : *Ragan-hard*, *Ragin-hart*.

L'animal que nous appelons aujourd'hui *renard*, s'appelait jadis *goupil*, du latin *vulpeculus*. C'est même de *Goupli* que vient le mot de *Goupillon* ; une *queue de goupil* servant de

*goupillon* pour l'aspersion d'eau bénite. Le *goupillon* primitivement était, en effet, *une queue de renard*.

*Ragan-hard*, *Ragin-hart*, en Germain, désignait un homme à l'esprit rusé, cruel. Au moyen-âge, on aimait à conter des aventures d'animaux ; à ces derniers on donnait des noms : *Renard*, transformation populaire de *Ragin-hart* et signifiant rusé, cruel, ce qui correspondait au caractère du *Goupil*, fut le nom donné à ce dernier. *Le Roman de Maître Renard*, eût une vogue inouïe, une influence tel que le nom de *Goupil* disparut de la langue et remplacé par celui de *Renard*. Voilà pourquoi, un animal, porte un nom frank ! (V. le mot *Baudet*).

Ces noms de *Renard* et dérivés sont surtout des noms d'animaux. Ce surnom était dû évidemment au caractère fin, rusé de la personne à qui il était donné.

*Renardus* (1180) ; *Reignarz* (XIII<sup>e</sup> siècle) ; *Renart* (1551) ; *Reginari* (966).

RENAUD, RENAUDIN, RENAUDOT, RENAUDIER, RENAULD, RENOULT, RENAL, RAYNAL, REGNAUDOT, REGNAUDIN.

Nom frank, ayant la même racine, *Ragan* et *Ragin* que pour *Renard*, mais une désinence différente : *hart* pour le dernier et *Wald* pour *Renaud* et dérivés.

C'est un très ancien nom :

*Raginhelmi* (960) ; *Raynaldus* (1078) ; *Reginaldus* (1157) ; *Rainaldus* (1180) ; *Regnaut* (1274) ; *Renald* (1281) ; *Reinals* (1280) ; *Regnaldin* (1281) ; *Renalz* (1299) ; *Reinalde* XIII<sup>e</sup> siècle) ; *Renauls* (1303).

RÉVEILLIEZ.

Vieux mot français : éveillé, réjoui, gai ; « les chevaliers français de ces nouvelles furent tous réveillés (réjouis)... »

Surnom dû au caractère, joyeux, gai, de la personne.

RICHARD, RICARD, RICHALET, RICHARDIN, RICHARMET, RICHE, RICHELOT, RICHER, RICHELIN, RICHON, RICHOME, RICHY ;



CHARDIN, CHARDOT, CHARMET.

Nom *frank* : *Ric-hard* ; *Ric-hari*, *Reich-hard*, le chef hardi.

Cette racine *Ric*, *Reich* (*Riccus* en bas latin), donne le sens du superlatif au mot dont elle est la base. Aussi notre mot *riche* qui en dérive, par l'intermédiaire du bas latin *riccus*, est aussi un superlatif ; lorsqu'on dit d'une chose qu'elle est *richement belle*, on veut dire qu'elle est *très belle*. Aujourd'hui ce mot *riche* a le sens restreint à la fortune, à la situation pécuniaire d'une personne ; mais *riche*, *richesse*, n'en sont pas moins des superlatifs, dans le sens réduit qui leur sont attribués.

Ce sens de fortune, donné à la racine *Ric* ou *Reich*, a donné au nom de *Richard* un sens tout autre que celui qu'il avait primitivement : Un *Richard* n'est plus un *chef-hardi* mais un *homme riche* ; le *superlatif*, à la vérité, est resté.

Il y a des noms qui, par aphérèse, viennent de *Richard* :

*Richardon*, *Richardin*, *Richardot*, ont formé par leur aphérèse : *Chardon*, *Chardin*, *Chardot*.

*Richardus* (942) ; *Richuarda* (962) ; *Richarde* (962) ; *Richardus* (990) ; *Richairs* (1269) ; *Richarz* (1397) ; *Richart* (1556).

RIVOT.

*Surnom* donné à une personne qui habitait sur les rives d'une rivière, ruisseau, étang.

ROBERT, ROBIN, ROBINOT, ROBILLARD, ROBA.

Nom *frank* : *Hrod-Béraths*, *Hruod-bert*, *Rodbertus*, en latin.

Le nom de *Robin*, que l'on considère comme le diminutif de *Robert*, a la même racine que *Robert* : *hrob* ou *hruod*, mais, la seconde portion germanique est disparue, de sorte qu'on ne sait si le *B* seul conservé répond à *Berald*, *Bald*, *Bud*.

*Robinot* est le diminutif de *Robin* et sous-diminutif de *Robert*.

*Ruotberti* (963); *Robertus* (920); *Robers* (1271); *Robin* (1245); *Roubert* (1452).

ROGER.

*Nom franck* : *Hrod-gar*, *Hruodiger*, *Rod-ger*, *Rogierius* (1180); *Rogies* (1239).

ROLLIN, RAOUL.

*Nom frank*, venant de *Rad-Vulf*, *Chrod-Vulf*, *Rod-Ulfus*.

On le trouve sous les formes anciennes : *Radulphus* (1172); *Raous* (1281); *Raoulz* (1286); *Rauz* (1297); *Rault* (1360); *Raulz* (1390); *Raoulin* (xiv<sup>e</sup> siècle); *Rolins li gardains* (1372).

*Raoulin*, puis *Rollin* sont des diminutifs de *Raoul*, lequel vient de *Rodolphe*, *Radulphe*.

ROSIER. — *Surnom* provenant de la végétation, du *rosier*.

ROULEAU.

*Sobriquet* dû aux habitudes de celui à qui il fut donné.  
*Rouleau* : celui qui roule, un marchand ambulant.

ROUSSEL, ROUSSELOT, ROUSSEAU, ROUX, ROUSSIN.

*Surnom* dû à l'*aspect physique* de la personne qui avait les cheveux roux, ou le teint, ou les deux. *Roux* et *rouge* sont équivalents :

« ... lequel Bérault disoit à icelle Jehannette qu'elle estoit une faulssse rousse... fin et malicieux comme un de qui le poil estoit roux... ».

ROUYER, ROYER, ROYÈRE.

En vieux français, on appelait *Royer*, un *charron*, celui qui fait les roues : *Roudier*, *Rouyer*, *Royer* : « ... icellui Guerin accompagné d'un charron ou *Royer*... ».

*Royerii*, désignait celui qui fait le métier de *Royer*, *charron* : « ... et exposer son corps en fait du mestier de *Rogerie*... ».

En patois, *roue* se dit : *reuye*.

*C'est un nom de métier*.

Ce nom peut venir de l'action de *rouir* le chanvre, le lin : Des noms de lieux comme *Reuyé*, *Reuï*, *Reï*, désignent un lieu où l'on rouit le chanvre.

Un *Reuyer*, *Reuïer*, *Reïer*, serait un rouisseur de chanvre.

*Ce serait encore un nom de métier.*

Dans les Vosges, on prononce l'*r* finale des noms de personnes : on dit *Rouyère*, *Royère*, *Bouchère*, *Ganière*. Au contraire, pour les noms de lieux, on ne prononce pas l'*r* final : *Rambervillé*, au lieu de *Rambervillère* ; *Gérardmé* au lieu de *Gérardmère*, etc.

SAGARD.

*Nom de métier* : un *Sagard* est celui qui dirige la scie d'une scierie mécanique. Par extension, le *sagard* est le chef de la scierie.

Ce mot *sagard*, n'est pas appliqué au *scieur de long*.

SALZARD.

*Sobriquet* provenant des habitudes de la personne.

En vieux français, *Sallezart*, *Salouart* désignent quelqu'un de sale, malpropre. *Salzard* serait la contraction de *Sallezart*.

Il y a une autre explication, venant de *Saulsaye*, *Saussaye*, lieu où il y a des saules ; *Saulsard*, *Salsard*, serait un ouvrier travaillant les saules, un vannier.

Ce serait, en ce cas, un *nom de métier*.

Enfin, *Salzard* pourrait être aussi le *surnom* d'une personne travaillant dans le *sel*, qui *sale*. En patois, *sel* se dit *sau* ; et *sol* et *saileuïe*, le vase en bois contenant le *sel*. Ce serait ou un *saunier* ou un *marchand de sel*.

Cette explication me paraît la plus probable. Il y avait autrefois des dépôts de sels — salins — dans les villes et villages.

Ce serait encore un *nom de métier*.

*Sallezard* (xv<sup>e</sup> siècle.)

SAURET.

*Sobriquet* : *Saurette*, *Seurette*, petite sœur.

SAUTOU.

*Sobriquet* : en patois, *Sautou* signifie *sauteur*.

SAUVAGE.

*Sobriquet* dû au caractère de la personne.

SEIGNEUR.

*Sobriquet* donné par dérision.

SELLET.

*Selle*, vieux mot ; chaise, banc, siège. On en a fait la *selle* de cheval, siège du cavalier.

Un *sellet*, devait être synonyme de *sellier*, celui qui fait les sièges et selles. Aujourd'hui, le *sellier* ne fait plus que des selles et le harnachement du cheval.

*Sellet* est un *surnom de métier*.

Il y a des lieux dits, *Celle*, *Cellet*, *Selle*, *Sellet*, on aurait pu donner un *surnom de lieu* à l'homme.

SERRIER.

*Serre*, vieux mot désignant une *serrure*. *Serrier* serait un serrurier. *Nom de métier*.

*Serrier* peut venir de *Cherrier*, voir ce mot.

SEVRIN.

Contraction de *Severin*. C'est un *nom religieux*.

SIMON, SIMONIN, SIMONOT, SIMONET, SIMONARD.

Nom hébreu.

*Simonis* (1180) ; *Symones* (1270) ; *Simon* (1214) ; *Semoruns* (1270) ; *Seimonin* (1280).

*Nom religieux*.

Par *aphérèse*, *Simonin*, *Simonot*, *Simonet*, *Simonard*, ont formé les noms de *Monot*, *Monet*, *Monard*.

SORDET, SOURD.

*Sobriquet* ; le vieux mot *Sorde*, signifie *sourd* : « or n'aies mie oreilles sordes ».

SOUËL.

*Surnom.* Souël, vieux mot désignant le seuil : « Lors se rassirent sur le souël ».

SOYEUR.

*Soyeur* est un vieux mot désignant le coupeur de blé, le moissonneur : «... quand il est assailli de plusieurs *soyeurs* ou faulcheurs... ».

En patois, *Ceye*, désigne la faucille ; *Seyé*, fauciller ; *Seyou*, moissonner ; *Soyer*, couper le blé avec la faucille.

*Soyeur* est donc un nom de métier.

STRICHARD.

*Stricher* est un vieux mot qui signifie ratisser (ramasser) une mesure de blé : « un Stier (setier) que le meunier a veu mesurer et *Stricher*... ».

*Strichard* était celui qui *Strichait*. *Surnom de métier*.

THEVENET. — Voir : *Etienne*.

THIÉBAULT, THIBAUD, THIBAUDAU, THIBAUDIN, THIBAUDAT, THIBAUDET, THIBAULOT, THIBAL, THÉBAUD, THIÉBLET, THIBELLOT, THIÉBLOT.

*Nom frank* : *Thiuda-Bald*, *Diot-Bald*.

*Thietbaldus* (950) ; *Thietbaldo* (x<sup>e</sup> siècle) ; *Thiebaldus* (1055) ; *Thiébauz* (1239) ; *Thyebat* (1207) ; *Thieboux* (1246) ; *Thibaus* (1272) ; *Thibaldus* (1249) ; *Thiébat* (1285) ; *Thiébal* (1371).

Il y a trois saints Thibaud : Saint *Thibaud* de Provins (xi<sup>e</sup> siècle) ; Saint *Thibaud* de Marly (xiv<sup>e</sup> siècle) et Saint *Thibaud* le Savetier (xii<sup>e</sup> siècle), patron des savetiers.

L'influence de ces saints est nulle, aussi ce nom est-il resté d'origine franke pure.

THIÉRY, THIERRY, THIRIAT, THIRIET, THIRION, THIIRY, THIROUX, THIROBOIS, THÉRON, THÉRIN, THIERRET.

THÉODORE.

*Thierry* et dérivés est un nom *Germain* et vient de *Théodoric*, *Théod-ric* et *Thiuda-ric*, chef du peuple. C'est un nom historique, on le rencontre dans l'histoire des Goths qui occupèrent une portion de la Gaule aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, il est tout naturel qu'on le retrouve dans les chartes et textes du moyen-âge.

*Theodoricus* (674) ; *Teutdrici* (942) ; *Thiedrit* (1214) ; *Tyerry* et *Thiérís* (1250) ; *Thieras* (1287) ; *Teirit* (1294) ; *Thirias* (1295) ; *Tiérít* (1272) ; *Therion* (1248) ; *Thierron* (1255) ; *Thierons* (1280) ; *Thiériot* (1302) ; *Thiétris* (1365) ; *Thierret* (1403) ; *Thiriat* (1433) ; *Thiederi* et *Thiodoricque* (xv<sup>e</sup> siècle) ; *Thierry* (1551).

Il y a le nom grec *Théodore* qui se rapproche absolument de *Théodoric* : *Théodore* en grec, signifie le don, le présent de Dieu ; il est probable que les *Goths*, en relations suivies avec les empereurs Byzantins, ont dû emprunter au langage grec, ce nom de *Théodoric* qui, adopté par leurs chefs, sera devenu synonyme de chef du peuple.

On remarquera combien les textes successifs présentent la transformation du nom : *Théodoricus* (674) ; *Teutdrici* (942) ; *Thiedrit* (1214) ; puis *Thiérít* et *Tyery* (1250).

On retrouve également dès les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles les formes, *Therion* ou *Thirion*, *Thierret*, *Thiriat*, etc.

Il y eut, au VI<sup>e</sup> siècle, un *Saint-Thierry*, très honoré dans le diocèse de Reims, il guérissait la fièvre et les douleurs de membres. Son influence est trop faible pour que ce nom ne soit resté *purement frank*.

THOMAS, THOMASSIN, THOMÉ, THOMON, THOMEN, THOMEL, THOMIN, THOMINE, THOMINET, THOUMAS, THOUMIN, THOUMELIN.

MASSIN, MASSON, MASSELON, MASSELOT..., etc.

*Nom hébreu*, signifiant le jumeau. Comme en grec, jumeau se dit *Didyme*, *Saint-Thomas* est aussi appelé de ce nom.

*Saint-Thomas* est un des apôtres ; il est célèbre par ses doutes ; *Jésus-Christ*, lui donna de telles preuves qu'il fut convaincu.

Il est l'objet de nombreux dictons aussi très populaires, nombre de personnes portent son nom.

*C'est donc un nom religieux.*

*Thomasse* (nom de femme) (1253); *Thoumas* (1245); *Thomasein* (1280); *Thomessins* (1290); *Tomes* (1297); « la fille *Thomesse* » (1355); *Thomassin* (1438); *Toumas* (xvii<sup>e</sup> siècle).

*Thomas* et dérivés, n'étaient portés que par des bourgeois et manants.

THOUVENIN. — Voir : *Etienne*.

THURBERT. — *Nom frank*, vient de Tiuda-Bérath.

THURIOT. — Voir : *Thierry*.

TISSERANT.

*Nom de métier* : « Sohier valet de chambre et favori du comte de Blois, estoit fils d'un *tisseran* de drap de la ville de Malines »...

*Tisserant* dérive des formes : *Tixier*, *Tissier* ; il s'écrivait à l'origine *Tixeran* : « *Tixerrans* de toilles... »

Ce métier de *tisser la toile* a donné naissance à d'autres formes : *Tixier*, *Tissier*, *Tissot*, *Tisset*, *Teissct*, *Teissier*, *Texeran*, *Tisseron*, *Tisseran*.

*C'est un surnom de métier*, très commun, car les *tixiers* ou *tisserants* étaient nombreux. Chaque village avait ses *tisserants* de toile.

TOCQUART.

*Tocque*, « coiffure à têtère, plissée tout autour à courtes ailes... » A l'époque des Croisades, la *toque* prit la forme du *turban* des Sarrasins ; on disait *tocqué* pour coiffé du *turban*.

C'est évidemment la forme originale, excentrique pour les populations, de cette coiffure à l'orientale, qui fit donner au mot *toqué*, le sens d'un *peu fou*, sujet à des *tocades*.

*Tocquard* serait un sobriquet donné à un excentrique.

*Tocquer*, a aussi le sens de frapper : « *Tocquez* tambour... »  
Ce sens peut s'appliquer également à une personne *frappée*,  
*toquée* de folie.

TORCHU.

C'est évidemment un *sobriquet*.

D'où vient-il ? Il y a la *Torche*, flambeau résineux.

*Torcher*, signifie essuyer : il y avait jadis le *Torche-main*,  
d'où l'on a fait *Torchon*.

Le *Torchis* est un mortier de terre et paille coupée, em-  
ployé autrefois dans les plafonds.

On disait une *torche* de chanvre pour une tresse.

TOUSSAINT.

*Nom religieux*, la grande fête de la *Toussaint* en explique  
l'origine.

TRIBOULOT.

*Sobriquet* : *Tribouler*, *Tribouiller*, être agité : « quand on  
dit *triboule ménage*, c'est au lieu de *trouble ménage* ».

Le mot *triboul*, *tribouil* a le même sens : « Dieu me voulut  
grand mal, quand il me mit en pareil *tribouil*... »

On disait d'une personne dont l'existence est agitée : « Sa  
vie est toute *triboulée* ».

Cette agitation, pouvait être voisine de la folie ; le nom du  
célèbre fou de François 1<sup>er</sup>, *Triboulet*, le prouverait.

Le *sobriquet* de *Triboulot*, indiquerait un homme agité,  
tracassé.

On appelait aussi *Triboulet* un homme court et ventru.  
Dans ce cas le *sobriquet* serait dû à l'*aspect physique*, tandis  
que pour le premier, il relèverait du *caractère de l'individu*.

VAILLANT.

*Surnom* désignant un homme valeureux, courageux. Ce  
mot *Vaillant*, s'applique aussi bien au militaire qu'à l'ouvrier,  
*vaillant* à l'ouvrage.



*Ce surnom est dû au caractère de la personne.*

*Vaillant* a aussi le sens de fortune personnelle : « Il s'en-detta outre son *vaillant*... »

Mais la première explication doit être la vraie.

VALENCE, VALENTIN.

*Valentinus* est le diminutif de *Valens*, c'est un nom latin.

*Valence* vient de *Valens* et *Valentinus* a donné *Valentin* ; il y a un sous diminutif : *Valentinien*.

Le nom de *Valentin* est très populaire : On appelait les fiancés *Valentin* et *Valentine*.

Autrefois une coutume, qui s'est perpétuée jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, indiquait aux jeunes filles celui que l'opinion populaire lui donnait comme fiancé, comme *Valentin*. Cela s'appelait *Doner* ou *Douner* : Je *doune*, je *doune* criait une voix, le soir du dimanche des Brandons, et l'assistance de répondre : un tel avec une telle.

Saint-Valentin — car il y en a un, prêtre et martyr à Rome — était le patron des fiancés, des *Valentins* et *Valentines*.

VAUDEL.

On sait que le *V* et le *G* permutent avec la plus grande facilité.

*Vaudel* est l'équivalent de *Gaudel*, *Gaudier*. (Voir ce nom).

VAUDEVILLE.

*Nom de lieu* porté par une personne comme surnom.

Le mot *Vaudeville* avait jadis tout autre sens que celui de pièce de théâtre : il signifiait bruit qui court en ville, des cancans ; «... mais laissant ces *vaudevilles*, soient vrais, soient faux... Cette opinion n'est fondée que sur un simple *vau-deville*... »

Dans ce cas, le surnom de *Vaudeville*, indiquerait un colporteur de bruits de ville, de cancans, on appelle aussi *vaudeville*, des chansons.

WALTER. — Voir : *Gauthier*.

VAUGARD.

On appelait autrefois *Ban-gard*, un garde-champêtre, celui qui garde le ban.

*Vau*, doit dans le cas particulier, venir de *Wald*, bois, dont nous avons fait *Gaut*, bois. *Vau-gard*, serait un garde des bois.

D'autre part, *Vau* désigne un *Val*, le garde de la vallée.

Je crois que *Vaugard* est une déformation de *Ban-gard*, on sait la facilité avec laquelle *B* et *V* permutent.

*Nom de métier.*

VAUTRIN. — Voir : *Gautier*.

VELIN, VELAIN.

En vieux langage, *Vellain* signifiait *Vilain*, le campagnard vivant libre.

*Belin* (voir ce mot), est le nom du bélier, or le *B* a pu, dans la prononciation devenir *V*, comme cela arrive si souvent, *Belin* serait devenu *Velin*. Dans ce cas ce serait un *sobriquet* (un *bélier*).

VICAIRE. — Voir : *Guichard*.

Il peut être aussi un *sobriquet* religieux donné par dérision.

VILLEMIN. — Voir *Guillaume*.

VILLIAUME et VUILLAUME. — Voir : *Guillaume*.

VILVOISIN.

*Vil* est dans le sens de *Vilain*, c'est-à-dire l'habitant libre de la campagne.

C'est un surnom : un *Vilain* ou campagnard vint habiter la ville, il est le *vilain* ou *campagnard*, *voisin* de quelqu'un.

Si on donnait à *vil* le sens actuel, ce serait un *sobriquet* méprisant ; quoique, le sens de *vil*, n'était pas autrefois le

même qu'aujourd'hui : *vil*, voulait dire à *bon marché*. « Ache-  
ter au plus *vil*... », c'est-à-dire au meilleur marché.

VINCENT, VINCENOT, VINCENON, VINCENDON.

Nom latin, *Vincentius*, dérivant de *vincere* : vaincre.

*C'est un nom religieux* : *Saint-Vincent* diacre et martyr (IV<sup>e</sup> siècle), est très populaire dans les pays vignobles, il est le patron des vignerons, il est l'objet, enfin, d'un grand nombre de dictons concernant tous la vigne et le vin :

« Le soleil de Saint-Vincent fait boire les vignerons jus-  
qu'à la serpette... » dit-on dans la Haute-Marne.

Cette popularité de Saint-Vincent a fait donner son nom à  
un grand nombre de personnes. *Vincenot* (1472).

VINÉ, VINET, VINOT.

Si l'on en croyait les ouvrages classiques et autres spéciaux  
aux noms de personnes, *Viné*, *Vinet*, *Vinot* seraient le résul-  
tat d'une *aphérèse* des noms de *Jovinut*, *Jovinot* (dérivant de  
*Jovinus*, *Jovis*, Jupiter) ; il en serait resté *Vinet*, *Vinot*. Cela  
est possible ; mais il y a dans le vieux langage des mots qui ex-  
pliquent aussi bien, sinon mieux, le sens de ces noms :

*Vinée*, signifiait vendange : « l'an de la bonne *vinée*... », il  
signifiait aussi *vente de vin*.

*Vinot*, désignait le petit vin et *Vinoterie* une boutique de  
marchand de vin : « ez boutique de blasterie, *Vinoterie* et  
draperie ».

Au moyen-âge, il y avait des vignes partout, la difficulté de  
transport ne permettait pas d'aller chercher du vin aux pays  
vignobles. Le vin n'était pas fameux : l'anecdote du chien de  
François I<sup>er</sup> qui, en Bretagne, ayant mangé une grappe de ce  
raisin par trop vert, ressentit de vives coliques et, de colère,  
se met à aboyer après le cep, en est une preuve. On corrigeait  
la crudité, l'acidité de ce vin, par des aromates, des épices.  
C'était du *vinot*, *vinet*, petit vin. Le lieu où il se vendait prit  
le nom de *vinot* et les boutiques, celui de *vinoteries*. On trouve

encore, dans nombre de villes, des bourgs, des quartiers, des rues, *du Vinot*.

Le seigneur jouissait du privilège de vendre le *premier et seul*, le vin de sa récolte, c'était *au Vinot* que se faisait cette vente.

Ce surnom de *Vinot*, *Vinet*, fut donné à des *vinotiers* ou débitants de vins.

De la *vigne* dérivent des surnoms comme : *Vignier*, *Vigneau*, *Vignot*, *Vignat*, *Vignet*, *Vigneron*... etc.,... etc.

*Vinot* et *Vinet*, pourraient être une déformation de *Vignot* et *Vignet*, le sens restant toujours le même.

VIRY, VIRION, VIRIAT, VIRIET, VIRIOT.

Du latin *vir*, l'homme fort, aussi bien au physique qu'au moral ; l'homme de cœur qui ne recule devant rien.

C'est un surnom très ancien dû au caractère de l'individu.

*Viricus* (1083) ; *Virricus* (1180) ; *Warricus* (1284) ; *Wirion* (1355) ; *Warry* (1392) ; *Virrion* (1432) ; *Voirin* (1601) ; *Virion* (1620) ; *Virry* (1435).

*Vir* et dérivés, étaient à l'origine portés par des nobles.

VOISARD.

Surnom : *vois*, signifiait en vieux langage, *cours*, *voie* : *voise* : *qu'il aille*... : « comment voulez vous, mon mary que j'y *voise* ? (que j'y aille)... »

Ce surnom semble indiquer une personne qui voyage, s'en va, suivant les *voies* ou *routes*.

*Voiseus*, *Voisoix*, vieux mots indiquant la prudence « ... Gaudier qui est preu et *voisoix* » Sois *voisous* de li vardeir del vice d'orgueil... (Sois *prudent* et garde-toi du vice d'orgueil).

Ce serait dans ce cas un surnom provenant du caractère.

VOISIN.

Ce mot signifiait *compatriote* ; aujourd'hui, avec le sens attribué à ce mot, on peut être *voisin* sans être *compatriote*. Le

sens est le même, car au Moyen-Age où l'on ne voyageait guère, il n'y avait, pour ainsi dire, dans un village surtout, que des *compatriotes* et des *voisins* en même temps.

Un bon voisinage était un événement heureux : « qui a *bon voisin*, il a bon matin... » par contre : « et cil qui a *mauvais voisin*, il a souvent mauvais matin... »

C'est un *surnom*.

VOIGNIER. — Voir : *Garnier*.

VOINOT. — Voir : *Garnier*.

VOINESSON. — Voir : *Garnier*.

ZABLOT.

Vient d'*Isabelle*, transformation de *Jesabel*.

On trouve ce nom sous la forme *Isabeau* ou *Izabeau*.

Par aphérèse on en a fait, en langage populaire, la forme familière, *Zabel*, *Zabeau* : *Zabelot*, *Zablot* est le diminutif de *Zabeau*.

C'est un *sobriquet*. Ce n'est que par ironie, que l'on donne à un homme un nom de femme.

### III

#### Quelques noms anciens de femmes.

ADÈLE, ADELIN, ALINE, ADELAÏDE.

*Adala*, nom Germain. Il se présente aussi sous les formes : *Adela*, *Edila*. Ce nom signifierait de noble race.

En français, *Adèle*, avec *Adeline* comme diminutif et par une contraction de la prononciation : *Aline*.

*Adelaïde*, vient directement et comme diminutif d'*Adala* ou *Adela*.

*Adeline* fille Demenge (1276) ; *Aidelinette* (1267) ; *Adeline* (1278).

ADRIENNE.

Féminin d'*Adrien*. Vient d'*Hadrianus*, qui est de la ville d'*Hadria*. Cette même ville a donné son nom à la mer Adriatique.

*Adrienne* (1579).

AGNÈS.

Nom grec (Agen) signifiant, pur. Est-ce pour cela que l'on dit, en langage populaire, d'une femme trop prude, « qu'elle fait son Agnès » ?

*Agnète* (1239); *Agneis* (1268); *Agneilz* (1292); *Agneil* (1292).

ALISE, ALICE, ALISON.

*Alise* est le féminin d'*Alexis*, nom d'origine grecque.

*Aluys* (1269); *Aluy* (1269); *Aliz* (1298); *Ailison* (1298); demoiselle *Aalis* (1300); demoiselle *Alais* (1300).

*Lison* vient par aphérèse d'*Alison*; *Lisette* en est le diminutif.

AMÉLIE.

*Amala*, *Amèle* sont de vieux noms germaniques. Ils ont donné en français : *Amélie*, *Emélie*.

*Amélinon* feme (femme) Sichard l'escuier (1270).

On voit qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, le diminutif *Améline*, *Amélinon* était formé. (Voir : *Méline*).

ANNE.

Nom juif : *hannah*, la bienfaitante. C'est un nom religieux. *Annette* est son diminutif. *Manette*, *Manon* en sont les diminutifs populaires.

En patois : *Manon* désigne une femme mal accouturée, à qui sa coiffure donne l'air vieillot (Haillant).

Dame *Ainels* li Abbase de Vaus (1279); dame *Anel* la fille Xaval (1275); *Aniégay* (1432).

ARMANIATE.

Singulier nom de femme que je trouve dans un acte de 1290 :

« Conue chose soit à tous ke *Armaniate*, li feme Colins... »

Si la date était postérieure de plus d'un siècle, je dirais que c'est un surnom venant des *Armagnacs* ; mais en 1290, il n'en était pas encore question.

Ce nom doit être une déformation féminine d'*Harmand*, *Harimand* : *Arimane*, *Armaniane*, *Armaniate* ?

BAIZILE.

Dans un acte de 1283, je trouve : « Dame *Baizile*, sa feme ».

BEATRICE.

Nom latin venant de *Beatus* : la femme heureuse.

*Bautris* (1288) ; « *Burtris* femme Paris li charpentier » (1476).

CATHERINE.

Nom grec : *Katharos*, pur.

*Katheline* (1252) ; *Kateline* (1236) ; *Kathelin* (1252) ; *Cathin*, vesse de Demengos (1556).

La forme populaire était *Catin*, *Cataut*, en patois *Catiche*, *Caton*, *Tatine*.

Par une singulière contradiction, *Catin* qui signifiait Catherine, c'est-à-dire la femme pure ; désigne aujourd'hui tout le contraire.

En patois, on appelle *Catiche* une femme âgée.

CLEMENCETTE.

Féminin de *Clément*, *Clémence*, aujourd'hui, quoique l'on doive considérer *Clémencette* comme son diminutif. Il y a aussi *Clémentine*, féminin de *Clémentin*.

Nom latin venant de *Clemens*, *Clementiæ*, Clément.

*Clemensatte* (1284) ; *Clomensate* (1286).

COLETTE, COLATTE, COLACE.

Beaucoup de noms de femmes sont les féminins de noms d'hommes.

Autrefois, on *féminisait* le nom de l'homme quel il soit : Ainsi on disait *Thomasse* ou *Thomesse* pour la femme ou la fille de *Thomas* ; *Colette*, *Collatte* pour celles de *Colet*, *Colas* ; *Stevenace* de *Stevenin* ; *Clemensatte* de *Clemencet* ; *Paquette*, de *Paquot*, *Reinalde* de *Renaud* ; *Jehannette* de *Jehan* ; *Symonette* de *Simon* ; *Guillemette* de *Guillemet* ; *Mengeatte* de *Mangin* : « La noire *Cassarde*, fille de *Jehan Cassard*... » ; *Jackette* de *Jacques* ; *Jaikemate* de *Jacquemin* ; *Jenate* de *Jenin*, etc., etc.

En langage populaire, *Colotte* est un sobriquet signifiant *Nicolas* ; *Colette* en est le féminin.

*Colatte* est la forme féminine de *Colas* (*Nicolas* qui a donné aussi *Colace*.) *Colette* (XIV<sup>e</sup> siècle) ; *Colatte* (1297) ; *feme Collace* (XIII<sup>e</sup> siècle) ; *Mengeatte* (1544) ; *Guillemette* (1516) ; *Paicquette* (XIV<sup>e</sup> siècle) ; *Clemensatte* (1284) ; *Clomensate* (1286) ; *Esterenace* (1360) ; *Reinalde* (XVI<sup>e</sup> siècle) ; *Jehannette* femme de *Jehan* (1456) ; *Symonette* (XIII<sup>e</sup> siècle) ; *Thomesse* (1355) ; La noire *Cassarde* fille de *Jehan Cassard* (1509) ; *Chrétienne* (1571) ; *Jaikette* (1432) ; *jakemate* (1286) ; *Jenate* (1300), etc.

CHRISTINE, CHRISTIANE.

Vient de *Chrétienne*, féminin de *Chrétien*.

On retrouve ce nom sous les formes : *Christine*, *Christiane*.

Vient de *Christianus* : chrétien.

ESTEVENACE.

Vieux nom venant des nombreuses transformations d'*Etienne* : *Estevenin*, *Estevanace* au féminin.

*Estevenace* (1360).

GILETE, GILLE.

On a vu que *Gilles* dérive du latin *Ægidius* (Voir : *Gilles*).

*Gilette* en est la forme féminine : *Gilette Dupont* (1478).

On emploie aussi au féminin la forme masculine de *Gille* : « *Gile* femme de lou seigneur *Milon* » 1269).



GISELE.

Nom d'origine germanique ; *Gisla*, *Gisela*.

*Gisèle* (1027).

GUILLEMETTE.

Féminin de Guillemet. — Voir : *Colette*.

HÉLOISE.

Vieux nom germain : *Hluod-wig* qui a donné *Héloïse* et *Louise* (Hé-loïse, Loïse, Louise).

Je retrouve ce nom d'*Héloïse* sous la forme *Hélowit* (1282).

HODIARS.

Nom singulier qui se trouve dans un acte de 1276 : « *Hodiars*, feme audit Aubertin ».

Il est probable que c'est une déformation de *Eudes*, *Odon*, *Ode* ; l'*h* qui précède le nom de *Hodiars* (Odiars), n'infirmait en rien cette supposition.

ISABEAU, ISABELLE.

Vient de *Jesabel* que l'on retrouve dans la Bible.

*Ysabiaus* (1267) ; *Ysabèles* (1277) ; *Ysabels* li feme Brufadel (1286) ; *Ysabelz* (1432) ; *Isabiaulx* (1343).

JAQUETTE.

Féminin de Jacques (Voir : *Colette*).

JEANNE.

Féminin de Jean.

MARIETTE.

Diminutif de *Marie*.

*Marie* est un nom juif : *Miriam* ou *Mariam*, qui désigne la maîtresse de la maison : le *domina* latin.

Il a donné *Marion*, devenu un homme d'homme.

*Marie*, *Mariette* sont devenus également des noms masculins.

C'est un nom de femme très répandu : *Mariete* fille Demenge (XIII<sup>e</sup> siècle).

MARGUERITE.

Du latin *Margarita* : perle. Nom très répandu, aussi dans le langage populaire le retrouve-t-on sous diverses formes : *Margot, Mergatte, Merguitte, Guiguitte, Guite, Guérite, Bigorate, Guéron, Gotton, Madlita...* tous ces noms sont employés en patois.

Des noms d'hommes en dérivent : *Marguery, Mergaut, Margueritte*. Tout le monde connaît cette fleur si populaire, la *Marguerite paquerette*.

*Margrittle* (1217) ; *Margueron* (1276) ; *Margarée* (1594).

MATHILDE.

Nom Germain : *Maht-ild*. Cela ne fait pas de doute, mais la façon dont on l'écrivait au Moyen-Age : *Mahaut* ressemble singulièrement à *Maheu* : Mathieu.

C'est un vieux nom.

*Mathilda* (1180) ; *Mahauz* (1235) ; *Mahout* (1235) ; *Maheul* la fille Bourguignon (1275) ; *Mahaut* (1355).

MENGEATTE, MENGETTE.

Féminin de *Mengin*, très employé autrefois. Les noms dérivant de *Dominicus* (voir : *Demenge*) étaient fort nombreux, ils rappelaient *Dieu*, il était naturel que ces noms eussent un féminin.

ODILE.

C'est un vieux nom germain : Sainte Odile, patronne d'Alsace, l'a rendu célèbre et l'a vulgarisé. Dans les Vosges on trouve des Chapelles dédiées à cette sainte fameuse.

*Odelie* (1273), en est une déformation populaire.

OZANNE.

« *Ozanne* femme audit Richart... » (1270).

D'où vient ce nom ? Est-ce une déformation de *Johanne*, *Johannette* ? Ne serait-ce pas *Hosannah* ? L'hymne hosannah que l'on chante aux Rameaux est bien connue. La femme du nom d'*Ozanne* serait née le jour des Rameaux et on lui aurait donné le nom d'*Hosannah*. La coutume — qui disparaît — était dans nombre de nos villages de donner à l'enfant nouveau-né, le nom du saint qui tombait le jour de sa naissance.

PAQUETTE.

Féminin de *Paquot*, transformation de Pascal. Vient de *Paques*. (Voir : *Paquot* ou *Pacot*). *Paicquette* XIV<sup>e</sup> siècle).

PIERRETTE.

Féminin de *Pierret* ; ce nom est plus employé sous la forme *Perrette*. *Perrette* (1546).

PUCELLE.

Ce nom, autrefois très employé, n'avait pas le sens restreint à la virginité comme maintenant.

*Pucèle* désignait une jeune femme, mariée ou non, généralement jolie.

« Chante cler le menestrel et *Pucèle* sa femme ».

De même que *Chante cler* est le surnom de ce menestrel qui *chantait clair*, c'est-à-dire de façon agréable ; sa femme est appelée *Pucèle* parce qu'elle était jeune et jolie ; on lui a donné le nom générique et pas celui qu'elle portait (1).

REINALDE.

Vieux nom. Féminin de *Renauld*. Voir : *Colette*.

A. FOURNIER.

---

(1) *Pucelle* est cependant devenu nom de famille. Il est évident que ce nom est resté, comme surnom, à des femmes et que leurs fils — fils de *Pucelle* — l'ont conservé. Mais je le répète, le mot, à cette époque, n'indiquait pas la virginité ; il désignait une gentille femme.

## TABLE DES MATIÈRES

---

### I

	Pages.
1° Des noms de personnes. — Leurs origines. — Division en noms franks, religieux et surnoms ou sobriquets	439
2° Noms franks . . . . .	441
3° Noms religieux. . . . .	446
4° Surnoms et sobriquets dus aux fonctions, métiers, aspect physique, caractère, etc. . . . .	448
5° Noms composés, aphérèse, apocope . . . . .	454

### II

Liste alphabétique des noms de personnes . . . . .	455
--	-----

### III

Quelques noms anciens de femmes . . . . .	551
---	-----

---

## RAPPORT

SUR LE

# MUSÉE DÉPARTEMENTALE DES VOSGES

Par M. CHEVREUX, Président de la Société.

---

Monsieur le Préfet,

Je me bornerai cette année à vous signaler sommairement les accroissements dont ont profité les collections du musée départemental du 1<sup>er</sup> juillet 1901 au 30 juin 1902. Les catalogues en préparation donneront des objets une description détaillée.

### I. BEAUX-ARTS.

1<sup>o</sup> DON DE M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> BEHRER. — Copie au crayon d'un ancien tableau représentant une vue d'Epinal en 1626, prise du Cours en regardant du côté de la Moselle vers l'ancien hospice.

2<sup>o</sup> DÉPÔT DU MINISTÈRE. — Toile de M. Magne : trophée de guerre, cuirasse, casque, drapeau, etc.

3<sup>o</sup> LEGS PIERSON DE MIRECOURT. — Par testament en date du 31 mai 1898, M. Pierson, rentier à Mirecourt, a légué au Musée 6 tableaux et un Christ d'ivoire :

*Carrache.* — La Vierge assise et l'enfant sur ses genoux ; derrière, un ange présentant une palme verte. Toile.

*Rigaut.* — Portrait d'homme, tête du personnage à droite ; il porte une cuirasse. Toile ovale.

*Mignard.* — Petite toile ovale, tête de saint Jean-Baptiste. En mauvais état.

— Portrait d'homme, à droite. Sans cadre. Toile rectangulaire en assez mauvais état.

X... — Portrait de femme à droite, en robe de satin blanc. Toile ovale.

X... — Portrait à droite. Personnage relevant son manteau de la main droite. Donné par le testateur comme étant le portrait du marquis de Bassompierre.

*Ivoire.* — Christ en croix, ivoire très finement sculpté. Attitude des Christ Jansénistes, commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

4<sup>o</sup> DON DE M. PITOIS A EPINAL. — Trois médaillons : médaille de Maurice de Saxe ; buste cuirassé à gauche ; au revers, le tombeau du maréchal à l'église saint Thomas à Strasbourg. — Médaillon fonte argentée ; buste de Necker, le 29 juillet 1789, retour de Necker aux affaires. — Médaillon du concours de gravure en médailles de 1812, Hercule debout.

5<sup>o</sup> ACHATS. — Gravures et lithographies intéressant les Vosges, vues et portraits : ancienne vue de Gérardmer, vue de Domremy en 1819, vues anciennes de Raon-l'Etape, de Saint-Maurice, Dombasle, des lacs, du Valtin ; portraits de Parizet, membre de l'Institut, né à Grand, de Montémont, de Rupt-sur-Moselle, de Fesneau, né à Saint-Dié et de Huot, représentant du peuple en 1848 et de nombreux autres vosgiens marquants ou illustres. Claude Gelée, François de Neufchâteau, le maréchal Victor, Gilbert, Boulay de la Meurthe, Malgaigne, Victor Noir, etc. Ces achats ont été effectués après avis de la Commission afin de constituer au Musée une collection iconographique vosgienne.

## II. ANTIQUITÉS.

DON DU MAIRE DE CRAINVILLIERS. — Hache franque en fer et débris de boucle en cuivre, objets provenant d'un cimetière mérovingien, déjà fouillé à Crainvilliers.

**DON DE M. LAPICQUE, VÉTÉRINAIRE A EPINAL.** — Une meule trusatile, époque gallo-romaine, trouvée à Girancourt.

**ACHAT.** — Pique de paulier ou perche à dimer, servant autrefois à lever les dîmes. Provient des environs de Bulgnéville.

### III. NUMISMATIQUE, SIGILLOGRAPHIE.

**ACHATS.** — Un certain nombre de monnaies romaines en argent et en bronze ainsi que deux pièces de Louis XIV, qui manquaient à la collection du Musée, ont été acquises par le Conservateur. Ces monnaies, dont la description détaillée ne peut prendre place dans ce rapport, sont au nombre de 13, dont 3 en argent et 10 en bronze.

En outre, M. Lapique a fait don d'une médaille commémorative du Concile du Vatican de 1870.

**ECHANGE AVEC M. PITOIS, A EPINAL.** — M. Pitois a cédé au Musée 14 matrices de sceaux en cuivre, un sceau en cire blanche, 5 empreintes de cachets sur papier, un moulage de sceau en terre du moyen-âge ou de l'époque moderne, sceau de l'Officialité d'Etival, sceau de l'Abbaye Faverney, etc En retour, le Musée a abandonné à M. Pitois 3 monnaies d'évêques de Metz, deux monnaies de la cité de Metz et une monnaie de Bar qui se trouvaient en double dans les collections.

### IV. HISTOIRE NATURELLE.

**DON SCHERER.** — Depuis la dernière session du Conseil général, le musée est entré en possession d'une importante collection ornithologique comprenant environ 2,500 oiseaux provenant de France et d'Algérie et en grande partie de Lorraine et d'Alsace. Cette collection avait été formée pendant 50 ans, en Alsace, puis après 1870 en Lorraine par M. Scherer, ancien chef de section au chemin de fer de l'Est, décédé à Charmes en 1901. Toute la collection a été naturalisée par lui. Ses deux fils, le commandant Scherer et M. Scherer, inspecteur de l'exploitation des chemins de fer de l'Est, ont fait don de cette collection au musée sous la réserve du remboursement de certains

frais et du paiement des vitrines qui la contenaient. La collection d'oiseaux est accompagnée d'une collection d'œufs.

MM. Scherer ont également donné au musée une collection de poteries et autres ustensiles d'origine arabe, provenant de Beïder, tribu des Msirda, cercle de Lallia-Marnia.

ACHAT. — Quatre échantillons de coquillages sectionnés, montrant les spires intérieures, provenant d'Extrême-Orient (*Nautilus Pompilius*, *Fusus inconstans*, *Voluta scapha*, *Terebra maculata*).

DON DE M. BLANC A EPINAL. — M. Blanc a donné au musée 23 échantillons d'insectes provenant la plupart d'Algérie, quelques-uns du Tonkin (*Junodis Mnizecki*, *Sternocera syriaca*, *Pimelia conso-brina*, *Pimelia Valdani*, *Ocnere Latreillei*, *Leucolœphus Perrisi*, *Cleonus hiéroglyphicus*, etc., etc.).

DON DE M. GARNIER, CONDUCTEUR PRINCIPAL DES PONTS ET CHAUSSEES A EPINAL. — Un chamois naturalisé et monté.

DON DE M. LAURENT, SOUS-CHEF DE DÉPÔT A LA GARE D'EPINAL. — Un pigeon bicéphale en bocal.

DON DE M. MARCHAL, CAPITAINE DE GENDARMERIE A SAINT-DIÉ. — Pyrite de cuivre provenant de la cave Pommery à Reims (Marne).

DON DE M. MEYER, DE CHAMAGNE. — Nid comestible de salangane, provenant d'Annam.

DON DE M. LE CONSERVATEUR DES FORÊTS. — Deux échantillons de grès bigarré à empreintes de fougères, provenant de la forêt communale de Bonvillet.

## VISITEURS.

Le musée est ouvert, comme d'habitude, les dimanches et jeudis de chaque semaine et les jours fériés, de 1 heure de l'après-midi à 5 heures en été, de 1 heure à 4 heures en hiver. Les autres jours, il est ouvert aux étrangers et aux travailleurs munis de cartes, de 8 heures du matin à 4 ou 5 heures du soir.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, du 1<sup>er</sup> juillet 1901 au 30 juin 1902, le nombre des visiteurs, les jours d'ouverture, les jeudis et dimanches, a été de 9,789. Le nombre des étrangers qui



ont visité le musée des jours autres que les jeudis et dimanches a été de 802. Enfin il a été délivré par le conservateur 28 cartes de travail. Le nombre total des visiteurs dans l'année a donc été de 10,619.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'hommage de mon respectueux dévouement.

*Le Conservateur,*  
*Correspondant du Ministère de l'Instruction publique,*  
PAUL CHEVREUX.

---

# Améric ANDREOCCI

Chimiste italien

---

## NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

TRADUITE DE L'ITALIEN

DU

### D<sup>r</sup> GIUS. GRASSI-CRISTALDI

PROFESSEUR DE CHIMIE GÉNÉRALE

A L'INSTITUT CHIMIQUE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE CATANE (SICILE)

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE GIOENIA DES SCIENCES NATURELLES DE CATANE

Par Nicolas HAILLANT

*Lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*

*Sécrétaire perpétuel de la Société.*

---

*Traduction revue par l'auteur.*

---

En feuilletant au hasard de leur arrivée les publications que les Sociétés savantes de France et de l'étranger échangent avec les *Annales* de la Société d'Emulation, j'ai été frappé d'un rare et remarquable exemple de désir de s'instruire et de tenace persévérance à le faire qu'a donné un tout jeune homme sorti de la classe la plus infime du peuple, et qui arriva à l'âge de trente-trois ans professeur à l'Université de Rome.

Il m'a semblé utile et intéressant de le signaler à mes compatriotes et surtout à notre jeunesse studieuse.

J'ai été devancé déjà en ceci par M. Jolly, professeur de chimie au collège d'Epinal, à qui j'avais confié mon manuscrit pour traduire les mots techniques complètement ignorés de moi, et que les plus volumineux et les plus récents dictionnaires ou les revues spéciales ne m'auraient sans doute donnés qu'après de longues et pénibles recherches.

C'est un devoir et un très grand plaisir pour moi de remercier de nouveau ici M. Jolly pour son obligeance plus grande encore que sa science.

La traduction serre le texte italien aussi près que possible, sans craindre toutefois d'employer les expressions ou les tournures propres au génie de notre langue.

La notice italienne est insérée au n° de janvier 1900, fascicule LXII du *Bulletin des séances de l'Académie Gioeni* (1) *des sciences naturelles de Catane*. (Nouvelle série). Catane, typographie de C. Galàtola, p. 27-33, in-8°).

**Nicolas HAILLANT.**

*Correspondant du Ministère et Officier de l'Instruction publique.*

L'aimable auteur a bien voulu me permettre de reproduire sa lettre, qui est un nouveau témoignage de sa vénération et pour le savant, et pour sa famille.

R. UNIVERSITA

DI CATANIA

*Egregio Sig. Haillant,*

*Istituto Chimico.*

Mi è grato avvertire la S. V. che lunedì scorso ho spedito al suo indirizzo il manoscritto relativo alla traduzione della necrologia scritta da me nella luttuosa occasione della perdita dell'amato collega ed amico Prof. Dr. A. Andreocci.

---

(1) Adjectif formé du nom propre *Gioeni*, nom patronymique de Joseph Gioeni, naturaliste de Catane et fondateur d'un musée particulier d'histoire naturelle. *Note du traducteur.*

In essa, perchè autorizzato, la S. V. troverà delle correzioni di alcune espressioni che, secondo me, non traducevano esattamente il mio pensiero, troverà pure corretta qualche parola tecnica rispondente meglio al significato del prodotto chimico studiato dall' autore.

Tutto il resto è molto ben fatto e la S. V. mi vorrà permettere che le esprima i sensi della mia più alta stima e gratitudine per il pensiero gentile di volere rendere, nella dolce lingua a me tanto cara, accessibile a tutti, la vita di un uomo che fu esempio di rare virtù e di meriti preclari.

Se la S. V. avrà bisogno delle spiegazioni, sarò sempre pronto a dargliene.

Le sarò poi obligatissimo se vorrà avere la cortesia di mandarmene alcune copie tradotte, acciocchè io possa regalarle alla Signora Valminga Andreocci, la quale non solo serba un culto speciale per la memoria del defunto marito, ma cerca di trasfondere nei figli tutte le eccelse virtù del padre.

Il lavoro fatto dalla S. V. aggiungerà ancora un ramo alla corona di alloro che amici e colleghi intessano all' affezionato padre di famiglia, al chimico eminente.

*Mi creda,*

*Egregio Sig. Cap<sup>e</sup> N. Haillant,*  
*suo ammiratore,*

Prof. GIUS. GRASSI.

Catania, 1 luglio 1902.

UNIVERSITÉ ROYALE  
DE CATANE  
—  
Institut Chimique  
—

TRADUCTION

*Distingué Mons. Haillant,*

Il m'est agréable de vous avertir que lundi dernier j'ai envoyé à votre adresse le manuscrit contenant la traduction de

l'article nécrologique écrit par moi lors de la douloureuse perte de l'aimé collègue et ami le Dr A. Andréocci.

Vous y trouverez, puisque vous m'y avez autorisé, des corrections de quelques expressions qui, selon moi, ne traduisaient pas exactement ma pensée ; vous y trouverez même corrigé quelque mot technique répondant mieux à la signification du produit chimique étudié par l'auteur.

Tout le reste est très bien fait, et vous me voudrez bien permettre que je vous exprime les sentiments de ma plus haute estime et reconnaissance pour la gracieuse pensée que vous avez eue de rendre, dans la douce langue qui m'est si chère, et connue de tous, la vie d'un homme qui fut un modèle de rares vertus et de mérites éclatants.

Si vous avez besoin de quelques explications, je m'empresserai toujours de les donner.

Je vous serai aussi reconnaissant d'avoir l'obligeance de m'envoyer quelques exemplaires de votre traduction, afin que je puisse les offrir à M<sup>me</sup> Valminga Andréocci, qui non seulement a en vénération particulière la mémoire de son mari, mais cherche à inculquer à ses fils toutes les hautes vertus de leur père.

Le travail fait par vous ajoutera encore un rameau à la couronne de laurier que ses amis et collègues ont tressée à l'affectionné père de famille, au chimiste éminent.

*Croyez-moi,*

*Distingué Mons. Haillant,*

*Votre admirateur,*

Prof. Jos. GRASSI.

Catane, le 1<sup>er</sup> juillet 1902.

---

## Améric ANDREOCCI

---

Améric Andreocci, dont l'Académie déplore la perte prématurée, est né à Pérouse, le 12 octobre 1863.

A treize ans, il eut le malheur de perdre son père et, peu après, celui plus grave encore d'avoir un parâtre. Depuis cette époque, par une série de vicissitudes domestiques tirant leur origine des changements de conditions de sa famille, le pauvre Améric resta privé de moyens et de soins. Abandonné ainsi à lui-même, il devait penser, en cet âge très tendre, à se procurer le travail pour ne pas mourir de faim.

Ses études à l'Ecole technique étant terminées il réussit à se procurer une occupation au municipe de Pérouse ; mais bien vite, supportant mal les tracasseries de son parâtre, il se décida à abandonner pour toujours la mère qu'il adorait. Il prit avec lui son petit frère Joseph, vagabonda à travers l'Ombrie, se prenant à vendre une poudre calcaire pour nettoyer les métaux, traînant pendant plusieurs mois, au milieu de nombreuses peines, sa malheureuse existence.

Pauvre Améric ! combien de fois ne fut-il pas surpris par la nuit sur ces montagnes inhospitalières, fatigué, engourdi par le froid et par les aiguillons de la faim ! Bouleversé de si bonne heure dans la lutte de vie, il luttait et souffrait.

Laissant son frère qui put trouver de l'ouvrage dans la fabrique d'armes de Terni, dont il est en ce moment un des braves mécaniciens, il poursuit seul sa pérégrination jusqu'à Marino sur les collines Laziales. Là, ayant passé la nuit dans une écurie, il se présenta de bon matin au pharmacien de l'endroit pour offrir sa poudre, en en prônant la qualité. Celui-

ci, incrédule, refusa de l'acheter ; mais le pauvre petit, poussé par le froid et la faim, insista et lui persuada de l'essayer.

« Laissez-moi (me disait-il avec sa simplicité habituelle quand il voulait me raconter les péripéties de sa jeunesse), laissez-moi essayer ma poudre en nettoyant les plateaux de la balance que vous me donnerez. »

Le travail terminé et bien réussi, cela va sans dire, attendant que le pharmacien finisse de délivrer les ordonnances, il trompait le temps en lisant les étiquettes des bocaux et quelques inscriptions en français.

Le pharmacien remarquant qu'il n'avait pas affaire à un de ces vendeurs ambulants qu'il rencontrait habituellement, commença, poussé par la curiosité, à le presser de demandes, jusqu'à lui faire raconter sa triste histoire et, ému de pitié, l'entretint près de lui, lui prodiguant ses soins avec une affection paternelle.

Améric, dans ses moments de loisir, s'adonnait à la lecture d'un vieux traité de chimie et s'absorbait tellement dans l'étude de cette science qu'un beau jour, conseillé et aidé par le pharmacien lui-même, il s'en retourna à Pérouse où il eut la fortune d'être protégé et encouragé par le professeur Bel-lucci, qui le proposa comme assistant à l'Institut chimique de cette Université.

Il étudiait pour obtenir le grade de licencié de l'Institut technique, il remplissait les devoirs de sa charge en aidant le professeur dans son enseignement et travaillait pour son propre compte, en livrant à l'impression trois petits mémoires qui, s'ils n'ont pas grande valeur, prouvent la brillante aptitude du jeune homme à faire de lui-même.

En 1886, il obtient le diplôme de pharmacien avec le maximum de points et l'éloge. Ce fut alors qu'il présenta comme thèse son travail sur quelques formiates cuivreux, cuivriques et cupri-plombiques et sur les bases d'ammonium y relatives, travail essentiellement analytique, dans lequel fait défaut toute

forme littéraire, mais qui a, en revanche, l'exactitude des résultats et des méthodes bien employés pour vaincre les difficultés qu'on rencontre dans les expériences.

Ayant passé, en attendant, les examens pour la licence à l'Institut technique, il obtint de la municipalité de Pérouse une subvention extraordinaire avec laquelle il put aller étudier la chimie à Genève, recevant des secours de temps en temps d'un oncle à l'aise et de son frère Joseph.

Graebe, directeur de l'Institut chimique de Genève, frappé de la bonté et de l'intelligence du jeune homme et connaissant sa pauvreté, l'exonéra du paiement des droits de laboratoire, et lui fournit même des appareils qu'il aurait dû acheter à grands frais. Améric Andreocci avec la passion de l'étude, avec l'exactitude et la précision dans ses expériences, avec la pénétration et la finesse dans ses recherches, avec la douceur de son caractère, conquit immédiatement l'affection et l'estime de ses maîtres et de ses condisciples.

Il obtint la couronne de lauriers en sciences physiques en 1888, en présentant pour thèse un travail sur l'action de pentachlorure de phosphore sur l'éther succinyl-succinique, publié en collaboration avec le docteur S. Lévy.

Pendant les expériences relatives à la préparation de cet éther, peu s'en fallut qu'il ne fût victime de celui-ci ; il fut profondément brûlé dans différentes parties du corps, lorsqu'en s'occupant de réduire en poudre du sodium en fusion, le ballon dans lequel il opérait fit explosion. Le pétrole contenu dans le ballon s'enflamma, le pauvre Andreocci fut entouré de flammes, et bien que secouru à temps par ses compagnons, il resta plusieurs jours en danger de mort et ne put retourner à ses études qu'après environ deux mois.

En 1889, recommandé par le professeur Graebe, il put être accueilli par le professeur Cannizzaro à l'Institut chimique de Rome et nommé assistant provisoire pour l'année 1888-89 ; il remplit les fonctions de second préparateur depuis 1889 jus-



qu'en 1891, et de premier préparateur de 1891 à 1893. Il fut enfin nommé assistant pour la chimie minérale depuis 1893 jusqu'en 1897.

Dans cet Institut, il put approfondir ses connaissances chimiques et développer toute son activité scientifique.

Ayant porté son attention sur les propriétés chimiques particulières et physiologiques des pyrazolones de Knorr, il essaya avec succès de faire la synthèse d'une nouvelle classe de substances en étudiant l'action de la phényl-hydrazine sur l'acétyl-uréthane.

De l'étude des propriétés du produit de condensation ainsi obtenu, se fondant sur les transformations et sur les grandes analogies avec les composés correspondants de Knorr, il put faire de nombreuses recherches soigneuses qui le conduisirent à la préparation d'un grand nombre de composés du pyrrodiazol avec des moyens ingénieux et avec des réactions propres ou imitées, parvenir le premier avec des passages gradués à la synthèse du représentant plus simple dans le système carboazoté auquel appartiennent ces substances, au pyrrodiazol.

Dans l'interprétation de structure à assigner à ces mêmes produits obtenus en même temps par J.-A. Bladin, par l'étude des cyano-phényl-hydrazines, Andreocci put habilement réfuter les argumentations du chimiste allemand et harmoniser finement les synthèses de la phényl-hydrazine, et du cyanogène,

Ses affirmations prirent de plus en plus de valeur avec de nouvelles recherches, et il eut le plaisir de voir confirmées ses justes interprétations par des travaux contemporains de Bamberger et de P. de Gruyter, et par ceux de O. Widman d'une part et de J. Thiele et K. Schleussner d'autre part, qui exécutèrent la synthèse du prosane et du phényl-prosane.

Après la discussion élevée à laquelle avaient pris part beaucoup de chimistes de grande valeur, il s'adonna à l'étude des corrélations de son pyrrodiazol avec les benzols et les composés hétéro-cycliques du type de la pyridine et du type pyrrol, où il

sut associer les expériences avec la profondeur de ses conceptions, et les considérations théoriques avec l'ampleur de son instruction.

Ensuite, sans abandonner totalement l'étude des dérivés du pyrrrodiazol, il s'adonna à l'étude de l'acide santoneux dextrogyre, et de corps inactif parvint à de nouveaux acides isomères et dérivés, intermédiaires entre eux et la santonine.

Il effectua avec d'élégantes démonstrations la structure de ce corps et de ses dérivés, en fournissant une large contribution de faits à la stéréochimie.

En collaboration avec le professeur Cannizzaro, il entreprit un difficile travail sur la constitution du diméthyl-naphtol provenant de la décomposition des acides santoneux, et il continua, lui seul, à présenter des arguments nouveaux et variés, faisant preuve constamment d'une activité scientifique peu commune, d'une vive intelligence et d'une science considérable dans le champ cultivé par lui d'une façon si féconde.

Par décret du 20 décembre 1897, nommé à la suite d'un concours professeur extraordinaire de chimie pharmaceutique à cette Université royale il s'efforça de réorganiser le laboratoire en introduisant avec le peu de moyens dont il pouvait disposer les modifications que l'enseignement moderne exige.

Scrupuleux dans l'accomplissement de son devoir, avec le charme de son excessive bonté il s'attira bien vite l'affection des élèves et l'estime de ses collègues.

Ses leçons simples et élevées visaient à rendre pratique un cours qui tend à devenir théorique. Elles reflétaient la solide doctrine et l'esprit particulier d'observation qui l'accompagnaient toujours dans toutes ses recherches.

Dans le petit laboratoire dirigé par lui il fit revivre l'activité dans le travail scientifique, et encourageant ses jeunes élèves par sa collaboration il les stimulait à la persévérance dans l'étude.

Il continua à s'occuper de la stéréoisométrie de la santonine

desmotropique et des acides santoneux, de la triboluminescence (1) de beaucoup de dérivés de la santonine dans ses rapports avec l'isomérisation optique, et commençait ses recherches sur la racémisation partielle et la relative scission au moyen des alcaloïdes.

Mais la maladie que peut-être il contracta pendant ses souffrances de jeunesse s'aggravait de jour en jour, le rendant incapable de quelque travail que ce fût, et dans l'espoir de recouvrer ses forces perdues il se décida à se rendre à sa chère Pérouse.

Le 6 septembre 1899, pendant le voyage dans la galerie qui précède la station de Diamante, en Calabre, la tête inclinée dans les bras de l'adorée compagne de sa vie, il rendait le dernier soupir.

Quand cet esprit s'obscurcit, quand ce cœur cessa de battre, deux petites créatures ne connaissant pas le malheur qui les frappait dormaient, rêvant peut-être les affectueux baisers paternels.

Améric Andreocci n'est plus, mais ses amis, ses collègues, ses élèves frappés par la triste nouvelle inattendue conserveront le doux souvenir de l'homme sage, bon et vertueux.

J. GRASSI.

---

(1) Triboluminescence, luminescence due au frottement, *Note de M. Jolly.*

## BIBLIOGRAPHIE

---

1. 1886. Sur la détermination des substances organiques contenues dans les eaux avec le permanganate de potasse.
2. — Préparation et conservation de l'hydrate cuivreux.
3. — Sur la matière colorante du *Viburnum Tinus*.
4. — Sur quelques formiates cuivreux, cuivriques et cupri-plombiques et sur les bases ammoniacales correspondantes.
5. 1888. Sur l'influence du pentachlorure de phosphore sur l'éther acide succinyl-succinique (1). En collaboration avec S. Lévy.
6. 1889. Action de la phényl-hydrazine sur l'acétyl-uréthane (Note préliminaire).
7. — Action de la phényl-hydrazine sur l'acétyl-uréthane.
8. 1891. Sur les dérivés du pyrrodiazol et du pyrrazol et sur la synthèse du pyrrodiazol.
9. — Synthèse de l'acide 1-phényl-3-carbo-pyrro-diazolique du 3-méthyl-pyrrodiazol, de l'acide 3-carbo-pyrrodiazolique et du pyrrodiazol libre (Note préliminaire).
10. — Action de la chaleur sur le chloroplatinate du 1-phényl-3-méthyl-pyrrazol et sur les chloroplatinates pyrrodiazoloniques et pyrrodiazoliques.

---

(1) En allemand, *Note du traducteur*.

11. 1891. Action du penta-sulfure de phosphore sur 1-phényl-3-méthyl-5-pyrrazolone et sur l'antipyrine (Note préliminaire).
12. 1892. Sur quelques dérivés de l'uréthane.
13. — Sur le pyrrodiazol (Note préliminaire).
14. — Synthèse de l'acide phényl-carbo-pyrro-diazolique, du méthyl-pyrrodiazol, de l'acide carbo-pyrro-diazolique et du pyrrodiazol libre.
15. — Synthèse de l'acide 1-phényl-3-pyrrodiazol carbonique du 3-méthyl-pyrrodiazol, de l'acide pyrrodiazol carbonique et du pyrrodiazol libre (Communications) (1).
16. 1893. Sur un isomère de la santonine (Note préliminaire).
17. — Sur un autre isomère nouveau de la santonine et sur un autre isomère nouveau de l'acide santoneux.
- — Sur un nouvel isomère de la santonine et des acides santoneux (Communication (2)).
18. — Sur la constitution de la dicyanine-phényl-hydrazine et des composés triazoliques de J.-A. Bladin.
19. — Sur quelques dérivés méthylés de l'acide desmotropo-santoneux.
20. — Sur deux nouveaux isomères de la santonine et des nouveaux isomères de l'acide santoneux.
21. 1894. Sur la santonine.
22. 1895. Sur quatre acides santoneux et sur deux nouvelles santonines.
23. — Etude du diméthyl-naphtol (En collaboration avec S. Cannizzaro).
24. — Sur l'octo-hydroparadinéthyl-éthyl-naphtaline.

---

(1) En allemand, *Note du traducteur.*

(2) En allemand, *Note du traducteur.*

- 25. 1895. Sur la transformation de l'acide desmostroposantoneux dans l'acide levosantoneux.
- 26. — Sur la structure des acides santoneux.
- 27. — Sur les acides di-santoneux (Note préliminaire).
- 28. 1896. Sur la constitution du diméthyl-naphtol provenant de la décomposition des acides santoneux. (En collaboration avec S. Cannizzaro).
- 29. — Analyse chimique de l'eau minérale de Vasciano. (En collaboration avec Ulpiani).
- 30. — Sur un produit d'addition de la santonine avec l'acide nitrique. — Action de l'acide nitrique sur la desmotropo-santonine.
- 31. — Sur l'hydrogénation des pyrrodiazols (2.4). (En collaboration avec N. Castoro).
- 32. 1897. Le pyrrodiazol-2.4 et ses dérivés. Monographie.
- 33. — Sur le sulfure d'azote (1).
- 34. — Iodure éthylique et bromure éthylique du phényl-1-méthyl-3-pyrrodiazol-2.4.
- 35. — Action des chlorures de phosphore (penta-tri-oxy-) sur quelques dérivés oxygénés du pyrrodiazol-2.4 (Partie théorique).
- 36. — Idem (Partie expérimentale).
- 37. — Constitution des pyro-diazols.
- 38. 1899. Stéréisomérisation des desmotroposantonines (2) et des acides santoneux.
- 39. — Sur deux autres desmotroposantonines (En collaboration avec Bertolo).
- 40. — Sur quelques relations rencontrées entre l'isomérisation optique et la triboluminescence.
- 41. — Sur un racémique partiel et actif.
- 42. — Sur la scission de l'acide isosantoneux inactif en.

---

(1) En allemand, *Note du traducteur*.

(2) Ou santonines desmotropiques, *Note de M. Jolly*.

ses composants dextro et levo au moyen de la cinchonine (En collaboration avec Alexandrello).

- 43° 1899. Sur quelques composés oxygénés du pyrrodiazol (En collaboration avec Mannino).
- 44° — Relations du pyrodiazol (2.4) avec le benzol et avec les corps cycliques du type pyridine et du type pyrrol.



## LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

*auxquelles la Société d'Emulation des Vosges adresse ses publications en les priant de continuer cet échange mutuel.*

---

BIBLIOTHÈQUES PÉRIODIQUES ET ÉTABLISSEMENTS RECEVANT  
ÉGALEMENT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

### AIN

1. Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain, à Bourg.

### AISNE

2. Société académique de Laon.
3. Société historique et archéologique de Château-Thierry.

### ALGÉRIE

4. Société archéologique du département de Constantine.
5. Société constantinoise de photographie, à Constantine.
6. Académie d'Hippone, à Bône.

### ALPES-MARITIMES

7. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

### ALSACE-LORRAINE.

8. Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz.
9. Société d'histoire naturelle de la Moselle, à Metz.
10. Société d'histoire et d'archéologie lorraine, à Metz.



11. Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, à Strasbourg.
12. Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, à Strasbourg.
13. Société d'histoire naturelle, à Colmar.
14. Société industrielle de Mulhouse.

#### AUBE

15. Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, à Troyes.
16. Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube, à Troyes.
17. Société d'apiculture, à Troyes.

#### BASSES-PYRÉNÉES

18. Société des sciences, lettres et arts de Pau.

#### BOUCHES-DU-RHONE

19. Société de statistique de Marseille, rue Saint-Sépulcre, 19.

#### CALVADOS

20. Société d'agriculture et de commerce de Caen.
21. Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
22. Société l'innéenne de Normandie, à Caen.
23. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de Bayeux.
24. Société d'horticulture et de botanique du centre de la Normandie, à Lisieux.

#### COTE-D'OR

25. Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
26. Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or, à Dijon.

27. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune, à Beaune.

#### DEUX-SÈVRES

28. Société centrale d'agriculture du département des Deux-Sèvres, à Niort.  
29. Société de botanique des Deux-Sèvres, à Niort.

#### DOUBS

30. Société d'émulation du Doubs, à Besançon.  
31. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.  
32. Société d'émulation de Montbéliard.

#### DROME

33. Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.

#### EURE

34. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à Evreux.

#### FINISTÈRE

35. Société académique de Brest.

#### GARD

36. Académie de Nîmes.  
37. Société d'études des sciences naturelles de Nîmes.

#### HAUTES-ALPES

38. Société d'études historiques, scientifiques, artistiques et littéraires des Hautes-Alpes, à Gap.

#### HAUTE-GARONNE

39. Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.  
40. Université de Toulouse.

### HAUTE-MARNE

- 41. Société historique et archéologique de Langres.
- 42. Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie de Saint-Dizier.

### HAUTE-SAONE

- 43. Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, à Vesoul.
- 44. Société grayloise d'émulation, à Gray.

### HAUTE-VIENNE

- 45. Société des Amis des sciences et arts, à Rochechouart.

### HÉRAULT

- 46. Académie des sciences et des lettres de Montpellier.
- 47. Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.
- 48. Société languedocienne de géographie, à Montpellier.
- 49. Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.
- 50. Société d'études des sciences naturelles de Béziers.

### JURA

- 51. Société d'émulation du Jura, à Lons-le-Saulnier.

### LOIRE-INFÉRIEURE

- 52. Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.
- 53. Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, à Nantes.

### LOIRET

- 54. Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.

### LOIR-ET-CHER

- 55. Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, à Blois.

**LOZÈRE**

56. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, à Mende.

**MANCHE**

57. Société académique de Cherbourg.

**MARNE**

58. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.  
59. Académie nationale de Reims.  
60. Société d'horticulture de l'arrondissement d'Epernay.

**MEURTHE-ET-MOSELLE**

61. Académie de Stanislas, à Nancy.  
62. Société lorraine archéologique et du musée archéologique lorrain, à Nancy.  
63. Société de médecine, à Nancy.  
64. Société des sciences de Nancy.  
65. Société de géographie de l'Est, à Nancy, 24, rue des Tiercelins, à Nancy.  
66. Société lorraine de photographie, à Nancy.  
67. Bibliothèque de l'Université à Nancy.  
67<sup>bis</sup>. Annales de l'Est.  
68. Bibliothèque de la ville de Nancy.  
69. — du lycée de Nancy.  
70. — du collège de Longwy.  
71. — du collège de Lunéville.  
72. — de la ville de Lunéville.  
73. — de la ville de Pont-à-Mousson.  
74. — de la ville de Toul.  
75. — du collège de Toul.  
76. — de la ville de Briey.  
77. — du collège de Briey.

- 78. Section vosgienne du Club alpin français, à Nancy.
- 79. Bibliothèque des archives de Meurthe-et-Moselle, hôtel et rue de la Monnaie, à Nancy.

#### MEUSE

- 80. Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.
- 81. Société philomathique, à Verdun.
- 82. Bibliothèque du lycée de Bar-le-Duc.
- 83. — du collège de Commercy.
- 84. — du collège de Montmédy.
- 85. — du collège de Saint-Mihiel.
- 86. — du collège de Verdun.
- 87. — de la ville de Bar-le-Duc.
- 88. — de la ville de Commercy.
- 89. — de la ville de Montmédy.
- 90. — de la ville de Verdun.

#### NORD

- 91. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, lettres et arts à Dunkerque.
- 92. Société des sciences, agriculture et arts de Lille.
- 93. Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord, à Douai.
- 94. Société d'émulation de Cambrai.

#### OISE

- 95. Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.
- 96. Société historique de Compiègne.

#### PAS-DE-CALAIS

- 97. Société académique de Boulogne-sur-Mer.
- 98. Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais, à Arras,

### PYRÉNÉES-ORIENTALES

99. Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

### RHONE

100. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.  
101. Société d'agriculture, sciences et industrie de Lyon.  
102. Bulletin historique du diocèse de Lyon : place de Fourvières, à Lyon.

### SAONE-ET-LOIRE

103. Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à Chalon-sur-Saône.  
104. Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.  
105. Société éduenne des lettres, sciences et arts, à Autun.  
106. Société d'histoire naturelle d'Autun.  
107. Société d'histoire naturelle de Mâcon.

### SARTHE

108. Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.

### SEINE

109. Académie française, quai Conti, 23, à Paris.  
110. Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris.  
111. Académie des sciences, à Paris.  
112. Académie des beaux-arts, à Paris.  
113. Académie des sciences morales et politiques, quai Conti, 23, Paris.  
114. Académie de médecine, rue des Saints-Pères, 49, à Paris.  
115. Société nationale d'agriculture de France, rue de Belle-Chasse, 18, à Paris.  
116. Société nationale et centrale d'horticulture de France, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84, à Paris.

117. Société pour l'instruction élémentaire, rue du Fouarre, 14, à Paris.
118. Société nationale des antiquaires de France, au Musée du Louvre, à Paris.
119. Société de géographie, boulevard Saint-Germain, 184, à Paris.
120. Société nationale d'acclimation de France, hôtel Loura-geois, rue de Lille, 14, à Paris.
121. Société Franklin, rue Christine, 1, à Paris.
122. Société des agriculteurs de France, rue Le Pelletier, 1, à Paris.
123. Congrès des délégués des Sociétés savantes, rue Bonaparte, 44, à Paris.
124. Journal des savants, (librairie Hachette), 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.
125. Association philotechnique, rue Serpente, 24, à Paris.
126. Société des jeunes naturalistes, à Paris.
127. Société d'anthropologie de Paris, rue de l'Ecole de Médecine, 15, à Paris.
128. Musée d'anthropologie, Palais du Trocadéro, à Paris.
129. Musée Guimet, à Paris.
- 129<sup>bis</sup>. La Revue archéologique, 28, rue Bonaparte, Paris.
130. Bibliothèque de la ville de Paris, hôtel Carnavalet, rue Sévigné, à Paris.
131. Romania, 67, rue Richelieu, à Paris.
132. La Chronique horticole, 10, boulevard Poissonnière, à Paris.
- 133-137. Bibliothèques des Sociétés savantes, au ministère de l'instruction publique, à Paris, 110, rue de Grenelle-Saint-Germain. (Cinq exemplaires).

#### SEINE-INFÉRIEURE

138. Société libre d'émulation, commerce et industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.
139. Société havraise d'études diverses, au Havre.
140. Société industrielle d'Elbeuf.

SEINE-ET-MARNE

- 141. Société d'horticulture de l'arrondissement de Coulommiers.
- 142. Société d'agriculture de Melun.

SEINE-ET-OISE

- 143. Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise, à Versailles.
- 144. Société d'agriculture de Seine-et-Oise, à Versailles.
- 145. Société d'agriculture de Saint-Germain-en-Laye.

SOMME

- 146. Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.
- 147. Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Amiens.
- 140. Société linnéenne du Nord de la France, à Amiens.
- 149. Société d'émulation d'Abbeville.

TARN-ET-GARONNE

- 150. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.

TERRITOIRE DE BELFORT

- 151. Société belfortaine d'émulation, à Belfort.
- 152. Revue d'Alsace, 1, rue de l'Eglise, à Belfort.

VAR

- 153. Société d'agriculture, du commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.
- 154. Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt.
- 155. Académie du Var, à Toulon.



## VIENNE

- 156. Société académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.
- 157. Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

## VOSGES

- 158. Société d'horticulture et de viticulture des Vosges, à Epinal.
- 159. Section vosgienne de la Société de géographie de l'Est, à Epinal.
- 160. Société philomatihque vosgienne, à Saint-Dié.
- 161. Comice agricole d'Epinal.
- 162. — de Mirecourt.
- 163. — de Neufchâteau.
- 164. — de Remiremont.
- 165. — de Saint-Dié.
- 166. Société agricole, horticole et viticole de l'arrondissement de Mirecourt.
- 167. Ligue de l'enseignement d'Epinal.
- 168. Chambre de commerce du département des Vosges, à Epinal, 16, rue Jeanne-d'Arc.
- 169. Commission météorologique du département des Vosges, à Epinal.
- 170. Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département des Vosges, à Epinal.
- 171. Bibliothèque administrative de la préfecture des Vosges, à Epinal.
- 172. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Mirecourt.
- 173. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Neufchâteau.
- 174. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Remiremont.

175. Bibliothèque administrative de la sous-préfecture de Saint-Dié.
176. Bibliothèque de la ville d'Epinal, place Lagarde, à Epinal.
177. Bibliothèque de la mairie d'Epinal (archives de la ville d'Épinal), à l'Hôtel de Ville.
178. Bibliothèque du collège et de l'école industrielle d'Epinal, au Collège, quai Jules-Ferry.
179. Bibliothèque de Mirecourt
180. — de Neufchâteau.
181. — de Remiremont.
182. — de Saint-Dié.
183. — de Rambervillers.
184. Bibliothèque du secrétariat du Conseil général des Vosges, Hôtel de la Préfecture, à Epinal.
185. Bibliothèque de l'Ecole normale d'instituteurs à Mirecourt.
186. — de l'Ecole normale d'institutrices à Epinal.
187. — du collège de Mirecourt.
188. — du collège de Neufchâteau.
189. — du collège de Remiremont.
190. — du collège de Saint-Dié.
191. — du collège de Bruyères.
192. — de la ville de Bains-les-Bains.
193. — — de Bruyères.
194. — — de Châtel.
195. — — de Xertigny.
196. — — de Charmes.
197. — — de Darney.
198. — — de Dompaire.
199. — — de Monthureux-sur-Saône.
200. — — de Vittel.
201. — — de Bulgnéville.
202. — — de Châtenois.
203. — — de Coussey.
204. — — de Lamarche.

205. Bibliothèque de la ville de Plombières.  
206. — — de Saulxures-sur-Moselotte.  
207. — — du Thillot.  
208. — — de Brouvelieures.  
209. — — de Corcieux.  
210. — — de Fraize.  
211. — — de Gérardmer.  
212. — — de Provenchères.  
213. — — de Raon-l'Étape.  
214. — — de Senones.  
215. — de l'Ecole primaire supérieure à Gérardmer.  
216. — de l'Ecole primaire supérieure à Thaon-les-Vosges.  
217. Bibliothèque de l'Ecole primaire supérieure de Charmes.  
218. — de l'Ecole primaire supérieure de Thaon (Ecole des filles).  
219. Bibliothèque de l'Ecole primaire supérieure d'Épinal.  
220. — de la Section des Hautes-Vosges du Club alpin, à Épinal, 3, rue de la Comédie.

#### YONNE

221. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.  
à Auxerre.  
222. Société archéologique de Sens.
-

## SOCIÉTÉS DIVERSES

### ANGLETERRE

223. **Manchester.** Société philosophique et littéraire de Manchester (Literary and philosophical Society, Manchester) (Angleterre).

### BAVIÈRE

224. **Neustadt.** Société des sciences naturelles (Polichia), à Neustadt (Bavière).

### DANEMARK

225. **Copenhague.** Fransk-Akademisk Forening (Société d'étudiants danois pour l'étude de la langue et de la littérature française) à Copenhague.

### ÉGYPTE

226. **Le Caire.** Bibliothèque de l'Institut égyptien du Caire, au Caire (Egypte).

### ÉTATS-UNIS

227. **Saint-Louis.** Le Jardin botanique du Missouri, à Saint-Louis.  
228. — Transaction of the Academy of science of Saint-Louis (Missouri).  
229. **Washington.** Smithsonian Institution, Washington.

### ITALIE

230. **Catane.** Accademia Gioenia di scienze naturali, place de l'Université Royale. nos 11 et 12, à Catane (Sicile).

### LUXEMBOURG

231. **Luxembourg.** Institut Royal Grand Ducal de Luxembourg.

RUSSIE

232.     **Moscou.**     Société des amis des sciences naturelles, à Moscou.
233. **Saint-Pétersbourg.** Société impériale d'archéologie à Saint-Pétersbourg.
234.     —           Société impériale russe d'archéologie à Saint-Pétersbourg.
235.     —           Société impériale de géographie à Saint-Pétersbourg.

SUÈDE

236. **Gothembourg.** Société royale des sciences et des lettres de Gothembourg.
237.     **Stockolm.**   Kongl. Vitterhets, historie och Antiquitets Akademien (Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockolm).
238.     **Upsal.**       Institution géologique de l'Université royale d'Upsal.
239.     —           Kongl. Universitets Biblioteket, à Upsal (Bibliothèque de l'Université d'Upsal).

SUISSE


240.     **Bâle.**        Société des sciences naturelles, à Bâle.
241.     **Berne.**       Société géographique de Berne.
242.     **Neufchatel.** Société de géographie de Neufchatel.
-



**LISTE DES MEMBRES**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ D'EMULATION**  
**DU**  
**DÉPARTEMENT DES VOSGES**

---

**BUREAU**

PRÉSIDENT D'HONNEUR, *M. le Préfet des Vosges.*


PRÉSIDENT, *M. Chevreux* (I. ) , archiviste des Vosges et conservateur du Musée départemental.



VICE-PRÉSIDENTS { *M. Le Moyne*, Charles (O. \*, A. ).  
*M. Gazin* (I. ), avocat, docteur en droit.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, *M. Haillant*, Nicolas (I ), avoué, docteur en droit.

SECRÉTAIRE-ADJOINT, *M. Derazey*, avocat.

TRÉSORIER, *M. Lowendowski* (\*), chef de bataillon en retraite.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE, *M. Tremsal* (I. ), directeur d'école primaire.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE-ADJOINT, *M. Garnier* (I. , ), conducteur des ponts et chaussées.

## COMMISSIONS ANNUELLES

---

### 1<sup>o</sup> Commission d'agriculture.

MM. DERAZEY, président ; HUOT, vice-président ; ADAM, secrétaire ; BARTHÉLEMY, HERRMANN, LEBRUNT, LE MOYNE, membres titulaires ; René PERROUT et STEIN, membres adjoints.

### 2<sup>o</sup> Commission d'histoire et d'archéologie.

MM. CHEVREUX, président ; TREMSAL, secrétaire ; BOUR, FLEURIEL, GAZIN, GAUTIER et GILLET, membres titulaires.

### 3<sup>o</sup> Commission littéraire.

MM. FLEURIEL, président ; DERAZEY, secrétaire ; BOUR, GAUTIER, HUN, René PERROUT et POIRSON, membres titulaires.

### 4<sup>o</sup> Commission scientifique et industrielle.

MM. LE MOYNE, président ; GAUTIER, secrétaire ; HAUSSEUR, HUOT, KAMPMANN, LEBRUNT et LOVENDOWSKI, membres titulaires.

### 5<sup>o</sup> Commission des beaux-arts.

MM. CHEVREUX, président ; AMANN, secrétaire ; CLASQUIN, GILLET, LOUIS, Henri PERROUT et TOUREY, membres titulaires.

### 6<sup>o</sup> Commission d'admission.

MM. LEBRUNT, président ; GARNIER, secrétaire ; GAZIN, GLEY, HUOT, LOVENDOWSKI et TREMSAL, membres titulaires.

M. le Président et M. le Secrétaire perpétuel sont, de droit, membres de toutes les Commissions.

## MEMBRES TITULAIRES

*résidant à Epinal.*

MM. les Sociétaires qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer, sans retard, M. le secrétaire perpétuel et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, titres, grades, distinctions et qualités.

MM.

*Adam* (✕), professeur départemental d'agriculture, 63, rue de Nancy (1899). (1).

*Amann* (A. Ⓢ), sculpteur, 8, rue Rualménil (1893).

*Barthélemy*, vétérinaire, rue de la Gare, maison Baudoin (1900).

*Bour* (A. Ⓢ), juge d'instruction, 11, rue du Doyenné (1887).

*Chevreaux*, Paul (I. Ⓢ), ancien élève de l'école des Chartes, archiviste départemental, conservateur du Musée, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, place Lagarde (1880).

*Glasquin*, François (I. Ⓢ), architecte départemental, 13, rue du Quartier (1886).

*Derazey*, Albert, avocat, 7, rue Lormont (1888).

*Fleuriet*, Em. (I. Ⓢ), Inspecteur d'académie, agrégé d'anglais, 19, rue des Jardiniers (1900).

*de Gail* (\*, Ⓢ), conservateur des eaux et forêts, 16, rue de la Préfecture (1900).

*Garnier*, Adolphe (I. Ⓢ, ✕), conducteur des ponts et chaussées, chef des bureaux de l'Ingénieur en chef, 10, rue Jeanne-d'Arc (1878).

*Gautier*, Léon (\*), député, membre du Conseil général des Vosges, ancien capitaine du génie, rue de la Louvière (1878).

*Abonné perpétuel.*

---

(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année d'admission.



- Gazin*, Edgard (I. Ⓐ), avocat, docteur en droit, 24, rue d'Ambrail (1885).
- Gesnel*, contrôleur des mines, 12, rue Jean-Viriot (1900).
- Gillet*, Amédée (A. Ⓐ), docteur en droit, président du tribunal civil, 12, rue de la Préfecture (1900).
- Haillant*, Nicolas (I. Ⓐ), avoué, docteur en droit, lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, correspondant du ministère de l'instruction publique, 21, place de l'Atre (1875).
- Hausser*, Ernest (\*, A. Ⓐ), sous-ingénieur des ponts et chaussées, rue Grennevo, 3 (1889).
- Herrmann* (Ⓐ), conducteur principal des ponts et chaussées en retraite, 20, place des Vosges (1900).
- Hun*, Damien, avocat, publiciste, 22, rue Jeanne-d'Arc (1891).
- Huot*, Jean-Baptiste (\*), conducteur principal des Ponts et Chaussées en retraite, adjoint au maire d'Epinal, 33, avenue des Templiers (1882).
- Jolly*, inspecteur-adjoint des forêts, 16, rue des Forts, (1894).
- Kampmann* (\*), industriel, route du Champ-du-Pin (1885).
- Lapicque*, Auguste (O. Ⓐ), vétérinaire, 5, rue de la Bourse (1861).
- Lebrunt*, (I. Ⓐ, Ⓐ), professeur en retraite, 43, rue de la Préfecture (1854).
- Le Moyne*, Charles (O. \*, A. Ⓐ), directeur des postes et télégraphes en retraite, 14, rue de la Préfecture (1864).
- Louis*, Léon, (I. Ⓐ), inspecteur de l'assistance publique du département des Vosges, 29, rue Boulay-de-la-Meurthe (1886).
- Lowendowski* (\*), chef de bataillon en retraite, 15, rue des Forts (1898).
- Merlin*, Ch. (I. Ⓐ), secrétaire honoraire de l'inspection académique, 2, rue Sadi-Carnot (1862).
- Muller*, agent-voyer en chef, rue Boulay-de-la-Meurthe (1900).
- Perroux*, Henri, licencié en droit, juge de paix suppléant, adjoint au maire d'Epinal, 1, rue Thiers (1900).

- Perrout*, René (✕), avocat, licencié ès-lettres, rue Thiers, 8 (1899).  
*Simon*, Eugène, ingénieur civil, 25, rue de la Préfecture (1890).  
*Stein*, ancien notaire, licencié en droit, maire d'Epinal, 7, rue de la Préfecture (1882).  
*Tallon*, Georges (I. ✕, ✕), Préfet des Vosges, Hôtel de la Préfecture (1900).  
*Thiery*, propriétaire à Bellevue, près Epinal (1902).  
*Tourey*, Charles (I. ✕), professeur et compositeur de musique, 12, rue de l'Ancien-Hospice (1882).  
*Tremsal*, Constant (I. ✕), directeur d'école primaire à Epinal, rue Lormont (1892).

## MEMBRES LIBRES

*résidant à Epinal.*

MM. les Sociétaires qui changent de domicile sont instamment priés d'informer, sans retard, M. le Secrétaire perpétuel et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades, distinctions et qualités.

MM.

- Ayet* (\*), trésorier-payeur général, en retraite, 29, rue Gambetta (1901). (1).  
*Ballon*, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, 9, rue de la Paix (1887).  
*Clément*, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, 24, rue Malpertuis (1900).  
*Dulsace*, Gaston (\*), inspecteur des forêts en retraite, 5, rue de l'Ecole-Normale (1882).  
*Decelle*, Paul, maître répétiteur au collège d'Epinal (1902).

---

(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année d'admission.

*Dreyfuss*, Albert, licencié ès-lettres, maître répétiteur au collège d'Epinal (1902).

*Fricotel*, imprimeur, 2, quai de Juillet (1888).

*Gley*, Albert (A. ☉), professeur au collège, 5, rue de la Calandre (1901).

*Goguel*, pasteur, rue Gambetta (1882).

*Jeandidier*, Henri (A. ☉), licencié en droit, notaire, 1, rue de la Préfecture (1900).

*Jeanmairc*, Jules, ancien receveur de l'enregistrement, 2, rue Sadi-Carnot (1897).

*Juillard*, Georges (\*, I. ☉), industriel, ancien maire d'Epinal, 27, rue de la Louvière (1889).

*Lallier*, juge au tribunal, 4, faubourg d'Ambrail (1902).

*Legras*, docteur en médecine, 14, rue d'Arches (1893).

*Merklen*, notaire, docteur en droit, 6, rue Thiers (1880).

*Pellerin*, Georges (☉), imprimeur-imagiste, 15, rue Léopold-Bourg (1901).

*Peters*, Victor (\*), industriel et maire de Nomexy, 3, Avenue de Provence (1900).

*Poirson*, Ernest (I. ☉, ☿), inspecteur primaire, faubourg d'Alsace (1899).

*Schmitz* (\*), chef de bataillon au 21<sup>e</sup>, 8, rue Entre-les-Deux-Portes (1901).

*Schwander*, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, 26, rue de la Gare (1902).

*Sonrel*, propriétaire, 11, rue Jean-Viriot (1887).

*Thomas*, (A. ☉) principal du collège d'Epinal, licencié ès-sciences mathématiques et ès-sciences physiques (1902).

*Vial*, (A. ☉), directeur des travaux de la ville d'Epinal, rue François-Huraux (1896).

## MEMBRES ASSOCIÉS

*résidant dans le département des Vosges.*

Les membres de la Société qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer sans retard le Secrétaire perpétuel, et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades, distinctions et qualités.

MM.

*Adam-Conraud*, agriculteur à Coussey (1899) (1).

*Antoine*, Alphonse (✱), agriculteur à Gerbépal (1902).

*Bailly*, Nicolas (✱, A. ☉), docteur en médecine, ancien membre du Conseil général des Vosges, maire de Bains (1882).

*Bidu*, chef de section à la Compagnie de l'Est, à Neufchâteau.

*Boucher*, Henry, licencié en droit, député des Vosges, ancien ministre du Commerce et de l'Industrie, vice-président du Conseil général, industriel à Kichompré, commune de Gérardmer (1875).

*Bouloumié*, Ambroise, licencié en droit, membre du Conseil général, maire de Vittel (1883).

*Bresson*, Edouard (✱, A. ☉), membre du Conseil général des Vosges, maire de Monthureux-sur-Saône (1882).

*Cartier-Bresson*, industriel et agriculteur, maire de Celles-sur-Plaine (1902).

*Chapelier* (l'abbé), Charles, curé-doyen à Lamarche (1886).

*Claudot*, Camille (A. ☉, ✱), inspecteur-adjoint des eaux et forêts, à Darney.

*Déchambenoît*, directeur des usines de la Pipée, à Fontenoy-le-Château (1876).

*Didierlaurent* (l'abbé), curé de Thiéfosse (1885).

*Duplessis* (✱), chef de bataillon au 149<sup>e</sup>, à Remiremont (1901).

*Edme-Gaucher*, Louis, licencié en droit, à Rouceux (1886).

---

(1) Le millésime qui suit le nom indique l'année d'admission.

- Fayet*, docteur en médecine, à Dompaire (1901).
- Ferry*, Léopold, agriculteur à Corcieux (1887).
- Flayeux* (l'abbé), curé de Ménarmont (1901).
- Fournier*, Alban, docteur en médecine, président de la section des Hautes-Vosges du C. A. F., à Rambervillers (1875).
- Gazin*, Auguste, inspecteur des Eaux et Forêts à Mirecourt (1887).
- Géhin*, Louis, professeur à l'école supérieure de Gérardmer (1902).
- Gérard*, Albert, député, docteur en droit, à Saint-Dié.
- Hénin* (le prince d'), comte d'Alsace (❶), député, conseiller général, au château de Boulémont (par Neufchâteau) et 20, rue Washington, à Paris (1876).
- Houot*, directeur de l'école primaire supérieure, à Charmes (1894).
- Kiener*, Roger, industriel à Eloyes (1879).
- Krantz*, Camille (O. ✱), député, ancien ministre, 226, boulevard Saint-Germain, Paris, et à Dinozé, près Epinal (1893).
- Krantz*, Lucien, industriel à Docelles (1880).
- Le Bœuf*, Eugène, professeur départemental d'agriculture en retraite, à Mirecourt (1862).
- Lederlin*, Armand (O. ✱, I, ❶, ❷), conseiller général, directeur des établissements industriels et maire de Thaon (1876).
- Legras* (✱), docteur en médecine, à Dompaire (1878).
- Leroy*, Emile (❸), gérant de la ferme de la Planée, à Celles-sur-Plaine (1902).
- Liégeois* (I. ❶), docteur en médecine, membre correspondant de l'Académie de médecine, à Bainville-aux-Saules, par Dompaire (1876).
- Liétard*, Gustave (O. ✱), médecin-inspecteur des eaux de Plombières, membre correspondant de l'Académie de médecine (1862).
- de Liocourt* (❸), inspecteur adjoint des eaux et forêts, à Fraize (1901).

- Martin*, Camille (A. **Q**), compositeur et professeur de musique, organiste à Charmes (1887).  
*Mathieu*, Emile, ancien juge au tribunal de commerce, industriel à Thaon (1887).  
*Merlin*, Roger (A. **Q**), licencié en droit, membre du conseil d'arrondissement, maire de Bruyères (1889).  
*Mougin*, Xavier (\*), conseiller général, directeur de la verrerie de Portieux (1889).  
*Olivier* (l'abbé), professeur à Châtel-sur-Moselle, lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1894).  
*Pierrefitte* (l'abbé), curé de Portieux (1894).  
*Pognon*, Paul, instituteur à Rouceux (1902).  
*Puton*, Bernard, procureur de la République à Remiremont (1894).  
*Raoult*, docteur en médecine à Raon-l'Etape (1882).  
*de Ravinel*, Charles, président du Comice agricole de Ramervillers, agriculteur à Nossoncourt (1888).  
*Richard*, Alfred, licencié en droit, notaire, 81, Grande-Rue, à Remiremont (1882).  
*Tourdes*, juge au tribunal civil, à Saint-Dié (1882).  
*Virtel*, Albert, agriculteur, lauréat de la Société d'Emulation, à Damas-devant-Dompaire (1896).

## MEMBRES CORRESPONDANTS (1)

*résidant hors le département des Vosges*

Les membres de la Société qui changent de domicile sont instamment priés d'en informer sans retard le Secrétaire perpétuel et d'indiquer très exactement leur nouvelle adresse, avec toutes les rectifications concernant les noms, prénoms, professions, titres, grades, distinctions et qualités.

MM.

*Adam*, Lucien (\*), président de Chambre de la Cour d'appel, boulevard Sévigné, à Rennes (Ille-et-Vilaine) (1862).

---

(1) Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres abonnés aux *Annales de la Société*. — Le millésime qui suit le nom indique l'année d'admission.

*Amarat B. de Toro* (don José do), architecte et archéologue, à Viseu-Alfagache, 8, Estrada Real (Portugal) (1881).

*Badel*, Emile, professeur à l'Ecole industrielle, 5, rue Pichon, à Nancy (1901).

*Baradez*, avocat général à Besançon (1885).

*Barbet* (\*, ☼), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Mézières (1898).

*Barbier*, docteur en médecine, 15, rue d'Edimbourg, 8<sup>e</sup> arrondissement, à Paris (1893)

*Barré*, Léon, avocat, sous-préfet à Albertville (Savoie) (1901).

*Bataillard*, agronome à Champagny, par Audeux, (Doubs) (1861).

*Baudrillard* (\*), ancien conservateur des forêts à Dreux\* (Eure-et-Loire) (1854).

*De Bauffremont* (le prince-duc Eugène, prince de Courtenay, duc d'Atrisco, au château de Brienne (Aube) et 87, Rue de Grenelle, 7<sup>e</sup> arrondissement, Paris (1871).

*Abonné perpétuel.*

*Bécus*, ancien notaire, agronome, 28, rue Saint-Nicolas, à Nancy (1878).

*Bertherand*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny (Jura) (1862).

*Blondel*, Raymond, (\*), doyen de la Faculté de droit à l'Université de Nancy, vice-président du Conseil général des Vosges, 13, rue de l'Hospice, à Nancy (1901).

*Bœgner* (C. \*, I. ☼), docteur en droit, ancien préfet des Vosges, préfet de Seine-et-Marne, à Melun (1878).

*Bonnardot* (I. ☼), archiviste-paléographe, ancien sous-inspecteur du service historique de Paris, bibliothécaire de la ville de Verdun (Meuse) (1875).

*Boudard* (I. ☼), inspecteur de l'enseignement primaire, 23, rue Stanislas, Nancy (1875).

*Bourgeois*, ancien professeur à l'école professionnelle de Mulhouse en retraite, à Besançon (1862).

- Bourlot*, professeur de mathématiques au lycée de Montauban (Tarn-et-Garonne) (1861).
- Bouvier*, Félix (\*, I. Ⓚ), lauréat de l'Académie française, chef de division au ministère des finances (direction du personnel et du matériel), 123, rue Mozart, 16<sup>e</sup> arrondissement, à Paris-Passy (1883).
- Boyé*, Pierre, docteur ès-lettres et en droit, licencié ès-sciences, avocat à la Cour, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, 53, rue de l'Hospice, à Nancy (1898).
- Braconnier*, (\*), ingénieur des Mines, rue de la Monnaie, 5, à Nancy (1879).
- Bretagne*, Ferdinand, contrôleur principal des contributions directes en retraite, à Nancy, 41, rue de la Ravinelle (1880).
- Burel*, Abel (\*, Ⓚ), conservateur des forêts en retraite, à Meaux (Seine-et-Oise) (1881).
- Burtaire* (I. Ⓚ), professeur de mathématiques au lycée de Bar-le-Duc (1875).
- Caillat*, docteur en médecine à Aix (1863).
- de Clinchamps* (\*), inspecteur des enfants assistés, rue Baudimont, 61, Arras, (1867).
- Cournault*, Charles (\*), conservateur du musée lorrain, membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques, rue de la Rivière, 16, à Malzéville, près Nancy (1849).
- Darcy* (\*), ancien préfet des Vosges à Dijon (1873).
- Debidour*, (\*, I. Ⓚ), inspecteur général de l'Université, à Paris (1879).
- Denis*, Charles (I. Ⓚ), lauréat de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), correspondant du Ministère de l'Instruction publique, capitaine au 51<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, à Beauvais (Oise), (1884).
- Dietz*, pasteur à Rothau, par Schirmeck (Alsace-Lorraine) (1888).
- Durhen*, aîné (I. Ⓚ), professeur à l'Ecole de médecine, Grande-Rue, 74, à Besançon (1851).



- Duhamel* (I. **Q**), archiviste du département de Vaucluse, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, à Avignon (1865).
- Durosé*, ancien professeur d'agriculture du département des Vosges, Grande-Rue, 77, à Malzéville, par Nancy (1879).
- Figarol*, Victor (A. **Q**), 4, rue Pierre-le-Grand, Paris (1882).
- Finot*, licencié en droit, archiviste du département du Nord, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1, rue du Pont-Neuf, à Lille, Nord (1879).
- Fliche* (\*), professeur d'histoire naturelle à l'école nationale des eaux et forêts, ancien président et membre titulaire de l'Académie de Stanislas, rue Saint-Dizier, à Nancy (1884).
- Gaulard*, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine de Lille, 170, rue Nationale (1880).
- Gebhart* (A. **Q**), ancien pharmacien, 1, rue du Val-de-Grâce, à Paris.
- Gérard*, conservateur des hypothèques en retraite à Rethel (Ardennes) (1876).
- Germain*, Léon (I. **Q**), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, 26, rue Héré, à Nancy 1880).
- Ginoux*, Denis, greffier de paix à Château-Renard (Bouches-du-Rhône) (1876).
- Gley*, Antoine (C. \*), ancien officier d'administration principal des subsistances militaires, rue Cassette, 11, à Paris (1845.)
- Gley*, René, directeur de l'enregistrement, à Ajaccio (Corse) (1878).
- \**de Grandprey* (**Q**), inspecteur général des forêts en retraite, 41<sup>bis</sup>, rue Saint-Honoré, à Versailles (1873).
- \**Guyot*, Charles (I. **Q**, **X**), conservateur des forêts, directeur de l'Ecole nationale des eaux et forêts, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques 10, rue Girardet, à Nancy (1886).

*Heitz* (☉), percepteur à Vezelise (Meurthe-et-Moselle) (1883).  
*Héquet*, comptable aux forges à Vézélise (Meurthe-et-Moselle) (1863).

*Hoorebecke* (van) Gustave, avocat à la Cour d'appel de Gand (Belgique) (1858).

*Hyver* (l'abbé), professeur à l'Institut catholique de Lille (1874).

\* *Jacob*, directeur du Musée, à Bar-le-Duc (Meuse) (1875).

*Abonné perpétuel.*

*Joly*, avocat, secrétaire de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers (1863).

*Joubin* (O. ✱, I. ☉), inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, à Paris (1860).

*Julhiet* (O. ✱), capitaine de vaisseau en retraite, à la Côte-Saint-André (Isère) (1874).

\* *Kuhn* (l'abbé) Hermann, curé de Lixheim, par Dieuze (Lorraine) (1868).

*Abonné perpétuel.*

*Lafosse* (O. ✱), intendant militaire à Alger (1872).

*Landmann* (A. ☉), ancien professeur de dessin au lycée de Versailles (1881).

*Laurent* (l'abbé) (I. ☉), inspecteur d'académie en retraite, 12, place Dauménil, à Paris (1873).

*Lehr*, docteur en droit, professeur à l'Académie de Lausanne (Suisse) (1867).

*Le Plé* (✱), docteur en médecine, président de la Société libre d'émulation de la Seine-Inférieure, place de la Pucelle, 20, à Rouen (1874).

*Levallois* (✱), inspecteur général des mines, rue Bellechasse, 41, à Paris (1847).

*Liron d'Airolles* (Jules de), secrétaire général de la Société d'agriculture de Châlon-sur-Saône (1861).

*Lorrain*, homme de lettres à Iberville (Canada) (1878).

*Li Chao Pé*, lettré, mandarin chinois, attaché à la légation de Chine, 5, avenue Kléber, à Paris (1881).

*Malgras*, ancien magistrat à Lunéville (1878).

*Maire* (A. ☉), inspecteur des forêts à Gray (1881).

*Maréchal* (A. ☉), inspecteur de l'enseignement primaire à La Châtre (Indre) (1871).

*Matheron* (\*), ingénieur civil à Marseille (1853).

*Ména*, Philippe, conservateur des forêts, à Aurillac (Cantal), (1884).

*Mieg*, Paul, 78, rue Mozart, à Paris.

*Moret*, Emile, comptable à Nancy, officier d'administration de réserve (1888).

*Mougel*, curé de Duvivier, par Bône (Algérie) (1861).

*Moynier de Villepoix* (A. ☉), professeur à l'école secondaire d'Amiens (1878).

*Muel*, directeur de l'enregistrement en retraite, 1<sup>bis</sup>, rue des Chanoines, Nancy (1889).

*Noël*, Ernest, industriel à Paris (1868).

*Nolen* (\*, I. ☉), recteur honoraire (1879).

*Olry*, professeur départemental d'agriculture à Saint-Bon, près Chaumont (Haute-Marne) (1900).

*de Pange* (comte Maurice), historien, rue de l'Université, 98, à Paris (1880).

*Papier* (I. ☉), chef du service des tabacs en retraite, président de l'Académie d'Hippone à Bône (Algérie) (1876).

*de Pfluck-Hartung*, professeur à l'Université de Tubingue (Wurtemberg) (1883).

*Ponscarne* (\*), artiste sculpteur, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, à Malakoff-Vanves, près Paris (1861).

*Quintard* (A. ☉) archéologue, 30 rue Saint-Michel, à Nancy (1871).

*Rabache*, homme de lettres à Morchain, par Nesle (Somme) (1869).

*Rance* (l'abbé) (A. ☉), docteur en théologie, ancien professeur à la Faculté d'Aix (Bouches-du-Rhône) (1883).

*Renaud*, F., pharmacien à Saint-Chamond (Loire) (1872).

*Reuchin* (I. ☉), principal du collège, à Lons-le-Saulnier (Jura) (1900).

*Reuss*, docteur ès-sciences, professeur de mathématiques au lycée de Belfort (1859).

*Risler* (O. ☉), agronome, directeur de l'Institut agronomique, à Paris.

*Riston*, Victor, docteur en droit, membre de l'Académie Stanislas, à Malzéville, rue d'Essey, 3, par Nancy (Mourthe-et-Moselle) (1888).

*des Robert* (Ferd.) membre de l'Académie de Stanislas, 1, villa de la Pépinière, à Nancy (1881).

*Roumeguère*, mycologue, lauréat de l'Institut, directeur de la *Revue mycologique*, 37, rue Piquet, à Toulouse (1881).

*Simon*, Max, médecin en chef de l'asile de Bron, près Lyon (1883).

*Simonet* (A. ☉), ancien principal du collège de Mirecourt et du collège de Longwy (1878).

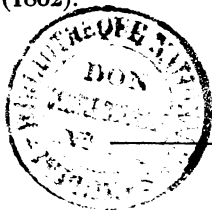
*Steinheil* (\*), ancien député des Vosges, manufacturier à Rothau (1867).

*Thévenot*, Arsène, lauréat de l'Institut, publiciste, ancien vérificateur des poids et mesures, à Lhuitre (Aube) (1869).

*Thouvenin* (\*, I. ☉), agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie honoraire, à Nancy (1885).

*Vatin* (O. \*, A. ☉), trésorier-payeur-général à Rennes (1882).

*Vergon* (\*), docteur en médecine, 52, rue Saint-André-des-Arts, à Paris (1862).



## Membres de la Société

*décédés depuis l'impression des Annales*

DE 1901.

---

MM.

*de Bourcuille* (O. \*), colonel d'artillerie en retraite à Docelles, membre associé (1876).

*Campaux*, Antoine (\*, I. O), professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy, faubourg Saint-Georges, 15<sup>bis</sup> (1863).

*Gley*, Gérard (I. O), professeur en retraite, ancien Président de la Société, 5, rue de la Calandre, à Epinal (1853).

*Maxe-Werly* (\*, I. O), archéologue, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, 61, rue de Rennes, à Paris, membre correspondant (1876).

*Mottet*, Jean-Baptiste (\*), directeur des postes en retraite, ancien Trésorier de la Société, 15, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Epinal (1879).

*Pierrat*, Léon, receveur-percepteur, 15, rue de l'Acqueduc, X<sup>e</sup> arrondissement, à Paris, membre correspondant (1901).

*Resal*, Antoine, docteur en médecine à Dompierre, membre associé (1862).

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOLUME DE 1902

	Pages
Séance publique et solennelle . . . . .	V
BARTHÉLEMY. — Discours d'ouverture . . . . .	IX
A. DERAZEY. — Rapport sur les opérations du jury voyageur en 1901, fait au nom de la Commission d'agriculture. . . . .	XLIV
CHEVREUX. — Rapport de la Commission d'histoire et d'archéologie. . . . .	LXIII
LE MOYNE. — Rapport de la Commission scientifique et industrielle. . . . .	LXXIV
L. AMANN. — Rapport fait au nom de la Commission des beaux-arts. . . . .	LXIV
Récompenses décernées par la Société . . . . .	LXXIV
Léon BARRÉ. — De l'influence française au royaume des Khmers. . . . .	1
LE MOYNE. — Discours prononcé sur la tombe de M. Mottet, vice-président de la Société . . . . .	132
A. FOURNIER. — Topographie ancienne du département des Vosges . . . . .	135
René PERROUT. — Epinal au XVII <sup>e</sup> siècle . . . . .	185
A. FOURNIER. — Les noms de personnes d'une ville lorraine (Rambervillers). . . . .	437
CHEVREUX. — Rapport sur le Musée départemental des Vosges . . . . .	559
Nicolas HAILLANT. — Améric Andreocci, chimiste ita- lien. Notice bio-bibliographique traduite de l'italien du Dr Gius. Grassi-Cristaldi . . . . .	564
Liste des Sociétés savantes . . . . .	578
Liste des membres de la Société d'émulation . . . . .	592
Liste des membres décédés depuis l'impression des dernières Annales. . . . .	601





## AVIS

---

La Société décline toute responsabilité aux opinions émises par les auteurs des *Annales*.

---

Les membres de la Société qui changent sont priés d'en informer le Secrétaire perpétuel leur nouvelle adresse exactement.

---

Les *Annales* paraissent ordinairement deux fois par an. Les membres correspondants *élus avant 1884*, qui ne sont pas abonnés perpétuels et désirent néanmoins les recevoir, doivent en faire la demande au Secrétaire perpétuel *avant le 1<sup>er</sup> janvier* de chaque année, et adresser à *M. le Trésorier* de la Société un mandat de poste de cinq francs.

---

Les membres qui n'ont pas encore envoyé leur photographie pour l'Album de la Société sont priés de l'adresser au Secrétaire perpétuel, avec les indications de nom, prénoms, date et lieu de naissance, grades, ouvrages publiés, etc.

---

Tout sociétaire qui n'aura pas reçu le volume courant, qui paraît habituellement au mois de décembre, est prié de le réclamer avant le 1<sup>er</sup> décembre de l'année suivante.











